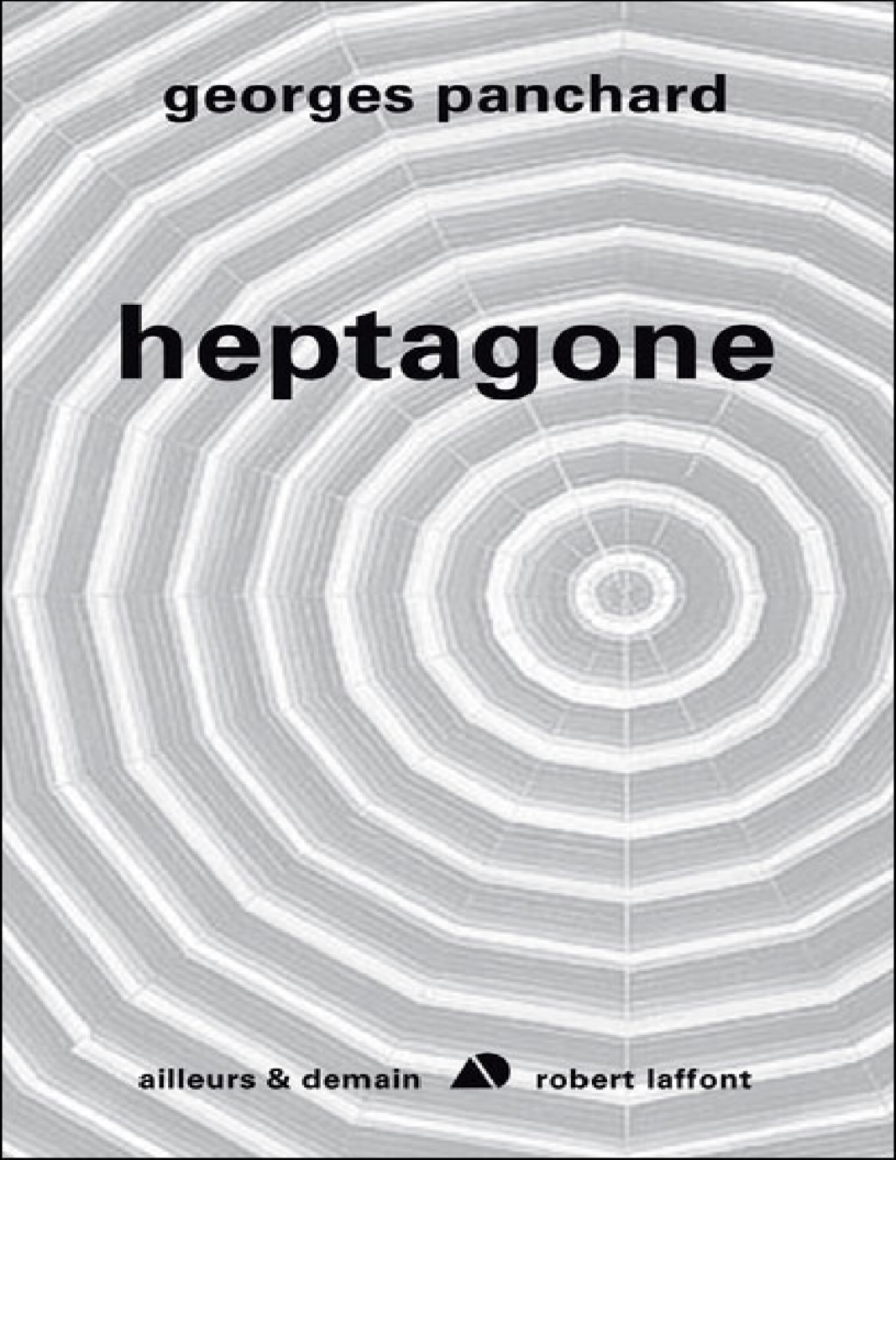


Heptagone

Georges Panchard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



georges panchard

heptagone

ailleurs & demain



robert laffont

« AILLEURS ET DEMAIN »

Collection dirigée par Gérard Klein

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Forteresse, 2005

Georges Panchard

Heptagone



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris 2012

ISBN : 978-2-221-13199-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Miyagawa

4 juin 2038

Le secrétaire Oshida le précéda jusqu'au salon où l'attendait le conseiller Kobayashi. Les deux gardes firent coulisser les portes translucides et il suivit le secrétaire dans la pièce. Kobayashi portait un kimono de coton gris clair orné d'un motif noir. Devant lui, Miyagawa s'inclina beaucoup plus bas qu'il ne l'avait fait devant Oshida.

Le secrétaire se retira sur une dernière courbette. Le conseiller désigna une petite table basse. Ils s'agenouillèrent de part et d'autre de celle-ci, à même les tatamis.

— Agent Miyagawa, dit Kobayashi, Eien a une nouvelle mission à vous confier.

— Huss, dit-il, ponctuant son acquiescement d'une brève inclinaison de la tête.

— Il s'agit de récupérer des biens qui nous ont été volés. Le coupable est cet individu.

L'hologramme d'un homme d'une trentaine d'années apparut à la gauche du conseiller. Il avait un visage étroit, avec une bouche aux lèvres minces et une petite balafre sous l'œil droit, le genre de marque qu'une heure de chirurgie aurait pu faire disparaître mais qu'on arborait avec rigueur dans certains milieux.

— Il s'appelle Akihiro Toru, reprit le conseiller. Il a gravement blessé une personne qui devait agir en tant qu'intermédiaire pour nous, et subtilisé un sac de diamants que notre partenaire devait remettre à des personnes influentes en vue de faciliter certaines transactions. Vous devrez récupérer notre bien et éliminer ce Toru.

Miyagawa inclina brièvement la tête.

— Il est probable, ajouta le conseiller, que des complices de cet homme tentent de s'interposer. Dans ce cas, vous devrez considérer leurs vies comme sacrificables.

Il s'abstint de répondre que cela allait sans dire. Cette remarque aurait été tout à fait inconvenante.

Oshida l'attendait lorsqu'il prit congé de Kobayashi. Comme ils traversaient le parc, Miyagawa s'arrêta quelques instants pour observer, dans

le ciel, les évolutions d'un couple d'hirondelles. Puis il repartit, pressant le pas pour combler l'avance que le secrétaire avait prise.

Ils se quittèrent à l'endroit où ils s'étaient rencontrés, devant le temple. Il franchit l'ouverture carrée dans le plancher du temple, et descendit les marches menant à l'alcôve où brûlait une lampe à huile.

Assis sur les talons, les mains posées sur les cuisses et les yeux fermés, il ressentit le frisson du transfert, cette caresse glaciale et furtive.

Ayant enlevé le casque souple dans lequel étaient fixées les électrodes, il le rangea dans sa boîte avec l'unité de contrôle et remit la boîte dans la petite armoire au bout de sa couchette.

Les informations requises pour localiser Toru se trouvaient déjà dans son terminal. Il était 10 h 50. Cet après-midi, un individu méprisable apprendrait ce qu'il en coûtait de s'en prendre aux intérêts d'Eien.

Miyagawa s'approcha de la fenêtre et observa quelques instants le ciel, comme s'il y cherchait un couple d'hirondelles.

7 mars 2028

— Haruki, le dîner est prêt !

Il se leva et, laissant ses armées sur le plancher, écarta le rideau de la petite alcôve qui lui servait de chambre. Ça l'embêtait de voir son jeu interrompu à ce moment, juste avant une grande bataille, mais il savait qu'il y avait des trêves dans les guerres, et que d'ultimes pourparlers pouvaient avoir lieu même si les troupes étaient déjà déployées pour l'affrontement.

Ce serait donc ça : pendant qu'il mangerait, seigneurs et généraux rechercheraient un accord susceptible d'éviter la bataille imminente.

Ils échoueraient, bien sûr, parce qu'il n'avait pas passé tant d'heures à dessiner ses guerriers et construire les châteaux ennemis, et réfléchir au déroulement de l'affrontement, pour que de stupides discussions viennent empêcher les faits d'armes qu'il avait imaginés.

En s'installant devant la table, il dit :

— C'est dommage que papa rentre si tard.

— C'est comme ça, dit sa mère, il travaille dans l'équipe de nuit.

Il se mit à manger. Ce soir, comme toujours, son clan, les Toshigari, remporteraient la bataille : ils repousseraient les assaillants qui tenteraient de gravir les murs de leur place forte, et leur cavalerie piétinerait les fantassins ennemis.

— C'est pour gagner plus d'argent qu'il travaille la nuit, papa ?

— Oui, je te l'ai déjà dit ; le directeur a besoin d'ouvriers qui restent une partie de la nuit.

— Et ces heures-là, elles sont mieux payées que les autres ?

— Un petit peu, dit-elle en haussant les épaules.

— Alors on va devenir riches ?

Sa mère éclata de rire, et il vit un instant la nourriture mastiquée dans sa bouche.

— Riches ? Tu penses qu'on sera riches ? Oh non, ça ne risque pas d'arriver ! Ton père ne peut même pas s'acheter un scooter neuf ; et moi, il me faudrait de nouveaux vêtements.

— Moi aussi, j'en aurais besoin. Mon pantalon gris, il devient trop petit, et mon manteau est troué de partout !

— C'est vrai, soupira-t-elle, il y a ça aussi... Il faudrait vraiment que ton père soit mieux payé, mais on dirait qu'il s'en fiche. En attendant, je passerai au centre social un de ces jours, je verrai ce que j'y trouve.

Après le dîner, sa mère lui rappela qu'il devait revoir ses leçons avant de dormir. Il tira le rideau et s'assit dans un coin de l'alcôve, tout près de l'endroit où ses armées l'attendaient pour se battre. Pendant quarante-six minutes, comme en témoignait l'affichage dans un coin supérieur de son écran, il relut ses cours d'anglais et de géographie, s'imprégnant du gérondif en « ing » et de la topographie de la Nouvelle-Zélande.

Il éteignit son écran avec le sentiment du devoir accompli, et revint se pencher sur le champ de bataille. Le vent de l'histoire se remit à souffler en lui.

Les pourparlers ayant échoué comme il l'avait prévu, le temps était venu des armes et du courage.

Dans une immense clameur, les Noruko lancèrent, sous un ciel zébré de flèches, leur assaut contre les murailles de la place forte. Leur impétuosité permit à quelques-uns d'entre eux, après avoir gravi leurs échelles, de sauter les murs, mais le gros de la vague se brisa sur la pierre. Sous le poids des projectiles qui pleuvaient des créneaux, les assaillants se replièrent jusqu'aux tranchées qu'ils avaient creusées à une centaine de mètres du château. Ceux qui y étaient entrés moururent, prisonniers des murs qu'ils venaient de franchir.

À ce moment, sa mère vint lui dire qu'il était tard et qu'il fallait dormir. Il obéit et se lava les dents avant de passer son pyjama et de se glisser sous son duvet. Il y avait, sur la housse, une large tache brunâtre due peut-être à un lavage mal fait. Souvent, il pensait, juste après avoir éteint la lampe de son alcôve, qu'il s'agissait du sang d'un samouraï tombé sur le fanion de son shogun.

Il finit la bataille dans sa tête, la cavalerie des Toshigari repoussant loin des murs du château les troupes ennemies dont les survivants se replièrent en bon ordre, sauvant ainsi l'honneur du clan.

Derrière le rideau, sa mère venait d'allumer la télévision. Elle aimait beaucoup les jeux que présentaient certaines chaînes, disait souvent qu'elle aimerait y participer pour gagner de fortes sommes, mais qu'il fallait pour cela savoir tellement de choses qu'elle n'avait aucune chance de se qualifier. Ou alors être une fille très jeune et jolie, et celles-là, ce n'était pas pour ce qu'elles savaient. Haruki trouvait que sa mère était jolie, bien plus que les voisines, mais elle n'était plus vraiment jeune puisqu'elle avait trente-six ans. Elle écoutait le son des émissions avec son casque lorsqu'il était couché, mais

avant de s'endormir il l'entendait parfois rire ou pousser des cris lorsqu'un des concurrents l'impressionnait par ses connaissances ou sa bonne fortune.

Parfois, l'odeur du saké tiède lui parvenait aussi, mais c'était plutôt rare. Il savait que le saké était un peu cher si, comme disaient ses parents, on voulait avoir autre chose que de la cochonnerie pour ivrognes, des résidus de distillation qui devaient ronger les tuyaux des toilettes.

Ce soir-là, entre deux gloussements de sa mère, il ne sentit donc rien, mais entendit à un moment le bruit de la bouteille de bière décapsulée, puis celui de la boisson qui faisait de la mousse en coulant dans un grand verre.

22 avril 2028

Il avait rarement vu son père aussi furieux ! Assis à sa place habituelle, devant la cloison qui séparait la chambre à manger de la cuisinette, ses yeux brillant d'une colère noire, monsieur Miyagawa frappait la table sans relâche de son poing gauche.

Il n'y avait pas dix minutes qu'il était remonté de chez Taguchi, et il avait déjà prononcé plusieurs fois des mots comme cochon, fumier, ordure, et des expressions telles que sa mère lui rappela que leur fils était présent et qu'il devrait tenir sa langue.

Taguchi était le concierge de l'immeuble. Très grand, et laid, avec des traits épais, des sourcils comme d'immenses chenilles noires et des mains faites pour tordre et déchirer. Les gens de l'immeuble détestaient Taguchi. Ils en avaient tous un peu peur.

— Des années qu'il me fait payer trente mille yens par mois juste pour laisser ma bécane dans un local à moitié vide au sous-sol ! Et maintenant, il en veut cinquante ! De quel droit ? Il se prend pour qui, cette espèce de fumier ? Il paraît qu'il extorque de l'argent à la moitié des locataires ! C'est le concierge, pas le propriétaire ! Il ferait mieux de nettoyer les escaliers au lieu de nous emmerder !

— C'est vrai, dit la mère de Haruki, ils ne sont pas très propres. Il y a au moins deux semaines qu'ils n'ont pas été balayés.

— Au sous-sol, renchérit son père, il manque un extincteur depuis des mois ! Je suis sûr que ce cochon l'a volé pour le vendre.

— C'est vraiment très ennuyeux. Il faudrait en parler au propriétaire...

Son père eut un rire écœuré.

— Le propriétaire ? Il s'en fout, le propriétaire ! Du moment qu'il a son fric...

— Ce n'est pas sûr... De toute façon, si on ne lui dit rien, il ne pourra rien faire. Il faudrait demander qui c'est.

— Oui, mais demander à qui ? À Taguchi ?

— Peut-être aux Saito ? Ils savent beaucoup de choses.

— Oui, peut-être.

— Je leur demanderai si je les vois un de ces jours. Et aussi à madame Hashimoto.

Ensuite, ils parlèrent d'autres choses. Le travail à l'atelier, l'augmentation du prix de la nourriture, l'agonie du monsieur du quatrième qui était un retraité des chemins de fer. Un samedi soir comme beaucoup d'autres.

16 mai 2028

— Les Saito ne savaient rien, dit-il, madame Hashimoto non plus, ni les Shimanka. Mais il faut vraiment que mes parents puissent parler au propriétaire, à cause de ce gros con de Taguchi. Alors j'ai décidé de faire des recherches.

— Un peu comme une enquête de police ? demanda Kasuo.

— Ouais, ou un agent secret.

— C'est cool. Eh, tu as un nouveau pantalon ? Il est top ! Cette marque-là, c'est pas donné !

— Tu crois ? Ma mère a dit qu'elle l'avait eu pour pas cher, dans une boutique d'occasions.

— D'occase, ça ? Alors le gars a dû le porter trois jours, parce que...

Monsieur Watanabe fit son entrée à cet instant, et tous les élèves se levèrent. L'instituteur posa sa serviette sur son pupitre et se plaça devant le tableau optique. Les enfants et lui firent la courbette traditionnelle.

Haruki prenait soin de toujours s'incliner plus bas que ne le faisait l'enseignant, comme un enfant devrait le faire en saluant un adulte, sans même parler du respect de l'élève envers le maître. La plupart de ses camarades ne respectaient plus guère l'étiquette, et il leur en faisait parfois la remarque, durant une pause ou à la fin des cours. En général, les concernés l'envoyaient se faire foutre. Il attribuait leur attitude à leur manque d'éducation. Son école accueillait surtout des enfants d'ouvriers ou de modestes artisans qui se souciaient peu des valeurs anciennes, comme la discipline ou l'observation des formes.

D'ailleurs, ses propres parents n'étaient pas différents. Bien sûr, on lui avait appris les règles élémentaires de la politesse et des relations sociales, mais son apprentissage s'était limité à des notions de base, alors qu'il aurait voulu connaître les codes et usages pratiqués bien avant sa naissance, au temps des shoguns. Il adorait les films sur cette époque, documentaires ou de fiction. On n'en faisait plus beaucoup, maintenant.

Il savait que certaines personnes, au Japon, étaient restées fidèles aux traditions. Mais il s'agissait le plus souvent de gens riches, qui avaient le temps et les moyens de se préoccuper de ces choses-là. Leurs familles ne cultivaient pas seulement le respect des collègues ou voisins, mais aussi le souvenir des ancêtres et de leurs actes, et maintenaient vivante la flamme du patriotisme, de l'obéissance et du respect.

Monsieur Watanabe commença à dispenser son cours.

Il leur enseignait l'histoire, la géographie et les mathématiques. On était mardi et le premier cours de la matinée était un cours d'histoire. C'était un excellent professeur, que Haruki respectait beaucoup, mais le programme

était décevant car la plus grande époque du Japon, l'ère Edo, avait été survolée en quelques leçons, et monsieur Watanabe n'y était jamais revenu, comme si le shogunat des Tokugawa n'avait été qu'une péripétie !

Bien sûr, il y avait d'autres périodes glorieuses de l'histoire japonaise, comme les grandes batailles navales de la fin du dix-neuvième siècle contre ces cons de Chinois. Ils avaient étudié ça, le Matsushita envoyant le Chen-Yuen par le fond, la brillante stratégie de l'amiral Katayama, la destruction de la flotte ennemie près d'Haï-Yang... De grandes victoires, des soldats pleins de courage, mais il suffisait de voir leurs uniformes, sur les gravures de l'époque, pour comprendre à quel point les Nippons avaient déjà subi les influences occidentales. Ces marins prêts à mourir pour le pays, on aurait pu les croire russes ou français. L'ère sacrée, c'était bien celle d'avant la pollution, d'avant Meiji.

Un jour, après un cours, Haruki avait demandé à monsieur Watanabe pourquoi l'époque classique n'était pas évoquée plus en détail. L'enseignant avait soupiré, et répondu qu'il n'y pouvait rien, que les programmes dépendaient de la direction de l'école et du ministère de l'Éducation. Mais il avait félicité Haruki d'avoir posé cette question.

— Moi aussi, avait-il avoué, je pense que ce temps fut le plus glorieux de l'histoire de notre pays, et nous ne devons pas l'oublier.

Le programme était suivi, et ce mardi matin, la classe se vit enseigner la seconde phase du développement de Hitachi Heavy Industries.

Quelques élèves, vers la fin du cours, demandèrent à l'enseignant de leur expliquer un peu ce qui se passait aux États-Unis, cette révolution religieuse qui venait de porter un prédicateur à la tête du pays.

Haruki dut se maîtriser pour ne pas s'exclamer qu'on s'en foutait bien, de ces idiots d'Américains et de tout ce qui pouvait leur arriver. Ils avaient fait assez de mal aux Japonais, avec leurs bombes atomiques et surtout leur culture, pernicieuse, artificielle. Un lointain cousin de sa mère était mort à Nagasaki, et cela appartenait au passé. Mais c'était chaque jour qu'il voyait les gamins de son âge se saouler de leur musique et de leurs films.

Ils détestaient plus encore les Chinois, ces fourbes qui fabriquaient des voitures de merde, et presque autant les Russes. Il n'aimait guère les autres pays d'Europe, considérait les Australiens comme des rustres, les Coréens comme des Asiatiques inférieurs. Il n'avait pas une opinion beaucoup plus haute de ces imbéciles d'Indiens avec leurs turbans. Les Indonésiens étaient des barbares musulmans, et l'Afrique le continent d'une sous-humanité primitive.

Décidément, aucun pays n'était respectable, à part le sien. Et bientôt, même le sien ne le serait plus.

4 juin 2038

Toru était entré dans le salon de jeu vers 15 heures ; Miyagawa l'avait vu traverser la salle et, poussant un rideau de perles de bois, franchir une porte

au-dessus de laquelle un pictogramme lumineux indiquait les toilettes.

Il alla changer deux billets au guichet et se mit à jouer sur l'une des machines proches de la porte. Au début de la partie, l'écran afficha le record actuel de l'appareil : sept interceptions consécutives, le vingt-deux mars, par un certain Fuko44 qui devait laisser la moitié de son salaire dans des lieux de ce genre. Miyagawa se frustra un peu en n'attrapant qu'une fois sur dix, avec la petite fusée de métal qu'il déplaçait au moyen d'une manette noire, la bille brillante qui rebondissait sur les ergots d'acier chromé. Battre le record aurait déclenché sirène et clignotements, et l'enthousiaste attention des joueurs et employés. Et s'il avait vraiment donné sa mesure, les principales chaînes de télévision auraient envoyé des équipes en urgence.

Personne ne ressentait de méfiance à son égard : il pouvait le voir. Les esprits qui l'entouraient flambaient de la même excitation du jeu, tout en se colorant en arrière-plan, selon les cas, de préoccupations diverses, de colères chroniques ou d'angoisses mûrissantes. Après quelques parties, il marcha vers le rideau de bois, écarta les boules enfilées sur leurs cordelettes et poussa la porte des toilettes pour hommes.

Dans une cabine qui sentait l'urine et l'eucalyptus, il profita de son isolement pour libérer sa perception comme on augmente le volume d'un amplificateur.

Il y avait, dans le salon de jeu, la vingtaine de lanternes mentales qu'il avait déjà vues, mais aussi, à l'étage, trois feux groupés comme autour d'une table, dont celui de Toru. De plus, quelqu'un d'autre se trouvait à quelques mètres de lui, sans doute au pied de l'escalier. Son esprit irradiait la confiance arrogante d'un homme fort et primaire.

Quelqu'un entra dans les toilettes. Instantanément, Miyagawa fut en alerte. L'arrivant marcha jusqu'à la cabine voisine. Son empreinte n'était pas celle de l'affrontement. Il y eut un froissement de vêtements, le bruit de la cuvette quand l'homme s'assit, puis le chuintement de gaz gastriques précédant la défécation, laquelle survint dans la foulée. Miyagawa, malgré lui, vit s'afficher dans son esprit les lueurs pastel du plus vieux des soulagements.

Il attendit que l'homme en ait fini avant de quitter les toilettes. Dans le corridor, il ne perdit pas de temps. En face de celles des toilettes, il y avait une autre porte, celle-ci couverte d'une peinture d'un vert sombre. Elle n'était pas verrouillée.

En se fondant sur l'empreinte qu'il en avait perçue, il s'était dit que l'homme qui se trouvait de l'autre côté devait être très fort, sans doute un sumotori dévoyé par les voyous qui géraient cet endroit.

Il ne fut pas déçu.

24 mai 2028

Dès que le feu passa au vert, il traversa la rue, puis se fraya un chemin dans le flot des adultes qui marchaient sur le trottoir. Arrivé devant la banque, il s'arrêta un instant, respira profondément, puis se remit en marche

et les portes vitrées s'écartèrent devant lui.

Il fit quelques pas dans la banque. La salle était vaste ; il y avait une dizaine de guichets, dans des petites niches cachées par des rideaux.

Il savait comment faire : il était venu deux fois, avec sa mère – il se souvenait bien de son soupir quand elle avait constaté à quel point il lui restait peu d'argent. Il lui avait demandé, alors qu'ils quittaient l'établissement, s'ils avaient de l'argent dans une autre banque, et elle avait répondu, assez brusquement, qu'ils n'avaient pas un compte dans chacune des banques du Japon. Ensuite, ils n'avaient presque plus parlé jusqu'à ce qu'ils soient de retour à la maison. Une fois arrivé, il s'était mis à jouer à la bataille de samouraïs et sa mère avait dit qu'il devrait répéter ses leçons au lieu de s'amuser, parce que seuls les meilleurs élèves pourraient trouver un travail mieux payé que celui de son père.

Il se rappelait qu'il fallait prendre un ticket et attendre que le numéro qui figurait dessus soit reproduit sur un panneau lumineux, en face de l'entrée. À ce moment-là, on allait au guichet et on expliquait ce que l'on voulait à l'employé qu'on voyait sur l'écran. La première fois, il avait demandé à sa mère si l'homme avec lequel elle avait parlé se souvenait, le soir venu, de tous les clients qu'il avait vus dans la journée. Elle lui avait expliqué que ce n'était pas une vraie personne, mais une sorte de film créé par un ordinateur.

Il pressa le bouton de la borne informatique et un ticket sortit de la fente. Il s'en saisit et lut le numéro : 233. Une douzaine d'hommes et de femmes attendaient sur des fauteuils de plastique bleu. Il s'assit sur un des sièges encore libres. Le dernier numéro affiché était le 208. Il attendit patiemment, tandis que les personnes qui l'entouraient se succédaient aux guichets. Certaines d'entre elles l'observaient avec insistance, et il savait pourquoi : elles n'avaient tout simplement pas l'habitude de voir un enfant seul dans une banque. À part une petite fille qui devait avoir cinq ans et semblait sur le point de s'endormir sur les genoux de sa mère et lui-même, il n'y avait que des adultes dans la salle.

Il pensa que c'était normal, parce que peu d'enfants de son âge se confiaient une mission comme lui et s'y attelaient sans rien dire à leurs parents. Si, après avoir trouvé le nom du propriétaire de l'immeuble, il continuait à mener à bien des opérations au bénéfice de sa famille, comme persuader le patron de son père de lui donner un meilleur salaire, il devrait s'habituer à ce que des inconnus, dans la rue ou les banques, le regardent avec étonnement. Cela faisait partie du métier d'agent secret.

Il dut attendre huit minutes pour voir s'afficher le numéro 233 ; le guichet auquel il devait se rendre était le 4.

Il franchit le rideau qui protégeait les clients des regards pendant qu'ils parlaient avec l'employé de la banque. Ce n'était pas un vrai rideau, en tissu, comme celui qui, chez lui, séparait sa chambre de la salle à manger. Là, c'était un de ces trucs modernes comme ils en avaient installés au centre de consultation sociale où il accompagnait parfois sa mère.

C'était marrant : un peu comme si l'on marchait à travers un mur d'eau, mais qui ne vous mouillait même pas.

De l'autre côté, il y avait le guichet lui-même, avec l'employé derrière la vitre, et une sorte de tablette sur laquelle on pouvait s'appuyer, et poser ses affaires si on en avait. Il posa donc son sac à dos sur la tablette qui venait de s'abaisser pour se placer à la hauteur qui lui convenait.

Il salua l'employé, avec la courbette appropriée. L'homme, d'une trentaine d'années, eut une petite inclinaison de la tête.

— Bonjour, monsieur, dit Haruki. Je suis venu parce que j'ai besoin d'un renseignement.

L'employé parut hésiter.

— Un renseignement ? Vraiment ? Qu'est-ce que tu voudrais savoir ?

Petit, Haruki avait cru que c'était une vraie personne qui était derrière la vitre, et plus tard, qu'il s'agissait d'un hologramme. Maintenant, il savait qu'il n'y avait pas de vrai employé, même en film. C'était comme dans un de ces jeux.

Il donna son adresse et dit qu'il désirait savoir qui était le propriétaire de l'immeuble.

L'employé le regarda quelques instants, exactement comme l'aurait fait une vraie personne.

— Je ne sais pas, dit-il enfin. Pourquoi est-ce que tu veux savoir cela ?

— À cause de monsieur Taguchi. C'est le concierge ; il est très stupide et il embête tout le monde dans l'immeuble. Alors mes parents voudraient se plaindre au propriétaire, mais ils ne savent pas qui c'est.

— Et pourquoi est-ce que tu me le demandes à moi ?

— Parce que mes parents paient le loyer à votre banque. Alors, je pense que vous savez qui c'est, puisque vous devez bien lui donner son argent.

L'employé simulé hocha gravement la tête.

— Oui, oui, je vois. Un client de la banque. Tu penses que le propriétaire est un client de la banque. C'est très... logique.

— Je trouve aussi. Alors, vous pouvez me dire qui c'est ?

L'homme fit une moue virtuelle.

— Mmmmm...

Il se redressa ; la moue disparut.

— Nous ne pouvons pas te communiquer cette information, dit-il.

— Pourquoi, s'écria Haruki, je vous ai dit que...

Il réalisa qu'il enfreignait les règles de la politesse.

— Excusez-moi, monsieur, reprit-il, je ne voulais pas vous manquer de respect. C'est parce que mes parents...

— Dans ce cas, tes parents devront venir eux-mêmes. Ton père ou ta mère, pas besoin qu'ils viennent tous les deux.

— Ah. Bien. Je... Je vais leur dire cela.

— Alors, au revoir. Sois bien prudent en rentrant à la maison.

Haruki prit son sac sur la tablette, recula d'un pas et fit une courbette respectueuse devant l'hologramme.

Il franchit le rideau sans y penser. Une femme âgée le croisa sur le chemin de la cabine. Plusieurs des clients, qui attendaient sur leurs sièges, le regardèrent partir vers la sortie de la banque.

C'est sur le trottoir qu'il réalisa vraiment son échec. La colère maîtrisée par la vertu de son éducation brisa ses chaînes, et durant de longues minutes il marcha d'un pas rageur, bousculant même quelques passants plus lourds que lui, oscillant sous leurs impacts.

Un gosse. Il n'était que ça. Un gamin, un merdeux que les adultes renvoyaient à son école et à ses jeux quand il avait à mener une enquête sérieuse au profit de sa famille et de ses voisins. Le vent des héros soufflait en lui, et il était le seul à le savoir.

Il heurta une dame dont les vêtements empestaient la friture. Le choc le jeta sur le côté, tout près de la vitrine derrière laquelle on avait exposé des articles de voyage : sacs, valises, trousse de toilette. Il ramena son bras contre son corps, pour frapper la vitre d'un poing rageur – et comprit qu'il devait se reprendre.

La transformation fut rapide. La posture corrigée, la marche fluide, la tête redressée sans arrogance, il se coulait entre les passants comme l'eau de la rivière contourne les rochers. Il fallait apprendre, disaient les maîtres des sagas héroïques, apprendre toujours et mieux. Ce qui arrivait en était l'occasion.

Tout de même, il pressa le pas. Il était plus de 5 heures et il sentait un petit creux dans son estomac. Son goûter serait le bienvenu.

Après le dîner, il retourna dans sa chambrette tandis que sa mère regardait une histoire d'amour à la télévision.

Le dépit n'avait pas cessé de consumer Haruki. Mais il sut le dominer. L'heure était à l'action décisive, efficace. Fukyo Morita, son héros préféré, assiégeait la forteresse d'un bandit qui détenait, dans une crypte secrète, un manuscrit d'une valeur inestimable qui contenait des révélations inouïes sur le shogun.

Pour figurer le document, Haruki avait placé, sous le donjon de son château de carton, le ticket de la banque, retrouvé dans sa poche.

Morita était le plus grand samouraï de tous les temps, maître du sabre, impitoyable archer, prodigieux cavalier. Mais il était seul.

En face, les murs de la forteresse se dressaient hauts et sombres, et les bandits aguerris veillaient aux meurtrières et sur les chemins de ronde. En terrain découvert, Morita aurait anéanti douze d'entre eux sans fatigue ; dans la situation présente, il lui aurait fallu cent guerriers pour forcer les murailles de l'ennemi.

Bien sûr, Haruki pouvait, avec la figurine de son héros, bousculer le château, faucher ses défenseurs comme un orage d'acier, ramener de la crypte le ticket numéro 233. Mais ç'eût été trop facile, vraiment puéril. Un jeu sans règles strictes n'engendre que l'ennui. Finalement, le grand samouraï décida de faire creuser une galerie sous les fondations du château ennemi.

Haruki alla se coucher ; ils en avaient bien pour la nuit.

28 mai 2028

C'était un sabre de bois, un katana qu'il avait bricolé en taillant et polissant une latte de cerisier trouvée un jour sur des poubelles, à deux immeubles de chez lui. Il n'avait pas compté ses heures tandis qu'il travaillait le bois avec un couteau rapporté de l'atelier par son père, se coupant cinq ou six fois, ou frottant l'ersatz de lame avec du papier abrasif.

Mais le résultat en valait la peine. Ce n'était pas de la daube en plastique comme on en trouvait encore chez certains boutiquiers liquidant de vieux stocks – les rayons de jouets des grands magasins ne proposaient plus de panoplies médiévales, rien que des trucs modernes comme à New York ou Shangai – mais un bel objet, la douceur du bois poli remplaçant avec bonheur la froideur tranchante de l'acier.

À sa connaissance, il n'y avait jamais eu de samouraï armurier ; et pourtant, il avait lu plus de quarante livres sur l'époque. Certains avaient peut-être essayé, histoire d'économiser les services d'un artisan, ou parce qu'ils étaient vraiment pauvres, mais s'ils étaient parvenus à se forger un semblant de sabre, leur premier duel avait été fatal pour eux.

Ça n'avait pas d'importance, d'ailleurs : il était libre d'imaginer qu'il avait payé très cher un des meilleurs artisans du Japon, qu'il avait attendu des mois que l'homme ait fini son travail, les couches d'alliages différents se recouvrant pour obtenir le meilleur compromis de souplesse et de dureté. Ou qu'il avait pris l'arme d'un ennemi terrassé.

Avec ses vingt-deux étages, l'immeuble était dans la moyenne des bâtiments du quartier, dont la construction remontait à quelques dizaines d'années. Par conséquent, du haut des plus élevés d'entre eux, on aurait pu le regarder sabrer sans faillir les guerriers des clans adverses. Un petit con pas même pubère s'imaginant fauchant les rangs ennemis, comme dans les légendes héroïques et passées de mode. Au début, cette pensée l'avait gêné, jusqu'à stopper son bras en pleine attaque pour scruter les façades voisines, cherchant à déceler un éventuel observateur.

Mais ce temps-là était fini. Qu'ils regardent s'ils voulaient, Haruki Miyagawa était libre sur son toit, libre de revivre les affrontements du passé, de l'époque où l'on se mesurait à la force de sa lame et de son courage et non à coups de missiles miniatures ou d'ordinateurs.

Il y avait plusieurs constructions sur le toit, les boîtiers rouillés des aérateurs, les blocs de béton de la machinerie des ascenseurs et un autre gros volume technique. Tout cela dessinait, dans l'espace limité par le mur extérieur, une topographie digne des meilleures aventures, batailles sanglantes, ruse et bravoure.

Il y avait aussi, près du parapet, une cabane grossière, faite de planches disparates et de tôle ondulée, dont la porte était gardée par un gros cadenas. C'était Taguchi, l'horrible concierge, qui l'avait construite, et Haruki, comme

son père, pensait qu'elle renfermait des choses volées aux gens de l'immeuble, ou même de tout le quartier. C'était sans doute pour cette raison que personne n'avait le droit de venir sur le toit. « Entrée interdite. » La pancarte de carton sur laquelle ces mots étaient tracés à l'encre rouge était fixée par des punaises sur la porte du toit. Avec ça, et la crainte qu'il inspirait, Taguchi n'avait même pas besoin de la verrouiller.

Le père de Haruki disait parfois qu'un jour il appellerait la police pour qu'elle vienne fouiller la cabane et arrêter le concierge, mais l'enfant ne pensait pas qu'il le ferait.

Pour le moment, il avait d'autres problèmes. Il savait que cinq ou six ennemis l'attendaient à l'angle du donjon, de grands escrimeurs caparaçonnés dans leurs armures, des guerriers aguerris par cent combats, impatients de tuer encore pour l'honneur de leur clan.

Le dos contre le mur de pierre, l'esprit dépouillé de tout ce qui n'était pas l'instant, il s'emplit d'air, le bloqua bas dans son corps, au niveau du hara, expira et recommença. Il raffermir la prise de ses mains sur son arme ; l'acier, le corps et l'esprit ne firent qu'un.

Avec un cri rauque, il jaillit de l'angle de la tour.

Ils portaient leurs masques de combat, grimaçant, démoniaques, bien plus que les fades copies qu'en avaient faites des cinéastes américains dans leurs histoires stupides pleines de lasers et d'engins spatiaux.

Il fit une première parade haute et frappa en contre : le démon cria et s'effondra, le sang jaillissant de son cou, au défaut de l'armure. Demi-tour pour contrer l'estoc d'un autre ennemi, puis sa lame décrivit un cercle complet, sifflant et les faisant reculer tous. Ils étaient autour de lui, quatre tueurs figés dans leurs postures de combat ; et lui au centre, écoutant, ressentant ce que ses yeux ne voyaient pas. Le sol trahit le déplacement d'un adversaire dans son dos. À l'instant où l'homme croyait frapper, Miyagawa était sur un genou, et son sabre, derrière lui, transperçait l'agresseur. Il para deux autres attaques avant que le guerrier mourant ne touche le sol.

Ils se déplacèrent tous, avec les gestes exercés de danseurs rituels, s'immobilisèrent encore, lui au centre du triangle qu'ils formaient. Ils n'étaient plus que trois, mais prévenus de sa maîtrise, et risquaient moins, maintenant, de se gêner l'un l'autre.

Deux ennemis tombèrent encore sous les coups de maître Haruki Miyagawa.

Le dernier était le plus grand, il le dominait de presque deux têtes. Haruki voyait briller ses yeux sous son masque rouge et noir. L'homme, sans doute, était conscient qu'il allait mourir, ayant vu quelle science du sabre possédait son adversaire. Mais il mettrait toute sa force dans le dernier combat de sa vie, prêt à se sacrifier pour tuer en même temps son ennemi, honorant ainsi le nom de sa famille.

Haruki dut, avant de porter le coup fatal, parer des attaques à fendre le roc, esquiver le sabre qui sifflait comme une tempête. Enfin, il trouva

l'ouverture ; le géant s'abattit sur le côté, à l'endroit même où l'un de ses frères d'armes gisait déjà – du moins, Haruki croyait s'en souvenir, et ces deux corps allongés en croix, c'était génial.

La bataille s'arrêta là. Il aurait voulu combattre encore un groupe de cavaliers, mais l'affrontement avait duré plus longtemps que prévu, et il avait ses devoirs à finir.

11 juin 2028

Quand ils le réveillèrent, il ne rêvait pas de batailles ni de grands guerriers, mais que leur professeur, qui dans le rêve était monsieur Watanabe, mais en fait ne lui ressemblait pas du tout, leur annonçait que toute l'école allait déménager, qu'ils partiraient pour l'Amérique.

— Mais puisque je te dis que je n'y peux rien ! s'exclama le père de Haruki.

— Tu dis toujours ça !

— Ce n'est pas vrai !

Ses parents ne se disputaient pas trop souvent : une ou deux fois par mois. Plus peut-être, mais alors, pas assez bruyamment pour le réveiller. Chez certains copains de l'école, c'était presque tous les soirs. Peut-être que c'était parce que son père rentrait pendant la nuit, quand sa mère dormait déjà. Ce soir, on était dimanche.

— Les Shimoru gagnent plus avec leur échoppe, et même cet idiot de Hantäi se débrouille en vendant ses brochettes dans sa petite roulotte ! Et madame Tsuji m'a dit qu'ils allaient acheter une nouvelle télévision. La nôtre a bientôt dix ans !

— Tant mieux pour eux, s'exclama le père de Haruki, mais moi, je travaille dans un atelier de mécanique, je ne vends pas des fringues ou de la nourriture !

— Nous serons bientôt les plus pauvres de l'immeuble !

— Ne dis pas de bêtises ! Il y a plus de cent appartements, alors...

— Mais tu pourrais au moins essayer de trouver un atelier qui te paie correctement, pour qu'on puisse vivre un peu mieux...

— Et toi, qu'est-ce que tu fais pour qu'on vive mieux ? Tu n'as qu'à travailler au lieu de regarder la télévision et jacasser avec d'autres bonnes femmes !

— Tu as du culot de me dire ça ! Je passe mon temps à faire la lessive et à nettoyer l'appartement, sans compter les repas !

— Il ne faut pas une journée pour nettoyer un si petit endroit !

— Et quand je fais les courses, je perds des heures à courir entre les magasins les moins chers !

— C'est vrai que tout est trop cher, à Tokyo. Ces commerçants sont de vrais voleurs.

— Tu sais ce que madame Kashiwagi m'a dit cet après-midi ? Qu'ils allaient faire un voyage en Corée, un voyage organisé en bateau et dans des hôtels !

— Les Kashiwagi, dit son père, ils n'ont pas d'enfant, alors bien sûr qu'ils peuvent se payer des voyages, c'est facile !

— C'est vrai, dit sa mère, les enfants, ça coûte une fortune. Il va falloir acheter une nouvelle paire de chaussures pour Haruki !

Il entendit le soupir de son père.

— C'est comme ça. Quand on a un même, il faut se saigner pour lui. Au moins, il ne travaille pas trop mal à l'école.

— Si seulement, dit sa mère, il ne perdait pas tellement de temps avec ses jeux de samourais et toutes ces idioties.

— Ça lui passera...

— Oui, avant qu'il ait vingt ans, j'espère ! En attendant, il va continuer à nous ruiner ! Si seulement tu trouvais un meilleur travail !

Cela continua ainsi, pendant un certain temps, puis ils décidèrent d'aller se coucher. Haruki se rendormit en espérant ne plus rêver qu'ils allaient partir chez les Américains. Il n'aimait pas les cauchemars.

19 juin 2028

— Ce serait trop le pied, dit-il. Arriver avec mon sabre et mon armure, marcher tout droit jusqu'à leur guichet de merde et foutre un grand coup d'épée dans cette cochonnerie d'écran !

— Oui, mais il faut trouver une porte, est-ce qu'il y en a une derrière ce truc ? objecta Kasuo.

Haruki fronça les sourcils. Kasuo soulevait un point important

— Je ne sais pas trop, avoua-t-il. Ouais, bon, la cabine, on s'en fiche, je prendrais plutôt un ascenseur. Ceux qui essaieraient de m'arrêter, je les couperais en deux !

— Mais il faudrait savoir à quel étage aller.

— Sûrement le plus haut ; les directeurs, ils travaillent en général au dernier étage.

— C'est vrai, mais d'abord, il y a le bureau de la secrétaire, dit Kasuo. J'y suis allé avec ma mère, des fois, quand elle nettoyait des bureaux, le soir. Il y a un pupitre pour la secrétaire, et des fauteuils pour les gens qui attendent qu'elle leur dise qu'ils peuvent entrer chez le directeur.

— Quand elle me verrait arriver avec mon katana et plein de sang dessus, je te jure qu'elle me dirait d'entrer, s'esclaffa Haruki. Et lui, il me dirait tout ce que je veux savoir ! Ensuite, j'irais trouver le propriétaire et je lui raconterais tout ce que fait ce cochon de concierge.

— Peut-être... Mais d'un autre côté, si tu étais un vrai samouraï, tu n'aurais pas besoin de faire tout ça. Tu n'aurais qu'à tuer directement ce salaud, ce serait plus simple.

— C'est vrai, reconnut Haruki. Je pourrais le décapiter ! Mais ce serait presque trop facile. Je pourrais commencer par discuter avec le propriétaire de l'immeuble, et si ça ne servait à rien, je tuerais Taguchi.

— Mais le plus difficile, ce serait d'entrer dans la banque, dit Kasuo. Il y a

sûrement des gardes avec des pistolets et des tas d'armes modernes..

Haruki dut admettre qu'il n'avait pas tort. Une banque, c'est bien protégé, sans ça n'importe qui pourrait voler tout l'argent. Et les armes actuelles permettraient aux gardes de le neutraliser malgré son art du sabre et son courage supérieur.

Avant qu'il soit en mesure de répondre, la sonnette retentit et, la récréation terminée, les enfants se regroupèrent pour regagner la classe.

Au lieu d'une vraie colonne, deux par deux, avec un espacement régulier entre les élèves, ils formèrent comme d'habitude une vague chenille piaillante et parcourue de frissons incongrus. Monsieur Watanabe dut élever la voix, et ce ne fut qu'à sa troisième intervention qu'un silence relatif revint dans le groupe. L'instituteur donna le signal et la chenille s'ébranla, passa la porte et remonta le couloir qui menait à l'escalier.

C'était Seita Katsumi qui marchait devant lui, le gros Katsumi avec son sweat-shirt vert et jaune et ses chaussures blanches de chanteur de ska taïwanais. À une autre époque, ce genre d'accoutrement n'aurait pas été toléré dans une école japonaise. À sa gauche se trouvait son copain Kyo, un maigre avec des dents de cheval qui racontait parfois qu'il pouvait fournir tout ce que les autres lui demanderaient, même une photo du Premier ministre à poil ou une mitrailleuse télécommandée. Comme personne n'avait assez d'argent pour s'offrir ça, il ne risquait rien à se vanter. Il avait en tout cas déjà écoulé des films iraniens piratés et des doses de Flow.

Avant qu'ils aient atteint le palier intermédiaire, Katsumi beuglait déjà en poussant Kyo, qui du coup le traitait de sac à merde. Ils continuèrent à monter en riant comme des cons, puis s'arrêtèrent trois marches avant l'étage pour simuler une bagarre au couteau. La chenille fut coupée en deux, le premier tiers continuant vers la classe tandis que l'autre segment se tortillait dans l'escalier.

Poussé dans le dos, Haruki contenait de son mieux la pression. Les premiers élèves devaient déjà être en train de s'asseoir derrière leurs pupitres et monsieur Watanabe ne semblait pas avoir encore pris conscience de l'incident. Finalement, les deux crétins se remirent à avancer et Haruki arriva enfin à l'étage. Il entendit le professeur qui, du seuil de la classe, invectivait les retardataires.

— Oui, oui, on arrive, dit le gros avant d'éclater de rire.

Une soudaine colère submergea Haruki. Non seulement ces idiots retardaient la classe au mépris de la discipline, mais ils poussaient l'outrage jusqu'à témoigner d'un complet irrespect envers leur instituteur. Il poussa furieusement Katsumi dans le dos.

— Pousse ton cul, gros connard, et essaie d'être poli !

L'autre manqua tomber sous la bourrade, puis se retourna et, pâle de rage, s'approcha de Haruki.

— Qu'est-ce qu'il y a, le samouraï, tu as perdu ton sabre ?

Arrivé à portée, Katsumi lui donna une gifle qui claqua dans tout l'étage.

Haruki tituba et serait tombé dans l'escalier sans l'élève qui était derrière lui.

— Eh bien, qu'est-ce qui ne va pas, grand guerrier, on dirait...

Haruki le frappa du poing dans l'œil, de toutes ses forces. Son pied manqua le bas-ventre et toucha la panse du gros sous la ceinture. Il se jeta contre lui et ils basculèrent enlacés, se bourrant de crochets dans les côtes.

Quelques instants passèrent ainsi, dans le brouhaha de cris des autres, lui chevauchant Katsumi qui frappait à lui rompre les os. Cela cessa quand on le saisit par le bras et le col, le séparant de son adversaire.

— Cela suffit, c'est une honte, cria monsieur Watanabe, vous serez punis tous les deux !

Ils finirent la matinée au secrétariat de l'école où une sanction de deux heures de retenue leur fut signifiée.

À la fin de l'après-midi, alors que les élèves préparaient leurs cartables, l'instituteur dit à Haruki qu'il voulait le voir un instant. Il attendit en silence. Monsieur Watanabe referma la porte derrière le dernier élève sorti, puis il alla s'asseoir à son pupitre et lui fit signe de s'approcher.

— Haruki, commença-t-il, la bagarre de ce matin... Tu as dit que c'était parce que Saita m'avait manqué de respect. Est-ce que c'est vrai ?

— Oui, monsieur.

L'enseignant soupira.

— Je comprends... Mais ce n'était pas à toi de régler cette question. Si un élève se comporte mal, c'est mon devoir d'y mettre bon ordre.

— Oui, monsieur. Je regrette. C'est ma faute. C'est juste que...

Il avait baissé les yeux, bien sûr ; apparemment, ses nouvelles chaussures n'avaient pas été griffées dans la bagarre.

— Je sais, Haruki. C'est juste que le Japon n'est plus ce qu'il était. Cela te fait souffrir, n'est-ce pas ?

— Oui. Je voudrais... Je voudrais que ce soit comme avant, quand... Je veux dire, à la grande époque.

— Oui, la grande époque. Edo. Les shoguns. La tradition. L'honneur. Tu penses que c'est fini pour toujours ?

— Euh, je ne sais pas...

— Il y a des gens qui ne sont pas de cet avis. Des gens qui veulent que le Japon redevienne comme avant.

— Je n'en connais pas, dit Haruki.

— Non, bien sûr. Ce sont des gens très puissants. Pas de simples instituteurs comme moi. Un jour, Edo reviendra, Haruki. Et peut-être que tu en feras partie. Je voudrais que tu te souviennes de ça.

— Oui, monsieur. Je m'en souviendrai.

— Bien. Tu peux partir, maintenant.

Il fit une courbette et tourna les talons.

— Haruki, le rappela le professeur à l'instant où l'enfant fermait la main sur la poignée de la porte.

Il se retourna.

— Oui, monsieur ?

— Je t'ai entendu parler avec Kasuo, dans la cour. Tu disais que tu aurais voulu être un samouraï pour entrer dans un grand bâtiment bien gardé. C'était une banque, je crois...

Haruki eut l'impression de recevoir dans le corps un coup plus lourd que ceux de Katsumi. Il était mis à nu, ses secrets dévoilés, la mission qu'il s'était fixée connue de tous – et aussi, ce qui était pire, le fait qu'il n'avait plus rien fait pour la remplir depuis sa tentative malheureuse.

— Euh, c'est-à-dire, balbutia-t-il, sentant le rouge monter à ses joues avec une force à les brûler.

— Je pense que ce genre de tâche n'est pas pour un samouraï, dit monsieur Watanabe. C'est un ninja qu'il faut être : discret, silencieux, presque invisible.

— Vous... En effet, oui, monsieur, un ninja.

— Il y avait aussi des ninjas à la grande époque. Ne l'oublie pas.

En descendant les marches, Haruki s'imagina vêtu de noir, le visage frotté de charbon, s'introduisant de nuit dans la banque – peut-être en escaladant la façade – et fouillant le bureau du directeur.

Ce serait cool. Mais pas avec ses nouvelles chaussures, il n'avait aucune envie de les endommager.

4 octobre 2028

La bataille avait été terrible. Les Noruko avaient remonté la rivière sur près de vingt kilomètres avant d'accoster sur un banc de sable. Leur progression dissimulée par d'épais rideaux de roseaux, ils avaient pris à revers la troupe des Toshigari qui se battaient contre le gros des forces ennemies. Une pluie de flèches s'était abattue de l'arrière, puis l'assaut dans leur dos avait porté un coup sévère aux Toshigari, déjà moins nombreux que leurs adversaires.

L'indomptable courage de Haruki Miyagawa, sa maîtrise et son charisme avaient galvanisé ses compagnons à l'instant où le spectre de la défaite commençait à leur apparaître.

Il se battait comme un démon, éclaircissant les rangs ennemis de ses coups imparables ; autour de lui la bataille était vivante, une bête de légende qui hurlait et se tordait comme une tempête.

Il para un coup puissant, contra de l'extrémité du sabre, perçant la gorge de l'ennemi.

Au sommet des immeubles proches, des observateurs importuns riaient peut-être en suivant les mouvements de Haruki : tant pis pour eux. Mais l'un ou l'autre, peut-être, pouvait comprendre, voyait même en esprit les autres combattants et la poussière qu'ils soulevaient.

Et puis, il n'y eut plus qu'eux deux. En face d'Haruki se dressait Shoozo Nakiro, guerrier légendaire, la meilleure lame qu'aient jamais eue les

Noruko.

Tous les autres étaient morts.

Amis, ennemis, tombés l'arme à la main, ils jonchaient ce coin de terre nippone, certains entassés en monticules de huit ou dix cadavres. Dans ce carnage, ce paysage de corps effondrés, deux héros se dressaient encore, et bientôt plus qu'un seul.

Nakiro et Miyagawa se faisaient face. Cinq mètres les séparaient ; il y avait la moitié de cette distance entre l'extrémité de leurs sabres tenus à deux mains.

Mizu no kokoro. L'esprit devait être comme l'eau de l'étang par un jour sans vent : aucune ride ne la déforme, l'observateur ne peut rien y lire, il ne déchiffre nulle intention, n'anticipe aucune attaque.

À ce niveau, le temps s'arrête. Les vieux maîtres enseignaient que le premier qui attaquerait mourrait d'avoir rompu l'équilibre de cet instant, et donc de l'univers. L'histoire contenait des relations de duels dont les adversaires, immobiles, s'étaient observés durant des heures.

Conneries. Les vieux maîtres se prenaient la tête, parfois, tous les samourais le savaient, ce qui n'empêchait pas le respect. Ils avaient pour ces extravagances plus de tendresse que d'ironie. L'âge et la réflexion, ensemble, peuvent produire d'étranges pensées.

Pourtant certains disaient que c'était vrai, qu'au sommet de la maîtrise, l'attaquant s'exposait plus qu'il ne prenait l'avantage.

Seulement voilà, après quelques minutes avec son katana de bois tenu devant lui, Haruki s'emmerdait. Alors Nakiro craqua, il se rua sur lui avec un cri rauque, les lames s'entrechoquèrent.

— Qu'est-ce que tu fous là, petite merde ? !

Une patte énorme se referma sur son épaule, le retourna sans ménagement.

Partis, le formidable Nakiro, les corps des samourais, les étendards des clans. Quatre siècles envolés, les herbes et les roseaux, les collines au loin, il n'y avait que ce visage lourd, mangé de barbe sale, ces traits épais et ces dents brunes, les grosses narines et les sourcils comme des chenilles noires.

— C'est chez moi, ici, c'est mon toit, bordel !

Parti surtout le grand maître Miyagawa, éclaté comme une bulle par la force et la grosse voix d'un adulte malodorant vêtu d'une salopette grise luisant d'usure et de crasse.

— C'est quoi, ces jeux de con ? Donne-moi ça !

Le sabre de bois fut arraché de ses mains.

— C'est à moi !

Taguchi brisa le sabre sur son genou.

— Non, salaud !

Il frappa des deux poings la poitrine du concierge. L'homme, d'une bourrade furieuse, le fit tomber en arrière.

Haruki sanglotait sur le béton du toit. D'un seul bras, Taguchi le remit debout.

— Fous le camp d'ici, petit branque ! Retourne chez tes parents et va jouer dans ta chambre.

Haruki courut vers la porte, l'ouvrit et se jeta dans l'escalier.

Ses sanglots rythmaient sa descente pendant qu'il s'enfuyait de palier en palier. Salaud, salaud ! Salaud de Taguchi !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi est-ce que tu pleures ?

Il y avait un jeu à la télévision, des gens vêtus d'énormes costumes de chiens en peluche de toutes les couleurs couraient dans un labyrinthe en cherchant de grands os de plastique blanc.

— C'est Taguchi, ce gros cochon ! Il m'a fait tomber parce que je jouais sur le toit ! Et il a cassé mon sabre !

Sa mère soupira.

— Tu sais que tu n'as pas le droit d'aller sur le toit. C'est interdit.

— Et pourquoi je ne pourrais pas, cria-t-il, où est-ce que je peux jouer ?

— Tu as douze ans, tu es trop grand pour ces jeux, maintenant. Fais tes devoirs, c'est bien plus important.

— Mais mon sabre, il l'a cassé ! Je l'aimais tellement !

— Ce n'était qu'un jouet, dit-elle en se retournant pour regarder le jeu sur l'écran.

Le chien bleu venait de regagner sa niche, serrant quatre os qu'il déposa dans une immense écuelle brillante. On voyait la tête du joueur hilare par un trou dans la poitrine de la peluche.

Haruki alla dans son alcôve, tira le rideau derrière lui. Longtemps, il pleura dans son oreiller, bouillant de haine et de chagrin. Plus tard, il relut ses leçons à travers ses larmes, mais son esprit était toujours sur le toit, près du katana brisé.

Il avait envie de faire ce que les adultes de l'immeuble n'oseraient pas : aller voir la police et leur parler de la cabane de Taguchi, qui devait être bourrée d'objets volés, mais sa récente expérience de la banque ne l'y encourageait guère.

Il ne dormait pas encore quand son père rentra, au petit matin. Un instant, il voulut se lever, lui raconter ce qui s'était passé, mais il y renonça vite, soupçonnant qu'il n'en tirerait pas plus de commisération que sa mère n'en avait montré. Il finit par s'endormir, torturé, plus que par le chagrin, par cette hantise que, derrière les fenêtres les plus hautes des immeubles avoisinants, des gens aient tout observé, et sachent maintenant qu'il n'était qu'un gamin sans défense, qui jouait au guerrier mais tremblait devant un concierge crasseux qui puait de la gueule.

4 juin 2038

Il n'eut pas trop de toutes ses forces pour freiner la chute du sumotori, retenant avec peine le corps de l'homme, deux fois son propre poids, dont le dos glissait contre le mur. L'empreinte de son esprit, après la stupeur fugace

et l'éclair de la douleur, projetait maintenant la lueur contractée, parcourue de lents maelströms, d'une solide inconscience. Avec son chignon huilé, sa chemise noire et son costume de coton brun clair, le type aurait pu interpréter son propre rôle dans un film.

Il y avait un pistolet Nambu dans un étui, sous une aisselle de l'homme. Il enleva le chargeur, le mit dans sa poche et remit le pistolet dans l'étui, sous la veste du gros.

Il concentra sa perception sur la pièce dans laquelle se trouvaient Toru et les deux autres personnes. D'après leurs flammes, la conversation se passait bien. Chacun des truands devait rivaliser d'autocongratulation crapuleuse. Ce n'est qu'à deux pas de la porte qu'il entendit leurs éclats de rire en dépit du vacarme des machines à sous.

Ils étaient assis autour d'une table ronde. Outre Toru, il y avait un homme qui paraissait du même âge. Râblé, l'homme portait une chemise sombre ; ses cheveux teints en blond étaient coupés en brosse, et une forte ligne noire était dessinée sous ses yeux : un maquillage en vogue dans les milieux de petits truands et parmi les adolescents qui voulaient s'en donner l'air. Le troisième homme, avec sa peau brune, semblait plus qu'à moitié malais. Il devait friser la cinquantaine. Miyagawa franchit la moitié de la distance entre la porte et leur table avant qu'ils prennent conscience de son intrusion. Le premier qui le vit fut le faux blond.

— T'es qui, toi ? aboya-t-il en sautant sur ses pieds, l'index tendu vers l'intrus. Qu'est-ce que tu fous là, Ducon ?

— J'accomplis une mission, dit Miyagawa, glissant les mains dans ses poches.

Le type tenta de saisir le pistolet qui se trouvait près de son verre et s'effondra sur la table.

Le second couteau se planta dans la poitrine du Malais qui, à peine levé, bascula en arrière avec sa chaise. Toru n'avait pas fini de saisir son revolver, sous sa veste, quand Miyagawa fut sur lui. Frappé au plexus solaire et au foie, il se retrouva sur le plancher, un bras tordu dans le dos.

— Bordel, qu'est-ce que tu veux ? croassa-t-il.

Le ninja, tout en vidant d'une main le barillet de l'arme du truand, contemplait un feu d'artifice de douleur et de stupéfaction.

— Je veux les diamants que tu as volés il y a trois jours, dit-il.

— Quels diamants, salopard ? Je ne sais pas...

Miyagawa vit scintiller la douleur quand il resserra sa clé. Toru poussa un gémissement sourd.

— Nous ne devrions pas perdre de temps ; quelqu'un pourrait surprendre notre conversation et cela lui serait préjudiciable.

— T'es foutu, pauvre nase ! Tu peux me casser le bras, mais tu ne sortiras pas d'ici vivant.

— Je suis persuadé du contraire.

La peur de Toru montait, devenait aussi visible que la souffrance dans son

épaule. Miyagawa attendit cinq secondes, força un peu plus.

— Ils ne sont pas ici, glapit le truand.

Vrai. Le ninja lui rendit deux centimètres, pour l'encourager sur la voie de la vérité.

— Où se trouvent-ils ?

— Je les ai mis dans une banque ; ils sont dans un coffre...

Miyagawa vit son mensonge aussi clairement qu'il avait vu les lampes des machines à sous. Il le sanctionna en repoussant le poignet de Toru vers le haut, soulevant de nouveaux feux de douleur.

— C'est faux. L'articulation va se briser. Ensuite, je te couperai une oreille. C'est très douloureux.

— Non, attends ! supplia le truand. Je vais te le dire !

— Si tu me mens encore une fois, tu perdras tes deux oreilles, et peut-être quelques doigts.

— Je les ai déposés chez une fille. C'est une pute que je connais. Je te jure que c'est vrai !

— Oui, je le sais.

Plus que la souffrance ou la perspective de la mort, cette réponse tranquille et l'absolue certitude qu'elle révélait finirent de liquéfier la résistance de Toru.

— Tu le sais ? Mais...

— Où habite cette fille ?

Presque sanglotant, Toru lui donna l'adresse.

— Je peux l'écrire, si tu veux, proposa le voyou, soudain prêt aux plus vastes concessions.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Miyagawa. Je ne l'oublierai pas. Tu vas appeler cette fille, et lui dire que quelqu'un va venir de ta part pour reprendre les diamants.

— Et après, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu n'as pas intérêt à me tuer, ou tu le paieras très cher ! Mes copains te retrouveront !

— J'espère que tu ne parles pas de ces deux-là ? demanda Miyagawa.

Il n'avait pas besoin de se retourner pour visualiser les deux esprits qui s'éteignaient, de part et d'autre de la table.

10 octobre 2028

Il sortit de l'ascenseur au vingt et unième, pour tromper l'ennemi, et se dirigea vers la cage d'escalier. Résolu.

Des bruits divers lui parvinrent au travers des portes, les mêmes qu'il entendait sur son propre palier. L'éclairage, dans l'escalier, provenait des fenêtres de verre blanchâtre, semi-opaque, percées à chaque étage. Elles étaient tout en largeur, et placées très haut, juste sous le plafond ; c'était à peine s'il pouvait les atteindre en tendant son bras levé. Elles n'avaient pas été nettoyées depuis longtemps à en juger par la poussière noirâtre et les traces graisseuses dont elles étaient maculées. Il se mit à gravir les marches

d'une succession de bonds félins, atteignit sans bruit le vingt-deuxième étage, et redescendit jusqu'au palier intermédiaire en deux bonds lorsque la porte d'un appartement s'ouvrit et qu'une femme en sortit, un grand panier à la main. Il resta caché sous l'escalier pendant qu'elle attendait l'ascenseur en chantonnant d'une voix rauque une ritournelle sentimentale qu'on avait beaucoup entendue l'été précédent. Il repartit quand la voie fut libre, monta cette fois jusqu'au palier intermédiaire entre les deux derniers étages. Son cœur se mit à battre beaucoup plus fort.

Ils se déplaçaient sans plus de bruit qu'un chat. Ils connaissaient drogues et poisons. Ils se fondaient dans un groupe aussi bien que dans la nuit. Ils savaient escalader les murailles des châteaux sans que les sentinelles les entendent. Et ils avaient plein d'armes, des épées, des couteaux, des fléchettes. Les ninjas.

Pour l'escalade des murailles, c'était râpé. Droguer le monstre aussi. Il avait tout à apprendre. Et pour l'action de nuit, inutile d'y penser puisque, depuis qu'il l'avait surpris en plein jeu, Taguchi verrouillait la porte du toit. Il restait le silence.

Seul un ninja pouvait accomplir ce qui devait être fait. Non pas tuer le monstre, en tout cas pas tout de suite, mais pénétrer dans son domaine et lui reprendre ce qu'il avait dérobé. Aucun samouraï n'aurait pu le faire. Sa bravoure même lui faisait mépriser la ruse et le camouflage. Le Monstre du Toit l'aurait vu, et il n'aurait eu aucune chance de le vaincre – même avec son sabre.

Il n'y avait pas de fenêtre au sommet de la cage d'escalier, dans la partie menant au toit. À la place, un dôme de plastique répandait une lumière aussi glauque que celle des fenêtres.

Il lui resta cinq, quatre, trois, deux, une et zéro marche, trois, deux, un mètre jusqu'à la porte, celle qu'il avait franchie maintes fois par le passé. La différence était que, ces fois-là, le monstre n'y était pas.

Maintenant, c'était juste le contraire d'avant : le toit n'était accessible que lorsque le monstre s'y trouvait. Et encore, seulement s'il ne verrouillait pas la porte derrière lui.

Haruki tendit la main vers la poignée de la porte, referma ses doigts sur le métal et fit un prodigieux effort pour se rendre invisible. Il avait revêtu pour cet instant un pantalon gris et un sweat-shirt beige, les tons les plus neutres de sa garde-robe, et les plus aptes donc à se fondre dans le paysage du toit. Il marchait sans bruit dans ses vieilles baskets.

Il savait que la porte grinçait un peu, mais il ne se rappelait pas qu'elle criait si fort. Il attendit un bon moment après l'avoir ouverte, mais l'ennemi ne se manifesta pas.

La rumeur de la ville montait vers le ciel gris, où elle se mariait au grondement lointain d'un avion. Laissant la porte entrouverte en vue d'une retraite précipitée, Haruki courut en trois bonds jusqu'au mur le plus proche.

Il progressa jusqu'à l'angle, risqua un coup d'œil et vit le monstre.

La bête lui tournait le dos ; accroupie devant sa cabane, elle était penchée sur ce qui ressemblait à des pièces de moto.

Fasciné comme s'il contemplait sa propre mort, Haruki observait le dos large du monstre, qui se livrait à quelque tâche obscure en grognant des imprécations sur ces cochonneries de mécaniques étrangères.

La bête se redressa sans prévenir, et le ninja sursauta si violemment, revenant derrière l'abri du mur, qu'il en eut mal dans tout le dos. Il attendit une vingtaine de secondes, l'oreille tendue, avant d'oser un autre coup d'œil. Taguchi ne s'était déplacé que d'un petit mètre avant de s'accroupir à nouveau sur ses morceaux de moto.

À quelques pas de l'angle du mur, sur le béton du toit, gisaient les moitiés d'un katana de bois. Deux mètres environ les séparaient : la moitié la plus proche était celle de la pointe de l'arme.

Il comprit qu'il allait en apprendre beaucoup sur lui-même.

13 juin 2031

Le pays du soleil levant. C'était bien vrai, bordel, d'ailleurs il le voyait, le soleil, ou en tout cas de la putain de lumière dans le ciel, même que ça s'appelait l'aurore, ou bien l'aube, il ne savait plus très bien la différence, il devait y en avoir une qui venait avant l'autre, et puis il s'en foutait, ce qui comptait c'était qu'il était bourré comme jamais, presque autant que le vendredi précédent. Le vendredi était le meilleur jour de la semaine pour s'éclater avec les copains parce que l'école était finie jusqu'au lundi et que son père bossait, alors lui, au moins, il ne risquait pas de le réveiller en rentrant.

Ouais, il y avait de la lumière, des rayons de soleil au-dessus des toits, à l'est, c'était toujours à l'est que ça se passait, et ça le fit rire, rire comme un vrai pochtron, ça le plia en deux comme un pantin de latex, il toucha ses baskets avec ses mains, t'as vu la souplesse, il n'eut même pas mal quand il tomba sur le trottoir.

Ce qui le surprit, c'est de faire autant de bruit en se ramassant ; à croire qu'il était tombé d'un toit. Il resta un moment sans bouger ; les lampadaires et les rares lumières aux façades des immeubles tournaient déjà bien assez ; le trottoir était tiède, il avait fait chaud pendant la journée, il aurait pu s'endormir là, mais il fallait pas déconner.

Il lutta pour s'asseoir. Sacrée soirée.

Ils avaient commencé chez Kichiro. Sa mère était à Morioka pour un concours canin. Elle n'avait plus de clebs depuis des années, mais elle connaissait tellement bien certaines races qu'on l'engageait comme juge dans tout le pays. Comme le paternel de Kichiro s'était tiré trois ans plus tôt, ça leur laissait l'appartement et ils s'y étaient entassés pour boire de la bière.

Ils étaient ressortis vers 23 heures et s'étaient rendus dans une boîte trash improvisée dans un ancien dépôt de fringues d'occasion. C'est là qu'ils

avaient retrouvé Chieko et Minoru, avec trois autres filles qu'il n'avait jamais vues auparavant. Pas trop des thons.

De retour chez madame Teckel, ils avaient regardé un porno iranien en sniffant du blackdozer. Il avait baisé Tomiko, une des nouvelles. Assez bonne ; il aurait voulu la brouter mais Fumio et Kichiro l'avaient tirée avant lui, alors t'oublies.

Il réalisa que sa pommette gauche lui faisait mal. Il y porta la main, vit un peu de sang sur ses doigts.

— Trottoir de merde !...

Dans un immeuble proche, quelqu'un cria :

— Ta gueule !

— Je dis ce que je veux, croassa-t-il en se relevant.

Faire ce qu'on veut. C'était ce qu'il y avait de mieux. Une chose qu'il avait apprise dans sa nouvelle école. Il devait ça à quelques potes. Depuis qu'il était passé en secondaire, il n'avait pas revu une seule fois les murs de l'ancienne école, ni monsieur Watanabe. C'était une autre vie, quand il était un môme, un puceau, qu'il avait peur d'avalier une gorgée de bière et qu'il rêvait de grandes batailles et d'héroïsme.

Il ressentait de nouveau un peu de nausée, et crut un instant qu'il allait vomir encore un coup. Mais ça passa comme c'était venu. De toute façon, il n'avait plus rien à gerber depuis qu'il s'était vidé entre deux voitures, en ressortant de chez Kichiro.

Ce qu'il avait pu être con à l'époque ! Il s'était même fait un sabre en bois, ce fumier de Taguchi l'avait cassé, et il en avait chialé. Ça le faisait marrer quand il y repensait. C'était peut-être à ce moment qu'il avait compris, quand le bois s'était brisé, et surtout quand ses vieux s'en étaient foutus. De toute façon, il en avait un bien meilleur, de sabre, il était dans son slip.

Il était trois heures et demie quand il franchit l'entrée de son immeuble. Sa mère dormait en ronflant, dans la chambre parentale. Il arrivait qu'elle s'endorme devant la télévision et que son père la trouve là ; en général, il éteignait l'appareil et la laissait roupiller sur le sofa. Il alla pisser, se rinça les dents et se passa de l'eau froide sur le visage avant de tituber jusqu'à son alcôve. Il se sentait vraiment nase et pourtant le sommeil tarda un peu. Les derniers effets du dozer. Au moins la rotation de l'immeuble avait-elle presque cessé. Il entendit rentrer son père, discret, attentif à ne pas réveiller sa famille. Silencieux, un vrai ninja, pensa-t-il.

Il aurait dû se marrer, et puis non. Au contraire, après que son père eut refermé la porte de la chambre à coucher, Haruki se sentit plutôt triste. Et quand, une fois de plus, il se rappela Taguchi brisant son sabre, il eut envie de pleurer comme le morveux qu'il n'était plus. Furieux contre lui-même, il glissa une main sous son matelas, chercha, puis referma ses doigts sur la moitié de son katana de samouraï branleur, celle qui allait du milieu de la lame à sa pointe, celle qu'il avait été reprendre dans le dos du monstre, et qu'il n'avait pas été foutu de jeter une bonne fois pour toutes depuis tout ce

temps.

L'autre moitié était peut-être encore sur le toit, parce qu'il n'avait pas osé aller plus loin, franchir les deux mètres supplémentaires de pure terreur qui séparaient les deux pièces de bois.

Il remit sous le matelas, en maugréant des obscénités, ce vestige minable qu'il ne gardait que pour se rappeler qu'un jour, il ferait payer ses actes à ce porc de concierge.

Il n'y avait pas d'autre raison.

10 novembre 2031

L'homme, d'une stature moyenne, pouvait avoir une quarantaine d'années. Ses cheveux noirs et brillants étaient tirés en arrière. Il portait un costume bleu marine, une chemise blanche à col rond, sans cravate.

— Assieds-toi, Haruki, dit-il.

Il approcha de la table sans dire un mot, les mains dans les poches de son jean, puis tira la chaise et s'y laissa tomber.

Difficile de dire si le type était un flic ou un éducateur.

Ils s'observèrent en silence quelques secondes, au-dessus de la table.

— Je m'appelle Yasujiro Kawada, dit l'homme. Sais-tu pourquoi je suis ici ?

Miyagawa haussa les épaules.

— Non.

— Je suis ici parce que j'ai entendu parler de toi.

— Ah bon ?

Il se foutait de ce type et de ce qu'il avait à lui dire.

— Je vais te le dire dans une minute. Tu veux savoir qui m'a parlé de toi ?

— Si vous voulez, dit-il, haussant à nouveau les épaules.

Il mesurait confusément à quel point il avait changé. Quelques mois plus tôt, il aurait encore répondu de manière respectueuse, en se tenant droit sur sa chaise, au lieu de se vautrer comme il le faisait.

— Une personne que tu connais bien : monsieur Watanabe.

Ça le surprit ; il se remit un peu plus droit.

— Ah !... C'est un bon prof.

— Excellent, dit l'homme. Et il m'a dit beaucoup de bien de toi. Il pense que tu as de grandes qualités.

Il ne sut que répondre. Il avait envie de rire, et de pleurer. De grandes qualités. Pour quoi faire ?

— Je crois qu'il se trompe, dit-il.

— Tu as tort. Bien sûr, tu as commis une bêtise, mais tu as des excuses. Ta vie n'a pas été très facile ces temps-ci. Surtout avec la mort de ton père.

Il haussa les épaules.

— Et déjà, avant, ça ne devait pas être bien rigolo. J'ai vu ton immeuble, ce n'est pas vraiment le paradis.

Haruki s'abstint de parler du concierge.

— Bien sûr, ce n'était pas une raison pour voler le sac d'une dame âgée.

— Je ne sais pas...

— Moi, je crois que tu le sais. Je crois aussi que tu t'es laissé entraîner par certains copains du lycée. Peut-être même que je sais lesquels. Fumio Hashimoto, par exemple. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse...

— Vous êtes quoi, un psychologue ?

— Non.

— Quoi, alors ? Un policier ?

— Non plus.

— Qu'est-ce que vous faites, alors ?

— Disons que je travaille pour des entreprises qui recherchent des gens un peu comme toi.

— Un peu comme moi ? Ça veut dire quoi, un peu comme moi ?

— Eh bien, peut-être une personne qui s'intéresse à l'histoire, aux choses du passé. Surtout si cette personne est jeune.

Tout cela le prenait à contre-pied.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez.

— Quand un garçon comme toi fait une bêtise, on dit que c'est à cause de son milieu social, les parents plutôt pauvres, les copains qui l'ont entraîné sur la mauvaise pente. Je suis sûr que tu as entendu ça, non ?

— Ouais, des trucs dans ce genre...

— Bien sûr. Je vais te dire ce que je pense. Le vrai problème n'est pas ton immeuble. Ce n'est pas non plus le manque d'argent, même si tu le crois, et même pas l'influence de tes copains. Le vrai problème, c'est ton pays.

— Comment, ça ?

— Le Japon est moderne, et c'est une bonne chose. Mais il a oublié ses vraies valeurs, ses traditions. Tu le vois tous les jours autour de toi : à l'école, dans la rue, à la télévision... À une certaine époque, il y avait une discipline, un respect, des usages. Maintenant, le Japon est devenu un pays comme les autres.

Il écoutait l'homme et se sentait très loin de cet endroit. Plus vraiment concerné.

— On n'y peut rien, de toute façon, dit-il.

L'homme hocha la tête, gravement, les yeux baissés vers le milieu de la table qui les séparait, comme s'il partageait ce triste constat. Puis soudain, se redressant, il dit :

— C'est là que tu te trompes, Haruki.

Son regard revint sur l'homme, et il eut un rire sarcastique.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'on peut faire ? Revenir en arrière, remonter le temps ?

L'homme parut méditer ce qu'Haruki venait de dire.

— En quelque sorte, dit-il.

Son souffle emplissait le casque. Maître Otani se déplaçait vers sa droite. Haruki l'attaqua au niveau de la poitrine. Une fois de plus, l'autre para, puis son sabre de bambou frappa le garçon sur le sommet du crâne. Le poids des coups portait sur les muscles des épaules et du cou, toujours plus douloureux. Haruki affrontait moins l'expert que sa propre douleur et son épuisement. Les sabres s'entrechoquèrent et il reçut dans le plastron, forte et précise, l'attaque même qu'il venait de tenter. Il tituba, repartit à l'assaut, oubliant la technique, drogué de colère et d'orgueil. Il ne fendit que l'air, fut touché dans le dos et s'effondra en avant. Il se mit à quatre pattes et ne put se relever. Asphyxié, il voyait le tatami, derrière la grille du casque, qui ondulait et tournoyait, comme saisi d'une vie propre. Sa respiration, forte et sifflante, était celle d'un mourant.

— Ça suffit, dit Otani. Suta, à toi.

Haruki, tournant la tête, vit l'instructeur esquiver la première attaque de son nouvel adversaire, contrer d'un coup d'estoc. Tout frais, tout plein d'ardeur, Suta se remit en garde. Maître Otani écarta sa défense et frappa de la pointe au niveau de la gorge.

Haruki se releva enfin, enleva son casque et retourna s'asseoir près des autres, au bout de la ligne. Il soufflait encore vite et fort en prenant sa serviette pour essuyer la sueur qui trempait ses cheveux et son cou.

— Ça ira ? demanda Kenichi.

Il voulut répondre, mais dut attendre.

— Ça va, dit-il quand son diaphragme le voulut bien ; j'ai cru que j'allais... mourir. Il m'a tellement...

— Ouais, qu'est-ce qu'il nous met, dit Kenichi, je croyais que j'assurais, mais là...

— Moi aussi, je le croyais, dit Haruki.

À leur arrivée, trois mois plus tôt, le directeur de l'école leur avait dit qu'ils devraient tout apprendre, et oublier presque autant de choses. Il avait eu raison, et c'était peut-être le plus dur : voir qu'ils portaient de zéro, que ce qu'ils croyaient savoir était du vent. Les heures passées à se battre contre le vide sur un toit ou dans un garage en imitant des personnages de vieux films n'apprenaient pas l'escrime. Et c'était vrai pour tout. Leur connaissance de l'histoire classique était bancal, leur image d'une vie de samouraï, idéalisée par l'ignorance.

Le début avait été terrible. C'est d'un pied résolu qu'il était monté dans le van, heureux de tourner la page. Avec une impatience croissante, il avait attendu qu'ils franchissent le périmètre de l'école, après trois heures de route. Mais dans les premiers jours, le sentiment le plus fort avait été l'arrachement, le désir impossible de relire un peu la page enfin tournée.

Les premières nuits, dans le dortoir, il avait pleuré comme un enfant. Il avait eu si honte, sous sa couverture, de larmes qu'il imaginait irrémédiables, dont les traces, avait-il pensé, le marqueraient à tout jamais du sceau de la

faiblesse. Il s'était demandé s'ils passaient les taies des oreillers au détecteur, s'ils les aspergeaient d'un produit révélateur pour débusquer les inaptes, ceux qui se croyaient de grands guerriers et chialaient comme des bambins dans leur berceau. Si encore elles avaient coulé pour une cause honorable, existentielle ; mais non, il avait pleuré pour des choses pitoyables, le petit appartement du huitième, sa mère dînant en face de lui, son rire pendant les jeux télévisés. Son père rentrant après le travail, vers les 4 heures du matin, et qui faisait de son mieux pour ne pas faire de bruit, sans toujours y parvenir. Son alcôve, minuscule derrière son pauvre rideau, mais bien à lui. Même les choses mauvaises dans lesquelles il s'était complu récemment, les bitures à la bière avec les copains douteux, les vols minables, l'arrogance de petit voyou sans morale, la baise lorsque c'était son tour, il les avaient pleurées comme des jardins perdus, des instants de plénitude. Pas très bushido, ce genre de nostalgie. Alors, outre les épreuves qui l'attendaient, il s'en était lui-même fixé une : l'épreuve de l'oreiller sec. Il ne l'avait considérée comme réussie que lorsque trois nuits de suite, il n'avait pas pleuré après l'extinction des lumières dans les chambres.

Maintenant, il était face à la montagne, et ses maîtres la lui faisaient gravir, en parsemant son chemin de démons et de tempêtes. Chaque épreuve le dépouillerait d'un peu de sa peur ou de sa tiédeur, pour être enfin pur au sommet.

Ou bien pour échouer, et rien ne compterait plus.

Il y avait trois bâtiments principaux : l'école proprement dite, avec ses salles de classe ; le dojo, de l'autre côté de la cour ; et, derrière le jardin, le bâtiment de la direction, où résidaient les maîtres. Haruki n'avait jamais imaginé qu'un si vaste domaine privé pût exister au Japon, là où le sol était aussi rare que sacré. Il y avait tant d'arbres qu'il n'apercevait que rarement le mur d'enceinte.

À l'arrivée, les élèves étaient trente-six, tous à peu près de l'âge de Haruki. On les avait répartis en nombre égal dans deux dortoirs séparés par une zone comprenant les toilettes, les douches et les lavabos alignés.

Haruki avait vite réalisé que les autres avaient un passé proche du sien : milieu modeste et fascination pour la grande ère. Kenichi, à Kobe, avait créé un club de kendo avec trois copains, s'aidant de livres et de films puisque les rares instructeurs existants réservaient leurs cours à des cercles inaccessibles d'amateurs excentriques et fortunés. Kunihiko, de Nagoya, s'était fait coffrer alors qu'il préparait l'incendie du palais des sports un jour de compétition de sumo : l'ouverture de ce sport à tous les métèques du monde et sa dérive commerciale lui étaient insupportables. Masa, dans une cave, avait mis en musique une partie de l'œuvre de Mishima. Ils pouvaient parler des heures des plus grands samouraïs et de leurs faits d'armes. Tous avaient eu des sabres de bois, des châteaux de carton. Tous étaient orphelins du Japon. Trois étaient partis. Car durant la première année, on pouvait partir. Riku

était retourné chez ses parents après moins de vingt jours. Deux autres avaient quitté l'école quelques semaines plus tard. Certains, lorsqu'ils parlaient ensemble, confiaient qu'ils en feraient autant si leur famille ou ce qui en restait manifestait le moindre désir de les reprendre. Junichi, par exemple, ou Susumu, ou Shieko.

Alors Shieko était allé où il pouvait. Haruki avait été le premier à le savoir.

C'était sa vessie qui l'avait réveillé. Il avait consulté sa montre, posée près du futon. 2 h 38. Il s'en souvenait. Il s'était levé et était sorti du dortoir. Une veilleuse brillait dans le couloir.

Comme il allait allumer l'éclairage des toilettes, il avait entendu un bruit dans l'obscurité. Il était resté immobile quelques instants, cherchant à identifier ce qu'il venait d'entendre. Râchement, soupir, borborygme de siphon ? Pendant quelques secondes, il n'avait plus entendu que le battement de son cœur et, plus espacée, la chute de gouttes d'eau dans un évier d'acier.

Il s'était décidé à appuyer sur l'interrupteur. Une lumière vive avait inondé le sol de carrelage, les portes des cabines et la rangée d'urinoirs qu'il nettoyait quand il était de corvée. Clignant des yeux, il avait marché jusqu'à l'un des urinoirs et s'y était soulagé. Puis il s'était retourné en bâillant, tout en fourrageant du majeur, à travers son short, son anus légèrement irrité.

C'est donc ainsi, la bouche ouverte et se grattant l'orifice, que par la porte d'une des cabines, il avait vu Shieko au bout de sa corde.

Après le choc ressenti par tous à des niveaux divers sous le vernis de la sensibilité collective, Haruki avait passé un certain nombre d'heures à se demander ce qui arriverait s'il annonçait à sa mère qu'il voulait revenir à la maison.

Il n'y avait aucune relation directe entre les élèves et leurs parents. Le règlement permettait une lettre mensuelle, sauf cas d'extrême urgence. Dans sa deuxième lettre, elle avait annoncé qu'elle retournait vivre à Nihigata, sa ville d'origine. Il n'avait pas été surpris. Elle avait parlé souvent, non sans nostalgie, de sa région natale, de la maisonnette familiale.

Sauf que les choses auraient changé, qu'elle vivrait sans doute au fond d'une banlieue pauvre, dans une tour de béton. Mais bon, ce serait sûrement mieux qu'à Tokyo, avec Taguchi qui terrifiait tout l'immeuble. Et puis, elle avait de la famille sur place.

Alors, débarquer avec son sac et ses problèmes au milieu de ce bout de vie qu'elle pouvait avoir n'était pas quelque chose qu'il voulait imaginer. Et il n'avait aucune intention de quitter l'école, alors, à quoi bon ?

Les lettres de sa mère parlaient d'amour et de fierté. Il décrivait surtout les progrès qu'il accomplissait dans son éducation, dans les termes généraux que le règlement préconisait.

En ce moment même, pensa-t-il, sa mère était peut-être en train de boire du thé avec des cousines. Tant mieux, ça la changerait de la bière et des jeux télévisés.

17 février 2033

— Tu ne dors pas ? chuchota Yoshito.

— Non, répondit Haruki.

D'autres qu'eux n'avaient pas trouvé le sommeil. Il entendait des murmures à l'autre bout de la pièce. La veille, deux élèves étaient partis. Ils étaient encore onze. Leurs enseignants n'avaient pas jugé bon de les ressembler dans un même dortoir quand leur nombre l'aurait permis. Bien sûr, il n'avait pas demandé pourquoi ; les maîtres n'avaient pas à se justifier. Mais Yoshito avait émis l'idée que les lits vides en nombre croissant devaient donner un sentiment de sélection, rappeler à ceux qui restaient que leur place n'était jamais acquise, et les stimuler aussi, puisque à chaque départ, à chaque échec d'un autre, être gardé témoignait d'une confiance, sanctionnait un progrès.

Yoshito était l'élève avec lequel il s'entendait le mieux. Fils d'un cuisinier veuf, à Suzaki. Pas très grand mais bien bâti, avec un léger strabisme et une tête de mort tatouée sur l'épaule.

Les conversations nocturnes et clandestines s'étaient raréfiées tandis que passaient les mois, que la nouveauté de leur existence, le choc initial de la rigueur du lieu s'estompaient. Certains événements, bien sûr, avaient provoqué des pics aigus dans la courbe des palabres dans le noir. Shieko pendu dans les toilettes, Shuhai tenant encore le couteau planté dans sa poitrine, Daiki mettant le feu à un magasin de fournitures avant de courir nu sur un des toits en hurlant des obscénités... Demain, ce serait le départ, l'embarquement pour le sanctuaire auquel n'accédaient que ceux qui étaient passés par le crible du premier cycle.

— C'est la première fois que tu prendras un hélico ? demanda Yoshito.

— Oui. Je crois que ce sera la première fois pour tout le monde.

— Pas Ichiro, dit Yoshito, il m'a dit qu'il avait volé une fois avec son père quand il travaillait comme graisseur sur des navires et qu'on l'avait transféré sur un cargo.

— Ah bon. En tout cas, je ne peux pas attendre de voir le Japon comme ça, du ciel !

— Moi non plus. Je me demande où on va. Il y en a qui disent que c'est dans la province de Kumamoto...

— Ouais, et d'autres de Tochigi, dit Haruki. On verra bien.

— C'est vrai. Et l'école, tu crois qu'elle sera comme celle-ci ?

— Je n'en sais rien, dit Haruki, mais ça devrait lui ressembler, en tout cas. Les dortoirs, les classes, les salles de sport... Et le parc. J'aimerais bien qu'il y ait un parc comme ici. C'est peut-être plus grand.

— Ou bien plus petit. Avec tous ceux qui sont partis...

— C'est vrai qu'on n'est plus très nombreux.

— Oui, dit Yoshito. Je me demande combien nous serons dans un an...

Haruki réfléchit quelques instants. Ils le savaient, l'année qu'il venait de passer n'était que le premier tamis, assez grossier. Les suivants seraient plus

fins. Ce serait toujours plus dur. C'était le chemin dans la montagne.

— Ça fait un peu peur, dit-il enfin.

Ce fut au tour de Yoshito d'attendre quelques instants avant de répondre.

— Un peu, reconnut-il. Mais ça passera. Quand je suis arrivé, j'aurais pu chier dans mon froc, je veux dire, je...

Il y eut un nouveau silence, puis ils rirent tous les deux, étouffant leurs éclats sous leurs oreillers. Une des premières choses auxquelles s'étaient attachés les professeurs avait été de corriger leur langage, de les rendre conscients de la permanente obscénité de leur vocabulaire. Haruki remarquait parfois à quel point leurs phrases étaient déjà différentes. Mais il arrivait que la bonne vieille éducation prolétarienne montre le bout de son groin, comme maintenant.

Ils parlèrent encore un peu, avec de soudains accès de fou rire, puis se décidèrent à dormir, ou à essayer.

Yoshito s'endormit le premier. À l'autre extrémité de la chambre, les autres s'étaient tus depuis un moment déjà. Allongé dans la nuit, Haruki pensa que Yoshito avait raison : la nouvelle école, il s'y ferait comme il s'était fait à celle-ci.

Et jamais il n'y mouillerait son oreiller.

4 juin 2038

Personne ne lui avait prêté attention lorsqu'il avait quitté le salon de jeu. Tout au long de l'itinéraire qu'il avait emprunté jusqu'à la station, il avait lancé assez de coups de sonde pour être convaincu de n'avoir pas été suivi. Sur l'escalier roulant qui menait au sous-sol, il se demanda si les amis de Toru avaient déjà découvert les trois corps. Le sumotori ne tarderait pas à recouvrer la conscience.

Il resta en alerte dans les couloirs et sur le quai, mais ne perçut que les émotions mille fois répétées de gens ordinaires. Toutes n'étaient pas innocentes, mais aucune ne le concernait.

Son métro s'arrêta dans la station. À cette heure-ci, les wagons n'étaient pas bondés ; il aurait pu s'asseoir s'il en avait eu l'intention. Il maintint une garde mentale périphérique, aucun des voyageurs ne justifiant une vigilance particulière du fait de son aspect physique ou des signaux de son esprit.

Il était à trois stations de sa destination lorsque ça se produisit.

Ça ne dura que quelques secondes. Il voyageait au sein d'une constellation d'astres mentaux d'un modeste rayonnement. Une galaxie de même nature croisa soudain leur chemin, leurs feux se frôlant dans le grondement des convois lancés en sens contraire. Et dans l'autre amas stellaire, parmi les étoiles anonymes, une brillait d'un éclat différent, déployait une aura qui s'étendait à ses voisines, les pénétrait et les fouillait sans qu'elles s'en doutent.

Un ninja d'Eien voyageait dans la rame qu'ils avaient croisée.

L'expérience était troublante. À l'école, bien sûr, ils étaient habitués à

côtoyer les frères d'armes dont les esprits irradiaient ces capacités différentes qu'ils avaient développées ensemble. Mais une fois à l'extérieur, ils n'avaient plus aucun contact. On leur avait dit que les opérations réunissant deux de leurs semblables ou plus étaient exceptionnelles, parce que l'activité d'un esprit similaire projetait une empreinte si particulière qu'elle pourrait perturber leurs facultés au moment où elles devaient être le mieux mobilisées.

En tout cas, l'agent qu'il avait croisé n'était pas un des anciens élèves qu'il avait côtoyés dans les écoles d'Eien. Il aurait reconnu son empreinte.

À cet instant, beaucoup de souvenirs revenaient à l'esprit de Miyagawa. Tous postérieurs à sa discussion avec l'homme dans un local de la police de Tokyo, à son arrivée dans la première école, celle que l'on pouvait encore quitter. Les larmes du début, les coups de sabre sur son casque, les leçons des professeurs qui parlaient de la puissance et de la rigueur du Japon classique sous la main de fer de Yeyasu Tokugawa. La frustration ressentie parce que l'hélicoptère qui les emmenait, au terme de leur première année de formation, avait un compartiment sans hublots. L'appréhension féroce avant les opérations programmées dans les salles de chirurgie du sous-sol. Il pensa aux disparus, et se demanda si l'autre ninja, dans sa rame, revoyait également les visages des amis restés au bord du chemin, dans la montagne.

12 octobre 2034

— Je m'en moque un peu, de leur football, avait dit Yoshito. Je vais aller me balader près de l'étang. Il avait demandé :

— Je peux venir avec toi ?

— Bien sûr.

Alors, pendant que les autres étaient en train de regarder le match opposant le Japon à l'Australie, ils avaient marché dans la forêt de pins et d'érables, puis, sortant du couvert des arbres, ils étaient allés s'asseoir sur un banc de pierre, au bord de l'étang.

Yoshito. Son meilleur copain dans cette école, comme Kasuo l'avait été en primaire. À ce souvenir, il ne put s'empêcher de sourire. Kasuo. Il serait prof de maths ou un truc de ce genre. Ils ne se rencontreraient plus jamais. Qu'est-ce qui faisait que de telles affinités se créaient, qu'entre des dizaines de proches, du même âge et sortis de moules semblables, un lien particulier se nouait entre deux gars, sélectif, naturel, et sans la moindre ambiguïté. Rien à voir avec une attraction sexuelle, Yoshito n'était pas plus homosexuel que lui, et d'ailleurs, leurs libidos semblaient une chose abstraite, mise en sommeil. Lorsqu'il pensait aux filles de la bande, quand il fréquentait Fumio et les autres, avec leurs jambes ouvertes et leurs sourires gloutons, c'est à peine s'il esquissait une érection. Ils en parlaient tous, bien sûr, pensaient qu'il y avait un truc dans l'eau ou la nourriture, et s'en moquaient en fin de compte, peut-être à cause d'un deuxième truc ajouté au premier.

La surface de l'eau reflétait, à l'ouest, l'embrasement rougeâtre du soleil

couchant. Ils avaient échangé quelques mots sur les cours de physique appliquée et de toxicologie, puis, après un court silence, Yoshito dit :

— Je pense à Takashi.

— Oui, soupira Haruki, j'y pense aussi. Ce qui est arrivé est regrettable, mais la mort est sur le chemin du guerrier. Nous y sommes préparés. Notre devoir...

— Ça n'a rien à voir, coupa Yoshito. Moi aussi, je suis prêt à mourir pour le vrai Japon. Mais Takashi n'est pas mort au combat. C'était inutile !

Une rumeur leur parvint de la salle commune, enflant et retombant comme une vague, et tout aussi brève. Quelqu'un, à Sydney, venait de rater quelque chose.

— Inutile ? Nous savons que... Que nos transformations sont très délicates. Un accident peut arriver...

— Haruki, combien d'opérations est-ce qu'il a fallu pour que tu commences à percevoir les empreintes ?

— Trois, dit-il. D'abord, elles étaient assez faibles, mais ensuite...

— Trois, répéta Yoshito ; tu as été le premier. Moi, il m'en a fallu cinq : c'est dans les normes. Takashi, ils l'ont opéré onze fois et il ne percevait toujours rien. Ils ont continué jusqu'à ce qu'il meure.

— Ils espéraient qu'il allait y parvenir, objecta Haruki.

Avant la première opération, il avait eu vraiment peur. Se l'avouer, comme on le lui avait enseigné, était la meilleure des choses. Identifiée, la peur devenait vulnérable.

Après l'intervention, il avait passé plusieurs jours dans une chambre de la clinique, au sous-sol du complexe. Puis il était retourné parmi les autres, qui bien sûr l'avaient assailli de questions. Cela vous pose d'être le premier à franchir un cap que tout le monde appréhende. C'est en général le cas des opérations du cerveau, même quand on vous a bien expliqué que les sondes opératrices empruntaient des entrées naturelles aussi loin que possible, et se frayaient ensuite des voies précises et sûres comme le geste des plus grands calligraphes.

Quelques jours encore et Haruki avait retrouvé le chemin du dojo, où les coups sur son casque n'avaient pas fait plus mal qu'avant.

— Non, dit Yoshito, ils ont continué pour faire des expériences. Ils savaient que Takashi ne serait jamais ninja. Un truc qui manquait dans son cerveau, ou quelque chose de ce genre. Mais ils ont continué. Sa mort leur permettait d'en apprendre un peu plus. Un tout petit peu.

Haruki balbutia quelques syllabes, puis se tut. Après quelques secondes, il reprit :

— Des expériences... Peut-être, mais... Même si c'est vrai, même s'ils pensaient qu'il allait mourir, c'était... Je veux dire que les résultats pouvaient être importants pour Eien. Ce n'était pas sans raison...

— Pas sans raison... Dans mon Japon, tous les Japonais ont leur place. Takashi, ils auraient pu l'employer autrement, Eien n'a pas besoin que de

ninjas, ils nous l'ont dit eux-mêmes. Il aurait pu être chimiste, tu te souviens comme il aimait ça ? Ou chauffeur, ou comptable, ou nettoyer des bureaux. Au lieu de ça, il a servi de cobaye.

La brise du soir agita les ramures. Haruki demanda :

— Tu crois qu'ils nous écoutent, là ?

— Seulement s'ils le veulent, soupira Yoshito.

— J'espère qu'ils regardent le match.

Ils rirent, puis restèrent silencieux quelques minutes, côte à côte, le regard perdu le plus souvent à la surface de l'eau. Le reflet du soleil couchant s'assombrissait comme l'empreinte d'une personne dont la colère, lentement, laisse place au désespoir.

Une clameur soudaine monta du bâtiment, suivie d'applaudissements nourris.

Yoshito se leva.

— On va regarder quand même ? demanda-t-il. On dirait que c'est le Japon qui gagne !

18 février 2035

Le matin, ils avaient eu un cours sur les armes individuelles récentes. Si Miyamoto Musashi avait eu des fusils à impulsion ou des grenades à effet de champs, il les aurait utilisés ; s'il l'avait pu, il aurait conduit une voiture sortie des usines japonaises. Cela n'aurait en rien dévié son esprit, ni perverti son âme.

Maintenant, Miyagawa était seul dans la pièce où l'on testait ses progrès en matière de motricité rapide. Ils avaient encore augmenté la difficulté. Tout au début, il n'y avait eu qu'une seule bille de métal, et la hauteur de sa chute était de près d'un mètre. Puis il y avait eu deux billes, puis trois. Ensuite, ils avaient raccourci l'espace entre les rails aimantés qui retenaient les billes et les boîtes de plastique dans lesquelles elles tombaient s'il les manquait.

Aujourd'hui, il y avait sept billes et les boîtes n'étaient qu'à une quarantaine de centimètres au-dessous des rails. Les supports sur lesquels se trouvaient les boîtes formaient un quart de cercle, à un mètre cinquante environ de l'endroit où il se tenait.

La troisième bille depuis la gauche tomba du rail.

Haruki jaillit, revint presque aussi vite à sa position initiale.

Il ouvrit sa main gauche bien levée, comme s'il avait dû, pour être cru, montrer la bille qui brillait dans sa paume.

Bientôt, il le savait, deux billes tomberaient à une fraction de seconde d'intervalle, puis trois. Il devrait franchir plusieurs mètres pour les saisir en pleine chute. Il le ferait. Pour Eien.

Chaque nouvelle séance le laissait alité pour deux jours au moins, inondé de fluides reconstituants et d'antidouleurs. Petit à petit, au cours du processus de perfectionnement, son corps subirait les ajustements indispensables pour compenser le traumatisme répété qu'engendraient les

extrêmes accélérations qui lui étaient imposées. Avec l'aide de la science, tissus musculaires et tendons s'adaptèrent progressivement ; par ailleurs, son corps lui-même distillait des produits chimiques combattant les douleurs postérieures à l'action. La souffrance serait donc brève et diffuse, et il recouvrerait toujours plus rapidement ses facultés opérationnelles.

Tout le monde ne pouvait emprunter jusqu'au bout ce chemin. Ils le savaient dès le début. Le sentier de la montagne était toujours aussi périlleux, entre tempêtes, fauves et démons. Haruki n'aurait su dire laquelle de ces images était la plus appropriée pour décrire ce qui avait tué Yoshito, trois jours plus tôt, sur une des tables d'opération du sous-sol.

4 juin 2038

La fille s'appelait Machiko. Toru l'avait dit avant de mourir. Elle habitait au neuvième étage.

Le palier sentait la friture. Un bébé criait derrière une des portes. Avant de sonner, il visualisa les esprits des habitants présents à cette heure dans les appartements de l'étage. Il y en avait sept. Celui du bébé était une flamme nerveuse et colérique. Les autres feux trahissaient des émotions moins aiguës, des pensées mornes, sans relief. C'était le cas de la fille. Lassitude, indifférence, et la réfraction floue spécifique d'une légère intoxication chimique. En tout cas, elle était seule, et il n'y avait aucun ennemi embusqué dans le champ de perception de Miyagawa.

Il sonna. Des pas hésitants s'approchèrent. Elle prit son temps pour l'observer par l'œilleton ; il entendit enfin le claquement d'un verrou et la fille entrouvrit la porte.

— C'est pour moi qu'Akihiro a téléphoné, dit-il, conscient qu'un ami du truand ne s'embarrasserait pas de formules de politesse.

Elle fit mieux : elle ne dit rien, se contentant de faire jouer le ruban de sécurité. Un modèle de milieu de gamme, qui ne devait pas atteindre les quatorze points sur le barème du Bureau national de la consommation.

Elle passa dans une pièce tandis qu'il restait près de la porte, sans même enlever ses chaussures. Il entendit des grattements, comme si la fille cherchait quelque chose au dos d'un meuble. L'appartement sentait la fleur de pêche.

Toujours muette, mâchant un chewing-gum qui n'était pas destiné qu'à flatter son haleine, elle revint et lui tendit une pochette noire, semi-rigide, qui ressemblait à l'étui d'un rasoir électrique. Il fit glisser la fermeture Éclair. Du doigt, il déplaça les petites pierres, pour les compter. Il y en avait seize, comme prévu. Il ne disposait pas de l'équipement requis pour en vérifier l'authenticité, mais l'esprit de la fille n'affichait aucune duplicité.

— Il a des problèmes, Aki ? demanda-t-elle, d'une voix un peu traînante.

Miyagawa constata, avec un certain plaisir, que la question relevait moins de l'inquiétude que de la curiosité – avec même un soupçon d'espoir. Elle était assez jolie, avec des cheveux coupés court et des seins raisonnablement

augmentés sous son tee-shirt.

— Qui n'en a pas ? demanda-t-il en mettant les diamants dans sa poche.

Il n'y avait personne dans l'ascenseur. Il appuya sur le bouton du rez-de-chaussée.

Le hasard était une chose étrange. Il y avait tant d'immeubles à Tokyo...

Il dut sonner quatre fois. Enfin l'empreinte mentale qu'il avait perçue au fond de l'appartement se mit à s'approcher de la porte. Colère et confusion.

La porte s'ouvrit. C'était bien lui. Puant, jurant. Un peu bouffi depuis le temps.

— Ouais, qu'est-ce c'est ?

Taguchi l'observait de haut en bas. Même maintenant, le concierge dominait Miyagawa d'une bonne tête.

— Bonjour, monsieur Taguchi.

L'homme le dévisagea quelques instants.

— Je vous connais pas, vous. Vous êtes de l'immeuble ?

— Je l'ai été, dit-il en souriant.

— Qu'est-ce que... Attendez, il me semble que je vous connais ?

— C'est exact. Vous avez cassé une chose à laquelle je tenais.

L'autre le regarda encore, plissant les yeux tandis qu'il fouillait sa mémoire ; Miyagawa vit tournoyer une flamme brunâtre, suivie d'une vive étincelle quand le concierge le reconnut.

— Bordel, tu es...

Frappé au menton, Taguchi s'affala dans l'entrée. Haruki entra dans l'appartement et referma la porte derrière lui.

— Sacré bordel de merde !

Taguchi, ivre de rage, se remit sur ses pieds.

— Je vais te péter la gueule, petit con ! rugit-il en levant ses poings serrés.

— Je ne le pense pas, dit Haruki.

Il attendit le dernier instant pour esquiver. Le poing de Taguchi passa tout près de son visage. L'homme, dans son élan, buta contre la porte et se retourna pour frapper encore. Miyagawa, les mains dans ses poches, fit deux pas en arrière. Le concierge chargea ; ses phalanges passèrent à deux centimètres de son menton. Six fois, sept fois, la brute lança de larges crochets dont la cible se dérobait quand il croyait l'avoir atteinte. Et encore, encore, il frappa le vide ou les murs en grognant comme un porc furieux.

Miyagawa, en esquivant les coups, savourait la vision qu'avait son esprit, celle de l'empreinte mentale de Taguchi. D'abord éclatante de rage, elle prenait peu à peu les couleurs de la peur.

— Je crois que cela suffira, dit-il. De toute manière, j'ai un rendez-vous et je ne veux pas être en retard.

Au sol, parmi les débris de son salon dévasté, Taguchi soufflait comme un buffle. Il se redressa, essuya de l'avant-bras le sang qui couvrait son visage.

— Tu te crois malin, fils de pute ?

— Vous ne devriez pas employer des mots insultants pour ma mère, dit Miyagawa, tournant le dos à celui qu'il venait de rosser.

— Insultants ? Même pas ! Une pute, c'en est vraiment une.

Miyagawa s'arrêta à la seconde où il allait ouvrir la porte de l'appartement. En se retournant, il pensa que l'homme était plus stupide que lâche. Oser cette provocation après ce qu'il avait subi, ça forçait presque l'admiration.

Taguchi, s'accrochant à ce qui restait d'une étagère, venait de se remettre debout.

— Une pute, petit connard, siffla-t-il entre ses dents cassées. Des fois, quand elle avait besoin de blé, je la baisais pour un ou deux billets. Si ça se trouve, une partie de mon fric est passé dans tes fringues !

Il aurait fallu éteindre cette chose dans sa tête, comme on le fait d'une télévision. Mais il était déjà trop tard. Il avait tout vu dans l'esprit du concierge : sa haine, sa rage, sa joie de nuire qui transcendait sa peur. Et surtout la vérité. La dernière chose qu'il souhaitait voir. Taguchi n'avait pas menti.

— Qu'est-ce qu'il y a, tu ne pars plus ? ricana le concierge entre ses dents cassées. Je croyais que tu étais pressé !

— Ça ne sera pas long, dit Miyagawa en revenant dans le salon.

À 18 h 30, dans l'arrière-boutique d'un vendeur de livres anciens, il rencontra l'homme auquel il devait remettre les diamants. Ensuite, il prit le métro jusqu'à la station d'où partait la navette de son dirigeable. La navette mettait environ trois minutes pour arriver au dock d'amarrage. Elle comptait près de deux cents sièges dont les deux tiers étaient occupés. Il ressentait la faible torpeur usuelle : son corps libérait les produits combattant la douleur qui aurait dû le torturer suite aux innombrables déchirures et autres lésions provoquées par la survitesse.

Une fois rentré, il se laissa tomber sur sa couchette.

Enfin, il put pleurer.

Un jour, il avait demandé à quelqu'un, sur le ton du défi, s'il prétendait remonter le temps. Eien l'avait fait – en quelque sorte. Lui ne le pouvait pas. Il n'avait pas la faculté de recréer l'appartement familial où, quelques années plus tôt, il assiégeait des châteaux de carton. Et même s'il l'avait pu, aurait-il été capable de pressentir de sombres réalités d'adultes, et surtout d'y changer quoi que ce soit ?

Quelque chose avait-il voulu qu'un petit gangster confie un objet à une prostituée vivant dans l'immeuble de son enfance ? Quelque chose voudrait-il qu'un jour, l'agent Miyagawa s'en aille tuer des truands à Nihigata, et que sortant du lieu de leur exécution, il se retrouve devant la porte de sa mère, qu'il l'ouvre et qu'elle soit devant sa télévision, qu'il s'agenouille près d'elle, pose sa tête sur ses cuisses et les trempe de larmes en répétant « Maman, maman... » ?

Maintenant, il vivrait avec cette blessure. L'ultime cadeau de Taguchi. On ne pouvait détruire une telle bête et sortir intact de l'affrontement.

En dépit de tout cela, il ne regrettait pas entièrement d'être passé chez le Monstre du Toit. Depuis le temps qu'il voulait lui faire payer le prix du katana brisé...

Et les habitants de l'immeuble seraient heureux d'avoir un nouveau concierge.

Clayborne

22 février 2040

Dans le jet, il avait relu tout ce que Casady avait rassemblé à propos de la piste Lockwood-Cardenal. Pas très lourd.

Il réalisait toujours mieux à quel point cela prendrait du temps. Des années, certainement, durant lesquelles l'entreprise brasserait des milliers de milliards, subirait maintes attaques et rendrait coup pour coup. Elle aurait peut-être une autre direction quand ils trouveraient les assassins du président Mannering, même si personne ne doutait que les commanditaires siégeaient au Cénacle de Montgomery. Des pays auraient cessé d'exister, éclatés en États rivaux. À l'inverse, des fragments de nations disparues se seraient peut-être regroupés en nouvelles entités fondées sur l'histoire ou l'opportunisme. Mais la machine de Haviland Corporation n'arrêterait pas de fouiller le monde et ses dépendances à la recherche des coupables.

Qu'elle trouverait, ou pas, comme les services de l'Union sondant chaque mètre carré de la planète dans l'espoir d'épingler Richard Winfield. L'UABS, à ce jour, n'avait jamais localisé le grand blasphémateur. Ils avaient tué Barstow, comme des cons, par pure frustration, ou pour des motifs crapoteux de politique interne, mais leurs putains d'Archanges n'avaient pas été foutus de retrouver celui qu'il avait si magistralement dissipé. Ce qui prouvait une fois de plus combien il pouvait être difficile de capturer sa proie, même si l'on disposait de moyens gigantesques.

Mais il y avait une différence de taille : l'attitude probable des fugitifs. Richard Winfield allait se tenir à carreau jusqu'à la fin de ses jours, menant, sous sa nouvelle identité, une existence aussi discrète que possible. Joan Lockwood continuerait sans doute à louer ses services – sous un autre nom et par le biais d'intermédiaires, bien sûr, mais la mort de Mannering était une telle référence qu'il serait difficile de ne pas la revendiquer à un moment ou l'autre de la tractation. C'était peut-être ce qui amènerait Lockwood, Cardenal et leurs complices à finir dans l'explosion d'une voiture, ou de préférence au sous-sol d'un bâtiment de Haviland.

Clayborne se demandait parfois s'il accepterait la capture de Winfield par les bibleux comme prix de celle des tueurs de Mannering par les commandos de la maison. Heureusement, il n'avait pas à répondre : la question était

purement théorique.

L'avion se posa à Castell One peu avant 17 heures. Casady l'attendait derrière la porte de l'appareil, dans le couloir mobile de débarquement.

Serrement de paumes, tapes sur l'épaule. Viril, mais sincère.

— Content de te revoir, commandant !

— Je ne suis pas triste non plus...

Les deux autres gardes en faction sur cet accès, John Munro et Max Barinelli, lui serrèrent également la main, apparemment ravis de sa présence.

— Répondez-moi franchement, est-ce que ce type est à la hauteur ? demanda-t-il en désignant Casady.

— Il n'est pas trop mal, dit Barinelli.

— Presque aussi chiant que vous, précisa Munro.

— Un bon point, commenta Clayborne avant de suivre Casady.

Tapis roulant, escalator, ascenseur.

Dans les vingt derniers mètres, Clayborne se demanda si Casady avait pris son bureau. Franchement, il l'aurait trouvée un peu raide. Il était encore le boss, juste en congé. Stuart assurait le commandement par intérim, il n'avait pas osé...

Non, il n'avait pas. Casady ouvrit la porte de son propre bureau et s'effaça pour le laisser passer ; Clayborne s'en voulut de ses soupçons.

Ils prirent place, Casady derrière son pupitre, Clayborne dans un des fauteuils qui lui faisaient face.

— Alors, ce mariage ? demanda Casady.

Clayborne haussa les épaules.

— Je crois pouvoir dire que nous sommes d'accord sur le principe ; restent les détails tels que la date et le lieu. Ou le fait de savoir si tu seras invité.

— S'il n'y a pas de putain d'église...

— Pas de risque. Même pas la tienne.

Casady se retourna, accompagnant le regard de Clayborne qui venait de se poser sur son crucifix sataniste, identique à celui des catholiques si l'on se tenait sur la tête.

— Je ne suis pas prosélyte, dit-il. La lumière tombe où elle veut.

— Sans se faire mal, j'espère. Où est-ce qu'on en est avec les blaireaux de BCL ?

Casady soupira.

— Nous avons trouvé des traces possibles en Angleterre, en Corée, au Chili, au Canada... D'après moi, il n'y a rien d'utilisable. On a aussi quelques signaux dans l'UABS, mais pour travailler là-bas, tu sais ce que c'est...

— À peine. Tu me contactes à la seconde où tu as du concret.

— Bien sûr.

Clayborne s'abstint de rappeler que son vieux pote Herbert Greenwood et ses frères de l'Ordre des Chroniqueurs des Miracles de Jésus effectuaient, à sa demande et aux frais de Haviland, des recherches sur Joan Lockwood,

Ramon Cardenal et leurs complices.

— Et sur les New-Yorkais, est-ce qu'il y a du nouveau ?

Derrière son bureau, Casady parut surpris.

— Les New-Yorkais ?

— Oui, les New-Yorkais ; ceux qui ont tenté de voler le fantôme de Carlson sur le Marika, ceux qui ont tué Diana Barros.

— J'ai donné ça à Vänstra. Je te tiendrai au courant.

— Vänstra. Oui, pourquoi pas ?

— Je crois qu'il va assurer.

— Vaudrait mieux. Je veux que Guzman balance ces fumiers de l'Empire State.

— Tu ne préférerais pas le faire toi-même ? demanda Casady.

— C'est vrai. Mais je ne peux pas être partout.

— Cela dit, il faut admettre qu'on a réglé une bonne partie du problème quand le Phalanx a transformé leur hélicoptère en boule de feu avec leur équipe. Et puis, ces types n'avaient aucun moyen de savoir qu'ils s'attaquaient à des agents de Haviland. Ça n'en fait pas des cibles prioritaires.

Difficile d'affirmer le contraire. Haviland avait assez de comptes à régler.

Casady hocha la tête, penché au-dessus de ses mains jointes sur son bureau.

— Dommage quand même, reprit-il, qu'on ait pulvérisé le fantôme de Carlson par la même occasion. On aurait peut-être pu...

— Les forcer à se poser et récupérer mon ami Spöke ? Pratiquement impossible étant donné les conditions opérationnelles, tu le sais.

Casady, se renversant dans son fauteuil, contempla le plafond quelques instants.

— C'est vrai, finit-il par soupirer.

— Dis donc, Stu, tu ne serais pas en train de suggérer que j'aurais donné l'ordre de tir même dans un contexte idéal pour une interception, histoire de venger Diana ?

Casady regarda Clayborne comme si celui-ci venait de le tirer d'un léger assoupissement.

— Quoi ? Oh non, je ne suggère rien.

Ils passèrent aux affaires courantes. Les menaces de Toshiba-Westman sur les réseaux de distribution chinois de la compagnie. Les petits problèmes qu'elle avait avec des Estoniens, des Colombiens, des Pakistanais, des Malgaches... Sans parler des permanentes attentions de l'Union des États bibliques américains. Vijay Mitral figurait au vingt-troisième rang du classement *Most Threatened Personalities*. C'était moins bien que Mannering, mais l'Indien avait une belle marge de progression. S'il faisait ses preuves au gouvernail de Haviland, il aurait sa place dans le groupe de tête.

Ils parlèrent plus de deux heures, puis ils firent un tour rapide de quelques-uns des postes de sécurité, chaque membre des équipes semblant réjoui de

voir le commandant Clayborne fouler à nouveau le sol de Castell One. Il dîna au mess, avec Casady.

Quand l'avion décolla, le bruit devait courir sur tout le réseau de sécurité de Haviland Corporation : le commandant revient.

Rien n'était moins sûr.

9 mars 2040

Sur le chemin du club, il s'était demandé si Herbie allait venir fringué comme les habitués du lieu : soit dans le genre de tenue élégamment décontractée d'hommes d'affaires décrochant pour quelques heures de leur pensum professionnel, soit dans celle, formelle et cravatée, qu'ils portaient lorsqu'ils étaient au charbon.

Le grand Noir s'appellerait Babilio Harding, courtier en immobilier.

Les places les plus proches de l'entrée du club étaient occupées par une digne sélection de ce qui se faisait de plus cher sur le marché de la limousine et surtout de la sportive de prestige ; il rangea sa Subaru près du muret au-delà duquel s'étendait le jardin.

À la réception, on l'informa que monsieur Harding l'attendait au salon Pernambuco. Une hôtesse en tailleur bleu nuit le précéda jusqu'à la pièce.

— Heureux de vous revoir, monsieur Harding, dit Claybourne à l'instant où la jeune femme refermait la porte derrière elle.

— Le plaisir est pour moi, monsieur Clayborne, dit Herbie en tendant la main. J'ai pris la liberté de nous faire porter ceci ; mais nous pouvons commander une autre marque si mon choix ne vous convient pas...

Clayborne sourit. Le Noir savait très bien que le Glenmorangie 15 ans serait à son goût. La dégustation d'un single était indissociable de leurs rencontres au même titre que le transfert de sommes coquettes sur le compte de l'ordre des Chroniqueurs des Miracles de Jésus.

Herbert Greenwood ne manquait pas d'allure dans son costume gris ; la chemise perle et la cravate au ton de rouille complétaient l'ensemble avec bonheur.

— Au contraire, je pense que vous avez eu la main heureuse, dit Clayborne.

Ils prirent place dans des fauteuils de cuir ; Clayborne posa près des verres le boîtier qu'il venait d'extraire d'une de ses poches. Maintenant, les deux hommes se trouvaient dans un halo de brouillage beaucoup plus fiable que le système standard qui, selon la documentation du club, s'était activé à l'instant où l'hôtesse avait fermé la porte en les quittant.

— Alors, Adrian, comment allez-vous, ta charmante fiancée et toi-même ?

— Ces espèces de fausses vacances commencent à me peser, et la fiancée voudrait cesser de l'être. À part ça, tout va plutôt bien.

— J'ai fait de grandes recherches pour toi, mon ami, dit Herbie. De très grandes recherches, qui bien sûr ont engendré des frais considérables.

— Je suis certain que tu vas me facturer chaque bouffée de l'air que tu as

respiré durant ta mission, Herbie – au profit de ton ordre, il va de soi.

— Ah, mais tu le sais bien, mon ami, notre quête est sans fin, et terriblement onéreuse.

— Tout est cher, de nos jours. Mais avant de nous soulager de notre argent, sers-nous deux verres et fais voir la marchandise.

— C'était bien mon intention, dit le Chroniqueur en soulevant la bouteille.

Le malt avait l'exceptionnelle rondeur et l'équilibre que Clayborne appréciait tant ; il n'aimait pas que son whisky soit trop marqué par l'iode.

— Ta Joan Lockwood a l'air d'avoir été sculptée dans le brouillard, commença Herbie. En ratissant plutôt large, j'ai creusé deux pistes : celle d'une fille du nom de Ginger Karsten ; elle est née en 2009 à Duluth, et les dernières traces que j'en ai trouvées la situaient à Wichita, en 2037 ; elle avait donc 28 ans.

— C'est assez tôt pour une dissipation.

— Si cette fille est la bonne, elle y est passée au moins trois fois. L'autre candidate s'appelait Liane Massonier. Une Française arrivée aux States avec ses parents en 2026. Elle a étudié la psychologie à Boston ; plus de trace concrète depuis juillet 35. Je te laisse prendre connaissance de mes précieuses informations.

À la fin de sa phrase, il déposa un stick mémoriel sur le verre de la table basse.

— J'y compte bien, dit Clayborne.

— Du côté du Latino, ce Cardenal, ça me paraît un peu plus concret. J'ai aussi plusieurs options, mais je te conseille de prêter une attention particulière à un certain Guillermo Torrès, un Panaméen qui a vécu en Californie avant la sécession.

— Je vais me plonger dans tout ça, Herbie ; j'espère que j'y trouverai assez de matière pour justifier tes prix scandaleux.

Herbie se renversa en arrière dans le fauteuil de cuir et éclata du rire puissant dont il se fendait parfois, aigu d'abord, haut perché, puis descendant la gamme jusqu'au grave le plus profond.

— Scandaleux ! Mes prix scandaleux ! Tu es vraiment très drôle, Adrian ! C'est un plaisir de travailler pour toi ! Je suis drôlement content de t'avoir rencontré, tu sais !

Clayborne prit son verre et avala une gorgée de whisky.

— Ça fait pas mal de temps... Et en ce qui concerne l'autre affaire ?

— Ces truands de New York ? Désolé, mon ami, mais je n'ai pas pu m'occuper de cela ; il faut savoir s'en tenir à ses priorités. Je pense que l'assassinat de ton président passe avant tout le reste.

— Oui, bien sûr...

Le verre tournait dans la main de Clayborne ; le liquide ambré, en tourbillonnant, déferlait comme une vague sur la paroi de cristal.

— Bien sûr, répéta Clayborne.

Il reposa son verre.

- Écoute, Herbie...
- Je t'écoute, Adrian.
- Haviland et moi, je crois que c'est fini.
- Le grand Noir le regarda quelques instants.
- C'est Mitral qui veut t'éjecter ?
- Pas que je sache. Non, c'est moi qui ai envie de changer d'air. De changer de vie, plutôt.
- Herbie hocha la tête.
- Ouais... J'ai souvent pensé à toi, en me demandant ce que tu allais faire : rester, partir...
- Et qu'est-ce que tu as prévu ?
- À propos de ta décision ? Rien du tout. Pour moi, c'est du cinquante-cinquante.
- Eh bien, disons qu'aujourd'hui, c'est du quatre-vingts pour le départ. Je n'ai pas les prévisions pour demain.
- Tu feras le bon choix, dit Herbie en soulevant son verre.
- Merci pour cet hommage à mon instinct.
- Je le pense. Mais dis donc, si tu quittes Haviland, c'est ton enflure de sataniste qui va devenir le chef, là-bas ?
- C'est probable. À moins que Mitral n'impose un Indien ou un truc de ce genre.
- Tout serait mieux que ce fumier. Je sais que ça te fait marrer, Adrian, mais ces types sont très dangereux.
- Bien sûr. N'empêche que je n'ai jamais regretté d'être allé le chercher à Téhéran.
- Ça viendra, prévint Herbie, l'index levé pour souligner sa prophétie.
- C'était un débat tout aussi rituel, lors de leurs rencontres, que les verres de malt qu'ils savouraient en connaisseurs. Mais Herbie ne jouait pas ; il était convaincu de ce qu'il affirmait.
- Si je quitte la maison, ça ne sera plus mon problème...
- Évidemment. Inutile que je te demande s'il sera assez stupide pour renoncer à nos services ?
- Pas assez stupide : assez croyant. Mais ça ne dépendra pas que de lui. Tant que ses dirigeants considéreront cette piste comme sérieuse, Haviland passera à la caisse.
- Tant qu'ils la considéreront comme sérieuse ? Parce qu'ils en ont une meilleure ?
- Je n'ai pas dit ça, rappela Clayborne.

20 avril 2040

- Oui, Adrian ?...
- Salut, Stuart, dit-il. Ne le dis à personne, mais tu vas traverser le couloir.
- Il y eut un silence. Clayborne se rappela les instants d'angoisse qu'il avait

connus après avoir dit à Jelena Koslan, des années plus tôt, qu'il acceptait de commander les services de sécurité de Haviland Corporation. Là, bien sûr, c'était différent. Casady était familier de la maison, et peut-être même avait-il trouvé le temps long, en attendant qu'il se décide enfin dans son refuge argentin. Mais Clayborne aurait parié qu'à cette seconde, il éprouvait un certain vertige.

— Ah... Tu... Tu en es sûr ?...

— Oui. Koslan le saura dans quelques jours.

— Est-ce qu'il y a longtemps que... tu sais ?

— Oui et non. C'est venu progressivement.

— Eh bien, merci de m'informer en premier... Mais dis-moi, tu crois vraiment qu'ils me désigneront ? Pas sûr qu'ils veulent d'un merdeux comme moi pour succéder à une pointure dans ton style.

— Sauf que c'est la pointure qui a choisi le merdeux, et qu'elle avait ses raisons. Je ne prétends pas tout savoir, mais si j'étais parieur, je dirais que tu es à un contre vingt. Là-dessus, je te laisse. J'ai des choses à emballer.

C'était un bel après-midi d'automne austral. Il soufflait un vent tiède encore dans les arbres du parc. Adrian Clayborne était serein. Haviland Corporation et Castell One appartenaient à son passé. Pas de problème. Certaines choses étaient inéluctables.

Il était heureux de n'avoir pas offert à Victoria le pendentif laissé dans la forteresse par Sherylin Leighton, ou plutôt celle qui avait pris son nom, son visage et sa vie : Joan Lockwood.

La femme qui avait assassiné William Brouwer pour lui voler son programme de thérapie mémorielle et le transformer en engin de mort. Et qui l'avait utilisé pour tuer Brian Mannering, sous ses yeux. Lentement, très lentement : plusieurs mois. C'était pour ça, voulait-il penser, qu'il n'avait rien vu. Les gens comme lui jonglaient avec tant de technologie, vivaient dans un tel maelström de systèmes tributaires d'horloges subatomiques, qu'ils tendaient à ne plus voir que l'instantané, ne réagir qu'aux fulgurances, comme si leur existence même se mesurait en nanosecondes.

Le petit cylindre d'or et d'acier, élégamment déformé, comme s'il avait subi un début de fusion, se trouvait dans un coffre de la maison. Clayborne ignorait encore ce qu'il en ferait, mais jamais sa future épouse ne le porterait à son cou. Il aurait eu l'impression, en le voyant, que le passé les retenait, qu'il refermait sur eux ses griffes comme un zombie sorti d'une tombe attrape un adolescent par le bas de son manteau dans un film de série Z.

Dans une petite heure, Victoria rentrerait du centre-ville où elle était allée faire des courses avec des gardes armés. Il lui annoncerait qu'il avait coupé l'amarre qui l'attachait à la Grande Maison. Ils boiraient du champagne.

5 mai 2040

On reconnaît moins l'intelligence d'une personne à sa capacité de gagner

de l'argent qu'à sa manière de le dépenser.

Mannering avait dit ça, un jour, à Castell One.

Ils se trouvaient dans une salle de réunion du deuxième sous-sol, ou du troisième – Clayborne réalisa qu'il avait un doute –, moins d'une dizaine de personnes, dont Jelena Koslan, Albert Grendall, Shinobu Homori et le président. Lui-même avait assisté à la dernière partie des discussions parce que la secrétaire générale de la compagnie l'avait sommé de venir justifier le budget de la prochaine modernisation du système de sécurité du complexe. D'habitude, elle signait sans attendre les demandes de crédit que rédigeait Clayborne, quitte à lui transmettre un mémo rappelant que même Haviland Corporation devait faire preuve d'un minimum de rigueur dans la gestion de ses deniers, et suggérant dans la foulée que son insatiable besoin de se doter du dernier équipement existant relevait plus du caprice d'enfant gâté que d'une évidente nécessité tactique.

— Quatorze millions, Clayborne, ça me paraît substantiel pour ce que vous définissez sans rougir comme un « sous-système du réseau secondaire », avait asséné la grande dame. D'autant que nous avons payé presque autant il y a quelques mois.

— C'est exact, avait-il reconnu. Quelques mois de recherche et de technologie. Cela change beaucoup de choses.

— Sûrement, mais j'aimerais savoir si vous vous donnez la peine de demander des offres concurrentes avant d'acquérir les derniers gadgets indispensables à notre survie.

— Je le fais, mais dans le contexte qui est le nôtre, le prix offert est moins important que l'identification de la provenance des composants du système. J'aurais pu vous faire économiser un bon tiers sur la facture en me fournissant chez Mexaltan Systems plutôt que Candover Hardware ; seulement, Mexaltan possède quarante pour cent de Pratel Investments, dont le reste du capital est entre les mains de Condrax-Anelphia qui a tenté de nous racketter au Japon et aux Pays-Bas. D'où l'opération de rétorsion qui a coûté la vie à trois de leurs dirigeants. Alors, autant que possible, je préfère éviter d'intégrer des morceaux de leur production dans nos murs et dans nos codes.

Koslan s'était tournée vers Mannering, assis à sa gauche et qui, une fois de plus, ne pouvait s'empêcher de sourire en assistant au duel.

— Ce type me gonflera toujours, avait-elle admis.

— C'est une chose que je peux comprendre, avait dit le président, mais d'une manière générale, les investissements de monsieur Clayborne sont opportuns ; d'ailleurs, le taux de survie de nos collaborateurs est un des plus élevés parmi les entreprises de notre niveau, n'est-ce pas ?

— Nous sommes très compétitifs, avait confirmé Clayborne.

Là, tout le monde avait souri.

Notre niveau : celui des plus grands, des plus forts et des plus menacés.

La très dispendieuse mise à jour du système de sécurité de l'entreprise

étant le dernier point de l'ordre du jour, Clayborne avait participé à cette conversation qui suit parfois les discussions sérieuses, quand les personnes présentes ont quelques minutes devant elles et qu'elles parlent en roue libre de choses qui ont la qualité de n'être pas stratégiques. Il avait oublié comment ils en étaient arrivés là, mais à un moment, quelqu'un avait mentionné Turnbull Imaging et Mannering avait dit :

— À propos de Turnbull, il paraît que le président Leuwaard s'est offert la Bugatti de Ronald Fong.

— Il se l'est vraiment achetée ? avait demandé Homori. L'Atlantique, celle qui a appartenu à Ralph Lauren ?

— Oui. Il a mis deux cent quarante millions pour l'avoir. Fedirov était fou de rage. Il n'avait jamais prévu que l'autre irait aussi loin. Le temps de dégager plus de cash, la bagnole était vendue. Il paraît que Leuwaard a fait mettre un lit dans le garage pour pouvoir dormir à côté d'elle quand il en a envie.

— Il n'y en a que trois dans le monde, avait dit Homori.

— Fedirov va se rattraper à la prochaine vente de Christie's, avait dit Mannering. Vous avez vu le catalogue ?

— Non, avait dit Koslan, je travaillais.

— Ce sera énorme, avait repris Mannering ; rien que pour les toiles, ils seront au moins vingt à s'étriper. Vous imaginez Von Wersten et Li Hao se disputant le même Pissarro ?...

— Ou Tim Brigham, avait suggéré Homori

— Je ne sais pas, avait dit Grendall. Il s'est offert un Braque le mois passé à Londres et je crois qu'il va devoir refaire sa trésorerie.

— Et Adnan Pierce ? avait demandé Mannering.

— Peut-être, mais il paraît qu'il est plutôt branché sur les bijoux d'exception, en ce moment. On dit qu'il veut offrir l'Œil du Cachemire à son épouse.

— Et surtout le faire savoir au monde...

— Quand je pense à Richani avec son écurie de pur-sang, c'est quand même le plus fort. Tout le monde sait qu'il déteste les bourrins !

— *Keepin' up with the Jones*, avait dit Koslan. Chez certains de vos collègues, ça tient du concours de bites. Je trouve que c'est Astrachan qui a la plus grosse, avec son golf volant.

Difficile de lui donner tort. Le parcours du président et actionnaire majoritaire d'Astrachan Resorts projetait le plus souvent ses trois cents hectares d'ombre entre Londres et Téhéran, mais ses hélices gigantesques l'emmenaient parfois jusqu'à Séoul ou Bangalore. Une extrapolation du concept des villes volantes développées par les Japonais, mais plutôt que l'entassement de dizaines de milliers de résidents familiers d'habitations minuscules, l'Astrachan Sky Course permettait à son propriétaire d'accueillir ses invités sur un parcours vallonné de dix-huit trous généralement considéré comme exigeant. Les spéculations relatives au prix de cette petite folie

alimentaient les conversations des besogneux comme des puissants.

— Oh, mais nos collègues féminines ne sont pas en reste, avait objecté Mannering. Regardez Tina Manoon et son chantier. On peut aimer l'art lyrique sans se faire construire une réplique de l'opéra de Bayreuth en plein Bangkok !

— Rien de bien nouveau, avait dit Clayborne. Les adultes ont toujours des jouets plus chers que ceux de leurs enfants.

— Eh bien, qu'ils s'offrent les jouets dont ils ont envie, avait dit Grendall. Ça fait marcher l'économie. Et ces personnes ont gagné leur argent.

C'est là que Mannering avait dit :

— On reconnaît moins l'intelligence d'une personne à sa capacité de gagner de l'argent qu'à sa manière de le dépenser.

Et maintenant, Clayborne, appuyé contre le mur du garage, doutait sérieusement de son intelligence.

14 mai 2040

Madame Clayborne, pensait-il comme ses doigts jouaient dans les cheveux de Victoria. Madame Adrian Clayborne.

— À quoi est-ce que tu penses ? demanda-t-elle, soulevant à peine sa joue de l'oreiller.

— À nous, bien sûr.

— Mais encore ?

— Plein de choses. Ce que nous allons faire pour manger, par exemple.

Elle rit.

— Je n'ai pas trop de craintes, dit-elle. Entre ta prime de départ et le nombre de mandats de consultant qu'on va te proposer, je crois que nous n'aurons pas vraiment faim. À moins, bien sûr, que l'un de nous deux ne s'offre trop de jouets coûteux...

— L'un d'entre nous, dit-il, est très content de son jouet, et n'en veut pas d'autres.

Elle se mit sur le dos, tendit les bras vers le plafond, faisant craquer ses doigts entrecroisés.

— Et moi, tu crois que je trouverai un nouvel employeur ? Je me demande quelle valeur j'ai sur le marché.

— Il y a des moments où tu mens très mal.

N'empêche : dans l'histoire, elle renonçait à un poste d'économiste dans une des entreprises les plus puissantes du monde. Le cordon ne serait pas coupé si elle restait au service de Haviland Corporation. Il y aurait comme un cordon de secours, qui relierait Clayborne à la compagnie par l'intermédiaire de son mariage, le laissant dans une ingérable situation de semi-appartenance, comme si Casady, Mitral ou Koslan conservait une ligne directe dont le terminal se trouverait dans sa boîte crânienne. Cela dit, de nombreuses firmes pourraient envisager d'engager une économiste ayant fait ses preuves dans une entreprise aussi prestigieuse.

— Je te préviens que je n'accepterai pas n'importe quoi. Je veux un salaire énorme, trois mois de vacances payées, et des grands bouquets sur mon bureau.

— C'est une belle ambition, dit-il, mais cela ne durera pas, parce que dans quelques années tu récureras la cuisine à genoux pendant que nos gamins crasseux se battront pour un morceau de pain.

— Je n'avais pas envisagé cette conception du mariage, reconnut-elle. C'est une perspective séduisante.

— N'est-ce pas ?

— Mais en attendant que ce rêve se réalise, je pense que je vais encore exercer un peu le métier pour lequel j'ai fait sept ans d'études universitaires.

Il s'assit, le dos contre la tête de lit.

— C'est une chose que je peux comprendre, bien que ma formation se limite à l'académie de police de l'Alberta.

— Ce qui n'est pas si mal. Et tu as beaucoup de connaissances pratiques. La question suivante, c'est notre prochain lieu de domicile.

— Mouais... En dépit du voisinage, ça ne me dérangerait pas de retourner au Canada. Quelques années en Inde, ça me tenterait aussi. Ou alors en France, mais pas la côte sud ; du côté de Biarritz, peut-être. Je sais que ça te plairait de rester en Argentine.

— Oui. Le Chili, aussi... Mais il y a d'autres continents. Et puis, ça dépendra un peu de nos nouveaux employeurs...

— C'est vrai. Ce qui est dommage, c'est de quitter cette maison.

Haviland lui avait fait une fleur, peut-être parce qu'ils savaient à quel point la mort de Mannering avait affecté la valeur qu'il voulait bien s'accorder. Cette maison de maître au milieu de son parc, dans un quartier privilégié de Buenos Aires, cette résidence de rêve à sa disposition pendant les mois précédant sa décision, ça pouvait être une forme de validation, une manière de certificat d'excellence. Signé Koslan, sans doute.

— Bon, on verra bien, reprit-il en jetant un regard à sa montre. Dis donc, ça te plairait, un tour en voiture après le petit déjeuner ?

11 juin 2040

Durant l'approche, il avait eu l'impression que la bourgade qui ceignait Castell One s'était étendue depuis son dernier voyage. Illusion, bien sûr. Certes, de nouvelles maisons aux murs blancs sortaient parfois de terre, mais pas à un rythme tel que, vue du ciel, la petite ville ait pu sembler plus vaste qu'à peine un mois plus tôt. D'ailleurs, le nombre des employés du siège de Haviland ne variait guère : les nouveaux postes se trouvaient dans des filiales récemment acquises, loin de l'Andalousie. Mais c'était une impression révélatrice. Un peu comme si n'être plus au service de la compagnie changeait sa perspective à son sujet.

Casady n'était pas dans le hall d'arrivée ; c'était Rayes, un chef de groupe, qui l'avait accueilli, en l'appelant commandant. Clayborne avait souri. Les

gardes présents à quelques mètres d'eux l'avaient salué d'un geste de la main. On lui avait épargné l'analyse ADN.

— Je dois vous demander de porter ceci, avait dit Rayes, en lui tendant un morceau de plastique.

Ainsi donc, c'est avec un badge de visiteur, suspendu à son cou par une lanière de tissu bleu, qu'il avait parcouru l'itinéraire plus que familier menant au centre de contrôle de la sécurité.

C'était assez drôle d'être assis de l'autre côté de ce bureau. Presque rien n'avait changé dans la pièce, à l'exception d'une toile abstraite qu'il n'avait jamais vue, quelque chose, pour autant que Clayborne pût en juger, entre Pollock et l'œuvre collective d'une classe de gosses hyperactifs. Et bien sûr, le crucifix luciférien avait accompagné Casady lorsqu'il avait occupé les lieux.

— Excuse-moi, Adrian, dit Casady en poussant la porte, j'inspectais l'équipe de Costas. J'espère que ça n'a pas été trop long.

— Pas de problème ; il n'y a pas dix minutes que je suis là. Les deux heures d'attente à Madrid m'ont paru beaucoup plus longues.

— Oui, c'est mal tombé, dit Casady en lui serrant la main. Brinkley a dû partir d'urgence pour Manille et nous avons deux appareils en maintenance. J'espère que le service VIP a assuré.

— Rien à redire. Ils ont une belle sélection de vins locaux. J'ai pris du Stathyle pour qu'ils n'aient pas à me porter dans l'avion.

— Bonne initiative, approuva Casady en s'asseyant. Alors, la vie de retraité ?

— Ça devient ennuyeux, dit Clayborne ; je commence à lire les propositions qu'on m'envoie, ça occupe une partie de ma journée.

Outre que c'était vrai, il ne fut pas malheureux de rappeler à son ex-poulain, dont l'ego semblait avoir enflé depuis sa promotion, qu'il n'avait pas affaire à un vieux cheval de retour.

— J'imagine, dit Casady.

Puis il lui fit un résumé de l'état des menaces. Rien de trop précis, juste les grandes lignes, Clayborne commentant brièvement les différents points mentionnés.

— Et pour BCL ?

Casady fit la moue.

— Rien de nouveau. J'ai l'impression que c'est une impasse. Les pistes que tu m'as indiquées ne nous ont menés nulle part. Finalement, Mannering s'est peut-être vraiment suicidé – je veux dire, de son propre choix, et sans que quelqu'un l'y ait amené par je ne sais quelle manipulation psychologique ou mémorielle – manipulation que rien ne prouve, d'ailleurs.

— Rien ? ! BCL Mindware, le programme NAPALM exploité en Europe, la disparition de Sherylin Leighton, ce sont des éléments concrets, ou je me trompe ?

— Ils en ont l'air, admit Casady. Mais quand je les additionne, j'ai moins

que la somme des parties.

— Et qu'est-ce qu'ils en pensent, tout en haut ?

Casady haussa les épaules.

— Je crois qu'ils sont assez partagés. Si d'aventure il y a eu assassinat, Beveridge et Fuller font d'excellents suspects – parmi une centaine d'autres ; quant au reste... Bien sûr, tout ce qui ressemble à une piste sera examiné comme il convient.

— De mon côté, je n'ai rien de nouveau. Mon informateur...

— À ce sujet, coupa Casady, je te prie de faire savoir à monsieur Greenwood que Haviland Corporation ne souhaite pas continuer à financer sa secte de groupies de Jésus.

Voilà. Il l'avait dit.

— J'attendais ça, reconnut Clayborne. Mais tu fais une erreur, Stuart.

— Tu crois ? Regarde les choses en face : même en admettant que l'information initiale soit vraie, ton bonhomme n'a rien produit de concret depuis lors. Les tuyaux qu'il t'a vendus à prix d'or ne mènent à rien. Et même si ces aliénés sont aussi compétents que tu le penses, ils ne sont pas la seule organisation capable de fournir des infos.

— Je ne l'ai jamais prétendu. Seulement une des meilleures.

— C'est ton avis. Quoi qu'il en soit, les services de l'Ordre des Chroniqueurs de mes deux ne sont plus requis. Si nous avons la moindre raison de penser que cette décision n'est pas opportune, je te le ferai savoir.

Clayborne avait vu un jour un reportage sur la vie des gorilles dans leurs forêts africaines. Animaux sociaux entre tous, ils vivaient en groupes hiérarchisés commandés par un grand mâle reconnaissable, outre sa carrure, à ses formidables favoris. Les années passant, le chef se faisait vieux ; un beau jour, un jeune mâle fringant lui mettait une raclée. Après quoi le vaincu, chassé du groupe, finissait son existence dans la solitude. Quelques semaines plus tard, suite à une variation hormonale liée à sa promotion, le nouveau chef affichait la même pilosité caractéristique.

Clayborne était parti de sa propre initiative et n'entendait pas connaître une fin proche et solitaire. Il lui semblait, néanmoins, deviner une paire de favoris naissante sur les joues de Casady.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? demanda celui-ci.

— Oh, rien de spécial, dit-il avec le geste que l'on fait pour chasser un moucheron. Eh bien, si nous n'avons rien d'autre...

— Je ne pense pas, non.

— Parfait. Je peux passer saluer Koslan avant d'être remis dans l'avion ?

— Je n'y verrais aucune objection, mais notre bulldozer femelle est à Helsinki en ce moment.

— Dis-lui bonjour de ma part.

— Je le ferai, dit Casady en se levant. Je te raccompagne. Cette fois, il n'y aura pas de retard.

Clayborne, s'étant levé également, parcourut du regard la pièce de laquelle

il avait dirigé la sécurité d'une des entreprises les plus exposées du monde.

— Tout de même, dit-il en désignant le crucifix, deux mille ans la tête en bas, et la couronne d'épines tient toujours ; ça, c'est un vrai miracle.

L'avion volait dans un ciel calme, et pourtant, Clayborne, au-dessus de l'Atlantique, avait le sentiment de s'enfoncer dans un interminable trou d'air, une absence cauchemardesque de portance.

Ils remettaient tout en cause. Lentement, inexorablement, ils effaçaient de l'horizon les révélations de Herbie concernant BCL Mindware et le programme GHOST, monstrueux sous-produit du bienveillant NAPALM, conçu pour réparer des esprits blessés. Ça leur semblait trop improbable, trop fumeux, ce meurtre au ralenti, sans laser ni titane, à tous ces décideurs formatés par le rythme et les techniques du monde.

Casady, au moins, avait l'excuse de la religion ; l'homme qui avait sauvé le Centre mondial de la laïcité mais priait à genoux devant un symbole satanique haïssait tant la foi chrétienne que cela pouvait affecter ses facultés d'analyse – peut-être même l'acceptait-il.

Mais Mitral et les autres membres du Conseil, et Jelena Koslan... Il reprendrait contact avec celle-ci, bien sûr, il reviendrait sur les faits et martèlerait cette vérité jusqu'à ce que la rude secrétaire générale de l'organisation convienne qu'il fallait rester sur la piste Lockwood-Cardenal. À moins qu'elle ne lui fasse comprendre que ses états d'âme n'étaient plus pertinents depuis qu'il avait choisi de quitter la maison.

Dans ce cas, elle aurait peut-être raison. Il avait passé la main : il devait tourner la page. Il avait d'autres choses auxquelles se consacrer, merde, à commencer par son couple. Le choix de son prochain travail, aussi ; il y avait cette entreprise de construction, au Brésil, qui cherchait d'urgence un responsable capable de mettre en place un système de sécurité digne de ses nouvelles ambitions, et ça le tentait.

Il réalisa soudain, avec une tristesse noire, qu'il n'avait même pas abordé, cette fois-ci, l'enquête sur les New-Yorkais derrière le commando qui avait tué Diana sur le Marika. Casady ne lui en avait pas laissé le temps. Il n'avait pas de meilleure excuse.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Dans moins de cinq heures, il pousserait la porte de la suite qu'ils louaient dans un immeuble sécurisé de Buenos Aires.

Il franchirait le seuil, et tendrait les bras.

27 octobre 2032

C'était une des pires choses qui pouvaient vous arriver. Il l'avait entendu à l'école de police, il le savait en recevant son insigne.

Et le 16 septembre au soir, c'était presque arrivé.

Après trois semaines à l'unité de soins intensifs, Alvin avait été transporté dans une chambre du huitième étage. Clayborne, qui passait tous les jours,

ne prenait pas l'ascenseur après sa visite. Il échangeait deux ou trois mots avec le collègue en faction devant la porte, puis, dans le couloir, croisait infirmières et médecins, l'un ou l'autre visiteur d'un patient de l'étage. C'était différent dans l'escalier : il n'y voyait personne et, les poings dans les poches de son blouson, il replongeait en quelques marches dans le maelström de rage et de gratitude qui lui était déjà familier. La gratitude, il ne saurait jamais à qui l'offrir, ne croyant pas qu'il y avait un Dieu là-haut, susceptible de faire l'aumône d'un peu de chance aux hommes entre deux tombereaux de malheur. Alors, il appelait ça le hasard. Mais la rage, elle, il la gardait pour ses légitimes destinataires.

Sauf qu'il faudrait d'abord les trouver. Les salopards avaient bien monté leur coup. L'appel de détresse provenait d'une femme dont l'empreinte vocale ne figurait pas dans les fichiers de la police. Un type était en train d'enfoncer sa porte. On entendait les coups de pied de l'intrus. La centrale avait relayé l'appel ; Alvin Draper et Clayborne patrouillaient trois rues plus loin. Alvin avait activé la sirène et les feux de la Ford en démarrant.

Clayborne était descendu devant l'immeuble, une bâtisse sombre de quatre étages, tandis que Draper allait garer la voiture sur un emplacement libre, un peu plus loin.

C'est dans le verre de la porte, alors qu'il fouillait le panneau des sonnettes au moyen de sa torche, que Clayborne avait vu la lumière soudaine des phares de l'autre voiture. Le moteur avait hurlé, puis les pneus, et les détonations avaient retenti, brutales, obscènes.

Quand la voiture était passée devant lui, il avait entendu la musique, métallique et sauvage, par les vitres baissées.

Et les cris, aussi. Les cris de joie.

À ce stade de ses souvenirs, il avait les poings serrés sur le ventre, ses mâchoires lui faisaient mal, il atteignait le rez-de-chaussée.

Durant les minutes qui suivaient, il était dangereux pour le monde entier. Un soir, un homme d'une cinquantaine d'années l'avait un peu bousculé dans le hall d'entrée, pas très fort, un contact involontaire, épaule contre épaule. Clayborne s'était retourné d'un spasme, sortant son poing droit de sa poche tandis que le type ouvrait la bouche pour s'excuser. La poche, un peu étroite, avait freiné son geste. Une seconde pour penser. Marmonnant une excuse, il était reparti vers les grandes portes de verre.

Une autre fois, quelqu'un, dans le parking, lui avait coupé la route ; une jeune femme dont il avait saisi le visage dans ses phares. Elle sortait d'une place au volant d'un break Volvo. Il avait enfoncé l'accélérateur, puis freiné, s'arrêtant à quelques centimètres de la Volvo. Deux coups de semelle à briser un faciès, avec entre eux juste le temps de voir l'horreur dans les yeux de la femme quand la calandre de la Hyundai avait bondi vers sa portière.

Clayborne avait quitté le parking après une marche arrière dementielle, puis roulé trois quarts d'heure jusqu'à son domicile, le temps que la colère s'éteigne. Avant de sortir de la voiture, il avait revu le regard terrifié de la

jeune femme. Il y avait un siège d'enfant vide à l'arrière du break.

C'était en buvant de la Labatt Blue sur son canapé, ce soir-là, qu'il avait repris le contrôle. Les jours suivants, la colère avait descendu avec lui l'escalier de l'hôpital, comme un dogue furieux, mais épargné les parents d'enfants malades.

L'appartement d'où la femme était censée avoir appelé était occupé par une octogénaire qui y vivait depuis une dizaine d'années dans la crasse avec ses chats. La voiture des flingueurs, volée bien sûr, avait été retrouvée calcinée dans une impasse, comme prévu. Ils continuaient à visionner les films des caméras proches du site, puis de plus en plus éloignées, sans oublier les images satellitaires. Les indics de la ville avaient les oreilles ouvertes et la pêche aux témoignages battait son plein. Mais à ce stade, ils n'avaient rien. L'hypothèse la plus réaliste était celle de petits truands chargés au Spin ou au Double Dust organisant un meurtre de flic pour s'écarter. Deux hommes et au moins une femme, Clayborne en était certain. Alvin avait reçu neuf balles de trois calibres différents.

En sortant de l'ascenseur – l'escalier, c'était pour quand il repartait, pour faire marcher le dogue – il vit tout de suite ce Noir, un grand type dans un costume gris qui discutait avec Mike Lespart, en faction devant la chambre d'Alvin. Presque au même instant, les deux hommes échangèrent un salut de la tête et le Noir partit vers le hall. Clayborne et lui se croisèrent à mi-chemin. Le type pouvait avoir la quarantaine, le crâne luisant sous les néons. Un petit peu rond, mais rien à voir avec l'obésité de la moitié de la population canadienne. La lenteur toute relative de sa démarche suggérait la sérénité, non la lourdeur.

Ce n'est que lorsque Clayborne fut tout près de Lespart qu'il regarda derrière lui. Le grand Noir, qui venait d'arriver devant les ascenseurs, ne se retourna pas.

— Salut, Adrian !

— Salut, Mike. Comment ça se passe ?

— Bien, d'après les médecins. Ils disent qu'ils n'ont jamais vu quelqu'un d'aussi chanceux.

— Formidable ! Dis donc, c'est qui, ce type ?

— Le Noir, là ? Une sorte de prêtre, il paraît. Il voulait des nouvelles d'Alvin. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il s'adresse au commissariat.

— Un prêtre ?

— Ouais ; il a dit qu'il voudrait parler avec Alvin quand il sera assez bien. Il m'a laissé cette carte.

Clayborne continuait à observer le Noir qui pénétrait dans une cabine, son crâne brillant au-dessus des autres personnes présentes. La porte de l'ascenseur se referma, sans que l'homme ait regardé en arrière.

Selon la carte que Lespart lui avait donnée, le Noir était le frère Herbert Greenwood, membre de l'Ordre des Chroniqueurs des Miracles de Jésus. Probablement un prédicateur soucieux de remettre une couche d'Évangile sur

la conscience des gardiens de l'ordre.

Chez lui, il commença par balancer la carte du Noir dans la poubelle de la cuisine avant de prendre une boîte de bière dans le frigo et de passer au micro-ondes la nourriture coréenne qu'il avait achetée en chemin. Vaguement conscient d'incarner le cliché du flic solitaire, il s'installa devant la télévision et se mit à regarder le match des Oilers. Les gars recevaient les Bruins de Boston et ça ne s'annonçait pas trop mal puisque après sept minutes, ils menaient un à zéro. Clayborne n'était pas un vrai fan, mais il se réjouissait des victoires du club de sa ville, et surtout, il appréciait le côté spectaculaire du jeu, la vitesse de patinage des types, les combinaisons que les meilleures lignes dessinaient sur la glace. Mais comme chaque fois depuis le 16 septembre, il eut de la peine à vraiment se plonger dans le match. Lorsque les Bruins égalisèrent à la treizième, avant de prendre l'avantage deux minutes plus tard, il n'y prêta que peu d'attention, trop occupé à revivre sa course dans la ruelle obscure, le moment où il tirait sans espoir sur la voiture qui s'enfuyait, tournait déjà au coin de la rue par laquelle ils étaient arrivés. De rage, il grinçait des dents, refusant d'imaginer qu'on n'arrête jamais ces ordures. Il se calma un peu durant la pause, envoya même de la bière au plafond en levant les bras quand les Oilers égalisèrent à la trentième. La chaîne repassait le but au ralenti pour la deuxième fois lorsque le téléphone sonna. De la télécommande, il bascula la communication sur le téléviseur. Le visage qui apparut sur l'écran était une image fixe.

— Bonsoir, monsieur Clayborne, dit le prédicateur noir.

Il resta quelques instants sans répondre.

— Bonsoir, dit-il enfin.

— J'espère que je ne vous dérange pas.

— Un peu. Edmonton vient de marquer.

— Oh, je sais ! Il y a des écrans où je me trouve. D'après moi, ils vont gagner. Les Bruins sont très forts en attaque mais ça flotte un peu derrière.

Clayborne entendait, en arrière-plan, un brouhaha de voix dont émergeait celle du commentateur du match.

— Mes parents m'ont dit de ne jamais parler de hockey avec des inconnus, dit Clayborne.

— C'est très sage ; mais nous nous sommes vus aujourd'hui, vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Mon collègue m'a transmis votre carte. Elle se trouve actuellement dans la poubelle qui est sous mon évier. Je ne cherche pas de conseiller spirituel.

— Oh, il ne s'agit pas de ça. Je pense qu'il serait judicieux que nous nous rencontrions.

— Vraiment ?

— Vraiment. Est-ce que vous connaissez ce bar, pas loin de chez vous, le Shiver ?

— Je vois où c'est.

— Monsieur Clayborne, demanda le Noir, est-ce que vous aimez le whisky ?

En chemin, il maudit et remercia tour à tour les Oilers pour les deux buts marqués au troisième tiers. C'était tout ce que Greenwood avait pu obtenir de lui : l'engagement qu'il viendrait si Edmonton gagnait. À huit minutes de la fin du match, Clayborne était dispensé de son gage à la suite d'un tir de Jiri Schreiner depuis la ligne bleue. Avec la perspective de pouvoir aller se coucher avant minuit, et le sentiment confus de rater quelque chose. Et puis les locaux avaient mis le turbo, et les défenseurs des Bruins s'étaient un peu troués.

Alors il était sorti de chez lui, avec son arme ; il avait emprunté un itinéraire détourné, et, de derrière le van d'une entreprise de plomberie, observé quelques instants les abords du Shiver avant de se diriger vers le bar. Greenwood ne lui inspirait pas de méfiance, mais le point de départ de tout cela restait une histoire de tueur de flic. Se faire descendre, dans le métier, passe encore, mais pas par légèreté.

Il y avait une trentaine de personnes à l'intérieur. Il n'eut pas de peine à repérer Greenwood, assis sur l'un des tabourets du bar. Il alla jusqu'au bar, prit place sur le tabouret à la droite du grand Noir.

— Heureux de vous rencontrer, monsieur Clayborne, dit l'homme en lui tendant la main.

— Vous m'intriguez un peu, frère Greenwood, dit-il en la serrant.

— Je vous intrigue, c'est très bien ! C'est un excellent début !

— Le début de quoi ? demanda-il en s'asseyant.

Le Noir sourit.

— Le début de relations fructueuses, monsieur Clayborne !

16 juin 2040

Elle s'endormit vers les 2 heures du matin.

Il se leva, enfila son caleçon et passa dans le salon. Il fit glisser un des panneaux de verre qui donnaient sur le balcon, puis sortit dans la nuit tiède, et comprit que c'était raté : une pluie lourde tombait sur la ville. Il marcha jusqu'à la barrière de métal, y posa les mains et, la tête levée, tenta de percer la couverture nuageuse en poussant au maximum le zoom inséré dans son œil. Peine perdue : il ne se rapprocha que d'une masse noire, compacte, sans la moindre déchirure ouverte sur un boisseau d'étoiles, un quartier de galaxie.

Dommage. Il en aurait bien eu besoin, de ses étoiles.

Il avait fallu ce morceau de plastique suspendu à son cou pour qu'il réalise l'immensité du changement dans sa vie. À Castell One, désormais, il était un visiteur. Quelques semaines plus tôt, il aurait, en quelques mots, activé l'énorme puissance défensive de la forteresse, ses hommes se seraient conformés à ses ordres avec une précision mécanique. Maintenant, s'il voulait entrer dans l'immense château de verre bleu, il devait demander

audience. La prochaine fois, s'il y en avait une, Casady lui imposerait peut-être une fouille au corps...

Haviland faisait partie de son passé. Le contraire était vrai aussi.

La pluie collait ses cheveux, ruisselait sur lui, trempait son caleçon. Il s'était penché en avant, les avant-bras sur la barrière d'acier. Une lumière brillait un peu plus bas, derrière une des fenêtres de l'immeuble d'en face. Il mit un coup de zoom sur la fenêtre – une baie vitrée, en fait, le verre descendant jusqu'au sol. Un rideau de voile à moitié tiré. Par l'ouverture, il vit une moquette beige, le coin d'une table de métal et de marbre, un fauteuil clair, presque blanc, et l'homme assis. Clayborne voulut voir mieux ; le fauteuil grossit dans son champ de vision.

L'homme lisait. Sa main gauche tenait le livre, posé tout à la fois sur sa cuisse et l'accoudoir. Clayborne centra sa vision sur l'ouvrage, l'agrandissant lentement. Les lignes imprimées apparurent, le contraste augmenta. La séparation des mots se fit plus nette, le contour des lettres apparut à son tour. Il pencha la tête vers la gauche, le plus possible ; les lignes basculèrent, devinrent horizontales. C'était du portugais. Clayborne releva quelques mots qu'il avait appris : *casa, perigo, morrer*. Les lignes tanguaient un peu : respiration, battements de cœur. Les siens, et ceux du lecteur. Les snipers savaient synchroniser leur tir avec les rythmes de leur corps.

Il redressa la tête, fit un zoom arrière, jusqu'à ce que fauteuil et lecteur réapparaissent tout entiers. À cet instant, l'homme se tourna vers la gauche et tendit la tête vers la baie vitrée, comme si un bruit dans la rue l'avait intrigué. Clayborne eut une vision brève de son visage. Cinquante ans peut-être, une barbe poivre et sel. Retrouvant sa position initiale, l'homme reprit sa lecture.

— Adrian ? Qu'est-ce que...

Il ressentit une douleur soudaine dans ses muscles lombaires quand il se retourna en se redressant. Il eut la vision superposée d'une silhouette devant une lumière douce, et d'une tache sombre qui, tandis que les micromoteurs ramenaient le zoom à la focale standard, changeait et fuyait, jusqu'à ce que la vision double fût soudain cohérente. Une seule image, une seule chose qui était une personne dans un vêtement de nuit léger, léger...

— Tout va bien ?

Elle avait reculé devant le spasme de ce corps mouillé, le réflexe du protecteur surpris.

— Oh, oui, je voulais...

— Voir les étoiles ? Pas de chance, amor...

— Ce n'était pas si mal.

— Pas si mal ? ! Tu es trempé ! Tu devrais prendre une douche chaude.

— Oui, bonne idée. Surtout que j'ai dû me froisser un muscle.

Ses lombaires lui faisaient si mal qu'ils ne la prirent même pas ensemble. À peine séché, il se mit au lit, s'allongea sur le ventre et Victoria le massa longtemps avec une pommade anti-inflammatoire. Le médicament sentait la

cannelle, et l'encaustique.

19 juin 2040

— Jaguar Mark 10, commanda-t-il.

La transition prit une quinzaine de secondes. D'abord, la Tesla Multimax cessa d'être la DS 21 qu'elle avait été dans les derniers kilomètres. L'incomparable confort aérien de la suspension disparut, remplacé par l'amortissement, agréable et convenu, d'une voiture anonyme de bonne gamme. L'architecture et la densité du siège changèrent, comme les sensations dans la direction. Le bruit du quatre cylindres de la 21 s'évanouit pour laisser place au feulement flûté du moteur électrique. Un instant, sur cette route secondaire à une cinquantaine de kilomètres au nord de Buenos Aires, il conduisit un véhicule moderne aussi sûr et parfait qu'ennuyeux.

Puis la Mark 10 émergea. Le bruit, d'abord, le ronronnement grave du V 6 de trois litres huit. Sous les fesses et derrière le dos de Clayborne, l'assise devint un peu plus molle. Avant longtemps, le marché proposerait le volant nanotech qui pivoterait sur son axe, s'élargirait pour donner la sensation qu'avait procurée, à l'époque, l'immense objet presque vertical monté dans la vraie Jaguar.

Il s'amusait comme un gosse. Le jouet valait son prix ! Un virage à droite sympa arrivait à cent à l'heure. Il y entra comme un chef, et c'était plus serré qu'il avait pensé, un camion se dressait en face, l'arrière de la berline survira sans pitié. Il eut le mauvais réflexe de freiner. Les pneus hurlèrent, et lui avec. Tête-à-queue. Crash imminent. Il vit du métal écrasé, et lui broyé dans la carcasse comme une orange écrasée. La Tesla se remit en ligne. Le camion passa en grondant sur sa gauche. La voiture sortit du virage. Deux cents mètres de ligne droite les attendaient. Clayborne reprit le contrôle que l'électronique daignait lui rendre.

Et une petite bouffée de chaleur sans conséquence, une ! Voilà : après quelques kilomètres aux commandes d'une 21 virtuelle, il avait considéré comme acquise l'exceptionnelle tenue de route de la Citroën, sa faculté, prodigieuse pour l'époque, d'enchaîner les courbes sans survivre, il était entré dans le virage bien trop vite pour un engin comme la Mark 10. Le carrosse anglais avait toujours été plus à l'aise sur Piccadilly ou les grandes avenues des fronts de mer que sur les routes sinueuses des arrière-pays. L'électronique de la Tesla avait corrigé la trajectoire à l'instant où le danger avait remplacé le plaisir. La modernité avait du bon.

Il y avait vingt modèles enregistrés dans la mémoire de la Multimax. On pouvait compléter cette banque ultérieurement : une quarantaine d'autres véhicules étaient disponibles, et la marque développait de nouvelles simulations.

Évidemment, c'était cher. Pourtant, Victoria n'avait pas trop protesté lorsqu'il avait évoqué l'éventuel achat du jouet, puis, au fil des semaines, remis le sujet sur la table, avant d'annoncer un rendez-vous d'essai. La jeune

femme, d'ailleurs, appréciait les voitures de sport et possédait une Rowei noire, mais dépenser une telle somme pour se donner l'illusion de conduire des vieilleries ringardes et polluantes lui paraissait incongru. Quand il s'était jeté à l'eau, annonçant qu'il avait décidé d'acquérir la Multimax, elle avait haussé les épaules en disant :

— Si c'est ce que tu veux... C'est ton argent.

Ce qui, sans la moindre équivoque, voulait dire que c'était son intelligence.

Il se demanda si Maurice Astrachan jouait toujours au golf dans les nuages.

Aucune importance : lui, en tout cas, était ravi de son jouet.

Après quelques minutes, la lourdeur de la Jaguar, le balancement de son gros cul dans les virages, l'ennuyèrent.

— Mini Cooper S 1300, dit-il.

7 août 2040

Jordao Limited était une entreprise familiale basée à Ipatinga, que sa taille situait un peu au-dessous de la moyenne du secteur du bâtiment et des travaux publics. Créée une dizaine d'années plus tôt par les trois enfants d'un modeste commerçant de Belem qui s'était bien débrouillé en exploitant des épiceries de quartier, elle avait d'abord construit des villas individuelles et de petits immeubles. L'entreprise appartenait à Milton, Jane-Esther et Paulus Jordao. Le premier, un architecte en fin de quarantaine, avait une carrure de lutteur qui contrastait avec la sveltesse de Paulus ; celui-ci, de quatre ans son cadet, était ingénieur en génie civil. Il avait avec Milton une ressemblance évidente en dépit de leurs morphologies opposées. Jane-Esther, née entre eux deux, ne s'était pas, contrairement à ses frères, formée aux métiers de la construction : après quelques incursions dans le commerce des minerais et le stylisme de mode, elle était devenue œnologue et travaillait pour deux domaines viticoles dont elle possédait des parts, au Brésil et au Chili. C'était une femme, avait décrété Clayborne, d'une complexe beauté, une séductrice pour connaisseurs : ses yeux verts en amande, son grand nez, sa chevelure auburn et ses pommettes sculptées, tout ça lui conférait un charme improbable que la chirurgie n'aurait su composer – à moins d'être au service d'un logiciel magiquement pervers.

À la création de l'entreprise, chacun avait possédé un tiers des actions. Rapidement, Jane-Esther ayant besoin de fonds pour investir dans ses vignes et chais, sa participation s'était réduite au cinquième du capital social, chacun de ses frères acquérant la moitié des parts qu'elle vendait.

La boîte avait connu une croissance régulière sinon fulgurante ; elle employait un demi-millier de personnes au moment où l'État du Minias Geraes avait lancé l'appel d'offres concernant la nouvelle université de Bello Horizonte.

Au terme de discussions familiales décrites à Clayborne comme intenses, Jordao avait décidé de présenter une offre. À l'issue de la période impartie pour les candidatures, dix-sept compagnies avaient envoyé un dossier, dont

deux de Bello Horizonte. La plupart étaient d'énormes entreprises et de l'avis de tous les analystes économiques, la petite boîte d'Ipatinga serait vite mise hors jeu, son offre n'ayant d'ailleurs eu pour véritable fonction que publicitaire. En dépit de quoi, trois mois plus tard, Jordao Ltd s'était retrouvée parmi les six candidats encore en piste à l'issue du premier tour de sélection.

Cette performance avait immédiatement valorisé l'image et donc la valeur de l'entreprise. Dans les trois jours suivant l'annonce de la sélection, les membres concernés de la famille Jordao avaient gagné plus de mille rangs au classement MTP.

La situation nouvelle avait exigé un complet réexamen du dispositif sécuritaire de la compagnie. Celle-ci n'avait qu'une quinzaine d'agents de protection, en comptant leur chef, Jorge Blach, et son adjointe, Lavinia Flores. Un ex-policier d'un commissariat local qui avait passé la soixantaine et une indépendante responsable auparavant de la sécurité d'un lycée privé de Sao Paolo. Ils avaient mené le bateau sans trop embarquer d'eau parce qu'il naviguait sur un lac tranquille. Il allait cingler sur des eaux plus rudes, griffées d'orages et sillonnées de vaisseaux pirates. Les dirigeants et propriétaires de Jordao l'avaient compris. C'est alors qu'ils avaient décidé d'engager un nouveau responsable de la sécurité, chargé de réorganiser tout le service. Avoir l'ancien chef des services de défense de Haviland Corporation pour le salaire qu'ils offraient, c'était comme sortir un espadon avec une épuisette à goujon.

L'espadon soupira.

— Je vous le répète, votre compétence n'est pas en cause, dit-il. J'ai le plein accord des Jordao pour vous garder dans mon équipe. Votre connaissance de l'entreprise...

— Laissez tomber, monsieur Clayborne, dit Jorge Blach. J'ai dirigé mon équipe pendant six ans et je n'ai pas l'intention de devenir un petit rouage. Je n'en veux ni à vous ni aux patrons. C'est une famille bien, vous savez.

Blach semblait sincère en s'adressant à lui, mais Clayborne savait que cela pouvait changer. Lorsque l'homme passerait devant l'enceinte de Jordao Ltd, qu'il en croiserait les camions, lorsqu'il expliquerait les circonstances de son départ à ses proches ou à ses nouveaux employeurs, quelque chose d'amer fermenterait en lui. C'était presque inévitable. Dans le cas présent, toutefois, cela ne représentait pas un grand risque puisque l'ancien dispositif serait totalement revu. Restait la frustration. Clayborne essaierait de lui faire avoir une prime de sortie décente. À ce qui se disait dans la région, les Jordao étaient plus travailleurs que prodiges.

Lavinia Flores restait, comme les autres membres de l'équipe, à l'exception des deux qu'il s'était empressé de virer, l'un pour son alcoolisme flagrant, l'autre pour ses relations avec des petits truands locaux qui s'enrichissaient en vendant le matériel volé dans les dépôts de la compagnie. Il avait un doute concernant un troisième type, qu'il supputait sérieusement maniaco-

dépressif. Il verrait ça plus tard.

— Je peux y aller, maintenant ? demanda Blach.

— Oui, bien sûr, dit-il, émergeant de ses pensées ; je ne veux pas vous retenir.

— Alors, bonne soirée. Et bonne chance.

Jorge Blach sortit de ce qui, six ans durant, avait été son royaume.

Clayborne entendit à peine son pas qui s'éloignait : la porte était lourde, et il y avait un tapis dans le corridor.

Après le départ de Blach, il appela Victoria.

Ils avaient décidé qu'elle resterait à Buenos Aires pour le moment. La dernière chose qu'il souhaitait était qu'elle visite la région seule à la recherche d'une résidence dans le contexte actuel de l'entreprise et du travail qu'il devait y accomplir. De plus, il avait le sentiment qu'il ne s'éterniserait pas dans le coin.

Leurs conversations, quand ils s'appelaient, étaient toutes les mêmes : amour, avenir, prudence.

Sacré triangle.

10 août 2040

— Autant que ça ? ! s'exclama Paulus Jordao.

— Et croyez-moi, c'est un tarif de faveur, dit Clayborne.

— D'accord, mais tout de même... Même ainsi, ça reste très cher !

— Je sais : c'est le prix de vos vies, et de celle de votre entreprise. Gerschmann Security est une excellente agence et ils ont les ressources nécessaires, disponibles à très court terme. Je peux avoir le tiers des effectifs sur site dans les cinq heures suivant votre approbation, et le reste dans les vingt heures suivantes.

— Mais ne pourrions-nous pas nous adresser à une entreprise locale, ou au moins brésilienne ? demanda Paulus.

— Je connais mal les agences de votre pays, dit Clayborne ; avec Gerschmann, je sais ce que j'ai. Et le déplacement depuis l'Allemagne ne constitue qu'une fraction du prix global.

— Et combien de temps allons-nous devoir les employer ? demanda Jane-Esther.

— Difficile de répondre avec précision. La mise en place d'un service interne à la hauteur me prendra quelques semaines. Il est probable que le mandat de Gerschmann ira jusqu'à l'attribution du marché.

— Et les gens qui sont déjà à notre service, vous allez les garder ? demanda Milton.

— La plupart, je suppose, en modifiant certaines affectations.

Il y eut un lourd silence. Clayborne savait qu'à cet instant, les enfants de Nestor Jordao prenaient la mesure des implications de leur ascension. De quoi se remettre en question. Il s'attendait à ce que le trio le prie de se retirer pour pouvoir délibérer en famille.

— Monsieur Clayborne, dit Milton, nous souhaiterions discuter quelques instants, entre nous...

Clayborne se leva, réprimant un sourire. L'homme avait fini sa phrase en faisant un geste de l'index levé. « Nous », et ce petit cercle du doigt qui l'accompagnait si bien. L'entité familiale, cette fusion particulière de l'ADN et de la tradition.

La porte refermée derrière lui, il se mit à remonter le couloir, ses pas silencieux sur le tapis profond venu de Chine ou d'Iran. Les murs étaient revêtus de panneaux de bois blond. Il y avait quelques photos des plus belles réalisations de la compagnie : villas de luxe, tribunal de province, country-club.

Il marcha jusqu'à l'extrémité du couloir, puis descendit les marches de pierre blanche qui menaient au rez-de-chaussée. Là, ayant fait coulisser une porte de verre, il sortit dans le patio. Le temps était tiède et nuageux. Dans la partie couverte du patio, il y avait une table et quelques chaises, et plus loin des chaises longues alignées sur les dalles de terre cuite. Il s'installa dans une des chaises longues. Dans quelques minutes, son beeper retentirait, il retournerait dans la salle de conférences et les Jordao lui donneraient leur accord. À moins qu'ils ne décident que la promotion en division supérieure n'en valait pas la peine, qu'ils ne voulaient pas grandir au prix d'un danger si brutalement accru.

Il le leur avait dit : c'était une chance que, trente-quatre jours après sa sélection, leur entreprise n'ait pas fait l'objet d'attaques plus violentes que la tentative d'incendie de son parc de machines et la bombe qui avait détruit, une nuit, la cabane du contremaître sur un chantier qu'elle venait d'ouvrir à Curitiba. Les plus importantes compagnies en compétition ne se préoccupaient sans doute pas outre mesure de la plus petite qualifiée qu'elles n'imaginaient guère enlevant le morceau. Entre elles, c'était autre chose. Un missile d'origine inconnue avait été dévié de justesse par les contre-mesures de l'avion qui transportait un sous-directeur de Hseng Constructions près de l'aéroport de Macao ; une bataille de plus d'une heure avait opposé les équipes de Cogivia Holding à un commando venu de Turquie. Deux jours plus tard, une tentative d'enlèvement d'une nièce du président d'Ozdömir Antalya avait laissé la jeune femme grièvement blessée dans une clinique de Smyrne.

Il y avait des chances pour que tout cela débouche sur un ou plusieurs accords entre prétendants, ceux-ci constituant des coalitions se garantissant réciproquement des parts du gâteau en cas d'obtention du contrat.

Il imagina les Jordao, en train de débattre, de se demander si le prix de leur croissance devait être accepté, ou s'il ne vaudrait pas mieux laisser les plus gros chiens se mettre en pièces et continuer à mener des affaires à leur taille en se protégeant d'ennemis plus modestes.

Le signal de son beeper retentit. Il se leva et se dirigea vers la porte vitrée, avec l'espoir qu'ils auraient, pendant qu'il gambergeait, choisi la tranquillité,

fût-elle relative, plutôt que l'ambition.

13 août 2040

Les cinq rivaux étaient Valdez Geral de Sao Paolo, Hseng Constructions dont le siège était à Shangai, Cogivia Holding de Lyon, Thorsen Public Works, basée à Oslo, et les Turcs d'Ozdömir Antalya Limited.

La plus petite de ces firmes, Thorsen, valait au moins dix fois les actifs de Jordao. Pour Hseng, cela montait à plus de soixante. Elles disposaient d'environ quatre-vingts à plus de trois cents agents professionnels pour leur défense, concept englobant les actions offensives appropriées. Et ces cons de Jordao avaient décidé de s'accrocher.

Les cibles que Clayborne devrait protéger n'avaient rien à voir avec ces forteresses dans lesquelles les plus grandes organisations concentraient la résidence de leurs dirigeants et leurs outils de production les plus sensibles. La propriété familiale, acquise quelques années plus tôt et où vivaient les familles des frères Milton et Paulus, était une maison de maître construite vers le début du vingtième siècle, et restaurée par ses occupants antérieurs, descendants d'un exportateur de café. Elle avait de beaux murs épais qu'une roquette moderne aurait traversés comme du fromage blanc. Le bâtiment et ses annexes se dressaient au milieu d'un parc de trois hectares. Le principal lieu de stockage des machines et du matériel, ainsi que les bureaux de la compagnie, constituaient un complexe à une trentaine de kilomètres au nord.

Certaines améliorations pourraient être réalisées par l'entreprise elle-même : c'était le cas de l'aménagement de véritables bunkers dans les caves, du renforcement des murs ou de la pose de dispositifs capables d'arrêter des véhicules lourds. Clayborne savait à quels prestataires s'adresser pour les transformations plus pointues. Mais tout cela prendrait du temps.

Ce qui lui manquait le plus était peut-être un bon adjoint. Lavinia Flores était loin d'être un Casady. Il n'aurait pas de peine à lui trouver des tâches à sa mesure, mais cela ne résolvait pas son problème.

L'idéal, avait-il pensé, ç'aurait été quelqu'un dans le style de Gianna Caprara, la policière italienne qui lui avait permis de retrouver Vincenzo Waltin. Et qui du même coup, involontairement, l'avait égaré sur une fausse piste ; la jeune femme avait pris un risque énorme en l'informant plutôt que le ninja d'Eien qui chassait la même proie. Elle l'avait fait pour sauver l'épouse d'un collègue, que le virus Aryta tuait à petit feu. Ça forçait le respect. Mais ce qui l'avait fasciné chez elle était moins son courage que cette espèce d'intensité, sombre et dévorante, avec laquelle elle semblait appréhender le monde et les gens.

Il avait même suggéré qu'elle pourrait rejoindre son équipe, à Castell One. Elle avait décliné. C'est dire s'il aurait eu plus de chance en lui proposant d'embarquer sur le rafiot qu'il commandait aujourd'hui. Il n'avait plus eu aucun contact avec elle. Deux ou trois fois, à son insu, il avait utilisé ses canaux d'information, ceux qu'il n'avait plus, pour prendre de ses nouvelles,

et surtout s'assurer qu'Eien respectait le pacte conclu au sujet de sa vie, lors de la visite de Clayborne dans leur virtualité médiévale. Il avait vu des images d'elle, sortant de son commissariat milanais, ou lors d'un week-end à Bologne avec son amant, un critique d'art.

Il regrettait qu'ils ne se soient pas revus après sa visite à la femme de son collègue, l'immense métis, à la clinique de la forteresse. Caprara lui avait demandé un renseignement sur les capacités des tueurs d'Eien ; il n'était pas question de lâcher cette information d'une forte valeur stratégique. « Je vous le dirai peut-être un jour », avait-il répondu, comme s'il sous-entendait qu'une prochaine rencontre était inscrite dans les astres. Et quand il avait demandé où elle s'était cachée après lui avoir donné le tuyau sur Waltin, elle lui avait retourné ses propres mots. Bien fait pour sa gueule. N'empêche qu'il aurait voulu savoir, que ça le torturait quand il y pensait. Ça n'avait rien à voir avec l'impact qu'elle avait eu sur lui. C'était de la curiosité dans ce qu'elle a de plus pur, de plus féroce.

Il retournerait peut-être à Milan, pour s'asseoir à sa table dans le petit restaurant où elle allait souvent, près du commissariat, ou monter à l'étage de la galerie où ils avaient négocié leur marché, afin d'échanger ces parcelles de vérité. Il faudrait juste expliquer cela à Victoria.

Mais chaque chose en son temps.

22 août 2040

John de Vetri pleurait parfois sur son pays.

Il y avait sur le manteau de la cheminée non pas un, mais trois cadres digitaux qu'il gardait allumés ; les images qui défilaient étaient celles qui représentaient le mieux l'esprit, les vertus foncières des États-Unis d'Amérique : plusieurs le représentaient avec son épouse Monica et leurs deux enfants. Il y avait quelques photos d'églises, d'autres de paysages : rivières, forêts, aubes et crépuscules.

Américain, John de Vetri l'était infiniment. Descendant d'émigrants italiens de la région de Vérone, et donc peu suspects d'avoir nourri les rangs de la mafia sicilienne, il avait étudié l'économie et l'histoire, puis repris la petite entreprise paternelle d'importation de produits alimentaires, qu'il avait vendue en 2021.

De Vetri était croyant et pratiquant ; néanmoins, sa position en tant que chrétien lui était progressivement devenue inconfortable. De longue date, les catholiques avaient, d'une certaine manière, été marginalisés dans une certaine société typiquement conservatrice et fortunée. WASP, disait-on : White, Anglo-Saxon, Protestant. Ce qui n'empêchait pas, bien sûr, que l'on fréquentât des papistes assez élevés dans l'échelle sociale et patriotique. Plus encore s'ils votaient républicain. Mais une subtile faille subsistait, comme il en existe entre des groupes que tout le reste, par ailleurs, voudrait identifier.

Donc, de Vetri assumait sans douleur son catholicisme dans son milieu de prédilection. Sa situation, toutefois, s'était dégradée quand l'Église de Rome,

avec une rapidité stupéfiante en regard de l'histoire, avait opéré l'incroyable mue transformant un appareil autoritaire et pyramidal en une structure fédérative et démocratique, avec l'inimaginable élection du pape par l'ensemble des catholiques détenteurs de la licence appropriée, et les trahisons inconcevables qu'avaient constituées l'acceptation du mariage des prêtres et l'ordination de femmes.

C'est à ce moment qu'il s'était jeté dans la rédaction de son premier livre. *The Fall of the Catholic Church or The Holy Suicide* avait connu un certain succès, tant chez les catholiques réfractaires à l'aggiornamento que chez les WASPs. En effet, de Vetri s'y référait au conservatisme des protestants américains, garant d'une foi vivante et pérenne, en totale opposition avec la révolution désastreuse voulue par le concile Vatican III.

De Vetri n'entendait pas abandonner le catholicisme, mais se considérait comme un résistant de l'intérieur, appelé par sa foi à lutter de toutes ses forces en vue de la restauration d'une Église vraie, intègre, éternellement sainte et catholique. Il avait été invité à participer aux cérémonies et séminaires de travail de catholiques américains réfractaires, mais aussi à des célébrations et colloques d'églises protestantes.

En 2028, la révolution biblique avait renversé les structures démocratiques du pays, instituant l'Union des États Bibliques Américains sur un territoire amputé de New York et de la Californie. John de Vetri n'était pas très à l'aise avec la révolution et l'instauration d'une théocratie américaine. Une telle entité lui semblait de nature à détourner à terme les gens de la religion et de la foi, l'exemple iranien étant assez parlant. D'autre part, la personnalité de Beveridge et de certains membres du Parti biblique le laissait dubitatif. Dans ses discussions avec ses relations, il était resté relativement discret sur ce thème, tant l'instauration du nouveau régime semblait largement acceptée, les plus sceptiques définissant l'avènement de l'Union, avec toutes ses conséquences, comme une forme de mal nécessaire à la préservation des valeurs nationales.

De Vetri n'avait pas été le seul stupéfié par l'improbable désignation de Montgomery comme capitale du nouvel État. Dans les salons où il avait ses entrées, on avait souvent évoqué, avec des sourires convenus, le caractère impénétrable des voies de Dieu.

Mais voilà, au fil du temps, les desseins du Très-Haut, relayés par le grand pasteur du peuple américain, devenaient de plus en plus opaques.

Durant l'année suivant la révolution, de Vetri avait cependant publié deux ouvrages favorables au régime. Mais le visage autoritaire et parfois délirant du nouveau pouvoir n'avait pas manqué d'éroder son capital de sympathie politique. L'institution de l'examen Bible and Faith, en 2031, avait achevé de le convaincre que le président Beveridge et ses alliés prenaient résolument le cap de la dictature.

C'est alors qu'il avait écrit *Crossing the Terrible Line*, un ouvrage bref et corrosif sur la dérive du régime ; sans mettre en cause les fondements de la

société biblique, de Vetri n'y épargnait guère ses critiques envers l'action des autorités. Cette parution avait jeté une première ombre sur les relations de l'auteur avec la bonne société conservatrice. Par ailleurs, des incidents techniques et contretemps avaient perturbé la distribution de l'ouvrage sur le territoire national. C'est surtout à l'extérieur, parmi les exilés américains, qu'il avait connu le succès, des éditeurs européens ayant repris le flambeau après la défection de la maison américaine qui n'avait pas jugé opportun de procéder à une deuxième édition.

Durant les deux années suivantes, de Vetri, moins sollicité par les talk-shows qu'à l'époque de ses premiers ouvrages, avait fait preuve de modération en expliquant que Beveridge et les autres dirigeants de la nation étaient confrontés à une tâche d'une telle difficulté que des erreurs ponctuelles étaient inévitables ; il concevait dès lors son livre comme un instrument de réflexion, un rappel destiné aux hommes que Dieu avait placés aux commandes de l'UABS. Bien que toujours objet d'une surveillance progressivement allégée, il était resté persona plus ou moins grata dans les cercles proches du pouvoir, conscients des vertus d'un aiguillon, de la pertinence potentielle des propos d'un bouffon.

Et puis, alors que de Vetri se trouvait en vacances en République martiniquaise, son nouvel ouvrage était paru en Europe et au Canada.

Avec *Did God Really Say That ?*, il jetait aux orties les précautions dont il avait témoigné jusque-là. Les deux années supplémentaires passées à observer la brutalité du régime et l'hypocrisie des milieux qu'il connaissait le mieux l'avaient convaincu de s'exiler à son tour. Mais surtout, il éprouvait un écrasant sentiment de trahison. Car l'homme n'avait rien perdu de sa foi, et détestait d'autant plus l'usage qu'en faisaient Beveridge et sa clique.

De Vetri vivait maintenant en France. Sa maison était une ancienne ferme dans un hameau du Périgord. Il était seul, ce soir. Sa fille était interne dans le service d'oncologie d'un hôpital de Genève ; son fils étudiait la musicologie à Cologne. Quant à son épouse, elle se trouvait pour la semaine à Lyon où elle participait à un congrès sur la littérature médiévale.

Il était près de minuit. De Vetri décida d'aller se coucher. Il avait bien avancé et pourrait achever son nouveau livre dans les prochaines semaines. Histoire d'enfoncer le clou. Rien que le titre du bouquin allait donner des aigreurs aux Apôtres du Cénacle.

The Pimps of Faith. Les maquereaux de la foi. Ça ferait d'autant plus mal qu'avec le temps, pas mal d'Américains aussi fervents que patriotes avaient eu le loisir de se poser quelques questions, même si leur éducation globale les portait plus à pleurer dans des églises en tenant des bougies qu'à s'interroger sur le réel.

Il traversa le salon jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le verger. Un petit croissant de lune – en D, et donc croissante – éclairait le jardin derrière les vitres blindées. Un instant, il chercha du regard les policiers que le gouvernement français payait pour sa protection, sans parvenir à les

localiser.

De Vetri finissait de se laver les dents quand le bruit l’alerta. Un fort craquement, suivi d’un sifflement flûté qui parut tourbillonner au rez-de-chaussée. Il sortit de la salle de bains, tendit l’oreille sur le palier. Le sifflement avait cessé ; ce qu’il entendait, maintenant, c’était le vent dans les ramures des chênes. La porte était ouverte. Jetant au loin sa brosse à dents, il courut vers la porte de la pièce de sécurité maximale, à l’autre bout du couloir.

Cinq ou six mètres, qu’il ne franchit jamais.

L’Archange fut sur le palier, s’alluma comme une étoile, et la clarté jaillit de lui, blanche et brutale, aveugla sa proie tétanisée.

« Fa-bu-leux », pensa Clayborne.

Il était superbe. Passé le premier éblouissement, on pouvait – surtout quand on était dans le Corpus, qu’on activait des filtres, qu’on mettait le ralenti – l’admirer dans sa splendeur. De son aube émanait une lumière si blanche qu’elle éclairait votre âme ; on devinait ses traits, fins et nobles, on s’émerveillait de sa blondeur chaude. Le déploiement doux et majestueux de ses ailes à demi repliées vous donnait le frémissement de la grâce.

Sauf quand vous alliez mourir.

Clayborne mit fin à l’immersion. Le Corpus, l’enfant génial de Malcolm Oliveira, contenait seize reconstitutions d’assassinats qui mettaient en scène les Archanges, les tueurs d’élite de l’UABS. Le meurtre du dissident John de Vetri était celle dans laquelle on observait au mieux l’impact visuel et psychologique des flashes holographiques qu’ils utilisaient parfois. Ce qu’il venait de voir recoupait assez bien les quelques secondes d’enregistrement réel de ces exécuteurs qui dormaient dans les banques de Castell One.

Castell One, c’était le passé. Là-bas, il aurait pu consulter jour et nuit le Corpus sans écorner son budget sécurité. Ici, deux heures de consultation mensuelle confinaient au gaspillage de ressources.

Mais outre l’immense valeur documentaire du bébé d’Oliveira, Clayborne avait, depuis peu, un autre motif de parcourir la liste des reconstitutions enfouies dans ses mémoires.

Toujours rien sur la mort de Mannering.

Le formidable coup frappé par le Fantôme de Joan Lockwood et ses complices ne faisait l’objet d’aucun document dans la base de données qui constituait la référence absolue de ce type d’action. Évidemment, il n’y avait aucune chance pour qu’Oliveira et ses experts possèdent des témoignages visuels de la fin du président de Haviland Corporation : il n’en existait aucun, toutes les caméras du Cercle intérieur ayant été désactivées selon ses propres ordres. Mais l’absence de reconstitution virtuelle signifiait autre chose. Elle entérinait la version du suicide sans intervention extérieure.

Et cela le replongeait dans les affres de la schizophrénie. Car si, pour le monde entier, Adrian Clayborne n’avait pas failli, il y avait là de quoi

conforter Haviland Corporation dans l'illusion que GHOST était une fiction imaginée par Herbie et son ordre.

Une fiction... Il devait admettre qu'il aurait pu le croire lui-même, s'il n'avait fait plus d'une fois l'expérience de la véracité des informations que vendait l'ordre des Chroniqueurs. Cela avait commencé à Vancouver. C'étaient bien la piste fournie par Herbie qui avait permis l'arrestation des quatre auteurs de la tentative de meurtre contre Alvin Draper. L'arrestation de deux d'entre eux, en fait, un petit trafiquant de drogue et une prostituée toxicomane soupçonnée d'avoir éventré l'un de ses clients l'année précédente. Leurs deux complices étaient morts sur place, ayant tenté de tirer sur les agents venus les embarquer. C'était peut-être vrai.

Incidemment, les Chroniqueurs avaient conclu que la survie de Draper était due au hasard et non à une intervention divine. Ça, Clayborne aurait pu le dire.

27 octobre 2032

— Vous êtes sûr que c'est mieux sans glace ? demanda-t-il.

Le Noir éclata de rire.

Clayborne sut qu'il s'en souviendrait, de ce rire improbable : aigu d'abord, perçant comme un rire de femme un peu saoule, ou sous l'emprise de la coke, et cela dégringolait, descendait l'échelle des fréquences comme un skieur dévale une pente, abordait le registre des graves et s'y enfonceait avec délice, jusqu'à ce que la voix fût celle d'un chanteur de gospel.

Un brin gêné, Clayborne observa le bar et sa clientèle. Au rire du Chroniqueur succéda un silence brusque, qui ne dura que quelques secondes. Ensuite, ce furent les clients qui rigolèrent, avant de se désintéresser des deux hommes.

— De la glace, s'exclama Greenwood, inconscient de l'intérêt qu'il venait de provoquer. De bons gros cubes de glace dans un Speyside de quinze ans d'âge ! La glace, c'est pour les hockeyeurs !

— D'accord. Et si vous me disiez ce que vous attendez de moi...

— Je vais le faire, mais d'abord, je dois vous dire pourquoi.

Il prit le temps d'une gorgée d'alcool. Clayborne n'arrivait pas à savoir si le Noir cabotinait consciemment.

— Vous le savez sûrement, reprit l'homme en déposant son verre sur la barre avec une délicatesse de bijoutier, les ordres religieux reposent tous, en plus du socle commun de leur foi, sur une... fascination extrême pour un élément particulier du dogme. Le plus souvent, il s'agit de la vie d'un saint. Pour nous, ce sont les interventions salvatrices de Jésus dans l'existence de certains individus. Les miracles.

— Pourquoi Jésus seulement ? Son père a pris sa retraite ?

— Monsieur Clayborne, vous êtes un infâme blasphémateur. Mais la question est pertinente – nous l'entendons souvent. Notre théologie est une chose assez complexe. Pour simplifier, comme je le fais dans les bars avec les

mécréants, je dirais que nous considérons Jésus comme le bras agissant de Dieu sur la Terre, comme de son vivant.

Greenwood lui raconta alors comment, en 2014, à Miami, l'ancien inspecteur de police Horatius Miller avait créé l'ordre des Chroniqueurs des Miracles de Jésus. Comment depuis ce jour, ses adeptes, une poignée d'abord, un peu plus aujourd'hui, avaient parcouru le monde pour déterminer si des cas de survie, très peu probables et difficilement explicables, étaient dus aux seules circonstances ou relevaient de l'intervention divine.

— Nous avons un réseau d'informateurs qui nous font part des événements qui nous intéressent, et lorsque la probabilité initiale est suffisante, un de nos membres procède à une analyse afin d'étudier le cas.

— Je suppose que c'est là que je vous demande en quoi cela me concerne.
Le Noir sourit.

— Oui, je crois que c'est là. Mais permettez-moi de commencer par une question : compte tenu de ce qu'a subi votre équipier, quelle était selon vous la probabilité qu'il survive ?

— Très faible, j'imagine. Du cinq pour cent, ou quelque chose comme ça.

— D'après les éléments dont je dispose, dit Greenwood, la probabilité était d'environ une sur douze mille.

Clayborne fronça les sourcils.

— Une sur... De quels éléments est-ce que vous parlez ?

— Eh bien, le type de munition utilisé, le nombre de balles qui ont touché votre collègue, les points d'entrée et de sortie de son corps, et en particulier la distance entre leurs trajectoires et les organes vitaux...

— Attendez, comment est-ce que vous savez tout ça ?

— Lorsque Miller a créé notre ordre, il s'est vite rendu compte, avec ses premiers adeptes, que ses besoins financiers seraient très lourds. Il s'agissait de trouver des activités annexes pour les couvrir. Ils ont opté pour le commerce des informations. Et franchement, nous sommes assez bons.

— À l'évidence. Donc, une chance sur douze mille.

— À peu près. Et pourtant, votre équipier va s'en sortir. Pourquoi ? Est-ce que c'est le jeu du hasard, un énorme dé, avec des dizaines de milliers de côtés, qui s'est arrêté sur le bon ?

— Et quoi d'autre ? La main de Jésus ?

— C'est à cette question que nous cherchons à répondre. C'est pour ça que nous existons.

Clayborne, qui habitait le quartier depuis deux ans, n'était jamais entré au Shiver auparavant. « Marrant », pensa-t-il, « ce qu'il faut pour faire des choses toutes simples. » L'établissement commençait à se vider. L'endroit n'était pas désagréable, avec ses fauteuils clairs et les cubes de granit bleu qui servaient de tables basses.

— Donc, si j'ai bien compris, reprit-il, vous passez les candidats miracles au microscope et vous décernez les certificats d'authenticité ?

— C'est bien résumé...

— Et quand vous décidez qu'un événement est bien un miracle, qu'est ce qui se passe ? demanda-t-il. Vous décrêtez un jour de fête ?

— Non. Nous l'enregistrons dans notre registre, la grande Chronique des Miracles de Jésus.

— Dans quel but ? Pour laisser un... témoignage ?

— Oui et non. En fait, nous dressons une sorte de carte des miracles.

— Une carte ?

— Oui. Puisqu'il est impossible à l'homme d'observer le divin de manière directe, nous tentons de l'appréhender par le biais de ses manifestations. Le sens ultime de notre quête est d'établir une cartographie des desseins de Dieu, avec l'espoir que la connaissance du projet nous donnera une certaine connaissance de son auteur.

Clayborne ressentit, au fond de lui, une bouffée de colère envers les défenseurs des Bruins et leur fébrilité.

— D'accord, dit-il, alors, si je comprends bien, un de vos informateurs vous a fait savoir qu'un flic d'Edmonton s'accroche à la vie alors qu'on devrait l'enterrer avec la médaille du devoir.

— C'est bien résumé.

— Et vous vous attendez à ce que le partenaire du flic en question vous aide à déterminer si c'est Jésus qui lui a sauvé la mise ?...

— En quelque sorte.

— Mais d'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, vous connaissez aussi bien les faits que les chirurgiens qui ont opéré Draper. Alors je vois mal ce que je pourrais vous apprendre.

— Nous ne travaillons pas qu'avec des données matérielles. Il y a aussi beaucoup de questions à propos de la personne concernée : sa foi, ou son absence ; sa nature profonde, sa conception des mystères du monde... C'est sur ces points que vous pourriez m'aider.

Clayborne hocha la tête, de cette manière qui veut dire « C'est bien ce que je pensais ». Puis il avala la dernière gorgée de Strathisla, et reposa le verre sur le bar.

— Eh bien, monsieur Greenwood, dit-il en se levant, il ne me reste qu'à vous remercier pour cette intéressante présentation des whiskies écossais. Vous avez réellement étendu le champ de mes connaissances.

— Je pourrais l'étendre davantage.

— Je crois que je me débrouillerai ; il y a un très bon magasin d'alcools sur la cent septième.

Il entreprit de contourner le tabouret du Noir.

— Je suis sûr qu'ils sont très bien, dit Greenwood ; mais eux, ils ne vous diront pas qui a fourni la voiture utilisée par vos agresseurs.

Clayborne s'arrêta.

Soudain, il y avait quelque chose dans l'air du bar qui semblait absorber les sons. Il se retourna. Greenwood, sur son tabouret, le regardait.

— Je ne trouve pas ça très drôle, dit Clayborne.
— Moi non plus.
— Merde, à quoi est-ce que vous jouez ?
— Monsieur Clayborne, dit lentement le Chroniqueur, je vous jure que je ne joue pas ; et je pense que vous devriez vous rasseoir.

29 août 2040

Ça avait commencé peu avant 8 heures.

Il y avait eu cet appel de Lavinia Flores, qu'il avait postée à l'aéroport, mentionnant l'arrivée de deux avions privés dont avaient débarqué une vingtaine de jeunes hommes et femmes avec leurs bagages, des sacs apparemment identiques. Ils étaient montés dans des vans et des berlines aux vitres sombres et le convoi avait pris la direction des faubourgs de l'ouest de la ville. Flores, du fait de la distance séparant son point d'observation, derrière une des baies vitrées du niveau des arrivées, de la zone de débarquement de l'aviation générale, n'avait pas pu transmettre d'information plus précise que l'immatriculation des deux avions.

Il avait transmis ces informations à Simon Olausson, le chef de l'équipe de Gerschmann, qui allait couvrir autant que possible les déplacements de tout ce petit monde. Les arrivants n'avaient peut-être aucun rapport avec la menace concernant Jordao Limited.

Il rechercha d'abord l'identité de l'exploitant des avions. L'immatriculation était péruvienne. Ils étaient enregistrés par Incatech Aviation, une société d'affrètement de Lima. La consultation du registre commercial de la ville ne lui fournit aucune information utile concernant la structure du capital ou la liste des actionnaires de la compagnie. Les appareils étaient arrivés de Caracas.

Il dut attendre 10 h 40 pour qu'un drone lancé par les hommes de Gerschmann localise deux vans correspondant aux véhicules repérés par Flores ; ils venaient de sortir d'un entrepôt situé dans une zone industrielle à une dizaine de kilomètres de l'aéroport.

Moins de trois minutes après l'appel des hommes de Gerschmann, les deux véhicules se séparèrent à une intersection, l'un tournant à gauche vers le nord, l'autre continuant tout droit.

— Je n'ai qu'un drone sur la zone pour le moment, demanda la voix d'Olausson, lequel est-ce que je suis ?

En gardant leur cap, les vans arriveraient, l'un dans le quartier où résidaient les Jordao, l'autre dans le secteur des bâtiments de l'entreprise.

— Restez sur celui qui vient vers nous, dit Clayborne. Assurez-vous qu'ils ne le repèrent pas. C'est probablement une reconnaissance, mais que vos hommes soient prêts si je me trompe.

— Ils le sont ; j'aurai un drone sur l'autre véhicule dans cinq minutes.

— OK.

Quelques minutes plus tard, le van qui avait pris la direction de la maison

des Jordao s'arrêta au bord d'un trottoir, dans un quartier où se trouvaient surtout des immeubles de cinq ou six étages, dont les rez-de-chaussée étaient occupés par des petits magasins. La caméra du drone montra que le van était immobilisé à quelques mètres d'une blanchisserie. Même en ajoutant le grossissement de son propre zoom à celui du drone, Clayborne ne pouvait distinguer les passagers derrière les vitres filtrantes.

— J'ai l'autre véhicule en visuel, dit Olausson.

— Envoyez.

L'autre van roulait à vitesse moyenne vers le centre opérationnel de Jordao Limited.

— Arrivée estimée, onze minutes, annonça le mercenaire.

À l'heure prévue, le véhicule passa devant le mur d'enceinte et le portail d'accès.

— Ils devraient tourner au prochain giratoire pour refaire un passage, dit Olausson.

— Regardez, l'autre repart !

Le premier van se coulait dans le trafic et reprenait la direction de la résidence.

— Avec la circulation dans le secteur, ils en ont pour un bon quart d'heure, dit Olausson.

Quelque chose montait en Clayborne, l'excitation de l'engagement proche, la tension corrosive et pourtant ludique qu'il n'avait pas ressentie depuis qu'il avait quitté Castell One.

Comme prévu, le véhicule qui avait longé le mur de l'entreprise tourna au giratoire le plus proche et passa à nouveau devant le mur. Moins de trois minutes plus tard, il tournait dans une rue perpendiculaire et prenait, avec plusieurs détours brefs, le chemin du bâtiment dont il était sorti.

L'autre van passa près de la propriété vingt-deux minutes plus tard, des travaux à un carrefour ralentissant la circulation. Les caméras installées sur le périmètre ne permirent pas d'apercevoir davantage les occupants malgré les logiciels de traitement d'image.

Le véhicule roula encore pendant plus d'une demi-heure avant de repasser à proximité de la propriété, cette fois sur l'avenue parallèle, à l'arrière de la maison. Il continua ensuite sa route et, au terme d'un itinéraire complexe dans la portion sud-ouest de la ville, rallia sa base qu'il atteignit à 12 h 51.

Plus rien ne bougea durant les deux heures qui suivirent et il eut un briefing avec Olausson. Les drones se relayaient pour surveiller à bonne distance le hangar où étaient réunis les commandos. Il fallait éviter d'apprendre à ces types qu'on les avait à l'œil. Clayborne manquait d'effectifs pour tenter une reconnaissance rapprochée. Les agents de son équipe n'avaient pas la formation requise, et ceux d'Olausson n'étaient pas assez nombreux pour qu'il puisse se permettre de dégarnir ses défenses sur les deux sites menacés.

— Nous ne savons même pas s'ils sont là pour nous, dit Clayborne.

— Je crois que nous le saurons bientôt, dit Olausson.

Clayborne était du même avis. Les équipes offensives ne restaient guère sur les sites visés plus longtemps que nécessaire. Que la cible de l'équipe venue de Caracas soit ou non la compagnie Jordao, elle serait probablement attaquée dans les vingt-quatre heures.

Voire un peu moins.

29 août 2040

Avec un profond soupir, Clayborne se renversa dans le fauteuil, cacha un instant ses yeux fermés derrière l'abri de ses paumes.

Il aurait mieux fait de rester chez Haviland, Mannerling mort ou pas.

Même avec l'assistance de De Soto, le plus qualifié de son équipe en matière d'informatique, il s'était brisé sur les pare-feu des banques de données qui auraient pu contenir des informations susceptibles de relier les passagers des avions péruviens à une quelconque entreprise. Quelques mois plus tôt, placé dans la même situation, il aurait peut-être déjà eu l'organigramme de leurs commanditaires et le catalogue de leurs armes, sans compter la liste des sites qu'on pourrait frapper à titre de représailles. Là, il n'avait pas les moyens d'espionner les types dans leur base avancée, et ne pouvait que spéculer sur leur puissance de feu.

Il avait su ce qui l'attendait quand il avait accepté ce travail. C'était même ce qui l'avait séduit : partir de presque rien, travailler avec peu. Revenir au stade artisanal, en se disant que cette configuration laissait une grande place au talent pur du stratège, qui ne pouvait plus pallier ses limites par une débauche de technologie. Bien vu, Adrian, mais il aurait donné cher pour disposer d'un satellite et d'une escadrille d'hélicoptères Phalanx avec tous les accessoires appropriés.

Les frères Jordao étaient restés à l'intérieur de la maison avec leurs familles, prêts à descendre au sous-sol sur un signal. Quitter la relative sécurité de la résidence protégée aurait été un mauvais choix. Quant à Jane-Esther, elle était au Chili, à s'occuper de ses vins.

Il reprit la liste des atterrissages à Caracas, d'où avaient décollé les jets de l'Incatech. Des vols privés en provenance de tous les pays où étaient basés les concurrents de Jordao Limited y avaient atterri dans les heures précédant leur départ, à l'exception de la Norvège, ce qui permettait peut-être d'exclure Thorsen Public Works.

Une tentation montait en Clayborne, qu'il réprimait avec rage. Appeler Casady, juste lui demander si d'aventure les gigantesques oreilles de Haviland Corporation n'auraient pas capté quelque chose sur une opération en cours dans le coin. Ou peut-être un coup de Sky Ring sur la zone quand les autres se remettraient à bouger.

Exclu. Ni Haviland ni Casady ne lui devaient ça. Ce genre de mendicité l'aurait déconsidéré auprès des deux, et bien plus envers lui-même. Il ne

pouvait à la fois quitter Haviland et y garder une place privilégiée, sorte d'absent qu'on attendrait toujours, d'ami pour lequel on réserverait une chaise à la table des repas et des complicités. Mais il s'était trompé sur une chose : de Haviland et lui, c'était la compagnie qui le plus vite avait tourné la page. Et c'est ainsi qu'il s'était retrouvé, quelques semaines après son départ effectif, à porter un badge de visiteur dans les couloirs dont il connaissait chaque mètre, chaque piège et chaque tournant. Ce morceau de plastique, il le portait encore en pensée, ça lui revenait parfois, comme à présent, il lui semblait que ce truc était là, qu'il lui brûlait la peau.

Bon. C'étaient des conneries. L'important, maintenant, c'était l'action qui se préparait, l'attaque probable qui viserait ses employeurs, le langage des armes. Sa mort, peut-être.

Appeler Victoria.

30 août 2040

Ils sortirent à 23 h 11. Quatre véhicules, cette fois, et cinq minutes plus tard, il apparut qu'ils prenaient tous le chemin qui menait à la maison des Jordao.

— Et merde, murmura Clayborne.

— Ça se concentre sur vous, dit Olausson. Je vous envoie une partie de mes gars.

— Allez-y.

Il informa par radio le peloton qu'il avait sur place. Il entendit les hommes échanger des consignes, et le claquement de chargeurs introduits dans les armes. Les Jordao étaient tous au sous-sol depuis trois minutes.

Clayborne se leva, prit l'Ingram Warlord posé sur son bureau, le glissa dans l'étui qu'il avait à la ceinture et sortit dans le couloir. Avant d'atteindre l'escalier, il appela Moreira, qui avait pour tâche de rester avec les Jordao au sous-sol après s'être assurée qu'ils y descendent.

— On dirait que ça va chauffer ici, dit-il. Vous savez ce que vous avez à faire.

— OK, je suis prête dit la jeune femme.

Il apprécia la fermeté de sa voix. À quelques minutes de la bagarre, elle agissait en parfaite professionnelle. Bernadette Moreira était moche, grosse et affligée de poussées d'acné qui résistaient aux meilleurs médicaments. En dépit de quoi Clayborne eut une pensée pour Diana Barros. Pas le moment.

Les gardes s'étaient positionnés selon les schémas maintes fois entraînés.

— Attendez, ils ont bifurqué !

Clayborne s'immobilisa, la main posée sur l'oreillette.

— J'écoute...

— On dirait que... D'après ce que j'ai, deux voitures ont tourné vers le nord.

— Les autres ?

— Elles viennent toujours sur vous...

— OK, j'attends la suite.

Il passa entre les deux agents positionnés dans le vestibule, sortit de la maison et courut jusqu'au portail, où il échangea quelques mots avec Gudson et Leollo.

La nuit se faisait fraîche. Un plafond de nuages bas s'installait sur la ville. Clayborne revenait vers la porte quand Olausson rappela.

— Je confirme : deux des voitures roulent vers l'est ; si elles tournent à gauche dans une minute, elles remontent bien vers nous. Rien de changé pour vous.

Clayborne vérifia encore une fois que les clips de fixation de son gilet de protection étaient bien fermés. Ça le sauverait peut-être. Merde, il avait l'impression de flipper. Dans le milieu, on disait que la peur, si l'on était fait pour ce job, ça se distillait tout seul, et que l'alcool produit s'appelait excitation.

Le digicom sonna.

— Ouais.

— Les deux bagnoles sont bien en train de remonter vers le nord. À cette vitesse, on se rencontre dans huit à neuf minutes.

— Vos options ?

— Je place mes deux véhicules dans des rues perpendiculaires et je les laisse passer. Ensuite, chacun prend une direction.

— Bien vu.

Le plan d'Olausson se tenait : dans quelques minutes, les assaillants auraient un groupe dans le dos en attaquant le siège de l'entreprise, et les défenseurs de la maison recevraient du renfort. Il consulta les caméras couvrant l'avenue. La circulation devait faire du huit cents voitures à l'heure.

— Nous sommes en position, dit Olausson. Je vais... Merde !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'ai plus d'images du drone sur les nôtres.

— Et l'autre ?

— Opérationnel. Ils roulent toujours vers vous.

— Distance ?

— Difficile à dire. Peut-être un kilomètre.

La fête allait commencer.

Clayborne sortit l'Ingram de son étui.

— Action imminente, communiqua-t-il à son équipe.

Amour, avenir, prudence. Il n'aurait pas dû appeler Victoria.

— L'autre drone est HS, dit la voix d'Olausson.

Clayborne détesta ce qu'il venait d'entendre. Il fallait être extrêmement fort pour neutraliser les drones.

Il vit, sur son com, quelques voitures passer devant la maison. Le premier van ennemi apparut, tout à fait à gauche de l'image.

— Ennemi dans la rue, dit-il dans son micro.

Olausson cria. Un grondement de statique déchira les oreilles de

Clayborne. Des rafales, d'autres cris. Encore du bruit parasite. La qualité du bruit de fond changea, comme si une portière venait d'être ouverte.

Puis il y eut d'autres rafales, plus dans les écouteurs, mais derrière la porte de la maison qui vibra dans son cadre. Des tirs brefs, et deux explosions retentirent.

— Guadalupe ?

— Présent. On dirait qu'ils sont passés sans s'arrêter.

Sur l'écran du com, Clayborne vit l'arrière du second van qui s'éloignait. Il se leva et courut vers la porte, passant entre les deux gardes. Il y avait de la fumée devant la maison. Une brèche dans la partie supérieure du mur d'enceinte. Les bords de la brèche, particulièrement lumineux dans le viseur infrarouge, devaient encore être brûlants.

— Gardez vos positions, ce n'est peut-être pas fini ici, commanda-t-il en entrant dans la maison.

— Olausson, comment ça marche ? demanda-t-il.

Il entendit un souffle rauque, des coups de feu, un concert de klaxons. Olausson criait des ordres.

Clayborne appela Lantieri, posté à l'arrière.

— Rien à signaler, répondit l'homme.

Clayborne revint sur le canal d'Olausson. Il n'eut pas besoin de comprendre le suédois pour reconnaître une litanie de jurons. Les autres cris étaient ceux d'hommes blessés.

31 août 2040

Vingt millisecondes après le début de l'explosion, le processeur du système Dual Spectrum avait libéré les deux gaz qui, se mélangeant, l'avait étouffée en un peu plus de soixante autres millisecondes. Deux des occupants de la voiture avaient tout de même été sérieusement blessés.

— Il n'y a pas plus d'un mois que nous avons installé ce truc sur nos véhicules, dit Olausson, je ne pensais pas le tester aussi vite en conditions réelles. Rien à dire, ça aide, même si une roquette plus lourde nous aurait tués tous les quatre.

— Les drones ont été neutralisés quelques minutes avant qu'ils changent d'itinéraire et vous tombent dans le dos, dit Clayborne. Une synchronisation parfaite. Ils auraient pu concentrer ensuite toutes leurs forces sur ce site, et sa défense était à moitié dégarnie.

— Ouais, admit Olausson, si leur deuxième véhicule ne s'était pas pris ce camion en débouchant sur l'avenue ; mais pourquoi est-ce que le conducteur était seul à bord ?

— On va le lui demander, dit Clayborne.

Les hommes de Gerschmann Security avaient monté leur unité médicale dans un des secteurs les mieux abrités du site, un hangar dans lequel étaient stockés des sacs de ciment et d'autres matériaux de construction. La toile

métallisée se déployait en quelques minutes sur une structure télescopique. Bien que fine et souple au toucher, elle pouvait stopper des projectiles légers ou des éclats de grenade. La tente mesurait environ douze mètres sur quatre. Deux salles d'opération d'urgence se trouvaient à l'intérieur, ainsi que des lits pour six personnes. Deux d'entre eux étaient occupés par les blessés de l'équipe.

En outre, un segment de la tente pouvait être cloisonné par une paroi semi-rigide qu'on n'ouvrait que de l'extérieur. Parfait pour confiner un ennemi blessé.

Olausson introduisit le code déverrouillant l'ouverture au milieu de la paroi.

— Appelez si nécessaire, dit-il en désignant son oreillette. Mais je doute qu'il vous pose un problème.

— Je crois que ça ira, dit Clayborne.

Olausson referma derrière lui.

D'abord, il ne vit pas le visage de l'homme, à cause des sachets de perfusion suspendus à côté du lit. Le blessé était allongé sous un drap, les bras posés sur celui-ci. Une sonde était placée sur un de ses avant-bras. L'éclairage bleuté provenait d'une lampe montée sur un support de métal.

En s'approchant, Clayborne se demanda ce qu'il allait dire en premier. Sans doute une phrase standard, du type « Comment est-ce que ça va ? » ou « J'espère que vous êtes bien soigné. » Et se présenter, bien sûr. C'était le genre de propos que n'importe quel soldat pouvait comprendre en anglais ; quand il interrogerait l'homme de manière plus concrète, il ferait traduire leur échange si nécessaire. Mais de toute manière, il n'attendait pas de renseignement très utile, à l'exception de la confirmation de l'origine des assaillants. Dans la guerre consensuelle et démente que se livraient les entreprises, les combattants, une fois l'affrontement terminé, était plutôt mieux traités que les prisonniers des conflits classiques, sans parler des guerres civiles à caractère ethnique ou religieux. Il était rare qu'un mercenaire capturé soit torturé ou tué. Il y avait à cet égard, entre porte-flingues rivaux, entre semeurs de mort par métier, une déontologie que les dirigeants des multinationales qui les salariaient semblaient avoir perdue dans l'exercice de leur mandat.

Mais lorsque Clayborne et le prisonnier se regardèrent, il réalisa qu'il n'aurait pas à dire son nom. Sous la lumière bleue, l'homme eut un large sourire.

— Content de vous revoir, commandant Clayborne, dit-il.

31 août 2040

— Tout se passe bien chez toi, Adrian ?

— Jusque-là, ça va, dit Clayborne.

— Dis donc, ils sont bons, chez Gerschmann, reprit Casady qui semblait s'amuser beaucoup. Capturer un de nos types, c'est fort. Faut dire que ce

camion les a un peu aidés...

— Qu'est-ce que tu veux, les Brésiliens sont des conducteurs dangereux ; mais j'aimerais savoir depuis quand Haviland loue ses équipes à des boîtes externes. C'est toi qui as introduit ce changement, ou c'est une idée du nouveau président ?

— Rien de tout ça, dit Casady ; figure-toi qu'il y a une petite semaine, Haviland a acquis une partie de Fontleroy Capital, qui possède elle-même la majorité de Thorsen Public Works. Les dirigeants de Thorsen ont décidé de suggérer aux Jordao de se retirer de l'affaire ; ils voulaient envoyer leurs propres équipes, mais sachant qui était responsable de la sécurité chez vous, j'ai proposé de laisser le travail à la maison mère. Je n'allais pas rater ça, tout de même ! J'ai bricolé un truc avec Guzman. Nous voulions surtout limiter les dégâts ; je me serais senti coupable si tu avais morflé.

— C'est très gentil de votre part. Et la roquette dans la voiture des types de Gerschmann, elle fait partie des dégâts limités ?

— Tout à fait. Ces gars connaissent les risques, juste comme nous ! D'ailleurs, je savais qu'ils avaient monté la nouvelle version du Spectrum dans leurs bagnoles, ça nous donnait une occasion de le tester en conditions réelles.

— Tant mieux si ça t'a plu. Mais dis donc, qu'est-ce que vous ferez si les Jordao refusent de décrocher ? Tu vas tester d'autres armes en conditions réelles ?

Casady éclata de rire.

— Je ne crois pas que nous aurons à en venir là, dit-il, et pour deux raisons : la première, c'est que tu sauras leur faire comprendre ce qu'ils ont en face d'eux.

— Jusque-là, je te suis, admit Clayborne. Et l'autre, c'est quoi ?

Casady détournait quelques instants le regard de la caméra, consultant sans doute un affichage sur sa console.

— D'après ce que me transmet notre ami dans le ciel, reprit-il, un des petits Jordao est en train de jouer dans le parc de la propriété familiale. Tu devrais dire à son père – je crois que c'est le plus âgé, son prénom m'échappe, mais bon – d'aller le cueillir et de se planquer dans la maison le plus vite possible avec tout son petit monde. Je te donne trois minutes, ça te va ?

D'après le mouvement du buste et de l'épaule de Casady à l'écran, il venait d'activer une commande.

— Stuart, qu'est-ce que c'est que cette connerie ? ! Vous n'allez pas ?...

— Seulement le parc, dit Casady, pas la maison ! Haviland est une boîte propre. Dis-leur quand même de descendre au sous-sol, on ne sait jamais...

— Je fais ce qu'il faut, dit Clayborne. On se reparle après.

— J'y compte bien – nous devons organiser le retour de Munro. Et tout compte fait, je remonte à cinq minutes : maintenant !

Le visage de Casady fut remplacé par le logo de Haviland Corporation.

31 août 2040

Le cratère faisait environ trois mètres de large. Il se trouvait un peu plus près du mur ouest, au bout du parc, que de la façade de la maison.

— La mine était à sept ou huit mètres sous le niveau du sol, dit Olausson ; pour avoir ce type de dispersion, il faut du matériel de pointe, du genre Textron ou Kasashi...

— Ou une Katoy MS 60, dit Clayborne. Je les ai achetées.

— Alors, c'est bien Haviland qui est en face ? Ça doit vous faire une drôle d'impression...

— Il y a de ça, reconnu-il.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ne changez rien pour le moment. Mais j'ai dans l'idée que vous allez bientôt pouvoir alléger votre dispositif. Cette histoire va se régler au niveau commercial. Du moins, je l'espère...

Olausson partit rejoindre ses hommes tandis que Clayborne se dirigeait vers la demeure de ses patrons.

Les Jordao laisseraient tomber. Si l'explosion souterraine qui aurait pu les éparpiller dans les gravats de leur propriété de famille n'avait pas été suffisamment dissuasive, les mots qu'il emploierait ne manqueraient pas de l'être.

Il dirait que les mégacompagnies s'affrontaient comme des armées du Moyen Âge, que malgré leurs armes et leurs systèmes ultramodernes, c'était à cela que ça ressemblait le plus, au choc titanesque de guerriers caparaçonnés comme leurs montures, d'épées et de masses tranchant et broyant dans une mêlée d'enfer où rien ne distinguait les salauds des intègres. Et que s'ils s'obstinaient, les fantassins Jordao avec leurs bâtons et leurs boucliers de tôle seraient écrasés sous la cavalerie lourde de Haviland Corporation ou des autres géants.

Et ensuite ?

Ensuite, au revoir ! Le jeu des alliances, rachats et synergies signifiait qu'à tout moment, il pourrait devoir se battre contre son ancien adjoint ou son ex-employeur, ou pire, négocier avec eux, et cela, il ne le voulait à aucun prix.

Il était temps d'entreprendre une carrière de consultant, travaillant sur dossiers et rédigeant ses factures dans le confort d'un bureau feutré, loin des explosions, des tirs et surtout d'une identification dévorante aux clients et à leurs problèmes.

Ou faire tout autre chose, vendre des maisons ou acheter un hôtel, élever des oies ou diriger une station de radio... La sécurité n'était pas le seul métier du monde : il avait l'impression de le découvrir.

2 septembre 2040

Il avait réfléchi longtemps, avec l'illusion consciente de tenir le couteau par le manche, au sujet de l'endroit de la remise du prisonnier.

C'était un jeu, rien d'autre, où les mouvements des adversaires traduisaient

leurs pensées. Sa première idée : Téhéran, là même où il avait rencontré Casady pour lui proposer de travailler avec lui. Mais il savait déjà que Stuart aurait dit non. Du point de vue de Casady, accepter aurait voulu dire « Je sais ce que je te dois » ou une connerie de ce genre. Il se montrait déjà beau joueur en acceptant de se déplacer, hommage implicite, et sans doute un brin moqueur, à la minivictoire de Clayborne capturant Munro par hasard. Indépendamment de l'aspect symbolique, le critère de la distance était crucial. Pas question, bien sûr, de faire venir Casady au Brésil, mais à titre purement stratégique, il pensait proposer l'Argentine – pourquoi pas la villa même de Haviland qu'il avait occupée quelques mois avec Victoria, et où d'ailleurs ils avaient encore quelques affaires à récupérer – ou le Venezuela. Évidemment, Casady avait exclu l'Amérique du Sud comme Clayborne avait écarté l'Europe de l'Ouest.

Après des propositions réciproques incluant Delhi, Saint-Pétersbourg, Shanghai, Bangkok et Sydney, Casady avait dit :

— New York, ce serait bien aussi.

Clayborne était resté tétanisé, la bouche à demi ouverte

— New York, avait-il enfin répété, comme s'il venait d'apprendre un nouveau mot.

Il n'était pas arrivé à savoir si Casady avait proposé cette ville innocemment, ou s'il y avait une ironie perverse à suggérer qu'ils se retrouvent là où vivaient les responsables de l'attaque du Marika et de la mort de Diana Barros, mort qu'il n'avait plus les moyens de faire payer à personne maintenant qu'il avait quitté la salle de contrôle de Castell One.

— Pourquoi pas, c'est presque à égale distance, et c'est une superville si on évite les quartiers juifs quand ça chauffe trop.

— J'aimerais mieux l'Islande, avait-il glissé.

— Écoute, Adrian, on ne va pas y passer la nuit. Sur ma liste, il me reste Singapour ; ça me semble acceptable...

Au ton du nouveau chef de la sécurité de Haviland Corporation, Clayborne avait compris que le jeu était fini. Et d'ailleurs, effectivement, Singapour était un choix judicieux.

— D'accord. On dit dans deux jours ?

— Ça marche pour moi.

— Et on se voit où, exactement ?

— Eh bien, comme je pense qu'il est hors de question pour toi de te rendre dans un site propriété de l'ennemi, je me suis dit que les bureaux de Vegestate Engineering pourraient faire l'affaire. Ils font dans la bioconstruction. Les entreprises locales que nous contrôlons assurent près de la moitié de leurs revenus et ils seraient enchantés de nous laisser leurs bureaux pour notre petite cérémonie. Accès direct par hélico, c'est idéal. Je vais t'envoyer un topo.

— On fait comme ça, conclut Clayborne.

— À dans deux jours, Adrian. Que le Cornu te garde.

L'écran s'éteignit.

Notre petite cérémonie. Un site propriété de l'ennemi. Rien à dire, Casady s'amusait bien.

4 septembre 2040

Il aurait pu venir seul avec John Munro ; cela n'aurait posé aucun problème, ils auraient voyagé comme deux amis ou collègues revenant d'un séjour balnéaire ou d'un congrès quelconque. Mais il y avait l'apparence, le symbole. La remise d'un prisonnier relevait d'une autre liturgie qu'une balade entre vieux potes. Surtout dans le cas présent.

Et donc, deux des membres de son équipe étaient du voyage : Marc Leollo, un solide Brésilien à la peau sombre et aux cheveux décolorés, et Bron Peters, un Australien bâti pour le rugby. Ils voyageaient dans un jet affrété par Jordao Limited. Les deux hommes étaient vêtus comme lui de costumes civils. Le prisonnier portait un vêtement de chantier bleu frappé dans le dos du logo de Jordao Limited.

Leur hélicoptère décolla de l'aéroport de Changi vers 16 heures. L'immeuble sur le toit duquel ils se posèrent était un bâtiment d'une quarantaine d'étages, aux façades de verre et d'acier qui brillaient de reflets cuivrés. Un homme et une femme les attendaient sur le toit, dignes archétypes des cadres d'une entreprise locale aux activités internationales. La femme avait le type de beauté froide, équilibrée, qui semblait proclamer les bienfaits de la chirurgie cosmétique. Ils se présentèrent comme Caroline Yao et Robert Tung, employés de Vegestate, échangèrent une poignée de main avec Clayborne et les autres. L'ascenseur les déposa au dix-huitième étage. Ils suivirent le couple dans les couloirs, Clayborne d'abord, Munro derrière lui, Peters et Leollo fermant la marche comme si le captif avait eu la moindre raison de créer des problèmes. Il portait lui-même le sac contenant son matériel ; à l'intérieur, les armes étaient déchargées. C'était pour la forme.

Ils s'arrêtèrent devant une porte que l'homme ouvrit. La femme, du geste, les pria d'entrer. Il y avait au milieu de la salle une table entourée d'une vingtaine de chaises.

— Heureux de te revoir, John, s'exclama Casady en se levant. J'espère que ces gens t'ont bien traité ?

Trois hommes en uniforme se tenaient debout derrière lui, au fond de la salle ; Clayborne n'en reconnut aucun. Les types le regardaient avec une évidente curiosité.

— Je crois que je ne peux pas me plaindre, dit Munro...

— Je n'ai pas eu le temps de le torturer, dit Clayborne.

— J'en suis heureux pour toi, dit Casady.

Ils contournèrent la table de conférence, se rencontrèrent à mi-chemin, poussant le choix de leurs gestes jusqu'aux frontières du ridicule.

Casady avait marché assez lentement pour laisser à Clayborne le temps de faire le gros du chemin. Clayborne, pour sa part, s'était arrêté un bon mètre

avant le milieu de la table. Stuart avait souri, comme appréciant en connaisseur le coup d'un vieux partenaire d'échecs. Il s'était arrêté, lui aussi, un peu en retrait, avec une précision de géomètre. Ils se serrèrent donc la main avec le bras tendu, tous deux légèrement penchés vers l'avant pour compenser la distance. Clayborne, soudain, eut envie d'en finir très vite.

— Voilà, dit-il en relâchant la main de Casady, je te le rends. Merci d'être venu.

— Merci à toi aussi, Adrian. Mais attends, tu ne vas pas partir comme ça...

Clayborne, qui s'en allait déjà, ou faisait semblant, se retourna.

— Pourquoi ? Tu veux parler du bon vieux temps ?

Casady haussa les épaules.

— Ou du terrible futur.

— Laisse-moi deviner... Je t'aurais bien engagé chez Jordao, mais comme j'ai rendu mon tablier, je n'ai rien à te proposer.

Les trois hommes de Haviland rirent au fond de la salle.

— Pas de problème, dit Casady, j'ai un emploi qui me convient.

Il tira par le dossier la chaise la plus proche, s'y assit, un bras posé sur la grande table de palissandre.

— Tu trouveras sûrement cinq minutes pour ton ancien adjoint. Ta créature, en fait. Même si elle a fait du chemin depuis.

Clayborne l'observa quelques secondes, se demandant s'il plaisantait, puis concluant qu'il n'en était rien.

— Allez savoir jusqu'où elle ira, dit-il en s'asseyant.

Casady, du regard, fit comprendre à ses hommes qu'ils souhaitaient rester seuls.

— Vous pouvez m'attendre avec vos collègues de Haviland, dit Clayborne à Peters et Leollo, vous ferez connaissance.

Tandis qu'il s'asseyait, la porte se referma sur tout ce petit monde.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire, Stuart ? Que vous aviez mis la main sur Joan Lockwood et ses copains ?

— J'ai peur que non. Mais je te tiendrai au courant si ça se produit.

— Gentil de ta part. Je suis sûr que tu sauras où me trouver.

— C'est probable. Mais tu as l'air de m'en vouloir pour cette histoire. Je ne suis pas responsable de la politique d'acquisitions de la maison, tu le sais aussi bien que moi.

— Évidemment, soupira Clayborne. Mais ça me fait chier quand même. Quand j'ai pesé les choses, d'abord avant de quitter Haviland, et ensuite, quand j'étudiais l'offre des Jordao, j'ai tenté d'imaginer tous les avenir, y compris le choc avec des adversaires bien plus puissants que moi. Mais me retrouver face à toi me disant qu'un des mômes de mon patron risquait de mourir parce qu'une mine que j'ai achetée exploserait sous son jardin, ça ne m'avait pas effleuré.

— Jamais je ne l'aurais fait exploser tant que le gosse était dans son rayon. Je ne tue pas les enfants, Adrian.

Il refusa de penser que Casady faisait allusion à ce qui s'était passé chez Thalafarm, en France, quand il avait dû tirer sur le fils de Gérard Barraux pour sauver la boîte et sa propre peau.

— Je le sais.

Bien sûr qu'il le savait : Casady devenait peut-être un sale con, mais ce n'était pas un psychopathe.

— Cela dit, reprit-il, tu as dû prendre un pied d'enfer en nous regardant nous agiter sur le terrain pendant que Guzman multipliait les diversions ?

Casady haussa les épaules.

— Un petit peu, dit-il en se levant. Surtout au début.

— Et pendant ce temps, la mine creusait. Bien joué. Mais franchement, quand on pense au prix d'une MS 60 ! La moitié de mon budget annuel chez Jordao. Et mobiliser le Ring pendant tout ce temps, juste pour mettre la pression sur une entreprise qui avait très peu de chances de décrocher la timbale... Tu voudrais me faire croire que c'est un changement de politique voulu par le nouveau président ?

Casady, qui marchait vers la baie vitrée, se retourna et le regarda comme s'il doutait de ce qu'il venait d'entendre.

— Tu crois vraiment que l'offre de Jordao n'était qu'un coup de pub ? J'ai l'impression que tu ne sais pas tout, Adrian.

— Tu m'excuseras, mais je n'ai plus le réseau de Haviland dans ma panoplie. Qu'est-ce que je devrais savoir ?

Casady parut hésiter. Il repartit, ne s'arrêta que devant la fenêtre.

— Tu m'embarrasses. Je ne suis pas censé te le dire...

Clayborne se leva aussi, mais d'une façon plus brusque.

— OK, dit-il. Je ne suis pas censé perdre mon temps. Salue Koslan de ma part.

Il était à trois pas de la porte quand Casady le rappela.

— Attends, Adrian, attends...

Ce qu'il fit, pendant deux secondes.

— Bon, alors ?...

— S'ils étaient accrochés, les Jordao auraient sans doute eu le marché. À condition de rester en vie, bien sûr.

Clayborne, à mi-chemin entre la porte et Casady, pensa qu'effectivement, son information était lacunaire.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Casady se retourna pour lui faire face.

— Le fait que Jane-Esther Jordao est la maîtresse de Marcio Enrique, le gouverneur de l'État du Minias Geraes, et qu'ils ont bien noyauté le comité de sélection : petits cadeaux, chantage, promesses diverses, le jeu classique. Possible aussi qu'elle ait couché. Dans quelques semaines, s'ils avaient maintenu leur offre, ils auraient probablement décroché la timbale. Et comme le projet est trop grand pour eux, ils auraient gardé quelques petits boulots – les portes-fenêtres ou les cuvettes des toilettes, si tu veux mon

avis – et pour le reste, ils auraient agi comme superviseurs, en donnant le gros du travail en sous-traitance aux plus offrants. Comme si les grosses boîtes allaient se laisser rançonner au passage.

Casady, devant la baie, s'était retourné et regardait à nouveau les façades dressées autour d'eux.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ? demanda Clayborne. Thorsen va avoir le marché ? Ça aussi, tu le sais ?

— Aucune idée, dit Casady. D'après moi, ça va se jouer entre Hseng, Cogivia et eux, c'est-à-dire nous. Ça peut se négocier en coulisses, ou devenir plus physique.

— Bien sûr...

— Tu ne seras pas resté très longtemps chez ton nouvel employeur, Adrian.

— C'est beaucoup mieux. Je n'apprécie pas que les gens dont je protège les fesses me cachent des informations.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants. Puis Casady, sans se retourner, dit :

— J'ai l'impression que je ne serai pas invité à ton mariage.

— C'est exact, confirma Clayborne. Pas d'intelligence avec l'ennemi. Pour tout dire, nous n'avons toujours pas de date, mais...

5 septembre 2040

Le badge de visiteur faisait au moins quarante centimètres de large.

— Tu crois vraiment que je dois le porter, demanda-t-il, ce sera horrible.

— Tu es obligé, dit Victoria, si tu veux m'épouser.

Elle portait une robe de mariage incroyable, avec plein de volants et de perles, exactement le genre de choses dont elle avait horreur.

— Mais ça me fera très mal, protesta-t-il. Non, je ne veux pas ! Ça fait trop mal !

— Alors tant pis pour toi, dit-elle. Je me marierai avec le pilote de l'hélicoptère.

Il sursauta.

— Non, tu n'as pas le droit ! Madame Koslan n'est pas d'accord !

Victoria, dans sa robe improbable, eut un rire méprisant.

— Je me moque de madame Koslan, elle est à New York !

— Je ne suis pas un visiteur ! cria-t-il.

Devant lui, la robe semblait luire d'une lumière intérieure, comme si une lampe s'était allumée dans le corps de la mariée. Et voilà qu'il zoomait sur cet endroit, en haut du ventre, où la lumière était la plus forte, en sachant qu'il ne fallait pas.

— Ce n'est pas la procédure ! gémit-il.

Mais rien n'y fit : avec un terrible sentiment de vertige, il s'abîma dans cette brume de satin, lumineuse jusqu'au supplice.

Puis la lumière s'éteignit, et la blancheur s'abâtardit d'ombres grisâtres, mouvantes.

— Je crois qu'il se réveille, dit une voix.

Une autre voix dit :

— Oui, c'est parfait. Je n'avais pas vu qu'il avait une prothèse oculaire.

Il voulut expliquer que c'était du très haut de gamme, un modèle unique à l'époque, un vrai cauchemar pour tout connecter, mais s'entendit bafouiller de pauvres syllabes enchaînées sans cohérence.

— Tout va bien, monsieur Clayborne, tout va bien.

La brume blanche s'était presque dissipée, révélant un paysage encore imprécis. Une rafale de vent dut souffler, car ce qu'il avait pris un instant, sur sa droite, pour un bosquet lointain, s'avéra être le visage rond d'un Asiatique d'une cinquantaine d'années.

— Vous m'entendez, monsieur Clayborne ? demanda l'homme.

— Oui, mais la robe...

Le son de sa voix était comme étouffé.

— Je suis le docteur Chu, et ma collègue est le docteur Yun ; vous êtes à la clinique Imperial Cross, à Singapour.

Clinique. Oui. Tout y était : le lit, le médecin, les murs clairs, l'odeur. Mais Singapour ? Il y avait une autre personne de l'autre côté du lit. Une femme, en blouse blanche.

— Singa... Pourquoi ?...

Ça lui faisait un peu mal de parler.

— Quelqu'un va vous expliquer, dit le médecin. Je crois, reprit-il à l'attention de la femme, que vous pouvez la faire entrer.

La femme partit vers la porte.

Tout était clair, soudain. La pièce comme les souvenirs. Munro, les bureaux de Vegestate. Casady près de la baie vitrée.

Victoria entra dans la chambre. Elle portait un tailleur marine – il ressentit un soulagement diffus. Pas de robe idiote. Putain de rêve.

Les médecins sortirent. Victoria prit une chaise et s'assit près du lit.

— J'ai eu si peur, souffla-t-elle, posant sa main sur le bras de Clayborne.

— Je vais bien ; enfin, je crois. Tu ne m'embrasses pas ?

Elle sourit. Belle comme jamais.

— Ce serait difficile, dit-elle.

Ce n'était pas très grave. En explosant, la baie vitrée avait projeté des centaines d'éclats dans la salle de conférences. Clayborne en avait intercepté un certain nombre. Dans le miroir tendu par Victoria, il vit qu'en effet, il n'était pas facile de trouver sa bouche entre les pansements.

— Ils ont dit qu'on ne verrait rien.

Mais, pensa-t-il, ces conneries allaient encore retarder le mariage. Lui qui avait dit à Casady...

— Et Stuart ? Il était près de la baie... Est-ce que...

— Il est dans le coma. Mais le pronostic est assez bon.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il y a eu une explosion. Il est tombé.

— Tombé ? Et il est vivant ?

— Oui. Il a eu beaucoup de chance.

— Où sont les autres ? Les types de Jordao, Peters et...

Il voulut faire claquer ses doigts, ce geste irrationnel mais universel censé rallumer une mémoire en stand-by. Cela lui fit mal et ne produisit aucun son.

— Tu en as aussi sur les mains, dit Victoria. C'est Leollo, je crois. Ils vont tous bien.

— Tant mieux. Il faut que je voie Peters.

L'origine de l'attaque était inconnue. Il était difficile de dire qui de Casady ou de Vegestate avait été visé, même si le protecteur en chef de Haviland Corporation constituait une cible plus probable. Une nouvelle enquête commençait.

La roquette avait frappé la façade un bon mètre trop bas. L'explosion avait détruit une dalle de béton, sous les pieds de Casady. Au lieu d'être soufflé dans la salle, il avait basculé dans le vide.

— Ça tient du miracle ! s'exclama Clayborne.

— Vous pouvez le dire, répondit Peters. Dix-huit putains d'étages ! Et il n'a que quelques fractures ! Ils vont le garder encore un certain temps dans le coma, c'est préférable.

Clayborne se retint de dire que pendant ce temps, l'entourage de Casady n'aurait pas à l'écouter chanter ses propres louanges.

— Si c'est tout, je vais vous laisser, reprit Peters. Mademoiselle Ferrer attend dans le couloir.

— Faites-la entrer, dit-il. Il y a trop longtemps que je la fais attendre.

10 novembre 2040

Enfin.

Enfin, tout était décidé, arrangé, réservé. La date, le lieu, la couleur des nappes, le lettrage des menus. Il était presque marié. Et alors ?

Le ciel était superbe. De ce vieux zoom qu'il avait utilisé si souvent et dans des circonstances si ridiculement différentes – de cet instant sur le pont d'envol du Marika, sauvant ainsi son équipe moins Diana Barros, aux fois où, comme un potache pervers, il avait agrandi jusqu'à l'obscène l'image qu'il avait du sexe d'une amante – il se rapprochait de constellations prises au hasard, simulant une fois de plus l'impossible proximité de cet inconcevable trésor de feu, de vide et de mystère.

Difficile d'imaginer qu'il n'y ait pas, en quelques lieux de ces gouffres, d'autres vivants qui regardaient comme lui les étoiles. Qui s'entretenaient, aussi, pour une poignée de protéines ou le contrôle d'un groupe. Ou pour une raison que les Terriens n'avaient pas encore inventée.

Sa vie, donc, allait changer. Doublement : le mariage, et un nouveau travail. Il était prêt à affronter les deux. Mais dans l'immédiat, il y avait autre chose. Herbie devait le rappeler dans l'après-midi, lui donner une réponse

très simple : oui, ou non.

Si c'était oui, ce serait plus jouissif qu'un week-end érotique avec les finalistes de Miss Univers, ou même que si le peuple américain avait pendu Beveridge et ses Apôtres devant les ruines fumantes du Cénacle.

Ce serait aussi grandiose que ça !

17 novembre 2040

Comme tous les fiancés, ils avaient craint que les averses ne viennent gâcher la fête. Il avait plu par intermittence les jours précédents, mais le hasard s'était rangé de leur côté : c'était une belle journée d'été austral.

Quelques années plus tôt, les propriétaires du Farside Vantage, à mi-distance de Wyong et Newcastle, avaient rénové l'hôtel, restaurant l'ancien, traquant le vieillot, ajoutant quelques touches contemporaines avec la rigueur inspirée des meilleurs décorateurs. De la terrasse, le regard se perdait sur la mer de Tasmanie.

Les cadeaux étaient sur une lourde table de bois sombre, sous une toile représentant un yacht cinglant toutes voiles gonflées. Son verre à la main, Clayborne pensait à la cérémonie du déballage, qui les réunirait dans une communion joueuse et délicieusement vénale. Ils commenceraient la nuit même, mais il doutait qu'ils finissent en une seule fois. La fatigue, ou autre chose, les arrêterait dans leur élan de gamins sous le sapin de Noël.

Ils avaient dressé la liste usuelle, bien sûr, mais statistiquement, il se trouvait toujours des invités pour se fier à leur propre goût. Il y avait quelque chose de déprimant à anticiper la découverte d'objets coûteux qui ne vous plairaient pas.

Herbie n'était pas là : la discrétion professionnelle l'empêchait de côtoyer ouvertement un client du service d'information des Chroniqueurs.

Haviland avait déployé une quarantaine d'hommes autour et dans l'hôtel. La procédure usuelle quand la secrétaire générale assistait à un événement social dans un site potentiellement vulnérable. Le Sky Ring avait sans doute photographié chacune des fleurs disposées sur la terrasse, où l'apéritif avait été servi. Deux Phalanx étaient positionnés aux environs.

Les parents de Victoria et ceux de Clayborne étaient à la table d'honneur, avec Jelena Koslan. Et les Draper. Alvin avait un peu douté de ses sens lorsqu'il avait entendu la voix de Clayborne au téléphone. Dix ans qu'ils ne s'étaient pas parlé : sa stupeur était légitime. Et quand son ex-équipier, devenu star de la protection haut de gamme, lui avait demandé d'être le témoin de son mariage, leur voyage étant évidemment à sa charge, Draper lui avait fait jurer sur sa bite qu'il ne se foutait pas de sa gueule. C'est très sincèrement que Clayborne avait donné cette garantie, verbale mais psychologiquement lourde. Il éprouvait quelque chose de très naturel, d'évident même, à associer Alvin à ce moment privilégié de sa vie. Et puis, son ex-collègue pourrait lui rendre un petit service, entre la poire et le dessert.

En l'absence voulue de cérémonie religieuse, les mariés avaient signé leur contrat en présence des seuls témoins avant de se rendre à l'hôtel et d'y accueillir les invités, lesquels étaient à peine plus nombreux que les gardes présents sur le site. Clayborne avait réalisé, en préparant la fête, à quel point sa vie sociale avait été restreinte durant son engagement chez Haviland : à de rares exceptions près, toutes les personnes proches de lui étaient liées à la compagnie. Et comme Victoria avait également été une employée de la maison, ils auraient pu se retrouver avec une assistance aux allures de séminaire d'entreprise. Étant donné la nécessité maintes fois réaffirmée de couper certains ponts, cette éventualité avait été écartée ; outre Koslan, seuls deux anciens collègues de Victoria au service économique étaient du sérail. Heureusement, Victoria avait deux sœurs mariées et divers cousins, dont les familles composaient la moitié de l'assistance.

Vers les 4 heures, alors qu'on finissait les desserts, Clayborne entraîna Koslan dans un petit salon aux murs pêche. Il savait qu'un satellite du Ring enregistrerait le déplacement de la femme grâce au signal émis par son localisateur et transmettait l'information sur les digicoms des chefs d'équipe présents.

Il lui avait adressé son invitation sans y croire, comme une sorte de clin d'œil. La secrétaire générale de Haviland Corporation avait autre chose à faire que boire du champagne au mariage d'un ancien employé qui n'avait jamais atteint les dix premiers niveaux de salaire. Et puis, la fameuse page tournée, le cordon coupé... Et pourtant, Koslan avait annoncé sa venue dans l'heure, en précisant que sa rencontre fixée avec le ministre de l'Économie du New Brunswick pourrait attendre un jour ou deux.

— Superbe fête, Clayborne. Et Victoria est magnifique ! Vous savez, j'ai jeté un coup d'œil à nos dossiers : avec vous, nous en sommes à soixante-trois mariages entre employés de la boîte, cette année.

De la main, Clayborne désigna un fauteuil près d'une fenêtre.

— Je doute que vous en ayez honorés beaucoup de votre présence.

— Vous rigolez, s'exclama-t-elle en s'asseyant, vous êtes le premier ; je me demande pourquoi, d'ailleurs...

— Avouez que vous m'aimez en secret.

— Ça doit être ça, dit-elle. Mais qu'est-ce qui est assez important pour que vous me priviez quelques instants des glapissements de vos neveux ?

Il retrouvait le plaisir qu'il avait connu à parler avec cette femme râblée, aux yeux bleus qui vous flinguaient et à la brusquerie de vieil ours.

— J'ai une question, d'abord, à laquelle vous répondrez si vous le voulez.

— Est-ce que Haviland a classé la piste Lockwood et consorts ? Oui, jusqu'à ce que nous ayons des raisons d'y revenir. Le témoignage de votre ancien collègue n'en est pas une.

Il soupira. Au moins Alvin avait-il parfaitement rempli son contrat, en racontant comment les informations données par Herbie avaient permis de trouver ses agresseurs, à Edmonton.

— Des raisons, vous ne risquez pas d'en avoir...

— Parce que Casady nous les cacherait s'il en trouvait ? C'est ce que vous suggérez ? Je ne pense pas qu'il ferait ça. Et très franchement, ce n'est plus votre problème...

Elle avait presque mis de la douceur dans cette phrase. Il aurait au moins vécu ça.

— C'est vrai, admit-il. Je le sais tellement que...

Il plongea une main dans la poche de son veston.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en se penchant vers l'objet qu'il lui tendait. Un bijou ? Attendez, j'ai déjà vu ce truc...

— Leighton ou Lockwood, je ne pense pas que sa propriétaire vienne reprendre son bien, dit-il. Je l'ai gardé pour... Peut-être pour être sûr de ne pas oublier. Ensuite, quand j'ai compris que Haviland ne suivrait pas la piste BCL, comme vous venez de le confirmer, j'ai envisagé d'aller le balancer dans les chutes d'Iguaçu.

— Et maintenant ?

— J'aimerais que vous le preniez. Vous savez pourquoi.

— Bien sûr. Chaque fois que je le verrai, je penserai que vous aviez raison.

— Je n'en espère pas autant.

— Vous en espérez déjà trop. Mais j'accepte de le prendre.

— Merci, dit-il en posant le bijou dans la paume de la femme.

— Ce sera tout ?

— Non.

Elle parut très étonnée.

— Vous avez d'autres cadeaux ?

— Exactement, dit-il en se levant.

Elle éclata de rire.

— Vous n'avez rien compris, Clayborne. Ce sont les *mariés* qui les reçoivent !

— Celui-ci n'est pas pour vous, dit-il en ouvrant un cabinet marqueté, dans un angle de la pièce.

Il en sortit une grosse enveloppe de papier brun.

— Il est pour Casady, reprit-il. Je vous serais très reconnaissant de le lui remettre.

Il tendit l'enveloppe à Koslan, qui ne bougea pas

— Je suppose que c'est toxique ?...

— D'une certaine manière, avoua-t-il en se rasseyant.

— Je veux bien faire vos courses, mais à condition de savoir ce que cette enveloppe contient.

— C'est tout à fait normal. Mais avant, dites-moi une chose : qu'est-ce que vous pensez de Stuart ? Je parle de sa personnalité, pas de ses compétences.

— Il me les casse, dit Koslan. Vous aussi, vous me les cassiez, mais j'aimais ça. Monsieur Casady n'a pas ce talent. Depuis qu'il est le chef, il a tendance à se croire unique. Tout à fait entre nous, il raconte qu'à l'époque, il passait

souvent derrière vous pour corriger vos imprécisions.

Clayborne fit semblant de rire.

— Sacré Stuart ! Je suppose que ça lui passera. Il paraît qu'il est presque entièrement remis de son expérience de Singapour.

— C'est vrai. D'après nos médecins, il ne gardera pas de séquelles graves. Même les cicatrices devraient disparaître ; les vôtres aussi, je suppose. Malheureusement, on ne peut pas dire que cette histoire ait affaibli sa connerie de foi. À croire que Lucifer l'a sauvé personnellement.

— J'ai la preuve du contraire, dit Clayborne.

Elle parut très intéressée.

— Vraiment ?

— Je vous préviens, c'est difficile à croire.

— Je crois ce que je veux. Accouchez.

— Mon fameux informateur, vous savez, les miracles de Jésus. Eh bien, son ordre ne fait pas que du renseignement. Comme son nom l'indique, il s'intéresse aux miracles potentiels.

— Je l'avais compris.

— Alors, quand un homme survit à l'explosion d'une roquette suivie d'une chute d'un gratte-ciel, ça ne les laisse pas indifférents.

Le regard posé sur Clayborne parut soudain changer de calibre.

— Ne me dites pas...

— Après l'attentat, ils ont envoyé quelqu'un à Singapour. Il a examiné tous les faits matériels. Comme ils savaient que Casady refuserait de leur parler, mon ami Herbie m'a contacté pour m'interroger sur les aspects personnels. Il en connaissait d'ailleurs déjà un bout sur la question.

— Je ne sais pas ce qui va venir, mais j'aime bien le début, dit Koslan.

— C'est difficile d'être un miracle. Leurs critères sont très sévères. Et voici quelques jours, leur conclusion a été rendue : monsieur Casady, sataniste convaincu, doit sa survie à une intervention directe de Jésus-Christ. Ceci est une copie du certificat officiel établi par l'ordre. Le miracle du 4 septembre 2040 a été inscrit au registre. Il serait dommage que Stuart ignore son bonheur. Et les employés de Haviland pourraient peut-être en profiter aussi.

Clayborne, alors, vit la redoutable madame Koslan se transformer en un instant, devenir une petite fille surexcitée tendant les bras pour happer la poupée de ses rêves.

— Donnez-moi ça, dit-elle. Donnez-moi ça tout de suite !

24 avril 2041

Il quitta le bureau vers 19 h 30. En rentrant, il passa chez Roberts, un de ses fleuristes habituels. C'était Camille qui travaillait ce soir-là, une jeune aborigène qui commençait à bien connaître les goûts de Victoria. Au terme d'un bref échange d'idées, il choisit un arrangement de roses presque orangées et de lys blancs, agrémenté de quelques brins de verdure. S'il avait gagné moins d'argent, pensa-t-il en quittant la boutique avec son bouquet, il

se serait pris à maudire Jelena Koslan. Parce que c'était sa faute.

Pour leur mariage, la terrible dame s'était fendue d'un sublime vase Lalique, une authentique pièce des années 30. Du cristal bleu, gravé d'un motif géométrique à l'opposé des sujets animaliers ou floraux qui avaient fait la gloire de la marque.

— J'offre le vase, avait-elle dit ; Clayborne, à vous d'offrir les fleurs.

Ils avaient sorti le cadeau de son écrin de cuir, fabriqué pour la circonstance. Son élégance sobre, le modernisme intemporel du motif gravé à l'acide les avaient émerveillés.

— Je l'ai choisi parce qu'il est comme Adrian, leur avait-elle confié avant de quitter le lieu du banquet avec son escorte. Plein d'angles aigus, de lignes droites, et terriblement dur. Mais faites attention, Victoria : si vous le laissez tomber, il se brisera.

Et donc, deux fois par semaine, il passait acheter des fleurs en rentrant. Ça prolongeait un peu la route, mais le siège de Clayborne Security Consulting n'était pas très loin de la maison de Lenthall Street. Une demi-heure de conduite à vitesse modérée : dans ces quartiers résidentiels de Sydney, la police avait le radar facile. Pour l'acquérir (et apporter quelques modifications grâce auxquelles un intrus regretterait de ne pas s'être attaqué plutôt au local d'un gang de motards), Clayborne avait vendu la majorité des actions de Haviland reçues en prime à son départ. Heureuse coïncidence, les rumeurs concernant l'homologation prochaine d'un traitement du virus Aryta mis au point par une filiale de la compagnie avaient récemment fait grimper leur cote. La vente de la Multimax à un avocat du lieu avait aussi contribué au financement de la villa. Il avait signé le contrat sans le moindre regret, et c'est avec la même indifférence qu'il avait vu l'homme rayonnant s'installer au volant et partir vers des heures d'un bonheur vaguement enfantin. La maison était si belle.

Il y avait trois chambres encore libres à l'étage. Ils n'avaient plus qu'à les peupler. Et si un jour ils manquaient de place, ils n'auraient qu'à déménager.

Caprara

19 mai 2024

Il était un peu plus de 19 heures. C'était une belle soirée ; à la terrasse du café, presque toutes les chaises étaient occupées. Assises autour d'une table proche de celle de Gianna, quatre jeunes filles discutaient, passant constamment de l'arabe à l'italien. Elles portaient des foulards beiges ou noirs sur leurs cheveux, mais étaient vêtues de jeans, de chemisiers et de vestes à la mode. Les gens parlaient, des rires fusaient. Comme si tout allait bien. Comme si une église n'avait pas été incendiée le matin même, comme si l'alcool ne se vendait pas sous le manteau dans la moitié de la ville. Comme si les écrivains, les cinéastes pouvaient encore s'exprimer librement, si les femmes, dans ce pays célèbre pour le génie de ses couturiers, pouvaient porter partout les vêtements de leur choix sans risquer d'être au mieux traitées de putes.

Dans une année, elle aurait terminé sa formation, ses stages, elle serait flic. Elle enquêterait sur des crimes, arrêterait leurs auteurs. Elle l'avait voulu depuis qu'elle était enfant, et les conneries de son père n'avaient pu l'empêcher. Elle l'avait voulu pour protéger les gens, la société. Mais comme cette société, par sa propre faiblesse, s'était mise au bord du gouffre, Gianna n'était plus certaine que cela eût toujours un sens.

Une fois de plus, elle se demanda si l'Occident, sclérosé de Correction, savait encore se révolter, et dans le cas contraire, s'il n'aurait pas mérité son crépuscule. C'était un vieux débat interne, un ressassement masochiste qui n'avait pas de raison de finir. Mais que faire ? Partir ? Cela signifiait capituler, donner sa terre et ses racines à l'ennemi, sans même combattre, comme beaucoup l'avaient fait au nom du respect de l'Autre. Et aller où ? Aux États-Unis, où des prédicateurs hallucinés, mais d'une formidable efficacité politique, ne cessaient de gagner en influence ? En Afrique ? Bien sûr, il y avait l'Inde... Mais elle ne croyait pas aux terres promises.

Une fille marchait sur le trottoir. Gianna, un instant, en resta la bouche ouverte. C'était une blonde étourdissante, vêtue d'une robe blanche, très serrée, qui s'arrêtait plus de vingt centimètres au-dessus des genoux. Ses jambes semblaient interminables ; elle avait des chaussures rouges dont les talons la grandissaient encore, et dont une ligature tournait autour des

mollets, soulignant leur galbe parfait. Son décolleté mettait en évidence la naissance de seins hauts et ronds. Mais l'essentiel était plus bas.

Sur sa robe, juste au-dessous des seins, des lettres proclamaient : « Islamic Circus Presents : ». Au niveau de la taille, on pouvait lire : « Clown Mahomet ». Entre les deux inscriptions se trouvait le portrait d'un homme barbu, coiffé d'un turban et porteur d'un superbe nez rouge.

La déesse arriva de sa démarche de top en plein défilé, traversa la terrasse au milieu des regards ébahis et prit place à l'une des tables restées libres, près de la vitrine de l'établissement. Elle posa négligemment ses lunettes de soleil sur la table et commença à fouiller son petit sac de cuir assorti à ses chaussures. Les conversations venaient de s'interrompre. Les quatre musulmanes semblaient pétrifiées, plus stupéfaites qu'outrées.

Gianna pouvait à peine y croire. Cette conne n'avait peut-être pas encore compris que l'Europe vivait à demi sous la charia, qu'on était à cent mètres d'une madrasa, que des tarés patrouillaient dans le coin, agressaient les filles qu'ils jugeaient indécentes parce qu'elles avaient une jolie robe ou un chemisier pas assez ample. Elle voulut se lever, dire à l'idiote d'emmener son cul ailleurs et de revenir dans quelques années, quand on se serait réveillé et qu'on les aurait virés une bonne fois. Quelque chose la retint. Une provocation de cette ampleur n'était pas innocente. C'était trop gros pour être vrai.

Une Nissan tout-terrain pila devant la terrasse. Trois fils d'Allah en descendirent, le visage déformé par la rage. Un mince et deux balaises, qui beuglaient des imprécations dans ce qui devait être leur langue. Les musulmanes se levèrent et partirent en hâte, réajustant leurs foulards avec des gestes nerveux. Le mince tenait une kalachnikov ; il se posta devant les premières tables, le dos contre la voiture ; les deux autres, qui avaient un pistolet dans un étui à la ceinture, marchèrent vers le top en aboyant des insultes. À part leurs cris, le silence était écrasant.

Les deux costauds s'approchaient de la fille, continuant à crier, bousculant les gens attablés. Ils allaient la tabasser, puis l'embarquer. On la retrouverait égorgée avec vingt échantillons de sperme dans les réceptacles adéquats. Gianna eut envie de pleurer. Même armée, elle aurait été impuissante : le type à la kalach aurait pu balayer toute la terrasse. Tant pis pour toi, sublime conne : tu t'es trompée d'époque.

Elle vit apparaître un point rouge sur la chemise de celui qui avait la mitraillette. La blonde venait de trouver ce qu'elle cherchait dans son sac : c'était un pistolet compact, qui tira deux fois. Au même instant, quelque chose de très dur et vélocité traversa la poitrine du troisième islamiste.

La fille se leva, prit le temps d'achever les deux connards, d'une balle en plein visage, puis elle s'élança vers le trottoir où un break Volvo gris argent venait de s'arrêter devant la Nissan. Elle s'assit à côté du conducteur et la voiture s'arracha dans un hurlement de pneus.

La terrasse se vida en vingt secondes. Mais avant de partir, chacun avait

pris soin d'applaudir. Gianna comprit, à cet instant, que l'Europe se réveillait.

Plus tard, chez elle, elle rit en pensant à l'éducation religieuse qu'on avait tenté de lui inculquer, à l'école ou en famille. Elle se dit que la Madone, en ces temps obscurs, avait de troublantes incarnations.

18 juillet 2039

Cette fois, elle en était sûre. Le type la suivait. Elle l'avait repéré quand il avait tourné à l'angle de la rue, vingt secondes après elle. Un grand brun qui pouvait avoir trente ans, avec un jean et une chemise bleu ciel. Aussi japonais qu'elle. De la main, il tenait un blouson sur son épaule. Trois cents mètres plus loin, elle était entrée dans un bureau de tabac, y avait acheté le *Corriere* qu'elle avait mis dans une poche de son sac de voyage ; quand elle était ressortie, le type faisait semblant de s'intéresser à une vitrine de libraire. Ensuite, elle avait pris l'escalator qui menait à la station de métro, et il avait dû serrer un peu, histoire de s'assurer qu'une rame n'allait pas l'emmener juste sous son nez. Crainte infondée puisque les affichages lumineux annonçaient que le prochain convoi n'arriverait pas avant trois minutes.

Elle avait posé son sac à deux mètres des voies. Jamais tout au bord. Un jour, le légiste lui avait montré les restes d'un homme qui s'était jeté sous une rame ; ça donnait à réfléchir. À cette heure, l'affluence était modérée. Deux fois, balayant la station du regard, elle avait aperçu, parmi les Milanais, le connard qui jouait les innocents à une vingtaine de pas sur sa gauche. La rame était arrivée. Lorsque les portes s'étaient ouvertes, il était monté dans la même voiture qu'elle, mais de l'autre côté, bien sûr, tout à l'arrière.

Bon. Changement de programme. Elle descendrait deux stations avant la gare. Elle emmènerait le type faire un tour chez Bosghian. Les stratégies simples étaient les meilleures. Debout, tenant une des mains courantes, son corps oscillant avec le balancement léger de la voiture, son sac entre ses pieds, elle tenta de visualiser les différents étages du magasin, se demandant quel endroit serait le plus favorable. Elle retint deux ou trois options. À voir sur place.

À Loreto, ce fut lui, descendant par la porte arrière, qui se trouva le plus près de la sortie qu'elle avait choisi d'emprunter. Il fit mine de consulter le plan du réseau, la laissant reprendre un peu d'avance.

Les Galeries Bosghian s'étaient ouvertes en 2030, dans la vague de nouvelles réalisations suivant la fin du conflit. Depuis, Gianna venait parfois y dépenser un peu trop d'argent. Elle connaissait donc bien les lieux. Au rez-de-chaussée, elle jeta un coup d'œil dans un des nombreux miroirs du rayon parfumerie. Elle y aperçut l'homme, tenant toujours son blouson à la James Dean, l'autre main dans la poche de son jean, l'air de l'affranchi venu faire un brin de shopping ou lever une vendeuse.

Il n'était pas question de se faire le type au rayon dames dont les étalages,

au deuxième étage, étaient trop écartés, trop bien éclairés, sans recoin favorable. Cependant, elle profita de son passage pour acheter un large chapeau estival, de paille tressée, d'un beau vert. En essayant quelques modèles, elle accrocha deux fois le reflet de son suiveur. Elle passa à la caisse et emporta le chapeau dans un sac de papier frappé du logo des galeries. Le troisième étage, celui de la confection hommes, ne se prêtait pas mieux à la préparation d'une embuscade. D'ailleurs, dès qu'elle quitta l'escalator, un jeune employé se mit dans son sillage et ne l'abandonna pas des yeux. Peut-être à cause de son sac de voyage, dans lequel elle aurait pu enfourner deux ou trois costumes. C'était celui qui avait fait le voyage de la Suède, là où le ninja l'avait sauvée, lui faisant ainsi contracter la dette qu'elle n'avait pas honorée.

Elle se retrouva au quatrième, étage dit de la maison. Ça se présentait mieux. Certaines zones étaient moins claires et le personnel semblait moins empressé.

Elle prit le temps de déambuler entre les meubles et les rayons de linge, les luminaires et les présentoirs couverts de vaisselle. Elle finit par entraîner le connard dans le petit labyrinthe des rideaux suspendus sur leurs tringles, se glissa entre de grands échantillons de tissu, posa son sac et sortit son Beretta. À l'instant où l'homme passait à sa hauteur, elle lui asséna un violent coup de crosse sur la tempe. Lâchant son blouson, il tomba sur les genoux, avec une plainte rauque, une main sur le côté de la tête. Elle frappa encore, en plein front, du canon cette fois. La peau éclata sous l'impact du viseur et l'homme s'effondra en arrière. Douze points de suture, estima-t-elle. Personne en vue.

Elle s'accroupit, fouilla le blouson d'une main, l'autre tenant le Beretta, prête à en remettre une dose. Elle trouva un portefeuille de cuir usé, un couteau à cran d'arrêt qu'elle confisqua également dans l'intérêt de la sécurité publique. Elle essuya son arme sur la doublure du vêtement avant de la remettre dans son étui.

Puis elle passa aux toilettes du premier étage. Le portefeuille contenait une carte d'identité au nom de Fulvio Baratelli. Ça ne lui rappelait rien. Elle trouva aussi une carte de crédit au même nom, ainsi qu'une centaine d'euros. Elle enleva son éternel blouson de cuir noir, qui commençait de toute façon à être un peu lourd et chaud pour ces journées d'été, et le mit dans son sac, dont elle sortit la veste kaki achetée aux soldes dans une boutique Ferragamo, l'improbable croisement d'un surplus militaire et de la griffe d'un magicien. Elle était assez large pour dissimuler l'étui du Beretta, et il y avait suffisamment de poches pour qu'elle puisse trimballer son attirail habituel.

Elle passa la veste, puis rassembla ses cheveux sur sa tête et mit son chapeau neuf – le meilleur investissement de sa vie.

Ces conneries l'avaient mise en retard et elle pensait déjà avoir raté son train. Fort heureusement, celui-ci avait été retardé de quelques minutes, et elle parvint à embarquer juste avant la fermeture des portes. Pas question de

partir avec son Alfa, bien sûr. Une voiture était trop facile à suivre, du ciel ou d'ailleurs. Et de plus, il y avait de fortes chances pour que des mouchards y soient fixés.

Elle avait couru avec son sac et il lui fallut quelques minutes pour recouvrer une respiration normale. C'était le moment de se remettre à faire du sport. Ça la fit presque rire. Ce qu'elle venait de faire, ce n'était pas vraiment du travail de bureau. N'empêche. Quelques kilomètres en survêtement, deux fois par semaine. D'accord. Moralement, elle signait.

Le train quittait Milan. Elle partait, parce qu'elle avait peur.

11 juin 2025

Un mois qu'elle avait sa plaque, son pupitre et son Beretta. C'était sa première affaire : une histoire de vols dans des entrepôts par un groupe de petits truands venus de Turin. Elle était dans l'équipe de Foscatti. Du solide, Foscatti : cinquante-six ans dont trente-trois dans la police, un sens aiguisé de la synthèse, une solide logique doublée d'une tranquille autorité, avec des allures de professeur de philosophie relevées d'un léger dandysme. Un chef rêvé pour faire ses premiers pas dans le métier.

Ils étaient dans un dépôt de l'est de la ville. Ils avaient appris que la bande allait venir, histoire de piller un stock d'appareils médicaux destinés à des cliniques locales. Ils l'avaient emmenée pour lui montrer comment travaillaient les grands. Dont certains, incidemment, la regardaient depuis son arrivée comme s'ils se demandaient dans quelle position ils allaient la pénétrer le jour très proche où le choix leur appartiendrait. D'ailleurs, après dix jours dans le service, elle avait déjà dit à Baldasso d'aller s'asseoir sur une betterave.

Ils s'étaient déployés dans le dépôt. Elle était au troisième étage, sur une galerie d'acier juste sous le toit ; on l'avait mise là pour s'assurer qu'elle assisterait à la démonstration des vieux routiers sans risquer de se prendre une balle ou un coup de couteau dans le cas où les minables d'en face feraient de la résistance.

Trois heures qu'ils planquaient. Heureusement, il y avait des toilettes. Foscatti reçut un appel radio.

— Ils arrivent ! cria-t-il. Tout le monde en place.

Ils passèrent hâtivement leurs gilets. Dehors, il y eut un bruit de moteur. Une voiture et un camion, apparemment. Les deux véhicules s'arrêtèrent. Des portières claquèrent. Il y eut des voix d'hommes.

Les flics laissèrent les empaffés découper les serrures au chalumeau. Juridiquement, c'était du tout bon. On était en plein flag.

Les portes furent écartées sur leurs roulettes. Ça grinçait un peu.

Les types étaient quatre. Ils entrèrent en poussant des cris d'Indiens. D'après ce qu'elle put voir de la galerie, ils n'avaient pas beaucoup plus de vingt ans. Des gestes nerveux, saccadés, comme s'ils avaient pris quelque chose. Ils dansèrent un peu sur place, se tapèrent dans les paumes, et puis,

sans hésiter, l'un d'eux se dirigea vers l'endroit où était rangé le matériel qu'ils convoitaient. Complicité intérieure garantie.

— C'est ça, dit-il en désignant un ensemble de palettes. On embarque...

Les flics surgirent de leurs planques.

— Police, on ne bouge plus !

Ils bougèrent. Ils bougèrent même très vite. Ils sortirent des pistolets-mitrailleurs et arrosèrent l'intérieur du bâtiment avec des glapissements de joie. Il y eut des cris, de la fumée, tout le monde tirait sauf elle, qui tenait son arme, mais n'avait plus les types en ligne de mire.

À l'école de police, elle avait vidé dix-huit chargeurs de trente-deux cartouches G12. Sa précision naturelle avait fortement impressionné ses instructeurs. Mais la réalité n'était pas une cible de carton.

La réalité, brusquement, ce fut ceci : ces quelques instants figés. Un jeune mec halluciné, s'élevant au-dessus du chaos, de la poussière et des cris, pour surgir sur la galerie, du sang plein l'épaule droite, un pistolet dans la main gauche. Sa propre voix, lui criant de lâcher son flingue. Le sourire du barge dans le viseur du Beretta, et sa façon de regarder sa propre arme avant de tendre le bras. La secousse du tir dans la main de Gianna, l'impact visible, au-dessus de la bouche. L'arme tombant sur la galerie, acier contre acier, et surtout la dernière danse du truand déjà mort et porté par la drogue, bras levés haut comme un Andalou, tournant deux fois sur lui-même et souriant de ses dents rouges avant de tomber sur le dos, à quelques mètres d'elle.

Une balle avait frôlé la tête de Renon, laissant dans sa chevelure épaisse – il n'arrêtait pas d'y passer la main, pire qu'une Miss Lombardie qui veut se donner l'air sensuel – une entaille sanglante qu'il faudrait combler à coups de greffes. Gianna se demanda si l'assurance de la police couvrirait ça. Spiraghi avait des côtes cassées sous son gilet. Les truands, non protégés, n'encombreraient pas les prisons. Pendant qu'on fermait les sacs contenant leurs corps, Foscatti lui dit :

— Ces débiles devaient marcher au Black Dew. Je suis désolé de vous avoir entraînée dans ce guêpier. C'est ma faute. J'aurais dû prévoir qu'on pouvait tomber sur un os. Pour vous, ça devait être une promenade instructive, pas un carnage. Et flinguer un type à sa première sortie... Vous tiendrez le coup ?

— Oui, dit-elle, pourquoi ?

Il la regarda un instant, la bouche entrouverte. Elle eut le sentiment de lui faire un peu peur.

14 septembre 2025

Elle venait d'éteindre lorsque les premiers coups de feu retentirent. Elle se redressa sur le lit, prit sa montre sur la table de chevet. 23 heures. Dix minutes plus tard que la veille. Elle essaya sans succès de localiser l'origine des tirs. Posant sa tête sur l'oreiller, elle se jura qu'elle appellerait Barizzi Electronics le lendemain pour demander si son réducteur de bruit était

arrivé. Il y avait au moins six semaines d'attente. Le début des combats avait multiplié par vingt ou trente le volume de vente des réducteurs actifs, des tampons auriculaires et des somnifères. Une étude hollandaise affirmait que les heures de sommeil perdues et la baisse de productivité consécutive seraient, en termes économiques, la plus grave conséquence des hostilités.

L'Europe relevait la tête. Ça avait commencé en Angleterre, au printemps 24, lorsqu'une foule d'émeutiers avait pendu ces politiciens, à Londres. Les autres pays avaient suivi, l'Italie n'était pas le dernier.

C'était une guerre des villes, surtout nocturne. Une guerre de groupuscules. Ce n'étaient pas les gouvernements, tétanisés par le tabou de l'antiracisme, qui avaient décrété que les limites étaient franchies. La révolte était le fait d'individus, de citoyens fatigués de la tyrannie d'immigrés devenus conquérants. La résistance occidentale était une invraisemblable constellation de groupes sans réelle coordination, aux stratégies brouillonnes, aux idéologies parfois antagonistes. C'était plus cohérent chez l'ennemi, mais entre les divergences théologiques, les rivalités nationales et les conflits entre les pouvoirs assurant le financement des réseaux, sans compter le contentieux historique et racial entre peuples arabes et noirs africains, on pouvait difficilement parler d'un complot global. Même la haine de l'infidèle, seule référence vraiment fondamentale, était à géométrie variable.

Bien sûr, dans tout ce bordel, d'improbables alliances se nouaient, généralement ponctuelles. Des escarmouches aberrantes avaient lieu. Les membres de deux groupes occidentaux ou islamiques s'entretenaient un soir à cause d'une femme ou d'une voiture d'occasion. Un Romain de pure souche, catholique sans ferveur et combattant occasionnel, donnait deux fusils à des musulmans qu'il connaissait parce que sa belle-sœur était algérienne ; en échange, les gars lui communiquaient l'adresse et l'itinéraire journalier d'un imam saoudien qui les avait fait bastonner pour avoir bu de la bière.

Dans les campagnes, il ne se passait pas grand-chose : les musulmans y étaient rares. Des milices, toutefois, protégeaient vignes et chaix sur les terres bénies de Brunello, de Lambrusco, de Montepulciano.

Gianna soupira. En insérant deux bouchons de cire dans ses oreilles, elle se répéta qu'un jour, elle contacterait un groupe occidental, qu'elle se battrait contre les islamistes et leur projet. En attendant, elle espérait que Barizzi avait reçu son réducteur.

3 mars 2026

Guerrière à mi-temps, ou à peu près.

Les armées européennes ne sortaient de leurs casernes que pour protéger des bâtiments officiels. Des éléments infiltrés par les islamistes avaient effectué divers sabotages et de nombreux vols d'armes, mais d'autres avaient été démasqués et neutralisés, certains par des officiers musulmans. Les militaires resteraient en retrait aussi longtemps qu'il n'y aurait pas d'attaque massive de contingents étrangers, qu'il s'agisse de milices religieuses ou de

troupes régulières.

Les forces occidentales étaient donc essentiellement composées de combattants à temps partiel, qui entre deux affrontements ou périodes de garde, exerçaient comme avant leurs métiers, menaient sans éclats leur vie de tous les jours.

Elle avait su très tôt qu'elle rallierait une organisation combattante, se battrait malgré la directive de la mairie de Milan interdisant strictement aux policiers de la ville de participer aux hostilités sous peine de mise à pied. Quelques dizaines d'entre eux s'étaient déjà torchés avec ; elle serait une des prochaines. Les flics étaient très courtisés. Leur présence dans un groupe lui garantissait l'accès privilégié à des trésors d'informations comme à des armes, des munitions, des gilets pare-balles dignes de ce nom et souvent de l'argent saisis à des truands.

Mais le choix n'était pas simple. Il y avait deux genres de groupes combattants chez les Occidentaux. D'une part, ceux qui se créaient autour d'une structure existante ou d'une appartenance commune, et l'inventaire était vaste. Cela allait de l'association de quartier au club de sport, en passant par le cercle culturel, l'origine ou le syndicat. Muraglia ne comptait que des ouvriers du bâtiment, Milano Massada des Juifs, Gennargentu des Sardes, Sunday Punch les membres d'un club de boxe. Les combattants de Vintage 2000 étaient tous natifs de cette année, Legge Nostra était la branche armée de la faculté de droit de l'université, NCM (pour Nel Culo del Mahomet) rassemblait des homosexuels, Match Blood, des tifosi de l'Inter.

Et puis, il y avait les groupes qui se constituaient sans autre référence commune que le refus de la soumission et, bien sûr, le jeu des rencontres, les algorithmes du hasard. C'était le cas de *Giorno Zero*, le groupe de Gianna.

Elle avait pris son temps. Plusieurs groupes l'avaient contactée. Les membres de certains d'entre eux ne lui avaient inspiré aucune confiance, et les renseignements recueillis avaient confirmé son impression. Des abrutis qui se la jouaient. Faire la guerre, d'accord, mais pas avec des branques.

Et puis, elle les avait rencontrés, Pietrangeli, Fischer et Mancuso. C'était un autre format. Ils lui avaient proposé de faire des nuits d'essai : de la surveillance, quelques patrouilles et plus si affinités. C'était six mois plus tôt.

Giorno Zero. Un nom dont ils étaient quatre ou cinq à revendiquer la paternité. Fischer et Giovanesi en étaient venus aux mains à cause de ça, un soir de janvier. Pietrangeli leur avait collé cent pompes de pénalité, histoire de les calmer. Gianna disait : « Ce n'est pas un nom, c'est un programme ! » *Jour Zéro*, c'était comme une promesse. L'espoir d'un recommencement, d'une aube nouvelle, après le cauchemar.

Maintenant, ils étaient quarante-quatre, dont six femmes. Au gré des adhésions, le groupe avait compté jusqu'à cinquante-deux membres, mais la guerre avait éclairci les rangs ; d'autre part, Zeller et Ballaguera avaient quitté Milan. Quant à Lusigno, il était passé chez Tempesta après avoir déménagé ; ça lui faisait moins de chemin pour rejoindre les autres.

Celui qui commandait *Giorno Zero* était un ancien sergent des carabinieri, Rodolfo Pietrangeli. Grand et sec. Anguleux. Un profil de rapace et des yeux qui vous transperçaient comme des balles de 5, 53. Il tenait bien son équipe. Il le fallait pour éviter que des combattants si dramatiquement improvisés ne soient massacrés par des ennemis formés et encadrés par les vétérans des guerres menées au nom d'Allah contre tous les infidèles du monde.

— Écoute, dit-il, il faut que tu fasses un truc...

Elle but une gorgée d'espresso.

— Vas-y...

Il était 15 heures ; au lieu de rencontrer Pietrangeli dans ce café, elle aurait dû être sur le terrain, à enquêter sur un trafic de voitures volées dont la plupart finissaient dans les rues de Lagos ou Conakry.

— Filiol m'a contacté avant-hier. Il va nous envoyer quelqu'un. Un Iranien. Il vient d'arriver d'Allemagne. Il paraît qu'il a fait ses preuves à Stuttgart. C'est lui. Il s'appelle Reza Besharam.

Il posa une photographie sur la petite table de marbre.

Elle prit la photo, examina quelques instants le visage régulier, orné d'une barbe courte, bien taillée. Dans les trente-cinq ans. Une certaine allure ; quelque chose de... difficile à définir... Arrogant ? Altier ?

Filiol était un des responsables de la coordination des groupes occidentaux de la région de Milan. À ce titre, ce professeur de littérature médiévale passait le plus clair de son temps à convaincre Forza 24 de s'entendre avec Red Regazzi et Magnum Cross, à persuader Gladio Nuovo de céder quelques roquettes à Muraglia, ou tenter d'organiser la répartition des combattants nouvellement débarqués en ville et sans contact utile sur place.

— Ouais, dit-elle, reposant la photo entre leurs tasses. Et tu voudrais que je regarde si la police a quelque chose sur lui ?

Il haussa les épaules.

— Tout juste. Les Iraniens se sont battus comme des lions depuis que les premiers sont arrivés. À croire qu'ils n'auront jamais fini de régler leurs comptes avec les islamistes. C'est vrai qu'ils les ont assez fait chier. Mais ça peut aussi être un type qu'on nous infiltre.

Comme six mois plus tôt, à Gênes, où le groupe I Grifoni avait accueilli dans ses rangs un combattant qui prétendait venir de Qom. Grand-père exécuté lors de la révolution khomeiniste, propriété familiale saisie par le clergé au pouvoir et incendiée juste avant la chute des mollahs, oncle torturé par les pasdarans. Deux ans de guérilla contre les gardiens de la révolution dans les rues de la ville sainte : le dossier parfait. Sauf que le type avait tuyauté ses copains djihadistes pendant des semaines avant de se faire exploser avec une vingtaine de combattants du groupe dans le cinéma désaffecté où ils se réunissaient. Alors, avant de considérer pleinement un musulman comme un compagnon d'armes, un certain nombre de précautions s'imposaient.

— Je vais voir ce que je peux trouver, dit-elle.

— Le type est un soufi, dit Pietrangeli. Ça te dit quelque chose ?

— Un soufi ? Ce sont des philosophes, non ? Des espèces d'ascètes, ou quelque chose de ce genre... Il paraît que les extrémistes les détestent.

Il sourit.

— Je crois que tu as dit l'essentiel.

Elle reprit la photo sur la table, la regarda un instant. La barbe de l'Iranien semblait sculptée dans l'ébène.

— Je peux la prendre ?

— Oui, bien sûr, dit-il.

Elle glissa la photo dans une poche de son blouson de cuir.

— On a déjà Bulent, dit-elle. Si on intègre encore ce gars, Simeoni va péter les plombs.,

Un sourire méchant fendit le visage anguleux de Pietrangeli.

— Raison de plus, dit-il.

Corrado Simeoni avait trente-neuf ans. Un peu plus petit que la moyenne, avec des cheveux clairs, un visage rond, des yeux pâles et plus ronds encore, qui faisaient dire aux autres qu'il devait voir la nuit, comme les chouettes. Notaire, il avait repris la florissante étude de son père. Il était célibataire, vivait seul et l'on murmurait dans le groupe que sa vie sexuelle se résumait à quelques intermèdes onanistes dédiés à l'une ou l'autre image pieuse, représentant Blandine dans l'arène, face au taureau du martyr, ou sainte Thérèse d'Avila, voire Marie dans les grands jours. Bien sûr, spéculait-on en nettoyant ses armes, la main coupable devait ensuite être lavée à l'eau bénite, et le pécheur s'adonner à d'obscures pénitences avant de retourner à la prière ou à la rédaction d'actes de vente. C'est que l'homme était un chrétien fervent qui ne cessait de bassiner les membres du groupe avec sa ferveur et ses discours sur le thème : la guerre, conséquence naturelle de la gangrène séculière. Il faisait partie de Christus Dominator, la plus puissante et structurée des organisations catholiques engagées dans le conflit. Créée six ans plus tôt par des dissidents de l'Opus Dei, auquel ils reprochaient sa modération. Question de point de vue. Au programme, pour après la victoire, l'interdiction du divorce, la censure cléricale sur livres et spectacles, la prière à l'école, et bien sûr des gouvernants qui s'inspireraient sans faillir de l'avis de leurs confesseurs. À se demander pourquoi ils combattaient la charia.

On estimait que l'organisation comptait cinq à six mille membres fanatisés à des degrés divers, dont quelques-uns, le Vendredi saint, se faisaient de jolis stigmates. Certains groupes combattants étaient constitués uniquement de membres, mais beaucoup d'entre eux, plus discrets dans la démonstration de leur foi, étaient répartis dans des unités occidentales de toutes obédiences afin d'y propager la bonne parole entre deux affrontements, et si possible de faire de nouveaux adeptes.

Bulent Effremoglu venait d'avoir dix-huit ans. Le jour de son anniversaire, il avait apporté une bouteille de raki pour fêter ça. « En Turquie, on appelle ça le lait de lion ! », avait-il annoncé. Ils s'étaient partagé l'alcool anisé, en

toute confiance, à l'exception d'Abel qui ne buvait jamais. Simeoni, heureusement, était absent ce soir-là.

Les parents de Bulent étaient arrivés d'Izmir une quinzaine d'années plus tôt. Le même, qui achevait un apprentissage de mécanicien automobile, était un des plus ardents combattants du groupe. Ce qui ne l'empêchait pas de prier cinq fois par jour. Ou en tout cas, une fois le matin et une le soir. « Jamais moins ! », jurait-il. Il était un de ces jeunes musulmans fiers de leur culture et de leur foi qui réfutaient le prêche des extrémistes. Seulement, il fallait faire avec son côté chien fou. Sa motivation et sa fougue étaient telles qu'il faisait parfois preuve au combat d'une témérité que les autres s'efforçaient de contenir. Simeoni, bien sûr, ne pouvait accepter la présence du jeune Turc dans le groupe, ne ratant pas une occasion de souligner, outre sa religion, sa faible intelligence et son verbiage d'adolescent. Et de ce côté-là, il n'avait pas entièrement tort.

19 juillet 2039

Chaque chambre disposait, dans un angle à côté de la porte, de toilettes et d'un lavabo derrière une cloison recouverte du même crépi blanc que les murs. Il y avait, en face de la porte, haut dans le mur, une étroite fenêtre avec un rideau beige, qui donnait sur une petite cour fermée. Gianna avait déjà vérifié cet accès.

Elle était revenue, après toutes ces années. Parce que l'homme de Haviland Corporation lui avait conseillé de partir. Parce que ce salopard avait sans doute raison. Cet enfoiré bien planté sur ses longues jambes et son statut de protecteur, rayonnant du prestige de sa putain de compagnie, qui pouvait se payer n'importe quelle arme et n'importe quel système, comme la direction de la police de Milan ou de n'importe quel endroit du monde à l'exception de l'Amérique hostile. De quoi trouver presque sympathique Beveridge et les autres cons de bibleux. Juste un instant.

Mais bon, Clayborne ne méritait peut-être pas le mépris qu'elle éprouvait à l'égard de ceux de sa caste. À la fin de leur discussion, à la galerie Sapirstein, elle avait eu, à sa propre et grande surprise, le sentiment que le type n'était pas entièrement dépourvu d'intégrité. Et l'une des choses qu'il avait dites, et qui l'avait amusée par surprise, résonnait encore dans son esprit.

« Il n'y a pas de méchants et de gentils. Et nous sommes les gentils. »

C'était un constat plus lucide que la somme des colères, frustrations et préjugés qui bouillonnaient en elle. Pour l'intégrité, elle verrait bien. Elle verrait ce qu'ils feraient de Raffaella.

Maintenant, la femme de Bart était dans leur superclinique, leur forge à miracles pour malades de grande importance. Si Clayborne avait dit la vérité, la science et les moyens de sa mégacorporation combattaient le terrible et microscopique ennemi ; ils gagneraient peut-être...

Dans le cas contraire, elle aurait au moins essayé.

Restait son propre sort. Et de ce côté-là, l'horizon lui semblait foutrement

assombri. Clayborne, en la prévenant, lui avait fait réaliser la noirceur du merdier dans lequel elle s'était jetée en lui livrant l'information concernant Waltin et le navire grec. Le type qui l'avait suivie était un sous-traitant, et ses commanditaires avaient les yeux bridés.

Ou alors, il n'avait été qu'un dragueur en chasse, et savait maintenant qu'il n'était pas son genre d'homme.

Mais d'autres avaient pu la suivre, qu'elle n'avait pas remarqués. Et il y avait les satellites espions, du haut de leur orbite. Seulement là, elle s'était assurée de contre-mesures. En termes de haute technologie, le chapeau de paille à large bord ne valait pas un système actif de diffraction optique, mais il coûtait un million de fois moins cher et le taux de pannes était beaucoup plus faible. Et puis, il lui allait très bien.

Que feraient les Japonais, quand ils sauraient, si ce n'était pas déjà le cas, qu'elle avait renseigné Clayborne malgré l'engagement pris, malgré sa dette envers eux : sa vie ? Est-ce qu'ils attendraient qu'elle ressorte, qu'elle revienne à Milan ? Ou est-ce que le ninja franchirait une nuit la grande porte de chêne, est-ce qu'il remonterait les couloirs de pierre, passerait sous les voûtes ancestrales, trouverait sa chambre, entrerait comme un songe et lui ferait payer le prix de sa trahison ?

En tout cas, elle était ici, à Leviggio. Revenue. Elle, athée jusqu'aux ovaires.

Mais voilà, elle avait dû improviser dans l'urgence, comme douze ans plus tôt. À nouveau, c'était pour sauver une vie ; mais il s'agissait de la sienne. La première fois, ça s'était terminé d'une manière inattendue, lui laissant à jamais le tourment d'une question sans réponse, l'amertume d'une incompréhension révoltée. Pourtant ce lieu, à l'instant de trouver un refuge, lui avait paru bizarrement évident.

En fait, ses options étaient plutôt limitées. C'était ça ou la maison de la tante Pia, à Ravenne. Elle n'avait pas revu sa nièce depuis des années, et aurait été sans doute été ravie de mettre les petits plats dans les grands rien que pour elle. Et dans le cas de Pia, ça voulait dire quelque chose. Gianna avait d'impérissables souvenirs des repas de famille qu'elle mitonnait lorsque les Caprara lui rendaient visite, à Pâques ou durant les vacances d'été. Au moins pourrait-elle encore enfiler ses jeans en quittant le couvent.

Ici, rien ne semblait avoir changé. Comme si elle avait pu en douter. C'était le propre de ce genre de lieux : rien n'y changeait, ou plutôt si, bien sûr, mais trop lentement pour qu'on le perçoive. Une oasis de quasi-permanence tandis qu'à l'extérieur, les choses étaient mouvantes, qu'elles se tordaient, mutaient sans répit, prenaient des formes éphémères.

Il y avait six chambres pour l'accueil des laïques, six cellules dont les portes de bois sombre se faisaient face dans un couloir de pierre, large et voûté. On lui avait donné celle qui était au fond du couloir, à gauche. Ce secteur, séparé de ceux où vivaient les moniales, se trouvait à l'angle sud-est du couvent. Pourtant, elle avait cru se rappeler qu'il était au nord du cloître

et de son jardin... Mais bon, les souvenirs et le temps n'allaient pas bien ensemble. Elle en avait encore fait l'expérience, quelques semaines plus tôt, avec Sven Holmquist.

À la gare, elle avait pris un taxi, une Fiat Jaipur d'un jaune gueulard dont le chauffeur, un type d'une cinquantaine d'années avec une moustache épaisse qui n'était pas sans lui rappeler celle de Rossi, l'avait matée sans relâche dans le rétroviseur. Deux kilomètres à peine après être sortis du village, ils avaient tourné à gauche, franchi un premier mur dont le portail était ouvert, et commencé à gravir le chemin qui montait entre les arbres. Au sommet, ils s'étaient arrêtés près de la grande porte de bois, sur une esplanade carrée bordée de cyprès.

Ayant payé la course, remis son chapeau et pris son sac, elle avait foulé de gros pavés entre lesquels poussaient des herbes folles. Elle s'était arrêtée devant l'immense porte de chêne, et avant de tirer la poignée de la sonnette, un lourd anneau de fer au bout d'une chaîne, avait attendu un peu, comme si elle hésitait encore. Elle s'était retournée, avait regardé l'esplanade, les arbres, l'arrière du taxi jaune qui disparaissait au premier virage du chemin. Enfin, elle avait tiré deux fois l'anneau de la sonnette, et derrière la porte, mais à quelque distance, une cloche avait sonné ; un moment plus tard, une jeune sœur avait ouvert le guichet découpé dans la porte.

— Bonjour. Que puis-je faire pour vous ?

Elle avait l'air d'une adolescente, avec de grands yeux verts.

— Je souhaiterais parler à la mère supérieure. Mon nom est Gianna Caprara.

La novice l'avait regardée quelques instants à travers la grille de fer. Enfin, elle avait dit :

— Je vais voir si c'est possible.

Et refermé le guichet. Qu'elle avait rouvert tout de suite après.

— Excusez-moi, quel nom avez-vous dit ?

— Caprara. Gianna Caprara.

— Un instant.

Ayant refermé le guichet, la nonne était repartie.

Gianna était presque déçue. Elle s'était imaginée, et venait de le réaliser, qu'elle avait laissé une trace, qu'elle était le personnage d'une chronique racontée sous les arches de pierre, transmise à celles qui prononçaient leurs vœux. Et quoi encore ? Gianna Caprara, mythe ou réalité ? Une histoire qu'elle trouvait très bête et très subtile lui était revenue à l'esprit : celle d'un homme qui entre dans la boutique d'un vendeur de cravates, s'en choisit une, la paie et s'en va. Vingt ans plus tard, le même type pousse la porte de la boutique et proclame : « C'est encore moi ! » C'était un peu ce qu'elle venait de faire.

Il y avait eu un frottement de métal, le bruit d'une clef dans une lourde serrure, le raclement de gros verrous. La porte s'était ouverte. La très jeune sœur avait dit :

— Je vous en prie...

Puis, ayant refermé derrière Gianna le lourd vantail, donné deux tours de clé, remis les bruyants verrous :

— Veuillez me suivre.

Gianna avait dit « la mère supérieure » et non « Mère Francesca ». Pas certaine que la supérieure du couvent fût encore la même depuis tout ce temps.

Elle s'était découverte en traversant la vaste entrée ; elles avaient gravi le grand escalier qui menait au premier étage – elle se souvenait de ces marches de pierre creusées par l'usage ; sur le palier, qui donnait à l'arrière sur des fenêtres d'où l'on voyait l'esplanade où le taxi avait déposé Gianna, se trouvaient deux portes sombres à doubles vantaux, symétriques, une de chaque côté. Elles avaient franchi celle de droite et remonté un couloir. Malgré la chaleur estivale, il régnait une fraîcheur agréable entre les murs de Santa Teresa. Elles s'étaient arrêtées devant la quatrième porte du couloir. La jeune sœur avait frappé trois coups bien secs. Une voix, à l'intérieur, avait crié d'entrer. La sœur avait ouvert et s'était effacée pour laisser passer Gianna.

Mère Francesca était toujours la supérieure du couvent Santa Teresa. Et conforme au souvenir qu'elle en avait gardé : la face un peu plus ronde, sans doute, les joues plus rebondies sous le voile qui bordait le visage et se refermait entre la gorge et le menton.

Gianna, en entrant dans la pièce, avait posé son sac sur le sol, et sur lui le grand chapeau qui lui semblait soudain ridicule.

La religieuse avait fait le tour de son bureau, une table de bois presque noir, était venue jusqu'à elle, avait posé ses mains sur les bras de Gianna.

— C'est un bonheur de vous revoir en notre maison, mademoiselle Caprara, avait-elle dit. Cela fait si longtemps. Mais qui regretterait ces années terribles ?

— Bien peu de gens, je suppose, avait-elle répondu, mettant à son tour ses mains près des épaules de la supérieure, rendant ainsi cette esquisse d'étreinte.

— Asseyez-vous donc, avait dit mère Francesca en désignant une chaise.

La novice était déjà repartie, refermant la porte derrière elle.

Toutes deux s'étaient assises, de part et d'autre de la table, sur laquelle n'étaient posés que deux vieux et gros livres reliés de cuir noir, ainsi qu'une tablette Sonymac.

Contre le mur blanc, en face de Gianna, se trouvait une photographie de Jean XXIV, le nouveau pape élu en mai, l'Uruguayen. Elle avait voté pour lui, ayant sa carte d'électrice comme lui en donnait le droit sa licence de catholique, renouvelée chaque année par le paiement de sa cotisation en dépit de ses convictions. En Italie, à moins d'appartenir aux groupes anticléricaux les plus extrémistes ou d'avoir été violé par trois curés durant son enfance, on ne coupait jamais vraiment le cordon qui reliait à la Sainte

Mère. Et surtout, il y avait eu la portée politique du geste : l'autre candidat, le Français Duval, était un théocrate qui rêvait de réinstaurer la prééminence de l'ordre et des institutions religieuses sur la société civile.

Non merci. Les cathos intégristes, Gianna avait donné.

Suivant son regard, la supérieure avait souri.

— Notre Saint-Père, avait-elle dit ; le nouvel évêque de Rome. Que Dieu l'assiste dans sa tâche, elle est si lourde... Vous savez, il a failli venir ici, vers la fin de la campagne, mais il a dû annuler son voyage. Je l'ai beaucoup regretté. Mais dites-moi ce qui nous vaut le plaisir de votre présence.

— En fait, avait-elle répondu, je crois qu'il serait bien que je m'isole du monde pendant quelque temps.

— C'est un désir bien légitime. Combien de temps souhaitez-vous rester en nos murs ?

Elle n'en avait aucune idée.

— Quelques jours. Une semaine ou deux, je pense... Cela dépendra...

Oui, cela dépendrait. Mais de quoi ? De l'instant où les choses se seraient tassées, où le risque serait passé ? Elle serait morte de vieillesse avant que les Japonais l'oublient.

— Je comprends, avait dit Mère Francesca.

Elle ne risquait pas.

— Vous pourrez rester le temps que vous jugerez bon. Nos tarifs sont très raisonnables. Vous pourrez faire laver votre linge de corps. On vous donnera toutes les informations nécessaires. Je vous conseille de visiter notre jardin ; les laïques y ont accès à certaines heures. Vous vous en souvenez peut-être...

— Pas en détail, avoua-t-elle, mais je me souviens d'un espace de calme, de beauté. À l'époque, c'était assez rare.

— Je vous assure qu'il est encore plus beau maintenant ! C'est un peu notre fierté, nous avons d'excellentes jardinières. En tout cas, vous serez tranquille. D'ailleurs, nous n'avons pas d'autre pensionnaire pour le moment.

— C'est parfait.

— J'espère, avait repris Mère Francesca, que votre séjour ici vous apportera les réponses que vous cherchez.

— Qu'est-ce qui vous fait croire, n'avait-elle pu s'empêcher de demander, que je suis ici pour trouver des réponses ?

— C'est le cas de la plupart de celles qui séjournent chez nous. Et c'est un bon endroit pour cela.

Gianna avait haussé les épaules.

— Peut-être... Mais dites-moi, ma Mère, durant mon séjour, je souhaiterais rencontrer sœur Loredana ; cela me sera-t-il possible ?

La religieuse avait souri, hoché la tête en silence avant de dire :

— Je vous avoue que j'attendais cette requête. Nous essayerons d'arranger cela.

Gianna regarda sa montre. Il était 2 h 26. C'était sa première nuit. Le sommeil finirait bien par venir.

26 juin 2011

Elle était accroupie dans les hautes herbes, avec à la main le pistolet de plastique noir qu'elle avait voulu pour son anniversaire. Il faisait partie d'un ensemble avec menottes et plaque dorée, plus un chargeur de rechange. « Ce n'est pas un cadeau pour une fille », avait répété vingt fois sa mère. Elle l'avait eu quand même. Son père, lui, avait ri : « Ne t'en fais pas, jouer au flic, ça lui passera ! »

Loredana était à côté d'elle, armée d'un fusil vert et jaune qui envoyait de l'eau à quinze mètres quand le réservoir était bien rempli. Elle l'avait reçu de son frère Valerio, de deux ans son aîné, qui le lui avait donné en proclamant avec mépris que ce genre de truc était bon pour les gosses. Gianna le trouvait très beau, Valerio, avec ses cheveux noirs bouclés et ses yeux d'un bleu profond. Elle en était un peu amoureuse. Elle avait écrit pour lui deux lettres qu'elle n'avait pas osé lui donner, moins parce qu'elle craignait qu'il ne se moque d'elle que parce qu'elle aurait détesté que Loredana les voie.

Les gangsters étaient à un jet de pierre, dans la maison de bois, la cabane de chantier abandonnée, oubliée là par une entreprise qui n'existait peut-être plus, et dont le nom figurait encore sur certaines planches, inscrit au pochoir sur fond bleu : « Martinelli Costruzionni ». Les deux gamines se remirent à progresser lentement, l'oreille tendue.

— On n'a pas le temps de demander du renfort, murmura Gianna. On entre et on les braque. S'ils résistent, tant pis pour eux.

— D'accord, souffla Loredana.

Elles jaillirent des hautes herbes, escaladèrent les trois marches de la cabane, crièrent :

— Police ! Les mains en l'air !

Évidemment, les bandits firent de la résistance, sortirent leurs flingues, alors elles les descendirent en gueulant des « Bang » et des « Tatatatata » ; quand elles crurent que c'était fini, Gianna en repéra un qui n'était pas mort et levait son arme, et elle lui mit trois balles dans la poitrine.

— Je crois qu'on les a tous eus, dit-elle.

— Ouais, dit Loredana. Il y en avait combien ?

Elles comptèrent, imaginant des corps sans vie, décidèrent qu'ils étaient cinq, non, six.

Loredana posa son arme encore fumante et se mit à genoux au milieu de la pièce que n'encombraient qu'une table et deux bancs de bois, et dans un coin, des cageots à bière vides.

— Maintenant, dit-elle, je vais prier pour eux.

20 juillet 2039

Gianna trouva, sur la table de sa chambre, une feuille de papier, protégée par une chemise de plastique transparente, sur laquelle figurait l'horaire des prières des nonnes.

4 h 15 Vigiles
6 h 30 Laudes
7 h 00 Messe
9 h 15 Tierce
11 h 50 Sexte
13 h 50 None
17 h 30 Vêpres
19 h 50 Complies

Il fallait avoir la foi.

Il y avait un petit réfectoire, pour les pensionnaires. Une pièce en longueur, qui se trouvait près des chambres, en face de la grande porte menant à l'escalier ; sept ou huit mètres sur moins de quatre, et une table au milieu, avec deux bancs sur ses côtés ; ils étaient faits de ce même bois sombre et patiné que tout le mobilier du monastère, et ses portes aussi, ses lourdes portes. On pouvait choisir de manger au réfectoire ou dans sa chambre, si l'on voulait plus de solitude.

Gianna, ce matin, avait réalisé que pour la cinquième fois en autant de repas dans cette pièce, elle s'était assise à la même place, au fond de la salle, presque tout au bout du banc, à la gauche de la table. Une sœur avait posé le plateau devant elle, en lui souhaitant une bonne matinée, puis elle était retournée à sa plénitude.

Un instant, Gianna s'était inquiétée de cette nouvelle habitude, s'était demandé, à demi sérieusement, si elle trahissait une sclérose, un empâtement de la pensée. Elle avait souri en étalant son beurre sur une tranche de pain sombre.

Dans ce genre de lieu, si l'on ne se consacrait pas à la méditation des nonnes, le temps se dilatait ; déjà, elle avait eu, durant l'après-midi de la veille, l'impression que son cœur battait plus lentement entre ses côtes.

Mais elle aurait quelques moyens de meubler les heures.

D'abord, il y avait les livres. Sur sa tablette, il y en avait une bonne trentaine qu'elle n'avait pas encore lus, chargés sur des réseaux d'éditeurs ou transférés par Ettore qui les recevait en service de presse. Des bouquins mis en attente, parfois ouverts, dont quelques pages étaient survolées et dont le résumé pouvait avoir été parcouru vingt fois, mais dont la lecture obstinément différée dépendait entièrement de circonstances favorables. Une semaine de grippe, par exemple, deux ou trois jours de congé pas vraiment programmés, après une enquête épuisante. Ou, comme dans son cas, le besoin de fuir.

Il y avait aussi, justement, la réflexion sur sa situation présente, la spéculation relative à son destin. Cela aussi lui prendrait pas mal d'heures. Elle ne regrettait pas ce qu'elle avait fait. Si les Japonais avaient décidé de la tuer, rien sans doute ne l'empêcherait. Être ici ne faisait que retarder les choses. Elle espérait que, le moment venu, sa mort serait rapide. Mais rien

n'était moins sûr.

Elle s'était souvent demandé, en regardant son arme, ce qu'elle ferait si elle se retrouvait seule et cernée, par des musulmans dans les rues de Milan, en plein conflit, ou plus tard par des truands psychopathes, dans un hangar abandonné. Des ennemis qui ne se satisferaient pas de la tuer, qui la violeraient, la souilleraient, la tortureraient avec des couteaux et du feu. Elle s'était dit, et ce choix s'était renforcé avec le temps, qu'elle ne tirerait pas dans sa bouche ni sa tempe, mais au milieu de son front, qu'elle aurait une petite tache rouge, comme une Indienne. Quant à savoir si le ninja lui laisserait ce loisir... Oui, elle aurait de quoi penser.

Il y avait aussi le jardin du cloître. Il était magnifique, plus que l'image brouillée qu'elle en avait gardée. Un carré presque parfait, d'environ trente mètres de côté, entouré par une galerie ouverte sur l'intérieur. Des allées rectilignes, de terre battue et de fin gravier blanc, délimitaient les massifs de fleurs, certains d'une seule espèce, d'autres mélangeant variétés et couleurs avec exubérance. Des petites plaques, fixées sur des tiges d'acier, portaient les noms latins et vulgaires de toutes les fleurs, et Gianna n'en finissait pas de mesurer son ignorance. Il y avait quelques statues, d'anges ou de saints, et des bancs de pierre, sur lesquels lauriers et vignes vierges, grimpés sur des pergolas, prodiguaient leur ombre. Elle admirait aussi le potager, un rectangle soigné comme une vitrine de bijoutier.

Et bien sûr, il y avait sa mémoire. Avec le silence et l'inactivité, ce lieu faisait office de caisson d'isolation. En se coupant des stimuli extérieurs, on favorisait l'émergence des souvenirs du sujet. Et elle les sentait, ses souvenirs, qui remontaient à la surface de son esprit. Souvenirs de son enfance, de sa vie de flic, de la guerre.

Et de Reza, naturellement.

8 mars 2027

Pietrangeli regarda sa montre.

— Il sera là dans dix minutes, dit-il. Ça te laisse le temps de me faire ton rapport.

— Ah bon ? Je ne savais pas qu'il allait venir. Tu aurais...

— Dû te le dire ? Aucune raison. Vas-y, je t'écoute.

Langage de chef, langage de guerre.

— Le type a l'air clair, dit-elle. Les collègues allemands avec lesquels j'ai des contacts et qui sont engagés dans la résistance m'ont confirmé qu'il avait été très précieux chez eux. Et j'ai pu vérifier plusieurs points concernant sa famille et ce qu'elle a subi en Iran. Je comprends qu'il soit motivé.

— Mmm. Alors, rien qui justifie qu'on le tienne à l'écart ?

— Rien. Dans les groupes dont il a fait partie, il n'y a jamais eu d'entourloupe. Mais j'ai remarqué quelque chose.

Le regard de Pietrangeli se fit encore plus pénétrant.

— En faisant mes recherches, j'ai vu qu'un autre flic avait recherché des

informations sur Besharam. C'est un inspecteur du service des fraudes. Il s'appelle Maurizio Tavarella. Je me suis renseignée auprès d'un gars que je connais et qui y a travaillé jusqu'à sa retraite, il y a une année. D'après lui, Tavarella est un chrétien pratiquant de tendance très traditionaliste, mais discret quant à ses options politiques. Il n'a jamais déclaré faire partie d'une organisation intégriste.

— Tu en as parlé avec lui ?

— Non, pas un mot.

— C'est mieux, approuva-t-il.

Ils étaient dans l'appartement inoccupé d'un éditeur parti se réfugier dans sa maison du Latium. Le groupe l'utilisait pour des réunions restreintes, comme celle-ci. Trois vastes pièces sous de hauts plafonds. Du mobilier d'époque, des petites tables marquetées sur lesquelles on posait parfois des chargeurs luisants de graisse. Aux murs, il y avait des toiles dans des cadres dorés : une villa Renaissance entourée de cyprès alignés, un portrait d'évêque, une jeune fille lisant à la lueur d'une bougie.

Il y avait deux de leurs hommes dans l'escalier, et d'autres autour de l'immeuble.

— Il faudra faire attention à ces types quand on aura viré les barbus, dit Pietrangeli. Vous, la police, ils risquent de vous donner beaucoup de boulot.

— Ça se pourrait, reconnut-elle.

Les membres de Christus Dominator et d'autres organisations de la galaxie chrétienne intégriste européenne étaient loin d'être assez nombreux pour envisager de véritables coups d'État, bien sûr. Mais ils tireraient les dividendes de leur engagement dans le conflit. Ces pieux combattants du Christ n'en finissaient pas de tisser leurs réseaux. Ce qu'avait fait le flic des fraudes en disait long. Et puis, la fin d'une guerre, c'était la meilleure occasion de faire son marché au rayon des armes. Les soldes, la grande braderie. Vingt mitraillettes pour le prix de dix, et je te laisse trois mille cartouches en cadeau parce que tu m'es sympathique. Politiciens et penseurs laïcs devraient peut-être sortir couverts.

Il y eut quatre coups de sonnette, très brefs, puis deux coups longs, et un dernier coup bref.

Il se leva et alla déverrouiller la porte, après un coup d'œil au moniteur de l'entrée. Elle l'entendit ouvrir, puis leurs voix quand ils se saluèrent. Elle se leva à son tour pendant qu'ils traversaient l'entrée. Trois hommes franchirent la porte du salon, suivis de Pietrangeli. Le premier était Kolicsek, le troisième Arighesi. Entre eux deux venait Reza.

Elle sut qu'elle allait faire des bêtises.

22 juillet 2039

Au repas de midi, la sœur chargée aujourd'hui du service, en posant le plateau sur la table du réfectoire, dit :

— Ce soir, il y aura une autre pensionnaire. Une dame qui vient du

Danemark.

Chaque jour, c'était une autre religieuse qui s'occupait du service. Peut-être voulait-on éviter que l'une ou l'autre, si elle s'approchait trop longtemps des gens de l'extérieur, si ce contact ténu se répétait, ne ressentie une tristesse, un appel susceptible de miner son engagement.

— Ah bon...

Elle n'en montra rien, mais la perspective de l'arrivée d'une autre résidente la contrariait un peu. Elle aurait voulu cet endroit, cette retraite pour elle toute seule. Rien que ça. Elle décida qu'elle prendrait ses prochains repas dans sa chambre.

Vers 15 heures, elle posa sa tablette sur le sol, bâilla, s'étira sur son lit. Le titre du livre dont elle venait d'atteindre la moitié était *The Hundred Birds of Darkness* ; son auteur était Neal Flinder, un Américain qui avait obtenu l'asile politique en Angleterre quatre ans plus tôt. La conception de l'ouvrage était originale. Cela commençait comme une fiction : l'auteur narrait comment, alors qu'il voyageait entre deux villes, dans une contrée de légende, il s'était arrêté à l'orée d'une forêt, avait attaché la bride de son cheval à la branche d'un feuillu, et s'était endormi à l'ombre d'un grand arbre. Là, il avait rêvé qu'un couple étrange et beau, un jeune homme aux traits fins et une femme du même âge, lui était apparu. Tous deux portaient un arc recourbé, ainsi qu'un carquois contenant cinquante flèches. Le dormeur avait su ce nombre immédiatement, sans compter les fûts et empennages qui dépassaient des carquois. Ils lui avaient demandé s'il avait vu les oiseaux. Devant son étonnement, ils avaient révélé que cent grands oiseaux noirs étaient sortis de la nuit, qu'ils devaient absolument les tuer avec leurs flèches, sans quoi, volant groupés, ils cacheraient le soleil et plongeraient le pays dans les ténèbres. « Personne ne les a vus », avaient-ils gémi avant de disparaître, « Personne ne veut les voir... » L'auteur, ensuite, racontaient cent anecdotes réelles, survenues dans les vingt années précédant l'avènement de la révolution biblique, toutes révélatrices de la dérive qui devait conduire à la théocratie. Gianna ne cessait de se dire qu'un livre similaire aurait pu conter la capitulation progressive des démocraties européennes face à l'islamisme importé. Elle le lisait à sa manière, cinq ou six pages de suite, rarement plus, puis le laissait quelques minutes, comme si ce temps devait permettre à leur contenu de bien s'imprimer en elle, et recommençait.

Après quelques-uns de ces cycles de saisie puis d'imprégnation, elle posa le livre sur le lit, près du mur, et ferma les yeux.

Elle laissa dériver son esprit, à la surface de la torpeur qui la gagnait. Certains de ses plus récents souvenirs tournaient sur un carrousel silencieux. L'horrible nouvelle de la maladie de Raffaella. Sa manière de se débarrasser de Baratelli chez Borghian. Les paysages qu'elle avait vus peints à la galerie Sapirstein, quand elle y avait rencontré Clayborne. Et avant, son voyage en Suède. L'arrogante beauté de Bartelsky, le salopard qui avait voulu la tuer.

Cette étrange histoire de fantôme. Et la nuit passée avec Sonja Carlson.

Elle n'était plus très sûre... Avait-elle, sous l'effet de la drogue, parlé de ses écarts saphiques à Bartelsky, au mémorial Palme ? Il lui semblait en avoir le souvenir, mais elle doutait de sa véracité.

Elle n'avait pas plus cherché à joindre la Suédoise, depuis son retour, que celle-ci ne l'avait contactée. Preuve, pensa-t-elle, que toutes deux avaient de leur étreinte la même vision, celle d'une chose unique et parfaite comme une petite sphère d'or, d'une parenthèse doucement refermée.

Soudain, le chant des nonnes lui parvint du cloître. Une mélodie simple qui, aux heures prévues par le rite, remontait les couloirs et franchissait les portes, pour arriver jusqu'à cette chambre. Elle s'y était déjà habituée. C'était très bref, une ou deux minutes à peine. Ou alors sa perception du temps était plus sérieusement altérée qu'elle ne l'avait cru.

Quand le silence fut revenu, elle s'étira encore, reprit le livre sur le sol. Elle en était au cinquante-sixième oiseau. Le fameux arrêt, en 2016, de la Cour du Second Circuit de l'État du Nevada dans la cause *City of Omaha vs Carmente* : l'approbation, par l'appareil judiciaire, de la mise en œuvre d'un examen officiel portant sur les connaissances bibliques et la pratique religieuse en vue de l'obtention d'un emploi municipal. Les juges confirmaient que Jorge Carmente pouvait se voir refuser le poste de surveillant technique affecté à la maintenance du chauffage et de la ventilation du collège local du fait de sa méconnaissance des Évangiles.

Ça faisait partie de l'Histoire.

10 mars 2027

Ils franchirent deux barrages, à moins d'un kilomètre d'intervalle. Elle vit, à la lumière des torches, les visages de jeunes hommes sous les capuchons qui les protégeaient de la pluie. Deux filles, aussi.

Après le second barrage, ils roulèrent encore deux ou trois cents mètres, puis Van Heysens arrêta la voiture. Ils descendirent, coururent sous l'averse, jusqu'à la porte de l'atelier. Il était 20 h 48.

Ils étaient une vingtaine à l'intérieur. De seize à soixante ans, avec une majorité de jeunes. Il y avait là, entre autres, Tizziano Rocca, l'infirmier en pédiatrie, Abel Kulunda, le guitariste mozambicain, Claudio Arighesi, le retraité des Postes qui avait donné le bronze à l'Italie lors des Jeux de 2016, catégorie tir couché à trois cents mètres. Paul Brejinsky était présent, avec sa carrure et sa tronche de champion de lutte ; Nadia Mancuso, la féministe qui n'en finissait pas de venger les femmes voilées. Rolando Fischer, comme d'habitude, jouait avec son poignard de commando. Il y avait Spiros Sirkis, le jeune économiste crétois, à la stature de jockey mais d'une force nerveuse et d'une agilité stupéfiantes, Mauro Sartori, l'horticulteur. Et puis, il y avait Yasmine et Nabila.

Gianna, en les voyant, se demanda si l'on avait prévenu l'Iranien. Elle n'était pas certaine qu'il apprécie beaucoup la dégaine des deux jeunes filles.

D'un point de vue rationnel, occidental en quelque sorte, son appréhension était un peu stupide, elle le savait. Après tout, monsieur Besharam était venu en Europe pour y combattre ses coreligionnaires. Mais là...

Yasmine et Nabila, d'origine respectivement libanaise et iraquienne, faisaient partie des Putains du Prophète, un mouvement de jeunes musulmanes rejetant le carcan islamiste jusqu'à renier tout rattachement culturel avec leur milieu. Fuyant leurs familles, vêtues volontairement comme de parfaites salopes, outrageusement maquillées, elles couchaient avec des Occidentaux, traduisaient les communications ennemies et donnaient toutes les informations possibles sur leurs quartiers et leurs habitants. Elles se répartissaient entre les différents groupes dont les combattants les hébergeaient avec tous les avantages que cela comportait. Si l'une d'elles était reprise par sa famille, son père ou son frère aîné se faisait un devoir de l'égorger. On a de l'honneur ou pas.

Pietrangeli présenta Reza aux membres du groupe. Elle lui prêta une attention particulière lorsqu'il fit face aux deux Putains.

L'Iranien ne laissa transparaître aucune contrariété, ni sur ses traits, ni dans son regard. De l'ironie dans le sourire, ça oui, mais sans fureur. Elle se sentit soulagée. Même si elle avait déjà la conviction que cet homme, qu'elle ne voyait ce soir que pour la deuxième fois, savait maîtriser ses émotions.

Trois mains plus tard, ce fut le tour de Simeoni. Là, par contre, Reza était prévenu.

Ce fut très sobre. Elle s'était déplacée de façon à voir surtout quelle figure ferait le guerrier de Jésus. Il se contenta, en serrant la main de l'Iranien, d'un petit hochement de tête qui, sans suggérer l'enthousiasme, ne trahit aucune hostilité.

Les présentations faites, Pietrangeli leur fit un rapide briefing avant qu'ils partent en patrouille.

Souvent, il n'y avait pas de véritable accrochage. Ils gagnaient leurs positions, écoutaient le rapport de l'équipe qu'ils relevaient et passaient des heures à garder leur segment de ligne de front, rue, terrain vague ou façade d'usine grêlée d'impacts. Une guerre de tranchées urbaine. Ça tirait peu, mais il fallait faire gaffe aux snipers. Heureusement, les musulmans n'avaient pas beaucoup de fusils à lunette.

Ils finirent de s'équiper, bourrant leurs poches de chargeurs, certains prélevés sur les réserves de la police. Quand ils sortirent, la pluie avait presque cessé. Ils se dirigèrent vers les véhicules. Au moment où Gianna allait ouvrir la portière de la voiture qui l'avait amenée, Simeoni, passant derrière elle, lui murmura :

— Ne t'inquiète pas, je l'ai à l'œil.

Elle tourna la tête pour répondre, sans savoir quoi. Mais Simeoni partait déjà vers une autre voiture. Une seconde, elle voulut le rattraper, le saisir par l'épaule, le forcer à se retourner, à la regarder en face, et mettre les choses au point.

— Oh, Gianna, tu montes ? appela Micheli.

— Ouais, grouille-toi ! cria Bulent, assis à sa droite, qui frétillait sur son siège comme un labrador qu'on emmène en promenade. On va les éclater !

Elle soupira. La guerre n'attendait pas.

22 juillet 2039

La Danoise arriva un peu après 17 heures. Gianna était toujours dans le bouquin de Flinder. Elle entendit ses pas, et ceux de la sœur qui l'accompagnait, quelques mots échangés, en anglais lui sembla-t-il, le grincement léger d'une porte ouverte, puis refermée, les pas de la sœur qui s'en allait.

Voilà, Santa Teresa ne lui appartenait plus tout à fait. Elle n'était pas pressée de rencontrer l'intruse.

Le dos contre le mur blanc, elle jouait avec le Beretta, qu'elle finit par jeter sur le lit. Elle regarda quelques instants l'arme et le creux qu'elle faisait dans la couverture. Puis elle soupira, passa ses mains dans ses cheveux, sauta sur ses pieds et fit deux fois le tour de la pièce. Hésitant à se rasseoir sur le lit, elle finit pas aller s'appuyer contre la porte. Pas très longtemps : elle marcha jusqu'à la fenêtre, fouilla des yeux la petite cour vide, se décida finalement pour le lit.

S'enfuir, se cacher. Ça ne lui ressemblait pas. Mais le Japonais, c'était autre chose. Elle se souvint de cette fameuse nuit. Soudain, cette présence. Cette sérénité, cette précision du langage, l'économie de ces gestes. L'incroyable sentiment d'efficacité qu'elle avait ressenti. Et puis, après être parti, cette peur qu'il avait laissée dans son esprit, sourde et persistante.

En quittant Holmquist, à la gare de Mora, elle lui avait dit de ne pas s'en faire pour elle, parce qu'à Milan, elle serait sur son terrain. Si le ninja la tuait, outre la mort, outre la douleur qu'il lui infligerait sans doute, il y aurait cela, le ridicule posthume de cette fanfaronnade imbécile. Ça faisait beaucoup.

C'était futile d'être ici, en fin de compte. Même si les Japonais ignoraient où elle se trouvait, elle n'allait pas connaître l'éblouissement de la grâce, prononcer ses vœux et finir son existence entre ces murs. Et puis, il y avait Ettore...

Ettore. Et s'ils s'en prenaient à lui ? S'ils le torturaient pour lui faire dire où elle était ? Elle voulait croire que le ninja saurait qu'il ne mentait pas en jurant qu'il l'ignorait. Clayborne lui avait dit quelque chose de ce genre. Vous ne pourrez pas lui mentir. C'était exactement l'impression qu'elle avait eue. Mais s'ils décidaient de tuer Ettore seulement pour la punir, en attendant que son tour vienne ? Il n'était pas conscient du danger. Deux jours plus tôt, il était parti en Amérique du Sud pour sa revue ; il en avait pour trois semaines. Elle espérait que la distance le protégerait dans l'immédiat. Et tout de même, le pire n'était pas certain. Il restait une chance pour qu'ils ne

sachent même pas qu'elle avait informé Haviland Corporation. C'était espérer beaucoup, mais pourquoi pas ?

De cette nuit où le Japonais était entré chez elle, sans lui causer d'autre blessure que ce terrible, ce désespérant sentiment de vulnérabilité, elle retenait au moins une chose drôle, tragi-comique : la confusion d'Ettore, drogué par le ninja, à son réveil.

Il avait émergé vers sept heures et quart, avec une sorte de frisson. Il était resté quelques instants immobile, sur le dos, les yeux grands ouverts comme s'il voyait, projeté au plafond, un surprenant spectacle. Puis il s'était tourné vers elle, allongée près de lui à ce moment, l'avait regardée tandis que sa bouche semblait articuler des mots silencieux. Enfin, il avait dit :

— J'ai mal à la tête. Je crois que j'ai trop bu, hier soir...

Pourtant, ils n'avaient vidé qu'une demi-bouteille de vin rouge avec le dîner qu'il avait acheté chez un traiteur sri lankais.

— Je vais te chercher de l'aspirine, avait-elle dit en se levant.

Un peu plus tard, alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner, il avait demandé :

— Dis donc, il ne s'est rien passé de spécial, cette nuit ?

Elle avait versé du lait dans son bol de céréales.

— De spécial ? À quoi est-ce que tu penses ?...

— Je ne sais pas, avait-il dit, c'est drôle, je... Je n'arrive pas à le définir. Mais en tout cas, j'ai fait de ces rêves !...

26 avril 2027

Imagine ça.

Tu es né dans un pays musulman. Bien plus que cela : tu es né musulman. Et un jour, tes parents ont décidé de le quitter, de venir ici, quand tu avais cinq ou six ans.

Ils devaient avoir leurs raisons. C'est peut-être que là-bas, en terre d'Islam, la vie n'était plus supportable. Le chômage, la misère. Pas de futur pour eux, pour toi.

Alors ils ont fait le grand saut. Le saut de l'Occident.

L'Italie, c'était parce que Mohammed, un cousin de ton père, y avait émigré quelques années plus tôt, qu'il y avait un travail, ou peut-être plusieurs, que dans ses messages cela semblait bien.

Et tu t'es retrouvé dans une banlieue de Milan, à jouer avec des gosses qui te ressemblaient, et comme eux, tu t'es mis à l'italien. C'était bien différent de l'arabe, mais on apprend vite à cet âge. Avant longtemps, tu maîtrisais un sabir étrange né de ces deux langues, avec aussi quelques expressions balkaniques et pas mal de mots d'anglais.

Les habitants de ton quartier, bien sûr, ont reconstitué l'environnement qui leur est naturel. Il y a deux mosquées, des épiceries orientales, des cafés où l'on ne voit presque que des hommes.

Ton père travaille dans une usine qui fabrique des radiateurs et des

chaudières. Un travail dont il parle peu. Parfois, il donne aussi un coup de main aux frères Al-Aswad qui ont une petite entreprise de déménagement. Ces jours-là, il rentre épuisé. Vous vivez à six au neuvième étage d'un immeuble jaunâtre.

Les années passent. Tu as quatorze ans. Vous êtes de plus en plus nombreux, les fils d'Allah dont les parents sont venus chercher l'espoir dans un pays d'infidèles. Vos quartiers s'étendent, et les incidents ne sont pas rares sur leurs frontières mouvantes. Des insultes, des bagarres. Avec tes copains, tu vas souvent te balader dans les coins où ça frotte ; parfois c'est la baston, contre des Italiens, des chrétiens, des Occidentaux. Tu rentres tard, une ou deux fois le visage en sang, ta mère se met à crier, et ton père, toute la famille s'en mêle, tu gueules que tu t'es battu en musulman insulté dans sa foi, qu'ils feraient mieux de te remercier. On te répond que ça n'a rien à voir, la discussion devient confuse, tu vas t'enfermer dans ta chambre.

Il y a ces feuilletons sur toutes leurs chaînes, où des adolescents s'embrassent à pleine bouche dans des voitures de sport. Toi, tu gifles ta sœur parce qu'elle regarde ces choses-là. C'est pour la protéger que tu fais ça, pour empêcher qu'elle ne soit pervertie, qu'elle ne devienne une pute, comme ces chiennes d'Amérique ou d'Europe. À la mosquée, on t'a expliqué que les Occidentaux, après avoir écrasé les nations musulmanes sous leurs tanks et leurs bombes, le faisaient maintenant avec ces autres armes, plus pernicieuses, qui détruisent les valeurs au lieu des maisons. Et la nuit, parfois, tu jouis dans un mouchoir en t'imaginant que tu baisses Wanda Jefferson, l'actrice incarnant la blonde lycéenne qui conduit une Ford Shelby décapotable dans *High School Jungle*. Tu sais que ce n'est pas bien, alors tu vas prier le vendredi. Et le lendemain, tu regardes le disque en cachette. Tu te sens déchiré.

Dix-sept ans, déjà. Tu aimes une fille. Elle s'appelle Luisa, elle est italienne, elle est née à Ancona, elle habite à Milan depuis dix ans. Tes parents n'en savent rien. Tes copains, tu leur dis que tu niques une chrétienne, que ce n'est pas de l'amour, que c'est parce que tu la méprises que tu la sautes. Quand tu la prends, c'est comme si Saladin plantait son cimeterre dans le cœur d'un Croisé, ça montre bien la domination du peuple du prophète, c'est ça que tu leur dis, et ils t'approuvent. Ils font comme s'ils te croyaient. Ils ont compris que tu es amoureux, que tu veux vivre avec elle, que vous vous marierez selon le rite, quand elle se sera convertie, qu'elle aura mis le foulard. Tu rêves qu'un jour vous rentrerez dans ton pays, quand les choses iront mieux, là-bas. Bien sûr que les choses iront mieux. « Toutes les réponses sont dans le Coran », répète l'imam.

Un jour, Luisa t'appelle et elle te dit que c'est fini, qu'elle ne veut plus te voir. Tu réponds qu'elle est folle. Elle t'avoue qu'il y a longtemps qu'elle pensait te larguer. Elle en a parlé avec ses amies, elles disent toutes que ce sera l'enfer si elle choisit de vivre avec un musulman. La soumission,

l'enfermement, la négation de tous ses droits. Tu t'étrangles, tu n'y crois pas, le sol s'ouvre sous tes pieds. Tu dis que ce n'est pas vrai, que la femme musulmane est plus libre, plus heureuse que les Occidentales, ces folles qui veulent être chefs d'entreprise ou avocates, qui trompent leurs maris et négligent leurs enfants. Les insultes volent sur les ondes, tu la traites de putain comme sa mère, que tu n'as jamais vue.

Luisa te dit d'aller te faire foutre, de retourner dans ton pays, d'épouser une musulmane, non, d'en épouser quatre, et tu pourras aussi baiser des chameaux. Elle raccroche avant que la prochaine insulte soit sortie de ta bouche.

Tu restes là, le téléphone dans ta main, ivre de colère et de chagrin. Un peu plus tard, les yeux lavés, tu retrouves tes copains, tu leur dis que tu as viré Luisa, cette conne, que tu en avais marre de la baiser, qu'il te faut quelque chose de mieux, que tu as deux ou trois autres filles en vue. Là encore, ils font semblant de te croire.

Le soir, tu pleures dans ton lit, tu conçois des plans de vengeance, des machinations pour mettre la garce à ta merci, tu la coinceras dans un garage, dans une cave, tu la violeras, tu la traiteras de chienne, tu la battras comme plâtre, et puis, domptée, subjuguée, elle demandera pardon, elle te suppliera de la laisser vivre à tes côtés, soumise et douce, bien à sa place. Et tu accepteras, mais pas tout de suite, pour qu'elle souffre un moment, qu'elle paie bien son erreur.

Avant de t'endormir, tu penses à la dernière chose qu'elle t'a dite, et ça te révolte plus que tout parce que c'est tellement bête : dans ton pays, tu n'as jamais vu de chameau.

Deux ans plus tard : c'est la guerre. Enfin. Tu crois avoir mis tes déchirures au placard. Toi et les autres combattants de l'Islam, vous êtes nombreux et jeunes, et des milliers de volontaires, venus surtout du Moyen-Orient et d'Asie du Sud-Est, passent les frontières européennes, clandestinement, ou prétendant chercher asile. Vous allez vaincre les chrétiens, brûler les églises, convertir les peuples d'Europe sous la bannière verte du prophète. Allah o akbar ! La charia, enfin, s'étendra sur l'Occident. Pas trop raide, la charia, si tu pouvais choisir. Vous avez de grandes discussions avec tes potes, et les mollahs, et ceux qui vous instruisent au combat, les vétérans des guerres de l'Iran, du Pakistan, du Soudan, du Nigeria... Avec ceux-là vous n'osez pas tout dire, pas avouer qu'une majorité de tes copains, comme toi, la voudraient abâtardie, la loi divine, pleine de réserves et de concessions. Le Coran plus l'électricité, celle des discothèques et des salles de jeu. Cinq prières par jour et de la musique branchée ; le respect de Dieu, et une voiture de sport pour sortir les copines que le foulard protège du vent. On verra bien. En premier lieu, il faut gagner la guerre.

Mais les chiens occidentaux, d'abord surpris, paralysés par la peur et le manque de foi, se sont repris, ils ont rendu les coups, rassemblé des forces et

des armes. Bien sûr, à cause de l'imbécillité de leurs gouvernements, les armées régulières ne vous ont pas écrasés. Mais leurs combattants volontaires, leurs milices, ont des meilleurs canaux d'approvisionnement que vous. Dans ton groupe, vous avez des kalachnikovs venues d'Égypte et de Syrie, mais rien pour voir la nuit, et très peu de gilets de protection. Le tien, c'est ton cousin Rachid qui te l'a échangé contre ta stéréo. Il les fabrique lui-même, Rachid, avec des matériaux récupérés, de l'acier, du carbone, du kevlar, rien que du bon, il t'a juré. Il dit qu'ils sont meilleurs que ceux des chrétiens. Tu veux croire que c'est vrai.

Après huit mois de conflit, ici à Milan, les fronts sont stabilisés, l'ennemi a même repris un peu de terrain. C'est une guerre étrange, ouverte mais pas générale, une somme d'affrontements localisés, d'escarmouches d'ampleur et de durée variables, qui ont lieu surtout la nuit.

Et tu es là, dans ce hangar, l'oreille tendue. Tu as pris position derrière d'énormes caisses, tu t'efforces de respirer sans bruit, par la bouche, comme tu l'as appris. Il y a un chrétien tout près, tu l'as entendu se déplacer, et tu sais qu'aucun moudjahid ne se trouve à cet endroit. La lune est à demi pleine, et le ciel est presque sans nuage. La clarté qui tombe des trous dans le toit est suffisante, quand on a tes jeunes yeux, pour surprendre un ennemi, l'abattre si Dieu le veut.

Des rafales retentissent au-dehors, sur ta gauche. Le silence revient, tu entends un claquement de métal près du quai de chargement, puis des pas rapides, légers, sur ta droite. Tu tournes la tête, les mains crispées sur ta kalachnikov, et tu le vois.

Tu la vois. C'est une femme. Elle se coule derrière un pilier de béton, ressort de l'autre côté, presque sans bruit. Elle est mince, avec de longs cheveux noirs. Elle tient un fusil-mitrailleur qui doit provenir d'un stock de l'armée italienne. Vive et souple, elle passe derrière un conteneur d'acier.

Tu es dans l'ombre. Dans un instant, elle va ressortir de son abri, à moins de quinze mètres de toi. À cet endroit, elle sera devant un infranchissable entassement de palettes, elle devra bifurquer à droite ou à gauche dans le couloir ainsi créé, venir vers toi ou te tourner le dos, juste dans l'axe de ton arme. Quoi qu'elle choisisse, elle va mourir. Tu l'attends, anticipant le recul de la crosse contre ton épaule.

Tu ne comprends pas. Cette ruade énorme que tu viens de recevoir, qui t'a plaqué contre le bois d'une caisse, qui t'a engourdi, saisi. Tu n'as pas mal, mais quelque chose dans ton flanc, comme un signal, te dit que c'est imminent. Tu te retournes comme dans un rêve. Avec retard, tu prends conscience du bruit, du vacarme de la détonation qui vient de retentir et dont les échos se répercutent entre les murs. Dans la lumière de la demi-lune, tu vois ton arme qui tombe ; elle heurte le sol et à cet instant, la douleur arrive, comme promis. Il te semble que tu cries ; tu bascules en arrière.

Tu es allongé sur le dos. Le gilet de Rachid, c'est de la vraie merde ; tu t'en doutais un peu. Tu vois le ciel par un trou dans le toit, le visage de l'imam

qui prêche le djihad, ton père qui danse un soir de ramadan, quand le soleil vient de se coucher, Wanda Jefferson sortant de son cabriolet, les copains du groupe brandissant le Coran. Tu vois défiler des sourates, et soudain, aussi clairement qu'en plein jour, la publicité pour la nouvelle BMW que tu as vue dans un magazine il y a quelques jours. Tu fermes les yeux.

Tu les rouvres et tu le vois, lui.

C'est pire que tout. Parce que, dans la clarté qui sculpte son visage, tu ne peux avoir aucun doute – peut-être à cause de sa barbe noire et taillée comme celle d'une statue. C'en est un. Un de ces chiens perses à la solde des chrétiens et des juifs, qui boira de l'eau bouillante en enfer. Un de ces apostats iraniens qu'il faut pendre et brûler. La kalachnikov est trop loin sur le sol. Mais il y a le pistolet, près de ta hanche. Ta main tremble en cherchant la crosse, voudrait ouvrir l'étui. La pression qui le ferme a toujours été un peu dure. Tu regardes le traître, son arme est braquée sur toi. Tu sais que tu n'auras pas le temps.

On t'a dit mille fois qu'il y avait, pour les martyrs, soixante-douze vierges au paradis. Mais à l'instant où le Perse t'achève, tu t'en fous, des soixante-douze vierges. C'est Luisa que tu voudrais.

23 juillet 2039

Elles se rencontrèrent vers 10 h 30, au jardin. L'autre remontait la galerie, elles se croisèrent près de l'angle sud-ouest, se regardèrent, dirent « Hello !... », avec deux sourires fugaces. La Danoise pouvait avoir trente ans ; elle était grande, solidement bâtie, elle avait des cheveux blonds coupés court. Plutôt moche, avec sa bouche un peu chevaline. À l'extrémité du couloir sud, elle poussa la porte, passa sous la voûte et partit en direction des chambres.

Gianna eut de nouveau la galerie et le jardin pour sa seule introspection. Elle alla s'asseoir sur un des bancs de pierre, dans l'ombre de la vigne vierge et des lauriers.

La dissipation. Elle avait déjà enquêté sur des gens qui soudain s'étaient évaporés, ne laissant comme ultime trace que des comptes bancaires mis à zéro. Après des mois, on retrouvait dans un autre pays des indices de la présence du fugitif sous sa nouvelle identité et, finalement, au terme de longues recherches, on réalisait que celle-ci n'était qu'un leurre, et les indices, des traces de pas sans marcheur. Dans le métier, ils appelaient ça les ectoplasmes. Ceux qui se payaient ça n'étaient pas des petits voleurs.

De toute façon, aurait-elle pu se l'offrir qu'elle ne s'imaginait pas subissant un pareil traumatisme, un changement si radical et déchirant. Quitter tout ce qui vous était familier, jusqu'à son visage dans le miroir au matin, pour assumer sans faillir un passé fictif et mémorisé... Évidemment, mis en regard de trente ans de prison ou du traitement que pouvaient infliger des tortionnaires mafieux, ça devenait supportable. Et mafieux, les employeurs du ninja l'étaient sans aucun doute.

Ou presque. Au Japon, vue d'Europe, la zone grise paraissait infinie. Les yakusas avaient infiltré tant d'organisations commerciales parfaitement légales que l'osmose était à double sens, que se réglaient par avocats interposés des litiges qu'on aurait pu résoudre au poignard tanto. Mais celui-ci restait un instrument privilégié. Par ailleurs, il était possible que le ninja appartienne à Eien, l'organisation la plus étrange du pays. On parlait à son égard d'une hiérarchie virtuelle, de dirigeants se faisant hara-kiri après avoir modélisé leur conscience et continuant à gérer leurs affaires depuis leur havre digital. Des conneries, pensait-elle, une mythologie comme celle qu'avaient engendrée les hauts faits des samourais, mais elle savait que la police de l'archipel, sans l'admettre officiellement, donnait foi à cette histoire. Tout cela ramenait Gianna à une seule et perturbante question : s'ils me tuent, est-ce qu'ils me feront beaucoup souffrir ? Elle penchait pour l'affirmative.

24 octobre 2016

Loredana passa un bras autour de ses épaules.

— Je comprends, Gianna. Je comprends.

La chambre de Loredana était sobrement meublée. Outre le lit, il y avait une armoire, le bureau, une chaise, deux petites bibliothèques, le tout de bois blanc. Les rideaux, assortis au couvre-lit, étaient sobres, d'un bleu clair, avec une discrète ligne blanche, dans le sens de la hauteur.

— C'est tellement, c'est...

Les sanglots la secouaient avec une force qui devenait douloureuse.

Le visage dans ses mains, elle pleura encore, de longues minutes. Quand elle put de nouveau parler, elle reprit :

— Quand j'ai appris ça, tu ne peux pas savoir...

— J' imagine, dit Loredana.

Il y avait sur le mur, en face d'elles, une image de la Vierge, l'Enfant sur sa poitrine et douze étoiles formant une couronne autour de sa tête.

— Pourquoi moi ? demanda Gianna. Je n'ai rien fait de mal !

— Je le sais bien. Ce n'est pas ta faute.

Gianna hocha la tête avec désespoir.

— Je ne vais pas pouvoir rester à l'école.

— Mais si, bien sûr ! On ne va pas te chasser pour ça !

— Je ne veux pas y rester ! Je ne veux pas sentir le regard des autres. Je ne veux pas les entendre rigoler, ou m'insulter ! Tu crois que je pourrais supporter ça ? J'aimerais mieux mourir !

Et d'autres larmes, et des hoquets, des spasmes qui lui déchiraient la poitrine.

Loredana ne pouvait ni revenir dans le temps pour empêcher le père de Gianna de se dévoyer, ni, d'un claquement des doigts, faire que ce ne soit qu'un mauvais rêve. Elle n'avait pas de baguette magique, pas de touche « Undo ».

Mais elle était là, attentive, elle lui faisait ce cadeau merveilleux qu'était la vraie sollicitude.

La porte s'ouvrit, Valerio dit :

— Eh, Loredana, est-ce que... Ah, salut, Gianna, je ne savais pas...

De tout ce qu'elle aurait pu imaginer, c'était peut-être le pire : que Valerio la voie ainsi, les yeux rougis, les traits tordus, la lippe tremblant de honte et de chagrin. C'est avec une force irrépessible, une énergie furieuse et désespérée qu'à cet instant, elle avait détesté son père.

24 juillet 2039

Elle avait toujours eu le sommeil léger. Le grincement de la porte, pourtant discret, la réveilla. Celui de l'ouverture. Quelques secondes plus tard, il y eut l'autre grincement, symétrique, quand la porte fut refermée. Elle regarda sa montre. Deux heures moins le quart. Dans le couloir, elle entendit des pas qui s'éloignaient.

Étrange... Que cherchait la Danoise à cette heure ? Elle n'avait quand même pas envie de prendre une douche ?

« Arrête un instant d'être un flic !... » pensa-t-elle.

« Et pourquoi ? » se répondit-elle, « C'est honorable, d'être un flic. On protège les gens. J'ai toujours voulu faire ça. Et puis, avec le temps, on développe un instinct. »

Elle passa la main sous son matelas. Ses doigts rencontrèrent la crosse du Beretta. Elle se leva sans bruit, vérifia que le loquet de sa porte était tiré, prit la lourde chaise et la plaça de biais, le dossier sous la poignée. Elle revint se coucher.

Elle pensa qu'elle avait peur de son ombre. Celles qui logeaient ici, si ce n'était comme elle pour fuir un assassin, venaient s'isoler pour affronter dans le silence leurs doutes, leurs angoisses, leurs vertiges existentiels ou religieux. Elles avaient le droit de faire quelques pas, la nuit, entre les murs blancs, sous les crucifix et les peintures des saints. Sauf que la nuit, la porte du cloître était fermée. L'église était peut-être ouverte. Oui, mais plongée dans le noir. Et alors ? Prier dans le silence et la nuit, c'était peut-être l'ultime ressource d'une femme croyante en proie au trouble.

Et surtout, l'homme qui avait tué son agresseur à Mora, anéanti une équipe de professionnels à Falun, et qui était entré chez elle une nuit malgré ses serrures et ses alarmes, n'avait pas besoin de sous-traitantes, même aux allures de sprinteuse nordique.

Elle s'endormit, se réveilla. S'endormit encore, se réveilla quand, dans le couloir, la porte grinça deux fois. Il était 3 h 5.

Elle se réveilla peu après 7 heures, fit sa toilette au lavabo de sa chambre, sortit et, en passant dans le couloir, tendit l'oreille, dans l'espoir d'entendre quelque chose qui lui indiquerait quelle chambre occupait l'autre pensionnaire.

Au réfectoire, elle prit son temps, fit durer son petit déjeuner, pour voir

débarquer la Danoise.

Elle se demanda à quoi elle jouait : elle avait d'autres soucis que les escapades nocturnes d'une femme dont elle n'avait rien à foutre. Elle finit de manger, se leva.

Elle croisa la grande blonde en sortant du réfectoire. Dans le cloître, les religieuses honoraient Dieu de leur chant.

14 mai 2027

— Tu ne penses pas ce que tu dis ? ! s'exclama Pietrangeli. Pourquoi est-ce que Simeoni aurait tué Bulent ?

— Parce qu'il était musulman. Et le même aurait pu abattre mille islamistes en une nuit que ça n'aurait rien changé pour ce malade !

— Franchement, tu la pousses un peu ! Bien sûr qu'il aurait préféré un bon catholique, et en plus, il le prenait pour un parfait imbécile. Mais de là à imaginer un coup pareil, il y a une marge !

Elle soupira.

— Nous en avons parlé, il n'y a pas longtemps, répondit-elle. Tu m'as dit qu'il fallait être très prudent avec ces enfoirés.

— Oui, et je le répète. Mais pour le moment, nous sommes du même côté, jusqu'à ce que cette guerre soit finie, qu'on en ait terminé avec les barbus.

— Mmm. J'espère que tu as raison. En tout cas, je vais mener ma petite enquête. Déformation professionnelle, si tu veux.

— Je n'ai pas d'objection, répondit-il, haussant les épaules. Mais surtout, si tu trouves quelque chose de pas net, tu m'en parles d'abord. Pas d'initiative à la con. C'est un ordre, Gianna ! Compris ?

Elle jura d'obéir. Bizarrement, le côté rebelle, électron libre qu'elle démontrait souvent dans ses rapports avec la hiérarchie policière ne se manifestait guère à l'égard de Pietrangeli. Il devait lui en imposer plus encore qu'elle ne le pensait. Une espèce de chimie. Ou alors, simplement, l'insubordination n'avait pas sa place dans un groupe en guerre.

Les armes utilisées par les combattants des deux camps dataient en général des trente dernières années. Celles des nouvelles générations, du style fusils à plasma ou à particules polarisées, étaient beaucoup trop chères et, disait-on, trop peu fiables pour être engagées dans les batailles du Réveil. Ce serait pour la prochaine fois, pensait Gianna, avec un joli paquet d'amertume anticipée. Comme plusieurs membres de *Giorno Zero*, elle avait un Steyr AUG 6 de l'armée italienne, un fusil-mitrailleur de conception autrichienne fabriqué sous licence par Beretta, ainsi qu'un pistolet Walther 104 ; elle ne prenait jamais son arme de service, non par crainte d'enfreindre une des multiples directives de la mairie, mais plutôt pour concrétiser d'une certaine manière la séparation qu'elle voulait garder entre ses combats de flique et de soldate.

Malgré toutes les améliorations réalisées, les armes engagées restaient les filles et les cousines des Thompson et Schmeisser de la Seconde Guerre

mondiale. L'évolution la plus importante, et de loin, était celle des munitions, elle-même liée au perfectionnement des gilets pare-balles. Ceux-ci, devenus très performants et relativement légers avec la mise au point de fibres héritées des nanotechnologies, faisaient partie de l'équipement standard des grandes armées du monde. D'où le développement forcé de balles capables de percer les nouvelles armures. Elles avaient de jolis noms, les petites nouvelles, selon l'imagination des fabricants : First Night Arrow, Agrippine, Scorpion Kiss, Mad Maxima. Ils devaient engager des poètes. Et donc, un des enjeux de la guerre était de se procurer les meilleurs gilets et les munitions les plus aptes à les trouser. Et là, les Occidentaux prenaient de l'avance.

Elle trouva facilement le point d'impact dans le mur, à l'angle de la ruelle. Pas flique pour rien. La balle avait fait sauter un morceau de crépi avant de s'enfoncer dans la maçonnerie, à hauteur de poitrine. Elle sortit son couteau et commença à élargir les bords du trou, provoquant une petite pluie de poussière blanchâtre.

Au sol, près des talons de Gianna, une tache sombre avait séché, à l'endroit où Bulent était mort. Il lui fallut quelques minutes pour extraire le projectile. Elle souffla sur le morceau de métal écrasé, le fit tourner entre ses doigts. Le labo n'aurait aucune peine à identifier le type de munition.

Si son investigation devait lui prouver que Simeoni avait abattu Bulent au coin de la ruelle, elle s'abstiendrait de toute « initiative à la con », fin de citation.

Du moins, elle essaierait.

En rentrant chez elle, elle prit d'abord une longue douche, puis se fit un espresso et alluma la télévision. Elle sauta longtemps de chaîne en chaîne, finit par regarder un téléfilm basé sur une nouvelle d'Agatha Christie.

Il y eut une interruption publicitaire. Elle se leva pour se faire un autre espresso. Quand elle revint de la cuisine, elle vit, sur l'écran, un groupe en arme investissant un vieil immeuble. « Rien n'est plus dangereux que la guerre », disait une voix off. Ils progressaient en se couvrant, passant d'appartement en appartement, enfonçant à coups de bottes les portes réparées pour l'occasion. « Vous pouvez perdre vos jambes, votre vue, votre vie. » L'action était scandée de gros plans sur les vêtements des combattants, là où, entre poches à chargeurs et crochets à grenades, des rectangles de tissu blanc portaient, en lettres rouges, le logo d'une compagnie d'assurances : « Guerre ou paix, European Life est là pour vous couvrir. »

Quelques jours plus tôt, elle avait vu le chef d'un groupe de Bologne déclarer que ses hommes avaient toujours fait confiance aux véhicules de Fiat pour leurs déplacements en opération.

« Parce qu'il s'agit de notre vie », avait-il conclu avant d'aller toucher son viatique.

Elle devrait peut-être suggérer à Pietrangeli de signer avec une marque de lessive. Ces combats étaient foutrement salissants.

25 juillet 2039

Elle sortit de sa chambre à 1 h 48. Sa porte grinça deux fois.

Gianna lui laissa trente secondes, puis elle sortit à son tour, ouvrant sa porte très, très lentement. Dans l'après-midi, elle en avait lubrifié les charnières, qui tendaient à couiner aussi, avec la dose d'huile de réserve du Beretta. Le couloir n'était éclairé, près de son angle, que par une veilleuse, une petite croix orange comme il en brille dans les églises pour témoigner de la présence de l'Esprit Saint. Elle avança très lentement, juste quelques pas, presque inaudibles : elle n'avait enfilé que des chaussettes. Pour le reste, elle ne portait qu'une culotte et un long tee-shirt, blanc comme les murs du lieu. Si l'autre la surprenait, elle ne donnerait pas l'impression de s'être préparée pour une expédition nocturne. Elle avait laissé son arme dans sa chambre. La Danoise n'était pas là pour elle. Elle n'avait pas non plus sa lampe de poche : l'utiliser rien qu'un instant l'aurait trahie.

Il y eut un faible bruit plus avant, dans l'obscurité. On ouvrait une porte avec les mêmes précautions qu'elle venait de prendre. Une porte plus grande et lourde que celles des chambres : sans doute celle qui donnait sur le palier, et le grand escalier.

Parvenue à l'angle du couloir, elle s'immobilisa, tendit l'oreille. Elle était devant les douches, silencieuses. Elle prit conscience du martèlement de son cœur et de son propre souffle, qu'elle contrôlait de son mieux. Au bout du corridor, la porte à deux battants était refermée. Elle attendit un peu, distinguant un ou deux mètres de mur et de sol dans la très faible lueur de la veilleuse. Ensuite, elle avança lentement, sa main droite glissant contre le mur jusqu'à ce qu'elle rencontre l'encadrement de la grande porte. Elle chercha la serrure, mit un genou au sol, y colla son œil. Le trou mesurait bien trois centimètres de hauteur. Le palier entourant l'escalier baignait dans une chétive lueur bleuâtre, venue des fenêtres donnant sur l'esplanade. Elle entendit un faible bruit, en provenance du palier : c'était celui d'une serrure que l'on faisait jouer. L'autre porte à deux vantaux, à dix mètres d'elle, fut ouverte. Grincement des charnières anciennes, une fois, deux fois. La porte avait été refermée.

Gianna se redressa, en grimaçant. Elle frotta son genou endolori par la pierre. Elle recula de quelques pas, et resta une minute dans l'obscurité, les mains sur les hanches, essayant de penser. Elle ne pouvait pas aller plus loin, et surtout pas traverser le palier pour franchir la porte que la femme venait de déverrouiller, sans risquer de se retrouver face à l'intruse. Finalement, elle revint sur ses pas, retourna dans sa chambre. Elle prit sa lampe de poche dans son sac, ressortit dans le couloir et ouvrit la porte de la chambre qui se trouvait en face de la sienne. À l'évidence, la pièce était inoccupée. Elle ouvrit la seconde chambre. C'était celle de la visiteuse. Elle fit une fouille rapide, veillant à ne laisser aucun indice de son passage. Des vêtements sans élégance, une tablette électronique, trois livres de papier dont une bible et un recueil de prières, tous deux en danois, le troisième en anglais, un essai

intitulé *Beyond Wars and Borders : the Legacy of Jesus*. À peu près le bagage attendu d'une femme venue méditer dans un lieu comme celui-ci. Et, dans la poche intérieure d'une veste du genre parka, un passeport au nom de Birgit Kristiansen. Toujours ça de pris. Elle remit le passeport en place, éteignit sa lampe, entrouvrit la porte et écouta le silence. Puis elle quitta la pièce et regagna sa propre chambre dont elle referma la porte avant d'en tirer le loquet, et de replacer la chaise. Le pistolet retourna sous le matelas.

Mademoiselle Kristiansen regagna sa chambre à 2 h 53.

Loredana ouvrit la porte.

Le Japonais l'accompagnait.

— Elle est ici, dit-elle. La chambre est très calme.

— Il faut beaucoup de calme, dit le ninja, en entrant dans la pièce.

Une lumière verte, dont Gianna ne pouvait identifier l'origine, dessinait leurs silhouettes, éclairait leurs visages. Tout le reste était noir, noir, noir...

— J'avais tiré le loquet, s'écria-t-elle.

— Il n'y a pas de loquet, dit Loredana.

Elle rit, et dans la lumière verte elle avait un affreux sourire, avec de petites dents pointues.

— C'est vrai, dit le ninja. Il aurait été prudent de bloquer la porte avec une chaise.

— Elle a laissé sa chaise chez Borghian, dit Loredana.

Gianna vit qu'il y avait, sur sa robe de nonne, un visage dessiné. C'était celui de Reza, avec un gros nez rouge de clown.

Le Japonais s'approcha du lit. Gianna voulut prendre le Beretta sous son oreiller, mais sa main ne trouva qu'un livre. Il était petit, noir comme le reste, et les lettres de son titre brillaient de la même lumière verte qui dessinait les visiteurs. Elle lut : « Tu vas mourir. »

Bien sûr, c'était un rêve. Elle en fut consciente avant même de se réveiller. Mais elle eut peur quand même, d'une peur d'enfant qui persista de longues minutes, moins à cause du livre ou du Japonais, ou de la sinistre lumière verte, que du sourire de Loredana.

2 juin 2027

Elle se redressa.

Un instant, elle resta immobile, à retrouver ses marques, réidentifier le monde autour d'elle. Ses bras croisés, devant son visage, qui lui avaient servi d'oreiller. La table de bois sous ses bras, les jumelles posées dessus, et la fenêtre, le rideau presque tiré, les persiennes.

— Ils ont bougé ?

— Mario ?... Qu'est-ce ?...

— Bon, alors ? Meliche n'a pas bougé ? Le fournisseur ne s'est pas pointé ?...

Elle se frotta les yeux, tira ses cheveux en arrière.

— Je ne sais pas. Je crois que j'ai dormi...
 Il la regarda comme si elle venait de cracher deux vipères.
 — Tu as QUOI ?!
 — Dormi. Écrasé. Dodo. Tu m'as réveillée en entrant.
 — Bordel, Gianna, tu te fous ma gueule ! C'est une opération de police, pas une cure de sommeil ! Tu devais surveiller Meliche ! S'il s'est cassé pendant ce temps, on est baisés !
 — Je suis désolée...
 — Tu vas l'être encore plus si tu as tout fait foirer ! Je te jure que je vais te coller un rapport que tu vas sentir passer ! Tu aurais mieux fait de dormir cette nuit.
 Elle se leva, posa une fesse sur le bord de la table.
 — Cette nuit, j'ai fait la guerre, dit-elle, croisant les bras.
 Il hochla la tête.
 — Ce n'est pas...
 — La guerre, tu sais, coupa-t-elle. Six heures dans un appartement vide, à surveiller les fenêtres d'en face depuis la chambre du petit dernier. Il est mort il y a un mois devant son école, parce qu'un musulman s'y est fait exploser pour aller au paradis. C'est là que la famille est partie.
 — Peut-être, mais je te rappelle...
 — Je sais ! Si tu veux le savoir, la nuit a été calme, à part un échange de tirs vers les 3 heures. Ça ne t'a pas réveillé, au moins ?
 Les mains sur les hanches, il soupira.
 — Tu expliqueras ça à nos supérieurs, dit-il. On verra s'ils sont patriotes.

9 juin 2027

— *Do you understand ?* demanda-t-il.
 Ils parlaient anglais, bien sûr.
 — *You must be kiddin' !*
 Il eut un rire clair.
 — Fais un effort !... insista-t-il.
 Cette fois, ce fut elle qui rit. Il y eut quelques instants de silence, à peine troublés par des rafales d'armes légères, au loin, puis elle reprit :
 — Tout ça, tout ce que tu me dis, ce sont des pensées que j'ai déjà lues ou entendues sous d'autres noms, avec d'autres origines. Je ne connais rien de la mystique, mais en fin de compte, j'ai l'impression que ce sont toujours les mêmes concepts qui sont disséqués à l'infini.
 — Tu as raison. Dans une large mesure, en tout cas. Chaque culture a ses références, ses axes d'entrée. Votre saint François d'Assise aurait fait un très bon Maître soufi.
 Elle sourit, elle se serra contre son flanc. Il était à sa droite, ils n'avaient que le drap sur eux. Elle se mit sur le côté, posa sa tête sur son épaule.
 Une série d'explosions retentit, puis de nouveaux tirs, comme ils en avaient entendu toute la soirée, mais soudain plus nourris. Il y avait plusieurs

groupes engagés. Morituri, ItalX et quelques autres s'étaient concertés pour nettoyer un secteur proche.

À la première explosion, elle avait sursauté. Reza n'avait pas tressailli.

Pas très loin de ce lit, des hommes tombaient. Des gens tremblaient dans leurs abris, des gosses chrétiens et musulmans pleuraient de la même peur. Et pendant ce temps, elle était bien. Elle avait remis sa tête sur l'épaule de Reza. On ne pouvait pas toujours se battre. Ces dernières semaines, *Giorno Zero* n'avait pas chômé. Markus Van Heysens était mort, Laura Gillardi se trouvait en soins intensifs.

À trente-sept ans, Reza Besharam faisait partie de cette génération d'Iraniens qui s'était révoltée contre la charia, qui avait combattu ses gardiens, pendu ses prédicateurs. Il était venu aider les Occidentaux comme des milliers de ses compatriotes qui savaient trop bien ce qui était en jeu.

Bien sûr, il connaissait mieux que les experts occidentaux les subtilités de la galaxie musulmane, les leviers psychologiques ou matériels que l'on pouvait actionner pour fissurer l'unité de l'ennemi, jouer de la haine latente entre chiïtes et sunnites, Afghans et Saoudiens, des rivalités ancestrales entre ethnies et nations, familles et clans. Il aurait pu se contenter de dispenser ses conseils à l'abri d'un bunker ou dans le confort d'un salon. Mais il avait choisi de se battre aussi sur le terrain, l'arme à la main.

L'issue du conflit ne faisait plus de doute. Les armées européennes contrôlaient les frontières, empêchant l'afflux de nouveaux djihadistes. Une tentative de débarquement de plusieurs milliers de combattants, en Sicile, s'était soldée par un désastre. La porte du Bosphore était scellée.

Il n'y avait toujours pas d'engagement officiel et massif des armées dans les villes, à l'exception de la protection de quelques bâtiments publics. À ce stade, c'était moins l'ineptie des gouvernements qui l'empêchait que le fait que certains groupes combattants, qui avaient depuis son début supporté le poids de la guerre, n'avaient nulle envie de lâcher leur os et leur victoire aux troupes régulières, et que la coordination des unes et des autres sur le terrain se serait avérée chaotique. Mais de plus en plus de militaires étaient présents à titre individuel, avec leur matériel et la bénédiction de leurs supérieurs. Ils s'intégraient aux groupes civils et se pliaient à leur hiérarchie, même si les connaissances de certains officiers en faisaient souvent les vrais commandants d'unités formellement menées par leurs chefs historiques, qui pouvaient être sociologues ou pompiers.

Mais les fiefs des barbus étaient des labyrinthes fortifiés, qu'il fallait reprendre maison par maison. Les fous d'Allah, les fous de haine et de connerie ne se rendraient jamais. Au milieu de cet ouragan se trouvaient d'innombrables musulmans venus en paix, pris au piège du conflit, otages des fanatiques, et soudain libérés de ceux-ci avant, pour leur grande majorité, d'être expulsés d'une Europe meurtrie qui n'en voulait plus.

Alors ils se battaient encore, dans des ruelles, des échoppes et des parkings. Quand leurs armes se taisaient, quand d'autres les relayaient, ils

rentraient chez Gianna, ils dormaient, ils faisaient l'amour. Il lui expliquait le soufisme. Il lui parlait des grands Maîtres, Hallâj le martyr, Ibn al Faridh, l'Égyptien qui s'enivrait de mots dans son extase, Rabi'a, la courtisane de Basrah, qui se convertit et passa le reste de sa vie dans la prière et la méditation, et qu'on disait assistée par des anges. Et le plus grand de tous, Ibn'Arabi dont on avait recensé huit cent cinquante-six ouvrages, Ibn'Arabi qui professait au XIII^e siècle que le mouvement des astres, des hommes et de toute chose était dominé par un centre énergétique assurant la cohésion de chaque être et la cohérence de l'ensemble. Gianna était restée confondue, bouleversée par l'intemporelle modernité de cette vision. On était loin des derviches tourneurs.

Après leur deuxième étreinte, trois semaines plus tôt, elle n'avait pu s'empêcher de lui demander s'il lui arrivait de mettre une jupe blanche et plissée, et de tourner sur une jambe, jusqu'à l'extase.

— Je m'y attendais un peu, avait-il soupiré. Le Samâ...

— Le quoi ?

— Ce genre de pratiques, c'est le Samâ. En fait, cela signifie astronomie. La danse symbolise le mouvement des astres. Oui, je l'ai pratiqué, mais plus depuis quelques années. Et jamais dans des restaurants touristiques.

À ce moment, elle avait regretté sa question.

— Est-ce que je t'ai vexé ?

— Non.

— Tant mieux. Mais dis-moi, est-ce que... Est-ce qu'on touche à l'extase, est-ce qu'on s'élève ?

Il avait haussé les épaules.

— Il y a quelque chose ; certaines fois plus que d'autres. Une ivresse, un vertige. Mais ce n'est que cela. Il y a le reflux du sang vers les zones périphériques du cerveau, l'hypnose de la musique, de la communion des participants. Tout cela tend vers l'euphorie. C'est une représentation, une symbolique, pas une transcendance. On est loin de l'union divine...

L'unité avec Dieu. C'était le but ultime du soufisme, elle l'avait compris : l'union intense et transfigurante.

— Ce n'est pas vraiment l'extase, qui est une perte de conscience. Il faut plutôt parler d'intase.

Elle pensait comprendre : il fallait simplement, pour elle, remplacer l'union avec un Dieu qu'elle réfutait par une mise en perspective de l'humain, la tentative d'une empathie vertigineuse avec absolument, littéralement, tout.

Un peu plus tard, il avait dit :

— C'est drôle, tu m'as donné envie de danser à nouveau. Quand je serai de retour à Tabriz, je crois que je vais remettre la jupe et tourner sur une jambe, comme tu le dis si bien. Pour l'euphorie...

— Je voudrais bien voir ça.

— Hors de question, avait-il dit. Tu n'es pas de ma Confrérie.

25 juillet 2039

Elle attendit le double grincement, qui se fit entendre à 8 h 10, et encore quelques minutes pour ne pas éveiller les soupçons de la Danoise, puis elle se rendit au réfectoire, la salua en entrant, s'assit à sa place habituelle. La grande femme blonde était de l'autre côté de la table, au centre de celle-ci. Gianna réalisa que cela correspondait à l'emplacement de leurs chambres respectives. Elles échangèrent un bref salut.

Gianna reçut son plateau, commença à manger en silence. La conversation n'était pas prohibée durant les repas des pensionnaires de Santa Teresa ; celles-ci, tout simplement, devaient s'abstenir de parler fort ou de tout échange contraire à la dignité du lieu. Deux ou trois fois, il y eut des regards échangés au-dessus des bols, des esquisses de sourire. Finalement, ce fut la Danoise qui, en anglais, dit :

— Cet endroit est vraiment agréable, tellement calme...

— C'est vrai, répondit-elle. C'est un lieu parfait pour réfléchir. On a l'impression d'avoir le temps. C'est devenu rare, je trouve.

— Vous avez raison. Vous venez d'Italie ?

— Oui, de Milan. Et vous ?

— De beaucoup plus loin. Je viens du Danemark.

— En effet. J'espère que le voyage en valait la peine.

— J'en suis sûre, dit la Danoise.

Gianna remarqua les bijoux qu'elle portait à ses oreilles : fixées sur les lobes, c'étaient deux petites croix d'or, du centre desquelles jaillissaient des rayons de lumière : la grâce divine, présuma-t-elle.

Elles échangèrent encore quelques propos sur le couvent et la nécessité, parfois, d'un ressourcement spirituel, puis la grande blonde se leva et dit :

— Je vous laisse. Je vais aller prier un moment à l'église. Nous nous verrons peut-être dans le jardin, cet après-midi...

— Probablement, dit Gianna.

Elle était allée à pied jusqu'au village. Trente-cinq minutes de marche sous son chapeau, contre soleil et satellites. La poste était sur une petite place bordée de marronniers. Quand elle avait dit vouloir utiliser le téléphone public, l'employée lui avait demandé de répéter. La vitre de la cabine était rendue opaque par la poussière. Gianna, en nettoyant le combiné avec un mouchoir en papier, doutait que l'appareil fonctionnât encore.

— Bart ?

— Gianna ! J'ai essayé de t'atteindre un million de fois !

— Mon téléphone est inactif. J'ai mes raisons. Comment va Raffaella ?

— Je lui ai parlé hier. Ils ont commencé son traitement. Apparemment, ça la fatigue beaucoup, mais il paraît que c'est normal.

Au moins, jusque-là, Haviland Corporation semblait respecter son engagement. Elle n'aurait peut-être pas risqué sa vie pour rien.

— Si quelqu'un peut la guérir, c'est eux, Bart...

— C'est mon espoir. Je suppose que tu ne veux toujours pas me dire comment tu les as persuadés de s'occuper d'elle ?

— Quelle importance ? Tu n'as qu'à te rappeler ce que tu m'as dit quand on revenait de chez Valentini...

Il y eut quelques secondes de silence. Elle imagina le géant noir se creusant la mémoire.

— Je t'ai dit quoi ?

— Que je savais parler aux hommes. C'est ce que j'ai fait.

— Décidément, dit-il, tu ne manques pas de ressources.

— Oui, mais en ce moment, c'est moi qui ai besoin d'un coup de main.

— Déballe.

— J'aimerais que tu me tuyautes sur deux personnes. D'abord, un certain Fulvio Baratelli, né le 24 octobre 2011. Je ne serais pas étonnée qu'il ait un casier.

— D'accord. Et l'autre ?

— Une femme qui a un passeport au nom de Birgit Kristiansen, citoyenne danoise. Née le 13 février 2007. Ça pourrait bien être bidon. Elle mesure à peu près un mètre quatre-vingt-cinq, avec une allure de sportive.

— Je vais regarder ça, dit-il.

— Impec. Je te rappelle demain vers 11 heures.

— Ça marche. Mais j'avais cru comprendre que tu étais en vacances...

— Les vrais flics ne dorment jamais, tu sais ce que c'est...

Il attendit un instant avant de répondre.

— J'ai entendu ça, oui. Mais veille bien sur tes fesses, ma belle. J'ai dans l'idée que tu t'es encore fourrée dans un truc pas clair.

— On ne se refait pas, soupira-t-elle.

Peu après midi, elle déjeuna au petit réfectoire, ne vit pas la Danoise. Elle retourna dans sa chambre, lut un moment, puis posa la tablette au pied de son lit. Elle passa la demi-heure suivante à se remémorer les événements de la nuit précédente, à tenter de leur trouver un sens. Puis quelqu'un frappa à sa porte.

Elle se redressa sur le lit, se souvint qu'elle avait remis le Beretta dans son sac.

— Entrez, dit-elle.

La porte fut ouverte. Celle qui avait frappé était la religieuse qui s'occupait des repas des pensionnaires pour la journée, une petite femme ronde d'une cinquantaine d'années.

— Si vous le désirez, dit-elle, sœur Loredana vous rencontrera au parloir, à 4 heures.

Elle s'était demandé, comme elle partait en Suède, quel effet cela lui ferait de revoir Sven Holmquist. Et finalement, elle n'avait rien ressenti. Tout juste avait-elle pensé que le temps ne l'avait pas trop marqué.

Avec Loredana, c'était différent. La tentation, ce n'était pas de scruter, à

travers le grillage, le visage encadré par le voile en cherchant à discerner quels changements le monastère et les années avaient apportés sur ses traits. C'était, tout en parlant d'elle-même, d'imaginer ce qu'aurait été la vie de Loredana Cenzilli si elle n'avait pas fait le choix de l'enfermement.

— Non, tu vois... Je n'ai peut-être pas rencontré celui qu'il fallait... Mais, de toute façon, je suis bien trop indépendante... Et puis, avec ce métier...

Longtemps, elle avait pensé que Loredana serait la parfaite incarnation de l'épouse et de la mère. Fidèle, aimante, attentionnée, définissant la famille comme le centre et la finalité de l'existence.

— Cela viendra sûrement, Gianna. Tu as un ami, en ce moment ?

— Oui, maintenant, il y a quelqu'un, mais...

Des mains, elle fit des gestes brouillons, confus, qui disaient bien l'incertitude.

— On verra ce que ça donnera, conclut-elle, haussant les épaules.

Elle aurait eu quelques amants, Loredana, des garçons sérieux et travailleurs, ambitieux sans excès, croyants sans bigoterie. Elle aurait fait le meilleur choix, avec un tranquille instinct de femme. Ils se seraient mariés dans une belle église, et plus tard, athée ou pas, Gianna aurait tenu leur premier enfant à l'heure de son baptême.

Il y eut un silence, Loredana reprit :

— Et cet homme, ce, cet Iranien que tu nous as amené, est-ce que... tu l'as revu ?

— Jamais. Il a dû rentrer chez lui. D'abord, j'ai cru qu'on l'avait tué ; des fanatiques, des vrais malades. Mais je pense que je me trompais. Le pire, c'est que je ne saurai probablement jamais. Mais peut-être que la vérité est comme l'homme de sa vie, qu'elle vient quand on ne l'attend plus.

Elles sourirent toutes les deux. Quelques instants plus tard, elle reprit :

— En fait, si j'ai pensé qu'on l'avait enlevé, piégé d'une façon ou d'une autre, c'est surtout à cause du livre qu'il disait vouloir laisser pour moi.

— Le livre ?

— Oui, un exemplaire du Coran ; pas le sien, une prise de guerre en quelque sorte. Il me l'avait promis, alors, quand j'ai vu que le livre n'était plus là, j'ai cru que Reza était parti en pensant revenir bientôt. En fait, il a dû... oublier sa promesse. Et moi avec. Peu après cette histoire, j'ai arrêté de me battre : de toute façon, la guerre était gagnée, et l'armée régulière était envoyée pour finir le travail – et surtout pour empêcher que les groupes civils ne deviennent des baronnies de quartier. Et puis, la tâche de la police était énorme. Je n'ai pas eu trop de temps pour gamberger, ça tombait plutôt bien.

— Je comprends. Et ton travail de policière, il te plaît toujours ?

Elle haussa les épaules.

— C'est le pire, à l'exception de tous les autres... De ton côté, j'espère que tu penses toujours avoir fait le bon choix.

— Je n'en ai jamais douté une minute.

Un peu de silence, encore.

— Très bien. Voilà, je crois que c'est tout. J'ai été heureuse de te revoir, Loredana.

— Moi aussi. Que Dieu te protège, Gianna. Tu seras dans mes prières.

— Merci. Tu seras dans mes pensées.

De part et d'autre du grillage, elles se levèrent. Chacune retournant à sa vie.

Gianna fit deux pas vers la porte. Puis elle eut cette impulsion.

— Loredana...

La religieuse, qui s'apprêtait à quitter le parloir par la porte opposée, se retourna vers elle.

— Oui, Gianna ?

— Il faut que je te dise quelque chose.

Loredana parut hésiter. Finalement, elle revint jusqu'au grillage.

— Je t'écoute.

Gianna souhaite ne pas commettre une erreur.

— C'est à propos de cette femme, l'autre pensionnaire.

Birgit Kristiansen était entrée au réfectoire un bon quart d'heure après elle, pour le repas du soir. Elles avaient échangé quelques banalités en mangeant, puis Gianna était retournée dans sa cellule, s'était allongée sur son lit.

Elle s'en voulait d'avoir parlé à Loredana des escapades nocturnes de la Danoise. Ça ne lui ressemblait pas. Elle savait qu'elle aurait mieux fait d'attendre les informations que Menghini lui transmettrait le lendemain. Mais bon, c'était venu comme ça. Parce que c'était Loredana, sans doute. Son amie d'enfance, celle qui, peut-être, l'avait empêchée de se tuer à cause de son père. Parce qu'il y avait eu l'ambiance étrange de cette pièce séparée par une grille, de ces confidences échangées. Le plaisir et l'émotion de se revoir après tant d'années. C'était tout ce qu'elle avait en guise d'excuse.

La femme allait-elle repartir, cette nuit, pour une de ses mystérieuses escapades ? Et que feraient les religieuses ? Elle supposait que Loredana avait parlé à la supérieure. Allaient-elles lui tendre un piège, la surprendre ? Appeler la police ? Et si, pensa-t-elle soudain, la Danoise était simplement somnambule ?

Et elle, se réveillerait-elle encore quand la porte grincerait ? Pas sûr. Elle se sentait très fatiguée. Elle reprit sa lecture où elle l'avait laissée. Elle en était au soixante-douzième oiseau : en mai 2021, Wayne McWilliam, le gouverneur de l'État de l'Arizona, avait décrété que les homosexuels vivant en ménage commun verraient leurs impôts locaux multipliés par quatre. Décidément, les Gros avaient repoussé les frontières de la connerie avec une obstination digne d'éloges... Monsieur le Gouverneur avait bien entendu justifié sa décision par la protection de la famille chrétienne, fondement de la civilisation américaine. C'est qu'il était tout pétri d'Évangiles et de vertu, le Wayne. Flinder citait avec pertinence et cruauté des extraits des discours du

politicien. Consternant.

Ça se brouillait un peu devant les yeux de Gianna, et dans sa tête. Ce qui voulait dire : coup de barre. Elle regarda sa montre. 8 h 40. Elle se leva, alla aux toilettes, se déshabilla, se passa une lavette sur le visage, en bâillant.

Elle retourna s'allonger, reprit le bouquin. Le soixante-douzième oiseau des ténèbres. Quatre fois plus d'impôts pour gays et lesbiennes. Protéger la famille américaine. À peine illuminé, le McWilliam. Elle réalisa qu'elle n'assimilait pas, relisait les mêmes lignes. Bande de cons de bibleux. Et c'étaient ces gens que le peuple américain avait amenés au pouvoir. Des discours d'une imbécillité incroyable. Arizona, civilisation.

La tablette tomba sur le lit, près de sa hanche.

14 mai 2023

Elle n'avait pas revu Loredana depuis près de trois ans ; elle savait qu'elle était partie étudier dans un collège religieux, à Rome. Au début, elles avaient échangé quelques lettres, et des messages électroniques, mais la communication s'était tarie. Comme si, déjà, elles vivaient dans des mondes séparés. Au téléphone, un jour, Valerio lui avait appris qu'elle était novice à Santa Teresa ; Gianna s'était dit que ce n'était que passager, qu'elle n'irait pas jusqu'au bout. Et puis, un jour d'avril, elle avait reçu l'invitation.

Loredana, en quelques lignes manuscrites, annonçait qu'elle allait prononcer ses vœux définitifs, qu'elle serait heureuse que Gianna assiste à la cérémonie.

Quelque part, ça lui avait fait mal. C'était stupide, elle le savait. Loredana avait le droit de vivre la vie qu'elle voulait.

Il y avait une haute grille de métal entre le chœur de l'église et la nef dans laquelle une trentaine de personnes avaient pris place. Quelques petites vieilles confites d'arthrose et de ferveur, assistant avec bonheur à cette manifestation de la grâce divine. Et la famille de Loredana, cousins et cousines que Gianna n'avait jamais vus, ses parents bien sûr, et puis Valerio.

Il avait changé, le grand frère. Et ça lui allait bien. Grand et mince dans son costume bleu marine, toujours ses boucles à demi sauvages qui tombaient jusqu'à son col, et les mêmes yeux bleus. Il formait un couple magnifique avec la fille qui l'accompagnait, une Somalienne moulée dans une robe orange, qu'il avait présentée comme sa fiancée. Ils s'étaient connus à l'université, où il étudiait l'architecture. Gianna s'était souvenue que, pendant que gamine, elle avait abattu avec Loredana des truands imaginaires, il dessinait des maisons qu'il fixait ensuite au mur de sa chambre.

Elle aurait presque voulu y croire en voyant Loredana derrière les barreaux de fer, engloutie dans l'aube de son ordre, croire que cela se passait vraiment, devant elle, qu'une grâce descendait des cieux, merveilleusement forte et subtile, qu'un mariage était conclu entre une jeune femme et l'infini, mais rien n'y faisait, ni la lumière des cierges et des vitraux, ni les chants des

sœurs dans le chœur, ni l'émotion de l'assistance, ni même cette larme, vers la fin, sur la joue de Valerio. Sa fiancée l'avait essuyée d'un revers de la main, avec un sourire de femme amoureuse.

Heureusement, ce que Gianna croyait n'avait pas d'importance. Ce à quoi elle assistait, c'était peut-être un suicide social, une condamnation à vie, mais Loredana était heureuse, elle en était sûre. Elle souhaitait pouvoir, un jour, en dire autant d'elle-même.

Après la cérémonie, Gianna parla quelques minutes avec les parents de Loredana, devant l'église. Durant tout ce temps, elle ressentit, comme par osmose, leur double sentiment, lourd et contradictoire : la perte et le bonheur de leur enfant. À un moment, madame Cenzilli, l'œil humide et la voix un peu tremblante, lui confia, sur le ton de la boutade enjouée :

— Je crois que tout ira bien. D'ailleurs, elles ont même une très bonne infirmerie : une des sœurs était chirurgienne à Florence avant de...

— Oui, avant de ressentir l'appel, termina son époux, comblant le silence.

— C'est rassurant, dit Gianna. Dieu et la faculté : elle est en de bonnes mains.

Du coin de l'œil, elle vit Valerio, avec sa belle fiancée noire, comment s'appelait-elle, Adea, ou quelque chose comme ça. Ils n'étaient pas à dix mètres, et pourtant si loin de là.

7 juillet 2027

La semaine précédente, ils s'étaient retrouvés dans un atelier de mécanique encombré de Vespa déglinguées et de pièces de motos. Ça tirait deux maisons plus loin, sporadiquement. C'était dans un secteur chrétien, à plus de cent mètres de la ligne de démarcation. Des moudjes s'étaient infiltrés ; on ignorait leur nombre exact, et s'ils avaient pour but de bourrer un bâtiment d'explosifs et d'amorcer la charge avant de repartir ou d'exploser avec elle, au nom de Dieu.

Il y avait une faible luminosité dans l'atelier : un lampadaire poussif, improvisé, resté allumé près d'une verrière à l'étage, où une mezzanine servait au rangement des pièces détachées. Gianna, par une fenêtre étroite, couvrait la ruelle derrière l'atelier. À quelques mètres d'elle, Reza, un genou à terre, surveillait l'escalier qui menait au sous-sol. Il y avait aussi Giovanesi, qui gardait l'entrée principale dont le rideau d'acier était à moitié relevé. Et sur la mezzanine, au-dessus d'eux, Simeoni, par la verrière, observait la cour.

Pas toujours. À un moment, elle s'était retournée, elle avait quitté des yeux la ruelle dans laquelle des barbus à foulard vert autour du front pouvaient surgir à chaque instant, elle avait levé la tête, vers Simeoni.

Simeoni ne scrutait pas la cour, c'était Reza qu'il regardait dans le dos.

Cela avait duré quelques secondes, puis il avait tourné la tête, continué sa surveillance de la cour. Alors Gianna aussi avait repris sa garde, et, son regard revenu sur la ruelle qu'elle avait quittée des yeux, avait aperçu, à trente mètres peut-être, deux silhouettes qui venaient dans sa direction.

D'urgence, elle avait épaulé son arme, pressé la détente, vidé la moitié d'un chargeur. Après le tonnerre de son tir et l'éclatement d'une vitre, il y avait eu des cris gutturaux dans la ruelle, des murmures crachés qui n'étaient pas de l'italien, la course d'hommes en baskets qui se repliaient. Le bruit des douilles qui roulaient à ses pieds.

Plus tard, quand ils avaient été certains que les islamistes étaient partis, quand ils avaient fouillé les maisons, désamorcé la bombe de quarante kilos qu'ils avaient trouvée, elle avait pu vérifier qu'elle avait tiré bien trop vite, convulsivement, au lieu de les laisser venir, que ce ne serait pas cette nuit qu'elle finirait par s'en faire un. Elle aurait pu en pleurer.

Et tout ça à cause de Simeoni.

C'est ça, oui. Il avait bon dos, le catho. C'était elle qui avait merdé, elle le savait trop bien.

Elle en avait parlé à Pietrangeli, deux jours après.

— Ne nous mets pas ce type sur le dos, Rodolfo. Il va se faire Reza, d'une façon ou d'une autre. J'en suis certaine. Il ne peut pas accepter un musulman avec nous. Ce n'est pas un manque de confiance, c'est plus que ça. C'est de la haine religieuse, dogmatique.

— Tu ne vas pas recommencer ? Tu as déjà prétendu qu'il avait descendu Bulent, et la balle qui l'a tué ne venait pas de son arme. En plus, ça ne tient pas sur le plan balistique, étant donné l'endroit où il se trouvait. C'est toi qui m'as dit tout ça.

— Je sais, mais c'est différent. Bulent était un gosse naïf qu'il n'aimait pas, mais il n'est peut-être pas allé jusqu'à le tuer. Reza, c'est autre chose.

Pietrangeli, appuyé contre le mur de leur QG, avait croisé les bras.

— Pourquoi ? Parce qu'il est plus mûr ? Moins naïf ?

— Ou parce que nous sommes plus proches.

Il s'était esclaffé.

— Tu crois vraiment qu'il le tuerait par jalousie ?...

— Ça n'a rien à voir ! Je ne pense pas qu'il s'intéresse à mon cul. Mais le seul fait que Reza me saute, presque sous son nez, ça doit le bouffer. Le musulman qui se tape une combattante chrétienne, c'est un symbole pour ce genre d'illuminé. Et il y a un truc que tu ne sais pas : l'autre jour, en passant via Brera, je l'ai vu qui sortait d'un immeuble avec un petit groupe. Il y avait deux curés en soutane, trois jeunes types style garde du corps, et Tavarella, le flic des fraudes dont je t'ai parlé, celui qui a cherché des informations sur Reza ; j'ai vu sa photo dans nos dossiers.

— Qu'est-ce que ça prouve ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que Simeoni ne fait pas mystère de ses convictions. Ce genre de faune constitue son environnement naturel.

— C'est vrai, avait-elle admis. Tu devrais être avocat, Rodolfo.

Il avait souri, puis réfléchi quelques instants.

— Bon, je vais prendre Simeoni dans mon équipe et mettre Abel dans celle de Dragan. Ça te va ?

Elle avait soupiré.

— Oui. Merci, Rodolfo. Merci pour Reza. Et pour moi.

— Je le fais pour nous tous, avait-il dit. Je ne sais pas si tu as raison de penser que ton Iranien préféré risque un coup tordu. Mais si tu passes ton temps à surveiller Simeoni au lieu de faire ton boulot, tu peux nous faire tuer. Et pour un flic avec deux ans de guerre, tu t'es drôlement plantée l'autre nuit. Maintenant, je sais pourquoi. S'il n'y a rien d'autre, j'aimerais dormir un moment.

26 juillet 2039

La lumière brillait dans sa chambre, à travers le rideau beige. La montre. Neuf heures moins cinq. Putain, le tour du cadran ! Un sommeil profond, une parenthèse noire, et dedans, des rêves qui s'agitaient, des histoires obscures dont elle ne conservait que des fragments furtifs. Elle s'assit. Un peu mal à la tête. Une douche lui ferait du bien. Elle se leva, oscilla, recouvra son équilibre, prit son peignoir sur le dossier de la chaise. Les voix des religieuses s'élevèrent, à la rencontre du Tout-Puissant.

Dans le couloir, elle se traita de conne en silence. Pas moyen de savoir si mademoiselle Kristiansen avait remis le couvert, cette nuit...

Elle se sentit mieux après la douche. Quand elle entra dans le réfectoire, celui-ci était vide. Elle s'assit à sa place habituelle ; quelques minutes passèrent, puis la porte qui donnait sur les cuisines s'ouvrit, et une religieuse, en la voyant, dit :

— Ah, vous êtes là ! Je vais vous apporter votre déjeuner !

Elle repartit, revint un peu plus tard avec un plateau, garni comme d'habitude. Gianna dit :

— L'autre dame a déjà déjeuné, je pense...

— Elle n'est plus là.

— Plus là ?

— Non, dit la sœur. Elle est partie très tôt, ce matin. Je vous souhaite une bonne journée.

Elle disparut sur un sourire.

— Tu es sûre de ne pas vouloir me dire dans quelle magouille tu es allée te mettre ? demanda Bartolomew Menghini.

— Je n'en sais rien moi-même, dit-elle. Tu as trouvé quelque chose au sujet de ces gens ?

— Ça se pourrait. Le plus simple d'abord : Fulvio Baratelli est connu de nos services, comme on dit. Un casier moyen. Vol de voiture, chantage merdique. Coups et blessures. Le petit truand de base. Et tu ne vas pas me croire, mais en ce moment, notre gugusse est à l'hôpital San Carlo. On l'a trouvé aux galeries Borghian avec une solide commotion. Apparemment agressé et volé. Il affirme ne se souvenir de rien. C'est Roviero qui s'occupe de cette histoire ; il n'a pas encore eu le temps de regarder les

enregistrements du système de surveillance du magasin. Les petits truands tabassés, ce n'est pas vraiment la priorité. Qu'est-ce que tu en penses, Gianna, on examine tout ça, ou on constate que les enregistreurs étaient en panne ce jour-là ?

L'amnésie de Baratelli n'était pas surprenante. Expliquer qu'on suivait un inspecteur de la criminelle, ça la foutait mal dans un dossier.

— La technique, soupira-t-elle, tu sais ce que c'est. Ça foire toujours au mauvais moment.

— C'est ce que je pensais, dit Menghini. En ce qui concerne ta bonne femme, il y a deux Birgit Kristiansen qui ont fait l'objet d'une condamnation pénale ces dernières années, une pour escroquerie, au Danemark, une autre en Allemagne, pour une tentative de meurtre contre la maîtresse de son mari. Toutes les deux sont en tôle à l'heure qu'il est. En plus, les autorités norvégiennes recherchent depuis huit mois une femme de ce nom, pour un vol de secrets industriels dans un laboratoire de Bergen. Il est possible qu'elle ait été dissipée. En tout cas, elle ne correspond pas à la description que tu m'en as donnée.

— Et merde, soupira-t-elle.

— Attends, ce n'est pas fini. J'ai trouvé quelque chose de plus intéressant.

— Vas-y.

— Birgit Kristiansen pourrait être une fausse identité utilisée par une femme dont le vrai nom est Katrin Nilstorp. Elle a été sous-officier dans l'armée danoise, puis agent de sécurité pour deux ou trois boîtes privées. Aux dernières nouvelles, elle travaillerait pour la Catholica. Et elle a exactement le type morphologique que tu m'as décrit.

Dans la cabine, elle tenta d'évaluer les implications de ce que Bart venait de lui révéler.

— Tu es toujours là ?

— Plus que jamais. Et ce que tu me dis m'intéresse beaucoup. Maintenant, je...

Elle hésitait. Demander cela, c'était indiquer à Menghini où elle se trouvait. Elle avait en lui une confiance absolue – d'ailleurs, sans le lui dire, il s'était probablement déjà arrangé pour localiser son appel. Mais parler sur cette ligne publique... D'un autre côté, les Japonais avaient sans doute plus important à faire que surveiller toutes les lignes d'Italie dans l'espoir de trouver l'inspecteur Gianna Caprara. Si ce n'était pas encore fait.

— Écoute, reprit-elle, j'aurais besoin que tu fasses une recherche à propos du couvent Santa Teresa.

Il y eut quelques instants de silence.

— LE couvent Santa Teresa ?

— C'est ça, oui...

Pas la peine de situer. Elle lui avait assez parlé de son passé.

— D'accord. Qu'est-ce que tu voudrais savoir ?

— Je n'en ai aucune idée, avoua-t-elle. Des choses récentes. En gros, tout

ce qui pourrait intéresser les services de la Catholica.

— C'est plutôt vague, dit-il. Mais je vais voir ça. En tout cas, quand tu rentreras, il faudra qu'on parle un peu technique, tous les deux. Les systèmes de surveillance qui déconnent, ce genre de truc.

— Tu as raison, dit-elle. C'est un vrai problème.

Elle avait renoncé à lui demander d'examiner si quelque chose reliait Baratelli à des mafieux japonais. Ces derniers avaient dû passer par des sous-traitants et ne connaissaient probablement même pas le bonhomme. Et ça aurait trop stimulé l'imagination de Bart.

Quant au fric du type, elle l'avait emporté parce que l'abandonner sur place aurait infirmé la théorie de l'agression crapuleuse, mais elle n'avait pas entaché sa probité pour autant : le lendemain de son arrivée, elle avait glissé les billets dans le tronc de l'église. L'argent du crime blanchi moralement par la foi puis soulageant la misère des indigents, ça valait son pesant de catéchisme.

Elle remit son chapeau avant de quitter de la cabine.

Comme la veille, elle était descendue au village à pied. Contrairement à la veille, elle prit le taxi pour remonter au couvent. Histoire de vérifier quelque chose.

— Alors, ça se passe bien, chez les nonnes ? demanda le chauffeur à moustache.

— Tout va bien. En tout cas, je me repose...

Et, dans la foulée :

— C'est vous qui êtes venu chercher l'autre dame, ce matin ?

Dans le rétroviseur, il eut un regard étonné.

— La dame blonde ? Elle est partie ?

— Oui. Très tôt. Je pensais que vous l'aviez emmenée à la gare, avec ses bagages...

— Ah non, dit-il. Il y a un autre taxi au village, elle a dû descendre avec lui. D'habitude, c'est moi que les sœurs appellent, parce que l'autre, il est marié avec une Marocaine. Mais ce matin, j'ai eu un problème avec mon téléphone, ça doit être pour ça.

20 août 2027

C'était une ancienne école primaire, que l'ennemi avait transformée en madrasa quand il avait eu le contrôle du quartier. Il l'avait perdue, reconquise. Maintenant, Giorno Zero allait la reprendre, définitivement. C'était le dernier point d'appui que les islamistes tenaient encore dans le secteur d'action du groupe.

Ils s'étaient séparés en deux équipes. Pietrangeli, avec la première, allait attaquer par le sud-ouest, sur l'entrée principale. C'était Dragan Ivanovic, six ans de Légion et quelques zones d'ombre, qui menait la seconde, celle qui viendrait de l'est, en longeant le terrain de sport avec ses panneaux de basket déchiquetés. Ils étaient dix en plus de lui, dont Gianna et Reza. Simeoni était

avec Pietrangeli. Elle aurait préféré le savoir à Rome ou à Bari, mais c'était mieux que de l'avoir dans le dos.

Ivanovic et son équipe étaient en position, planqués dans l'ombre de ce qui avait dû être une épicerie, ça se voyait aux rayonnages qui n'avaient pas brûlé, une de ces épiceries comme à Tunis ou Damas, dont le rideau, arraché par une explosion, était resté sur le trottoir. Vingt secondes, avait dit Pietrangeli, vous attaquerez vingt secondes après nous.

Ils n'avaient jamais été aussi bien armés. Leurs nouveaux gilets étaient ce qu'il y avait de mieux, et leurs chargeurs étaient pleins de JTR Yatagan, une nouvelle balle d'origine finlandaise, extrêmement perforante. Pourtant, elle avait peur, comme toujours, pour Reza et pour elle. Surtout pour elle. Ça passerait vite, ça reviendrait ensuite, si elle ne mourait pas. Bon, merde, ils y allaient, les autres ?

Des rafales éclatèrent côté sud-ouest, puis ça péta fort, deux explosions presque simultanées, des grenades avec charge additionnelle, de beaux objets, c'étaient toujours Giovanesi et Brejinsky, les plus puissants, qui les lançaient. L'air et le sol eurent un spasme redoublé. Ils entendirent les gravats qui pleuvaient, les cris et rafales. Ivanovic, le poing levé, ne bougeait pas. Elle savait qu'il comptait. Il tendit l'index, fonça.

Ils jaillirent à sa suite, parvinrent au grillage qui longeait le terrain de sport interdit aux filles, bifurquèrent à gauche pour franchir le portail rouillé, vingt mètres à remonter, pourvu qu'il n'y ait pas de pièges. Ils coururent dans l'allée jusqu'à la porte arrière, avec ses deux marches de pierre saisies un instant par la torche d'Ivanovic, juste un coup de pouce, un tiers de seconde. Une voix beugla près d'une fenêtre. Ils s'aplatirent contre le bâtiment, de part et d'autre de la porte. Kolicek et Micheli, qui les couvraient, allongés près du portail, arrosèrent ensemble la façade. Des fragments de crépi, de ciment tombèrent sur les casques et les épaules. Une douleur cingla le visage de Gianna, près de la pommette gauche. Ivanovic gueula :

— Gaffe !...

Ils s'écartèrent de la porte, se jetèrent au sol. Kulunda, sur le dos, balaya le mur d'une rafale, à la verticale. La grenade explosa, une S-24 cinq fois moins puissante que ce qui avait explosé de l'autre côté, mais qui suffit à les secouer, leur donner une gifle chaude, arracher surtout la partie inférieure de la lourde porte de bois, déjà grêlée de cent impacts. Et une autre balancée à l'intérieur, BLAM ! dans l'école de la haine. Ils avaient reçu du stock de l'armée, par Pietrangeli bien sûr, ils pouvaient se le permettre. Sirkis, vif comme un chat, entra le premier, suivi d'Ivanovic. Coups de torche. Reza ensuite, puis Gianna, les cinq autres derrière. Kolicek et Micheli, abandonnant le portail, les rejoignirent dans le bâtiment.

Reza alluma sa lampe, en laissant le couvercle qui limitait le champ lumineux. Ils étaient dans un large corridor. À quelques mètres sur leur gauche, une ouverture devait donner sur l'escalier menant à l'étage. Ivanovic

glissa un cylindre sur une grenade, fit cliquer la fixation. Cent soixante-quatre fragments prêts au labourage. Du côté sud-ouest, là où Pietrangeli et son équipe avaient attaqué, ça mitraillait sec. Ivanovic parvint jusqu'à l'escalier sans risquer d'être entendu. Ils avaient tous ouvert la bouche, mis les doigts sur leurs oreilles. Gianna devina, à l'extrémité du faible halo, le geste arrondi du Croate. BLAM ! encore. Quand les échos de l'explosion se furent éteints, Reza et Sirkis arrosaient déjà le corridor de l'étage.

Il y avait deux corps sur le palier, truffés de métal. L'un des islamistes était tombé assis contre le mur. Dans sa main droite, il tenait un petit livre noir taché de sang. Reza, prononçant quelques mots, le retira des doigts crispés, l'essuya sur la manche du mort et le glissa dans sa propre poche. Puis il se redressa et, de l'intérieur de sa botte, frappa le visage barbu. Le cadavre bascula sur le sol.

Les tirs, à l'autre extrémité du bâtiment, étaient continus, mais moins nourris.

— On va nettoyer l'étage, dit Dragan. Reza, Rolando, Werner, vous redescendez. Verrouillez la sortie et essayez de faire une jonction. Attention à ne pas allumer les nôtres.

Reza passa devant elle, sur le palier.

— Fais gaffe, dit-elle.

— Toi aussi.

Il sortit de la lumière.

Ils se battirent encore près d'une heure. Ce n'était plus la phase coup de poing, le surgissement, la foudre, mais un nettoyage lent, tactique, une partie d'échecs, et de poker aussi, à suivre et renchérir avec sa vie, dans les salles de classe, les bureaux, le réfectoire. Anticiper à chaque instant cette balle possible qui sortirait de la nuit, traverserait votre bas-ventre, pulvériserait votre genou. Partout, dans le faisceau des torches, des versets du Coran (pensait-elle), des portraits de dictateurs enturbannés, des posters de martyrs. À l'étage, ils tuèrent encore un islamiste, dans les toilettes. Ils, ou plutôt Sirkis et Kulunda. Gianna restait pucelle.

Vers 4 heures du matin, ils redescendirent. En bas, l'affrontement avait été plus intense. Entre le rez-de-chaussée et le sous-sol, ils avaient tué huit barbus, mais Fischer était mort : une balle dans l'oreille. Et puis :

— Reza est blessé, annonça Pietrangeli, en la regardant. Il devrait s'en sortir.

Elle frémit.

— Où est-il ?

— Rocca et Simeoni sont en train de l'évacuer.

Elle partit vers l'entrée principale, s'arrachant comme elle l'avait fait pour monter à l'assaut. Les autres, interdits, n'eurent pas un mot. Elle devinait le regard de Pietrangeli dans son dos. Elle sauta par-dessus les gravats de l'entrée, agrandie par les charges. Dehors, un des leurs, qui venait de fermer la portière arrière gauche d'un tout-terrain, s'apprêtait à s'installer au volant.

Simeoni. Elle l'atteignit à l'instant où il allait refermer sa portière, le saisit par sa vareuse, près de l'épaule, l'arracha au siège. Il se tordit la cheville en essayant d'éviter la chute, poussa un cri de douleur, tomba sur le flanc.

— Mais qu'est-ce que...

— Dégage de là, salopard !

— Gianna ! Qu'est-ce qui te prend, espèce de conne ? !

— Je ne te laisserai pas faire, fumier. Tu ne le tueras pas !

— Bordel, mais tu déconnes ! gémit-il, grimaçant. Je vais l'emmener...

— Mon cul !

Rocca, déjà installé, était redescendu de la voiture.

— Eh, Gianna, demanda-t-il, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ?...

— Te mêle pas de ça, Tizziano. Corrado sait très bien ce qu'il en est.

— Cette pute est givrée, gueula Simeoni en serrant sa cheville tordue. Arrête-la !

Rocca passait devant le capot. Elle grimpa à bord, ferma la portière. Rocca cria son nom, tendant la main vers la poignée pendant qu'elle démarrait. Elle écrasa l'accélérateur. La voiture bondit. Dans le rétroviseur, elle vit Ivanovic et Kulunda qui rejoignaient les deux autres.

Dix minutes à travers la zone des combats, où un tir pouvait les toucher à chaque instant. Dans la lueur tamisée des phares, les pare-chocs renforcés heurtaient des objets qui s'envolaient et s'écrasaient contre des murs, des bornes, des véhicules arrêtés. Dans le rétroviseur, elle tentait d'apercevoir Reza sur la banquette arrière chaque fois qu'un lampadaire intact éclairait un coin de rue. C'est ainsi qu'elle faillit s'encastrier dans une camionnette, qu'elle enfonça la carrosserie, à droite, en touchant un abribus. Allumer l'éclairage intérieur aurait été un appel aux snipers.

— Reza, tu m'entends ?

Pas de réponse. De toutes ses forces, elle souhaite que Rocca, qui était infirmier, lui ait injecté ce qu'il fallait pour qu'il tienne jusqu'à l'hôpital.

Sauf qu'à l'hôpital, elle n'y allait pas. Dans aucun de ceux où ils emmenaient les blessés du groupe, dans aucun de la ville. Simeoni et ses potes y auraient retrouvé l'Iranien, le musulman. Ils auraient fini le boulot.

Elle roula encore vingt minutes après être sortie du secteur chaud. Il était 4 h 35 lorsqu'elle arrêta devant l'immeuble du docteur Kelly.

27/28 juillet 2039

Elle aimait beaucoup ça : marcher dans la galerie, puis quitter l'abri des voûtes ancestrales et parcourir les allées du jardin, admirant les massifs de fleurs ou la géométrie du potager. S'asseoir un moment sur les bancs de pierre, à l'ombre des pergolas. Elle fit tout cela sans cesser de retourner dans son esprit ce que Bart lui avait appris. Une agente de la Catholica parcourant de nuit les couloirs d'un couvent. Peut-être les autorités de Rome soupçonnaient-elles un obscur trafic... On avait déjà vu ça. Il y avait deux possibilités : soit la fausse Birgit Kristiansen était partie parce qu'elle avait

trouvé ce qu'elle cherchait, soit les sœurs, à la suite de ses confidences à Loredana, avaient viré l'intruse. Peut-être son collègue aurait-il, à leur prochain contact, d'autres informations susceptibles de donner plus de sens à tout cela. En attendant, elle devait admettre que la déformation professionnelle des flics était le contraire d'un mythe. C'était pour sauver sa peau qu'elle était là, pas pour jouer les détectives. Mais autant vouloir nier la pesanteur...

Elle réalisa que cette histoire lui faisait presque oublier sa propre situation. Le Japonais était peut-être en train de montrer sa photo au chauffeur du taxi.

Elle avait été frôlée par tant de balles durant ses nuits de guerre, avait passé tant d'années à exercer ce métier dont son père lui répétait qu'il était trop dangereux, ce qui était à moitié vrai – et pas fait pour les femmes, bien sûr. Mourir maintenant, ce serait un peu comme être rattrapée par tout ça, comme si une digue cédait sous le poids de mille sursis, comme si les probabilités, trop longtemps contredites, imposaient finalement leur logique.

Elle soupira, se sentit paresseuse, décida de regagner sa chambre pour y lire jusqu'au dîner.

À l'angle d'une allée, elle vit que les sœurs avaient retourné la terre ocre, près d'un parterre de roses trémières, pour y planter de nouvelles semences : lys, tulipes, azalées ? Si elle restait assez longtemps, elle verrait bien ce qui monterait du sol.

Et tout près de là, elle aperçut quelque chose, au milieu d'une allée de glaïeuls.

— Dis-moi tout.

— Monsieur Baratelli se remet gentiment, dit Bart. Il ne désire pas porter plainte.

— Ça m'étonne, dit-elle. Et pour le reste ?

— J'ai trouvé un truc, mais c'est plutôt une rumeur.

— Je prends tout...

— Ça remonte à avril-mai. L'Église catholique était en pleine élection papale. Le deuxième tour. Suarez contre Duval.

— Et alors ?

— Les services de la Catholica ont apparemment eu vent d'un complot contre Suarez durant son voyage en Europe. À ce que certains murmurent, ça aurait dû se passer en Italie.

— Quel rapport avec Santa Teresa ?

— C'est là que ça devait avoir lieu. Il était prévu que Suarez y passe une nuit. Mais je te le répète, il ne s'agit que de bruits...

Plein de choses tournaient dans la tête de Gianna.

— Tu es toujours là, mon cœur ?

— Je suis là. Tu as autre chose ?

— Un attentat contre le futur pape, c'est tout ce que j'ai pu trouver depuis hier. Mais si tu me laisses le temps, j'apprendrai peut-être que tes nonnettes

recyclent des ogives nucléaires...

— Pas la peine.

— D'accord. Rappelle-moi quand tu veux. Et si tu as besoin d'aide, je suis à ta botte.

— Je m'en souviendrai, promet-elle.

Spéculations dans la nuit. Chaise contre la porte, le flingue à portée de main.

Le cardinal Suarez, qui pouvait gagner au deuxième tour. L'inattendu. Longtemps, Duval avait fait figure de favori pour succéder au ronronnant Clément XV, parvenu au terme de son second quinquennat. Partisan d'une doctrine rigide et rétrograde, dans la ligne du Polonais catatonique, habile manœuvrier, le Français avait passé des années à tisser, dans et hors de l'Église, des réseaux qui avaient efficacement martelé son argument de combat : une Église forte, disciplinée, était seule à même de permettre l'indispensable reprise en main du monde occidental, affreusement égaré sur la voie séculière. Et puis, quelques mois avant l'élection, et de manière totalement imprévue, le cardinal uruguayen Juan Suarez, que l'on créditait initialement de moins d'un quart des voix au premier tour, avait commencé à se détacher des autres viennent ensuite, prenant d'abord l'allure d'un finaliste probable mais perdant, puis d'un vainqueur potentiel. Et là où Duval prônait le retour au célibat des prêtres et l'annulation de l'ordination des prêtresses, le cardinal de Montevideo prévoyait d'autoriser le mariage des prêtres homosexuels des deux sexes. Cela n'était qu'un exemple de l'opposition fondamentale entre les visions des deux prélats.

Évidemment, la mouvance duvalienne ne pouvait imaginer sans frémir la perspective d'une défaite aussi lourde de conséquences. Alors, on préparait l'assassinat de Suarez. Lieu de l'opération : le couvent Santa Teresa, à Leviggiu, où il devait passer une nuit. Ce qui supposait des complicités au sein du monastère. Qu'avait dit Mère Francesca, lorsque Gianna était arrivée ? « Il a dû annuler son voyage. Je l'ai beaucoup regretté. » Cela prenait un autre sens. Ici, on priait pour que Duval l'emporte. Informé du danger, Suarez renonçait à cette partie de son voyage, déjouait le piège. Il était élu pape, devenait Jean XXIV. Les services de sécurité de la Catholica étant purgés après son élection, les flics de l'Église enquêtaient sur l'affaire. Ils envoyaient une agente qui se faisait passer pour une femme en quête de ressourcement spirituel. La couverture était bonne. Mais il y avait un petit problème. Une conne du nom de Gianna Caprara. Elle remarquait le manège de la femme. Et parce que son amie d'enfance était moniale à Santa Teresa, elle lui balançait le tuyau.

Alors les sœurs attendaient l'espionne, et elles la tuaient, après s'être assurées que l'inspecteur Caprara dormirait profondément cette nuit-là. C'était facile : elles préparaient ses repas.

Elle était responsable de la mort de Katrin Nilstorp. Maintenant, la jeune

femme blonde servait de terreau dans le jardin du cloître. On pouvait parler d'un enterrement chrétien. Il y avait juste une chose qu'elles n'avaient pas remarquée. Il fallait les comprendre : elles avaient travaillé de nuit, sans doute à la lueur de torches électriques.

Dans sa main droite, Gianna serrait à se blesser l'objet qu'elle avait trouvé dans le jardin. Une boucle d'oreille en or. Une croix, et les rayons du Saint-Esprit. Le soleil l'avait fait briller entre les tiges des glaïeuls, près de l'endroit où la terre avait été fraîchement remuée.

20 août 2027

— Il est stabilisé, dit le docteur Kelly. Je lui ai donné un sédatif. J'ai recousu le mieux possible et je lui ai fait une transfusion. Il faudra lui donner un antibiotique pendant une semaine. Rien de vital ne semble avoir été touché. Maintenant, il faut l'aliter et le garder sous surveillance médicale.

— Est-ce que je peux le transporter ?

Il fit la moue.

— Ce sera long ?

— Une bonne heure.

— C'est indispensable ?

— Je le pense, dit-elle.

— Alors, disons que c'est le maximum. Et c'est déjà risqué. Je vais lui donner quelque chose pour le cœur, ça augmentera sa résistance.

— Je vous remercie, dit-elle.

— C'est moi qui vous remercie. Jamais assez. Pour ce que vous faites le jour, pour ce que vous faites la nuit.

Brendan Kelly était un urologue irlandais établi à Milan depuis quelques années, avec son épouse italienne et leurs deux enfants. Il opérait dans un hôpital privé, mais son cabinet était assez équipé pour permettre quelques interventions, et il avait un matériel de radiographie. Six mois plus tôt, un toxicomane avait volé la voiture de madame Kelly, à bord de laquelle se trouvait leur cadette, âgée de trois ans. Gianna faisait partie de l'équipe qui avait retrouvé la voiture et la gosse quinze heures après que le type avait téléphoné aux parents pour réclamer une rançon, menaçant de la brûler avec le véhicule.

— Jamais assez... Ça m'arrange. Parce que j'ai encore deux choses à vous demander...

Il sourit.

— Commencez par la première.

— Est-ce que vous avez dû extraire une balle de sa blessure ?

— Non. Le projectile est ressorti. Je n'ai vu aucun fragment sur la radiographie. Est-ce qu'il portait un gilet pare-balles quand il a été touché ?

— En principe, oui...

— Pas suffisant, conclut-il.

— C'est ce qu'on dirait...

Quatre semaines s'étaient à peine écoulées depuis qu'ils avaient reçu leurs Okido-Naitec 50. Un des meilleurs gilets sur le marché, testé avec succès contre plus de cent munitions.

— Bon. La dernière chose est un peu plus délicate.

Appuyé contre son bureau, il eut un geste répété de la main, comme pour encourager un enfant timide à exprimer sa pensée. Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien, voilà, commença-t-elle...

28 juillet 2039

Avait-elle *aimé* Reza ?

Aujourd'hui encore, elle se le demandait.

Bien sûr, il y avait ce trouble qui l'avait saisie la première fois qu'elle l'avait vu, lorsqu'il était apparu sur les pas de Kolicsek, dans l'appartement de l'éditeur. Ça l'avait surprise : oui, l'homme, grand et bien découplé, était séduisant, il avait des allures de prince du désert pour film en noir et blanc, en moins beau tout de même, en plus réel. Une certaine image de la prestance, de la maturité masculine, avec sa barbe luisante et drue comme une fourrure de panthère noire, son regard sombre.

Mais bon, elle avait connu un modèle de Versace dans un bar le soir de ses vingt-deux ans (la gueule des copines !) ; Leonello, un assistant de la faculté de droit qui leur donnait des cours à l'école de police, et qui aurait pu être le David de Michel-Ange en moins bouclé ; sans oublier Michael, l'étudiant canadien qui se louait à de riches Florentines pour se payer les Beaux-Arts et ses parties de golf...

Reza, c'était autre chose. Une irradiation plus forte que celle de la beauté, parce qu'elle venait de l'intérieur, d'une fusion qui touchait à la transcendance – ou de la seule conviction, de l'illusion de cette fusion, mais cela importait peu. C'était ce rayonnement, pensait-elle depuis longtemps, qu'elle avait perçu ce jour-là.

Alors, était-ce de l'amour, cette intensité, cet abandon quand elle se donnait à ce guerrier venu d'ailleurs, tout à la fois meurtri par son passé, implacable au combat, et serein de son parcours mystique ? C'était une fausse question, peut-être. Car l'amour, finalement, comme l'unité divine que cherchaient les soufis, était-il autre chose qu'un ensemble de réactions, qu'une expérience aboutie dans le laboratoire vivant qu'on emporte entre ses oreilles ?

Reza était marié. Il avait trois enfants, à Tabriz, qu'il rejoindrait bientôt. Il l'avait dit aux premiers jours, avec la même neutralité de ton que s'il mentionnait la rotondité de la Terre.

De cela, il n'avait plus été question.

Ça avait l'air d'un rêve. Ou plutôt, c'étaient trois rêves qui se mélangeaient, s'entremêlaient. La guerre, et la disparition de Reza,

probablement retourné en Iran. Le ninja, le formidable assassin qui lui ferait payer sa trahison s'il la trouvait. Et ce complot contre le futur pape, qui devait mourir ici, cette femme qui en avait cherché les preuves, et que d'une certaine manière elle avait tuée en disant tout à Loredana. Loredana, instrument conscient d'une conspiration criminelle. Elle ne pouvait y croire. Elle avait dû transmettre ses révélations à sa supérieure, simplement, sans imaginer plus qu'elle ce qu'il adviendrait ensuite. Ce que Gianna était au réalisme, Loredana l'était à l'innocence.

Elle ne savait que faire, à propos du meurtre de la Danoise. En parler à sa hiérarchie, quand elle retournerait à Milan ? Ou laisserait-elle la Catholica gérer ses affaires entre ses membres et ses courants ?

Pour l'instant, elle ne voulait qu'attendre, et, si elle y arrivait, faire ce qu'elle avait prévu : lire tous ces livres en souffrance dans la mémoire de sa tablette.

Mais cette nuit, elle serait somnambule.

20 août 2027

Elle arriva peu avant 10 heures, arrêta l'Audi devant la grande porte. Dans le silence, après le bruit du moteur et celui des pneus sur les pavés, la respiration de Reza remplit l'habitable. Elle soupira. Un instant, elle avait craint que les cahots du chemin n'achèvent ce que Simeoni n'avait pas pu finir.

Ce n'est qu'à ce moment, juste avant d'ouvrir sa portière, qu'elle se demanda comment la congrégation de Santa Teresa réagirait en héritant d'un musulman blessé par balle avec la requête de lui prodiguer ses meilleurs soins. Depuis quelques années, près de deux cents prêtres catholiques étaient morts en Italie sous les coups des islamistes.

Oui, mais il y avait Loredana, la douce Loredana, si sereine à l'instant de se couper du monde, priant pour les méchants qu'elle tuait dans ses jeux de gamine. Loredana qui l'avait tenue à bout de bras, protégée d'elle-même quand elle avait souhaité mourir. C'était pour ça qu'elle avait conduit jusqu'ici, sans retard et sans question, comme si l'endroit l'attendait, comme si de manière inconsciente elle avait conservé dans son esprit, en lignes de lumière vivante, l'itinéraire qui menait en ce lieu.

La sœur, à la porte, dit « Un instant ! », referma le guichet.

Elle attendit quelques minutes, près de Reza qui rêvait dans l'anesthésie, ses lèvres articulant des mots qu'il ne prononçait pas.

Enfin la porte fut ouverte.

Sur le seuil, une autre religieuse, plus âgée, avait rejoint la nonne qui avait répondu à Gianna.

— Je suis Mère Francesca, la supérieure de ce couvent, dit-elle. De quoi s'agit-il ?

Elle réalisa que ses explications avaient dû paraître pour le moins confuses à la jeune sœur. Sur le seuil, elle les répéta, de la manière la plus claire et la

plus concise aussi, parce que Reza ne devait pas attendre. Son identité, l'amitié de Loredana, sa guerre, le musulman venu se battre aux côtés des chrétiens contre les dévoyés du Coran.

La supérieure avait regardé la voiture arrêtée près de la porte, puis à nouveau Gianna, et demandé :

— Mais pourquoi ici ? C'est d'un hôpital qu'il a besoin.

Expliquer tout le reste, en comparaison, avait paru simple.

— C'est un problème interne à notre groupe. L'un d'entre nous, peut-être plusieurs... Ils lui veulent du mal, pour des raisons personnelles. Je pense que c'est l'un d'eux qui l'a blessé. À Milan, aucun hôpital ne serait sûr.

Était-ce son statut de combattante chrétienne, la sincérité dont elle avait peut-être rayonné, les exigences de la guerre ou celles inhérentes au service du Christ ? Ce jour-là, un homme, un Perse, un musulman fidèle aux cinq devoirs, avait franchi, porté par elles, les murs qui protégeaient les moniales du monde.

Reza fut installé dans l'infirmerie du couvent, une longue pièce voûtée, vide à ce moment. Il y avait trois autres lits dans la pièce, alignés contre un mur blanc. En face, il y avait deux étroites fenêtres derrière d'épais rideaux sombres. Aux sœurs Maria-Grazia, le médecin dont les parents de Loredana avaient parlé le jour des vœux, et Elizabeth, la doyenne du couvent, qui l'aidait dans ses soins, Gianna dit ce qu'avait constaté le docteur Kelly. Les sutures avaient été bien faites. Maria-Grazia s'assura que le voyage n'avait pas réactivé l'hémorragie, refit le pansement, installa une perfusion.

— Je crois que nous ne pouvons pas faire beaucoup plus pour le moment, dit-elle. Vous avez eu de la chance. L'amener jusqu'ici n'était pas sans risques.

— Il le fallait, répéta Gianna.

— Si vous le dites... Souhaitez-vous rester avec lui ?

— Oui. J'ai besoin de dormir.

Restée seule, elle s'allongea sur le lit qui était près de la porte de l'infirmerie ; la meilleure position pour couvrir Reza, qui occupait celui du fond. Elle avait enlevé ses lourdes chaussures, sa veste souillée de poussière et de sang, son sweat-shirt imprégné de fumée, son pantalon maculé de plâtre et de poudre brûlée. Elle n'avait gardé que ses sous-vêtements.

Le drap blanc, l'oreiller sentaient la fraîcheur et la paix. Mais, alors qu'au bout de l'épuisement, elle s'abîmait de tout son poids dans le sommeil, elle avait une main posée sur son arme, sous le duvet, comme si des croisés fous l'avaient suivie, s'ils allaient venir tuer son ami, son amant, son allié.

En émergeant, elle chercha sur le drap, de ses deux mains nerveuses, trouva la crosse, n'ouvrit les yeux qu'ensuite.

La lumière bleue d'une veilleuse. Une vague lueur autour des rideaux. Sa montre. 9 h 38. Autant de sommeil !... Noir, profond, avec des rêves saccadés, comme des extraits de films. Des membres du groupe avec leurs armes, le visage de Foscatti lui parlant d'une vieille enquête, son père

mangeant en silence dans la cuisine, peu après son retour.

Elle se leva du lit, combattant son vertige, marcha jusqu'au lit de Reza. Il respirait doucement, la tête sur le côté.

Elle prit une douche, enfila les vêtements que le médecin lui avait prêtés en plus de sa berline. Elle avait à peu près la même taille que madame Kelly. Il y avait juste le soutien-gorge qui serrait un peu.

Il revint à lui dans la matinée.

— Gianna...

Elle posa la main sur le front de l'Iranien.

— *Yes... Everything's fine...*

Du regard, il fouilla la pénombre bleue.

— *If you say so...*

— Je le dis. Tu as été blessé, mais tout va bien maintenant. On te soigne.

— Où sommes-nous ?

— À plus de cent kilomètres de Milan, dans un endroit très sûr. Très calme.

— On dirait, oui. Ça nous change.

— On peut le dire... De quoi est-ce que tu te souviens ? En dernier, avant d'être ici ?

Il réfléchit.

— La guerre. La madrasa. Les deux connards qu'on a eus dans l'escalier. Après, je suis redescendu. On s'est encore battus. Ça s'arrête là.

— Pas encore, dit-elle. Je crois savoir qui a fait ça.

— Notre ami Simeoni ?

Elle haussa les épaules.

— J'en suis certaine. Tu portais ton gilet quand tu as été touché ?

— Bien sûr.

— Je ne crois pas que les occupants de la madrasa avaient des balles capables de perforer nos nouveaux gilets. Mais nous, on tirait des Yatagan. Et en plus, Simeoni voulait t'emmener avec Rocca. À l'hôpital, paraît-il. Je ne l'ai pas laissé faire. Il n'aurait rien fait devant Tizziano, mais après...

Reza sourit.

— Bonne réaction, apprécia-t-il.

24 août 2027

Même en temps de paix, même si elle avait choisi d'être esthéticienne ou violoniste plutôt que de traquer des criminels avec une arme et des menottes, elle aurait, en parcourant le jardin du couvent, ressenti cet engourdissement délectable, ce sentiment d'arrêt du monde, tant le calme du lieu, tant l'agencement rigoureux des massifs de fleurs étaient à l'opposé de l'agitation et de l'urbanisme anarchique de Milan.

Elle passait la plus grande partie de son temps à l'infirmerie, veillant Reza, mais aussi rattrapant quelques-unes des milliers d'heures de sommeil en retard qu'elle avait au compteur.

Elle avait rencontré Loredana, aussi, le matin même, au parloir. Un vrai parloir, avec une grille, une séparation physique et symbolique, comme dans les prisons qu'elle s'efforçait de remplir.

Et le monde s'était encore assombri. Parce que, après quelques phrases banales sur le plaisir de se revoir, même en de si graves circonstances, après des considérations plutôt légères sur leurs vies de moniale et de guerrière, et des questions de Loredana sur l'état de Reza, Gianna avait demandé :

— Comment va Valerio ? Je ne l'ai pas vu depuis la cérémonie...

Loredana, bouche entrouverte, l'avait regardée quelques instants.

— Valerio est mort, Gianna.

Elle avait accusé le coup.

— Val... Mais... Je ne savais pas, je n'ai jamais rien reçu... Je n'avais plus de contact... J'ai déménagé plusieurs fois, et puis... Quand est-ce que ?...

— C'est arrivé juste avant le début de la guerre. Il a eu un accident de voiture, avec sa fiancée. Elle a été gravement blessée. Après l'hôpital, elle a quitté l'Italie. Mes parents sont partis de Milan. Ils vivent à Udine, maintenant, ma mère est de là-bas. Ils se sont... repliés sur eux-même, isolés du monde. Presque autant que moi, je crois. Imagine-toi, Gianna : ils avaient perdu leur deuxième enfant.

— Si tu savais comme je suis désolée, Loredana.

La religieuse avait eu un sourire résigné.

— C'était la volonté du Père...

— Peut-être.

Oui. Peut-être qu'un père céleste et vicieux permettait ces choses, ces accidents, ces déchirures de la chair et de l'âme. Merde pour ce con ! C'était quoi, cette maladie : la foi ? Cette pathologie universelle, qui franchissait les cloisons des cultures, stérilisait les esprits, qui faisait brûler ou lapider, détruire livres et vies, qui déclenchait des guerres et poussait des jeunes femmes à s'entourer de murs, à tout jamais ? Et cela au nom d'un Dieu tout de miséricorde, imperturbable observateur de l'horreur du monde.

« La foi », pensa-t-elle, « c'est marcher dans la nuit en tenant une lanterne au bout d'une perche, et suivre sa lumière en se croyant guidé. »

Nonobstant quoi, elle se trouvait dans un couvent, à veiller l'amant blessé qui avait passé des heures à lui parler de l'union sublime avec Dieu, finalité de l'existence. C'était le summum de l'improbable.

Mais la vie semblait tissée de cela, de choses improbables et devenues vraies. Valerio écrasé dans une carcasse d'acier. L'Europe en guerre. Les Iraniens s'alliant aux Occidentaux. Reza venant à Milan, plutôt qu'à Rome, Londres, Bruxelles, débarquant chez Giorgio Zero et non Muraglia, Kraken ou Libertas... Et la balle tirée sur lui qui ne faisait que passer, quelque part entre l'aorte, le cœur et les vertèbres, qui n'arrachait rien en sortant, comme s'il y avait eu dans son alliage une volonté d'aller tuer ailleurs et quelqu'un d'autre, comme s'il y avait un dieu pour les soufis.

Il rit, puis grimaça.

— Pas seulement pour les soufis, dit-il quand la douleur fut passée.

— C'est rassurant... Mais franchement, tu ne mentirais pas un peu, grand mystique ? Quatre jours, ça me paraît court dans ton état. Tu es sûr que c'est bien ce qu'elles ont dit ? Je vais aller leur poser la question...

Il soupira.

— Ne sortez jamais avec un flic, dit-il. J'avoue, inspecteur, j'ai menti : elles ont dit une semaine.

— Une semaine ou deux ?...

— Une, je te le jure. Et après, pas d'excès d'aucune sorte ; elles l'ont bien précisé.

— Ça, je peux le croire. Toujours prêtes à combattre le vice.

Quelque chose lui revint à l'esprit, une question qu'elle voulait poser depuis la bataille dans la madrasa.

— Le moudjahid, dans l'escalier. Tu as pris son Coran. Tu t'en souviens ?

— Oui.

— Tu lui as dit quelque chose en arabe, je crois, ou bien en farsi ? Qu'est-ce que c'était ?

— En arabe, dit-il. La langue du prophète. Je lui ai dit qu'il l'avait assez souillé. J'ai fait cela en Iran, avec des pasdarans que j'avais tués. J'ai pris leur Coran ; ils n'en étaient pas dignes. Ils salissaient le texte sacré, la parole de Dieu. Ils étaient musulmans, mais ils le profanaient, parce qu'ils en faisaient un instrument de leurs désirs. Même morts, ils l'auraient encore souillé.

— Et tu les as gardés ?

— Oui. Mais je ne garderai pas celui-ci. Il est dans le tiroir, dit-il en désignant la table de chevet. Quand je retournerai dans mon pays, il sera à toi. Ou si je meurs, bien sûr.

Elle posa sa main sur l'avant-bras de l'Iranien, sur le duvet.

— Quand tu rentreras. Merci.

— Tu l'honoreras plus qu'eux. Dommage que tu ne lises pas l'arabe. Certains disent que le Livre contient toutes les réponses. C'est faux. Il contient la seule réponse.

— Bon, dit-elle, je vais y aller. Tu es certain que ça ne t'ennuie pas ?

— Mais non, assura-t-il, au contraire. Rien ne peut m'arriver ici, et ça lui fera plaisir. Ces choses-là sont importantes.

Elle se leva, se pencha pour l'embrasser, se redressa.

— À demain, Reza. Tu m'appelles en cas de problème.

— Comme on a dit.

— Les sœurs aussi ont mon numéro, dit-elle avant de quitter l'infirmierie. J'espère qu'elles n'auront pas à l'utiliser. Alors, tâche d'être sage.

Il ne promit rien.

Elle s'assit dans la voiture de Kelly. Il ne se soucierait pas du kilométrage. Et comme l'avait dit Reza, ça ferait plaisir à son père. Mais d'abord, appeler Pietrangeli. Ça devait causer chez Giorgio Zero.

Elle démarra, traversa l'esplanade et s'engagea sur le chemin qui descendait au flanc de la colline, entre oliviers et cyprès.

29 juillet 2039

1 h 5. Elle n'avait plus envie d'attendre. Elle fit sauter deux fois le trousseau dans sa main, le glissa dans une poche de son jean et, très doucement, tourna la poignée de sa porte.

Ça datait de trois ou quatre ans. Noël trente-six, en fait. La fête de la division.

Au début, elle avait trouvé ringardes ces fêtes de flics. Elle voyait très mal quel intérêt il y avait à se faire un buffet, vider des bouteilles de spumante qui lui donnait des maux de tête et se raconter des souvenirs d'enquêtes et des histoires cochonnes dans une arrière-salle de restaurant, sous prétexte qu'on travaillait ensemble et qu'on arrivait à la fin du calendrier civil. Sans compter les jeux débiles, et le fait que certains des inspecteurs s'imaginaient pouvoir la séduire sous l'effet de l'alcool et de l'ambiance et la tirer dans une chambre d'hôtel pas trop chère avant de regagner le foyer conjugal.

Et puis, elle s'y était faite, et la plupart des mecs ayant compris qu'ils n'avaient à rien d'espérer, elle avait cessé de considérer ces soirées comme fondamentalement insupportables. D'ailleurs, en général, le buffet était très bien. Les histoires cochonnes aussi.

Et bon, lors de la fête de trente-six, Rossi, pour une fois inspiré, leur avait préparé un jeu qui n'était pas trop con. Il avait apporté un trousseau de tiges de métal utilisé par les malfrats pour ouvrir des serrures, qu'il avait dû faucher dans un des cartons du sous-sol. L'objet avait, les archives l'attestaient, été saisi sur un voleur en 1920.

Rossi avait aussi apporté une vieille serrure à demi rouillée, ses deux parties fixées sur une grosse planche. Le concours avait consisté, bien sûr, à la crocheter le plus rapidement possible au moyen des outils du siècle précédent.

Ils avaient tous un peu appris à faire ça, un jour ou l'autre, puis l'avaient oublié, se concentrant sur les dispositifs modernes, bourrés d'électronique, et de nanotechnologie pour les plus avancés. Seuls quatre des flics avaient réussi. Et Gianna avait gagné, après de nombreux tâtonnements et jurons, en une minute et quatorze secondes. Il y avait eu des commentaires sur les vertus d'une main de femme. Comme prix de son exploit, elle avait reçu le trousseau qu'elle baladait souvent dans une poche de son blouson. Elle ne s'en était servie qu'une fois, lors d'une perquisition chez un receleur, mais il était parfait pour lester un vêtement, de manière à pouvoir mieux en écarter le revers si elle devait sortir son pistolet très vite. Il était temps qu'il resserve.

Il y avait une grande différence entre sa situation et celle de feu Katrin Nilstorp : dans une certaine mesure au moins, la Danoise avait dû savoir ce qu'elle cherchait, et peut-être même où.

Autre différence : l'envoyée de la Catholica avait sans doute utilisé un

engin high-tech, intelligent et silencieux, et des lunettes de vision nocturne. Elle, accroupie ou agenouillée devant la porte à deux vantaux qui se trouvait à la droite de l'escalier quand on montait, celle qui donnait sur le couloir menant au bureau de la supérieure, s'escrimait avec les tiges de métal qui cliquetaient dans la serrure éclairée par la lampe de poche qu'elle tenait entre ses dents. Cinq ou six fois, elle dut changer de position parce que ses chevilles ou son genou demandaient grâce, sortir la lampe de sa bouche pour soulager ses mâchoires endolories. Et elle n'avait même pas le droit de jurer.

Mais elle finit par réussir.

Elle referma très lentement la porte derrière elle. Dans l'incertitude, elle irait à l'endroit qui semblait s'imposer : le bureau de Mère Francesca. Sans trop savoir ce qu'elle y chercherait : arme, document ? C'était ridicule. Suite à ses révélations, tout ce qui pouvait être compromettant avait certainement été mis en sécurité. Mais d'un autre côté, Katrin Nilstorp étant morte, l'alerte devait être passée. Tout restait possible. Il y eut un craquement à l'étage. Elle éteignit la lampe, écouta le silence revenu. Encore une fausse alerte ; c'est vivant, une vieille maison.

Elle remonta le couloir et s'arrêta devant la porte du bureau. Elle attendit plus d'une minute, l'oreille contre la porte, avant de ressortir le trousseau de sa poche.

Et ça repartit pour un tour. Cette serrure-là était plus fine. Plusieurs fois, pendant qu'elle s'escrimait, elle se demanda comment elle avait pu gagner ce putain de concours. La serrure capitula juste avant qu'elle se mette à pleurer de rage.

Elle fouilla trois tiroirs du bureau de Mère Francesca. À la lumière de la torche, elle examina divers documents qui, faute d'un examen plus approfondi, lui semblèrent parfaitement anodins : des factures portant sur des livraisons faites par le boucher et l'épicier du village, les devis établis par deux entreprises de la région au sujet de travaux de maçonnerie sur la façade nord. Une lettre de l'évêque du diocèse dans laquelle il remerciait Mère Francesca pour une missive antérieure et l'assurait de son affection chrétienne. Dans une autre, un habitant de Livourne l'informait que sa fille Anna-Maria, âgée de dix-neuf ans, avait manifesté le désir de prendre le voile et consacrer sa vie à Jésus, et l'interrogeait sur les conditions du noviciat au couvent.

— Tu as raison, murmura-t-elle, deviens nonne à Santa Teresa, il s'y passe des choses formidables...

Un quatrième tiroir était verrouillé ; assise sur le siège de la supérieure, elle s'efforça en vain de l'ouvrir, et finit par griffer légèrement la pièce de métal qui entourait l'orifice de la petite serrure.

— Chierie !...

Du bas de son tee-shirt, maudissant sa maladresse, elle polit quelques instants l'endroit de la griffure ; elle finit par se persuader que la marque était à peine visible, et par se dire qu'elle devrait retourner se coucher.

Il y avait encore l'armoire à la gauche de la porte, qui n'était même pas verrouillée. Les rayons étaient à moitié vides ; elle y trouva quelques ouvrages en latin, deux très vieux cahiers reliés de cuir dans lesquels des noms de femmes étaient inscrits à la plume, d'une encre devenue brunâtre, quelques porcelaines représentant Marie en prière ou au pied de la croix.

Elle crut entendre du bruit, dans le couloir, éteignit la lampe, sortit son arme, resta plusieurs minutes immobile contre le mur, entre la porte et l'armoire qu'elle venait de fouiller.

Son cœur, dans le silence, battait plus fort que si elle s'était trouvée dans la maison d'un mafieux chinois ou arménien.

Finalement, convaincue que l'alerte avait été fausse, elle ralluma sa lampe. Il était temps de retourner dans sa chambre. Mais avant de retrouver son lit, elle devrait reverrouiller les deux portes qu'elle avait ouvertes, et cette perspective était déprimante.

Avant de sortir, elle balaya encore la pièce du faisceau de la lampe, et vit soudain ce qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là.

La photo de Jean XXIV, l'ex-cardinal Suarez, ne se trouvait plus sur le mur, en face de la porte. Le visage encadré à cet endroit était celui du cardinal Frédéric Duval.

23 août 2027

— Tiens donc...

C'était ce qu'elle avait appréhendé : la voix de Pietrangeli. Le timbre et l'intonation.

Elle chercha quelque chose à répondre, renonça.

— Comment va Reza ? demanda-t-il.

— Je pense qu'il va s'en tirer.

— C'est une bonne nouvelle.

— C'est aussi mon avis.

À son tour, il marqua une pause, puis demanda :

— Tu veux me dire où vous êtes ?

Ça aussi, elle l'avait craint. Très délicat. Malgré sa totale confiance en Pietrangeli, elle n'avait aucune envie de lâcher le morceau. Elle avait fait cinquante kilomètres avant de s'arrêter au bord de la route et de l'appeler.

— C'est nécessaire ?

— Non, reconnut-il.

— Écoute, Giancarlo, ce n'est pas toi que...

— Je sais. Et à propos, ton ami Corrado a certaines difficultés de locomotion depuis l'autre soir.

— Arrête, je vais pleurer.

Le ton de Pietrangeli, à Milan, se fit plus dur.

— Tu as blessé l'un des nôtres, Gianna. Et il ne voulait que...

— Se le faire. Je suis sûre que c'est lui qui a tiré sur Reza. Il n'y a que nos balles qui pouvaient percer son gilet. C'est grâce à elles qu'on a mis les

barbus en pièces avec un seul mort, l'autre soir.

— *Friendly fire*, objecta-t-il. Typique dans le combat urbain. On ne saura jamais combien sont morts comme ça.

— Oublie un peu l'instruction, dit-elle. C'était délibéré.

Elle l'entendit soupirer.

— Tu ne peux pas être objective, et nous le savons. De toute manière, ce qui est fait est fait. Ce que j'aimerais savoir, ce sont tes intentions concernant le groupe.

— Mon intention, c'est de revenir. À moins que tu ne me vires.

— Je devrais, dit-il, mais je ne le ferai pas ; vu l'état dans lequel tu l'as mis, Simeoni en a pour des semaines à guérir. Ce sera fini d'ici là. Donc, je n'aurai plus à vous gérer. Le hasard fait bien les choses.

— Je te remercie, Giancarlo...

Il marqua une pause, soupira, puis, comme s'il s'arrachait une intime confession, dit :

— Tu es quelqu'un de remarquable, Gianna, et je le pense. Mais si un jour tout ce bordel doit recommencer, choisis-toi un autre groupe, d'accord ?

— D'accord, dit-elle. Tu me donnes encore trois jours ?

La fin, pensait-elle en conduisant. La victoire. On y arrivait enfin. Ils allaient se limiter à verrouiller leur ligne de front. Ensuite, ce serait comme ailleurs. L'armée occuperait le terrain et liquiderait les ultimes poches. L'ONU enverrait des casques bleus. Il y aurait pas mal de trains vers les frontières.

Elle n'aurait sans doute jamais flingué d'ennemi. Aucune importance, la guerre était un sport d'équipe. La sienne avait gagné, alors qu'importe si elle n'avait pas marqué de but.

30 juillet 2039

— Je sais, Loredana.

La religieuse se redressa un peu sur sa chaise.

— Qu'est-ce que tu sais, Gianna ?

C'était bien Loredana, cette voix d'une douceur attentive. Ce regard serein de servante du Seigneur, épanouie sous la robe et le scapulaire.

— Je sais ce qui s'est passé, ici.

Loredana sourit derrière la grille.

— Vraiment ? Tellement de gens voudraient savoir ce qui se passe dans une maison comme celle-ci.

— Ça m'est égal. Je sais ce que je trouverais si je creusais dans le jardin.

Elle vit les traits se durcir sous le voile.

— Et que trouverais-tu ?

C'était une question rhétorique, dilatoire.

— Je trouverais un corps, Loredana.

Elles se regardèrent en silence. Et pas seulement sans parler, mais immobiles, suspendues, sans une crispation des lèvres, un clignement des

paupières. Loredana semblait un peu cabrée sous son aube. Puis elle parut se relâcher. Alors, la religieuse fit ce que la policière attendait le moins.

Elle sourit.

— Alors, c'est vrai que tu sais, reconnut-elle.

Les coudes posés sur ses cuisses, Gianna enfouit son visage dans ses mains, resta ainsi longtemps, pour s'abriter de la vérité. Elles l'avaient fait. Ces terribles poupées chanteuses et jardinières dans leurs vêtements noir et blanc, elles l'avaient fait.

Enfin, elle se redressa, regarda l'amie d'enfance, la fiancée de Jésus de l'autre côté de la grille de fer.

— C'est un peu ma faute, soupira-t-elle.

— C'est vrai aussi...

Et elle vivrait avec ça.

Elle mit ses mains sur ses cuisses. La faute : où pouvait-on l'évoquer mieux ? Peu de concepts étaient à ce point religieux.

— Était-ce vraiment nécessaire ?... demanda-t-elle enfin.

— C'était inévitable, Gianna.

Le pire était que Loredana souriait encore. Elle souriait d'une manière qui proclamait une fierté sereine, une grande satisfaction. Gianna eut envie de hurler. Mais il y avait une chose qu'elle voulait encore croire.

— Ne me dis pas que c'est toi qui l'as fait, murmura-t-elle.

— Oh, mais si, je l'ai fait, dit Loredana. Ensuite, les autres m'ont aidée. Nous sommes une communauté.

Rayonnante. Heureuse du crime qu'elle venait d'avouer, transfigurée par l'aveu lui-même. Gianna, devant elle, avait l'horrible Loredana de son cauchemar, celle qui ouvrait la porte au ninja, et prenait à le faire un plaisir sans mélange.

— Ce n'est pas possible, souffla-t-elle. Comment est-ce que tu as pu faire ça ?

— C'est très facile. Tu dois le savoir, toi qui es policière.

— Justement, Loredana, je suis un flic !

— Et alors ? Que voudrais-tu prouver ?

Un instant, elle douta de ses sens.

— Et le corps de cette femme, il serait là par accident ? Il suffirait que j'appelle...

— Gianna, s'exclama Loredana, mais de quoi est-ce que tu parles ?!

23/24 août 2027

Cinq heures de route depuis Leviggiò. En chemin, elle avait vu, sur des façades et entre des poteaux, des banderoles célébrant la fin de l'oppression islamique.

Elle avait rappelé de la voiture, vingt-cinq minutes avant d'arriver.

Il avait dit : fais le tour, je serai sur la terrasse.

Gianna s'arrêta devant la maison, un peu après 3 heures. Elle descendit de

la voiture, poussa le portail – tiens, il avait lubrifié les charnières –, franchit le petit jardin, avec ses herbes un peu hautes, son cerisier, ses trois tomates, et parvenue devant la porte, tourna à droite pour contourner la maison. Le crépi était dégradé à l'angle de la façade, près du toit.

Il était assis sur une chaise de fer, devant une table ronde. Il finissait de boire une bière en regardant la colline en face, plantée d'arbres et de buissons.

Papa tourna la tête en l'entendant arriver.

— Alors, demanda-t-il, la route a été bonne ?

— Pas mal. On m'a prêté une belle voiture.

Il se leva. Ils s'embrassèrent, se donnèrent des tapes dans le dos.

— Assieds-toi, dit-il. Je vais te chercher une bière, ou tu préfères un café ?

— Je vais prendre la bière, dit-elle en tirant de sous la table une autre chaise, dont les pieds crissèrent sur les dalles de terre cuite.

Il entra dans la maison par la porte-fenêtre de la terrasse, revint avec un verre et deux bouteilles. En faisant sauter les capsules, il remarqua :

— Tu vas rire, mais je m'attendais à te voir sapée comme un commando. C'est que tu fais la guerre, en plus.

En le regardant remplir les verres, elle répondit :

— En plus... Hier, tu m'aurais vue comme tu le dis, en commando.

Il hocha la tête. Elle observait son visage mince, avec son menton carré, ses rides bien marquées, son nez un peu busqué, ses yeux bruns sous les sourcils poivre et sel. Elle n'était pas mécontente de ressembler à sa mère.

— Je suis fier de toi, dit-il.

— Vraiment ?

— Oh, je sais ce que tu penses : je ne voulais pas que tu deviennes policière parce que c'est un métier où on risque sa peau, et je te félicite parce que tu as choisi de faire la guerre ! Seulement, il fallait la faire, cette guerre ! Si j'étais plus jeune, je me serais battu aussi.

Il avait l'air sincère. Elle se demanda ce qu'un groupe aurait pu faire de lui. Ils avaient besoin de soldats, de techniciens, d'interprètes, pas de margoulines – ou alors, de bon niveau.

— En tout cas, reprit-il, cette fois, ils l'ont dans le cul, ces fils de pute ! J'espère que vous allez les exterminer jusqu'au dernier.

Elle descendit quelques gorgées de bière avant de répondre.

— Pas tout à fait.

— Vous avez tort, affirma-t-il. Les femmes et les gosses, d'accord, mais les types, vous devriez tous les flinguer ! Ces enfoirés ont assez foutu la merde, dans le monde entier. Il n'y en a pas un qui mérite qu'on l'épargne.

Elle ne voulut pas lui dire qu'elle en connaissait un.

Le lendemain, ils se quittèrent sans grandes effusions, mais cette retenue même semblait au service d'une forme de complicité. Sur la route qui la ramenait au couvent, elle se demanda une fois de plus dans quelle mesure le

désastre de l'époque, avec ses émotions successives, avait contribué à la façonner.

D'abord, il y avait eu le choc. Une adolescente de quinze ans découvrait que son père était un délinquant, qu'il avait déjà pris six mois avec sursis quand elle était gosse, ce que ses parents lui avaient savamment dissimulé, et qu'il allait, cette fois-ci, être incarcéré pendant dix-huit mois, moins remise éventuelle.

Ensuite, la honte. Le supplice de se rendre en classe. Les questions, murmures et quolibets des autres collégiens. Le regard des professeurs, les chuchotements des voisines.

Il y avait eu la douleur, de voir sa mère déprimée, s'épuisant entre son travail au service contentieux de la Generali, les contacts avec l'administration, les heures passées à recalculer le budget familial creusé par les sommes à rembourser. Les visites à la prison, l'odeur de compote de pommes dans les couloirs, comme dans un vieil internat. Gianna Caprara, fille de taulard.

L'angoisse était venue ensuite, celle de voir son rêve brisé par les conneries du vieux. Face aux blagues imbéciles, elle s'était blindée. Et les autres, finalement, s'étaient vite lassés de l'emmerder, leur stock de cruauté mentale épuisé. Sans compter le nez cassé de Mario Chiovenda, la troisième fois où il lui avait proposé une orange pour la prochaine visite. Mais postuler à l'école de police quand son père a fait de la prison pour escroquerie, ce n'est pas gagné. Elle s'était juré de ne jamais le revoir si on lui disait que la fille d'un repris de justice, fût-il sans envergure, n'avait pas sa place dans la profession.

À sa libération, elle s'était abstraite le plus possible, s'enfermant dans sa chambre entre les repas, multipliant les heures de jogging ou d'aérobic, témoignant d'une affection mesurée de lointaine cousine. Quelques embrassades sans chaleur, des conversations au ton neutre. Il avait dû en souffrir, de sa distance, consciencieuse et punitive. Mais au moins, il ne lui avait jamais joué la scène du père égaré qui a payé sa dette à la société, injustement blessé par ce déni de tendresse. La piété filiale de sa fille unique, il avait dû en faire le deuil bien avant d'avoir tiré les dix mois effectivement accomplis. On pouvait parler de double peine. Mais il était seul coupable et l'assumait.

Deux ans plus tard, ses parents s'étaient séparés et il était allé s'installer dans cette maisonnette, sans trop parler de ses éventuels projets. Il leur versait une pension ; Gianna et sa mère s'en tiraient à peu près.

Finalement, les frasques de son géniteur n'avaient pas été rédhibitoires : elle avait été admise à l'école de police. Peut-être qu'ils cherchaient du monde. Ce n'est qu'à partir du moment où son inscription avait été confirmée, ou même après le début de ses cours, que le rapprochement avec son père avait pu commencer.

Le processus avait été long. Outre l'inéluctable nécessité d'avancer pas à pas, chaque fois un peu plus loin, comme un chat découvre un nouveau

territoire, l'éloignement physique et le travail de Gianna étaient des réalités objectives.

À ce moment, sa mère était déjà partie. La séparation prononcée, elle avait quitté Milan pour Grosseto, où vivait son cousin Sergio, dont elle avait partagé l'appartement durant quelques mois – jusqu'à ce qu'elle rencontre un comptable retraité, très présentable et passablement érudit, qui l'avait accueillie dans sa villa bourrée de livres d'art et de revues économiques. Bien rebondi, maman !

De temps en temps, bien sûr, elle s'assurait auprès des flics locaux que son paternel marchait droit. Rien à signaler. Il avait monté une petite entreprise de vente d'équipements de cuisine et tout semblait régulier. Il devait se douter que l'œil de Gianna le regardait d'en haut, et ça ne devait pas lui déplaire.

La guerre venue, les visites de Gianna étaient devenues exceptionnelles, par la force des choses. Deux fois seulement, depuis le début des combats.

Alors voilà, elle avait profité de ce créneau que lui offraient les événements. Elle avait dormi dans la petite chambre sous le toit, après avoir partagé le gratin de nouilles à l'Emiliano Caprara, arrosé de vin du Piémont. Pas mal.

La parenthèse s'était refermée en même temps que la portière de l'Audi. Elle reviendrait voir son père dans six mois ou une année. En attendant, il y avait une guerre à finir, et un compte à régler, sans aucun respect de la loi, avec l'homme qui avait tenté de tuer Reza. Et quand tout cela serait fait, le monde ne serait pas meilleur, parce que Valerio était mort, et que la vie elle-même avait encore un peu moins de sens.

Sur la route, comme à l'aller, elle vit une floraison de banderoles proclamant la victoire occidentale. Au péage autoroutier, un groupe d'une trentaine de personnes, brandissant des drapeaux italiens et deux ou trois crucifix, avait dressé une potence. Un mannequin s'y balançait, un simulacre d'homme barbu. Sur sa poitrine, une pancarte annonçait : « Demain, les vrais. »

Elle appela Reza, n'obtint pas de réponse. Pas de quoi s'inquiéter. Il devait encore dormir sous l'effet des médicaments. Elle regarda l'horloge de la voiture. 8 h 35. Son pied, sur l'accélérateur, se fit un peu plus lourd.

24 août 2027

— Quand ? s'écria-t-elle. Quand est-ce qu'il est parti ?

La sœur haussa les épaules. C'était Aurelia, une minuscule sexagénaire aux yeux vifs, au visage ridé comme une petite pomme.

— Vers 10 heures, dix heures et demie, je crois. Vous ne le saviez pas ?

— Bien sûr que non ! Pourquoi ne m'a-t-on pas appelée ?

— Parce qu'il a dit que vous étiez au courant.

— Absolument pas ! Et il est parti seul ?

— Oh non, quelqu'un l'attendait en voiture.

Quelque chose, en Gianna, se fissura, devint sablonneux.

— Qui ?

La religieuse eut l'air contrit.

— Je n'ai pas vu cette personne. Seulement une voiture qui partait, depuis la fenêtre de la cuisine.

— Vous avez reconnu la marque ?...

— Vous savez, je ne suis pas très experte... C'était une voiture bleue, un break. Ne m'en demandez pas plus.

— Excusez-moi, ma sœur, dit-elle en se traitant d'idiote. Je n'ai pas voulu vous brusquer.

— Ce n'est pas grave.

— Il n'a laissé aucun message pour moi ?

— On me l'aurait dit...

— Ni aucun... objet ?

— Aucun.

— Est-ce que je pourrais jeter un coup d'œil à l'infirmerie ?

La sœur haussa les épaules.

— Bien sûr, venez.

Elles remontèrent le couloir qui menait à la pièce où Gianna s'était endormie l'arme à la main, comme une pauvre sentinelle. Elle se retenait de courir.

La religieuse la précéda dans la pièce, ouvrit les rideaux.

Gianna marcha jusqu'au dernier lit, jusqu'à la table de chevet.

Le tiroir était vide.

L'ayant refermé, elle regarda le lit refait, souleva l'oreiller puis les draps propres, passa la main sous le matelas.

Ça n'avait pas de sens. Pourquoi Reza, dans son état, aurait-il quitté le couvent sans l'en informer ? Et surtout, en emportant le petit livre noir et sacré qu'il avait promis de lui léguer ? Non. Impensable. S'il avait emporté le Coran du guerrier mort, c'était qu'il ne partait pas, qu'il ne faisait que se déplacer, qu'il était sûr de la revoir. Il fallait qu'il ait une bonne raison pour ça.

Ou alors, quelqu'un l'avait piégé. Elle tenta de se remémorer qui, parmi ses connaissances, avait un break bleu. En commençant par Simeoni, bien sûr. Elle contrôlerait ça très vite. Privilège de flic.

Elle hésita à demander à voir la Supérieure, y renonça. Elle était certaine qu'elle n'aurait pas pu lui en apprendre plus que sœur Aurelia. Et puis, elle avait assez perturbé leur existence.

Il était presque 15 heures.

— Bien, dit-elle. Veuillez dire à Mère Francesca que je vous remercie pour tout ce que vous avez fait. Et transmettez mes amitiés à Loredana.

Elle rangea la voiture de Kelly le long du trottoir, près de son cabinet. L'assistante lui dit que le docteur opérerait à l'hôpital. Elle lui remit les clés en la priant de transmettre ses remerciements. Elle l'appellerait dès que

possible.

16 h 20. Elle avait des choses à faire.

— Gianna ! Dis-moi que je rêve ! dit Spiraghi.

— Eh, les mecs, une nouvelle ! s'écria Peregalli.

— Ta gueule, Silvano !

Sanguinetti était là aussi. Il ne dit rien.

Elle s'assit à son bureau, repoussa de la manche une pile de documents, posa son ordinateur sur l'espace ainsi dégagé, alluma l'appareil.

Quelqu'un vint s'appuyer contre un angle du bureau. Elle leva les yeux. C'était Romuald Canisetti, l'adjoint de Foscatti, et son probable successeur.

— Salut, Romuald.

— Bonjour, Gianna. Je suis content que tu sois vivante.

— Merci.

— Et que tu fasses encore partie de la maison. J'avais eu comme un doute.

Quelles sont les nouvelles du front ?

Elle pianotait sur le clavier. Code d'accès.

— Tu les connais, je suppose. Les barbus l'ont dans le cul. On va pouvoir se remettre à vivre. Et ici, comment ça se passe ?

Il haussa les épaules.

— Pas trop mal. Ce qu'il y a, tu vois, c'est qu'on manque un peu d'effectifs.

— J' imagine...

Office d'enregistrement des véhicules. Fichier matricule. Simeoni, Corrado.

— Foscatti t'a réclamée souvent. Il paraît que c'est à propos d'un choix que tu devrais faire.

— Ah bon ?...

— Sans déconner, tu devrais y penser, Gianna. On t'admire pour ce que tu fais. Je te couvre autant que possible. Mais ici aussi, nous menons une guerre...

La réponse apparut. Simeoni Corrado. Marque : Lexus. Type : Leisure Cruiser. Année : 2023. Catégorie : break. Couleur : bleu.

Elle se leva.

— Je sais, dit-elle. Tu n'as aucun doute à avoir. Tu sais ce que ce boulot représente pour moi.

Après sa bourde dans l'affaire Meliche, ils l'avaient suspendue sans salaire pendant un mois. Canisetti lui avait filé de l'argent en douce, par une caisse noire, à condition qu'elle passe ce temps à trier vingt ans de vieux dossiers.

— Je ne ferai plus qu'une guerre. C'est juré. Mais avant, j'ai encore un truc à faire. Ça ne peut pas attendre.

Elle partit. Sanguinetti, Spiraghi et Peregalli, derrière leurs bureaux, la suivirent du regard, en silence.

C'était un bel immeuble du XIX^e, via Solferino. L'étude de Simeoni communiquait avec son appartement.

Elle gara sa voiture sur une place qui venait de se dégager, dans une rue

perpendiculaire.

À la porte, un gardien contrôla sa carte de police par la caméra vidéo.

Il y avait deux portes au deuxième étage, qui se faisaient face sur le palier. Celle de l'étude était flanquée d'une plaque de cuivre qu'on devait polir tous les matins. En face, une plaquette très discrète ne portait que les initiales C.S. Elle attendit quelques instants, comme s'il lui fallait se concentrer, s'assurer qu'elle était prête.

Elle sonna à la porte de l'appartement. Une dizaine de secondes après son appel, la voix de Simeoni, venue d'un haut-parleur près de l'encadrement de bois, dit :

— Gianna ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Elle eut l'air embarrassée.

— C'est à cause de l'autre soir, Corrado. J'ai vraiment déconné. Je voulais savoir comment tu vas. Tu as une seconde ?

Il y eut un instant de silence.

— D'accord, dit-il. Je t'ouvre...

Elle entendit jouer les serrures électriques. Simeoni ouvrit la porte. Vêtu d'un costume foncé, d'une chemise blanche et d'une cravate bleue, il s'appuyait sur une béquille qu'il tenait à son bras gauche.

Elle franchit la porte. Ils se trouvaient dans une entrée recouverte de boiseries anciennes. Le sol était de marbre gris. Sur le mur de droite, une grande peinture, très sombre, représentait Jésus sur la croix. Elle vit les lettres CD, gravées aux quatre coins du cadre doré.

— Eh bien voilà, dit-il. Ma première blessure de guerre, en plus de cent nuits. Un bon mois de béquille. J'ai évité l'opération de peu.

Il lui tourna le dos et, lui faisant signe de le suivre, boita jusque dans une pièce qui était son bureau.

— Où est-ce qu'il est, Corrado ?

Il fit encore trois pas, se retourna.

— Excuse-moi ?

— Tu sais très bien de qui je parle, Corrado...

— S'il s'agit du musulman que Rodolfo a commis l'erreur de faire entrer dans notre groupe, je te rappelle que c'est toi qui l'as emmené, en me faisant ça au passage.

— Et c'est toi qui l'as embarqué ce matin. Toi ou tes copains du Moyen Âge.

Il la regarda en silence.

— Tu es complètement folle, dit-il. C'est pire que ce que je pensais.

— Arrête, Corrado. On a vu ta voiture ce matin, à Santa Teresa. Un break bleu. C'est bien une Lexus, non ?

— Santa Teresa, le couvent ? À Leviggio ? Alors c'est là que tu as caché cette merde ? Ça, c'est le comble ! Mais en tout cas, c'est très fort !

— Pas assez, semble-t-il. Je veux savoir où il est. Mort ou vif.

Il éclata de rire.

— Parce que tu l'as perdu ? !

Elle sortit son Beretta.

— Je te le dem...

Il y eut une coupure, un trou dans le réel.

Le trou se referma. On la tenait à chaque bras. Tournant la tête, elle vit les deux hommes. Des jeunes, les cheveux courts. Le genre moine champion de lutte. « Taser », pensa-t-elle. Les symptômes étaient clairs : la perte de contact, la déconnexion momentanée de l'appareil locomoteur, la brûlure diffuse dans le dos, là où elle avait été touchée.

Ils la collèrent contre le mur. Simeoni, en s'appuyant sur sa béquille, s'approcha d'elle. Soudain, d'un geste dont la vitesse la surprit, il la frappa au plexus, du bout de la béquille tenue à deux mains.

Elle gémit, pliée en deux autant que les deux hommes le lui permirent. Simeoni la saisit par les cheveux et la redressa de force. Elle haletait, la bouche ouverte.

— Tu veux la vérité, Gianna ? Tu la veux vraiment ? Alors écoute-moi bien. Oui, j'ai tiré sur ton Iranien, dans l'école, et pas par accident ! Nous, les disciples combattants de Jésus, nous ne voulons pas d'alliance avec ces musulmans qui règlent leurs comptes entre eux avant de nous frapper dans le dos. Oui, j'aurais achevé cette ordure à l'hôpital ou ailleurs, et avec plaisir. Et qui te dit que je ne suis pas aussi responsable de ce qui est arrivé à ce petit imbécile de Turc ? C'est peut-être moi qui lui ai dit de faire le tour du bâtiment alors que les islamistes couvraient la ruelle. Mais ça, tu n'es pas près de le savoir. Oui, je connais le couvent de Santa Teresa, j'y ai prié Notre-Seigneur dans son église. Mais la dernière fois que j'y suis allé, c'était il y a quatre ans, à l'occasion de la messe de Pâques.

La douleur, dans la poitrine de Gianna, la coupait en deux. Simeoni, enfin, ouvrit la main qui tenait ses cheveux.

— Je ne sais pas où est ton fils d'Allah, Gianna. Je n'imaginais pas que tu avais osé le cacher dans une maison du Christ. Ces sœurs ont une âme bien trop tendre... Ce que je pense, c'est qu'il est parti, rentré chez lui, parce qu'il en avait reçu l'ordre ou qu'il en avait marre de te baiser. Il va falloir que tu vives sans sa queue musulmane. Mais je te le dis une dernière fois : après la nuit de l'école, je ne l'ai pas revu, ni à ma connaissance aucun de nos disciples, et je le saurais. On s'est compris ?

Soufflant encore, elle fit oui, de la tête. Pas la peine d'en rajouter. Ça commençait à se calmer un peu, dans sa poitrine. Et elle devait pouvoir tenir debout sans la poigne des moines de choc.

Simeoni fit quelques pas en boitant, ramassa le Beretta sur le sol, sortit le chargeur, le vida et mit les balles dans sa poche. Puis il remit le chargeur dans la crosse de l'arme.

— Prends ça et va-t'en, espèce de conne, dit-il en lui tendant le pistolet. Va faire ton métier, cette ville a besoin de policiers.

Sur un geste de Simeoni, les deux hommes la lâchèrent. Elle vacilla, mais

resta debout. Elle prit le Beretta et le remit dans son étui. À ce moment, il reprit :

— Cette guerre est finie ; une autre va commencer. Cette fois, nous serons ennemis. Qui sait, peut-être que l'un de nous tuera l'autre.

— Ça se pourrait, dit-elle, relevant les yeux pour le regarder.

Simeoni eut un sourire méprisant.

— Je n'ai pas peur, Gianna. J'ai la foi. Les gens comme toi n'ont que des doutes.

Elle tourna le dos et partit. Elle n'allait pas ouvrir un débat philosophique. Juste avant qu'elle atteigne la porte de l'entrée, il dit encore :

— À propos, inspecteur Caprara, vous devriez mettre vos fichiers à jour. Ma Lexus, je ne l'ai plus depuis deux mois. Maintenant, j'ai une Mercedes blanche.

Elle resta longtemps derrière son volant avant de démarrer. Elle se sentait vide, flottante, et ce n'était pas que l'effet du taser et de la fatigue accumulée. Elle s'était fait baiser comme une grande, et ça valait peut-être mieux. Cette pourriture de Simeoni avait probablement dit la vérité. Pour avoir tiré sur Reza, elle s'occuperait de lui un jour, d'une manière ou d'une autre. Sans compter Bulent. Pour la voiture, elle vérifierait encore. Les registres matricules, comme beaucoup d'autres, avaient un retard chronique, surtout depuis le début du conflit. Mais elle était pratiquement convaincue que ni lui ni son organisation n'avaient enlevé l'Iranien.

La vérité était moins tragique, puisque celui-ci vivait sans doute, mais elle aurait difficilement pu s'imaginer plus amère, plus profondément déçue. Parce qu'en ce moment précis, elle avait la certitude que Simeoni avait raison, que Reza ne reviendrait pas lui faire l'amour ni lui parler d'intase. Il était parti, tout simplement, sans un mot pour elle. En emportant le livre noir et sacré qu'il avait promis de lui laisser. Cette promesse oubliée, c'était ce qui lui faisait le plus mal.

Dans quelques semaines, sa blessure guérie, Reza, dans son pays, tournerait peut-être comme un astre, en jupe blanche de derviche, souriant à l'ivresse, à l'euphorie.

30 juillet 2039

D'abord, elle en resta sans voix.

— De quoi je parle ? Je parle de cette jeune femme, la Danoise qui était ici, qui fouillait votre couvent pendant la nuit ! C'est moi qui te l'ai dit, et je te jure que j'en crève !

Elle rit, Loredana, d'un rire joyeux de communiant.

— La Danoise ? Mais personne ne l'a tuée ! Elle est repartie, c'est tout ! Elle a dû comprendre qu'elle ne trouverait rien ici.

Gianna tenta de remettre ses idées en place, comme les pièces d'un jeu de construction renversé sur une table.

— Mais alors de... Enfin, Loredana, quand je t'ai parlé d'un corps dans le jardin...

— Ce n'est pas le sien, Gianna ! La personne que j'ai tuée, ce n'est pas cette femme, c'est ton Iranien !

6 octobre 2027

Le Jour Zéro, c'était maintenant. Le groupe allait se séparer, sa mission accomplie. Chacun retournerait à son travail et à son existence avec ses souvenirs et ses blessures. Ils se rencontreraient encore, festoieraient ensemble et parleraient de la guerre comme de vieux combattants. Cette idée aurait dû lui donner envie de quitter la région, mais elle réalisait avec angoisse qu'elle aspirait à cela. Ça changerait sûrement très vite, ou elle ne s'appelait pas Caprara, mais pour l'heure elle avait envie de revoir ses compagnons d'armes pour faire la bringue, s'étreindre fort et parler des batailles. Le temps passant, ils se verraient de moins en moins : ce ne serait plus un besoin, une urgence. Mais il y en avait un au moins qu'elle ne perdrait jamais de vue : Maître Corrado Simeoni, notaire à Milan.

Au commissariat, c'était surréaliste. Les flics devaient gérer le renouveau, comme tout le monde, et c'était un tel bordel qu'il y avait cent fois de quoi s'y perdre. Le bon côté de l'histoire, c'était qu'elle n'avait guère le temps de penser à Reza. Des hommes l'avaient déjà quittée, elle pouvait vivre sans le soufi qui avait partagé son combat comme son lit ; mais la perspective de ne jamais savoir avec qui et pour quel sort il était parti lui était insupportable.

Les autorités tentaient maintenant de racheter ou saisir les innombrables arsenaux des combattants, sans trop d'illusions. Une bonne partie des armes ne serait jamais remise. Dans le meilleur des cas, elles resteraient dans des caves ou seraient exhibées dans des salons. D'autres seraient recyclées dans le braquage de banques ou de bijouteries, tout comme l'expérience militaire acquise au feu par certains des libérateurs. Déjà, plusieurs groupes se disputaient le contrôle de la prostitution et des trafics en tout genre dans ce qui avait été leurs zones d'opération. Les pouvoirs publics n'avaient pas la tâche facile quand les combattants leur demandaient : où étiez-vous ?

Pour simplifier les choses, le communautarisme était très tendance au sein de l'Europe libérée. En Italie comme ailleurs, des revendications de statuts autonomes, quand ce n'était pas d'indépendance, s'élevaient d'un peu partout, pour une région, un district, voire un quartier. L'immense majorité de ces projets dérisoires finirait dans les archives obscures des anecdotes locales, mais pour le moment, Garibaldi devait se retourner dans sa tombe.

Ayant trouvé l'adresse des parents de Loredana, dans les registres policiers de la ville d'Udine, elle leur avait écrit. « Loredana m'a dit », « Je ne savais pas », « Je suis vraiment consternée », « Écrivez-moi si vous voulez ». Sa lettre, elle l'avait déchirée, parce que cela faisait déjà trois ans, qu'elle ne voulait pas rouvrir leurs plaies, et puis réécrite, en changeant quelques mots. Elle avait envoyé la quatrième version.

Ils avaient répondu. Madame Cenzilli avait écrit, son mari avait signé aussi. « Merci, Gianna, merci pour votre lettre... Il ne nous l'a jamais avoué, mais Valerio, nous le savons, a été amoureux de vous, quand vous aviez vingt ans, que la vie était une route à découvrir, un trésor à dépenser. »

C'était la pire des choses : découvrir bien trop tard que celui qu'on aimait sans le dire a ressenti le même désir, la même souffrance, que rien n'est arrivé, que deux blessures, à cause de ce silence réciproque, cette frilosité symétrique. Surtout, surtout, ne rien regretter, ou c'était à mourir. Combien, s'était-elle demandé, y a-t-il de coups de dés dans une vie ?

Ensuite, les lignes étaient plus noires : « Ce qui est arrivé a ébranlé notre foi ; Loredana est restée forte dans son dialogue avec Jésus, mais qui l'aurait pu sinon elle ? Quand un tel niveau d'abjection est atteint, c'est de l'humanité que l'on doute, et peut-on vraiment perdre la foi en l'homme sans remettre en question l'existence de son créateur ? Nous vivons parce qu'il le faut, que Dieu ou la nature en ont décidé. Comment savoir si tout cela a un sens ? Vous avez fait la guerre, Gianna. Allez en paix, et que votre vie soit belle. »

Elle avait eu un étrange sentiment. Un tel niveau d'abjection ? Alors, c'est un chauffard ivre qui avait dû causer l'accident, un salopard sans remords qui avait pris la fuite... Elle s'était promis de faire une recherche, quand elle aurait une minute qu'elle n'avait jamais trouvée. Elle ferait ça un de ces jours.

Le téléphone sonna. C'était le conseiller de la mairie qu'elle avait contacté. Comme d'autres membres du groupe, elle usait de toutes ses relations pour que la famille de Bulent puisse rester en Italie sans être inquiétée.

— Ils ont un dossier favorable, lui dit l'homme, j'ai donné un préavis positif. Le problème, c'est qu'ils ont peur de rester.

Bien sûr. Le mal était fait. Outre qu'elles avaient d'autres problèmes, à commencer par la restauration de leur crédibilité, les autorités n'avaient guère les moyens de garantir la sécurité des musulmans restés extérieurs au conflit et respectueux des lois locales. On avait parlé d'un badge spécial, à porter bien en vue. Comme si un bout de plastique pouvait inhiber la rage des cons et des victimes.

Il y avait une roue de l'Histoire, une chose aveugle et lourde qui allait son chemin, broyant ceux qui s'y trouvaient. On ne l'arrêterait jamais. Ne pas être sur sa route était déjà très bien.

30 juillet 2039

C'était si...

— Loredana, murmura-t-elle, qu'est-ce que tu me racontes ?

De l'autre côté de la grille de fer, la nonne parut se pencher un peu plus en avant, toute à la tension de ses révélations.

— La vérité, Gianna.

Elle s'emporta.

— Mais enfin, ça n'a pas de sens ! Pourquoi ?...

Elle n'alla pas plus loin, et ce mot qu'elle avait crié, cette furieuse interrogation, resta comme suspendu dans le parler.

— Pourquoi ? Quand tu nous as amené cet homme, je t'ai dit que Valerio avait eu un accident, avec sa voiture, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Tu n'as jamais essayé d'en savoir plus ?

— Non, dit-elle après un silence. Non, j'ai... J'ai écrit à tes parents, ils m'ont répondu, il n'y avait pas de détails, c'était... ambigu. J'aurais voulu comprendre, mais j'étais sous une telle pression... Et le temps a passé...

— Je t'ai menti, Gianna. Il n'a y pas eu d'accident. Valerio a été tué par des musulmans, à Turin. Assassiné. Il ne leur avait rien fait. Il se promenait simplement avec sa fiancée. Ils l'ont agressé et battu à mort. Elle, ils l'ont envoyée à l'hôpital pour deux mois. On les a arrêtés un peu plus tard. Au procès, l'un d'eux a déclaré qu'ils avaient fait cela pour prouver la supériorité des musulmans. Aucun n'a montré de remords.

— Mais...

— Qu'est-ce que tu vas me dire, que ce n'était pas la faute de celui-là ? Bien sûr que non. Et ça m'est bien égal ! J'ai prié, prié pour avoir un jour la grâce de tuer un de ces monstres, un de ces barbares incapables de concevoir autre chose que du mal ! J'étais pourtant certaine de n'être jamais exaucée, parce qu'il y avait le mur, mes vœux, que je ne pouvais sortir de cette maison. Et il y a eu ce miracle : toi. Toi, Gianna, m'apportant ce guerrier musulman, grand et fort, mais blessé, vulnérable ! Et en plus, tu pars voir ton père et tu me le laisses. Si tu savais comme je t'ai aimée pour ça, Gianna !

Elle ne dit rien. Elle ne regardait plus Loredana ; son regard dérivait sur le mur blanc, derrière elle, comme un voilier par vent faible.

— Souviens-toi de tous les ennemis que nous avons tués, quand nous étions enfants, ces bandits que nous massacrons dans nos jeux ! Ça ne m'a pas été plus difficile. Lorsque tu es partie, j'ai attendu la nuit, je suis allée jusqu'à l'infirmerie. J'avais pris un grand couteau à la cuisine. Le plus drôle, tu sais...

Elle se tut, rit sans bruit de ce souvenir.

C'était bien un rêve, comme quand elle avait amené le Japonais dans la chambre de Gianna.

— Le plus drôle, reprit-elle, c'est qu'il m'a fallu un bon quart d'heure pour le choisir ! Tu aurais dû me voir, dans la cuisine déserte, mimant le geste que je ferais, cherchant quel manche était le meilleur dans mes paumes, comparant le tranchant des lames... Comme elles brillaient ! Mon choix fait, je suis entré dans l'infirmerie. Il n'y avait que la petite lumière bleue, tu sais ? J'ai marché jusqu'au lit, j'ai bien regardé ton barbare. Il respirait profondément, paisiblement. J'ai replié le duvet pour découvrir sa poitrine – j'ai cru un instant qu'il allait se réveiller, mais non. Il était encore sous sédatif. J'ai pris le couteau à deux mains, je l'ai levé au-dessus de lui. Et là,

Gianna, j'ai pensé très fort à Valerio. J'ai planté le couteau dans le cœur de ce porc, une seule fois. Il a eu comme... comme un hoquet. Il n'a pas souffert : c'est mon seul regret.

Gianna se leva.

— Ah, encore une chose : j'ignorais qu'il t'avait promis ce... livre. J'ai brûlé cette horreur. Mais avant, sais-tu ce que j'ai fait ? Ce qu'il y a de pire pour ces sauvages. Ils pensent qu'une femme ne doit pas toucher leur Coran lorsqu'elle est impure. Et comme c'était mon cas, j'ai déchiré les pages et je les ai souillées de mon sang, entre mes jambes, avant de les jeter dans la chaudière.

Comme Gianna lui tournait le dos, Loredana dit encore :

— Tu peux partir, Gianna. Tu peux partir en paix : cette fois, tu sais vraiment tout.

5 juin 2031

Quatre mois de préparation. Soixante agents mobilisés, dont trois infiltrés. Sept cents heures d'enregistrements téléphoniques. Cent quatre-vingts heures de films. Treize indicateurs mis à contribution, dont un retrouvé dans l'Arno. Un autre disparu corps et biens. Dix-sept mille pages de rapports. Neuf autres polices européennes collaborant à l'enquête.

Ils agirent à 11 heures. À Rome, Milan, Bergame, Pise, Turin, Reggio, Bari. Ils procédèrent à cinquante et une arrestations, dont treize à Milan. Ils ramenèrent aussi plus de cent vingt armes et près de six cents kilos d'explosifs.

L'interrogatoire de Carlo Baggioni par les inspecteurs Spiraghi et Caprara débuta à 15 h 26.

Le type avait la carrure des nervis qui l'avaient neutralisée chez Simeoni, mais en plus mou, plus rougeaud. À trente-six ans, il avait un début d'embonpoint sous son col roulé noir et ses traits épais s'alourdisaient déjà.

L'homme dit être membre de Christus Dominator depuis près de huit ans. Il considérait son adhésion comme sa seconde et véritable naissance.

— Depuis ce jour béni, je marche sur le chemin de lumière. Alors, vos interrogatoires, vos juges et vos prisons ne risquent pas de m'impressionner. N'attendez aucune collaboration de ma part.

— Le chemin de lumière, répéta Gianna. C'est très joli. Ça fait un peu parc d'attractions. Mais votre collaboration, on n'en a rien à foutre. On a des preuves à la pelle.

Baggioni haussa les épaules.

— Dans ce cas, arrêtez de perdre votre temps et ramenez-moi dans ma cellule.

— On ne perd pas notre temps, dit Spiraghi, on est payés pendant qu'on vous regarde. Et puis, on aime votre compagnie.

— Comme vous voulez, dit l'homme. Nous pourrions parler du Christ. Dans son évangile, Saint-Marc...

— Vous savez ce qu'est le Prix Darwin ? coupa-t-elle.

Interloqué, il la regarda quelques secondes, la bouche ouverte.

— Jamais entendu parler. Une souillure évolutionniste, je suppose.

— Il y a de ça. C'est un prix posthume. Il est décerné à des personnes mortes dans des conditions qui prouvent qu'elles étaient tellement connes qu'elles ont favorisé l'évolution de l'humanité en retirant leurs gènes du bassin commun.

— Et alors ?

Elle ouvrit le dossier qui se trouvait devant elle et en sortit une feuille.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous : un des vôtres va être distingué. L'Académie du Prix Darwin a décidé de l'attribuer à un certain Corrado Simeoni, mort en avril dernier des suites d'une septicémie due à une perforation volontaire des paumes au cours, je cite, d'un « rite d'adoration du Crucifié ». C'est tout frais : ça date d'avant-hier. Je le sais déjà parce que c'est moi qui leur ai fait part de sa performance. Je crois que la presse italienne va se régaler. C'est bien, que le talent soit reconnu.

Baggioni resta impassible.

— Qu'est-ce que vous imaginez ? demanda-t-il. Que les médias vont nous détruire ?

— Oh non, dit-elle. Ils vont seulement vous mettre à poil. C'est nous et la justice qui allons vous détruire. À chacun son métier.

Il eut un sourire presque bienveillant.

— Ce sera très difficile. La foi est une arme puissante.

— C'était aussi l'avis des islamistes que j'ai tués, dit-elle.

Elle mentait. Ses balles avaient peut-être fauché des ennemis, mais jamais les combattants du groupe n'avaient trouvé un corps qu'on aurait pu lui attribuer avec certitude. Elle eut l'impression qu'elle allait rougir comme une gamine qui dit à son professeur d'histoire que le chien de la famille a dévoré sa composition.

Baggioni la regarda quelques instants, souriant encore.

— J'étais certain que vous aviez fait la guerre, dit-il.

— J'ai fait mes nuits.

— On dirait qu'elles ne vous ont rien appris.

— Au contraire, dit-elle. J'ai appris beaucoup de choses. Je vous verrais bien avec une barbe.

Christus Dominator, auquel on attribuait le meurtre de deux politiciens et diverses attaques contre des discothèques, cinémas et centres commerciaux depuis la fin du conflit, avait apparemment décidé de passer à la vitesse supérieure. L'opération de la police avait interrompu la préparation de plusieurs attentats de grande ampleur visant notamment le stade San Siro lors d'un concert de Global Cooling. Tout cela pour favoriser l'avènement d'un catholicisme souverain dont la perspective s'éloignait au fil des ans.

Ils l'interrogèrent pendant une heure. Hermétique, indifférent, l'homme puisait dans ses convictions pour ne pas ciller devant les preuves les plus

flagrantes, les témoignages les plus concordants.

L'écran allumé dans un coin de la pièce le montrait en discussion avec deux Sud-Américains.

— Vous voyez, dit Spiraghi, c'est quand vous avez acheté les détonateurs aux Colombiens. Vous ne trouvez pas que le son est bon ?

Baggioni soupira.

— Faites ce que vous devez. Je n'ai rien vous à dire. J'aimerais pouvoir prier tranquille.

— Vous aurez le reste de votre vie pour le faire, dit Spiraghi.

— J'en suis heureux.

— Nous aussi, dit Gianna. Pendant que vous faites ça, vous ne faites pas autre chose.

30 juillet 2039

Partir, partir. Fuir le refuge plus que le chasseur.

Elle n'avait vu aucune des religieuses depuis l'instant où elle avait quitté le parloir, à l'exception de la sœur chargée ce jour du service des pensionnaires. C'était la novice qui l'avait accueillie à son arrivée, qui lui avait fait répéter son nom. Une dernière fois, Gianna lui avait demandé d'appeler un taxi.

En lui disant qu'elle savait tout, Loredana s'était trompée. Une question se posait encore : avait-elle été droguée ce fameux soir ? Elle n'y croyait plus beaucoup. Les sœurs, averties, avaient probablement mis à l'abri ce qui devait l'être et laissé Katrin Nilstorp effectuer sa mission nocturne et forcément vaine. La manœuvre était adroite. Neutraliser Gianna dans ces conditions n'aurait pas eu de sens. À moins que Mère Francesca n'ait voulu empêcher qu'elle intervienne cette nuit-là, qu'elle informe la Danoise qu'elle avait divulgué ses agissements... Mais Gianna pensait plutôt que son corps, tout simplement, avait réclamé son dû, exigé qu'elle règle sans plus tarder son ardoise de sommeil. Elle avait déjà fait cette expérience.

Elle ne retournait pas à Milan. Elle allait à Ravenne, chez tante Pia, qui serait heureuse de la revoir et sortirait ses meilleures casseroles. Coniglio al'umida, osso bucco au vin blanc, poulet au citron... Tant pis pour son tour de taille.

Il faudrait porter le masque, sourire et plaisanter, comme s'il n'y avait sur sa vie ni l'hypothèque japonaise, ni le poids de ce qu'elle avait appris. Mais elle pensait y arriver, parce que, guerrière et policière, elle connaissait bien cet état dans lequel elle pouvait se trouver lorsque des actions humaines dépassaient les frontières de son entendement. Elle savait qu'il s'accompagnait, heureusement, d'un fort sentiment de recul, qui devait être une manifestation de son instinct de survie.

Intemporel et doux, le chant des nonnes la suivit lorsqu'elle descendit les marches de pierre et traversa l'entrée du couvent. Même lorsque la grande porte se fut refermée derrière elle, elle l'entendit encore, ténu mais implacable.

C'était le taxi habituel, avec le chauffeur à moustache qui la regardait dans le rétroviseur. Elle avait posé son chapeau vert sur la banquette, à côté d'elle. Vers la moitié du chemin qui serpentait jusqu'au mur d'enceinte, ça lui revint à l'esprit, et il dit :

— Ah, vous savez, pour l'autre jour, quand vous m'avez demandé si j'avais transporté la dame blonde, la grande... C'est bien l'autre taxi qui l'a emmenée à la gare.

Ça concordait avec le reste.

Le reste. L'espionne de la Catholica rentrée chez elle, et Reza dans le jardin.

— J'espère que l'endroit lui a plu, dit-elle.

— Je ne sais pas, dit le moustachu. Mais il paraît qu'elle était un peu triste, parce qu'elle avait perdu une boucle d'oreille. Elle y tenait beaucoup.

Gianna, par la vitre du taxi jaune, regardait les cyprès et les oliviers. Pour Katrin Nilstorp, elle n'en savait rien, mais en ce qui la concernait, Mère Francesca n'avait pas menti : à Santa Teresa, on trouvait les réponses.

Leighton

20 octobre 2029

— *Welcome to the United Kingdom.*

— *Oh, thanks !...*

Sherylin reprit son passeport et le glissa dans la poche de son blouson tout en contournant la cabine dans laquelle se tenait l'officier de l'immigration, une femme rousse d'une cinquantaine d'années.

Elle se demanda combien la fonctionnaire avait vu passer d'Américains jeunes ou moins jeunes ces derniers mois. Beaucoup, à en croire les informations reçues des organisations créées par les premiers arrivés.

En tout cas, elle était en Angleterre, étudiante et réfugiée. Et fugitive.

Elle récupéra ses deux valises au carrousel 28. L'année du désastre ; elle refusa d'y voir un présage. Les valises se mirent à rouler à ses côtés quand elle partit vers la sortie du terminal. « Objets à déclarer » ou « Rien à déclarer ». On l'avait prévenue : même si elle n'avait que des affaires personnelles qui n'étaient pas soumises à des restrictions d'entrée ni à des taxes d'importation, elle aurait droit à un contrôle complet de ses bagages. Ils contrôlaient toujours les bagages des Américains.

Effectivement, un des douaniers, sombre et barbu sous son turban, l'interpella d'un simple geste et lui indiqua le grand comptoir de métal brillant sur lequel, un peu plus loin, un de ses collègues inspectait les affaires d'une famille asiatique.

Il examina son passeport, puis lui fit sortir la totalité de ses objets, des cours d'économie à la photo de ses parents dans son cadre, des jeans à l'ordinateur et de la bible aux sous-vêtements. Elle se sentit rougir un peu quand il retourna sa lingerie entre ses doigts velus.

Pendant que le douanier palpa ses collants de jazz dance et son sweat-shirt de l'université de Chicago, elle se souvint qu'il faisait ça parce qu'elle venait d'un pays que son plus fidèle allié historique identifiait maintenant comme potentiellement hostile. Beveridge et ses acolytes avaient fait du bon travail.

Il finit par lui dire qu'elle pouvait remballer. Elle le fit en s'efforçant de prendre son temps, sous son regard qui ne cillait pas. Ensuite, elle reprit ses valises et passa dans le hall d'arrivée.

Ni les programmes télévisés étrangers ni même ses balades en webmersion ne l'avaient vraiment préparée à cela : elle eut le sentiment que les trois quarts des gens étaient d'une minceur anormale. Elle se trouvait dans une bulle hors standard, un congrès de sportifs et d'anorexiques, ou venait d'atterrir dans un pays frappé de famine.

Le plus frappant, c'étaient les enfants. Pas les plus petits, mais ceux qui pouvaient avoir huit ou dix ans. C'était peut-être moins leur morphologie que leur mobilité : tournant autour de leurs parents, ils voletaient comme des oisillons, sautaient comme des gerbilles.

Elle se remit en marche, fouillant le terminal du regard. Elle n'eut pas à chercher longtemps. Ils se tenaient près d'un guichet de location de voitures : un jeune homme blond et trapu, au cou puissant, et une fille d'une vingtaine d'années au nez pointu de musaraigne, avec un foulard noué autour du front, et aux oreilles deux anneaux qui lui rappelèrent certaines photos du mouvement hippie que ses parents avaient connu. L'homme tenait une pancarte portant les mots « American Exile Assistance », sur fond de bandes rouges et blanches encadré d'étoiles.

— Hi ! Encore une compatriote fuyant les fascistes de Dieu ? Mon nom est Ron, et voici Belinda.

— Bonjour. Je m'appelle Sherylin – et oui, j'ai foutu le camp parce que cette Amérique n'est pas la mienne.

— C'est formidable, dit la fille, rayonnante. Tu sais, il y a plein de jeunes Américains ici ; l'exil, ce n'est pas facile, mais on s'entraide et ça nous rend plus forts !

— Bon, je crois que nous n'avons personne d'autre sur ce vol, dit Ron. Je propose qu'on y aille. Tu es déjà inscrite dans une association ?

— Oui, Sanity Calling.

— Très bon choix, c'est une des meilleures ! Tu es étudiante ?

— Oui, en économie.

— C'est cool, dit-il en se mettant à marcher. Un jour, tu seras peut-être secrétaire d'État !

— Ou présidente des États-Unis, dit Belinda, des États-Unis et pas de cette putain d'Union !

Sherylin rit.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle.

Ils traversèrent le hall, empruntèrent un escalier roulant qui les emmena au deuxième sous-sol. La fille, Belinda, avait eu raison de parler de la force de la solidarité. À peine débarquée de l'avion, à des milliers de kilomètres de chez elle, Sherylin, tandis qu'ils marchaient dans le parking, se sentait protégée, soutenue, au lieu d'être perdue et désespérée.

— Nous sommes au secteur E4, dit Ron en brandissant son ticket, c'est par là.

Ils atteignirent la voiture, un van d'une marque probablement européenne, que Sherylin ne connaissait pas.

— On va mettre tes valises derrière, dit-il en soulevant le hayon du véhicule.

Ce fut à cet instant que ça lui revint.

— Euh, oui, mais... Juste une seconde...

— Qu'est-ce qu'il y a, tu as oublié quelque chose ?

— Non. Enfin, oui... Je veux dire... Vous savez, je suis censée vous demander un truc.

— De quoi est-ce que tu parles ? dit Belinda.

— Eh bien, vous savez, je dois être certaine que j'ai bien affaire aux bonnes personnes. Je n'ai pas de crainte, bien sûr, mais...

— Ah, tu parles de cette histoire de code ! s'exclama Ron. C'est bien ça ?

— Oui, dit-elle, soulagée que ce soit lui qui l'ait dit.

— C'est bien ce que je pensais. On a arrêté avec ce truc. Ça créait plein de problèmes, la moitié des gens l'oubliaient, un vrai merdier.

— C'est vrai, confirma Belinda en ouvrant une des portières, ça n'amenait que des ennuis.

Ron tendit la main vers une des valises ; Sherylin, le précédant, posa la sienne sur la poignée.

— Un instant !

Tout parut s'arrêter. Ron, qui venait de se redresser, avait les bras légèrement écartés le long du corps. La main de Belinda était sur la portière ouverte.

— Bon, quoi ? demanda Ron. Tu ne veux plus venir avec nous ?

— Je ne sais pas... On m'avait dit...

— Ron t'a expliqué, dit Belinda, revenant vers elle. Il n'y a plus de code...

— Alors, pourquoi est-ce qu'on m'a dit le contraire il y a deux jours ?

— Tu sais, dit Belinda, ce n'est pas la première fois qu'il y a des problèmes de communication entre les amis au pays et nous. Le gouvernement ne nous rend pas les choses faciles.

Sherylin, entre ses valises, restait immobile.

— Je comprends, oui, mais ils ont insisté, pour le code... Je crois que je vais essayer de les rappeler...

— Écoute, c'est toi qui sais, dit Ron, très contrarié. Si tu as peur de nous suivre, reste là et démerde-toi ! J'ai autre chose à faire...

— Non, Ron, non, dit Belinda, apaisante, Sherylin est fatiguée après ce voyage, il faut comprendre...

Elle se tut : des pas pressés claquaient sur le béton du parking.

— Eh, vous, foutez-lui la paix ! cria quelqu'un.

Les arrivants les entourèrent. Deux types et une femme. Celui qui venait de gueuler était un grand brun dans la trentaine. Il portait un vieux blouson de cuir brun, avec, sur le cœur, le drapeau américain d'avant la catastrophe, le vrai, l'intègre.

— Vous êtes qui, vous ? aboya Ron.

— Nous sommes ce que vous n'êtes pas, dit la femme, essoufflée par sa

course ; elle paraissait avoir une quarantaine d'années, et une bonne dose de sang apache ou navajo dans les veines. L'autre homme ne devait pas avoir plus de vingt ans. Moyen de taille et corpulence, il avait le crâne rasé, et ses yeux semblaient entourés d'une ligne de rimmel.

— Ce que nous ne sommes pas ? Qu'est-ce que nous ne sommes pas ? s'indigna Belinda.

— Les gens que cette fille doit rencontrer, dit l'autre femme.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries, c'est nous qu'elle doit rencontrer ! s'exclama Ron.

— Vraiment ? demanda le grand brun en se tournant vers Sherylin. Ils ont ton code, ces deux-là ?

— Non, dit-elle, ils m'ont dit qu'on ne les utilisait plus.

— Ah oui ? C'est drôle, parce que moi, je crois bien que j'ai le tien. Je vais te le dire à l'oreille, d'accord ?

— OK, dit-elle.

Il s'approcha d'elle, murmura dans son oreille.

— C'est ça, oui !

— Marre de ces conneries, on se tire ! dit Ron, refermant le hayon avec colère. On essaie d'aider des compatriotes et on se retrouve emmerdés par des cons qui ne supportent pas la concurrence ! C'est vraiment débile !

Il monta dans le van tandis que Belinda faisait de même de l'autre côté. Il claqua rageusement sa portière et le véhicule partit avec un sifflement de pneus rageur.

— C'est OK, j'ai le numéro, dit la squaw.

— Moi aussi, dit l'homme aux cheveux bruns.

Se tournant vers Sherylin, il s'approcha d'elle et lui tendit la main :

— Désolé, on t'expliquera... Moi, c'est Doug Herbert. Voici Shanya Winslow et Tom Nardi, tous de Sanity Calling. Je vous présente Sherylin Leighton, qui nous arrive de Chicago. Elle a choisi un code marrant : Brother Blaster. Il doit y avoir une histoire intéressante là-dessous.

— C'était qui, ces deux-là ? demanda-t-elle tandis qu'ils roulaient vers la sortie du parking.

— Connais pas, dit Doug ; on va essayer de les identifier.

— Mais qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Aider une compatriote, bien sûr ! s'esclaffa Tom.

Doug, au volant, haussa les épaules.

— Ce n'est pas impossible, mais je crois quand même que tu es mieux avec nous.

— Des milliers d'Américains ont débarqué ici ces derniers temps, sans contacts ni connaissance de la ville, dit Shanya, qui s'était assise à côté d'elle. La plupart sont arrivés avec de l'argent liquide. Certaines personnes ont décidé d'exploiter le filon. Surtout des truands locaux, mais ils sont souvent en cheville avec des Américains, parce que des Anglais se feraient identifier à

leur accent.

— Et ils les volent ?

— Plus de cent trente cas enregistrés sur Londres, dit Tom, à qui son maquillage donnait un regard de guépard. Le plus souvent, les victimes se retrouvent simplement sans un rond dans un quartier paumé. Mais il y a eu des viols, aussi. Et cinq meurtres recensés.

— En plus, dit Shanya, on n'est pas sûrs que les services de Benson and Co ne soient pas un peu mêlés à tout ça, histoire de décourager les candidats à l'exil.

Doug introduisit le ticket dans la borne de sortie et la barrière se releva. Le véhicule, en sortant du parking, se mit à rouler sous un ciel de nuages bas. Sherylin sentit naître en elle un profond vertige, accompagné d'un début de nausée. Des gens qui ne la connaissaient pas avaient tenté de l'emmener avec eux pour la voler, ou pire. Alors le chiffre 28, sur le tapis des bagages, c'était bien un présage ?

— Sherylin ? Sherylin, tu vas bien ?

Shanya venait de poser une main sur son épaule, la secouait doucement.

— Mon Dieu, tu es toute blanche ! Est-ce que...

— Ça va, je...

Doug la regardait dans le rétroviseur, Tom s'était retourné et l'observait de ses yeux bordés de noir.

— Tu n'es pas bien ? Tu veux qu'on s'arrête ?

— Non, non, ce n'est rien ! Je suis un peu crevée, avec ce voyage, et puis...

— Et puis, tu viens de franchir un grand pas, dit Tom. Tu as laissé beaucoup de choses derrière toi, n'est-ce pas ?

— On peut le dire...

— Je sais à quel point c'est lourd, dit Tom. Mais tu l'as fait pour la meilleure des raisons.

— C'est vrai, mentit-elle.

— On devrait arriver dans trente minutes, dit Shanya, ça ira jusque-là ?

— Oui, je vous assure. Ça va mieux, maintenant.

— Je t'offre un café à notre cafétéria, dit Tom, ça te remontera ; mais si tu préfères un bourbon...

— Je prendrai le café, dit-elle.

— Ça marche.

— Ils t'ont fait le PLPC, évidemment ? demanda Shanya.

— Oui, bien sûr.

Le Pro-Life Pregnancy Check ne durait qu'une dizaine de secondes. Rien d'invasif, juste un scanner mobile passé devant l'abdomen. Aucun danger pour la mère ni l'éventuel fœtus, jurait le gouvernement. C'était faux. Le test tuait des femmes.

— Dis donc, demanda Doug, « Brother Blaster », ça vient d'où ? C'est un titre de chanson, ou tu as un frangin vraiment chiant ?

— Chiant, c'est le prénom, dit-elle.

Elle leur fit un petit topo sur Peter et ses exploits. Ça les occupa durant le reste du trajet.

14 mai 2018

— Bonjour, est-ce que vous avez bien dormi, cette nuit ? demanda-t-elle.

— Non, pas très bien, dit Jennifer. J'ai eu mal au ventre.

— Je vais voir ça...

Sherylin ouvrit sa trousse et en sortit le stéthoscope de plastique rouge. Jennifer, allongée, retroussa bien haut son tee-shirt ; Sherylin appliqua successivement l'instrument en plusieurs endroits de son ventre et de sa poitrine.

— Oui, dit-elle enfin, je crois que vous avez un virus de cancer. Je dois vous faire une piqûre.

— Une piqûre, oh non, gémit la patiente, ça va me faire mal ?

— Mais non, rassura-t-elle, je suis un très bon médecin, vous ne sentirez rien du tout.

Elle sortit la seringue, la leva la pointe en haut comme elle l'avait vu faire à la télévision.

L'injection fut sans douleur.

— Voilà, dit-elle ensuite ; je vais vous donner des pilules et dans une semaine, vous serez guérie.

— Merci, docteur, vous êtes...

La porte de la chambre s'ouvrit à la volée.

— Oh, Peter, qu'est-ce que...

— Vous tuez des enfants, dans cet hôpital ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis le docteur Leighton et je soigne Jennifer qui a un cancer, et...

— Et moi, je suis un soldat de Jésus, et je crois plutôt que vous êtes un docteur nazi et que vous alliez tuer son enfant avant même sa naissance !

Le soldat du Christ avait douze ans, quatre de plus que sa sœur. Il portait un pantalon de camouflage militaire et un sweat-shirt noir, avec sur le cœur un insigne proclamant « Jesus Warrior ».

— Dans cet hôpital, on ne tue pas les gens, dit Sherylin. Maintenant laissez-nous jouer tranquilles, c'est ma chambre !

Peter tendit le bras et la saisit par les cheveux.

— On ne parle pas comme ça à un soldat de Jésus, salope !

Elle cria et se mit à pleurer.

— Peter, tu es fou, lâche-la ! cria Jennifer.

— Qu'est-ce qui se passe, dans cette chambre ?

Peter, lâchant les cheveux de Sherylin, se retourna vers sa mère qui venait de franchir le seuil.

— Elles jouaient à l'avortement, dit-il.

— Ce n'est pas vrai, s'écria Jennifer. On disait que j'étais malade parce que j'avais un cancer et Sherylin m'a fait une piqûre !

— Et il m’a tiré les cheveux, sanglota Sherylin, on n’a rien fait de mal et il est venu nous embêter !

— Je suis un soldat de Jésus, répéta Peter, et la Bible dit...

— Peter, coupa sa mère, si tous les soldats de Jésus se comportent comme toi, il doit être bien triste. Va dans ta chambre et laisse-les tranquilles !

Il obéit avec un soupir dépité.

— Il est complètement fou, dit Sherylin. Il faut le mettre dans un asile !

— Ça ne sera pas nécessaire, promit sa mère. Vous pouvez continuer à jouer. Je vais préparer un gâteau aux myrtilles, ça vous va ?

Elles approuvèrent en chœur.

Quand la porte se fut refermée derrière madame Leighton, Jennifer demanda :

— C’est comment, jouer à l’avortement ?

15 novembre 2029

Elle jeta un coup d’œil à sa montre. Une heure et quart ; il était temps de dormir.

Cela faisait près de trois heures qu’elle étudiait à son petit bureau dans l’angle de la pièce, dans un espace délimité par une bibliothèque de contreplaqué et un grand panneau de carton récupéré devant une pharmacie, une publicité pour un laxatif qui montrait sur ses deux faces le sourire apaisé d’une belle femme dans la quarantaine. Disposés à angle droit, la bibliothèque et le panneau publicitaire formaient un demi-cube qui lui permettait de travailler tard sans que la lumière de sa lampe gêne le sommeil de Marion, la fille d’Accra dont le rythme biologique était l’opposé du sien : la Ghanéenne, qui étudiait les arts plastiques, se levait aux aurores et se couchait tôt dans la soirée. Belle et riieuse, elle cuisinait parfois des spécialités africaines en y mettant quatre fois moins d’épices que sa mère, c’était juré. L’autre chambre à coucher était partagée par Roberta, une Chilienne qui était réceptionniste dans un hôtel tout en suivant les cours d’une école de gestion, et Barbara, une compatriote de Sherylin venue du Kansas. C’était drôle de les voir ensemble : Roberta était svelte, avait la peau mate, de longs cheveux noirs et brillants, et mesurait un mètre cinquante-quatre ; Barbara avait les yeux verts, des taches de rousseur, une chevelure claire et la dominait de presque deux têtes. En outre, elle avait cette morphologie typique de nombreuses femmes américaines, avec un corps à peine potelé posé sur un énorme cul.

Sherylin classa rapidement ses notes, referma ses bouquins. Ce qu’il y avait de bien, avec l’économie, c’était sa portée universelle. Ce qu’elle apprenait à Londres était le prolongement de ce qu’elle avait acquis à Chicago, et son diplôme anglais serait valide aux États-Unis, quand elle y rentrerait. La science économique en Angleterre et celle de son propre pays étaient identiques, plus même que le langage.

Il y avait des termes inconnus aux États-Unis. C’était très stimulant, elle

avait l'impression d'élargir sa culture en entendant « lorry » pour « truck » ou « to wank » au lieu de « jerk off ». L'accent la gênait davantage, non pour la compréhension, mais parce que celui des Anglais lui rappelait constamment à quel point le sien devait leur sembler drôle.

Elle se leva, fit quelques mouvements d'assouplissement pour combattre les courbatures. Elle n'avait pas de cours avant 9 heures le lendemain, mais il lui fallait plus d'une heure pour se rendre à l'université.

Elle alla jusqu'à la salle de bains. Juste avant de poser la main sur la poignée, elle réalisa que la pièce était occupée : de la lumière filtrait sous le seuil, bien visible dans l'obscurité du couloir. Elle allait faire demi-tour quand elle s'immobilisa. Elle entendait un murmure derrière la porte. Elle se pencha, l'oreille tendue. C'était la voix de Barbara.

Barbara priait. Il n'y avait aucun doute. Sherylin ne saisissait pas tout à travers le bois qu'elles avaient recouvert d'un bel orangé quelques jours plus tôt. Mais certains mots récurrents lui parvenaient : Seigneur, pays, paix, amour, lumière... Pieds nus devant la porte close, elle sourit d'abord, puis sentit l'émotion qui la gagnait.

Ce fut avec des larmes plein les yeux qu'elle retourna dans sa chambre en se traitant de conne d'Américaine. Elle attendit dix minutes, en silence pour ne pas réveiller Marion. Elle se releva après avoir entendu les pas de Barbara qui regagnait sa chambre, put enfin se rafraîchir et soulager sa vessie. Elle resta assise bien plus longtemps que nécessaire, réfléchissant à l'absurdité de la situation : chrétienne pratiquante malgré son horreur de la dictature biblique, la grande fille du Kansas priait en cachette dans les toilettes, de peur sans doute que le groupe ne se moque d'elle ou ne taxe son exil d'incohérence. Sherylin aurait voulu savoir combien de compatriotes se trouvaient dans cette situation.

Elle retourna se coucher, sur la pointe des pieds. Marion s'était mise à ronfler faiblement ; en fait, c'était juste un léger sifflement. Sherylin avait déjà l'habitude de ces bruits du corps des autres, qu'il fallait endurer lorsqu'on partageait un espace de vie.

Elle était sûre que les filles l'avaient entendue pleurer, même si elle étouffait ses sanglots sous son duvet. Deux ou trois fois par semaine, au début, une seule par la suite, et maintenant c'était quoi, deux fois par mois ? Elles n'en avaient rien dit : la fréquence décroissante de ses pleurs devait les rassurer, elles tenaient pour acquis qu'elle allait mieux, que le choc de l'exil s'atténuait. Il y avait du vrai. Elle commençait à trouver ses marques dans sa nouvelle existence, elle se sentait, en général, moins orpheline de sa famille et de sa maison.

Il n'y avait pas que l'affection de ses parents qui lui manquait si fort par instants, la chaleur impalpable des sentiments. Ce n'était pas que Jennifer. Il y avait ces choses bien concrètes qu'on finit par croire éternelles à force d'évidence : sa grande chambre, la voiture que papa ou maman lui prêtait généreusement, les repas servis à heures si régulières qu'ils semblaient un

sous-produit de la mécanique céleste. Il lui arrivait d'envier ceux et celles qui venaient, comme Marion, de pays pauvres, de maisons délabrées, de lieux où l'on dort parfois le ventre vide, et pour qui les appartements surpeuplés des banlieues occidentales étaient un progrès social.

Néanmoins, l'accès aux logements subventionnés pour étudiants était réservé en priorité aux ressortissants européens ; même pour ceux-ci, d'ailleurs, les listes d'attente avaient de quoi décourager les plus optimistes.

Sherylin avait un peu d'argent en mettant le pied sur le sol anglais : les dix mille dollars que ses parents lui avaient remis, les six mille que sa mère avait ajoutés en douce. Mais avec les prix de Londres, la colocation s'imposait.

Elle avait préféré ne pas partager un appartement avec des compatriotes uniquement, comme elle aurait pu le faire en passant par le réseau de soutien aux exilés. Alors elle s'était retrouvée au-dessus d'une boulangerie de Southall, se serrant avec les autres dans un trois pièces étriqué. Elles partageaient sans trop de peine l'espace et l'eau de la chaudière parfois dépassée par la tâche. Les moments de tension, inévitables, étaient vite oubliés, et la bohème continuait. L'odeur du pain chaud les réveillait le matin. Ça l'écoeürerait parfois, lui donnait faim le plus souvent. Chacune payait sa part de nourriture et de loyer, assumait de bonne grâce les corvées de cuisine ou d'aspirateur.

Mais Sherylin savait que cette osmose était fragile. Même en pleine harmonie, l'absence d'intimité des chambres à deux lits étroits, les piles de vêtements et de bouquins qui se disputaient les étagères et le plancher, les mille concessions à faire en permanence, c'était un mélange inexorablement corrosif. Elle avait trouvé cet endroit parce qu'une précédente colocataire avait été virée par les autres après des disputes enragées. Elle avait très peur de ce jour qui viendrait – avant les examens, par exemple, quand elle serait tendue comme les cordes d'un violon – où ce serait elle qui perdrait pied, qui agresserait Roberta pour une douche un peu trop longue ou Marion pour un empiètement d'espace, où les autres sauraient que c'était plus que ponctuel, qu'elle n'avait plus la force d'avoir sa place avec elles.

Elle retrouverait quelque chose, par Sanity ou autrement, mais il lui resterait cette douleur, cette blessure supplémentaire d'avoir amené les copines à la jeter comme une sale conne. Il fallait trouver une solution avant le psychodrame. Peut-être partager un studio avec un mec.

Depuis son arrivée à Londres, le sexe était très éloigné de ses préoccupations, à l'exception de brèves pulsions satisfaites en autarcie, machinalement. Ce n'étaient pas les occasions qui manquaient parmi les membres de l'association ou les étudiants de sa faculté, mais aucun des candidats ne lui donnait envie de faire l'amour, à croire que sa libido s'était égarée entre O'Hare et Heathrow comme un bagage mal étiqueté.

Alors se trouver un mec, maintenant, pour s'affranchir des contraintes de la vie en groupe ? Américain, Anglais, autre ? Peu importait, mais le choisir beau, pas con, et si possible propriétaire d'une attique sur la Tamise ou d'une

maison dans Kensington.

Peut-être... Mais ça ne pressait pas. Ça lui était moins nécessaire qu'avoir le privilège ultime d'être seule entre ses murs, sans personne pour lui parler ni l'observer, ni surtout pour l'entendre pleurer, même quand ce serait une fois par mois.

22 novembre 2029

La prudence était de mise. On disait que la CROSS enregistrait les conversations téléphoniques de tous les foyers dont un membre avait choisi l'exil.

— Ça se passe bien, je t'assure. Sanity est une organisation fantastique, il y a des tas de gens intéressants, de tout le pays. Et j'habite avec des filles formidables.

— J'en suis heureuse. Nous pensons tellement à toi, ton père et moi.

Une voiture klaxonna, plus loin dans la rue. Deux personnes passèrent sur le trottoir proche, parlant sans doute l'hindi, une étrange musique, furtive et sonore à la fois.

Il était minuit et quart. Elle était sortie pour appeler, s'était assise sur un banc dans un tout petit jardin public, à cinq minutes de l'appartement. Certaines choses exigeaient plus d'intimité que les autres.

Elle parlait plus avec sa mère, parce que son père rentrait souvent tard de son travail, mais surtout parce que c'était un homme taciturne, introverti. Elle savait aussi que même s'il n'appréciait guère le régime de Beveridge, il avait la piété culturelle propre au peuple américain, et que s'il détestait le fanatisme enragé de son fils, il ne pouvait accepter vraiment que sa fille les ait quittés pour des raisons politiques. Elle n'était pas certaine que la vérité lui aurait facilité l'existence.

— Et comment est-ce que ça se passe, à l'université ?

— Pas mal. J'ai pris le semestre en route, mais ça ira. Heureusement que vous avez fait un petit génie !

— Oui, rit sa mère, c'est... une compensation.

— Ne me dis pas qu'il a refait des conneries ?...

— Pas que je sache. On lui propose un emploi au service des bâtiments de la ville. Un poste de surveillant, ou quelque chose comme ça.

— En remerciement de ses faits d'armes, je suppose.

— Je ne sais pas... Mais ce serait bien qu'il prenne ce job.

— Oui, bien sûr. Ça le changerait, de se rendre utile.

Les services officiels attribuaient des postes de travail à des personnes qui s'étaient illustrées par leur militantisme au service du Parti biblique durant les années d'avant la révolution. Pas forcément utilisables, mais convaincues d'y avoir droit. Tout à fait le profil de Peter.

Leurs conversations, devenues hebdomadaires, variaient peu. Elle parlait de ses études, de la vie à Londres. Il était aussi question d'amour. S'il était présent, son père lui disait quelques mots, à la fin de la communication.

Il était à la maison ce soir, et ils échangèrent les paroles usuelles, sobres mais tendres. « *God bless you* », dit-il, comme il le faisait toujours.

Ensuite, elle rentra et, sans réveiller Marion qui dormait depuis des heures, se replongea dans ses cours. Histoire du monétarisme. Elle n'aimait pas cette branche, mais il fallait en passer par là, et elle y consacrerait les nuits qu'il faudrait. C'était le meilleur de l'héritage américain : la volonté au service de l'ambition, la foi en soi qui fait renverser des montagnes, plus même que celle qu'on peut avoir en Dieu. Et elle l'avait, cette foi motrice en elle-même. Elle avait cette ambition qui fait regarder vers le haut. Avec son potentiel, elle finirait à la tête d'une grosse boîte, ou possédant sa propre entreprise, avec des dizaines de professionnels à ses ordres. Et peut-être, un jour, serait-elle la présidente de la Federal Reserve.

Elle engagerait Peter pour nettoyer les chiottes.

5 décembre 2029

Sanity Calling était une association d'exilés comme il en existait une bonne centaine dans le Grand Londres. Leurs membres se recrutaient par connexité naturelle, et chacune tendait donc à rassembler des personnes issues du même milieu social et partageant les mêmes opinions politiques. Sanity, dont Sherylin avait appris l'existence sur le campus de son université à Chicago, comptait un nombre important d'étudiants et de diplômés en début de carrière. Il y avait aussi quelques journalistes, trois ou quatre sociologues, deux graphistes, autant de vétérinaires et de psychiatres et l'un ou l'autre musicien. Politiquement, l'association était un bel échantillon de la gauche américaine, puisque seule une moitié de ses membres espéraient figurer un jour dans le classement des cinq cents plus grandes fortunes mondiales. Et surtout, ils étaient un sur six à flirter avec l'athéisme.

Le président de Sanity était Joachim Terranova, un séduisant quinquagénaire portant une barbe poivre et sel bien taillée. Ancien directeur d'une école de Wichita, il se déplaçait dans un fauteuil roulant depuis le printemps 2025 à la suite d'une agression commise par des militants du Parti biblique, pour avoir refusé de supprimer les cours d'éducation sexuelle dans son établissement.

Les relations entre organisations distinctes étaient étroites dans certains cas – Spangled Banner et Mayflower II venaient de fusionner sous le nom de Liberty Spring –, presque inexistantes dans d'autres. The London Club of American Citizens in Exile, par exemple, réunissait des personnes fortunées pour qui le refus commun d'un régime obscurantiste n'impliquait pas une proximité sociale incontournable. Quant aux huit ou neuf membres de Black Path to Light, l'association sataniste, ils faisaient l'objet d'un tel ostracisme, et le rendaient si bien, que leur existence même était souvent mise en doute.

Quelques membres de Sanity avaient constitué une société de droit anglais pour acheter dans l'East End un bâtiment de brique rouge qu'ils louaient à l'association, une ancienne biscuiterie que les années, la guerre et la pluie

avaient rendue presque noire. Ils avaient travaillé dur pour rénover l'endroit, et même s'il restait beaucoup à faire, ils avaient fini par créer un espace accueillant, avec une grande salle au fond de laquelle ils avaient installé une scène de théâtre, plusieurs pièces plus petites servant de bibliothèques ou de bureaux, une cafétéria et deux dortoirs hébergeant à court terme celles et ceux qui n'avaient pas encore trouvé de logement. Sherylin y avait passé exactement onze nuits avant d'habiter dans l'appartement au-dessus de la boulangerie.

Il y avait aussi une chapelle. Là où il y a des Américains, il y a des églises. Le pasteur appartenait à l'association.

Les interviews, débats politiques et autres émissions télévisées auxquels participaient de hauts responsables du gouvernement biblique attiraient toujours une nombreuse assistance devant l'écran de la grande salle. Ils devaient être un peu plus de cent ce soir-là.

— Que dites-vous à tous ceux qui, en Europe ou ailleurs, pensent que le régime actuel et sa politique constituent un danger pour le monde ?

L'Apôtre Vance Rogers sourit.

— Vous savez ce que l'on dit : si l'on veut tuer son chien, il faut prétendre qu'il a la rage. J'ai tout de même de la peine à comprendre en quoi un système politique basé sur le message des Évangiles, qui n'est qu'amour et compassion, devrait constituer un danger pour qui que ce soit.

Marina Costaglia, brune étincelante dans la quarantaine, était une des journalistes vedettes de Mundo Channel, une chaîne argentine en langue anglaise ; spécialiste attirée de la politique américaine, elle résidait à Montgomery, d'où l'interview était retransmise.

— Qu'en est-il du statut de la Californie et de l'État de New York, qui ont refusé de faire partie de l'Union des États bibliques ? Doit-on craindre que Montgomery – j'ai failli dire Washington – ne décide d'y intervenir par la force ?

— C'est une hypothèse irréaliste, dit Rogers. Vous savez, je trouve absolument fantastique que des cinquante États américains, seuls deux aient choisi de rester à l'écart, de ne pas participer dès son début à la formidable mutation qui a commencé l'année dernière. Pourquoi le reprocher à leurs autorités, à leur population ? Dans quelques années, ils auront rejoint l'Union parce que le destin de notre pays est de marcher uni sur le chemin qui est le sien, le chemin de la Parole de Dieu.

La réponse de l'Apôtre s'acheva sous les quolibets des Californiens de l'équipe. Il y eut des doigts levés.

— C'est l'Union qui va nous rejoindre, trouduc !

— Ou bien on va vous envahir ! On vous foutra la pile jusqu'à New York !

— Un peu de silence, les gars, on aimerait écouter !

— ... l'activité militaire près de la frontière californienne a été plus intense au cours des derniers mois que par le passé...

— Le désert du Nevada est un terrain d'entraînement de nos forces armées,

cela n'est pas nouveau. Ce qui a changé, c'est un simple renforcement de la protection de la frontière dans le but d'éviter l'infiltration de notre territoire par des éléments hostiles qui profitent du statut de la République de Californie pour préparer des actions de toute nature, y compris des actes de terrorisme, contre l'Union et ses habitants.

— Apôtre Rogers, de très nombreux citoyens américains ont fui le territoire de l'Union depuis la révolution biblique et demandé l'asile politique en différents endroits du monde. Y a-t-il un message que vous voudriez leur adresser ?

— Je crois que vous avez une vue grossissante de certains faits, dit-il. Selon moi, il faut prendre ces actions individuelles pour ce qu'elles sont : des manifestations de « résistance » destinées avant tout à satisfaire l'ego de leurs auteurs.

Il y eut un bref concert d'applaudissements.

— *Right on, man !*

— Là encore, continuait Rogers, je pense qu'avant longtemps, la plupart de ces personnes reviendront dans leur pays – à commencer par celles que l'on a pu voir brûler leur passeport sur diverses chaînes européennes ou asiatiques. Mais attention, le nouveau leur coûtera trois cents dollars !

La journaliste rit comme une vraie pro.

— Parmi les Américains en question, reprit-elle, on entend parfois dire que les services de sécurité de l'Union tentent d'infiltrer leurs organisations, leurs clubs, leurs églises, dans le but de les surveiller, voire de les manipuler. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?

L'Apôtre haussa les épaules.

— J'en dis que les personnes dont vous parlez font preuve d'une sérieuse paranoïa.

Rires dans la salle. Sherylin bâilla et se leva. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Presque 23 heures. Avec un peu de chance, elle serait rentrée avant minuit.

Southall avait été depuis longtemps habité par une forte proportion d'Asiatiques, d'Indiens en particulier. Il y avait eu aussi, avant la guerre, pas mal de Pakistanais et Bangladeshis, donc musulmans. D'innombrables bâtiments du quartier avaient été détruits du fait de cette proximité. Les Anglais de souche n'avaient pas eu à se battre dans le coin : les adeptes de Vishnou avaient fait le travail, avec un zèle méritoire.

Au lendemain du conflit, la reconstruction avait démarré et, comme dans la plupart des quartiers populaires renaissant de leurs cendres, les bâtiments neufs, et donc chers, avaient accueilli des habitants d'une strate sociale supérieure. Heureusement, la boulangerie avait résisté aux combats comme à la spéculation. Les nouveaux résidents étaient souvent les enfants des occupants précédents ; toujours attachés à leurs origines et traditions, ils en avaient cependant égaré les manifestations les plus voyantes, oubliées dans l'ascenseur social. Le quartier n'évoquait plus le plateau d'un film tourné

quelque part entre Bangalore et Delhi. Toutefois, certaines plaques officielles étaient bilingues : en plus de l'anglais, les noms de rues et les interdictions de parking y figuraient dans un alphabet qu'elle aurait pu croire tiré d'un épisode de *Star Trek*. Les autres lui avaient dit que ça s'appelait du gurmukhi.

Elle n'en finissait pas de découvrir qu'il y avait un monde à l'extérieur de son pays, réalisant du même coup l'immensité de son ignorance. Elle avait toujours été mieux informée des résultats du championnat de base-ball des collègues que d'un séisme majeur au Brésil ou de la politique étrangère chinoise. Depuis l'exil, elle se gavait de connaissances en s'immergeant dans le village global. Merci qui ?

28 janvier 2029

C'était le mardi précédent qu'elle avait reçu la lettre lui enjoignant de passer à l'ambassade afin d'y établir clairement les conditions et le contexte de son séjour en Angleterre. En parlant avec des compatriotes exilés, elle avait appris que la quasi-totalité des Américains fraîchement immigrés recevait une communication identique. L'énorme travail de recensement et d'expédition se poursuivait dans le monde entier. Rien qu'à Londres, on disait qu'une centaine de nouveaux employés y avaient été affectés.

Elle avait pris le métro jusqu'à l'ambassade. Sur le trottoir, elle avait regardé le drapeau de l'Union flotter devant la façade avec ses quarante-huit pauvres étoiles. La constellation ridicule, ébréchée, qui brillait dans la nuit du Cénacle. Elle avait présenté sa convocation et une employée en tailleur bleu l'avait emmenée dans une pièce où elle avait dû remplir un questionnaire. Ensuite, elle l'avait conduite jusqu'à la salle d'attente où elle avait patienté sous le regard du président Beveridge. Deux autres personnes se trouvaient dans la salle : une femme âgée très mince, dont le maquillage semblait prêt à s'écailler comme la peinture d'un vieux bungalow, et un sexagénaire massif aux cheveux noirs et gominés qui lisait une bible en formant les mots sur ses lèvres. Ils avaient échangé un semblant de salut quand elle était entrée, puis aucune autre parole n'avait été prononcée. L'aïeule avait été appelée juste après son arrivée, et l'homme une vingtaine de minutes plus tard.

Elle regarda sa montre. Les sales cons ! Plus de trois quarts d'heure qu'elle poireautait dans cette salle de merde. Elle se demanda si elle était filmée en douce. Il aurait été facile de le savoir : elle n'avait qu'à sortir un stylo de son sac, aller décrocher la photo de l'enflure, la retirer du cadre, passer quelques-unes de ses dents en noir et lui dessiner un beau gland sur le nez avant de le remettre sur le mur. C'était tentant.

Seulement, il y avait toutes les chances pour qu'un des marines qu'elle avait vus dans les couloirs, des immenses gamins sanglés dans leurs uniformes blanc et bleu, pousse la porte et lui torde le bras dans le dos avant qu'elle ait fini d'œuvrer.

Ce ne fut qu'à cet instant, en imaginant cette violence qui lui serait

infligée, qu'elle réalisa où elle se trouvait. L'ambassade de l'Union. Le camp retranché des fous de Jésus, l'avant-poste barbare d'où elle pouvait disparaître sans témoin, incinérée dans une chaudière ou transférée par courrier diplomatique vers une base militaire d'où un avion décollerait pour la larguer dans l'Atlantique.

C'était stupide. Depuis la révolution biblique, jamais un exilé ne s'était évaporé dans une ambassade américaine.

Ou alors, elle n'en savait rien. Mais tout de même, aussi détestable que fût le régime de Montgomery, on ne pouvait le mettre au niveau du nazisme ou des talibans. Quoique... Certains opposants étaient morts à l'étranger dans des circonstances plus que suspectes. Et puis, il fallait bien admettre que les bibleux n'avaient pas hérité, avec la machine américaine, d'une tradition d'exigence morale concernant la défense des intérêts nationaux. La doctrine de la canonnière n'avait jamais été abandonnée.

Elle décida de foutre le camp. Pas parce qu'elle avait peur : elle allait quitter cet endroit par pur défi, sortir en citoyenne libre et passer la tête haute sous le drapeau mutilé. La rébellion, pas les foies. C'était plus présentable.

Elle tendait la main vers la poignée de la porte quand celle-ci s'ouvrit devant elle.

— Miss Leighton, grinça l'employée en tailleur bleu, vous alliez quelque part ?...

— Je... Il y a bientôt une heure que je suis ici, alors je me demandais...

— Nos services ont beaucoup de travail. Le conseiller Nesbitt va vous recevoir. Suivez-moi.

Le bureau du conseiller se trouvait cinq portes plus loin dans le corridor. « Je les emmerde », pensa Sherylin en y pénétrant.

Franck Nesbitt était un quinquagénaire ventru aux yeux cernés, vêtu d'un costume beige, d'une chemise blanche et d'une cravate à rayures vertes et bleues. Il salua Sherylin sans chaleur et lui désigna un des fauteuils qui faisaient face à son pupitre. Quand tous deux furent assis, il l'observa quelques instants, avec pas mal de lassitude et sans doute un restant de libido. Puis il souleva un des dossiers posés devant lui.

— Miss Leighton, commença-t-il d'une voix de tête, vous avez indiqué dans votre questionnaire que vous aviez quitté le territoire de l'Union des États bibliques américains parce que vous ne vouliez pas, je vous cite, « vivre sous le régime totalitaire de religieux fanatiques ». Est-ce que vous confirmez cette déclaration ?

— Bien sûr, que je la confirme, dit-elle avec plaisir et force, en pensant à tous ses compatriotes qui en faisaient autant dans d'autres villes, face à d'autres fonctionnaires fatigués.

— C'est regrettable, d'autant plus que selon votre dossier, vous avez reçu une éducation civique et religieuse tout à fait convenable. Je crois que votre frère Peter est d'ailleurs un militant actif de la cause biblique américaine...

— Mon frère ? Oh oui, ce sale con fait partie des Anges gardiens de la révolution. Il tape sur des gens en criant « Alléluia ! » C'est aussi pour ça que je suis partie.

Elle attendait le moment où il parlerait de Jennifer. Chez Sanity, ils savaient où elle se trouvait. Rien ne pouvait lui arriver.

— Êtes-vous athée, Miss Leighton ?

— Non. Notre gouvernement devra encore faire un petit effort.

Il soupira.

— Vous devez être consciente que votre attitude peut vous valoir un certain nombre d'ennuis...

Elle rit.

— Le véritable ennui, c'est ce gros con de Beveridge et son régime !

— Miss Leighton, vous parlez du président de l'Union...

— Votre Union de bigots, je n'en ai rien à foutre ! Quand le peuple américain aura viré cette équipe de cinglés, je reviendrai vivre dans mon pays. En attendant, ce sera une semaine par année, pendant les vacances.

Ça lui était venu comme ça, par surprise. Elle n'avait jamais considéré l'éventualité de retourner dans l'Union maintenant qu'elle était arrivée à la fuir.

Le diplomate fit la moue. Il laissa tomber le dossier sur son sous-main de cuir rouge et, croisant les bras, il s'appuya contre le dossier de son fauteuil.

— Compte tenu de cette attitude, dit-il, je ne suis pas certain que vous rentrez pour vos vacances.

— Pourquoi ? Vous allez me séquestrer ici ?

Il haussa les épaules.

— Soyons sérieux, dit-il. Nous ne séquestrons pas nos citoyens. Tout simplement, pour des raisons de sécurité dictées par les circonstances, notre gouvernement envisage de soumettre à une exigence de visa les compatriotes à l'étranger qui se sont signalés par des actions ou prises de positions hostiles. Et les autorités ne les délivreront pas à la légère.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries, s'exclama-t-elle, il me faudrait un visa pour rentrer dans mon propre pays ?!

— J'avais cru comprendre, répondit-il avec un sourire ravi, que vous ne considériez pas l'Union des États bibliques américains comme votre pays, ni ses dirigeants comme les vôtres. Ne vous étonnez pas si l'on vous demande un peu de cohérence...

Elle se sentit pâlir.

— De la cohérence ? Vous plaisantez ? Je suis une citoyenne américaine, tout comme vous, et mes positions politiques n'y changent rien !

Il avait hoché la tête de droite à gauche, plusieurs fois, en grimaçant comme un examinateur insatisfait d'une réponse approximative, sinon totalement fausse.

— Oui, bien sûr, vous êtes américaine... pour le moment.

— Pour le moment ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh bien, tout simplement qu'il n'est pas impossible que des gens qui rejettent aussi clairement que vous les idéaux de la révolution biblique soient un jour privés de leur nationalité. Attention, je ne dis pas que ce sera le cas ! À ma connaissance, aucune décision n'a été prise à ce sujet. Que Dieu inspire nos dirigeants, miss Leighton. Mais Il pourrait leur dicter plus de rigueur que de compassion.

Elle se leva et sortit du bureau. Elle voulut faire claquer la lourde porte, rageusement, de quoi secouer toute l'ambassade. Mais il y avait une sorte de tampon de caoutchouc à l'intérieur du cadre, et son geste ne produisit qu'un petit soupir inoffensif.

5 février 2030

Ils avaient la trentaine. Huit ou dix hommes et femmes qui devaient sortir du boulot. Consciencieusement habillés comme des financiers de la City : sous leurs manteaux, les types portaient des pantalons à gros carreaux rouges, verts et bleus qui contrastaient avec leurs stricts vestons foncés. Sherylin détestait, mais les cravates de métal tricoté – aluminium et tungstène étaient très tendance – nouées sur leurs chemises blanches lui plaisaient beaucoup. Les femmes arboraient ces tailleurs mimétiques dont couleurs et motifs s'adaptaient à l'humeur de celles qui les portaient ou aux fluctuations des valeurs boursières, au choix.

Un jour, elle ferait peut-être partie de leur monde, gagnerait le même fric, enfilerait les mêmes uniformes. On n'avait rien sans concessions.

La porte franchie, ils n'allèrent même pas jusqu'au bar. Au milieu du pub, ayant cherché quelques instants du regard une table libre, ou quelques tabourets où se réunir, ils grimacèrent, échangèrent quelques mots et repartirent avec un air dégoûté. À travers le brouhaha de la musique et des conversations, Sherylin entendit quelques-unes de leurs phrases.

— Merde, c'est bourré de ces cons !...

— Ici aussi ? Putain, ils ne pourraient pas être à l'église ?

— Tu rigoles, ils en ont trop eu à la maison ; allez, on s'arrache !

La dernière chose qu'elle saisit, avant qu'ils ressortent, fut :

— Quelqu'un connaît un pub interdit à ces bœufs ?

Elle finit son verre de bière.

— Des Brits que la nouvelle immigration dérange ?

C'était Everett, le dos appuyé au bar ; dans des cas comme le sien, les tabourets anglais étaient largement débordés.

— Ouais. Il a fallu que je vienne dans ce pays pour réaliser à quel point le monde nous aime. Si c'est comme ça ici, je n'ose pas penser à ce que ça doit être dans les régions où nous avons foutu la merde...

— C'est ce que je me dis de temps en temps, dit-il.

Mais toi, au moins, tu as un look de nature à faciliter ton intégration. Imagine ce que c'est pour des types comme moi !

Everett, un ingénieur venu de Talahassee, qui avait trouvé un job sous-

payé dans une petite entreprise londonienne, semblait incarner l'obésité américaine à lui tout seul : cent soixante-trois kilos pour un mètre quatre-vingt-deux – elle s'était mise au système métrique avec un bel enthousiasme –, avec ce que cela supposait de replis et double menton. C'était aussi la personne la plus aimable et bienveillante qu'elle eût rencontrée depuis des années. Il ne dissimulait pas, à l'égard de Sherylin, des sentiments ardents dont il avait très vite compris qu'ils resteraient à sens unique ; il affichait, en sa compagnie, une sorte de spleen amusé, affirmant exorciser ainsi la souffrance de cet amour sans espoir. Elle préférait penser que ce détachement, cette douce ironie au sujet de la situation et finalement de lui-même, étaient des baumes aussi puissants qu'il voulait le dire.

La proportion d'obèses parmi les exilés qu'elle connaissait était largement inférieure à celle de la population américaine en général. D'après son estimation personnelle, les individus conformes au standard ne représentaient pas plus de cinquante pour cent des cas, ce qui la renforçait dans sa certitude au sujet d'une corrélation entre la surcharge pondérale et l'adhésion aux thèses et choix du régime théocratique.

— Ne va pas t'imaginer qu'être mince te mette à l'abri, dit-elle. À l'uni, ils racontent que la guerre civile plus le débarquement des Américains, c'est trop pour un seul pays. Et la semaine passée, un des assistants m'a dit qu'il avait l'impression de revivre les années précédant le conflit avec les musulmans ! Il paraît que c'est de l'humour anglais...

— C'en est, dit Everett, je peux le confirmer. Comme quand ils demandent si nous avons l'électricité à Montgomery.

— N'empêche que c'est dégueulasse ! Ils nous traitent comme des bigots tarés alors que nous avons refusé ce système débile, en abandonnant notre confort et notre sécurité !

— Oui. Je suppose que c'est souvent comme ça quand les gens fuient de chez eux pour de bonnes raisons. Mais ça va se tasser, tu sais. Nous sommes aussi différents d'eux que si nous étions des Martiens, mais il y a encore plus de choses qui nous unissent... À part ça, j'ai un pote qui va venir, un gars de Boston, Marc Wallace, tu le connais ?

— Wallace ? Non, ça ne me dit rien.

— Il est arrivé il y a cinq ou six semaines. Je crois qu'il est chez Freewind.

— Freewind ? Les allumés qui voudraient former des brigades d'exilés pour reprendre militairement l'Amérique ?

— Ça, c'est leur folklore, dit Everett ; ils savent que ce n'est pas demain qu'ils traverseront l'Atlantique sur des thoniers recyclés pour botter le cul de Beveridge. Le gars dont je te parle finit des études de dentiste. La moitié des étudiantes en stomatologie lui ont déjà proposé de répéter leurs cours avec lui. Ça me tue de le dire, mais je vous verrais bien ensemble...

Elle éclata de rire.

— Arrête tes conneries, tu cherches à me le vendre, ou quoi ? !

— Pas du tout, c'est moi que j'aimerais te vendre, mais je ne suis pas dans

la gamme de produits recherchée par les consommateurs du segment Sherylin Leighton, c'est bien comme ça qu'on dit en marketing ?

— À peu près, reconnut-elle. Mais en tout cas, si j'apprends que tu as parié sur ses chances de me sauter ou un truc de ce genre, je te jure que tu le regretteras...

— Et moi, je te jure que je ne lui ai même pas parlé de toi. Je ne veux pas être complice d'une histoire entre vous, ça me foutrait les boules. Tiens, du coup, j'espère qu'il ne viendra pas ; avec un peu de chance, il est en train de se faire une Anglaise.

— Tant mieux pour lui. Et pour elle.

— Tout juste, approuva-t-il. On s'en reprend une ?

Ils oublièrent l'arrogance londonienne en parlant de la maison. La sœur d'Everett, Betty, habitait Pasadena depuis six mois ; comme beaucoup d'habitants de la Californie, elle vivait dans la crainte d'une invasion de la république par les troupes de l'Union. Avec son fiancé, un vendeur de moquettes de Little Rock, elle envisageait de créer une entreprise spécialisée dans le matériel de survie en cas de catastrophe, mais la concurrence était vive dans le secteur.

— Tu as de la veine d'avoir une frangine normale. Mon con de frère trouve que Beveridge et ses gangsters manquent de couilles. Aux dernières nouvelles, il faisait signer des pétitions exigeant l'invasion immédiate. Ça vaut aussi pour New York, bien sûr !

— Qu'il continue, s'exclama Everett, c'est bon pour les affaires de ma sœur, ce genre d'initiative ! Ah, tiens, voilà Marc !

Sherylin pivota sur son tabouret. Il arrivait, souriant, passant entre les buveurs et leurs tables hautes. Pas mal, pour un blond – elle avait toujours été attirée par les mecs aux allures latines. Pas mal du tout.

— Sherylin, dit Everett quand il eut serré la main du jeune homme, je te présente Marc Wallace. Je ne sais plus si je t'ai parlé de lui.

21 octobre 2023

— J'espère que Martin va gagner, dit Jennifer. Il est tellement beau !

— Je préfère Brandon, répondit-elle.

Elles regardaient l'émission ensemble chaque fois qu'elles en avaient l'occasion, comme ce soir : les Connors dînaient au restaurant et Chris, le frère de Jennifer et son aîné de deux ans, passait le week-end avec l'équipe d'athlétisme de son collège. C'était ensemble aussi qu'elles parlaient de garçons, de fringues et de la lutte permanente qui les opposait à leurs parents au sujet des droits de sortie et des heures de rentrée.

— Ça ne m'étonne pas, dit Jennifer, toi, tu aimes les bruns. Il est bien aussi, mais tu as vu le sourire de Martin ? Il est total super !

— C'est vrai, mais je ne crois pas qu'il va gagner, ni Brandon non plus. J'ai l'impression qu'ils vont choisir cette cruche de Marjorie.

— Oh non, pas elle ! s'exclama Jennifer. On dirait une autruche !

— Ouais, mais tu verras, ils sont capables de la faire gagner ! Faut dire qu'elle a une belle voix...

— C'est vrai, mais elle est nulle quand même ! Chanter « Bumpy Paradise », c'est à chier ! Et tu as vu sa robe ? ! Non, je ne peux imaginer que ce soit elle qui soit nommée *American Angel* !

— D'un autre côté, dit Sherylin, ils ont tous l'air d'aller à une promotion de fin d'année...

— Ouais, c'est vrai. On dirait un peu des premiers de la classe puceaux.

Vierges, elles l'étaient aussi. Sherylin avait d'autres amies, mais Jennifer était sa Meilleure Amie. C'était tout à fait autre chose. Avec sa Meilleure Amie, on pouvait parler de sa petite membrane. Elles avaient un avis commun sur le sujet : pas question de signer un de ces engagements débiles à rester pure jusqu'au mariage qui circulaient dans les classes, mais pas de hâte non plus à franchir le pas. Ça pouvait très bien attendre le prochain semestre.

— C'est comme ça depuis le début de la saison. J'aimerais bien les voir dans la vie de tous les jours, je te parie qu'ils sont moins cleans !

Des huit candidats en lice, six, à la question « Quelle est la première chose à laquelle vous pensez en vous réveillant le matin ? », avaient répondu : « Je pense à Jésus. »

Le père de Sherylin lui avait dit que, bien des années plus tôt, une émission similaire avait eu un immense succès. Elle s'appelait *American Idol*. Quand les producteurs avaient décidé de relancer le concept, ils avaient considéré que le titre original avait des relents païens, et l'idole avait fait place à l'ange, irréprochable dans une perspective chrétienne.

— Moi, je te dis que Marjorie-la-Cloche va gagner. D'ailleurs, c'est ce que j'ai rêvé il y a deux nuits !

— C'est sérieux, pouffa Jennifer, tu as rêvé ça ?

— Je te jure ! Le décor était différent, et les autres candidats ne ressemblaient pas à ceux-ci, mais elle, c'était la vraie, avec son air nunuche et ses robes ringardes !

— Dis donc, j'espère que te ne vois pas l'avenir dans tes rêves ! Cette pauvre tache *American Angel*, ça me ferait mal aux seins !

Ce disant, Jennifer souleva un instant le col de son sweat-shirt, histoire de vérifier si sa poitrine avait gagné en volume depuis l'émission de la semaine précédente. Question nibards, on lui aurait donné deux ou trois ans de plus. En comparaison, Sherylin faisait un peu garçonne, ce qui la frustrait évidemment. Elle se consolait en se disant que sa morphologie était plus prometteuse à long terme : elle pouvait espérer une silhouette de top model quand sa croissance serait achevée. À l'évidence, Jennifer n'aurait pas ce privilège ; rien à voir avec les vaches qui garnissaient les bancs de l'école ou les baleines qui leur servaient de mères, mais pour la sveltesse assassine, c'était mal parti.

— Tu le crois, toi, demanda Sherylin, qu'on peut rêver des choses qui vont arriver ?

Jennifer haussa les épaules.

— Je n'en sais rien... Ça m'étonnerait, parce que j'ai dû rêver dix fois que Brad Curren m'invitait au bal de fin d'année et qu'il a fini avec Geena Cortesi.

Jennifer ignorait que Sherylin avait décliné l'invitation de Brad, par loyauté – elle savait qu'elle en pinçait pour lui –, et surtout parce qu'elle préférait Tommy Smithers.

— J'espère que tu as raison, dit Sherylin, parce qu'il y a quelques mois, j'ai rêvé qu'on me tuait dans une salle de bains.

— Ouais, des fois, on fait des cauchemars dégueulasses.

— Je sais, mais là, c'était autre chose.

— Comment ça ?

— C'était plus réel, comme un film, sauf que j'étais dedans. J'étais dans une salle de bains moderne, toute blanche. Je me voyais dans le miroir ; je venais de prendre une douche, et un homme est entré, je ne savais pas pourquoi. Tout à coup, j'ai vu qu'il tenait un couteau et là, il me l'a planté dans le cœur

— Et tu t'es réveillée ?

— Non, pas tout de suite. D'abord, tout a commencé à devenir noir, comme si les lumières s'éteignaient, mais c'était moi qui mourais. Juste avant, j'ai vu qu'il y avait une femme près de la porte, une femme brune qui me regardait. Ensuite, je tombais, et c'est là que je me suis réveillée ; j'avais encore l'impression de tomber, dans mon lit... J'ai revu tout ça pendant au moins deux heures avant de me rendormir.

— Ça craint, ce genre de trucs, dit Jennifer. Regarde Oliver, il est nul, avec cette coiffure !

Une heure plus tard, le même Oliver fut qualifié pour le tour suivant, contrairement à Martin et Brandon. Elles se consolèrent avec l'élimination de Marjorie, et conclurent que les rêves prémonitoires, c'était de la foutaise.

12 juin 2027

Ils s'embrassaient dans la voiture, leurs langues jouaient comme des chatons.

Il y eut un bruit fort et sec, un claquement contre la vitre, du côté passager, celui de Sherylin.

Ils sursautèrent, leurs dents s'entrechoquèrent, la main de Jorge tressaillit sur son sein, sous le bonnet du soutien-gorge.

Elle gémit, parce que sous l'effet de la surprise, il lui avait mordu la langue – mais c'étaient peut-être ses propres dents.

— C'est quoi, ces conneries ? s'exclama Jorge.

Avant qu'elle puisse répondre, la portière s'ouvrit, des doigts se refermèrent sur son blouson, à la hauteur de l'épaule, on la tira hors du siège, la paume de Jorge sortit de son tee-shirt.

— Peter, qu'est-ce que tu fous, espère de taré, glapit-elle, luttant pour

conserver son équilibre à côté de la voiture.

— Ferme ta gueule, petite conne !

Elle se dégagea de sa prise, d'un geste furieux du bras.

— Toi, tu me traites de conne ? cracha-t-elle. Le débile de la famille, je crois que c'est toi, pauvre nul !

Jorge faisait le tour de la voiture, furieux mais assez lucide pour être prudent. Peter n'était pas venu seul. Il y avait deux autres types qu'elle ne connaissait pas, un grand barbu dans une veste kaki, style surplus de la garde nationale, une casquette bleue enfoncée jusqu'aux sourcils ; ses mains épaisses étaient fermées, près de ses épaules, sur une double chaîne passée derrière son cou. L'autre gars était plus mince, plus petit aussi, avec un visage anguleux, des oreilles trop grandes pour lui ; il portait un blouson brun à manches claires, comme certains collègues en distribuaient encore à leurs sportifs.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce type ? demanda Peter, tandis que Jorge venait se placer près de Sherylin.

— Je crois bien que je lui roulais un patin ; et je ne te dis pas la suite. Parce qu'on va aller ailleurs, dans un endroit où tu ne seras pas, et on fera des trucs que tu devrais essayer, à ton âge.

Peter soupira.

— Sherylin, tu ne te rends pas compte, c'est ton salut...

— Arrête tes conneries, coupa-t-elle.

Se tournant vers Jorge, elle dit :

— Allez, on se tire !

— Tu ne repars pas avec ce type, cria Peter. Je te ramène à la maison ! Et toi, mec, tu te barres vite fait ou on t'envoie à l'hôpital !

Les deux autres se rapprochèrent. Le grand barbu tenait toujours sa chaîne aux deux extrémités.

Le frère et la sœur se toisèrent en silence.

— Je te conseille de bien réfléchir, dit-elle, ou je te jure que tu vas te retrouver dans une sacrée merde...

Il rit.

— Ah oui, vraiment ? Parce que nos parents vont me punir ? Parce qu'on va m'envoyer en prison, peut-être ? Si tu savais ce que les premiers chrétiens ont enduré...

— Les premiers chrétiens, je m'en fous ! Jorge, monte là, je vais conduire.

Jorge hésita un instant, puis s'assit sur la place du passager avant. Elle referma la portière sur lui, d'une poussée rageuse. Peter tenta de lui saisir le bras, elle le frappa du pied entre les jambes.

— Sale pute ! glapit-il, recroquevillé sur ses bourses meurtries.

— Ils ont enduré ça, les premiers chrétiens ? demanda-t-elle.

Les deux autres restèrent interdits tandis que Peter gémissait, plié en deux, et qu'elle faisait le tour de la voiture. À peine derrière le volant, Sherylin bloqua les portières et démarra. À cet instant, elle vit dans le rétroviseur le

geste de Peter arrachant la chaîne des mains du grand barbu.

Le craquement fut énorme.

— Putain, il est barge ! s'exclama Jorge. La bagnole de mon père ! Il faut appeler les flics !

— Mes parents payeront la réparation, dit-elle.

Un instant plus tard, elle ajouta :

— Et j'espère qu'ils appelleront aussi les flics.

Question romantisme, la soirée finit là. Ils allèrent droit chez les Leighton, où ses parents purent constater les dommages que la chaîne d'acier avait causés au pilier arrière droit du véhicule. Bien entendu, ils n'appelèrent pas les flics. Ils promirent même aux parents de Jorge de payer les dégâts afin qu'ils renoncent à porter plainte. Elle ne s'était pourtant pas privée de les accuser de démission.

Jorge parti, elle monta dans sa chambre et resta longtemps sur son lit, le menton sur les genoux et les bras autour des jambes, à maudire le ciel de lui avoir infligé ce frère imbécile. Ça semblait encore plus injuste quand elle pensait à la chance de Jennifer : Chris était le frère idéal, intelligent et mesuré, présent quand il le fallait, sachant s'abstraire lorsqu'il valait mieux. Il se destinait à des études en histoire et relations internationales et sa famille fondait de grands espoirs sur lui.

Elle soupira. À chacun son bagage. Être un canon flanqué d'un frère de merde, à tout prendre, c'était mieux que le contraire.

20 mars 2030

Ils passaient de plus en plus de temps à discuter de qui, au sein de Sanity ou parmi les autres Américains dans la ville, était ou n'était pas un agent infiltré par les services de l'Union pour espionner, manipuler ou tuer.

— Pour Jareth, j'en suis presque sûr, dit Jebb Froste. Il va prier à l'église baptiste de Camden ; tout le monde sait que c'est l'ambassade qui paie le salaire des pasteurs, là-bas !

— Ça ne veut pas dire qu'il roule pour l'Union, objecta Sherylin. Quand je discute avec lui, il me donne vraiment l'impression de détester le régime encore plus que moi.

— C'est bien ce qu'ils sont censés faire ! S'ils veulent s'infiltrer, ils ont intérêt à en rajouter un peu.

— Alors Marc doit en être un, s'exclama Lorie Langle : il y a deux jours, il nous disait qu'il faudrait foutre le feu à l'ambassade ! C'est pas une façon d'en rajouter, ça ?

— Je veux un avocat, dit Marc.

— Pas d'avocat pour les traîtres, dit Jebb. Pas de procès. On n'a qu'à te tuer et laisser ton cadavre devant le centre culturel américain.

— Je suis d'accord, dit Alex Nikolao, le clarinettiste hawaïen. Et si l'appartement est trop cher pour Sherylin toute seule, on pourra partager le loyer...

— Je pense que le doute profite à l'accusé, dit-elle.

— Ça me rassure, dit Marc. Moi, c'est surtout de MacIndrasson que je me méfierais. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais ce type a un don pour se mêler à toutes les conversations sans jamais avoir l'air d'être là.

— Mouais, peut-être, admit Alex. Mais est-ce que vous vous êtes déjà posé des questions au sujet de Patrick Timmins ?

— Connais pas, dit Sherylin.

— Le gars de l'Indiana, celui qui veut devenir océanographe ? demanda Jebb.

— Ouais. Il est arrivé à Londres quatre jours avant la mort de Charlie. Ça fait réfléchir, quand même...

— Je crois qu'on dérape, protesta Sherylin. Charlie s'est fait poignarder par un crétin de Manchester un soir de match de football. J'ai du mal à y voir la main de Beveridge.

— Vu comme ça, peut-être bien, dit Alex, mais si on grattait un peu...

— Je crois que je vais gratter une autre fois, dit Lorie qui venait de regarder sa montre. Il est presque une heure et quart.

Comme souvent, cela donna le signal général du départ. Ils déclinèrent l'offre des autres de les aider à ranger et liquidèrent ça en cinq minutes.

Ils avaient l'appartement depuis six semaines. Le onzième qu'ils avaient visité, et l'un des moins minables. Mur après mur, ils viraient la tapisserie jaunie, posaient une peinture pastel ou plus vive, choisissant ensemble les meilleures combinaisons de couleurs. Elle avait consenti à entamer son capital pour acheter une nouvelle cuisinière et refaire la douche lépreuse. Le soir de la pendaison de crémaillère, Everett, fidèle à son masochisme doux-amer, avait apporté deux oreillers choisis dans une boutique de Camden.

La tête sur l'un d'eux, elle se demanda si elle s'endormirait avant que Marc arrive de la salle de bains. Leurs interminables discussions d'exilés, le poids des études et les autres soucis quotidiens, tout ça formait un ensemble assez épuisant. Sans compter les heures de baise. Plusieurs fois, dernièrement, elle avait passé un cours à lutter contre l'assoupissement tandis que les courbes de PNB dansaient devant ses yeux.

Elle réalisa qu'elle avait oublié d'appeler la maison, comme la veille. Et il y avait ces exercices d'économétrie qu'elle devait absolument finir pour mercredi.

À cet instant même, pensa-t-elle, dans cette ville, un de ses compatriotes expliquait peut-être pourquoi il la soupçonnait d'être une moucharde.

3 avril 2030

La grande salle de Sanity Calling était pleine. Rien de surprenant compte tenu de l'unique objet de l'ordre du jour de l'assemblée.

Car Dieu, puisqu'Il était derrière tout ça, avait décidé de sévir, l'avait transmis à qui de droit, et ses serviteurs avaient fidèlement respecté sa volonté.

— Je crois que nous pouvons commencer, dit le président Terranova, assis dans son fauteuil roulant derrière une grande table, entre les autres membres du comité de l'association. Durant les derniers jours, nous avons presque tous reçu, comme d'ailleurs la plupart des exilés américains de par le monde, une lettre de l'ambassade nous informant que nous serions déchus de notre nationalité faute de signer dans les quarante jours une déclaration de fidélité à l'Union et son gouvernement. Les choses ont au moins l'avantage d'être claires.

Les débats le furent beaucoup moins.

Il était impossible de savoir si l'ultimatum n'était qu'une manœuvre psychologique ou si ses auteurs entendaient mettre leur menace à exécution. Entre les cinq cent douze personnes présentes, les avis étaient partagés.

À l'unanimité, Sanity Calling adopta une déclaration rejetant l'ultimatum de l'Union. Un effet d'annonce qui n'engageait à rien – et ne préjugait pas, en particulier, des décisions individuelles des membres.

— Cela nous amène à la seconde question dont nous devons débattre, dit Terranova : devons-nous exclure ceux de nos membres qui accepteraient de signer ce document ?

Évidemment, proclamèrent de nombreux participants. Ceux qui font allégeance à Beveridge et son clergé n'ont pas leur place dans une association qui s'oppose à son régime.

Certains objectèrent que ce n'était pas aussi simple. La nationalité américaine était une richesse qui méritait certaines compromissions.

— On peut signer ce torchon et rester un opposant, déclara un quadragénaire aux cheveux roux coupés en brosse, que Sherylin ne connaissait que de vue. Ce n'est qu'un chiffon de papier !

Comme beaucoup d'autres, elle s'insurgea.

— C'est exactement ce qu'ils espèrent qu'on va penser, s'exclama-t-elle. Chaque signature de leur papier de merde servira à démontrer que la dissidence est une illusion. S'ils en brandissent des millions, ce sera un coup terrible pour l'opposition intérieure.

— Et si tu n'es plus américaine, est-ce que tu seras encore dans l'opposition ?

— Je suis américaine depuis le jour de ma naissance et ce ne sont pas ces cons qui décideront du contraire !

— Légatement, ils le peuvent, objecta le rouquin. Il suffit que Beveridge fasse passer un décret au Cénacle !

— Alors ce sera ça, le chiffon de papier, contra Greg Bolt, un étudiant en architecture. Je serai aussi américain qu'avant, et nous le serons tous !

Après quatre heures de débats souvent confus, il fut décidé que tous les signataires de la déclaration de l'Union seraient immédiatement exclus de Sanity.

À l'issue de la réunion, dix-sept membres présentèrent leur démission.

5 mai 2030

— D'après Terranova, Sanity résiste bien, dit-elle. Soixante démissions à deux jours de l'échéance, c'est vrai qu'on aurait pu craindre pire.

— Je le trouve optimiste, dit Marc. D'autant plus que ça risque de s'accélérer dans les dernières heures. Ce qui me rend dingue, c'est que chez nous, c'est pareil. Tu te rends compte, Freewind, le noyau des résistants sans compromis, a reçu treize démissions ! Tous des rats !

— Tu es un peu dur, soupira-t-elle en se serrant un peu plus contre lui. Avec toute cette propagande, cette intoxication permanente...

Divers représentants de l'Union, interrogés au fil des jours, avaient confirmé sobrement que celle-ci maintenait son cap. Tous les intéressés qui refuseraient de signer la déclaration officielle dans le délai imparti deviendraient des ex-Américains à la minute fatidique.

— Et alors ? Quand on se bat contre le fascisme, on peut supporter ce genre de connerie ! Il y a des résistants qui s'organisent dans le pays, et ailleurs, des gars et des filles de notre âge qui sont prêts à risquer leur peau, et des lopettes se foutent à genoux devant le Cénacle parce qu'ils ont peur que les gratte-papier du régime rayent leur nom d'une putain de liste !

— Je sais... Mais d'un autre côté, c'est tellement... profond.

— Oui. Ça peut faire très mal, bien sûr. À moi comme aux autres. Mais on doit surmonter ça ; ou alors, autant devenir tout de suite membre du Parti biblique et faire carrière en espérant finir Apôtre !

Elle rit en le caressant.

— Je t'imagine au Cénacle... Tu ferais de grands discours en parlant de la volonté divine et du taux de chômage.

— Ouais. Et après, tu viendrais chez moi pour avoir ma bénédiction.

Elle se mit sur un coude, posa le revers de sa main sur le visage de Marc. Il eut une grimace, un frisson.

— Oups, excuse-moi ! Ça te fait encore mal ?

— Mouais... Cet enfoiré fait trente livres de plus que moi, ça donne du punch, même quand c'est de la graisse.

— Mais tu as gagné quand même.

— Disons qu'il a bien saigné, admit-il d'un ton satisfait.

Ils s'étaient battus trois jours plus tôt, devant un pub. Samuel Thornton, un membre d'American Heart, avait déclaré qu'il signerait le document de capitulation. La menace était trop lourde pour lui. Marc l'avait traité de tous les noms et la bagarre avait commencé.

— Si les autres ne m'avaient pas arrêté, je l'aurais démoli. Et maintenant, ils me font comprendre que je suis une sombre brute !

— Mets-toi à leur place. C'est une situation pénible. Et au moins, ce type avait été honnête en déclarant ses intentions.

— C'est vrai, reconnut-il. Il y a sûrement plein de fils de pute qui signeront et n'en diront rien. Au fait, quelle heure est-il ?

Elle se retourna sur le dos, regarda sa montre sur la table de chevet.

— Deux heures moins cinq.

Marc se redressa et prit la télécommande de son côté.

— On va jeter un coup d'œil. Il y aura sûrement un de ces pourris à l'antenne.

Depuis l'ultimatum, le spectacle des chaînes américaines était devenu quotidien. Tout cela dans l'espoir inavoué de voir un Apôtre, et peut-être même Beveridge, annoncer que dans l'esprit de miséricorde prôné par les Évangiles, la menace du retrait de la citoyenneté américaine était annulée, ou du moins suspendue.

Marc composa « UABS Citizenship » sur la télécommande et un texte sur l'écran les informa que Christian Sky allait diffuser une interview de l'Apôtre John Fuller.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'écouter ce fils de pute, dit Sherylin.

Fuller était le haut dirigeant de l'Union qu'elle détestait le plus, et nombre d'émigrés partageaient cette opinion. On disait que cette aversion ne se limitait pas aux ennemis du régime. Fuller était l'âme damnée de Beveridge, chef de la CROSS, l'entité faîtière des services de sécurité de l'UABS. Certains voyaient en lui la boussole du Président.

— Il faut toujours écouter l'ennemi, baby. Il faut le connaître pour le détruire.

Elle sourit en douce. Quand il n'était pas en train d'étudier, de prôner la résistance ou de la baiser, Marc lisait des ouvrages de stratégie, des biographies de combattants, des témoignages de guérilleros. C'était presque drôle, sauf qu'elle craignait sans le lui dire qu'un de ses jours, il se fasse tuer en attaquant l'ambassade ou le centre culturel américain. Parce qu'elle l'avait un peu dans la peau.

Après un peu de zapping, ils se branchèrent sur ITV 8. Il restait seize minutes avant l'interview du salopard, qu'ils passèrent à regarder un reportage sur le mouvement Christus Dominator. Des extrémistes chrétiens d'obédience catholique, pratiquement inconnus dans l'Union, bien organisés, dont certains s'étaient illustrés dans les guerres civiles européennes contre les musulmans intégristes.

— Tu as déjà entendu parler de ces cons ? demanda-t-elle.

— Une ou deux fois. Des vrais dingues, mais bien structurés. Inconnus en Angleterre, mais il paraît qu'ils sont très actifs dans certains pays catholiques. Italie, Portugal, Pologne, France. Ils ont infiltré l'administration et certains groupements économiques.

— Oh non, merde, ne me dis pas que les Européens vont aussi s'offrir une révolution chrétienne ! Je ne veux pas m'exiler sur la Lune !

— Je crois qu'il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Le terrain n'est pas le même. Ici, ils ne se pissent pas dessus quand ils voient une bible. Et en plus, les islamistes les ont vaccinés contre la théocratie.

— Allah est grand, murmura-t-elle.

— Ces gens doivent comprendre, déclara John Fuller, qu'on ne peut être à

la fois adversaire et citoyen de notre pays, parce que la nationalité américaine est moins une réalité administrative que le partage de nos valeurs fondatrices.

— Ta gueule, gros porc, maugréa-t-elle.

— Je tiens à souligner, ajouta Fuller, que de très nombreux Américains de par le monde ont déjà signé la déclaration d'adhésion dont nous parlons.

— Apôtre Fuller, demanda le journaliste, notre chaîne a reçu plusieurs questions relatives aux conséquences concrètes de la perte de nationalité pour les personnes concernées. Est-il exact qu'outre les effets purement administratifs, elles encourent des risques tels que la confiscation de leurs biens sur le territoire de l'Union ?

Fuller parut surpris.

— Je ne peux anticiper les futures décisions du Cénacle de l'Union, dit-il, mais à l'heure actuelle, il n'existe aucun projet en ce sens. Comme la précédente, notre nouvelle Constitution reconnaît la propriété privée et il n'y a pas de raison pour que cela change.

— Amen, dit Marc. Nous voilà rassurés. J'en ai marre d'écouter ce fumier. Ça t'embête si j'éteins ?

— Non, je crois que ça ira...

Marc éteignit la télévision.

— Et en plus, dit-il, je viens de remarquer qu'il y a une fille à poil dans mon lit.

Elle sourit, ferma les yeux comme il glissait une main entre ses jambes. Marc n'était peut-être pas son type d'homme, mais il était beau comme une Porsche.

8 septembre 2029

Chris rangea la voiture le long du trottoir.

— Merde, on s'est gourés !

— Encore ! s'exclama Sherylin.

— Ça fait une heure qu'on tourne, dit Jennifer.

— Je n'y peux rien, protesta Chris, si je mets la navigation, on va laisser des traces, et notre signature en plus. Depuis qu'on a quitté l'avenue, je dois y aller au pif.

Ils restèrent muets quelques instants, fouillant les alentours du regard. Pas brillant. Des façades de trois ou quatre étages de brique sombre, dont la plupart des fenêtres semblaient obturées par des planches. Des voitures parkées qui n'avaient peut-être pas été laissées là par leur légitime propriétaire. Une grosse berline noire passa près d'eux ; Sherylin crut apercevoir deux hommes à l'intérieur.

— Regarde encore le plan, dit Jennifer.

Chris prit le plan qu'il avait replié dans un rangement de la portière et l'ouvrit sur le volant pour la cinquième fois.

— On est dans ce secteur, mais il n'y a pas toutes les rues sur cette

merde...

Son index décrivait des motifs géométriques dans un espace d'une dizaine de centimètres de côté.

— J'aime pas ce coin, dit Jennifer, si on ne trouve pas tout de suite, on fout le camp d'ici !

Sherylin, qui était assise à l'avant, tendit le bras entre les sièges et prit une main de Jennifer dans la sienne.

— Ça ira, ne t'inquiète pas...

— Une minute, je vais essayer par cette rue, ça pourrait marcher.

— Bonne nouvelle, ironisa Jennifer.

— Lâche-moi, je fais ce que je peux, dit Chris.

— Chris, regarde, dit Sherylin.

— Quoi, demanda-t-il, levant les yeux du plan.

— La bagnole noire qui vient de passer.

— Ben quoi ?

— Elle est passée dans l'autre sens il y a deux minutes.

— On fout le camp ! répéta Jennifer.

— Tu crois que c'est qui, des mecs d'un gang ou...

— Ou des flics, dit Sherylin.

— Bon, on s'arrache, dit Chris, je pense que j'ai trouvé un parcours.

Ils repartirent, firent demi-tour, tournèrent dans la troisième à gauche.

— Tu es sûr que c'est bon, cette fois ? demanda Jennifer.

— Je l'espère. Si tu vois une voiture jaune avec des gyrophares et « Suivez-moi pour avortement » écrit au cul, dis-le-moi, ça m'aidera.

Le nouvel itinéraire fut le bon. Une seule fois, juste avant d'arriver, ils se retrouvèrent dans une courte impasse et durent reculer.

— C'est rien, on y est presque.

Ils arrivèrent cinq minutes plus tard. L'adresse était celle d'un bâtiment à deux étages. Toit plat, rideau d'acier devant une vitrine sombre. Sherylin ne put distinguer ce qu'elle renfermait.

Chris rangea la voiture un peu plus loin. Ils scrutèrent longuement la rue. Il y avait des bouteilles vides sur le trottoir.

— Je crois que c'est bon, dit Chris.

Ils se retournèrent vers Jennifer.

— Tu es sûre, Jenny ? demanda-t-il.

— Non, dit-elle, je veux une clinique au milieu d'un grand parc.

Elle descendit la première.

11 mai 2030

— Tu sais qu'on était devant le pub, l'autre soir, quand ton chevalier servant s'est frotté avec Henry Branden parce qu'il voulait signer, dit Ben Epstein.

— Ah oui ?

— Ouais, je te jure ! Je suis même un de ceux qui les ont séparés. Il avait

la rage, ton blondinet. Si l'autre a des dents cassées, il pourra lui poser des implants.

— Ce serait juste, dit Wendy.

— Moi, dit Sherylin, j'espère qu'il arrêtera ces conneries...

— Pourquoi, demanda Everett, ce genre de truc à l'heure de la sortie des cinémas, c'est parfait pour améliorer notre image auprès des indigènes.

— C'est vrai, dit Ben, déjà qu'ils nous adorent.

— Je crois qu'on n'a rien à perdre de ce côté-là, admit Sherylin.

— Est-ce qu'il va venir ce soir ? demanda Everett.

— Je ne pense pas, dit-elle, il est avec ses potes de Freewind.

— Les terribles militants qui font trembler Beveridge, s'exclama Everett. Ils nous préparent la reconquête par les armes ?

— Ils rencontrent des types d'ici qui se sont battus contre les musulmans. Il paraît qu'il y a beaucoup à apprendre d'eux... J'en ai vu quelques-uns ; franchement, il y a à boire et à manger.

— Bon, dit Ben, Everett, on se joue la prochaine aux fléchettes ? Il y a une cible qui vient de se libérer.

— Ça marche, dit Everett.

— Soyez sages, les filles, on est juste à côté.

— Faites gaffe à ne pas vous blesser, dit Wendy.

Elles soupirèrent ensemble, heureuses d'échapper quelques minutes à l'humour des mâles.

— Tu as une nouvelle montre ? remarqua Sherylin

— Elle est belle, hein ? dit Wendy en levant le poignet.

Sherylin posa les doigts sur le bracelet brillant, examina le superbe cadran.

— Woaw... Omega ! Tu as braqué une bijouterie ?

Wendy Cullimore était une jolie rousse aux yeux verts, venue d'un village du Devonshire, où ses parents tenaient une petite auberge. Ils se saignaient pour payer les études de chimie de leur fille unique. Leurs sacrifices permettaient de couvrir le prix des cours, d'autant plus que Wendy, brillamment diplômée de son lycée, avait obtenu d'une fondation locale une bourse grâce à laquelle elle parvenait à joindre les deux bouts. Mais la vie à Londres était ruineuse. Alors, les montres de luxe...

— Je n'ai pas eu besoin. C'est mon parrain qui me l'a offerte.

— Faudra me le présenter.

Wendy haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Une belle Américaine, il ne dirait pas non. Faudrait juste pas que Marc lui tombe dessus.

— Je le mettrais dans sa cage.

— Ça marche, vous deux ?

— Pas mal ; on s'entend bien. Le truc, c'est que toutes ces histoires politiques nous bouffent. Réfugié apatride, ça craint un peu, comme perspective.

— C'est incroyable qu'ils aient osé faire ça, dit Wendy. Vous avez vraiment

un régime de dingues ! Mais tu pourrais devenir anglaise. Je suis sûre que le gouvernement accordera facilement la nationalité aux réfugiés américains dans ton genre, jeunes, brillants, avec de l'ambition.

Sherylin haussa les épaules.

— Je n'y ai pas encore pensé, on verra... En attendant, j'aimerais me trouver un boulot pas trop mal payé, histoire d'avoir plus de fric. J'en ai marre de me faire cuire des pâtes...

Wendy, le regard perdu dans le miroir qui se trouvait derrière le bar, semblait embarrassée. Lentement, un demi-sourire naquit sur son visage. Enfin, comme si elle venait de prendre une décision, elle regarda Sherylin en face et dit :

— Franchement, Sherylin, tu te compliques la vie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire ? Écoute, je ne te l'ai pas encore dit, mais je vais prendre un appartement bientôt. Pour moi toute seule. Et en plus, je vais pouvoir soulager la pression sur papa et maman.

— Tu as trouvé un boulot ?

— Si on veut. Tu sais, je n'ai pas envie de passer mes heures libres à garder des sales mômes ou à classer des factures dans le bureau d'un petit entrepreneur ! Une fille pas trop moche peut gagner son fric beaucoup plus facilement.

— Tu es en train de suggérer quoi, qu'elle ferait mieux de se faire payer pour baiser avec le petit entrepreneur ?

Wendy haussa les épaules, avec une moue craquante.

— À la rigueur. Mais si elle est vraiment gironde, je lui suggérerais d'en choisir des gros...

— Alors quoi, je devrais me mettre au tapin ? C'est ce que tu veux dire ?

Wendy posa une main sur son avant-bras.

— Attention, comprenons-nous ! Je ne suis pas en train de te dire d'enfiler une minijupe et d'aller user les trottoirs. Tu continues ta vie, tes études, tu ne dis rien à ton mec, et quand ton compte est à zéro ou que tu as envie de faire une folie, tu arranges le coup avec un type plein aux as.

Sherylin jeta un coup d'œil dans la direction où leurs copains étaient partis, comme s'ils pouvaient les espionner à distance. Everett lançait une fléchette sous le regard de Ben.

— Et... Tu fais ça, toi ?...

— Oui, depuis quelque mois. Les types, ils adorent que ce ne soit pas une professionnelle. Une étudiante, c'est autre chose. Ils ont beau payer, ils ont l'impression de t'avoir séduite, c'est une sacrée valeur ajoutée. Ou alors, ils se considèrent comme des mécènes. En tout cas, ils sont très généreux.

Sherylin, silencieuse, retourna quelques instants son verre entre ses doigts.

— Et ton parrain...

— Façon de parler. Demain soir, j'en vois un autre ; j'ai envie de m'offrir une stéréo.

Sherylin se mordait la lèvre en regardant le fond de son verre.

— Écoute, reprit Wendy, je t'ai dit ça parce que j'ai pensé que ça pourrait t'intéresser. Pour autant que je sache, tu étudies l'économie, pas la théologie. Et je trouve que tu as assez de classe pour te faire un max. Je suis désolée si je t'ai choquée...

Sherylin avala une gorgée de bière.

— J'ai l'air choquée ? demanda-elle.

19 septembre 2026

— On y va ? proposa Buck.

— Ouais, d'accord, dit-elle.

Sur le parking de la pizzeria, il lui ouvrit la portière de la Toyota de ses parents. Quand il la referma, elle crut voir sur son visage un sourire entendu de séducteur un peu blasé, et faillit éclater de rire.

Il fit le tour de la voiture, parcourant les alentours du regard comme s'il cherchait des témoins de son exploit : je ramène Sherylin, les gars, et je vous entube ! C'était hormonal, chez les mecs.

Les parents de Buck Lodano étaient partis pour le week-end à Des Moines, où ils devaient s'occuper du transfert de sa grand-mère maternelle dans une institution pour personnes âgées, un de ces nouveaux établissements automatisés, huit employés pour deux cents pensionnaires et une légion de petits robots pour leur servir la bouffe et les asseoir sur la cuvette. C'était plus accessible que les maisons de repos traditionnelles.

Au premier feu rouge, Buck posa la main sur sa cuisse, la fit glisser entre ses jambes. Elle le vit sourire à la lumière des néons.

— Attends qu'on soit arrivés, dit-elle en croisant les jambes.

— Si tu veux, dit-il, souriant de cette confirmation implicite.

Il ne leur fallut qu'une vingtaine de minutes pour atteindre la maison des Lodano. Durant tout le trajet, comme elle l'avait fait au restaurant, elle essaya de lui trouver une once de séduction. Rien à foutre : de quelque manière qu'on le regarde, Buck était un garçon d'allure molle, au visage rond dépourvu de charme. Et ce n'était pas son humour lourdingue qui pouvait le sauver. Mais il excellait dans certaines branches, et ses compositions de sciences naturelles lui valaient toujours les meilleures notes. C'était elle qui lui avait proposé le marché. La perspective de plancher des heures sur les dicotylédones était trop pour elle.

À peine arrivés, ils montèrent dans sa chambre.

— Tu n'aurais pas un Coca, demande-t-elle, j'ai un peu soif...

— Je te ramène ça.

Pendant qu'il s'exécutait, elle admira distraitement les cristaux de roches alignés sur une étagère : Buck voulait devenir géologue. Il y avait un fanion des Black Hawks au-dessus du lit, des haut-parleurs rouge et noir dans les coins de la pièce. Elle vérifia du poing la fermeté du matelas.

Ce serait vite passé. Heureusement que Peter ne savait rien de cette

histoire. Ce nul voulait arriver vierge au mariage, et le fait que c'était foutu pour sa sœur lui donnait déjà des boutons ; s'il avait connu son accord avec Buck, il aurait pété un câble.

Buck revint avec deux boîtes de Coca bien fraîches. Quand elle eut avalé la moitié du sien, elle demanda :

— Alors, tu l'as ?

— Bien sûr !

Il ouvrit un des tiroirs de son bureau et en sortit un dossier d'une vingtaine de pages.

— Si tu ne fais pas un carton avec ça, je me les coupe ! C'est encore mieux que ce que je vais remettre pour moi.

— Tu ne crois pas que Paulson risque de comprendre que c'est toi qui as écrit ça ?

— Il y a peu de risques. Le sujet est différent du mien, et j'ai fait gaffe à changer le style de rédaction et la mise en pages. Mais il faut que tu le pioches bien pour le cas où il te poserait des questions.

— D'accord, dit-elle, tendant la main.

Il retira la sienne.

— Eh, attends, je crois qu'on a encore un détail à régler.

— Je sais, dit-elle. Mais j'aimerais bien que tu payes d'abord.

— C'est ça, et qu'est ce qui me dit que tu ne vas pas te barrer ensuite ?

Elle soupira.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je le laisse sur mon bureau, et tu le prends en sortant.

— J'ai une meilleure idée : tu me passes la moitié des pages, on baise, et tu me donnes le reste, ça te va ?

— Je crois que ça marche, dit-il.

Quand il demanda si ça lui avait plu, elle dit qu'elle attendrait d'avoir sa note pour lui répondre. Il prit le parti d'en rire, et lui suggéra de remettre ça.

— Je ne peux pas, dit-elle, il faut que je rentre. J'ai promis d'être à la maison à minuit, et ils ne rigolent pas avec ça.

Ses parents avaient dit minuit et demi, mais il n'avait pas à le savoir. Buck se rhabilla en même temps qu'elle, pour la ramener : ça faisait partie de leur accord.

Elle resta longtemps éveillée cette nuit-là, cherchant dans son esprit des traces de la honte qu'elle aurait voulu ressentir. Elle n'en trouva aucune. Après tout, ce qui s'était passé n'était qu'un échange consenti d'avantages : la base même de l'économie. Ça, au moins, c'était une branche qui lui plaisait. Pas comme les dicotylédones.

31 mai 2030

Ce fut une vague planétaire, parcourant le monde avec le matin, avalant

frontières et fuseaux, freinée seulement par l'inégale efficacité des administrations postales concernées.

Sur les réseaux des associations d'exilés, les premiers messages vinrent de Sydney, d'Auckland, de Melbourne.

Les suivants arrivèrent de Tokyo, Shanghai, Bangkok, puis Calcutta, Delhi, Téhéran. Les points d'arrivée traçaient un méridien mobile, tournant autour du globe comme une aube sinistre tandis que les lettres des ambassades atteignaient leurs destinataires.

Certains messages comptaient dix mots, d'autres cent lignes. Mais leur substance était obstinément la même : ils l'ont fait. Je les emmerde. *We shall overcome*.

Sherylin avait cours ce matin ; elle avait hésité à le manquer pour, comme d'autres, recevoir en personne la communication du pouvoir biblique. Un peu comme si c'était un défi, une manière d'assumer, un geste politique d'autant plus dérisoire que les facteurs britanniques y seraient peu réceptifs. Finalement, ils avaient décidé que Marc, qui travaillerait dans l'appartement, signerait les reçus de leurs deux lettres.

Elle arriva vers 13 h 30. Déjà, à l'université comme en divers lieux de l'Angleterre, des hommes et des femmes montraient leur certificat d'ex-Américain, certains en larmes, d'autres égrenant des insultes à l'égard de ses auteurs. Certains, elle ne doutait pas que Marc en serait, exhibaient le document comme un diplôme d'honneur.

Elle monta à pied les quatre étages, discipline qu'elle s'imposait depuis leur déménagement. Elle ouvrit la porte, suspendit son blouson au portemanteau, posa son sac dans l'entrée, remarqua une légère odeur de brûlé.

Marc était dans leur petit salon, sur le sofa beige trouvé chez un brocanteur du quartier. Il lui désigna l'enveloppe bien en évidence sur la table, devant lui.

— Il y a du courrier pour toi, honey...

Elle prit la lettre. C'était un beau papier, d'un blanc de coquille d'œuf, assez épais, frappé du sceau de l'ambassade de l'Union.

— Ce n'est pas très lourd, quand on y pense, dit-elle en retournant l'enveloppe entre ses doigts.

— C'est vrai...

Elle prit un couteau dans un tiroir de la kitchenette, en guise de coupe-papier.

La lettre avait la même teneur, au nom près, que celle que lui avait montrée Phil Campbell à la cafétéria, deux heures plus tôt. Cette fois, le nom était le sien.

Elle s'assit près de Marc.

— Bon, ben voilà, dit-elle.

Marc posa un baiser sur ses lèvres.

— Bienvenue au club.

— Merci. Tu me montres la tienne ?
— Si tu veux, dit-il, faisant mine d'ouvrir ses jeans.
Elle éclata de rire.
— Arrête tes conneries, je parle de ta lettre.
— Je ne l'ai plus. Je l'ai cramée.
— Cramée ? Tu l'as brûlée ?
— Ouais. J'ai eu envie de le faire. C'est peut-être con, mais bon...
— Alors c'est ça, cette odeur de brûlé que j'ai sentie en arrivant ?
— Ouais. J'ai balancé les cendres dans l'évier.
— Je pensais que tu l'encadrerais, que tu en ferais des copies pour que tout le monde la voie.
Marc passa une main dans sa chevelure blonde.
— Moi aussi ; mais là, quand j'ai tenu ce torchon...
Elle se laissa aller contre lui.
— Je comprends ça, dit-elle.
Il mit son bras autour de ses épaules.
— Tu me montres la tienne ? demanda-t-elle en touchant du doigt la boucle de son jean.

24 septembre 2029

C'était une de ces journées délicieuses où l'on adore l'automne et sa lumière. Une brise tiède emportait les feuilles des hêtres et des marronniers qui tombaient des ramures, soulevait celles qui jonchaient déjà les allées et les tombes.

Elle avait froid, si froid.

Cela durait depuis quatre jours, depuis le téléphone des Connors. C'était le chagrin, bien sûr. C'était le chagrin, et puis la peur.

Le pasteur parlait devant le trou.

« Ta gueule », pensait-elle. « Ta gueule, salaud. Ce sont des gens comme toi qui l'ont tuée. Au nom de Dieu, au nom de Jésus. »

La loi fédérale interdisant l'avortement à l'exception des indications thérapeutiques avait été adoptée en 2019 : elle n'était donc pas l'œuvre du gouvernement de Montgomery. Mais au moins laissait-elle la possibilité d'aller faire ça à l'étranger. Les cliniques spécialisées avaient fleuri à quelques kilomètres des frontières.

Quelques mois après la révolution, le Cénacle avait adopté la loi Life Protection Worldwide. Chaque résidente de l'Union âgée de quinze à cinquante ans et quittant le territoire devait subir un contrôle de grossesse. Au Mexique, au Canada, certaines cliniques avaient mis la clé sous le paillason, d'autres s'étaient recyclées dans la petite chirurgie. Les officines clandestines s'étaient multipliées dans l'UABS, la plupart gérées par des truands. Du point de vue sanitaire, mieux valait tomber sur une bonne – on parlait de roulette biblique. Jennifer n'avait pas eu cette chance. La septicémie l'avait emportée onze jours après son avortement.

Sherylin leva les yeux. Les parents de Jennifer étaient presque en face d'elle, de l'autre côté du trou. Serrés l'un contre l'autre, ils se tenaient par la main tandis que le prêtre parlait de lumière et d'éternité. La brise caressait le tissu de leurs manteaux noirs.

Savaient-ils ? À la veillée de prière, Chris, alors qu'il était seul avec elle près du cercueil ouvert, avait murmuré : « Je ne dirai rien. Je te le jure. »

Maintenant, il était en détention préventive dans le cadre de l'enquête. On ne l'avait pas laissé sortir pour l'enterrement de sa sœur. C'était ce qu'avaient dit les Connors. Sherylin ne savait pas s'ils en avaient fait la demande ou s'ils préféraient que leur fils soit à mille lieues de là, dans son propre cercueil de béton, enterré comme un assassin.

À l'église, ils l'avaient étreinte avec une chaleur désespérée. Cela voulait dire, espérait-elle, qu'ils ignoraient qu'elle s'était aussi trouvée dans cette voiture, qu'elle avait attendu dans une pièce tandis qu'on opérait Jennifer de l'autre côté d'un mur jauni.

Sherylin avait passé les derniers mois à proclamer son intention de quitter le pays pour échapper à son régime, sans trop savoir si elle en arriverait là. La question ne se posait plus. Chris pouvait craquer un jour ; on retrouverait l'avorteur qui ne manquerait pas d'identifier l'autre fille présente cette nuit-là, histoire d'éviter le couloir de la mort. Il y avait peut-être un film de la sécurité routière la montrant avec eux dans la voiture. Deux policiers pouvaient sonner à la porte de la maison familiale et l'emmener menottée dans le dos sous les yeux des voisins. Elle pourrait passer dix ans dans une prison pleine de grosses gouines et de matonnes sadiques.

Elle ne voulait plus se mentir : en dépit de son discours militant, le régime de Beveridge ne l'aurait pas convaincue de partir, parce qu'il y avait trop de choses à quitter, mais sa peur le ferait : elle était bien plus forte que ses convictions proclamées, elle la glaçait plus encore que la tristesse à l'instant même où elle jetait une rose sur le cercueil de Jennifer.

1^{er} juin 2030

Elle s'appelait Sherylin Leighton ; elle avait vingt ans. Elle n'était plus américaine.

Elle dansait, dansait, dansait.

Marc bougeait devant elle, son déhanchement saccadé par les strobs. Ils étaient cent ou mille, il faisait chaud, cela durait depuis des heures. Il y avait des étoiles au-dessus d'eux, c'étaient des petites lampes au plafond, ou ils avaient enlevé le toit. Elle avait bu des Bullets et des Pussy Leila. Rat Crushmore chantait *Three muslims cunts*. C'était un War Combo, une de ces nuits de musique déjà vintage, comme en organisaient les boîtes londoniennes. Cross Blade, Toxidental, Bristol Hanging, les meilleurs groupes de la guerre civile étaient convoqués. Certains des danseurs s'étaient battus sur ces morceaux furieux, d'autres, comme elle, n'avaient rien vu des combats, qui les aurait triés dans les éclairs blancs, le vacarme des rafales et

des riffs ?

Elle dansait. Elle était bien. Le tube de Rat finit sur une dernière stridence, puis Fuckcharia suivit, *Quran Shithole*. Elle ne connaissait rien de cette musique avant de venir en Angleterre. Ça s'était passé trop loin des States, et les textes insultant une foi y étaient interdits. *Bury them all Allah's madmen, bury them all with rotten pigs*. En Europe, ils avaient battu les fous d'Allah. Un jour, dans son pays, les fous de Jésus seraient vaincus, on danserait d'une côte à l'autre, et elle y serait. Elle hurla d'espoir et d'impatience – un miaulement dans les décibels. Marc la serra contre elle, ils s'embrassèrent sauvagement.

Cela dura un moment ; elle le sentait bander. Et puis leurs bouches se séparèrent, ils passaient un autre disque, du même métal, les projos flashaient encore.

— Il faut que je téléphone.

Il revint vers elle, cette fois pour mieux l'entendre.

— Il faut que j'appelle ma famille. Ça doit les bouffer, cette histoire, je dois leur dire que ça va...

Il rit.

— Tu l'as déjà fait, baby !

— Tu crois ?...

— Mais oui, tu les as appelés vers minuit !

— Putain, je suis bourrée !

— C'est normal, ma belle, ce n'est pas tous les jours qu'on se retrouve sans patrie !

Il la reprit dans ses bras, la serra de nouveau. Son truc était moins dur, mais ça reviendrait.

21 juin 2030

Richard Holmes, un avocat homosexuel de Colombus arrivé à Londres le lendemain de l'adoption de la Constitution biblique, avait payé tous les frais. Sur les murs de la cafétéria de Sanity Calling étaient alignées, dans des cadres de bois clair, quatre cent huit copies des lettres de retrait de la nationalité américaine. Maintenant, bien sûr, tout le monde appelait l'endroit le Hall of Fame.

Ils avaient décidé d'organiser une soirée de vernissage ; un verre à la main, ils regardaient ce même texte répété comme s'ils découvraient une exposition d'art moderne. L'atmosphère était un compromis de fanfaronnade et de gravité, un mélange de pesanteur et de fierté. Sherylin discutait avec Joanna Stiller, une physiothérapeute de San-Antonio.

— C'est marrant, dit-elle dans le brouhaha, je n'avais pas fait attention au numéro de formulaire, en bas.

Au bas de chaque lettre figurait la référence « UABS, DFA, form 441-0017226/259-02 ».

— Tu sais ce qui est dingue ? demanda Joanna.

- Non ?
 - C'est le dernier chiffre. Le 02, tu vois ?
 - Pourquoi ?
 - Parce qu'il y a eu deux lettres : le même numéro avec 01 à la fin, c'est pour ceux qui ont signé, avec la bénédiction de notre grand président et la promesse d'un avenir doré lors du retour au bercail. Le 02, c'est pour ceux qui ont refusé.
 - Je n'y avais pas pensé... Tu connais des signataires ?
- Linda soupira.
- Deux ou trois. Je crois qu'ils sont plus malheureux que nous.
 - Je l'espère bien, dit Sherylin.

20 juillet 2030

- Papa souhaite que Dieu te bénisse. Il te fait dire qu'il t'aime beaucoup.
- « *God bless you.* » L'expression, usuelle, ne trahissait nul extrémisme. Le père de Sherylin, comme sa mère, n'avait rien d'un bigot, mais l'exil de leur fille et maintenant la perte de sa nationalité étaient des plaies dans son patriotisme autant que dans son cœur. Il avait pleuré comme un enfant quand l'annonce officielle lui en était parvenue. Un terrible arrachement pour un Américain comme lui.
- Dis-lui que je l'aime aussi.
 - Je le lui dirai, ma chérie.
- Il y eut un long silence.
- Je ne voulais pas vous faire de la peine, tu sais.
 - Je le sais bien. Et ton père le sait aussi.
 - C'était une question de... d'intégrité, maman...
- Intégrité, oui. Probité. Exil nécessaire étant donné son positionnement moral et politique. Mon cul. À chacune de leurs conversations, elle avait peur que ça sorte. Qu'elle hurle ou sanglote ce qu'elle avait vraiment fui : la perspective d'une condamnation pour complicité d'avortement, comme Chris, et tant pis si les ordinateurs de John Fuller se goinfraient de ces aveux.
- Tu as suivi ce que te disait ton cœur, Sherylin. Nous ne te faisons aucun reproche.
 - Je sais, maman, dit-elle. Écoute, il faut que je me remette au travail, avec ces examens qui approchent...
 - Je comprends, ma chérie. Prends bien soin de toi.
- Elle raccrocha, s'allongea de tout son long sur la moquette. Marc était à une réunion de son groupe. Jamais elle n'aurait pu appeler devant lui ; c'était trop intime.
- We shall overcome.* Bien sûr qu'ils gagneraient. Ils avaient tellement raison. Alors il fallait en passer par là : la séparation, la précarité. La déchirure de cet horrible 02 qui te spoliait de ton pays.

Elle se jura de ne jamais capituler devant les fous de Montgomery, de ne jamais courber l'échine sous le poids de leur propagande, leurs menaces,

leurs promesses. Elle le devait à tous ceux qui résistaient. Elle le devait à ses parents. Elle le devait à Jennifer.

18 août 2030

Ils étaient au Victory Jim, un de leurs pubs habituels : Sherylin et Marc, Wendy avec sa nouvelle montre, Everett, Ben, Aaron Bapst et sa femme Elizabeth, Tom Nardi, les yeux consciencieusement cerclés de noir, et Floyd Burnett, un membre de Freewind avec une allure d'adolescent trentenaire. La conversation portait sur la durée de vie prévisible du régime biblique.

— On devrait prendre des paris, dit Sherylin.

— Le vainqueur risque d'attendre, soupira Everett. C'est parti pour au moins dix ans.

— Je dirais huit, tenta Ben.

— Vous sous-estimez la candeur de nos chers compatriotes, dit Bapst, un pédiatre d'Atlanta qui avait quitté l'Union juste après sa retraite ; on va en avoir pour vingt ans au moins.

— Tu rigoles ? Douze, maximum, dit Tom.

— Vraiment ? Rappelez-vous la révolution iranienne : on leur donnait quelques années et vous avez vu combien de temps les religieux ont tenu.

— La dictature tiendra aussi longtemps que nous ne la foutrons pas en l'air, s'exclama Floyd. C'est ça qu'il faut faire.

— Il a raison, dit Marc, il faut mettre ce régime sous pression, partout dans le monde !

— Et comment ? demanda Everett.

Marc haussa les épaules.

— Ça ne va pas se faire en un jour, dit-il, il y a des réseaux à créer. Des groupes de résistance se constituent dans le pays. Nous devons intensifier nos contacts avec les militants, assurer le financement d'organisations combattantes, et le recrutement à l'étranger.

— Un vrai discours de guerrier ! Seulement, je ne suis pas certain que ce soit par la guérilla qu'on va faire tomber le Cénacle, dit Bapst. Un régime comme celui-ci ne s'effondre que sous son propre poids.

— On ne peut pas attendre que cela arrive, dit Marc, ou alors nos petits-enfants seront encore là à en discuter à notre place ! Il faut un engagement réel, même si certains d'entre nous doivent y verser du sang !

— Je crois que Marc a raison, dit Sherylin. Il faut avoir le courage de s'engager.

— Et tu vas manier le bazooka dans les Rocheuses ? ironisa Ben.

— Sûrement pas. Mais il y a d'autres choses qui demandent un peu de courage.

— Refuser de signer la déclaration d'allégeance qu'on nous a soumise, par exemple, dit Sherylin.

— C'est vrai, dit Tom. Et tous ceux qui sont ici l'ont fait.

— Non, pas tous, dit Sherylin.

Il y eut un silence interloqué. Ils se regardèrent comme si une odeur malodorante venait de se répandre parmi eux.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Ben. Il y a quelqu'un parmi nous qui a signé ce torchon ?

— Oui, dit Sherylin, il y a quelqu'un.

— Ne me dis pas que c'est toi, dit Tom, j'ai vu ta lettre encadrée au club.

— Et moi, j'ai vu certaines des vôtres. Je vais vous aider. C'est un beau blond qui se la joue résistant et qui a passé pas mal de temps à me sauter.

Pendant quelques instants, elle n'entendit que le brouhaha des autres clients autour d'eux. Des éclats de rire à une table sous l'écran de télévision, la voix d'un homme qui racontait comment il avait failli se casser une jambe sur un quai de Charing Cross en courant pour attraper son train.

Marc la regardait avec stupeur.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit-il. C'est la pire blague que j'aie entendue !

— Ce n'est pas une blague, coupa Sherylin.

Son cœur battait fort. Elle avait eu deux jours pour se préparer, largement le temps de revenir sur sa décision, de peser le poids de ce qu'elle perdrait. Elle regarda Wendy dans les yeux, y trouva le soutien attendu.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? demanda Tom.

— C'est vrai, dit Marc, où est-ce que tu es allée chercher cette histoire ? !

— Dans la cuisine, baby. Vous savez, Marc n'a pas pu me montrer sa lettre d'exclusion, parce qu'il l'a brûlée.

— Il nous l'a dit, objecta Floyd, ça ne prouve rien.

Elle ouvrit son sac, fouilla son porte-monnaie et posa sur le bar le prix de ses consommations.

— Non, c'est vrai...

Elle remit le porte-monnaie dans son sac, dont elle sortit une petite pochette de plastique transparent.

— Il l'a brûlée dans la cuisine, et il a jeté les cendres dans l'évier.

— Oui, et si j'avais pu imaginer ça, je me serais abstenu, dit Marc.

— Seulement, continua Sherylin, en nettoyant la cuisine l'autre jour, j'ai trouvé un petit fragment de la lettre sous la cuisinière. Un tout petit morceau, regardez : juste une partie de l'angle inférieur droit. On peut seulement y lire quelques chiffres, les derniers d'un numéro de formulaire. Regardez, ça vaut la peine.

— 6/259-01, lut Everett à qui elle venait de remettre le fragment dans sa pochette.

— Tout juste, dit Sherylin. Si vous examinez vos lettres, vous verrez que le numéro finit par 02. Parce que 01, c'est la référence du formulaire envoyé à ceux qui ont signé la déclaration.

De nouveau, il n'y eut plus que le bruit de fond des autres clients.

— C'est vrai, ça, dit Everett en passant le morceau de papier à Elizabeth. Le 01, c'est le chiffre pour la lettre de confirmation de la nationalité américaine. Henry Branden me l'a fait remarquer.

— Dis donc, Marc, tu es un cachottier, dit Wendy.

— Je dirais plutôt une pourriture, grinça Floyd, qui le regardait soudain avec une expression de dégoût affirmée.

Marc poussa un grand soupir.

— Attendez, attendez, dit-il. C'est vrai, j'avoue, j'ai signé ce truc, et je ne l'ai pas dit. Vis-à-vis des copains, c'était... délicat.

— Mais pourquoi ? Tu avais tellement peur d'être mal vu à Montgomery ? C'est pas très brillant pour un militant de Freewind...

— Je suis aussi de cet avis, dit Floyd.

— Signer ce torchon et garder la nationalité américaine était l'unique moyen de pouvoir entrer et circuler librement sur le territoire de l'Union, dit Marc ; c'est une condition indispensable pour lutter de l'intérieur.

— C'était aussi te ménager un avenir à la maison, même avec ce régime en place, dit Aaron.

— Et Henry, que tu as agressé parce qu'il avait signé et qu'il avait eu l'honnêteté de le dire, il va aussi mener la lutte de l'intérieur ? demanda Everett.

— Il l'a fait par capitulation, dit Marc, qui semblait avoir très chaud ; dans mon cas, c'était une décision stratégique.

— Qu'est-ce que tu en penses, Floyd ? demanda Sherylin.

— J'ai comme des doutes, parce que nous en avons discuté dans le groupe, et qu'on a désigné quelques membres pour faire ça, dans l'idée de les infiltrer quand l'occasion se présenterait. Mais Marc n'en faisait pas partie, je m'en souviens.

— Je sais, dit Marc, c'est une chose que j'ai décidée seul, parce que je n'avais plus le temps d'en parler au groupe.

— Et pourquoi est-ce que tu n'en as rien dit après l'échéance ? demanda Floyd.

Marc haussa les épaules.

— J'avais d'autres choses en tête, et ce n'était pas urgent.

— Je ne suis pas certain que les autres vont avaler ça, dit Floyd.

— Il y a un moyen de le savoir, dit Sherylin : vous n'avez qu'à infiltrer Marc. Envoyez-le copier des documents dans le bureau de Beveridge. À moins qu'il ne soit déjà infiltré. Je l'imagine bien ouvrant un cabinet à Montgomery et devenant le dentiste attitré d'une bonne moitié des Apôtres.

— Baby, soupira Marc, je comprends ce que tu ressens, mais je t'assure que tu te trompes...

— Ce que je sais, dit Sherylin en se levant, c'est que tu nous as menti, et d'abord à moi. On y va ?

— On y va, dit Wendy.

Elles se levèrent. Sherylin se planta devant Marc.

— Ne m'attends pas ce soir, je vais habiter quelques jours chez une copine, dit-elle. Je passerai demain pour prendre mes affaires. Tu trouveras quelqu'un d'autre pour payer la moitié du loyer.

- C'est ridicule, protesta-t-il, vous allez faire quoi, vivre ensemble ?
- Non, dit-elle, je pense que je vais prendre un appartement pour moi toute seule. Quelque chose d'un peu plus grand.
- Ah oui ? ironisa Marc. Ne te gêne pas, si tu peux te l'offrir !
- Je crois que ça ira, dit-elle en s'éloignant.

15 septembre 2030

Deux semaines jours plus tôt, après avoir refait ses comptes et surtout s'être attardée devant les vitrines de plusieurs magasins du centre-ville, elle avait dit à Wendy qu'elle était disposée à essayer, une fois, juste pour voir.

C'était très informel, volatil ; il n'y avait pas d'agence, pas de maquerelle centralisant les appels des consommateurs et les disponibilités des jeunes femmes. Quelques jours plus tard, Wendy lui avait annoncé qu'un de ses parrains (elle avait vraiment dit « parrains », en se marrant) brûlait d'envie de connaître la jeune Américaine dont elle lui avait parlé. Elle lui avait montré la photo de William, un homme à la cinquantaine finissante, mais assez présentable, solidement charpenté, avec des yeux clairs. Sherylin avait accepté qu'elle donne son numéro. Il avait appelé le lendemain.

Elle avait attendu le moment de leur rendez-vous avec un peu d'appréhension, en se demandant si elle irait ouvrir lorsqu'il sonnerait, comme si elle s'était inscrite pour un saut à l'élastique et avait commencé à le regretter sur la route menant au pont qui surplombait le lit d'une rivière asséchée.

Pourtant, il y avait eu Buck et la composition de sciences naturelles. Ce n'était donc pas son premier saut. Mais cela semblait très loin, et surtout, très différent.

Ça ne l'était pas.

Elle avait espéré que ce serait facile. D'une manière générale, ça l'avait été. Alors, tandis qu'elle tirait du lit les draps à peine souillés, les roulait en boule et les jetait dans la corbeille de plastique, elle se sentait non seulement soulagée, mais confiante en cet avenir qui était le sien, cette trajectoire qu'elle avait commencé à tracer, et continuerait à dessiner pour elle-même, d'une main qui ne tremblerait pas. Avoir franchi ce pas, une petite heure plus tôt, lui ouvrait des perspectives.

Elle sourit en regardant la corbeille bleue, près du lit. Avant que le type arrive, elle avait mis des draps propres, repassés la veille entre deux lectures de ses cours. C'était lorsqu'il avait sonné, comme elle appréciait une dernière fois le rasage partiel de ses poils pubiens dans la salle de bains, qu'elle s'était rappelée soudain l'avoir laissée près du lit, et ce détail faisait vraiment bas de gamme. Elle l'avait ramassée en vitesse, et posée près de la douche en allant ouvrir à son client de baptême.

Finalement, elle n'avait pas hésité, pas marqué de temps d'arrêt devant la porte. William avait une poignée de main d'une douceur inattendue, un accent dont Wendy lui avait dit qu'il était de Leeds, une rose tatouée sur la

poitrine. Il usait d'un spray mentholé. Comme ils buvaient un verre dans le petit salon, il avait déclaré n'avoir aucun désir spécial.

— Du travail simple mais bien fait, comme sur mes chantiers, avait-il précisé en riant. Tradition et qualité, c'est le principe de mon entreprise.

Dans le lit de Wendy – bien plus confortable que celui de Sherylin, déplié dans la petite pièce derrière la cuisine –, la tradition l'avait emporté sur la qualité. Mais dans l'ensemble, rien à redire. Elle avait même joui, au terme d'un cunnilingus d'honnête facture, et trouvé dans cet orgasme une confirmation de son statut d'amateur. William était parti vers 16 h 45.

Wendy, en tout cas, n'avait pas menti : les types comme lui pressuraient peut-être leurs fournisseurs de tuiles et portes-fenêtres, mais ils n'étaient pas regardants sur le prix de certains services.

27 décembre 2031

— Oh, ma chérie, comme je suis heureuse ! Nous étions inquiets, nous avons essayé je ne sais combien de fois de t'appeler !

Il était 7 h 10 à Londres. Là-bas, c'était la nuit.

— J'ai aussi essayé, maman.

— On nous a dit qu'il y avait des problèmes techniques pour les appels à l'étranger...

— Je suis sûre qu'ils ont dit ça, maman. Je vous souhaite à tous un bon Noël.

— Nous aussi, ma chérie ; nous aimerions tellement être avec toi...

La voix de sa mère se brisa. Sherylin ressentit la morsure de l'émotion dans le bas de sa gorge, physique, sauvage. En même temps, une bouffée de haine la soulevait comme un gaz toxique et chaud. La nuit de sa naissance, les fous de Jésus empêchaient leurs citoyens de se parler.

— Comment est-ce que... tu t'en sors ? Ce n'est pas trop dur ? J'aimerais pouvoir t'aider...

— Je sais, maman, mais ne t'inquiète pas. J'ai ce petit travail dont je t'ai parlé, dans cette boîte de consultants. Ils me payent correctement, et je suis bien dans mon studio.

Elle devait marcher sur des œufs lorsqu'ils demandaient si elle s'en tirait financièrement. Elle inventait des chaînes de soutien, des magasins pas chers, disait que c'était une question d'organisation. Ils la croyaient dans une chambrette à peine salubre. Pas la peine de mentionner son shopping occasionnel chez Harrod's.

Elle entendit une voix d'homme. Son père venait de se réveiller.

Sa mère le lui passa. Ils échangèrent les quelques phrases habituelles : amour, tristesse, prudence. Puis il rendit l'appareil à sa mère.

— Nous avons vu les parents de Jennifer, hier ; ils auraient voulu pouvoir rencontrer Chris pour Noël, mais cela n'a pas été possible...

— Quelle bande d'ordures !...

— C'est comme ça, soupira madame Leighton.

— C'est comme ça, répéta-t-elle. Et mon cher frère, est-ce qu'il s'est manifesté, ou est-ce que le service de Jésus l'a complètement accaparé ?

— Il nous a appelés il y a une semaine. Il voulait passer les fêtes avec des amis.

« À casser du mécréant entre deux actions de grâces ? », voulut-elle demander, mais à quoi bon.

Elles parlèrent encore quelques minutes, se souhaitèrent beaucoup de joie et de bonheur. Son père reprit le téléphone, lui dit qu'il l'aimait très fort.

Après leur conversation, elle resta de longues minutes sur le sofa, avec un écrasant désir de larmes qui ne voulurent pas venir. Deux mois plus tôt, dans la compagnie d'assurances qui l'employait, son père, au lieu de succéder à son chef direct partant en retraite, comme il était prévu, avait subi l'une de ces promotions latérales qui excluent tout espoir d'ascension ultérieure, quand elles ne vous désignent pas pour une prochaine charrette à la moindre contraction des bilans semestriels. Bien sûr, cela pouvait être sans rapport avec la fuite de sa fille et le retrait de sa nationalité, mais elle avait de la peine à le croire.

Elle voulut prier. Il y avait des mois qu'elle n'avait pas ressenti ce besoin, cette urgence. Elle se mit à genoux contre le sofa, les coudes posés sur les coussins comme sur un banc d'église. Les yeux fermés, elle implora le Seigneur, mendia un peu de justice et de miséricorde.

Et soudain, elle s'arrêta. Elle venait de réaliser une chose terrible : elle n'avait rien à attendre de sa prière.

Peut-être parce qu'en fin de compte, Dieu n'existait pas. C'était une hypothèse effrayante, parce qu'elle rongea le pilier fondamental sur lequel reposait sa perception du monde.

Mais l'autre hypothèse était plus sombre encore : il existait, le Dieu de la Bible et de sa foi. Et Il se moquait bien de sa prière.

17 septembre 2032

3 heures du mat'. Bon. Elle allait se coucher.

Elle était satisfaite : le mémoire d'économie comportementale sur lequel elle planchait depuis des semaines était pratiquement terminé. Restaient quelques points à affiner, des corrections mineures à introduire, et la liste bibliographique des références qu'il fallait mettre à jour.

Elle prit la bouteille d'eau posée sur le bureau, but quelques gorgées au goulot.

Elle eut envie de regarder un peu la télévision avant de se coucher et se laissa tomber sur le sofa. La chaîne active quand elle alluma l'appareil diffusait des informations internationales. On parlait de combats à la frontière entre la Turquie et l'Anatolie, indépendante depuis peu. Elle bâilla en se frottant les yeux.

— Autrestensions, dit une journaliste, cette fois dans l'Union des États

bibliques américains. À Baltimore, un directeur d'école congédié résiste depuis plus d'une année à l'ordre qui lui a été donné de quitter les lieux. Des parents d'élèves et des amis l'ont rejoint et occupent l'école encerclée par la police. On ne sera pas surpris d'apprendre que le litige porte sur des questions religieuses.

Elle rouvrit les yeux. La caméra portée montrait un groupe de personnes devant un bâtiment de l'école. Elle entendit crier des slogans : « Non au démon ! », « Nous sommes les vrais enfants de Dieu ! », et aussi « Le diable est à Montgomery ! ».

Elle éclata de rire.

— On est d'accord, bande de tarés !

Elle avait déjà entendu parler de cette histoire. Des bigots qui se rebellaient contre des autorités de l'UABS. Des déçus du tout-Bible, qui tapaient du pied par terre parce que leurs manifestations de ferveur ne suffisaient pas à leur valoir des postes enviables au sein de l'administration théocratique. C'était tout à fait jouissif.

Elle vit des policiers casqués, appuyés contre des barrières de métal. La caméra revint sur le bâtiment. Des banderoles de tissu étaient tendues sur la façade. « Craig Bolton est un saint », lut-elle.

— Faites-en un martyr ! s'exclama-t-elle.

Un autre plan : le gugusse en chef – beau faciès de con – entouré d'une dizaine de groupies braillards. Elle en reconnut un : il s'appelait Peter Leighton.

22 février 2033

Putain, ça faisait quelque chose ! Brian Mannering, le vice-président de Haviland Corporation !

L'entreprise était un objet de culte pour des légions d'étudiants en économie ou gestion. Depuis son retrait de l'Union, les dirigeants de l'UABS l'avaient dans leur viseur, et l'assassinat de Douglas Haviland lui-même leur était généralement attribué malgré leurs dénégations. Cette situation ajoutait encore à son prestige.

Pour d'obscures raisons, le siège principal de la firme se trouvait dans un coin perdu d'Andalousie, mais elle possédait un vaste complexe industriel à Birmingham, et c'était là que plus d'une centaine d'étudiants de la faculté de science économique avaient été reçus. La journée avait commencé par la visite de certaines unités de fabrication, puis après un lunch offert dans une des cafétérias du site, des responsables de services avaient présenté leur domaine aux étudiants répartis par groupes.

Durant le lunch, Shandra Dhajlam lui avait demandé :

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Impressionnant. Cette boîte est un immense vaisseau de guerre avec la maniabilité d'un hors-bord.

— À propos de guerre, avait dit Gerald Hensley, un rouquin longiligne qui

s'arrangeait pour ne jamais être loin de Sherylin, vous avez remarqué leurs mesures de sécurité ? C'est plus protégé que Buckingham !

Portiques de détection, scanners, sas, le complexe semblait effectivement mieux défendu qu'une banque. Ils avaient aussi aperçu plusieurs gardes armés, et l'hélicoptère frappé du logo de la compagnie qu'ils avaient vu décrire des cercles au-dessus des bâtiments avait l'allure d'un appareil de combat.

— En Espagne, il paraît que le président Vandenholm vit dans un véritable bunker, avait dit Shandra.

— C'est le cas des hauts dirigeants de beaucoup d'entreprises majeures, avait dit Gerald. Les boîtes ne se font pas de cadeaux ; si tu arrives au sommet, tu passes des années à demi enterré avec ta famille et tes collaborateurs.

Shandra avait soupiré.

— Je me demande si je suis assez motivée pour ça, avait-elle dit. Je vais peut-être ouvrir un restaurant. Et toi, Sherylin, tu t'imagines vivant comme ça ?

Elle avait haussé les épaules.

— Il faudrait voir les bonus, avait-elle dit.

— J'espère que cette journée vous aura permis de vous faire une idée de l'esprit et de la réalité concrète de notre compagnie, conclut Brian Mannering. Peut-être certains d'entre vous seront-ils un jour des collaborateurs de Haviland Corporation. C'est le vœu que j'exprime.

Il prononça ces derniers mots avec un ultime regard sur Sherylin, assise au deuxième rang dans la salle où il venait de faire son exposé.

Des applaudissements nourris lui succédèrent. Il remercia son auditoire d'un geste, serra la main du professeur Fisker, organisateur de la visite, et quitta la salle.

Sherylin soupira. Dans cinq minutes, il serait en conférence avec Tokyo ou en route pour Castell One, le siège central de la compagnie. Elle n'aurait sans doute jamais l'occasion de le revoir. Dommage. Elle semblait lui avoir tapé dans l'œil ; avec sa prestance et ses revenus, Mannering aurait été un client rêvé. Et elle avait très envie de changer de canapé.

20 mars 2033

Ce soir, ce serait Norbert Levitt. Elle grimaça.

Mais bon, c'était sa faute. Très franchement, elle aurait pu se passer de cabriolet, et limiter ses descentes dans les boutiques branchées. Des années d'études en science économique et des notes parmi les meilleures de sa volée pour ne pas être foutue de gérer son propre budget : bravo, Leighton.

Levitt était à chier. Pas moche, avec des traits anguleux mais réguliers, des cheveux châtons qu'il portait mi-longs, avec une mèche rebelle qui lui tombait sur l'œil gauche et pour laquelle il avait dû se faire poser des

implants spéciaux, même s'il ne l'avouerait jamais. Elle n'avait aucune envie de le lui demander. Le type avait des diplômes en design et management, et possédait à trente-six ans une entreprise de conseil spécialisée dans le marketing des produits branchés allant de l'accessoire de mode aux aliments ciblés santé.

Ses bureaux étaient à Liverpool et il venait à Londres une fois par mois environ. Quand ils se voyaient, il commençait par l'inviter dans le restaurant la plus tendance du moment. Là, il lui infligeait l'insupportable conversation d'un nouveau riche qui se croyait obligé de relater chacun de ses actes récents comme s'il constituait un progrès de l'intelligence humaine.

Dans sa chambre d'hôtel, le connard se déshabillait comme s'il retirait les voiles dissimulant un chef-d'œuvre de la statuaire antique. Au moins son corps, qu'il ne cessait d'admirer chaque fois qu'un miroir était en vue, était-il mince et presque harmonieux. Durant les préliminaires, il lui expliquait rituellement la chance qu'elle allait avoir d'être prise par un homme de sa magnitude, puis, l'ayant pénétrée, accompagnait ses coups de reins de questions-mantras sur l'incomparable jouissance que lui donnaient son membre et sa maîtrise innée.

Elle avait à ce moment la confirmation de n'être pas une pro, qui n'aurait trouvé que grotesque ce délire, et subi ce déferlement de connerie en pensant à son rendez-vous du lendemain chez son dentiste. Elle devait se concentrer pour se rappeler de se livrer au plus consciencieux numéro de simulation dont elle était capable. Le type, quand il se vidait, devait croire qu'il l'avait fait jouir six ou sept fois. À moins qu'il ne soit pas dupe, que son vrai bonheur ait été de savoir que la jeune femme qu'il tenait sous lui feignait le plaisir de toutes ses forces, que la contraindre à cette imitation ait été sa véritable satisfaction.

Prochainement, pour payer le leasing de sa voiture et réalimenter son compte bancaire amaigri, elle coucherait avec deux clients qu'elle aurait voulu ne pas revoir. Le premier était un nobliau très british, d'une laideur coupable en ce temps où la chirurgie faisait des miracles pour qui pouvait se l'offrir ; quant à l'autre, qui avait fait fortune en vendant yachts et voiliers, son truc était de baiser une jeune femme qui ne s'était pas lavée depuis une bonne semaine – elle étudierait à la maison les jours précédant ce rendez-vous.

Mais elle avait un talisman, cet écran mental qu'elle dressait quand le micheton était con, disgracieux ou friand d'effluves corporels. Elle imaginait une alternative infiniment crédible. Et dans cette fiction qu'elle invoquait, elle avait les bras tordus dans le dos, une main puissante la tenait par les cheveux, son visage était pressé contre la vulve d'une détenue qui grognait de plaisir.

À Londres, soudain, tout devenait facile.

— Il a appelé il y a deux jours. Il était vraiment très... excité.

— Mais c'est quoi, cette histoire ? Ce type est mort, ce dingue ? Et Peter y était ?

— Oui, c'est ce qu'il a dit. Ils étaient dans cette école, barricadés, tu sais, parce qu'ils craignaient d'être délogés par la police. Il était près du bureau de ce monsieur Bolton, avec un autre adepte. Il a dit qu'il avait été réveillé par un bruit ou je ne sais quoi, et il y a eu... Je ne sais pas, une sorte de lumière, d'après lui, et Peter et l'autre homme ont perdu connaissance. Et Bolton est mort. La police a annoncé que c'était une mort naturelle, mais Peter est persuadé du contraire, il dit que c'est un complot du gouvernement.

Sherylin éclata de rire.

— Vraiment ? C'est merveilleux ! Tu pourrais lui suggérer de s'exiler – mais pas en Angleterre !

Sa mère soupira.

— Je ne sais pas ce qu'il va faire, maintenant... J'espère qu'il va retrouver du travail.

— C'est son problème, qu'il assume ses conneries. Est-ce que vous avez des nouvelles des Connors, de Chris ?...

Il y eut un silence de quelques secondes, que les ordinateurs de l'Apôtre Fuller enregistrèrent comme le reste.

— C'est... C'est très dur pour lui.

— J'imagine, dit-elle.

Quand ils raccrochèrent, il était 7 h 18 à Londres. Là-bas, c'était la nuit.

La nuit, et pour longtemps.

Barstow

4 octobre 2039

C'était une petite plume blanche.

La vapeur du hammam était glacée. Une dentelle de givre, dont il brisa la fine texture en sautant sur ses jambes.

La main de l'homme, celle qui avait tenu le bracelet, l'arrêta dans son élan, la paume contre sa poitrine. L'homme, grand et athlétique, était bien plus lourd que lui. Barstow ressentit un picotement, partant de ce point près de son cœur et qui se propagea dans tout son corps en un instant. Un drôle d'instant, pensa-t-il avec un sentiment de vertige, un instant sans limite. C'était un paradoxe.

Il s'abîmait dans le nuage de glace. Conscient que c'était fini. Il savait que c'était leur signature, que, parfois, les assassins qu'envoyait Montgomery, quand ils ne faisaient pas exploser voitures ou maisons avec leurs cibles, quand ils se voulaient furtifs, laissaient une petite plume près de ceux qu'ils venaient de tuer.

En tout cas, c'étaient des cons.

15 mai 2024

La police avait établi un barrage dans la rue et mis en place une déviation, mais on pouvait passer à pied par le trottoir d'en face. Du haut de l'échelle déployée au-dessus d'un camion, un pompier arrosait les ruines fumantes. Le feu couvrait encore sous les gravats calcinés, d'où montait une épaisse fumée grise.

Quelques dizaines de personnes étaient massées contre les barrières délimitant le périmètre. La plupart des spectateurs restaient quelques minutes et s'en allaient, mais d'autres, déjà sur place à l'arrivée de Barstow, vers les 8 heures, étaient toujours là, et ne semblaient pas désireux de lever le siège. C'était le noyau dur, le corps d'élite des badauds. Installés, informés, ils prenaient la mesure des nouveaux arrivants, les toisant comme pour estimer le prix de leurs fringues, puis lançaient la conversation avec quelques mots relatifs à la violence du sinistre ou l'identité des présumées victimes. Barstow avait entendu des choses comme « affreux », « tragique », « horrible », ainsi que « salopard », « tas de merde » et « fils de pute ».

Sur ce qui restait de la façade effondrée qui avait donné sur le jardin, on voyait par intermittence, quand le vent dissipait un instant la fumée, une fenêtre intacte, une de ces vieilles choses qui coulaissent en hauteur – toujours en grinçant, dans l'esprit de Jack – comme ils en avaient encore plein dans les quartiers rupins. Pas seulement chez les riches, d'ailleurs, ils en avaient aussi chez son copain Kenneth, et ils auraient bien aimé les remplacer parce que c'était de la merde qui laissait passer le froid en hiver et qu'il y en avait deux qu'ils ne pouvaient même plus ouvrir, mais ça coûtait un saladier et ils avaient autre chose à faire de leur pognon pour le moment. C'était à se demander pourquoi les bourges les gardaient.

Jack aurait dû être à l'école depuis plus d'une heure. Ils appelleraient peut-être à la maison. Ou la prof de classe rédigerait un de ces rapports à faire signer par les parents. Ça ne l'inquiétait pas trop. Quand son vieux saurait pourquoi il avait séché, il allait se marrer.

C'était l'histoire d'un Pakistanais qui dit à ses petits-enfants :

— L'Angleterre, de mon temps, c'était vraiment bien. Vous entriez dans un magasin avec une seule livre dans la poche et vous en ressortiez avec des vêtements, des chaussures, et de quoi nourrir votre famille pendant trois jours !

— Tout ça avec une seule livre, s'exclament les mômes, c'est incroyable ! Tu es sûr que tu nous dis la vérité ?

— Oui, mais c'est fini, se désole le vieux : maintenant, il y a des caméras de surveillance partout.

Cette blague, le père de Jack l'avait racontée à quelques potes entre deux parties de snooker, après avoir jeté autour de leur table le regard préventif, inquiet, usuel du temps de la Correction. Précaution vaine : un type, au bar, l'avait enregistré sur son portable et dénoncé le soir même au poste de police du quartier. Au bout de la procédure, le juge David Tilbury, que la moitié du Comté appelait El-Tilbury, lui avait infligé une amende de six cent cinquante livres assortie des frais de justice et d'une indemnité morale de deux cents livres à verser à l'association antiraciste présidée par le dénonciateur. La famille n'était pas partie en vacances, cet été-là. Jack se souvenait de son père rentrant du tribunal, des larmes dans les yeux, les mâchoires crispées à se rompre les dents.

— Ça se paiera un jour, avait-il juré d'une voix si grave et terrible que Jack avait eu peur ; tout finit par se payer un jour.

— Si vous voulez mon avis, ils ont bien fait, dit un homme derrière lui.

Jack se retourna. L'homme pouvait avoir une soixantaine d'années. Il portait une casquette en tissu prince-de-galles.

« Ils ont bien fait. » C'était au moins la cinquième fois qu'il entendait ça. Pourtant, l'incendie aurait pu partir d'un câble électrique ou d'un appareil ménager défectueux.

— Vous croyez que quelqu'un a mis le feu ? demanda une femme...

— Si c'est un accident, tant pis, dit l'homme à la casquette, c'est le résultat qui compte.

— Il y a des morts ? demanda la femme.

— Ils ont trouvé un corps, dit Jack ; on ne sait pas s'il y en a d'autres...

— Mon Dieu, s'il y avait toute une famille ! gémit la femme.

— Mes parents ont vécu le Blitz, dit l'homme, et je peux vous dire que beaucoup de familles sont mortes dans leurs maisons. Et les Allemands aussi, ils ont morflé quand on leur a mis la pile. C'est toujours comme ça pendant la guerre.

La guerre.

Ça faisait des années qu'on en parlait. Ces putains de musulmans que l'on avait accueillis parce qu'ils ne bouffaient pas chez eux et qui s'étaient mis à faire la loi, il allait falloir se décider à les renvoyer dans leurs pays de merde.

Seulement, on avait pris du retard. Les magasins d'alcool avaient remplacé leurs vitrines par des lamelles d'acier, les restaurants avaient retiré le porc de leurs cartes, les infidèles n'empruntaient plus certaines rues dans les villes où étaient nés leurs parents. Des chrétiennes, des athées portaient un foulard sur leurs cheveux pour aller à l'école ou au marché. Tout ça, c'était la faute de ces salauds de politiciens et de journalistes qui avaient aidé les islamistes en s'imaginant comme des cons qu'ils construiraient ensemble une vie meilleure. Et puis les juges, aussi, les juges comme David Tilbury, dont la maison finissait de brûler ce mardi matin. Souvent, Jack avait entendu dire qu'il faudrait commencer par ces traîtres. Alors, le vieux frigo provoquant un court-circuit, il n'y croyait pas trop.

Il resta jusqu'à dix heures moins le quart. Ce qui le fit partir, finalement, fut moins la crainte des sanctions scolaires qu'un besoin d'uriner devenu pressant. Il repartit donc vers l'école, et surtout ses toilettes.

Il avait le sentiment que quelque chose de très grave et d'inévitable commençait. Il y avait déjà eu des règlements de comptes, des vengeance. L'homme qui avait dénoncé son père pour sa blague au pub avait eu les jambes fracturées à coups de gourdin, un soir où il promenait son chien. On ne savait pas qui avait fait ça : trop de types s'en vantaient. Mais là, mais maintenant, c'était autre chose. À Londres, quelques semaines plus tôt, une foule en fureur avait lynché deux Honorables Membres du Parlement : un Tory, un Labour, pas de jaloux ! Des églises et des mosquées brûlaient en Europe.

En marchant, il leva le bras devant son visage. Son blouson avait l'odeur âcre de la fumée. Il enfonça son nez dans le tissu, aspira fort.

4 octobre 2039

Ils étaient trop cons.

Qu'est-ce qu'ils s'imaginaient, ces fumiers de bibleux, que sa mort leur permettrait de garder le pouvoir plus longtemps ? Des nèfles : à terme, ils étaient cuits. Même le peuple américain en avait marre, de leurs conneries !

Les Américains, c'était dire !

L'homme, le tueur, son assassin, l'avait arrêté de la main, et repoussé en arrière, doucement mais avec force ; il retombait sur la banquette. On le retrouverait assis et mort dans sa serviette, mais pas tout de suite. Les gens entrent et sortent d'un hammam, avec cette lumière douce et la vapeur, on ne voit pas grand-chose, c'est seulement le soir, quand ils fermentaient, que les employés se rendraient compte qu'un membre était clamsé. Comme le club ne bouclait pas avant 22 heures, ce salaud d'Archange serait au-dessus de l'Atlantique.

Peut-être qu'on ne trouverait même pas la plume.

16 mai 2025

North Lancaster Occidental Defense Group 46. C'était nul. D'abord, ce n'étaient pas tous des groupes du nord de la ville, ni même de celle-ci. Mais c'était là que les premiers s'étaient constitués, et tous ceux qui avaient suivi dans la région s'étaient organisés sur cette base, avec leur numérotation, et maintenant c'étaient des ODG de Lancaster nord, même s'ils étaient de Garstang ou de Fleetwood !

Et ça, ce n'était pas le pire. Nord, sud, rien à foutre. Mais tous ces Occidental Defense Groups, ça faisait ringard, c'était trop pareil : on aurait dit la numérotation des routes nationales sur une carte routière. Putain, à Londres, il y en avait qui s'appelaient Mosque Blasters, Mighty Shits, Wipers, Christian Crossing... Ailleurs aussi : en France, il y avait un groupe qui s'appelait les Réducteurs, et ce qu'ils réduisaient, c'étaient les têtes ! Un de leurs gars avait été ethnologue ou un truc comme ça, il avait rencontré des indigènes dont les tribus s'entretuaient, et quand ils avaient tué un ennemi, ils le décapitaient ; ensuite, avec du feu et des pierres, ils rapetissaient sa tronche. À la fin, elle n'était pas plus grosse que le poing d'un adulte. Ça faisait des drôles de petits trophées, comme des têtes de poupées grimaçantes. Et maintenant, les froggies, ils faisaient la même chose avec les musulmans !

Dans toute l'Europe, ils avaient des noms cool. Alors Occidental Defense Group quelque chose... Mais bon, tant pis, l'essentiel était de tuer les barbus, comme il l'avait fait dans la maison de ses parents.

Les types du groupe le savaient, mais ils ne voulaient pas qu'il vienne se battre avec eux. Ça le rendait furax, mais ils disaient qu'il était bien plus utile avec un ordinateur qu'avec un flingue. Le bon côté, c'était que les gars lui filaient du super matos. Avec le nombre de magasins mis en l'air sur les zones de front, il n'y avait qu'à se servir.

À la maison, il s'était éclaté sur du bas de gamme d'occasion qu'il avait gonflé comme il avait pu, en imaginant ce qu'il pourrait faire avec un Spectral 7000 ou un Nexus Biowave. Avec sa bécane bricolée, il avait fait des petits trucs, comme se balader dans les fichiers de l'école (pas trop, fallait faire gaffe, il avait juste remonté un peu ses notes d'histoire et de chinois) ou

foutre la merde sur le site des magasins Dormond Stores, parce qu'un vendeur l'avait traité de petit con un jour où il était allé faire un tour avec Icham en séchant un cours de chimie. Tout ça en continuant à rêver d'une machine haut de gamme.

Et maintenant, il était penché sur une Wei Xerox avec deux processeurs Taurus NNR. De la bête de course.

— Tu en es où ? demanda Steadman en entrant dans la pièce.

— Le programme de corrélation est en train de tourner, dit Barstow, la voix mal assurée. Je devrais pouvoir te dire ça dans une minute.

— Tu as intérêt...

— Je fais ce que je peux !

— Tais-toi et bosse !

Barstow se crispa sur son siège. C'était un pourri, Steadman. Une dizaine de jours plus tôt, il l'avait engueulé parce qu'il ne parvenait pas à franchir les pare-feu d'une compagnie d'import-export qu'on soupçonnait de transférer de l'argent à des mosquées de la région. Et puis il s'était approché, comme maintenant, il avait posé sa main puissante sur son épaule, et serré si fort que Jack avait poussé un cri de douleur qui avait bien amusé le connard.

De taille moyenne mais bâti en force, Steadman était très fier des tatouages (couteau, dragon et tête-de-loup) de ses bras musclés, de ses cheveux coupés en brosse et teints en blond. L'icône vivante du guerrier urbain, défenseur de l'Occident. Ça lui faisait peut-être oublier son illettrisme partiel.

— Là, ça y est ! Le bateau, c'est le *Caracas II*. Il arrivera à Plymouth le dix-huit. La livraison pour Marcovic Appliances, c'est un conteneur qui vient de Turquie. Des climatiseurs. Quarante unités.

— Climatiseurs, mon cul ! dit Steadman. On va s'en occuper. Je vais voir ça avec les groupes du Devon. Tu parles de ça à personne, le même, c'est compris ?

— Mais si Lowry...

Steadman se pencha près de lui, ses poings lourds posés sur la table à côté des périphériques de la console.

— Lowry, il a assez de choses à foutre ! C'est moi qui lui en parlerai, quand ce sera le moment. Alors tu fais comme j'ai dit et si j'apprends que tu as lâché un mot à quiconque, je te le ferai payer ! On ne peut pas risquer d'avoir des fuites. C'est bien compris, Jacky Boy ?

— Oui, oui, d'accord...

— Très bien, s'exclama le salopard en le gratifiant d'une tape énorme, qui claqua fort et laissa une brûlure dans le dos du gamin.

Le fumier partit vers l'entrée de la salle. Barstow l'observa du coin de l'œil ; Steadman marchait dans ses rangers comme s'il défilait en slip le soir de l'élection du plus beau mâle d'Angleterre.

— Continue à bosser, dit-il sans se retourner, on n'est pas là pour s'amuser. Il n'eut aucune envie de répondre.

Les gars disaient qu'à la castagne, Steadman avait des couilles plus grosses que son cerveau. Du genre à bousculer ses potes pour être le premier à entrer dans un nid de barbus. Le tonnage de poudre qu'il se carrait dans les narines devait y être pour quelque chose. Jack n'était peut-être pas le seul à se demander ce que les cons d'en face attendaient pour flinguer un type assez barge pour s'exposer comme s'il jouait au paintball.

Au moins le nase entretenait-il assez bien les véhicules du groupe. C'était un bon mécanicien, même s'il s'était fait virer de trois garages pour des vols qui lui avaient valu quelques mois de prison. En temps de guerre, on ne négotait pas trop sur les CV.

4 octobre 2039

Ce serait génial !

Il imagine la scène : les types arrivent pour l'entretien, la vapeur est coupée depuis un moment, il en reste juste un peu que les aérateurs vont évacuer, et le reste retombera en gouttes condensées. Les nettoyeurs s'avisent qu'il y a quelqu'un sur la banquette ; ce n'est pas la première fois qu'un membre s'endort dans le hammam. Cette chaleur humide, ça vous ramollit le plus suractivé des yuppies. L'un d'eux s'avance, il pose une main sur l'épaule du dormeur, secoue doucement, et puis un peu plus fort, et l'homme assis bascule sur le côté. Le type appelle son collègue, ils tâtent le pouls du bonhomme et réalisent qu'il est mort, bordel ! La police débarque, puis un médecin. Les nettoyeurs racontent ce qu'ils ont vu. Le défunt, un certain Jack Barstow, est évacué dans un sac de plastique. Les flics trouvent la petite plume et la mettent dans un autre sac, beaucoup plus petit, et transparent.

Sauf si elle est déjà collée sous la semelle d'un des nettoyeurs, et qu'il va l'emporter avec lui. Alors la petite plume blanche, déjà plus très fringante à la sortie du club, va se ramasser la crasse des trottoirs et des couloirs du métro. Elle finira noire et brisée dans une poubelle ou le sac d'un aspirateur, en attendant l'étape ultime des incinérateurs municipaux.

Ce qui fait que leur signature, leur message au monde, les tarés du Cénacle peuvent se l'enfiler profond.

Barstow sentit, à travers l'immense engourdissement qui le dévorait, qu'il venait de retomber sur la banquette. Ça ne picotait plus. Il avait plutôt le sentiment de se pétrifier.

Ça ne faisait pas mal. Mais il mourait quand même.

12 octobre 2026

— Bon, maman, dit-il, je vais y aller... J'ai des choses à faire à la maison.

Il l'embrassa sur la joue. Quand il était arrivé, sa mère sentait la sueur. Elle avait des traces de crasse dans le cou. Il l'avait rafraîchie avec une serviette imbibée d'eau de Cologne comme il s'arrangeait pour en apporter à chacune de ses visites. Le personnel faisait ce qu'il pouvait. Deux infirmiers avaient quitté leur travail pour s'engager sur le front.

À l'étagé, un homme cria. Il y avait souvent des cris, ici. De simples beuglements, ou des phrases entières et répétées, cela dépendait. Depuis qu'il venait, Barstow avait identifié cinq hurleurs des deux sexes. Aujourd'hui, il n'avait pas vu la folle qui se baladait parfois dans la salle avec sa chaise, et montait dessus pour examiner le plafond, comme à la recherche d'une trace d'infiltration d'eau. Peut-être qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait et qu'elle passerait le reste de sa vie dans sa chambre, satisfaite d'avoir accompli son obscure mission. Ou qu'elle était morte.

Il se redressa, recula d'un pas, fit demi-tour et marcha jusqu'à la porte de la salle, contournant la table où le vieux avec les grandes oreilles dessinait des papillons et des pelles mécaniques. Il remonta, la gorge brûlante, dans le couloir qui sentait la purée de pommes, poussa les grandes portes de la maison, sortit sur le perron, sauta les marches et foula le gravier, libre enfin de courir et de pleurer.

Comme souvent, avant de regagner la gare, il alla jusqu'au rivage. La baie de Morecambe était belle et dangereuse. L'office du tourisme local organisait une marche à marée basse, en général de Hest Bank à Flookburgh. Neuf miles dans la vase, en suivant rigoureusement un gars du coin qui tâtait le sol avec un bâton pour éviter ces puits de sables mouvants toujours prêts à gober le promeneur. Et si l'on ne s'enfonçait pas dans un de ces pièges à touristes, on risquait fort d'être englouti par une des marées les plus véloces du monde.

C'est là qu'il aurait voulu les amener. Pas les musulmans, eux, ils mourraient au combat, ou juste après. Plutôt les sales cons d'Européens, d'Anglais, qui à force de connerie et de lâcheté en avaient fait leurs conquérants. Les amener dans des coffres de bagnoles, les traîner loin de la côte, à marée basse. Les enchaîner à un rocher et les laisser se démerder avec la mer quand elle remplirait la baie.

Souvent, la nuit, il s'imaginait en train de le faire : il voyait les gueules des types quand on les débarquait, qu'ils comprenaient. Il fallait frapper fort pour les faire avancer, tordre les bras, s'y mettre à plusieurs pour maîtriser les plus lourds et les plus horrifiés. Quel pied ! Les types – il y avait des femmes, aussi, certaines étaient belles – plaidaient leur cause, disaient qu'ils n'avaient pas voulu la charia ni la guerre, seulement le respect de l'autre et des droits de l'homme. C'est là qu'on leur fermait la gueule, à la crosse ou à la semelle.

Dans l'esprit de Barstow, ils avaient transporté, à des centaines de mètres du rivage, de ces chaises très hautes, montées sur des structures d'acier, que les surveillants des plages utilisaient. Elles étaient fixées près de l'endroit où ils enchaînaient les salopards ; du haut de leur perchoir, ils regardaient ramper la flotte.

Beaucoup de gars du groupe avaient des projets pour les bâtards de la Correction. Des choses à base de feu, de rasoirs ou de presses hydrauliques. Mais il fallait d'abord en finir avec les barbus. Le travail en premier, le plaisir

ensuite, c'était la règle pour réussir.

Il y avait peu de monde dans le train à cette heure de l'après-midi. Il se retrouva seul dans son compartiment ; une femme était assise dans celui d'à côté, à sa gauche : assez laide, avec des cheveux blond lavasse, et sanglée dans une robe épinard qu'elle avait dû se tricoter durant ses soirées de déprime. Elle lui rappela celle que les services sociaux avaient envoyée, quelques semaines après l'attaque.

Il était tombé sur eux en rentrant de l'école, vers midi. Le portail était ouvert et ils se trouvaient devant la porte. Ils venaient probablement de sonner. Jack s'était arrêté sur le trottoir ; ils s'étaient observés, lui à une extrémité de l'allée et eux à l'autre bout, quatre mètres les séparant donc.

Le type était un Noir qui pouvait avoir vingt ou quarante ans ; il portait un costume bleu dont le pantalon semblait trop court et les manches trop longues.

Ayant demandé s'il était bien Jack Barstow, ils s'étaient présentés comme des fonctionnaires municipaux qui, étant donné la tragédie survenue dans cette maison, allaient s'assurer qu'il serait placé dans une famille d'accueil qui veillerait à son bien-être. Les lettres de leur service étant restées sans réponse, ils venaient parler avec lui afin de régler au mieux les détails administratifs. Faisant mine d'accepter, il avait franchi le seuil avant de claquer la porte et tirer les verrous. Ils avaient sonné quelques minutes, frappé le verre et le bois, lancé des appels à la raison. La bonne femme avait fait le tour de la maison et frappé à la porte de la cuisine, celle par laquelle les islamistes étaient sortis, et le dernier d'entre eux revenu pour mourir.

— Sois raisonnable, Jack ! criait-elle.

Il était assis dans sa chambre, à l'étage ; des sanglots déchiraient sa gorge tandis qu'il serrait dans ses doigts le pistolet de son père. Peu avant qu'il aille à la fenêtre et vide le chargeur sur eux, ils étaient partis, laissant dans la boîte aux lettres une note lui intimant de contacter leur bureau dans les trois jours afin de convenir d'un entretien.

À cette époque, il passait la moitié de ses nuits au local du groupe, un entrepôt qu'ils avaient trouvé plein à craquer de ferraille et de palettes qu'ils avaient mis deux semaines à évacuer. Comme tous les groupes, le 46 aurait voulu occuper le château de la ville, mais l'armée le bouclait. C'était peut-être mieux, parce qu'il avait l'impression qu'ils se seraient entretenus pour l'avoir, question de prestige.

Il allait à l'école un cours sur deux – une bonne moyenne dans tout ce merdier. Avec des restants de mastic et de peinture trouvés dans le réduit, il réparait les dégâts dans la cuisine, sélectivement, bouchant et masquant chaque impact des balles qui avaient tué son père, laissant en l'état les carreaux brisés par la chevrotine que celui-ci avait tirée.

Il avait appelé, pourtant, leur proposant de revenir un après-midi de la semaine. Et quand les deux cons s'étaient amenés, Carter et Brooks les

attendaient : deux membres du groupe.

Pour être juste, Rick Brooks était un brave type. Mais un brave type de deux mètres zéro quatre et cent trente kilos qui se cure les ongles avec une baïonnette retient l'attention, même s'il trimballe un peu de brioche sous son parka militaire. Carter, antiquaire de profession, avait surtout été présent pour éviter tout dérapage. Et puis, son vocabulaire était plus riche. Par la suite, le dossier de Jack s'était perdu.

Le train s'arrêta à Carnforth station, redémarra. Jack prit le magazine posé sur la banquette en face de lui. Le *Lancashire Display*, le genre de truc qui revenait périodiquement à la mode en dépit de tout ce qu'on trouvait sur les réseaux. Il parcourut rapidement le magazine. Quelques articles sur les sites à visiter, comme si certains d'entre eux n'étaient pas des champs de tir occasionnels ou permanents. Des pages de pub pour des restaurants, des agents immobiliers, des paysagistes. Sans compter les systèmes de sécurité dont presque chaque foyer local était bardé, les volets antiballes qu'on pouvait faire installer devant ses fenêtres si on avait assez de fric.

Tournant une page, il sourit en tombant sur une publicité pour Brymon Developments, une compagnie d'ingénierie urbanistique. La veille, il avait entendu Charles Dowry, le chef du groupe, dire que la firme pourrait se montrer plus généreuse dans son soutien, et qu'il faudrait tirer un peu la sonnette.

Une des premières choses que Barstow avait comprises en travaillant pour le DOG 46, c'était que l'argent était le nerf de la guerre. Chirurgiens ou dockers, la plupart des combattants, outre la vie qu'ils risquaient, renonçaient à une bonne partie de leurs revenus pour se battre. Des compensations s'imposaient. Les musulmans avaient leurs filières de financement, qu'il essayait d'identifier sur sa console. Étant donné l'autisme des milieux officiels, les combattants occidentaux dépendaient largement des contributions des particuliers et des entreprises locales. Il arrivait qu'on les y encourage un peu.

Certains groupes en faisaient trop. À cause de ça, même des sympathisants se plaignaient de racket. Quand Jack avait entendu ça, il avait été furax. Qu'on parle des défenseurs de l'Occident comme de gangsters, ça le mettait en pétard. Mais par la suite, il avait dû convenir que les sommes perçues pour l'effort de guerre ne servaient pas toutes à payer des munitions ou compenser le manque à gagner des familles des héros vivants ou terrassés.

Barstow regarda sa montre. En arrivant, il passerait à la maison, puis rejoindrait les autres. Mais cela finirait bientôt. Les islamistes commençaient à manquer de matériel, de munitions. Eux, c'était le contraire. Et c'était la même chose dans toute l'Europe.

Encore quelque mois. Ensuite, ce serait le temps des règlements de comptes – et de la reconstruction, mais à chacun son job.

Il n'y aurait pas beaucoup de prisonniers. Les musulmans les plus fanatisés

des médinas combattaient jusqu'à la mort, entraînant les moins radicaux dans leur martyre. La majorité des familles musulmanes qui s'étaient intégrées au cours des années étaient déjà parties, abandonnant leur nouvelle vie et leurs espoirs anéantis par le raz-de-marée de la haine guerrière. Sans déconner, Jack était un peu triste pour elles. Il y avait ce gars, par exemple, Icham Zakiri, qui venait d'Égypte et qui avait été à l'école avec lui avant le début du conflit. Il était cool. Et puis, surtout, il y avait sa sœur, Soraya. Elle avait deux ans de moins que lui, était incroyablement jolie sous son foulard qui ne cachait pas grand-chose, c'était plutôt une tradition, ce bout de tissu, pas une menace, pas chez les Zakiri, Jack l'avait bien compris. Il avait été amoureux d'elle, amoureux comme le même qu'il était, il rêvait de l'épouser un jour, et elle pourrait garder son foulard si elle voulait. Il y avait deux ans qu'ils étaient partis, Icham et sa famille. Partis, sauf Soraya qui s'était tranché les veines pour ne pas retourner en terre d'Islam. D'autres filles étaient mortes pour ça.

Ça aussi, c'était la faute des capitulars occidentaux, ces débiles qui avaient déclenché l'inférieur enchaînement qui commençait par la faiblesse naïve et finissait par le malheur des innocents. Ça aussi, ils le paieraient.

En tout cas, bientôt, ce serait la fin des groupes. Du groupe. Le retour à la vie.

Ça lui faisait presque peur.

4 octobre 2039

Merde, mourir ! Il n'était pas d'accord !

Soudain, il voulait parler, pas pour dire à l'Archange dans la dentelle de glace que c'était un sale trou du cul de péquenot fanatique et qu'il pouvait aller sucer la queue de ce connard de Beveridge.

Il voulait dire qu'il demandait pardon d'avoir dissipé ce salaud de Winfield et qu'il les aiderait à le trouver s'il pouvait, et qu'il avait une femme, Karen, et un fils qui s'appelait...

Il fallait qu'il regarde son bracelet. L'assassin le lui avait rendu, avant de lui montrer la plume blanche. Il l'avait remis à son poignet et il allait lire le prénom de son fils. Il fallait juste qu'il soulève son bras.

8 octobre 2027

— C'est là, dit-il. Le troisième box.

— Tu es bien sûr ? demanda Brooks.

— T'inquiète ! J'ai assez traqué ce fumier.

— Putain, mec, tu es sûr qu'il ne va pas le savoir ?

— Jamais si on ne fait pas les cons, dit Bartow. Il croira que les flics ont tout ratissé.

Brooks soupira.

— Bon, on y va, dit-il.

Ils enfilèrent leurs cagoules. Barstow redémarra et roula sur une centaine

de mètres, pour amener le van devant le rideau de métal rouillé. Il arrêta le moteur et ils descendirent du véhicule. Bartow portait une veste des surplus de l'armée, avec dans le dos le dessin stylisé d'une gueule de chien furieux. Le vêtement des Birmingham Rotweilers pendant la guerre. Malgré tout le soin qu'il avait mis à préparer son coup, il pouvait y avoir une caméra qui lui aurait échappé. Mieux valait donc brouiller les pistes.

Il était venu cinq jours plus tôt relever l'empreinte de l'énorme cadenas, au moyen d'un sondeur ukrainien qu'un type de Preston louait mille livres l'heure – plus deux mille pour la fabrication de la clé. Un dépassement d'une minute se payait au tarif de l'heure complète. Le problème avait surtout été la caution. Trente mille quids à poser : il avait dit qu'il ne les avait pas. Mais l'homme proposait l'option otage et Barstow avait expliqué à Brooks qu'il allait passer un peu de temps dans le sous-sol d'un atelier sous la garde de gens bien disposés qui lui serviraient de la bière pendant qu'il irait relever l'empreinte. Rick, avec son air inimitable de grand dadaï, avait objecté :

— Mais si tu as un accident, ou que Steadman te chope ?

C'était une objection pertinente.

— Je ferai gaffe, Rickie.

— Mais tu ne peux pas être complètement sûr.

— Bien sûr que non. Mais quand tu te battais, tu n'étais jamais sûr de revoir le soleil. Je me trompe ?

Brooks avait passé trois heures dans un sous-sol qui puait le moisi, et les types ne lui avaient donné que de l'eau tiède. Pour compenser, Barstow l'avait invité au pub à la sortie. Les trente mille, il les avait, mais ça l'aurait fait chier de les sortir.

La clé fabriquée par le sondeur fit jouer la serrure. Steadman n'était pas du genre high-tech. Du gros, du lourd, en acier épais. Et dans cette zone d'entrepôts qui serait probablement rasée à moyen terme, on ne trouvait guère de serrure à code ou biométrique.

— Voilà, ça marche.

Ils se penchèrent et soulevèrent le rideau à la force de leurs jambes.

Barstow s'était vaguement attendu à ce qu'une rafale sortie d'une installation de tir automatique – une de ces choses que l'on apprend à faire avec un fusil d'assaut, quelques mètres de cordelette, un peu de patience et une boîte à outils – les accueille, mais il n'en fut rien.

Les caisses étaient au fond du box, sous des bâches grises ; il y avait aussi une Norton Warrior, ainsi qu'un établi de métal sur lequel étaient alignés quelques outils et des pièces de moteur. Brooks s'avança vers les caisses.

— Attends !

Barstow fouilla parmi les outils et pièces accumulés sur l'établi, et finit par se saisir d'une sorte de tringle de un petit mètre de long, avec laquelle il souleva lentement un coin de la bâche. Une précaution plutôt dérisoire si Steadman avait piégé son trésor. La bâche qu'il avait relevée finit par glisser sous son poids et tomba entre les caisses et le mur du fond.

Ils se regardèrent. Apparemment, Barstow ne s'était pas trompé. Les caisses portaient des inscriptions selon lesquelles elles provenaient de stocks italiens et brésiliens.

— On les ouvre ? demanda Brooks.

Barstow hésita.

— Juste une ou deux...

Brooks fit jouer les fermetures d'un couvercle. *Esercito italiano*. Des fusils-mitrailleurs Beretta 422, tout neufs. Six dans la caisse.

— Très joli, dit Brooks.

— Tu peux le dire.

La caisse qu'ouvrit Barstow contenait un lance-missiles portable.

Sans doute une cargaison dont il avait donné les coordonnées à cette enflure de Steadman. Un matos qui aurait peut-être sauvé des vies du 46 s'il n'avait pas fini dans ce box.

— On embarque tout ce qu'on peut, dit-il en fermant le couvercle.

Il fit coulisser la porte latérale du van et ils commencèrent à y transporter les caisses.

— Je les apporte, dit Brooks ; reste dedans pour les arranger, ça ira plus vite.

Malgré les nouveaux alliages et polymères utilisés dans l'armement moderne, les caisses les plus lourdes devaient bien faire quatre-vingts kilos. Mais ce gros nase de Rick était fier de montrer sa force, alors autant ne pas l'en frustrer. Bartow, prenant appui des pieds contre le métal de la carrosserie, poussait les caisses qui grinçaient sur le plancher, cherchant à utiliser au mieux le volume disponible. Le van était presque plein qu'il restait encore la moitié des caisses dans le box.

— On ne pourra jamais tout prendre, dit Brooks.

— On s'en tape ! Je crois qu'on peut encore en embarquer une ou deux, les plus petites. Ensuite, on dégage.

— Ça marche, dit Brooks en se penchant pour saisir une nouvelle caisse, on va...

L'explosion gifla le van.

Trois fois, dix fois, en roulant, il dut essuyer ses larmes avec sa manche.

La merde, la merde !...

Pourriture de Steadman. Un piège tout simple, comme ils en plaçaient pendant la guerre. Une grenade, un crochet, un bout de cordon. Au moment de l'explosion, Barstow s'était trouvé tout à l'arrière du van, en train de se battre contre les caisses pour gagner un peu de place.

Rick Brooks, vingt-quatre ans. Trois ans de guerre sans blessure grave, et soudain sans plus de mains ni de visage, parce qu'un branque nommé Barstow l'avait entraîné dans un coup foireux.

Au carrefour, il prit à droite, s'assurant une fois de plus qu'il n'était pas suivi. La vitre était brisée côté passager, et la carrosserie portait des traces d'impacts qui ne se voyaient pas trop tant le véhicule, qui avait commencé sa

carrière au service d'une boucherie halal, avait déjà subi les outrages du temps et des hommes. Il y avait tellement de tirs pourries sur les routes qu'il ne risquait pas d'attirer l'attention.

Vingt-cinq minutes jusqu'au hangar. Il essuya ses yeux de sa manche.

Des éclats s'étaient fichés dans les caisses posées devant la porte ouverte du van. S'il s'était trouvé là, Barstow serait peut-être encore sur place, en train de crever truffé de métal. Sous le siège du conducteur, il y avait le rouleau de ruban dont il avait prévu de se servir après avoir pillé le box, celui que la police utilisait pour barrer l'accès à une scène de crime. *Do not trespass*. Il aurait refermé le rideau d'acier, et placé le ruban en travers, histoire de faire croire à Steadman que les flics avaient confisqué son matériel. Cela faisait deux ans que les autorités tentaient de récupérer l'arsenal constitué par les combattants. L'obligation de restituer tous les équipements proscrits était assortie d'une date butoir régulièrement repoussée. Après les années passées à échanger des rafales d'armes automatiques, ce genre d'ultimatum amusait beaucoup les intéressés. Ce qui n'empêchait pas la police de découvrir une planque de temps à autre, les primes à la dénonciation s'avérant plus efficaces que les menaces de sanctions.

À l'intérieur du hangar, il tourna comme un ours en cage pendant au moins vingt minutes avant de pouvoir ouvrir la porte du van. Derrière les murs de brique et de tôle du bâtiment, du côté nord, il y avait une terre meuble qu'il creuserait à la nuit. Beaucoup de monde aurait pu voler les armes, parmi les anciens des ODG ou à l'extérieur. Mais Barstow avait pas mal traîné avec Brooks dernièrement, et avec Rick mort dans son box, même un con de la classe de Steadman l'aurait soupçonné. Il ne savait pas comment il avait trouvé la force de hisser le corps énorme de son pote dans le véhicule, après avoir sorti deux caisses pour lui faire de la place. Couverte de sang, la veste des Rotweilers était restée sur place.

Demain, il appellerait ses acheteurs. Des juifs de Manchester. Parce que les youpins avaient commencé à se foutre sur la gueule un peu partout dans le monde : de la politique intérieure israélienne, à ce qu'on disait. Encore une société malade de la religion. Le groupe qui voulait les armes était laïc, il s'en était assuré. Mais là, les types auraient pu débarquer avec des papillotes et un pneu sur la tête qu'il leur aurait fourgué tout le matos et ramassé son blé. Ça faisait longtemps qu'il projetait de partir pour Londres. Avec ses poches pleines de fric, et Steadman qui serait complètement fou, le moment était venu.

4 octobre 2039

Ils auraient de l'argent. Il s'était bien refait ces temps-ci. Le Russe de Saint-Pétersbourg qu'il avait traité la nuit précédente avait lâché un énorme paquet pour se faire dissiper par Jack Barstow. Ça payait d'être au top.

Karen garderait la maison de Saint-John's Wood, et leur fils irait dans les

meilleures écoles. Elle payerait pour la clinique. Elle payerait longtemps.

Ce qui lui faisait mal, pendant qu'il s'éteignait dans la blancheur glaciale du hammam, c'était de penser à tout ce que lui avait coûté cette putain d'agence de protection pour clients rupins, à l'époque où la rumeur de son projet d'assassinat par les bibleux avait circulé. C'était quelques mois plus tôt. Ils les avaient gardés trois semaines, pendant que Karen et le même étaient à la campagne. Tout ça pour mourir aujourd'hui.

Et son équipe, Givens, Durham, Martin, Barnett, Stanhope. Tous ces beaux gars cabossés, ces animaux tarés et malins, sous-produits de la populace anglaise laminée par les bitures et la pauvreté. Putain, après la pâtée que le commando de Haviland leur avait mise, il avait dû littéralement jouer les thérapeutes, soigner leurs psychés meurtries de hooligans vicelards, dire que ce n'était pas leur faute. Durham, encore mou sur ses jambes, voulait tituber jusqu'aux pubs du coin avec son flingue et sa machette comme si les mecs l'y avaient attendu pour la revanche. Sans compter que la faune locale avait eu vent de la débâcle et que les types ne pouvaient pas écluser quelques bières dans un troquet sans qu'un autre débile les allume avec l'histoire des lopettes qui s'étaient fait tringler comme des frangines. Ils ne s'en remettraient jamais vraiment, les pauvres chatons. En ce moment, ils devaient être à l'entrepôt, en train de veiller sur le matos en faisant un poker ou en regardant un film de cul. Il imagina leurs têtes quand ils sauraient. Orphelins, qu'ils seraient, ses gardes prétoriens. Mais bon, ils se reprendraient vite ; ils fourgueraient l'unité chirurgicale au plus offrant, en se faisant baiser puisqu'ils ne connaissaient ni la valeur de ce matériel ni la façon de le négocier. Ils ramasseraient tout de même un petit paquet qu'ils claqueraient en putes et en bagnoles tunées. Au moins, ils se feraient plaisir.

3 septembre 2029

Jusque-là, tout marchait bien.

D'abord, le type avait fait le virement. Barstow était si tendu qu'il avait failli oublier de vérifier. Mais c'était bon : un demi-million de livres avaient atterri sur son compte. Trois cent trente billets avaient été transférés du Chili, le reste venait d'Allemagne.

Une demi-brique. Pas vraiment le gros lot, mais ce n'était pas si mal pour se faire charcuter par une machine de troisième main et de cinq ans d'âge. Surtout quand le dissipateur était presque un même, en particulier un même à son coup d'essai.

C'est Bobby Alsop, un ancien de l'ODG 34 retrouvé un soir dans un club de turn à Camden, qui lui avait amené le gusse. Bobby n'était pas le plus aiguisé de ses potes, mais c'est lui qui empocherait, maintenant que le mec avait payé, les mille quids promis à qui rapporterait du solvable au futur prince de la dissipation. Le type, un beau spécimen de quinquagénaire anglais rose et roux, s'appelait Michael Parish. C'était un promoteur immobilier de Norwich qui n'avait pas voulu en dire trop sur ses motivations.

Quand il avait asséné son prix, Parish avait ri, les bras croisés sur sa chaise.

— Cinq cent mille ? Vous rigolez ? On m'a dit qu'il y avait quelqu'un pas loin d'ici qui ferait ça pour deux cent mille.

— Vraiment ? Il ne s'appellerait pas Jim Willis, votre type, non ? Parce que si c'est le cas, je vous le déconseille. Un de ses derniers clients a été localisé par ses anciens partenaires en moins d'une semaine. On l'a retrouvé dans une fosse septique.

L'autre avait haussé les épaules.

— C'est ce que vous me dites. Rien ne me le prouve.

— Rien du tout. Mais si vous cherchez à faire des économies, je connais quelqu'un qui vous ferait ça pour cinquante billets.

— Et qu'est-ce qui arrive à ses clients ? avait ironisé Parish. On les retrouve le lendemain ?

— Ce que je sais, c'est qu'il y en a au moins deux qui se sont suicidés après avoir enlevé leurs pansements.

Le visage du type s'était assombri.

— Vraiment ?... Et qu'est-ce qui se passera quand je les enlèverai, si c'est vous qui me... traitez ?

— Vous découvrirez votre nouveau visage, selon les spécifications définies. Je ne vous promets pas que vous serez le plus bel homme du monde, mais vous n'aurez pas envie de vous tuer.

« Tu n'auras pas une plus sale gueule que maintenant », avait-il pensé.

Les doigts du type avaient couru quelques instants sur le bureau.

— C'est ce que vous dites ; me confier aussi totalement à quelqu'un de votre âge... Combien de fois est-ce que vous avez fait ça ?

— Vous serez le neuvième, avait menti Barstow.

Cinq cent mille, pas une livre de moins. Le type jouerait l'affranchi qui peut trouver mieux ailleurs, mais il ne lâcherait rien. C'était le grand soir, il en était sûr.

L'autre l'avait regardé dans les yeux comme un vieux routier de l'arnaque.

— J'ai l'impression que vous me prenez pour un con, avait-il dit.

Même pas : juste une ordure.

— Cons ou pas, mes clients sont satisfaits de mes services.

Le type regardait l'extrémité de ses doigts, qui tapotaient maintenant le placage de cerisier.

— Je suis désolé, mais pour ce prix, je crois que je vais chercher quelqu'un de plus...

— Pas de problème, avait-il dit en se levant. Mon employé va vous déposer à une station de métro.

C'était là que le type aurait dû dire : « Attendez, attendez, on peut discuter... » Au lieu de ça, il s'était levé aussi.

— Je préférerais une station de taxis.

— Comme vous voulez. Suivez-moi.

Première chance : la porte. Ensuite, il y aurait le couloir, et, deuxième étape, l'escalier au pied duquel Durham devait attendre en regardant le football. Autant de points critiques où chacun des adversaires pouvait céder, et ça ne serait pas lui. Parish n'avait rien dit en franchissant la porte. Il avait senti sa présence sur ses talons, comme si le fumier allait tenter de le pénétrer à travers ses jeans. L'escalier comptait dix-huit marches et ça lui laissait un peu de marge.

Ils avaient commencé à descendre et Barstow avait eu la sensation qu'effectivement, la queue du salopard lui rentrait un peu dans le rectum à chaque marche. En tout cas, pas question de lâcher, même de dix mille balles : ce serait ça, le véritable entubage.

Une des équipes était Stoke City, d'après ce qu'il avait entendu dans l'escalier. Durham avait levé la tête, visiblement contrarié. Barstow avait posé le pied sur le sol du rez-de-chaussée. C'était encore jouable.

— Mec, faut que tu te bouges ! Tu ramènes monsieur Parish jusqu'à une station de métro.

— De taxis, avait dit Parish.

— De taxis, avait-il répété.

Il s'était retourné vers l'escroc, qui ne le serrait pas d'aussi près que ça.

— Eh bien, monsieur Parish, votre chauffeur va vous déposer. Il ne me reste qu'à vous souhaiter bonne chance.

L'autre avait regardé sa main tendue comme si c'était un morceau de viande avariée. Contournant Barstow, il avait suivi Durham qui partait vers le garage.

— Ils en sont où ? avait-il demandé, assez fier de sa propre classe.

— Deux à un pour Stoke, avait répondu Durham sans se retourner. Il reste vingt minutes.

— Si ça roule bien, tu pourras voir la fin.

Parish ne s'était pas retourné non plus en tournant au bout du couloir.

Et Merde. Jack Barstow ne deviendrait pas dissipateur cette nuit.

« Va te faire mettre ! », avait-il pensé.

Durham n'avait pas vu la fin du match en direct. Ça ne roulait pas très bien ce soir-là, et il était revenu une dizaine de minutes après le coup de sifflet final. Parish était avec lui.

Il tendit la main vers la bouteille d'eau minérale posée près de la console, sur le bureau paternel. Un vieux truc d'avant 1900, avec un placage de cerisier qui n'avait pas trop souffert du temps. Le père de Barstow avait toujours pris le plus grand soin du meuble, acheté dans une brocante à Ravenstownd quand Jack était tout môme. La seule chose qu'il avait emportée en quittant la maison, deux ans plus tôt.

Il arrêta son geste juste avant que la bouteille de plastique atteigne ses lèvres. Sa main tremblait ; la surface de l'eau frémissait au-dessus de l'étiquette. Il but à grands traits.

Trente secondes de recherche avaient permis à Barstow de comprendre que

les acheteurs de vingt-huit nouveaux appartements, dans le Norfolk, regretteraient leur pognon. Il avait procédé à la première des vérifications : Parish n'était pas encore recherché par la police, et le dissiper ne relèverait donc pas de la complicité pour les saloperies qu'il avait commises.

Il s'était injecté les marqueurs comme dans le manuel. Après quoi il avait construit la nouvelle identité du pourri : celui-ci s'appellerait Patrick Tarasso, d'origine australienne mais possédant maintenant la citoyenneté sud-africaine. Agent commercial spécialisé dans le matériel de chantier.

Bon. Il était temps d'effacer tout cela.

Il se leva en soupirant, s'étira quelques instants. Il se mit à marcher en rond entre les murs de brique rouge. Quelques dissipations, et il déménagerait dans un espace plus grand que cet ancien magasin de tissu. Il s'achèterait un appartement, du haut de gamme, et sa mère irait végéter dans un établissement plus classe que l'hospice aux murs jaunâtres où il l'avait placée en attendant mieux. Question gonzesses aussi, il gravirait les échelons. Jaylee était cool avec son corps de salope, mais ses pailletages cutanés à dix balles le centimètre et sa manière de cracher des jets de chique fluorescents n'étaient pas un plus.

Mais bon, c'était pour demain. Aujourd'hui avait un nom : érasine.

Le contrat, le paiement, c'étaient les préliminaires. Le dépucelage, le vrai, c'était ça. Il fallait se mettre à l'aise avant le shoot. Il passa dans la pièce d'à côté, un gros placard, en fait, dans lequel il avait apporté un vieux lit de camp et un matelas qui dataient des jours héroïques. Il s'allongea, ferma les yeux. L'injecteur était dans sa main.

La prise d'une drogue maintes fois testée n'était pas de nature à vous terrifier. Surtout si vous étiez un vétéran, un défenseur de l'Occident. Elle le terrifiait quand même. Des types s'étaient massacrés d'un seul coup d'érasine. En étaient ressortis ne sachant plus lire ni parler ni leur nom ni le mode d'emploi de leur bite.

Une bonne partie de tout cela n'était que du vent, bien sûr. Des tas de gens racontaient des conneries, juste pour se rendre intéressants. Mais il y avait eu des accidents, et des bien moches. Barstow se répétait que ça ne datait pas d'hier, ils avaient eu des années pour affiner le produit, il flippait parce que c'était la première fois ; bientôt il le ferait sans y penser. Et puis, pas de dissipation sans WIPE. Le *Wilful Internal Process of Erasure*, qui effaçait de la mémoire tous les souvenirs postérieurs à la prise des marqueurs, était la seule manière de garantir que les dissipateurs ne révèlent jamais les données relatives à la nouvelle identité des dissipés. Il fit sauter quelques fois l'injecteur dans sa main. Qu'est-ce que ça pesait, ce truc, avec sa dose d'oubli ? Dans les cent grammes, au plus...

Assez rigolé. Il appuya l'appareil contre son cou, et lança les dés.

4 octobre 2039

Karen veuve. C'était dingue d'imaginer ça.

Son enterrement, d'abord. Dissipateur était un métier à risques, même sans affaire Winfield. Trop d'escrocs, trop de magouilles. Et pourtant, jamais il n'avait décidé de quelle manière on le rendrait à la terre. Il y avait parfois pensé, comme ça, à l'improviste ; il avait imaginé des variantes un peu dingues, des choses qui n'arriveraient jamais, comme une grand-messe à la cathédrale Saint-Paul, l'archevêque de Canterbury célébrant l'office à poil avec une immense plume dans le fion, et des orchestres des années de guerre assurant la musique. Rat Crushmore et Toxidendal bourrant à mort sous les voûtes gothiques, ça aurait eu de l'allure. Mais il avait aussi eu des idées plus sérieuses : une incinération suivie d'une dispersion des cendres devant le fort de Lancaster, par exemple. Il y avait également des sociétés qui procédaient à une telle combustion du corps qu'il finissait en diamant. Pas triste d'imaginer Karen le baladant en pendentif, avec une chaîne assez longue pour qu'il se niche entre ses seins. À condition qu'elle l'enlève pour faire l'amour.

Ils n'avaient jamais abordé la question, et sans doute, bien qu'aussi peu croyante que lui, opérerait-elle pour un service classique dans une église du quartier. Simple et de bon goût. Elle le ferait incinérer, il en était presque sûr ; il osait espérer que l'urne finirait dans leur jardin, sous un massif de fleurs blanches, plutôt que dans un de ces murs de columbarium qu'on voyait dans les films américains, et qui l'avaient toujours fait penser à une rangée de casiers bancaires.

Karen serait bandante en tailleur noir. Elle aurait un sillage de mâles. Elle attendrait, pensa-t-il. Elle attendrait parce qu'elle souffrirait. Ensuite, elle ferait les choses en deux temps. Une ou deux liaisons brèves, d'abord, pour combler le vide forcément abyssal qu'il laisserait en partant ; d'autres suivraient. Et plus tard... Eh bien, il y avait sur la planète un homme dont il ne savait rien, avec lequel elle referait sa vie, comme on disait. Un mari. Un père.

Lever le bras. Le droit, celui du bracelet.

28 mars 2033

La pointe courut sur le papier sans le moindre bruit. Il le regretta presque. Un léger crissement, nerveux mais élégant, aurait été très classe. Bien dans le ton.

— Je crois que votre maman sera très satisfaite de nos soins, dit madame Wormley.

La directrice de la clinique Saint-George ressemblait à une agente immobilière spécialisée dans le haut de gamme ; était-elle autre chose ?

— J'espère l'être également, dit-il.

— Cela va de soi. Vous pourrez bien sûr me contacter à tout moment si vous avez le moindre problème. Le numéro de la chambre est le 6822. Madame Barstow va nous rejoindre mercredi, c'est bien cela ?

Elle plia l'un des exemplaires du contrat et le glissa dans une enveloppe.

— Oui, je vais l'amener dans la matinée.

— Eh bien, c'est parfait...

Ils se levèrent ; elle fit le tour de son bureau et lui tendit l'enveloppe.

— Votre exemplaire.

— Merci.

Elle le raccompagna jusqu'aux ascenseurs, lui serra la main juste avant qu'il entre dans la cabine.

Il faillit rire de l'image que renvoyait le miroir de l'ascenseur. Un vrai look de merdeux arrogant, avec son blouson de cuir italien. Il y avait des choses qu'on ne voulait pas mais qui vous transformaient. Il se mentait un peu. Bien sûr, des choses vous transformaient, mais la guerre avait bon dos – l'argent aussi, d'ailleurs. Arrogant, il avait dû l'être dans son berceau.

Il réalisa qu'il était arrivé, que la porte ouverte l'attendait.

En traversant le lobby de la clinique (le marbre venait du Portugal), il pensa à ce qu'avait dit la directrice : que sa mère serait très satisfaite. Il eut envie de rire. Verrait-elle seulement la différence ?

Mais était-ce bien la question ? Lui, il la voyait, et cela suffisait.

Barstow alla prendre une douche. Il était 19 h 30 et il avait rendez-vous avec Deborah au Mariani dans une heure.

Deborah venait du Wisconsin. Elle était arrivée en 31, via le Canada. Lorsqu'une vague d'exilés américains retombait, une autre montait à l'horizon. Beau brin de fille, de quelques années plus âgée que lui, et de quelques centimètres plus grande. Il l'avait rencontrée au vernissage d'une exposition de sculpture. C'était la troisième réfugiée d'outre-Atlantique avec laquelle il couchait.

Elle lui racontait la dérive du pouvoir de Montgomery – et la stupéfaction quand cette ville de merde avait été choisie comme capitale. Les discours abrutissants du président Beveridge. La censure. L'improbable examen Bible and Faith. La théocratie telle qu'en elle-même, hypocrite et délirante.

Il lui parlait de la guerre, et de l'après-guerre, surtout, bien moins connu. L'histoire dirait : guerres du Réveil, 2024 à 2027. En oubliant que les années suivantes n'avaient pas été mal non plus. Du Land's End aux Shetland, il y avait eu plus de huit cents groupes de défense, soixante mille guerriers occidentaux. Ils avaient connu la communauté des armes, la permanence de la mort frôlée qui unissait comme d'avoir baisé la même princesse. Et l'argent collecté pour continuer à se battre.

Fin de la guerre, fin de la rente. La plupart des combattants étaient retournés à leur ancienne activité, tournant la page des années de sang. Mais d'autres, surtout des jeunes, n'avaient rien vers quoi revenir. Une famille pour certains, mais pas de travail, pas d'études, pas d'autre science que celle du tir et du carnage. Qui plus est, leurs propriétaires légitimes venaient reprendre possession des innombrables bâtiments que les groupes avaient squattés durant le conflit.

Et puis, les pouvoirs publics ne leur inspiraient pas vraiment le respect. Trois années d'embûches et de coups bas, de neutralité moralisante et

finalement, quand les jeux avaient été faits, de soutien timoré. Trois années à laisser des citoyens d'âges et d'appartenances multiples se battre contre le monstre. Après quoi les autorités exigeaient de leur part obéissance et fiscalité, comme des parents ayant abandonné leurs enfants pour une interminable croisière et, soudain revenus de leur tour du monde, leur ordonnant de ranger leur chambre et sortir la poubelle. Mais pendant leur absence, les chérubins avaient pris de mauvaises manières.

Barstow n'aurait pas voulu être policier à cette époque. Le travail de reprise en main avait coûté la vie à beaucoup d'entre eux. Il y avait eu encore plus de morts dans les affrontements entre gangs de vétérans souvent tout juste adultes, avec des conséquences parfois heureuses puisque c'est ainsi qu'un certain Steadman s'était retrouvé dans un immeuble en démolition avec deux fois plus d'orifices dans le corps qu'au moment de sa naissance.

Carly, la première exilée avec laquelle il avait fait l'amour, était athée : une qualité des plus rares chez une Américaine. Deborah, comme Mary, la numéro deux, était plus représentative. Le fascisme des dirigeants de l'Union pouvait lui faire quitter son fiancé, son domicile et son emploi pour se jeter dans l'exil et la précarité, mais jamais, semblait-il, les crimes d'un régime fondé sur la parole divine ne l'amèneraient à s'interroger sur la réalité de celle-ci. À croire que c'était génétique. Mais au moins, contrairement à certaines de ses compatriotes, n'avait-elle pas choisi de rester vierge jusqu'au mariage. Il appréciait beaucoup cette concession à la modernité.

4 octobre 2039

Dieu, mon cul. Il n'y avait pas à y revenir. Rien n'était pire que ces blaireaux passant leur vie à se dire athées, et qui soudain se prenaient la grâce en pleine tronche dans la dernière ligne droite, parce que si jamais c'était vrai quand même, il valait mieux faire le grand saut avec sa carte de membre.

Zéro Dieu donc, pas de Jour du Jugement ; mais il y avait peut-être, tapie dans un de ces mystères dont est fait l'univers – les champs électromagnétiques, la matière noire, les courbures topologiques –, une force vengeresse qui recensait vos turpitudes, et vous présentait la facture ; alors peut-être était-ce moins la frustration des cons du Cénacle qui le tuait que le prix des saloperies commises avant et surtout pendant sa carrière consacrée à sauver quelques innocents, et beaucoup d'ordures.

Si c'était le cas, son père avait eu raison quand il disait que tout se payait un jour. Barstow aurait ri s'il avait encore pu, parce que si c'était vrai, il connaissait pas mal de gens qui allaient souffrir.

16 avril 2035

La jeune femme brune avait quelque chose de fascinant, avec un visage fin, des yeux un peu étirés comme ceux d'un fennec. Authentique londonienne, à

l'entendre. Assise en face d'elle, et donc à la droite de Barstow sur la banquette, l'Américaine, grande et blonde, était nettement plus quelconque, malgré les seins indubitablement siliconés qui garnissaient son chemisier. Il ne parvint pas à la situer sur la carte de l'UABS en fonction de son accent. Ni la côte Est ni la Californie, ce qui laissait quelque chose comme peut-être cinquante fois le territoire de l'Angleterre.

Barstow bâilla. Il venait de travailler sur un drôle de cas. L'Anglaise jeta un coup d'œil sur lui à l'instant où sa bouche était le plus largement ouverte derrière, heureusement, sa main levée. La bouche refermée, il lui adressa un sourire entendu qu'elle ne vit pas, ayant repris sa conversation avec l'Américaine.

Un employé lui apporta la carte et un petit panier de pain. Il se mit à choisir son dîner. Il venait au Blastin' Brit de temps en temps. L'endroit était moins branché que quelques mois plus tôt et ce n'était pas sans avantages. On pouvait trouver une table, il y avait moins d'abrutis et, pour tout dire, on mangeait plutôt mieux.

Il parcourut la carte, se décida pour une salade jamaïcaine en entrée, dissimula un nouveau bâillement, les mâchoires tordues dans sa paume. Pour la suite, il choisit une brochette de bœuf.

Dieu, qu'il était fatigué... Il avait dormi deux petites heures, vers la fin de l'après-midi, après une nuit de travail à sa console. Au matin, c'était l'érasine, la bouffée d'abstraction. Routinière comme le millième saut d'un vieux parachutiste.

Des comme ce type, il n'en avait jamais eu. La plupart des clients rechignaient à trop révéler ce qui les amenait à vouloir s'évaporer. Les dissipateurs avaient tout de même besoin d'un minimum de données, pour s'assurer d'abord qu'ils n'allaient pas se faire complice d'un type avec des mandats d'arrêt aux fesses, et parce que la source de la menace était une information capitale. L'homme, un catholique italien, lui avait expliqué que des rivalités entre courants proches du Vatican le plaçaient dans la ligne de mire de groupements violents. Comme d'habitude, Barstow s'était plongé dans l'infosphère avec la virtuosité dont une improbable conjonction génétique l'avait gratifié. Le petit monde de l'Église catholique lui était profondément étranger ; ce qu'il avait trouvé était assez passionnant. Depuis le séisme de Vatican III, l'éternel affrontement des courants dans le giron de la Sainte Mère s'était durci à un point tel qu'il n'avait pas grand-chose à envier à la rivalité des grandes entreprises et leurs dirigeants. L'aile conservatrice se savait déclinante et les moyens auxquels elle était prête à recourir pour restaurer l'état naturel et sacré de l'institution allait, selon les cas, de la prière à l'anéantissement des hérétiques. Certains des citoyens européens qui avaient combattu les islamistes l'avaient fait au nom d'une foi dont ils n'incarnaient pas la frange modérée. Pour eux, la victoire de 2027 était celle de la théocratie chrétienne. Le combat continuait sur le front interne.

Il bâilla dans sa main, jeta un coup d'œil en diagonale pour s'assurer que ses efforts de bienséance étaient enregistrés. Manqué. Les jeunes femmes parlaient d'un bouquin écrit par un autre exilé, un nommé John de Vetri, un Américain réfugié en France. Le livre s'appelait *Did God Really Say That ?* et Barstow, qui n'en avait jamais entendu parler, tenta de graver ce titre dans sa mémoire pour l'acheter à l'occasion.

L'Italien n'était pas un prêtre, mais un théologien et juriste qui avait fait une année de séminaire à Pise avant de devenir avocat. De sensibilité traditionaliste, il avait appartenu à une organisation nommée Christus Dominator. Croix et glaive à tous les étages. À tel point que l'homme avait progressivement rejeté la violence du mouvement. Entre les bribes de vérité qu'il avait lâchées avec réticence et les recherches de Barstow, il apparaissait que l'organisation avait planifié une série d'attentats contre les membres du courant moderniste. Apparemment, son client avait trahi en transmettant des informations à la police et aux services internes de l'Église.

Il soupira. Après des années de guerre contre une population considérant son dogme religieux comme prétexte à l'écrasement de ceux qui n'étaient pas des siens, des Européens étaient prêts à tout pour imposer un ordre fasciste fondé sur sa lecture d'un mythe. Plus l'Amérique dans sa folie biblique, et même les juifs qui s'étaient mis à s'entretuer un peu partout pour savoir s'il fallait toucher un téléphone le vendredi. Pendant le conflit, il avait lu un bouquin d'Arthur C. Clarke ; l'auteur y campait un futur dans lequel on avait identifié l'hormone de la religion, résolvant ainsi beaucoup des problèmes de l'humanité. À croire que la science-fiction n'était prophète que lorsqu'elle imaginait le pire.

Le serveur vint prendre sa commande. Quand l'homme fut reparti, il fit un nouveau sondage à quarante-cinq degrés, croisant le regard, instantanément détourné, de la jeune Anglaise. L'Américaine parlait d'incidents à la frontière californienne.

Il en était à la moitié de sa viande quand ses voisines, entre deux gorgées de café, évoquèrent la bonne blague de Richard Winfield.

— Je ne pouvais pas le croire ! dit l'Américaine, la voix soudain tremblante. Nous étions là, la bouche ouverte, c'était tellement... incroyable ! Beveridge ne réalisait pas, il continuait à débiter son sermon, et cette phrase qui restait imprimée sur l'écran... Tout à coup, Simon et Ross ont hurlé, et Janet a commencé à pleurer. Quelques secondes plus tard, c'était une vraie révolution dans ce salon, tout le monde criait, les téléphones sonnaient...

— Je n'ai pas vu ça en direct, dit l'autre fille, seulement le lendemain. C'est hallucinant, ce qu'ils ont fait ! J'aurais voulu voir la gueule de ce fils de pute quand il a vu l'enregistrement !

— Tu imagines ! Quand j'ai essayé d'appeler mes parents, ça ne passait pas, l'opérateur disait qu'il y avait des problèmes de saturation, comme d'habitude. Finalement, j'ai pu les joindre trois jours plus tard.

— Et qu'est-ce qu'ils en pensent ?

L'Américaine soupira.

— Tu sais, ils font attention au téléphone. Je crois que Beveridge, ils en ont marre, et c'est quand même une grande gifle dans la figure de notre cher président. Mais ils étaient choqués qu'on insulte Jésus pendant un service de Pâques, bien sûr.

— Bien sûr.

Barstow se demanda s'il avait vu, dans l'œil de l'Anglaise, un petit scintillement d'ironie – mais pas l'ironie projetée comme un acide, pour blesser, non, quelque chose d'interne, de roboratif, à usage privé.

Deux jours après le service pascal de l'horreur, les autorités américaines avaient révélé le nom et le visage du plus grand des blasphémateurs. Trop tard : l'homme n'avait plus ni l'un ni l'autre, il deviendrait le fugitif le mieux dissipé du monde, grâce à un putain d'Anglais qui dînait à Londres en se demandant s'il y aurait une ouverture avec une fille brune qu'il venait de qualifier intérieurement de magnétique.

Comme beaucoup de Britanniques, il était un peu fatigué du pullulement des exilés d'Outre-Atlantique. Tout ce qui fuyait le régime de Beveridge aurait dû lui paraître des plus fréquentables, et de fait, à son arrivée à Londres, il avait côtoyé pas mal de ces réfugiés, de ceux du moins qui fréquentaient les mêmes lieux que lui – avocats et gens d'affaires ne s'y montraient guère. Ça ne se passait pas mal. Ils s'envoyaient des bières en échangeant leurs expériences : montée du fascisme biblique, guerre du Réveil. Et puis, Barstow s'était enrichi et, à l'exception du cercle étroit de ses relations professionnelles, avait changé d'environnement. À chaque échelon gravi, les Américains qu'il rencontrait l'irritaient davantage, parce que, quelle que fût la strate sociale à laquelle ils appartenaient, ils peinaient à regarder le monstre en face.

Pendant la guerre, des Iraniens étaient venus prêter main-forte aux combattants européens, gagnant vite une réputation de férocité sans pareille. Durant leur dictature, les mollahs avaient engendré tant de rage que la jeunesse née sous leur botte n'avait pas seulement fini par les haïr avant de les pendre : la haine avait remonté le fleuve sombre de la doctrine. Toutes les digues avaient été brisées. Le clergé ordinaire, puis le très haut, le guide suprême, le prophète et son livre, et même l'Incréé, avaient été extirpés des cœurs et des esprits. Ce n'était pas sans raison que le Centre mondial de la laïcité s'était implanté à Téhéran. Les Américains n'étaient pas assez mûrs pour franchir ce pas. Peut-être un demi-siècle de théocratie les ferait-il grandir.

Barstow bâilla. La syrah dont il avait joyeusement arrosé son dîner se liguaient avec le manque de sommeil, et leur alliance était puissante. Le serveur vint prendre son assiette vide, demanda s'il souhaitait commander un dessert. Il répondit qu'il ne savait pas encore.

Il commençait à somnoler. L'ensemble des sons du restaurant devenait une

rumeur confuse dans laquelle les voix des deux jeunes femmes se dissolvaient comme une tombée de lait dans une tasse de darjeeling.

— Je ne dis pas qu'il faudrait le tuer, s'exclama l'Américaine ; mais je pense qu'il devrait demander pardon à tous ceux qu'il a blessés !

Ça le sortit de sa torpeur.

— Franchement, demanda l'Anglaise, tu ne crois pas qu'il faudrait remettre en question toutes ces conneries évangéliques au lieu de vous indigner de la provocation d'un type assez malin pour baiser le système qui t'a poussée à l'exil ?

Il adora cette fille.

— Comment est-ce que tu peux parler de conneries, Karen ? s'exclama l'Américaine. Pourquoi est-ce que les Anglais se sentent obligés d'insulter nos valeurs ? !

Assez fort pour que la moitié du restaurant l'entende, il dit :

— Parce qu'elles sont aussi fausses que tes nibards !

Foudroyée, la blonde pivota sur la banquette, le regarda comme s'il venait de tomber du plafond. Puis elle sortit de son sac un billet qu'elle jeta sur la table, se leva et partit. Il la suivit des yeux quelques instants – trop large, le cul – avant de tourner son regard vers la brune, qui semblait partagée entre la stupéfaction et une solide envie de se marrer.

— Excusez-moi, dit-il, mais je n'en peux plus de les entendre parler de leurs « valeurs »...

— Ça m'effleure parfois, dit-elle. Mais quelles sont les vôtres ?

Il fallait répondre, et vite. Ce qui jaillit fut :

— Mon job, le sexe et la cohérence. Et vous ?

Elle haussa les épaules.

— Moi, c'est différent, dit-elle : je n'aime pas mon job.

4 octobre 2039

Pourquoi ? Pourquoi ÇA ?

Le choix était si vaste. Il y avait tellement de choses, tellement de souvenirs : l'agonie de Liam Burgh, éventré par le couteau d'un kashmiri. Sa propre mère gémissant brisée sur le sol de la cuisine. Les yeux immenses de cette fille dont la bombe n'avait pas explosé, qui ne parlait pas l'anglais, et qui pleurait quand Steadman et quelques autres l'avaient emmenée. On l'avait retrouvée nue près de la voie ferrée, avec du sang sur les cuisses.

Tous ces fragments d'horreur, mais pas seulement du noir, du sinistre ou du sanglant. Il y avait aussi des milliers de souvenirs anodins, agréables ou simplement fades. Une balade en famille, un match de foot à l'école, la fête avec les voisins, dans le jardin, le jour où l'équipe anglaise de cricket avait foutu une pâtée aux Australiens. La date de son anniversaire, le corps d'une amante, la voiture de Tamara Rogers dans *Body Silence*, le goût du porridge. Il y avait dix mille millions d'options.

Et l'érasine avait choisi le prénom de son fils.

Barstow vit des lucioles briller dans son cocon blanchâtre.

17 septembre 2039

La Jaguar fonça dans la Porsche.

Les deux voitures partirent en tonneau. Le responsable de l'accident glapit de joie en tapant des mains.

— Eh ben, bravo, s'exclama Barstow. Deux bagnoles pliées ! Et des chères, en plus. Maman n'aurait pas fait mieux.

— C'est très malin, ça ! dit la voix de Karen, en provenance du bureau dans lequel elle s'escrimait sur des projets de mobilier contemporain.

Le chauffard courut chercher les voitures à l'autre bout du tapis.

— On fait encore l'accident, annonça-t-il.

Bon, d'accord. Ils remettraient ça, une bonne quinzaine de fois, peut-être. Ils ajouteraient deux ou trois voitures, la moto rouge, le camion-citerne. Ensuite, ils joueraient avec le petit château des sorciers, ou le bateau volant avec ses ailes de chauve-souris...

Des tas de gens appelaient ça le bonheur. Et pourquoi pas ? Il aimait sa femme, son gosse et son boulot. Karen, qui se morfondait dans son job de documentaliste quand il l'avait rencontrée, pouvait s'essayer au travail qui lui plaisait sans crainte du lendemain.

Son seul souci, maintenant que la menace des Américains n'était plus qu'un souvenir, c'était que leur deuxième enfant se refusait à venir. Ils avaient fêté le troisième anniversaire de leur fils début mai. Chacun savait que le problème de natalité de l'Occident n'avait fait qu'empirer au cours des dernières années. Le résultat, disait-on, de l'interminable accumulation de produits chimiques dont les molécules s'accouplaient joyeusement, avec des impacts qui restaient à découvrir.

— Papa, tu rêves ?

— Quoi ? Non, non, je ne rêve pas !

— Tu dois prendre la voiture bleue, pour l'accident !

— Alors je prends la bleue. Ça va être le plus bel accident du monde.

Bientôt, les questions viendraient. Il (poignet, bracelet), Brett rentrerait de la crèche et jouerait au combat de rue. Boum, pan, tatatatata. Salaud de musul, je te tue ! Papa, tu as fait la guerre ? Oui. Tu as tué des musulmans ? Oui, un ; je te raconterai, un jour. Barstow n'avait été qu'une fois au combat, vers la fin, parce qu'il avait insisté pour ça. Les autres rechignaient toujours à exposer le gus qui, sur ses claviers, démantelait sans relâche les réseaux d'information et d'approvisionnement de l'ennemi. Il s'en voulait, d'ailleurs, d'avoir été aussi con. Parce que les types d'en face avaient tiré leur dernière roquette dans la chambre d'à côté, tuant Paul MacMillan et John Tebitt. Ensuite, les gars du groupe, dont les arsenaux étaient bien garnis depuis quelques mois, avaient nettoyé le clapier des barbus, pièce par pièce. Les plus aguerris étaient passés les premiers, et lui, comme il le dirait plus tard, était venu faire l'état des lieux.

À une fenêtre près, donc, il n'aurait pas été là, à jouer dans le salon avec ce bambin qui n'existerait pas, fruit de ses amours avec une femme qu'il n'aurait jamais rencontrée.

Papa, tu as fait la guerre ?

Oui, dirait-il, parce que des gens l'ont rendue possible. Ce qu'elle m'a appris, la guerre, c'est qu'il ne faut jamais laisser des cons dicter ce que tu as le droit de dire, d'écrire, de penser. Et si quelqu'un veut t'interdire de te défendre, casse-lui bien la gueule, avec fureur mais application. Cela t'épargnera beaucoup d'ennuis.

Mais ça viendrait plus tard, ce genre de leçon. Aujourd'hui, comme demain, c'était le temps des petites voitures et des bateaux volants.

4 octobre 2039

La brume glaciale était remplie soudain d'une myriade de petites lumières vives, des têtes d'épingles jaunes et blanches. On eût dit des étoiles.

Il se demanda quand il avait pour la dernière fois regardé les étoiles. Peut-être en 36, avec Karen, lors de ce week-end dans le Kent. Ils étaient sortis après le dîner, s'étaient couchés dans l'herbe anglaise au vert inimitable, à cent mètres de l'auberge. Là, oui, ils avaient regardé le ciel et ses feux, reconnu la Grande Ourse, ou était-ce la petite, inventé d'autres formes. Mais depuis... À Londres, il n'avait pas le temps pour ces choses-là, et trop besoin de scruter son périmètre pour mettre le nez en l'air. Et quand on levait les yeux, la nuit, il y avait tant de brume et de lumière qu'on ne voyait qu'un magma luminescent. Ça devait être pourquoi les plafonds de certains bars simulaient des ciels d'été à coups de fibres optiques.

C'était peut-être cette nuit-là, dans l'herbe du Kent, qu'ils avaient conçu...

Il n'y arriverait plus : son bras était trop lourd, le bracelet trop loin. Tant pis.

En tout cas, ils n'auraient jamais Winfield.

Fuller

13 septembre 2014

Tellement de souvenirs.

Les années d'école, à Fort Worth, quand il aidait Thomas à faire un devoir de trigonométrie ou qu'ils parlaient de base-ball. Le même Thomas qui, au lycée, se promenait avec deux bibles, une dans son sac à dos, l'autre, plus petite, dans une de ses poches, pour ne pas être démuné dans le cas où on lui volerait la première.

La faculté de théologie, à Austin, et les discussions interminables sur l'avenir de l'Amérique et les desseins de Dieu. On récupère vite d'une nuit blanche quand on a vingt-deux ans. La chambre à trois, avec ce taré de Nick Greer que fascinaient les miracles et les rats.

Ensuite, la bifurcation, chacun suivant son chemin, et même au siècle de l'hypercommunication, chaque pas vous éloignait de l'autre, ça s'appelait la vie.

Et ce meeting, ce soir.

Bien sûr, il avait suivi de loin la trajectoire de Beveridge, son travail à la CIA lui permettant d'obtenir toutes les informations voulues, mais c'était une observation sporadique, un peu nostalgique, qui n'avait rien à voir avec son activité professionnelle. À Langley, d'ailleurs, un autre service que le sien gardait un œil sur les évangélistes les plus influents et leur entourage.

Mais quand Fuller, venu à Richmond pour rencontrer les responsables de la police locale, avait constaté que son voyage coïncidait avec un meeting de Beveridge au Coliseum, il n'avait pas hésité à prolonger son séjour.

— Ce programme, mes amis, proclama Thomas Beveridge, nous pouvons le mener à bien. Mais pour cela, nous ne pouvons nous en tenir à la prière et la lecture des Écritures. Nous devons agir au niveau politique. C'est pourquoi, avec mon équipe, je vous annonce ce soir la création imminente d'un grand parti biblique, auquel je vous invite à vous joindre afin que nous réalisions ensemble le projet de Dieu pour l'Amérique !

Un orage de cris, applaudissements, sifflets, pleurs et chants rugit dans le stade.

Fuller, au centre de la salle, eut l'impression d'être au cœur d'une tornade. Deux heures durant, il avait écouté son copain Thomas, qui ne savait rien de

sa présence, exposer un programme politique qui ne pourrait se réaliser qu'à la condition d'envoyer les institutions démocratiques américaines dans les poubelles de l'Histoire comme on jette au rebut les pièces d'un vieux frigo. Une version mise à jour et restructurée de la rhétorique qu'il connaissait depuis les années de fac. Mais ce qui changeait tout, ce n'était pas le discours, c'était l'adhésion qu'il soulevait. Fuller, à cet instant, renonça au poste de sous-directeur de la CIA qui était devenu l'objectif prioritaire de son existence.

7 novembre 2027

Ça n'aurait pas pu commencer mieux.

Aux primaires de l'Iowa et du New Hampshire, qui venaient d'ouvrir officiellement la campagne, l'actuel président, le démocrate Michael Hathaway, avait écrasé un obscur sénateur du Wisconsin qui s'imaginait laisser une trace dans les livres avec sa candidature anecdotique. Du côté républicain, Emily Eganworth recueillait plus de quarante pour cent des suffrages, prenant ainsi un sérieux avantage initial sur Samuel Davidson et Derek Lawthers. L'important, aux yeux de Beveridge, était le taux de participation. Et, avec moins d'un citoyen sur deux se souciant de voter, il était d'une faiblesse réjouissante.

Thomas souhaitait ne pas être que le prochain président des États-Unis. Le peuple, pensait-il, était si capricieux, si volage en politique, que ceux-là même qui l'élimaient au nom de leur foi seraient parfaitement capables de le déboulonner quatre ans plus tard si le chômage augmentait de deux pour cent ou que les placements faits pour leurs vieux jours perdaient de leur valeur durant son mandat.

Beveridge ne voulait pas d'alternance. Il voulait une révolution.

Le bureau politique était partagé. Quoi qu'il en soit, Beveridge déciderait seul, et Fuller savait qu'il irait jusqu'au bout ; sa conviction le portait comme un fleuve. Même lui n'aurait pas pu l'en dissuader. D'ailleurs, il n'en avait pas l'intention.

Rejeter le processus électoral usuel était une manière de souligner la rupture d'avec la machinerie politicienne qui avait corrompu le pays. Et puis, l'instant était historiquement propice. Le rejet des politiciens et de leurs magouilles par le peuple s'étendait aux institutions elles-mêmes. Fuller ne pouvait lui donner tort.

Une transformation totale et chrétienne était nécessaire. Il aurait trahi sa foi en refusant d'assumer la responsabilité qui était la sienne depuis qu'il avait adhéré au parti, à sa création.

Comment aurait-il pu l'expliquer aux enfants, auxquels il avait, avec Janice, enseigné les valeurs bibliques depuis leur plus jeune âge ?

Et qu'importe si ça risquait de finir très mal.

1^{er} janvier 2028

— Nous sommes témoins, dit Beveridge, de la totale perversion des politiciens de ce pays, qui se sont éloignés du peuple en se détournant de Dieu. Une perversion si profonde qu'elle est devenue le fait des institutions. Il ne suffira pas de renvoyer chez eux des parasites et des corrompus – alors que c'est en prison qu'on devrait en jeter plus d'un. Il faut remanier très profondément les institutions mêmes, dont l'échec est patent. J'ai l'ambition de mener à bien ce très ambitieux programme. Mais pour cela, mes frères et sœurs, je me refuse à emprunter les voies dépassées qui sont les nôtres aujourd'hui. Je me retire donc de la course à la présidence des États-Unis.

Une folle clameur retentit en Amérique. D'une côte à l'autre, il y eut des larmes, des cris de joie et des prières. Après quelques secondes de silence, Beveridge, le regard bien planté dans les yeux de cent millions de spectateurs, reprit :

— Mais cela, mes amis, ne signifie pas que nous abandonnons le pays à des partis qui n'ont d'adversaires que le nom. Ce que je vous demande maintenant, c'est de vous abstenir de voter lors des scrutins du *Super Tuesday*. De cette manière, vous ne cautionnerez pas un système qui s'est depuis longtemps retourné contre vous. Vous donnerez au contraire, par votre refus du faux choix qui vous est proposé, le signal puissant du retour de notre pays à ses valeurs traditionnelles de foi, de patriotisme.

À nouveau, on gueula très fort dans les villes, les campagnes et les stations de ski.

— Votre abstention, conclut Beveridge, solennel comme jamais, sera l'acte le plus important de l'histoire récente. Si un Américain sur deux reste chez lui en février, monsieur Hathaway et les candidats républicains devront se demander quelle légitimité ils ont encore à diriger ce pays. Si deux Américains sur trois refusent de participer à ce scrutin sans espoir, tous les parasites de Washington devront rentrer chez eux et se faire oublier, pendant que nous construirons l'Amérique nouvelle, l'Amérique de la Rédemption. Chers frères et sœurs, je vous souhaite une bonne année, et Dieu fasse que 2028 soit l'année de notre salut !

Maisons, églises, gratte-ciel, chalets et silos à grain, tous frémirent à ce moment, et le pays avec.

15 février 2028

Soixante-trois morts, plus de deux mille blessés. C'était le nombre officiel des victimes des affrontements entre partisans et adversaires de la révolution biblique depuis le discours de Thomas Beveridge, le 1^{er} janvier.

La plupart des victimes étaient des opposants, parce qu'ils étaient moins nombreux dans les rixes, mais surtout à cause de la brutalité des Anges gardiens de la révolution, les milices bibliques nées avec l'ascension du parti. De quelques groupes structurés et soumis initialement à une réelle discipline, on était passé à des milliers de volontaires échappant à tout contrôle et réunissant des chrétiens animés de la plus pure bienveillance comme des

fanatiques à demi fous et de simples brutes attirées par le sang.

Beveridge et les autres membres de l'appareil avaient appelé au calme, soulignant que la révolution en cours devait être pacifique et que chaque violence, blessure ou destruction allait à l'encontre des valeurs chrétiennes. Progressivement, les affrontements avaient diminué, moins du fait de la modération soudaine des enragés de Dieu que parce que leurs adversaires craignaient pour leur vie.

Et maintenant, ils étaient là, Beveridge, Fuller et quelques autres, réunis au siège de Houston pour attendre les résultats du scrutin simultané de vingt États. L'important, bien sûr, ne serait pas qui l'emporterait. Aux primaires suivant celles de l'Iowa et du New Hampshire, le taux d'abstention avait été de cinquante-trois pour cent.

— OK, dit Beveridge, c'est le dernier moment : qu'est-ce que vous dites ?

— Cinquante-huit, dit Nelson.

— Soixante-trois, dit Fuller.

— Soixante et un, dit Rogers.

Les autres estimations se situèrent entre soixante et soixante-huit pour cent, la plus optimiste étant comme prévu celle de Beveridge.

Massés devant l'écran, ils attendaient ; Fuller vit bouger les lèvres de Charlotte Paine qui priait en silence. Le montage visuel réalisé par les graphistes de la CBS apparut, et il y eut dans le groupe un frémissement collectif. Au bas de l'écran, on lisait les noms des candidats restants, et le mot sur lequel ils fondaient leur espoir : abstention.

Cinq colonnes commencèrent à s'élever – bleues pour les Démocrates, rouges pour les Républicains, noires pour l'abstention.

Vite, l'une s'arrêta, puis les autres. La dernière continua son ascension.

— Alléluia ! crièrent-ils, Alléluia !

La colonne noire s'élevait au-dessus des autres, altière, écrasante. Le *Super Tuesday* venait de connaître un taux d'abstention de soixante et onze pour cent. D'un élan commun, ils tombèrent à genoux, répétant « Alléluia ! Alléluia ! » dans un immense, un interminable élan de ferveur.

Fuller bénit l'invention des youpalas. Les jours suivants, il le savait, ses genoux lui feraient si mal qu'il aurait beaucoup de peine à faire trois pas.

16 février 2028

— Je ne sais pas pour quelle raison les candidats républicains ou moi-même devrions nous retirer de la course à la présidence parce que monsieur Beveridge a choisi de le faire, dit Michael Hathaway. Quant au taux d'abstention, je le déplore, mais ce sont les votants qui élisent leurs dirigeants, pas ceux qui restent chez eux et, en faisant cela, bafouent le premier instrument de la démocratie. Suis-je encore candidat ? Plus que jamais ! Quant à monsieur Beveridge, son pari politique me semble dangereux pour le pays...

16 février 2028

— La tactique du Parti biblique est très inquiétante, dit Emily Eganworth, nettement victorieuse du côté républicain. Pouvez-vous imaginer ce que deviendrait notre démocratie si le Congrès et le Sénat étaient remplacées par un club d'extrémistes religieux détenant tous les pouvoirs ? D'ailleurs, les agressions commises par les partisans de monsieur Beveridge donnent une idée de ce que deviendrait le régime politique du pays s'il parvenait au pouvoir. Oui, beaucoup d'Américains semblaient prêts à amener Thomas Beveridge à la Maison-Blanche. Il les a manipulés en se retirant, et cela dans l'espoir insensé de provoquer un véritable putsch, un coup d'État théocratique. Je n'imagine pas qu'il arrive à ses fins. Ce qui est certain, c'est que ma candidature est maintenant la mieux à même de satisfaire leurs attentes.

19 février 2028

Marche pour la révolution biblique à Washington. Un million de personnes selon les autorités, le triple d'après les organisateurs. Quatre morts, cent vingt blessés.

23 février 2028

Veillées de prière devant les mairies des grandes villes américaines. La foule empêche l'accès du Capitole et de la Maison-Blanche. Plusieurs responsables des corps de police municipaux démissionnent en justifiant leur départ par leurs convictions religieuses.

26 février 2028

Le trafic est suspendu sur les aéroports de Washington, Atlanta, Memphis, Chicago, Houston et Charlotteville, des milliers de partisans de Thomas Beveridge occupant les pistes. Des manifestations hostiles au Parti biblique ont lieu à New York et San Francisco.

6 mars 2028

Des arrêts de travail ont lieu dans plusieurs secteurs de la fonction publique, notamment les écoles, les services postaux, l'administration fiscale et le traitement des ordures. Les représentants syndicaux déclarent que les employés concernés ne peuvent continuer à accomplir leurs tâches dans l'état de délabrement moral et de corruption des institutions.

17 mars 2028

Allocution télévisée conjointe d'Emily Eganworth et Michael Hathaway annonçant le retrait provisoire des candidatures de leurs partis. La situation exceptionnelle justifie une suspension de la campagne présidentielle. Le

président Hathaway continue à exercer ses fonctions dans l'intervalle.

21 mars 2028

— Le document que je tiens dans mes mains, dit Thomas Beveridge, est la Constitution de l'Union des États bibliques américains.

6 avril 2028

Thomas Beveridge : oui, bien sûr.

John Fuller : oui, bien sûr.

Chuck Brown : oui.

Vance Rogers : oui.

Wilfried Paterson : non.

Ariane Warner : oui.

Charlotte Paine : non.

Alvin Adams : abstention.

Wayne Bradshaw : oui.

Michael Fuentes : oui.

Frank Nelson : non.

Daniel Simitis : oui.

Huit voix pour. Trois contre. Une abstention.

Fuller jeta un coup d'œil à sa montre. 18 h 34.

L'histoire était en marche. À la deuxième réunion du Cénacle, Beveridge avait fait accepter le Déplacement.

Le Président se leva, en prenant appui sur les accoudoirs de son énorme fauteuil, et sur la table elle-même.

— Mes amis, je vous remercie, dit-il. Cet instant restera parmi les plus importants de notre histoire. Aux membres de la minorité, je tiens à dire que je respecte leur avis, et aussi que tout sera fait pour que le changement si nécessaire qui vient d'être accepté entraîne le moins de complications possibles. Dieu bénisse l'Amérique !

Autour de la table, tous les Apôtres se levèrent à leur tour, en utilisant les mêmes points d'appui que le chef de la nation. Brown dut s'y prendre à deux fois. Debout, ils applaudirent à l'unisson. Cela dura deux bonnes minutes – c'est du moins l'impression qu'avait Fuller : certaines choses peuvent sembler très longues. Même les battus du scrutin tapaient dans leurs mains : Charlotte Paine, la prédicatrice du Mississippi, unique représentante de la minorité afro-américaine. Wilfried Paterson, le télévangéliste de l'Iowa. Frank Nelson, le magnat du matériel de bricolage du Nouveau-Mexique, un des plus gros donateurs du parti. Fuller prit la peine de les observer.

— Et maintenant, annonça Beveridge lorsque les paumes furent douloureuses, je crois que nous pouvons nous accorder une petite pause. Nous reprendrons nos travaux dans une demi-heure.

Il y eut un léger brouhaha. Certains Apôtres partirent vers les portes de la salle ; d'autres, comme Fuller, se rassirent, échangeant quelques paroles ou

consultant leurs documents.

Le Cénacle et les différents services de la nouvelle administration avaient réquisitionné le centre de conférences de Philadelphie pour la quinzaine. Ensuite, ce serait Atlanta, Saint Louis, Seattle. Il en irait ainsi jusqu'à la désignation de la nouvelle capitale, et l'inauguration des bâtiments officiels.

Fuller n'osait imaginer quelles ressources allaient se consumer en rivalités fratricides, ou supposées telles, quand la moitié des villes du pays tenteraient d'obtenir la sainte désignation. Et des ressources, il en aurait fallu vingt fois plus pour gérer la transition, trier ce qu'on pouvait garder de l'ancien système et ce qu'il fallait abolir, choisir ce qu'on devait reprendre des institutions américaines, quitte à le rebaptiser, et ce qu'il importait de jeter aux orties. Quant à la politique étrangère, les meilleurs spécialistes peinaient à la définir.

Ça ne valait guère mieux en matière de sécurité nationale. Tandis que Fuller s'employait à mettre sur pied la CROSS, l'entité qui devait coordonner les travaux des agences fédérales concernées, leurs cadres laissaient leurs dossiers en jachère pour se consacrer à réunir ou fabriquer les preuves de leur dévotion au nouveau régime. Pendant ce temps, les balles de milices rivales sifflaient au-dessus des frontières des États sécessionnistes ; dans tout le pays, les plus violents des Anges gardiens de la révolution déclenchaient des émeutes au cours desquelles ils brûlaient des discothèques et lynchaient des homosexuels. Fuller avait déjà demandé au Cénacle de faire intervenir les forces armées, mais la majorité des Apôtres avait choisi de laisser le fardeau du maintien de l'ordre à des forces de police locales complètement débordées. Certains rapports suggéraient qu'une organisation de défense des homosexuels pourrait préparer des attentats de grande ampleur en guise de rétorsion. Le reste était à l'avenant.

Mais on aurait une capitale toute neuve.

Levant les yeux, il vit que le Président, qui venait de se lever, était en conversation avec Wilfried Paterson, au bout de la table. Le président de l'Union des États bibliques américains. Son ami Thomas.

Ce n'était que tardivement, en 2023 ou 24, que Beveridge avait commencé à lui parler de son projet de déplacement.

— Washington, disait-il, c'est Sodome et Gomorrhe, en une seule ville.

Maintes fois, dans ses sermons et discours politiques très similaires au demeurant, Beveridge avait décrit la capitale comme un vaste et répugnant lupanar où présidents, sénateurs et congressistes, corrompus par les lobbys et mafias de tout poil, trahissaient dans des draps souillés les idéaux de la famille et de la nation américaines. Et pas seulement les Démocrates. Même un athée n'aurait pas eu grand-chose à objecter à cela. Fuller était bien placé pour savoir à quel point les grandes fortunes industrielles et mafieuses soudoyaient politiciens et conseillers. Il connaissait mieux que personne, depuis les années passées à la CIA, les ressorts subtils ou brutaux de la manipulation, la science de l'extorsion, les spirales de la corruption. Dans son

engagement pour la cause, il n'avait pas manqué de se salir les mains. Les versements faits à des politiciens, et dont ses services détenaient les preuves, les films de sénateurs et de financiers baisant des filles émergeant aux caisses noires du Biblical Party, les pressions de toutes natures exercées sur les journalistes et leurs patrons, tout cela avait contribué à l'avènement de la révolution biblique. « Si l'agneau combat les fauves », répétait John Fuller, « il faut qu'il ait des griffes. » Ça ressemblait à un verset.

Mais ce qui était propre à Beveridge, c'était le sentiment profond que la pourriture affairiste et politicienne avait contaminé tout le *District of Columbia*, l'avait irradié comme une bombe nucléaire, jusqu'au cœur des arbres et des pierres – et pour aussi longtemps. À l'entendre, aurait-on banni jusqu'au dernier larbin du système, tué puis incinéré chaque lampiste susceptible d'avoir un jour touché deux cents dollars ou d'avoir été invité à déjeuner par un lobbyste, et remplacé tout ce petit monde par une armée de catéchistes, que cela n'aurait servi à rien. Car le vice avait imprégné pour des siècles les murs et les parquets, les bureaux du Congrès, les couloirs du Sénat. Même les eaux du Potomac, en aval de la ville, charriaient une force maléfique, dont les effets devaient se faire sentir dans toute la baie de Chesapeake. Quant au Bureau ovale, il l'aurait fait noyer sous un tumulus de béton si les membres du Cénacle ne lui avaient rappelé que la Maison-Blanche faisait partie du patrimoine historique américain.

Cette force noire, ce rayonnement corrupteur était si puissant, dans la vision du Grand Berger, que les plus fervents acteurs de la révolution biblique auraient, en dépit de leur ferveur et leurs prières, fini par être contaminés, tomber à leur tour dans les pièges du stupre et de la vénalité. Aucune réunion d'action de grâces, aucune confession publique ne les auraient, à terme, empêchés de compromettre leur salut et le destin de la nation.

Il fallait donc partir, porter ailleurs le siège de la nouvelle capitale, celle de l'Union voulue par Dieu et investie par Lui des plus hautes missions.

Fuller, sans doute l'homme qui connaissait le mieux le révérend Beveridge, avait remarqué une fois de plus le double niveau de sa pensée : sans aucun doute, le Président était convaincu de son discours, mais sa vision mystique ne manquait pas de se traduire par une mesure symbolique et tactique. Changer de capitale, c'était marquer vraiment le coup, plus encore qu'adopter une nouvelle Constitution. C'était la confirmation géographique, matérielle, d'une rupture et d'une rédemption. Beveridge avait réussi, avec sa rhétorique improbable et son charisme torrentiel, à persuader le Cénacle du bien-fondé de cette mesure, de ce message permanent adressé tant au peuple américain qu'au monde extérieur.

Voilà. La décision était officielle. Maintenant, la nouvelle capitale, il faudrait la choisir.

Les problèmes allaient commencer.

10 octobre 2030

Il accrocha son pardessus au portemanteau, puis fit quelques pas dans l'entrée, jusqu'à la console chippendale, qu'il parcourut du bout des doigts, comme s'il cherchait un défaut dans le plateau d'acajou, tandis qu'il se regardait dans le miroir, à la lumière des appliques. Il voyait un des hommes les plus puissants du monde. Quinquagénaire, modérément obèse, rompu de fatigue. Un soir comme les autres. Il était 23 h 10.

— Est-ce que tu as faim, ou tu as mangé au bureau ?

Fuller sourit.

— J'ai mangé, dit-il. J'ai beaucoup mangé. Nous sommes en Amérique.

En Amérique, oui. C'était pour l'Amérique qu'il travaillait jusqu'aux limites de ses forces, pour cette Union toute neuve, porteuse d'un avenir béni, d'une rédemption pour elle et pour le monde, comme l'avait dit Beveridge dans son premier discours de président. Bien sûr. Sauf que le monde n'avait pas compris. D'où quelques problèmes avec à peu près tous les pays existants, sans compter les firmes étrangères qui préféraient encore perdre le marché américain, officiellement du moins, que laisser leurs cadres et leurs investissements à la portée des services gouvernementaux, comme dans une dictature bananière.

À l'intérieur, c'était bien aussi. Les différentes forces d'opposition, minoritaires et désunies, ne risquaient pas de menacer l'assise du régime biblique, et Fuller pensait qu'il en serait ainsi tant que ses dirigeants n'auraient pas épuisé leur vaste contingent de conneries. Athées, séculiers, musulmans, catholiques – maintenant que l'Église de Rome était une ONG pervertie –, libertaires et autres saboteurs potentiels justifiaient toutefois un gros effort de surveillance. Sans compter la question des relations avec les juifs américains, avec leur formidable puissance financière et leurs réseaux inextricables. Le fait que tant d'entre eux aient jugé bon de se replier sur New York n'affaiblissait pas vraiment leur influence dans l'Union. Heureusement qu'ils avaient commencé à se faire la guerre sur la nouvelle ligne de fracture entre fondamentalisme et modernité depuis qu'un attentat à la bombe avait tué, à Haïfa, des dizaines de jeunes gens dans une discothèque, et que les indices trouvés avaient impliqué un mouvement religieux extrémiste. De plus, comme Fuller l'avait craint dès le début, dès avant 2028, il y avait le problème des apparatchiks autolégitimés, les membres du parti placés à des postes divers en remplacement de personnes aux convictions hostiles ou simplement floues, ceux du moins dont l'exaltation religieuse, réelle ou feinte, l'emportait largement sur la compétence. Des dizaines de milliers de cas, dans des entreprises et des administrations. Une majorité d'entre eux, confrontés à leur bilan, acceptaient sans trop rechigner de revenir à des activités plus en rapport avec leurs dispositions naturelles. Mais pour d'autres, la ferveur et le militantisme bibliques avaient été l'outil d'une promotion sociale inespérée. Et certains de ceux-là, à qui l'on suggérait de quitter leur grand bureau pour

retourner monter des pneus ou vendre des extincteurs, entraient dans une résistance ponctuée de prières larmoyantes et de discours incendiaires : le Diable regagnait, dans les sphères du pouvoir, l'influence dont la révolution l'avait privé.

Rien d'étonnant, devait admettre Fuller : ils faisaient ce qu'on leur avait appris.

Gérant adroitement la ferveur de leur entourage, les réfractaires se constituaient des réseaux de soutien dont les membres se limitaient en général à signer des pétitions et organiser des rassemblements de prière. Cependant, les autorités trouvaient parfois sur leur chemin des citoyens prêts à se battre pour défendre les privilèges de leurs messies municipaux. Il fallait raisonner ce petit monde à coups d'arguments et de versets. Certains finissaient au poste de police pour un jour ou deux. Le plus important était d'éviter les matraquages médiatisés.

— Tu as l'air fatigué.

Il sourit.

— Je crois qu'on peut le dire.

Il traversa l'entrée, jusqu'à la porte du couloir, où se tenait Janice, douce et ronde dans son peignoir bleu. Lentement, il la prit dans ses bras. Ils restèrent quelques instants ainsi.

— J'ai l'impression que je pourrais m'endormir comme ça, souffla-t-il.

— Moi pas, sans vouloir te vexer. Je te verse un verre ?

— Non. Tout ce que je veux, c'est mon lit.

Comme ils remontaient le couloir, la main de Fuller posée sur l'épaule de Janice, elle dit :

— Shawn a appelé, aujourd'hui.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qu'il a dit ? Il a trouvé le crâne de Jésus, avec la couronne d'épines ?

Elle sourit.

— Pas encore. De toute manière, si cela arrivait, je suis sûre que tu serais le premier à le savoir.

— Probablement, soupira-t-il. Et je me demande bien ce que je ferais. Comment va-t-il ?

— Pas très bien, en fait. Il était très triste.

— Triste ? Et pourquoi donc ?

— C'est à cause de cette jeune femme, tu sais, Myriam Gerrard.

Fuller s'arrêta sur place.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Ils se sont disputés ?

— Elle est partie, sans explication. Elle a seulement laissé une lettre disant qu'elle ne pouvait pas rester, qu'elle quittait Boston... Shawn était effondré.

Durant quelques instants, il resta silencieux, hochant la tête.

— Je le regrette, dit-t-il. Mais il aura d'autres déceptions. Il a tant de choses à apprendre. Il n'y a pas très longtemps qu'il connaissait cette fille, non ?...

— Trois ou quatre mois.

— Trois ou quatre mois, dit-il en se remettant à marcher. Oui, ça doit être à peu près ça. Eh bien, que pourrions-nous faire ? Ce genre de blessure, personne ne peut vous la soigner, surtout pas vos parents. J'espère qu'il s'en remettra vite.

« Oh oui, je l'espère... », pensa-t-il en entrant dans la chambre à coucher.

Lorsqu'ils furent allongés dans le noir, main dans la main, Janice demanda :

— Toi ou moi ?

— J'aimerais bien que soit toi, dit-il.

— D'accord, murmura-t-elle.

Il y eut quelques instants de silence – il sut que son épouse fermait les yeux, tandis que lui les gardait ouverts pour la prière – puis il l'entendit inspirer comme à son habitude, et Janice récita :

— Seigneur, nous te remercions pour toutes les grâces que tu nous as dispensées aujourd'hui. Nous te prions humblement de protéger notre pays, son peuple et son président. Accorde aussi ta protection à nos enfants, Lindsay, Shawn et Meredith.

Deux ou trois secondes plus tard, ils dirent ensemble :

— Amen.

Fuller savait que Dieu ne ferait pas de différence. Il protégerait Shawn comme les autres.

18 avril 2028

— Ça ne va pas se faire en deux semaines, soupira-t-il. Les dirigeants des agences fédérales qui souhaitent garder leur fauteuil comprennent qu'ils ont intérêt à coopérer ; mais le travail est énorme.

C'était presque en riant qu'il avait annoncé à Beveridge que la nouvelle structure qu'il voulait mettre en place, quand ils seraient au pouvoir, pourrait s'appeler CROSS, *Central Resort for Operational Security Synergies*. Un organisme permettant à Fuller d'optimiser la collaboration entre les agences existantes, et bien sûr de contrôler en continu la loyauté de leurs hiérarchies aux idéaux du gouvernement biblique. Mais le Président s'était montré enthousiaste au sujet de cette appellation, et Fuller devait admettre qu'elle allait bien avec le reste.

— Je n'ai aucune crainte à ce sujet, dit Beveridge, je sais que tu vas mener ça à bien.

— Je l'espère, soupira Fuller, parce que les problèmes ne manquent pas. Un des pires, c'est les Anges gardiens.

— Les Anges ? Tu ne crois pas que tu exagères ? Ces jeunes gars ont fait beaucoup pour le parti !

— Bien sûr ; ils ont distribué des bibles et de la soupe, ils ont prêché dans la rue. Les plus balaises ont assuré le service d'ordre de tes meetings. De bons

Américains. Seulement, n'importe quel con peut se qualifier d'Ange gardien de la révolution biblique et descendre dans la rue avec ses potes pour casser du pédé ou foutre le feu à des cinémas.

— Qui projettent de la merde, dit Beveridge.

— Il y a neuf chances sur dix, mais ce n'est pas la question.

— On a déjà parlé de tout ça, John. Le Cénacle s'est prononcé. C'est aux flics des villes concernées de faire leur boulot.

— Ils font ce qu'ils peuvent dans ce merdier, dit Fuller.

Beveridge rit.

— Ce merdier ? C'est de notre révolution que tu parles, John !

— Je parle des pires effets collatéraux de notre révolution, corrigea Fuller. Et si tu m'uses pas de ton influence pour que les Apôtres se réveillent et envoient l'armée là où nous en avons besoin, ça va devenir bien pire !

— Pire qu'un cinéma qui crame ou une poignée de pédés morts ?

— Bien pire, Thomas. Parce que les pédés ont eux aussi leurs extrémistes.

— Ah ouais, s'esclaffa Beveridge, et ils sont comment, leurs extrémistes ? Ce sont ceux qui ont les plus gros trous du cul ?

— Non, ceux qui ont des armes high-tech et l'envie de s'en servir. J'ai des rapports sur un groupe appelé Gay Fist – pas la peine de commenter. Ils ont mis la main sur deux mitrailleuses télécommandées Gatling, et il semblerait qu'ils cherchent à acquérir des choses comme des grenades à neutrons.

Beveridge réfléchit un instant.

— Tu crois que ces pédales pourraient jouer les terroristes ?

— C'est à craindre.

— Alors, mets du monde sur le coup. C'est toi qui coordonnes tout, non ?

— Je n'ai pas attendu que tu me le suggères. Mais ce que je veux, c'est que le Cénacle agisse en amont, en mettant un terme à ces pogroms !

Beveridge haussa les épaules.

— Tout de suite les grands mots, dit-il. Écoute, j'en toucherai un mot à Paterson et Warner. Mais franchement, John, je crois que tu dramatises un peu. Dans quelques jours, les flics contrôleront la situation et le BBI aura arrêté ton équipe de terroristes à poing dans le cul.

— Ça vaudrait mieux, soupira Fuller.

— C'est ce qui va se passer, John, avec l'aide de Dieu. Alors revenons-en au choix de notre nouvelle capitale. J'ai pensé que tu pourrais présider le comité.

— Oublie ça ! Je ne veux même pas en faire partie.

— Ah bon, tu en es sûr ? Tu ferais ça très bien...

— Thomas, le Cénacle est constitué depuis trois semaines et la plupart des Apôtres pensent déjà que j'ai trop d'influence sur toi. On ne va pas apporter de l'eau à leur moulin. Et je n'ai pas des journées de soixante heures ! Donne ça à Rogers : il se sentira important et ça l'occupera. Il aura moins de temps pour se mêler de liberté de la presse et de nos rapports avec les Chinois.

Le Cénacle avait décidé d'instituer un comité de sélection comprenant trois

de ses membres et une vingtaine d'experts, historiens, théologiens, économistes. Fuller souhaitait bonne chance à tout ce petit monde.

Quatre mille sept cent onze villes, des plus grandes jusqu'à une bourgade de l'Iowa forte de ses huit cent quarante habitants et de ses dix-sept églises, revendiquaient l'honneur d'être la capitale de l'Union des États bibliques américains. Encore heureux que New York et la Californie aient choisi l'indépendance...

Beveridge soupira. Il se leva, s'appuyant des deux mains sur les accoudoirs pour arracher son énorme corps au fauteuil, puis il marcha jusqu'à la fenêtre. Pendant quelques instants, les mains sur les hanches, il observa les immeubles et le ciel d'Atlanta.

— Oui, je comprends, dit-il enfin. Rogers à la tête du comité, d'accord. Et avec lui, Brown et Warner ?

— Warner ou Adams, dit Fuller. Les deux seraient bien.

Le président de l'UABS réfléchit quelques instants, le regard toujours sur la ville. Puis il hocha la tête.

— D'accord, dit-il. Mais plutôt Warner. Je préfère qu'Adams se concentre sur le statut des minorités. Je trouve qu'il s'en tire pas mal avec cet enfoiré de Goldberg.

— Tu as raison, admit Fuller. Et bien, allons-y comme ça. Un problème de réglé.

— Formidable, s'exclama Beveridge, se retournant vers Fuller, combien est-ce qu'il nous en reste ?

— Quelques millions.

C'était à peine exagéré. Entre l'anarchie administrative, les relations internationales et les ratés de la machine économique, l'ère nouvelle ne commençait pas dans la sérénité.

Beveridge revint lentement vers la table, le visage grave.

— C'est vrai, soupira-t-il. Prions ensemble, John.

— Oui, Thomas.

Ils déplacèrent deux fauteuils et s'agenouillèrent devant la table, la tête penchée, les avant-bras posés comme sur un prie-dieu.

— Seigneur, dit Beveridge, nous te prions d'accorder ton aide à nos frères et sœurs chargés du choix très lourd de notre nouvelle capitale. Inspire-les de ta grâce afin que de la ville élue, ta lumière et ta gloire rayonnent sur l'Amérique et le monde. Amen.

— Amen, répéta Fuller.

Ils se relevèrent, frottèrent leurs genoux à l'unisson, de ce geste si machinal qu'un observateur ignorant l'aurait dit rituel, comme le signe de croix des catholiques.

Alors qu'ils se remettaient à l'examen des dossiers figurant sur leur liste, Beveridge, du ton de celui qui vient de se rappeler une anecdote amusante, dit soudain :

— Ah, il faut que je te dise. Tu sais, dans les lettres de citoyens que le

secrétariat me transmet...

Chaque semaine, une douzaine de lettres sélectionnées parvenaient sur le pupitre du Président qui y répondait de quelques lignes manuscrites – et autant d'Américains pleuraient de fierté. En fait, le secrétariat préparait une réponse aux lettres choisies, réponse écrite ensuite par un système reproduisant l'écriture présidentielle. On pouvait entre autres paramétrer plume ou stylo, et la couleur de l'encre. La signature automatique était une option, mais Beveridge lisait tout de même les lettres en question avant leur expédition.

— Et alors ?

— Tu ne devineras pas qui m'a écrit...

— Non. Qui ?

— Ce foutu barjot de Nick Greer !

— Nick ?! Je l'avais presque oublié, celui-là ! Qu'est-ce qu'il devient ?

— Je ne suis pas sûr qu'il le sache lui-même, dit Beveridge. Apparemment, aussi déjanté que du temps de l'uni. Il vit dans l'Indiana. On dirait qu'il bricole dans le biomédical. Toujours obsédé par les miracles, semble-t-il. Il m'en a fait trois pages ; j'ai la lettre quelque part, je te la passerai. Les gars du secrétariat ont dû se marrer en sélectionnant sa bafouille. Je vais le recevoir, ce con, ça me donnera une occasion de rigoler !

— Pourquoi pas, soupira Fuller, nous n'en avons pas trop, ces temps-ci...

19 juin 2016

Meredith avait été mise au lit vers 20 heures, vessie vide et dents lavées, après les manœuvres dilatoires habituelles. C'était Janice qui lui avait fait réciter sa prière. Une petite heure plus tard, Shawn alla se coucher à son tour, presque sans résistance ; en général, l'enfant était plus docile que sa petite sœur.

Fuller entra dans la chambre de son fils et vint s'asseoir au bord du lit.

— Je suis content que tu sois là, papa, dit Shawn.

— Moi aussi, je suis content d'être avec vous, dit-il, caressant les cheveux de l'enfant.

— Tu vas rester, maintenant ? Tu ne vas pas repartir ?

Il soupira.

— Il faudra que je reparte, Shawn, dit-il, mais je reviendrai. Je reviendrai toujours.

L'enfant, de frustration, donna un coup de tête dans son oreiller, frappa le matelas de ses paumes et de ses talons.

— Quand est-ce que tu repars ? demanda-t-il, la voix un peu rauque.

— Demain matin, dit Fuller, parcourant la chambre du regard.

— Et quand est-ce que tu vas revenir ?

— Dans quatre jours, si tout va bien...

— Si tout va bien !

Shawn était au bord des larmes.

— Tu sais, reprit Fuller, si je voyage beaucoup, c'est parce que je travaille pour que les États-Unis deviennent un pays meilleur, où les enfants comme toi et leurs parents pourront vivre tranquilles, sans avoir peur des méchants, des criminels, de la drogue... Tout ça, je dois l'expliquer aux gens, et c'est très long. Je te l'ai déjà dit, n'est-ce pas ?

Shawn haussa les épaules.

— Oui, c'est vrai, admit-il enfin.

Sur son petit bureau, il y avait un bricolage fait en classe, une église de carton blanc, qu'il avait coloriée en orange et bleu. Du papier transparent, multicolore, tenait lieu de vitraux.

— Alors, maintenant, tu vas dire ta prière, et bien dormir.

Le gosse fit oui, d'un battement de paupières, puis, refoulant son chagrin, récita sa prière du soir. « Merci, mon Dieu, pour toutes vos grâces. Protégez ma famille et l'Amérique. Amen. »

— Bonne nuit, Shawn.

— Bonne nuit, papa.

Fuller embrassa son fils sur les deux joues, puis éteignit sa lampe de chevet et se leva. Il tendait la main vers la poignée de la porte lorsque l'enfant le rappela.

— Papa ?

— Oui ?

— Dieu, et puis Jésus, ils nous aiment, n'est-ce pas ?

— Oui, Shawn, ils nous aiment.

— Et ils sont vraiment très puissants ?

— Dieu est tout-puissant, tu le sais bien.

Dans l'obscurité, il entendit soupirer le gamin, devina ses bras écartés dans un geste d'incompréhension.

— Alors, pourquoi est-ce qu'il y a des criminels et des méchants, et que tu dois toujours partir ?

C'était implacable. Fuller fit deux pas vers le lit.

— Je pense que c'est parce que Dieu veut qu'on lui montre que nous sommes prêts à faire des efforts pour mériter sa protection et son amour. Sans ça, ce serait bien trop facile. Tu comprends ?

Il attendit, immobile, que l'enfant réponde. Finalement, celui-ci dit :

— Oui, je crois...

La politique... En s'engageant aux côtés de Thomas Beveridge à la création du parti, deux ans plus tôt, Fuller savait que le travail serait énorme ; il n'avait pas imaginé à quel point. Le Parti biblique américain rongea à belles dents la base électorale républicaine, non sans rallier à sa cause un nombre modeste mais croissant de démocrates et de citoyens sans affiliation politique. Sa dynamique le contraignait à une permanente adaptation de ses structures et Fuller, promu secrétaire général, restait parfois huit ou dix jours sans voir sa famille. Avec elle, c'était d'une des références ultimes de son combat qu'il avait la pénible impression de s'éloigner. Shawn, à huit ans,

était celui de ses enfants qui supportait le plus mal cette situation. Fuller surmonterait cette épreuve, parce que sa foi lui tenait lieu d'inépuisable force. Mais Seigneur, que c'était dur, parfois !

En refermant la porte de la chambre, Fuller se rappela que Lindsay, quatre ans plus tôt, et donc au même âge que Shawn, avait posé la même question. Elle avait apparemment considéré la réponse de son père comme logique et acceptable. Il avait le sentiment que les choses, avec son fils, pourraient être moins faciles.

« Mais pourquoi pas ? » pensa-t-il. « Chaque nation a besoin de penseurs critiques. »

21 mai 2028

En comparaison, l'accession au pouvoir avait été un exercice de difficulté moyenne.

La nouvelle Constitution était un séisme politique, en d'innombrables points : prééminence absolue et mode de composition du Cénacle, subsidiarité du pouvoir des États, affaiblissement soigneusement aménagé de la liberté de la presse, orientation massive des financements publics vers les canaux religieux...

Tout cela, une majorité du peuple américain l'avait voulu, ou du moins s'en accommodait. Le rouleau compresseur biblique avançait sans autre opposition que symbolique, gueularde ou livresque, et surtout résignée. Les défenseurs les plus acharnés de la laïcité et des libertés civiques étudiaient des options d'émigration ou spéculaient sur la perspective d'une ère sombre, mais historiquement éphémère, connaissant à moyen terme une apogée délirante qu'il faudrait bien subir avant son déclin naturel. Les plus optimistes prédisaient que l'effondrement programmé de la théocratie permettrait le véritable avènement des valeurs de la raison, qui s'imposeraient ensuite plus profondément que jamais dans l'histoire des États-Unis. Restait à choisir entre passer l'hiver biblique dans le pays, en gardant dans son esprit les graines du renouveau promis, ou s'en aller attendre ailleurs, en réfugiés patients, le retour du printemps.

Mais le choix de la capitale, c'était autre chose : non plus le combat perdu des athéistes contre les valeurs évangéliques, le hurlement des artistes décadents et des suppôts du mal contre la parole de Jésus, mais l'affrontement interne, incroyablement complexe, de fidèles enfants de Dieu, tous partisans proclamés du nouveau régime, et prêts à engager toutes leurs ressources au nom de leur fierté chrétienne, de leur goût du prestige ou de leurs ambitions financières.

Suivant la recommandation du comité au terme de la première phase de sélection, le Cénacle avait tranché à la hache et cent huit villes avaient été retenues pour le deuxième tour. L'annonce de ce choix avait été suivie, dans les cités exclues, de manifestations allant de la veillée de prière avec petites bougies et grosses larmes aux scènes d'émeutes localisées.

Restaient Philadelphie, Seattle, Denver, Chicago, Tucson, Santa Fe, Atlanta, Minneapolis, Boston, Detroit, Raleigh, Montgomery, Kansas City, Baton Rouge, Louisville, Tallahassee, Cleveland... Chaque candidate avait un dossier fondé sur la combinaison des mêmes variables : importance de la population, puissance économique, situation géographique, nombre et poids des églises, ferveur chrétienne moyenne calculée au moyen des algorithmes appropriés, qualité générale de vie...

Et bien sûr, derrière les villes, il y avait des Églises, des mouvements, des réseaux dont la fédération, déjà complexe et délicate au cours des années précédant le grand soir, alors que chacun tendait vers le même et sublime objectif, devenait dangereusement fragile au moment de se répartir les bénéfices du pouvoir.

Bien que texan, Beveridge ne souhaitait pas qu'une ville de son État soit élue. Il savait trop bien qu'il ne pouvait politiquement espérer cela en plus de sa présidence du Cénacle. À Dallas, Fort Worth ou Houston, dans certaines paroisses, mais aussi dans les conseils d'administration des promoteurs immobiliers et administrateurs de chaînes d'hôtels, ainsi que chez les vendeurs de voitures de luxe, on lui en gardait une sourde rancœur. De même, d'ailleurs, que dans les arrière-salles où les proxénètes faisaient leurs comptes.

Les grandes manœuvres des villes avaient commencé en vue de décrocher la timbale. Les maires et leurs délégations de lobbyistes, d'ecclésiastiques et d'industriels se précipitaient pour rencontrer au moins un représentant du Cénacle, dont le nomadisme rendait la situation d'autant plus aberrante.

Au chapitre des satisfactions, le gouvernement biblique s'était décidé, au lendemain de l'explosion du 28 avril dans le stade de Dallas en pleine cérémonie d'actions de grâces – plus de quatre cents morts –, à envoyer des unités militaires réprimer la rage meurtrière des voyous de Dieu. Cela après avoir écarté de peu la proposition de Beveridge d'interner tous les homosexuels identifiés sur le territoire national.

Les Apôtres avaient prié pour les victimes avant de passer à l'objet suivant : le retrait de l'Union des États bibliques américains de l'Organisation des Nations unies et de ses agences spécialisées.

17 juin 2032

L'examen comportait deux parties.

Il y avait un premier volet, un questionnaire portant sur les connaissances bibliques, la conscience de la mission de l'UABS dans le monde et l'activité du sujet au sein de son église et des diverses associations gravitant dans l'orbite de celle-ci.

Et puis, il y avait le second volet, le plus... fondamental. Extrême. Intime. La seule véritable question : la foi.

Pas la mémoire : n'importe qui pouvait apprendre la Bible par cœur, et s'imprégner de quelques traités de théologie dans la foulée. Et puis, rien

n'empêchait de mentir. Il était facile d'expliquer, les yeux fermés, comment, parfois, surtout le soir, à l'instant de la prière, on vivait des instants de communion vibrante avec Jésus, de longues secondes de transcendance et de lumière, qu'on en sortait plus fort, tout désireux de proclamer Sa parole et Sa présence. On pouvait même le faire en se disant qu'on en rigolerait le soir même, entre athées, que les examinateurs étaient des cons, la Bible un torchon, l'UABS un borborygme de l'histoire américaine.

La seconde partie du Bible and Faith se faisait donc sous détecteur. Croyez-vous en Dieu, en Jésus, incarné pour sauver le monde et l'homme ? En sa parole vitale et rédemptrice ? Le miracle du tombeau vide au troisième jour vous assomme-t-il de bonheur, les psaumes de David ou d'Isaïe font-ils couler vos larmes de chrétien ? La machine vous mettait à nu, effeuillait votre âme comme une tempête le fait d'un érable en octobre. Sur le papier qui défilait, les courbes vous révélaient. Ces oscillations, c'étaient vos doutes ; ces pics abrupts et ces crevasses que dessinaient les stylets encreurs, c'étaient les impuretés de votre conscience. menteur ou bon Américain, incrédule ou sauvé, la vérité s'inscrivait au grand jour.

Mais l'Union n'était pas une dictature. Il ne fallait pas croire ce que glapissait l'Europe, ce ramassis d'États fantoches émiettés en communautés centrifuges, dont les citoyens avaient dû livrer quatre ans de guerre civile contre les islamistes qu'elle avait laissés la coloniser au nom de sa conception des droits de l'homme. Les remontrances asiatiques ? Elles n'étaient que stratégie. Dans tout le pays, pas un incroyant débusqué n'avait subi la moindre sanction. Cela, d'ailleurs, n'avait jamais été la raison d'être de l'examen. La Constitution biblique de 2028 garantissait la liberté de croyance.

Non, simplement, les résultats étant publics, les entreprises, lorsqu'elles engageaient, pouvaient choisir de donner une légitime priorité à ceux qui avaient la foi. Les municipalités étaient libres de recruter leurs instituteurs et leurs policiers, leurs juges ou éboueurs parmi ceux qui croyaient en la parole divine.

L'âge. C'était la question qui avait le plus occupé la commission chargée d'établir les règles relatives à l'examen. Dès l'enfance, dix ans, douze au plus tard, avaient exigé les plus ardents, afin que tôt, la graine de l'athéisme fût décelée dans les jeunes esprits, puis étouffée par la vertu d'une éducation salvatrice. Mais non, avaient soutenu les factions rivales, il est bien naturel qu'un aussi jeune enfant connaisse des incohérences de la pensée, des errements, et puis, cette convocation, ces gens, cette machine, même si maman ou papa attendait dans une salle proche, il y avait de quoi troubler les esprits sensibles, susciter une crainte qui plus tard peut-être serait liée, d'une façon très profonde, à l'image de l'autorité, voire même de la foi. L'examen devait être réservé aux adultes.

Cet avis avait été largement considéré comme laxiste. Vingt ans, c'était trop tard. Trop de choses se jouaient avant. Et finalement, la commission

avait proposé, et le Cénacle décidé, que le premier Bible and Faith des résidents de l'Union aurait lieu dans les quarante jours suivant leur dix-huitième anniversaire.

La question de la périodicité avait également fait l'objet de longs débats : les plus enthousiastes auraient voulu que l'examen soit annuel. Le fait que cela aurait impliqué de procéder à environ un million d'examens par jour ouvrable les avait quelque peu découragés. Étant donné ces contraintes arithmétiques, la solution retenue avait été celle d'un tirage au sort, qui limiterait la charge administrative à quatre mille examens par jour. La même personne ne pourrait être examinée plus d'une fois tous les cinq ans. Les premiers examens Bible and Faith de l'histoire américaine avaient eu lieu en octobre 2031.

Et, comme l'Apôtre Fuller venait d'en être informé, son fils Shawn y serait soumis dans trois mois.

28 juin 2028

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Bientôt, ils passeraient presque à la verticale de Rochester. Le temps était couvert au-dessus du Minnesota et il renonça vite à distinguer la ville par le hublot d'Air Force Two.

Rochester. Fuller y était né. Sa famille avait déménagé à Fort Worth lorsqu'il avait dix ans, son père, un ingénieur, ayant obtenu un poste de direction dans une entreprise locale. Leur nouvelle maison était voisine de celle des Beveridge, et les enfants des deux familles n'avaient pas tardé à devenir amis.

Thomas et lui avaient étudié dans les mêmes classes. Rétrospectivement, et c'était un examen auquel il avait procédé quelques centaines de fois, Thomas ne lui apparaissait pas, à cette époque, comme un garçon se distinguant des autres par sa ferveur religieuse, son intelligence ou sa capacité de convaincre. C'était un élève moyen, sans faiblesse ni talent particulier pour l'une ou l'autre branche, et cela valait autant pour l'éducation religieuse que l'arithmétique ou l'histoire américaine. Fuller était un sujet bien plus brillant, disputant les premières classes du palmarès annuel à Dan Canisalez et Maureen Harlow.

Maureen était arrivée de Phoenix, deux ans plus tôt. Plutôt jolie ; pas très grande, mais presque mince. Ses très beaux cheveux châains compensaient en quelque sorte un regrettable strabisme de l'œil gauche. Il y avait eu cette fête chez Paul Reynolds, pour la fin du trimestre. Le père de Paul était un dingue de voile, parti justement ce week-end pour tirer des bordées dans le golfe du Mexique. Il avait emmené son épouse, qui détestait la navigation mais préférait subir la houle qu'entendre des adolescents beugler jusqu'au milieu de la nuit. Dans un coin du sous-sol, monsieur Reynolds s'était aménagé une pièce consacrée à sa collection de livres et d'illustrations de marine. Il y avait aussi des cartes, compas, une sacoche de médecin de bord,

et surtout, un lit récupéré sur une ancienne frégate. C'est là que Fuller avait fait l'amour pour la première fois. À cette occasion, il avait appris bien plus que la douceur intime d'une femme, la force de son plaisir ou l'endroit précis qu'il fallait stimuler. Il avait fait l'expérience, fondatrice entre toutes, de la variabilité de la notion de péché.

C'était vers seize ans, pas avant, que Beveridge avait commencé à laisser transparaître une foi plus intense que celle des autres élèves. Deux semestres plus tard, il avait annoncé son choix d'étudier la théologie à l'université d'Austin. Son avenir d'homme d'Église commençait à lui apparaître avec une certaine clarté. De son côté, Fuller considérait plusieurs options : droit, sciences économiques, histoire, médecine...

Peu après le début de la dernière année de lycée, Thomas, pour la première fois, lui avait confié qu'un bouleversement politique majeur au niveau national lui semblait nécessaire, inéluctable. Une perspective plutôt floue pour Fuller.

— Tu penses que le Congrès devrait...

— Non, pas le Congrès, ni le Sénat, ni le Président ! Nos institutions ne vont pas résoudre les problèmes, John : elles sont le problème !

Des extraits des cours d'éducation civique lui étaient revenus à l'esprit, comme des fenêtres qui se seraient ouvertes sur l'écran de son ordinateur.

— Comment cela ? Ce sont les piliers de la démocratie américaine ! Qu'est-ce que tu crois ? Que tu peux les supprimer, et que le pays se portera mieux parce que tout le monde lira la Bible et respectera les Commandements ?

Thomas l'avait regardé avec gravité.

— Tu ne crois donc plus dans la parole de Dieu ?

— Bien sûr, que j'y crois, mais ça n'a rien à voir ! La parole divine, l'enseignement de Jésus, toutes ces valeurs, elles sont dans nos lois, dans notre Constitution. Notre foi en Dieu, elle est même imprimée sur nos dollars !

Beveridge avait soupiré, un sourire amer aux lèvres.

— John, avait-il demandé, est-ce que tu as vraiment regardé l'Amérique, ces derniers temps ?

Ils se poseraient à Denver dans une heure. Les six avions transportant les membres du Cénacle et leurs collaborateurs proches, plus les appareils d'escorte. Le maire et le gouverneur les accueilleraient à l'aéroport, une flotte de limousines les emmènerait ; ils déferaient leurs valises dans mille quatre cents chambres d'hôtel et ce serait reparti pour une quinzaine.

Il tourna la tête et observa un instant l'Apôtre Brown, sur un des sièges de la rangée de gauche, qui lisait une bible posée sur son ventre. Beveridge, bien sûr, était à bord d'Air Force One.

Les membres du Cénacle ne volaient pas tous dans le même avion, afin d'exclure qu'une défaillance technique, le vol égaré d'un pilote amateur ou le missile d'un terroriste ne laissât le pays sans boussole. Les deux appareils se

suivaient à quelques minutes d'intervalle, pas toujours dans le même ordre.

Fuller veillait à voler à peu près une fois sur deux dans chacun des avions. Embarquer trop souvent dans Air Force One aurait alimenté les propos de ceux qui, au sein du Cénacle ou ailleurs, l'appelaient l'inspirateur, l'éminence grise ou le marionnettiste. Lorsqu'il le faisait, il ne s'asseyait jamais tout près du Président – mais pas trop loin non plus, histoire de ne pas donner l'impression de vouloir dissimuler une proximité connue de tous. D'un autre côté, voyager systématiquement dans l'autre appareil lui aurait valu le reproche de se considérer comme un vice-président *de facto*. La politique était une chose fascinante.

15 mars 2033

— Tu vas voir, c'est du tonnerre, dit Ridgever en déboutonnant sa chemise.

Ils étaient dans le bureau présidentiel. Une reproduction fidèle de l'original, avec le prie-dieu dans la chapelle, devant l'autel. Ces salopards avaient juste ajouté une banderole rouge et blanc qui proclamait « My Jesus Is Better than Yours ».

Tobias Ridgever s'était retourné pour poser sa chemise sur son siège, recouvrant ainsi le sceau officiel du chef de l'exécutif de l'UABS.

— Regarde comme c'est beau !

Il pivota vers son interlocuteur. Le repli principal de la panse présidentielle dégoulinait quinze bons centimètres au-dessous de sa ceinture.

La carte de l'Union des États bibliques américains était tatouée sur son corps.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?, demanda-t-il.

— C'est magnifique, Tobias, s'exclama Peter Crooker, le responsable des services secrets de l'Union.

— Ils sont forts, hein ? Et je n'ai rien senti du tout.

— C'est normal, dit Crooker, les terminaisons nerveuses sont rares dans les tissus adipeux.

— Bien sûr, il faudra compléter le tableau, dit Ridgever, désignant de l'index l'endroit, au-dessous du foie, où aurait dû se trouver la Californie.

— On s'en occupera, Tobias, dit Crooker. Mais, ajouta-t-il en se penchant vers la carte tatouée, je ne vois pas notre sainte capitale...

De l'index, Ridgever désigna l'orifice clos, le sphincter graisseux fermant le boyau à l'extrémité duquel se trouvait son nombril.

— Elle est juste ici, Peter. La capitale de l'Union. La capitale du monde chrétien !

— Heureusement que le Seigneur n'a pas choisi Charleston, dit Crooker. Tu te rends compte où serait la Floride ?

Fuller éclata de rire sur son fauteuil.

Ridgever, la bouche ouverte, réfléchit quelques instants en regardant son ventre. Puis il réalisa, eut une grimace horrifiée.

— Oh, c'est vrai. Et pour faire Whitewater, tu imagines !

— Douloureux, oui, dit Crooker. Sans compter qu'on aurait perdu les Keys...

Levant les yeux et les bras vers le ciel, Ridgever cria :

— Merci, mon Dieu, d'avoir élu Montgomery !

Fuller adorait la manière dont Julian Carrington interprétait le rôle de Crooker : le personnage était une caricature raisonnablement, et donc efficacement, grotesque de sa personne. Il était représenté comme l'éminence grise de l'Union, celui qui devait lutter contre la terrible perversion athéiste, quand il n'était pas occupé à réparer les dernières conneries du Président ou tenter de prévenir les suivantes. Ridgever était une fois et demie aussi obèse que l'original. À quelques nuances près, l'ensemble des Apôtres était un ramassis de crétins qui passaient le plus clair de leur temps à se tirer dans les pattes entre deux prières.

Fuller aurait aimé rencontrer Carrington et avoir une discussion avec lui ; à tort ou à raison, il pensait qu'ils se quitteraient avec un certain respect mutuel, en dépit de tout ce qui les opposait. L'humour déjanté de la série, avait déclaré l'acteur dans une interview récente sur une des principales chaînes californiennes, ne devait pas faire oublier que l'UABS était la pire dictature du monde occidental depuis l'Allemagne nazie. « Décidément », avait pensé Fuller, « nous avons un problème d'image. »

Beveridge aussi aurait aimé se trouver en présence de celui qui le gorillait dans la série, Allan Storkovitch, mais pas dans le même but. Si son souhait se réalisait, l'entretien aurait lieu au troisième sous-sol d'un bâtiment des services de sécurité, dans une pièce insonorisée munie de prises électriques.

Fuller ne regardait pas seulement *California Heroes* parce que la série l'amusaient depuis le début. Pour quelqu'un d'aussi bien informé que lui, certaines situations ou péripéties, à l'évidence, ne pouvaient être le fruit aléatoire de l'imagination de Lionel Kelcher, le père et producteur de la série, et de son équipe de scénaristes. S'agissant d'événements non rendus publics, elles supposaient un certain nombre de fuites provenant de l'environnement immédiat du Cénacle.

Bien sûr, Fuller savait trop bien qu'il n'y avait pas un gouvernement ni une compagnie privée qui pouvait se targuer d'un complet hermétisme. Il y avait toujours eu, historiquement, un ministre, un chef de cabinet ou un directeur du marketing pour se lâcher devant un micro, derrière un verre ou sur un oreiller, parce que rappeler qu'on faisait partie des initiés était valorisant aux yeux des autres et de soi-même. Et maintenant, les micros, ils pouvaient être invisibles, ou saisir vos confidences à deux miles, fort et clair, au milieu d'une foule.

Fort heureusement, l'histoire du tatouage était une pure invention des scénaristes. Fuller pouvait raisonnablement espérer que cette idée ne traverserait jamais l'esprit du Président.

Sa récréation terminée, il se remit au travail. La reprise en main des

administrations confiées dans l'urgence à des militants zélés ou opportunistes était presque terminée. Un savant mélange d'autorité, de patience et de didactisme politico-religieux avait fini par saper la résistance agitée de leurs partisans. Il y avait encore quelques cas à régler, mais l'assise des trublions s'accrochant à leurs privilèges finissait de vaciller. Et il y avait Craig Bolton.

Bolton, c'était l'hypothèse du pire. Juste avant la révolution, ce professeur d'éducation civique et religieuse était sur le point d'être renvoyé du collège qui l'employait, à Baltimore. Sa manière de critiquer la dérive séculière américaine, de classer Darwin parmi les cousins du Diable et de vouer les avorteurs au lynchage embarrassait le directeur de l'établissement, qui pourtant ne manquait pas un culte du dimanche matin. Mais, homosexuel, il avait été viré lors de la révolution. Bolton, parce qu'il organisait des camps de vacances évangéliques durant lesquels on enseignait aux enfants qu'il était cool de mourir pour Jésus, avait hérité de son fauteuil et de son salaire. Les adjoints du directeur licencié, dont l'un prétendait interdire toute référence au créationnisme et l'autre, une femme, venait de divorcer pour la deuxième fois, avaient vidé leur bureau avant que le nouveau boss ait la joie de les renvoyer.

À leur place, Bolton avait engagé un pasteur baptiste auteur d'un traité sur les jeux d'enfants conformes aux valeurs chrétiennes, ainsi qu'un imprimeur qui, jusqu'à sa faillite, copiait des versets bibliques au dos des publications de ses clients, sans se soucier de leur approbation.

Six mois après l'arrivée de la nouvelle équipe, les trois quarts des enseignants avaient quitté l'établissement. Parmi les nouveautés introduites par Bolton figuraient les exercices de prière d'urgence, variante spirituelle des alertes aux avions dans les pays en guerre. Une ou deux fois par semaine, une alarme retentissait, signalant une attaque du démon. Élèves et professeurs se ruaient dans les escaliers, se réunissaient dans la salle de sport et priaient à genoux, dressant un bouclier contre l'assaut du Malin.

La perspective de son remplacement à peine suggérée au début de l'été 2031, Bolton avait engagé la lutte. Une partie des parents d'élèves avaient constitué un comité de soutien, et l'escalade avait commencé. Les autorités bibliques savaient comment gérer ces élans de résistance associative, émotionnelle et spontanée. Dialogue, prière commune. Prime de départ et débat théologique. Et si nécessaire, rappeler qui avait le pouvoir. Il était rare qu'il faille jouer des muscles.

Mais il fallait croire que l'insignifiant Craig Bolton, avec sa gueule piriforme, sa faible intelligence et son élocution geignarde, possédait un charisme efficace. Ses partisans s'étaient crispés avec lui, et qu'importait si leurs enfants confondaient Chine et Brésil sur une carte muette.

Les tentatives d'obtenir une démission volontaire étant restées vaines, la décision officielle mettant un terme aux fonctions directoriales du trio d'imbéciles avait été publiée en septembre. Les intéressés, soutenus par le gros des nouveaux professeurs, qu'ils avaient engagés, l'avaient rejetée

comme infondée. En novembre, des émissaires de la mairie étaient revenus tuméfiés d'une réunion de conciliation. Trois jours plus tard, deux voitures de police avaient brûlé.

Les parents qui soutenaient Bolton n'étaient pas tous prêts à la rébellion, et leurs affrontements avaient fait plusieurs blessés. Les jusqu'au-boutistes avaient fini par se retrancher sur le campus avec des dizaines d'armes légères. Des familles entières s'agglutinaient devant les murs du collège pour empêcher toute intervention des forces de l'ordre. Sur les ondes et les réseaux, Bolton, de son bureau, proclamait que l'attaque du démon avait pris la plus perverse des formes : c'étaient les corps des dirigeants du Parti biblique eux-mêmes que la Bête avait investis, les forces de l'ordre étant le bras du Diable. Ce n'était plus un exercice.

La police avait fermé le périmètre et ne laissait passer que des médecins et les transports de vivres, dans l'attente d'une reddition qui n'était jamais venue.

Il y avait maintenant dix-huit mois que durait ce demi-siège. « Urban Waco ! » psalmodiaient les assiégés, frémissant à l'idée du martyre.

La situation était assez grave pour que le Cénacle ait mis la crise à l'agenda de sa prochaine réunion. Fuller, quant à lui, savait qu'un assaut finirait en bain de sang, et que les conséquences politiques en seraient désastreuses.

Il composa le numéro de Carl Neely, le responsable opérationnel des Archanges.

11 février 2020

— Madame Davis m'a félicitée, dit Meredith. Elle a dit que c'était le meilleur exposé du semestre !

— Nous te félicitons aussi, dit Janice Fuller. Et Candy Chuck, qu'est-ce qu'il en a pensé ?

La petite fille éclata de rire.

— Je crois qu'il était content. Je l'ai pris dans mes bras et les autres élèves l'ont caressé. Ils ont fait très attention de ne pas lui faire peur.

Candy Chuck était un des deux cochons d'Inde de Meredith. Un ex-mâle, très beau avec son pelage bicolore et ses yeux noirs. Elle l'avait amené à l'école pour illustrer son exposé sur ces petits rongeurs.

— C'est très bien, dit Fuller en coupant un morceau de viande dans son assiette. Et toi, Lindsay, ta journée s'est bien passée ?

L'adolescente haussa les épaules.

— Pas mal. L'interro de maths n'a pas été trop difficile.

— Pas pour toi, peut-être, dit Janice. Mais certains élèves ont dû s'arracher les cheveux. Quand j'ai lu tes devoirs, l'autre jour, je n'y ai rien compris.

— Mais notre fille est le prochain Einstein, plaisanta Fuller.

Lindsay eut un sourire faussement modeste. La rondouillarde aînée des Fuller avait un sérieux don pour les mathématiques, et disait vouloir, après le collège, entreprendre des études dans ce domaine.

— Et toi, Shawn, demanda-t-il, c'était aujourd'hui, cette composition sur l'histoire américaine ?

— C'est vendredi, dit l'enfant. Je crois que ça ira. Je l'ai bien préparée.

— J'en suis sûre, dit Janice.

Elle avait sans doute raison. Shawn s'intéressait beaucoup à l'histoire et rapportait régulièrement d'excellentes notes dans cette branche.

— Je le crois aussi, dit Fuller. Ce serait très bien si tu étais aussi bon en éducation religieuse. J'ai eu une conversation ce matin avec le révérend Hamilton.

Shawn tressaillit sur sa chaise.

— Quoi, il t'a appelé ? !

— Ça fait partie de son travail. C'est un homme consciencieux ; il était un peu surpris de ce que tu lui as dit avant-hier, durant le cours.

Trois paires d'yeux, autour de la table, regardèrent alternativement le père et le fils.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Shawn regardait son assiette, dans laquelle il déplaçait des rondelles de carotte avec sa fourchette.

— Ta mère t'a posé une question, Shawn. Je ne vois pas pourquoi tu ne pourrais pas nous dire ce que tu as confié au révérend Hamilton.

Sans lever les yeux, le garçon haussa les épaules.

— J'ai dit que Dieu, il n'existait peut-être pas.

Dans un geste comique, Meredith, horrifiée, plaqua ses mains croisées sur sa bouche. Lindsay, la bouche ouverte, observa son frère avec surprise. Une ombre douloureuse obscurcit le visage de leur mère.

— Shawn, pourquoi est-ce que tu as dit ça ? demanda-t-elle.

— Parce que c'est vrai, on n'en sait rien, s'exclama-t-il en relevant la tête. C'est quelque chose qu'on apprend, mais on n'en sait rien. Et puis... C'est aussi à cause de la mère de Jim Briscoe.

Du regard, Janice interrogea son époux, qui eut une mimique exprimant l'ignorance.

— C'est qui, Jim Briscoe ? demanda Meredith, précédant tout le monde.

— Une élève de troisième, dit Shawn. Sa mère a été très gravement malade, et son père a vendu leur maison pour payer les docteurs et l'hôpital. Ils ont beaucoup prié ensemble, et aussi des gens du quartier, et de leur église. Des fois, ils se réunissaient devant l'immeuble où ils sont allés habiter, pour des veillées de prière. Et puis, elle a été guérie, elle a pu revenir chez eux et, il y a deux jours, elle a recommencé à travailler, dans la compagnie où elle était avant. Les employés ont fait une fête pour elle. En sortant le soir, elle a traversé la rue et l'échafaudage de l'immeuble d'en face est tombé sur elle. Elle a été tuée sur le coup.

Quand Shawn fut dans son lit, Fuller et son épouse lui dirent qu'ils n'étaient pas fâchés, que le doute faisait partie de la vie d'un chrétien,

qu'eux-mêmes, parfois, l'avait ressenti. Peut-être même qu'il était nécessaire.

Dans leur prière du soir, ils demandèrent à Dieu d'aider Jim Briscoe et sa famille.

Et plus tard, dans le noir, Fuller pensa : « Il y a des jours où Tu ne nous aides pas... »

24 juillet 2028

C'était long.

Si cela avait dépendu de lui, la présentation du rapport du comité de sélection, qui avait été distribué la veille aux membres du Cénacle, aurait été bouclée en dix minutes. Mais voilà, il en avait refusé la présidence, et Vance Rogers parlait depuis plus d'une demi-heure, de sa voix haute de gros gamin.

Dans des situations comme celle-ci, Fuller tendait à s'abstraire, réfléchissant aux prochaines décisions qui lui incomberaient comme responsable des questions de sécurité nationale, ou se remémorant l'improbable enchaînement des événements qui faisaient que cette enceinte, que cet instant faisaient partie du réel.

Deux mois après avoir reçu son diplôme du lycée, il avait fait son choix.

La théologie, comme Thomas.

Ce n'était pas une motivation proprement religieuse. Il ne s'imaginait toujours pas prédicateur ou professeur enseignant le Pentateuque. Mais durant les dernières années, il avait remarqué l'augmentation des références bibliques dans le discours non seulement des politiciens, mais de nombreux acteurs de la société civile américaine. Si la Bible, plus encore que par le passé, s'imposait comme dénominateur commun national en matière de pensée, autant maîtriser le sujet. Et quand on croisait le fer avec des créationnistes, il valait mieux connaître sa Genèse. Histoire et science politique complétaient son programme.

Les années de campus, écrivait un jour Fuller s'il était tenté de rédiger ses mémoires, étaient celles durant lesquelles la vision de Beveridge avait franchi un tout premier palier vers sa concrétisation, comme si une expédition d'alpinistes avait dressé, dans l'ombre d'un sommet colossal, un bivouac dérisoire, à cent mètres ou moins du fond de la vallée.

Dans les salles d'étude, les cafétérias, l'appartement que Beveridge et Fuller partageaient avec ce dingue de Nick Greer ou les restaurants de la ville que fréquentaient les étudiants, de longues discussions les avaient réunis et opposés, selon les cas. Des groupes de cinq à vingt personnes, une sorte de noyau dur, les habitués, une bonne moitié provenant de la fac de théologie. Et tous les débats avec d'autres étudiants ou parfois, hors du campus, avec tous les alliés ou contradicteurs possibles, dentistes ou plombiers, barmen ou éleveurs de bétail.

Fuller s'exprimait peu, préférant écouter les autres, synthétisant ce maelström d'idées, ce choc des opinions souvent plus proche du combat de chiens que du tournoi d'échecs. Tous ces avis, imbéciles ou lucides, gueulés

ou soupirés, l'aidaient à mesurer la validité de ses positions, séparer le possible de l'illusoire, le souhaitable du périlleux.

Il arrivait que Nick Greer soit de la partie, ce qui ajoutait à la confusion. Il faut dire que le gus était sérieusement barré. Débarqué du Tennessee où ses parents, selon ses déclarations du moment, géraient un bowling, un élevage industriel ou un atelier de recyclage de produits toxiques, il n'était pas un chrétien pratiquant. Fuller n'était pas loin de le considérer comme athée. Mais une chose dans les Écritures le fascinait à l'extrême : les miracles. Souvent, le soir, il allumait Thomas ou Fuller sur le thème, se délectant de leurs connaissances de théologiens comme un gosse de douze ans écoutant ses aînés raconter leurs histoires de fesses ou de voitures. Nick avait passé deux semestres en biologie, peut-être était-ce trois, avant d'entrer en faculté de médecine, tout en fréquentant à l'occasion des cours d'optique ou de chimie, au hasard ou selon quelque obscure logique. Et quand l'humeur lui en venait, la nuit, il peignait des rats. Sa chambre était encombrée de toiles et de feuilles couvertes de rongeurs aux yeux rouges, aux queues annelées.

— Concrètement, ça veut dire quoi, ton truc ? demandaient souvent les participants aux discussions. Une révolution ? C'est de la connerie ! Foutre en l'air les institutions, c'est une chose, mais après, tu feras quoi ? Tu vas laisser plus de trois cents millions d'Américains sans autorités parce que tu les auras liquidées, et que les réponses sont dans la Bible ? Si ce genre de truc marchait, il y longtemps que ces cons de musulmans posséderaient le monde !

— Ils posséderont bientôt l'Europe...

— L'Europe, on s'en fout ! C'est des connards !

— Vous confondez tout, disait Beveridge. C'est comme une grande église, une cathédrale dont personne ne s'occupe, et petit à petit le lierre et d'autres plantes commencent à l'envahir. Si on attend assez longtemps, deux siècles et demi, par exemple, on ne voit plus que des tiges et des feuilles, et un jour, on aura oublié ce qu'il y a dessous ! Moi, je voudrais arracher toutes ces plantes, ces putains de parasites, pour que la cathédrale revienne à la lumière !

Gardenator : longtemps, dans le groupe des réguliers, Thomas avait porté ce surnom, en fait la marque du désherbant le plus vendu aux États-Unis.

Quelquefois, la bière aidant, les insultes avaient fusé. Plus rarement, ça avait tourné à la bagarre, en général vite avortée. Mais un soir, dans un bar, la police avait embarqué Beveridge et trois autres types qui avaient commencé à se battre au sujet de la compatibilité entre une théocratie biblique américaine et la structure fédérale du pays. Le lendemain, au poste où on les avait bouclés pour la nuit, un des flics avait dit à Fuller que Thomas l'avait passée à discuter de Bible et de politique avec ses collègues.

— En conclusion, dit Rogers, le Comité de sélection des villes candidates au statut de capitale de l'Union des États bibliques américains propose au Cénacle de déclarer avoir pris connaissance de son rapport du 12 juillet 2028 et de le charger, conformément à la proposition figurant au point 5 dudit

rapport, de poursuivre ses travaux sur la base de la liste figurant en annexe I.

Le Président remercia Rogers, puis le Cénacle commença à débattre du sujet.

La liste rédigée par le comité comportait vingt villes : Chicago, Boston, Atlanta, Kansas City, Saint Louis, Phoenix, Detroit, Miami, Seattle et Minneapolis étaient les plus grandes ; les autres se nommaient Des Moines, Memphis, Albuquerque, Montgomery, Raleigh, Anchorage, Oklahoma City, Little Rock, Eugene et Lexington.

Les choses se passèrent à peu près comme Fuller s'y attendait. Les Apôtres concernés déplorèrent l'élimination des villes de leurs États, mais leurs avis ne recueillirent que la sympathie courtoise de leurs pairs. D'ailleurs, chacun savait qu'ils étaient surtout intervenus pour la forme, histoire de proclamer chez eux qu'ils avaient férocement défendu les intérêts locaux.

Le Cénacle accepta la proposition du Comité et l'on passa au point suivant de l'ordre du jour : le statut des avoies étrangers sur le territoire de l'Union. Plusieurs Apôtres considéraient que les versets bibliques fondaient la confiscation, non seulement des biens des exilés américains, mais aussi de ceux des compagnies et personnes ressortissantes de pays plus ou moins ouvertement hostiles à l'UABS, ce qui devait représenter les trois quarts du monde. Les pragmatiques, brandissant la perspective de rétorsions prévisibles, allaient devoir endiguer la charge des exaltés.

Mais le débat commença par un sermon présidentiel sur la relation immanente unissant les valeurs évangéliques et le produit national brut ; cela promettait de durer un peu.

Alors Fuller, une fois de plus, s'enfuit par le sentier des souvenirs.

Une fois leur master en poche, Thomas et lui s'étaient progressivement perdus de vue. Pas de dispute entre eux, aucune rancœur : simplement les chemins de la vie. Beveridge, en attendant le moment où il commencerait à prêcher dans une église, avait été engagé par une agence immobilière de San Antonio, dirigée par son oncle maternel. Les échanges de messages entre les deux amis s'étaient lentement raréfiés, avant de cesser complètement, dix-huit mois peut-être après la cérémonie de remise des diplômes. Fuller, l'année suivante, avait beaucoup ri en apprenant que l'agence de San Antonio, rachetée entre-temps par Beveridge, refusait désormais tout client ne pouvant attester son appartenance à une Église agréée par son nouveau propriétaire.

Quant à Nick Greer, qui avait quitté l'université quelques mois avant qu'ils obtiennent leur diplôme, avec en tête de fumeux projets de reproduction scientifique des miracles recensés, et dans son van l'intégralité de son œuvre picturale, ils n'avaient plus jamais entendu parler de lui.

Pendant que Gardenator vendait des maisons à de bons chrétiens, Fuller avait pris une voie bien différente. Alors qu'il venait de décliner une offre d'assistanat à la fac et qu'il hésitait entre un travail de rédacteur au sein d'un

mensuel évangélique et un poste de conseiller en matière religieuse pour les services du gouverneur du Texas, il avait été contacté par des représentants de la CIA. Sa formation théologique et son intelligence, unanimement reconnue dans la faculté, avaient fait impression à Langley.

Il s'en était suivi près de dix ans de travail pour l'agence, à des postes divers. Au siège, puis en Corée, au Brésil, en Inde. Ensuite, retour à la maison, avec un poste d'analyste principal. Ses qualités, disait-on, le destinaient à des fonctions directoriales.

Et puis, il y avait eu le meeting de Richmond.

Au cours des quatorze années séparant ce jour de l'avènement de l'Union, Fuller s'était souvent demandé ce qui l'avait poussé à se détourner d'une carrière prometteuse pour se jeter dans l'improbable combat de l'American Biblical Party. La foi ?

Oui, bien sûr, mais c'était plus compliqué que ça.

22 juin 2032

— Est-ce que vous pensez que le risque est réel ? demanda Fuller.

— Nous ne sommes pas en mesure de l'évaluer pour le moment, répondit Morisson, haussant ses colossales épaules. Nous ignorons si ce truc a la moindre réalité. En fait, il y a probablement plusieurs groupes ou individus qui essayent en ce moment de développer un produit similaire. Il y a déjà eu des rumeurs, notamment à Boston, à Miami, à Baltimore. Mais dans ce cas, c'est un peu différent. C'est la première fois à notre connaissance que l'annonce de l'arrivée du produit circule à l'échelle nationale parmi les utilisateurs potentiels. Ça ne veut pas dire que ça tienne la route, mais...

— Oui, admit Fuller, il faut suivre ça. Vous avez les moyens qu'il vous faut ?

La réponse, il la connaissait déjà. Morisson n'avait presque rien. Ses supérieurs l'avaient mis sur cette affaire dans le seul but de l'humilier. Dans les agences de sécurité de l'Union, cette histoire était plus ou moins considérée comme la chasse au Bigfoot.

Stan Morisson était un bon élément, consciencieux dans son travail et d'un patriotisme sans faille. Seulement, il y avait son physique. Quand il avait fait partie des SEALs, il avait bien sûr entretenu soigneusement son corps, comme tous les autres membres des unités d'élite des forces armées. La différence était que son capital génétique et son obstination de fer l'avaient amené à développer une telle musculature qu'il avait remporté une bonne vingtaine de championnats de body-building, accédant même deux années de suite à la finale de Mister America. Il avait continué à s'entraîner après son entrée au FBI où son travail consistait davantage à enquêter en complet taillé sur mesures qu'à nettoyer des nids de terroristes aux quatre coins du monde. Déjà, là, son allure de gladiateur hollywoodien avait fait grincer quelques dents. Lorsqu'il était passé à la CROSS, le Standard of American Morphology était déjà en vigueur et la plupart des cadres de l'agence correspondaient

plus ou moins à ses canons. Avec les biceps comme des melons qui gonflaient ses manches de chemises, sa taille de guêpe et ses dorsaux en V, Morisson paraissait incongru. Autant les Américains s'émerveillaient de la perfection des athlètes qui ramenaient médailles et titres à leurs pays, autant l'obésité semblait être devenue un gage de bonne et fidèle appartenance dans la masse des citoyens ordinaires. Morisson ne faisait plus partie des équipes d'intervention pour qui force et félinité voulaient dire survie ; son apparence de superhéros n'avait donc plus, de l'avis de ses collègues, la justification qu'ils pensaient requise. Ce qui ne l'empêchait pas, bien qu'ayant cessé de participer à des compétitions, de soulever des poids une bonne heure par jour afin d'entretenir la machine, et c'était avec une discipline inchangée qu'il contrôlait son ingestion de calories et d'hydrates de carbone.

Une telle obstination à se garder éloigné du modèle national passait mal auprès de chefs qui déployaient leur youpala pour aller jusqu'à leur voiture.

Et donc, Morisson s'était retrouvé dans un bureau de fond de couloir, avec pour l'occuper le dossier *Faith Fakers*.

— Je n'ai que deux stagiaires. Nous pourrions gagner du temps avec plus de monde, bien sûr.

— Je vais vous faire affecter quelques agents. Tenez-moi informé de ce qu'ils trouveront. Sans délai. Ils ne devront faire leurs rapports qu'à vous, et vous ne les transmettez qu'à moi. C'est bien clair ?

Le visage de Morisson venait de s'éclaircir.

— Tout à fait. Je vous suis reconnaissant de votre appui.

— Je crois que la situation le justifie, dit Fuller.

Le colosse eut un sourire embarrassé.

— Qu'est-ce qui vous amuse ? demanda Fuller.

— Eh bien, à vrai dire, je suis un peu surpris. Quand on m'a chargé de cette enquête, j'ai eu l'impression qu'on voulait me pousser vers la sortie. En venant ici, je craignais un peu que vous ne considériez cette affaire comme secondaire compte tenu d'autres menaces pour la sécurité nationale, des choses plus concrètes. Mais je vois que vous lui accordez une réelle importance.

Fuller, qui regardait ses ongles, releva les yeux et hocha la tête.

— C'est le terme qui convient, reconnut-il.

25 juillet 2028

Il jeta sur son bureau le rapport qu'il venait de parcourir.

Amer. On aurait pu éviter ça.

Seulement voilà, il aurait fallu que Monsieur le Président et les membres de son gouvernement prennent au sérieux les avertissements qu'il avait multipliés. Mais tout ce petit monde avait d'autres soucis. « Je crois que tu dramatises », avait dit le guide. Le choix de la ville sainte était prioritaire, ou alors, où allait-on ?

Fuller espérait que cette page noire était tournée. Traqués, les membres

identifiables du Gay Fist s'étaient suicidés en trois endroits : ceux qui détenaient la seconde grenade l'avaient utilisée contre eux à Orlando, les autres se tuant par balle à Cedar Rapids et Philadelphie. Les troupes envoyées en renfort dans les villes avaient fait cesser les pogroms. Et presque tous les homosexuels déclarés du pays, hommes et femmes, quittaient le territoire national où l'attentat de Dallas leur valait une haine générale.

Ceux qui devaient bien se marrer, c'étaient les agents immobiliers canadiens et californiens : cet exode alimentait encore le flux des Américains qui s'étaient déjà installés chez eux depuis la révolution, et devaient observer l'évolution de l'Union comme on le ferait de sa fenêtre. Pour ceux qui avaient choisi la Californie, ce ne serait peut-être qu'une étape intermédiaire : Fuller estimait à cinquante pour cent la probabilité que la République indépendante devienne à moyen terme le quarante-neuvième État biblique, par sa propre volonté, que certaines réalités économiques ne manqueraient pas d'influencer. Restait à espérer que Beveridge, que les sécessions californienne et new-yorkaise irritaient prodigieusement, n'aille pas se convaincre, et la majorité des Apôtres avec lui, que la parole divine légitimait des options de réunification plus musclées. Cette question risquait d'être un des soucis majeurs de Fuller dans les années à venir.

Le flux à destination des pays du Sud-Est asiatique et de l'Europe faisait également preuve d'une belle vigueur.

Le Cénacle ne s'inquiétait pas de l'exode des individus ; après tout, cela représentait autant d'opposants en moins. Sauf qu'ils emportaient leur cerveau. Mais le pire, c'était le départ des entreprises. Depuis que Douglas Haviland avait annoncé que sa compagnie quittait Minneapolis, un certain nombre de boîtes importantes lui avaient emboîté le pas. Ce désinvestissement pouvait avoir de lourdes conséquences. Perte de technologie et d'emplois, mais aussi, début d'un cycle isolationniste : le Cénacle allait sans doute interdire l'accès de leurs produits au marché national, et les pays d'accueil, en cadeau de bienvenue, prendraient des sanctions analogues contre des entreprises américaines. Il ne fallait pas être professeur d'économie pour comprendre que tout cela n'allait pas dans le bon sens.

Il s'attaqua au rapport concernant le statut de l'ex-FBI, devenu le Biblical Board of Investigation. Le personnel encaissait mal le remplacement de certains cadres par des apparatchiks ou des externes qui s'étaient davantage illustrés comme donateurs que par leurs compétences policières.

Il y avait tant d'engagements pris, tant d'ascenseurs à renvoyer...

Il soupira. C'était l'anniversaire de Janice. Il se promit de ne pas rentrer après minuit.

13 juillet 2032

— On dirait que ça se précise, dit Fuller en posant sur son bureau le rapport qu'il venait de parcourir.

— En effet, approuva Morisson. Les représentants des mouvements athées officiels affirment ne rien savoir du Godriser ; tout au plus certains disent-ils en avoir vaguement entendu parler sans trop y prêter d'attention. C'est de bonne guerre. Mais au sous-sol, ça frétille d'un bout à l'autre du pays. D'après nos écoutes, le produit commencerait à être diffusé, et il serait efficace. Mais la source n'est jamais localisée de manière convaincante. Les mécréants de Washington disent qu'elle est du côté de Seattle, ceux de Seattle prétendent qu'elle se trouve en Pennsylvanie, ceux de Philadelphie croient qu'elle est dans le Montana... Bien sûr, tout le monde considère New York et la Californie comme des alternatives crédibles.

— J'ai lu, dit Fuller, que vous aviez identifié un lieu probable de distribution à Chicago.

— Oui, c'est ce que nous avons de plus précis pour le moment. Nous essayons d'infiltrer le cercle local de distribution. Mais comme vous le savez, il faut y aller sur la pointe des pieds.

— C'est exact. Dans cette enquête, il n'y a pas vraiment d'urgence. La menace potentielle n'est pas immédiate : elle est profonde. Alors continuez à marcher sur des œufs. Si nous avons une piste, je ne veux pas qu'elle s'évapore.

— Je vais rappeler ça à mon équipe, dit Morisson. Ils vont y aller tout en douceur.

C'était comme pour un jeu de rôle ou un programme informatique : une question de paramétrage. Fuller, durant ses années au service de la CIA, s'était souvent trouvé confronté à ce choix : l'urgence ou la prudence. L'action brutale ou la manipulation fine. La balle d'un sniper ou six mois d'approche et de coups de pouce imperceptibles. Dans le cas présent, la réponse était claire : si le Godriser était une bombe, elle serait à explosion lente, progressive, l'onde de choc pourrait être amortie. Le curseur était nettement du côté de la prudence.

Et pourtant, lorsque Morisson fut parti, John Fuller, renversé dans son fauteuil, se sentit progressivement envahir par un irrépressible sentiment d'urgence.

27 juillet 2028

Il avait rarement vu Beveridge aussi grave.

— Écoute-moi, John : il faut que ce soit Phoenix.

— Vraiment ? Et je peux savoir ce qui te fait dire ça, tout à coup ? Hier encore, tu n'avais pas d'opinion.

— C'est vrai, dit Beveridge, mais hier, Dieu ne m'avait pas encore parlé ; je veux dire, Il ne m'avait rien dit au sujet de la capitale.

— Et cette nuit, il t'a dit qu'on irait tous en Arizona ?

— À Phoenix, John, et pas ailleurs. Dieu m'est apparu en rêve. Son message était très clair.

Fuller, soudain, revit Maureen Harlow, nue et offerte au sous-sol de la

maison paternelle. Maureen venue de Phœnix pour, sous les images de cotres et de goélettes, lui apprendre la fonction du clitoris et la relativité du péché.

— Raconte-moi ça...

Les coudes posés sur son bureau, Beveridge emplît ses poumons de ce qui devait être un demi-mètre cube d'air. À croire que le récit d'une révélation divine tenait de l'apnée.

— Je me suis endormi normalement, après mes prières. J'avais imploré Dieu de nous aider dans notre choix, comme je le fais toujours. Soudain, je me suis retrouvé là, au milieu d'un de ces parcs avec plein de beaux arbres comme ils ont là-bas, tu sais ; j'étais seul, il faisait chaud, il n'y avait pas un souffle de vent.

Le Président se tut. Son regard était perdu sur le sous-main de cuir, tandis qu'il revoyait ces instants de grâce.

— Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans le parc, reprit-il. Il y avait là quelque chose d'effrayant, parce que j'étais complètement seul, la ville semblait abandonnée, ses habitants étaient peut-être morts, mais je n'éprouvais pas la moindre crainte, comme si je savais que Dieu me regardait du ciel et que j'étais sous Sa protection. Et puis c'est arrivé !

« Un jour », pensa Fuller, « je raconterai ça à mes petits-enfants. »

— J'ai entendu d'abord un chant merveilleux qui venait du ciel, dit Beveridge, le chant des anges, et je te jure, John, que la terre ne contient rien d'aussi beau ! Je suis tombé à genoux, les yeux tournés vers le ciel sans nuage, et j'ai crié : « Seigneur, parle-moi, je suis Ton serviteur ! » Et alors, sais-tu ce qui s'est passé ?

— Comment le pourrais-je, Thomas, ce n'était pas mon rêve...

— Eh bien, le soleil est devenu plus grand, et il s'est mis à changer de forme, et en même temps, sa lumière devenait plus douce, ce qui fait que je pouvais le regarder sans me brûler les yeux. J'ai vu que des mots apparaissaient dans le ciel, le soleil cessait d'être une sphère pour former des lettres de lumière dorée, et enfin j'ai pu lire : « De Phœnix, tu feras ma Capitale » ! Je suis resté un moment silencieux, à lire ces mots de feu sans même ciller, et pendant ce temps les anges continuaient à chanter, et enfin j'ai crié : « Je t'obéirai, mon Dieu ! » Et là, je me suis réveillé.

Fuller se demanda s'il avait aussi réveillé son épouse.

— En criant, j'ai réveillé Edith, reprit Beveridge, répondant à sa question silencieuse. Ce qui est marrant, c'est qu'elle m'a demandé si j'avais fait un cauchemar. Je lui ai dit ce qui venait de se passer ; nous avons pleuré ensemble, et prié le Seigneur. Notre nouvelle capitale sera Phœnix, John ! Alléluia !

Fuller soupira.

— Je comprends, Thomas. Je comprends. Nous sommes les instruments de la volonté divine. Mais je ne suis pas certain que la majorité du Cénacle acceptera de se soumettre à ta simple relation d'un rêve. Il y a trop d'intérêts en jeu, et avec le temps qui s'est écoulé, la moitié des Américains se sentent

impliqués dans cette affaire. En outre, j'ai l'impression que notre collègue madame Warner a bien verrouillé le Cénacle. D'après ce que je sais, Atlanta aurait quatre voix d'acquises, et Paterson serait sur le point de s'y rallier aussi. Dans ce cas, il sera très difficile de remonter, surtout que Bradshaw va maintenir la candidature de Little Rock jusqu'au bout, histoire d'être le gouverneur de l'Arkansas quand il sera fatigué du statut d'Apôtre. Et je pense que Paine votera aussi Atlanta au dernier tour.

— Je sais tout cela, dit Beveridge.

Le vote du Cénacle devait avoir lieu en septembre. Les villes de moindre importance n'avaient aucune chance. Leur sélection n'avait pour but que de donner un sucre à leurs États, dont certains brillaient par leur grande ferveur biblique. La mention de Raleigh, Montgomery ou Eugene était une manière de flatter respectivement l'encolure spirituelle des habitants de la Caroline du Nord, de l'Alabama et de l'Oregon. Quant à Anchorage, c'était peut-être une façon de rappeler aux citoyens de l'Alaska qu'ils étaient membres de l'UABS et plus des USA. Ils n'avaient en rien contesté leur appartenance à la nouvelle Union, mais on avait parfois l'impression que, la distance aidant, la nouvelle du changement de régime ne leur était pas encore parvenue.

Fuller regrettait un peu cette approche. Il lui arrivait de penser qu'une ville moyenne aurait constitué un cadre plus favorable qu'une métropole déjà tissée de réseaux, avec de puissantes dynasties locales, des forces historiquement organisées, légales ou non, mais fières d'être d'ici et d'y affirmer leur primauté. Albuquerque ou Des Moines, ç'aurait été parfait. Mais les welters ne battent pas les lourds.

— Je sais tout cela, répéta Beveridge. Mais ce n'est pas si grave.

Il tressaillit.

— Ce n'est... Ah bon ? Je ne comprends plus... Si vraiment Dieu t'a...

— Il l'a fait, John. Mais comme tu l'as dit, Il ne s'est adressé qu'à moi et les Apôtres ne se satisferont pas de mon témoignage. Si je ne fais rien, ils choisiront une autre ville.

Un instant, Fuller eut envie de lui dire qu'il s'en foutait, de ce choix, que le Cénacle pouvait planter sa capitale sur un sommet du Colorado ou dans la banlieue de Philadelphie, ou dans le Grand Canyon, qu'il n'en pouvait plus de ce nomadisme désastreux qui rendait tout cent fois plus cher et difficile, qu'il voulait franchir la porte de son bureau et savoir que c'était le sien. Certains jours, en plein travail, il se sentait incapable de dire dans quelle ville il était, comme un voyageur éveillé fouillant des yeux la pénombre du matin. Si Dieu voulait vraiment un lieu plutôt qu'un autre pour y ouvrir son ambassade, il avait les moyens de le faire savoir au monde entier. Mais Beveridge venait de dire...

— Si tu ne fais rien ?

— Je vais devoir m'y prendre autrement, dit Beveridge. Ça va marcher, je te le garantis. Ne t'inquiète surtout pas.

Fuller se sentit très inquiet.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui va marcher ?

— Je vais annoncer un report du vote. Je ferai savoir au pays que je vais entreprendre une tournée de toutes les villes encore en lice, et que je célébrerai un service dans chacune d'entre elles. Je demanderai au peuple américain de prier le Seigneur pour qu'il nous envoie un signe, afin de faciliter notre choix. Et si rien ne se passe pendant tout mon périple, eh bien, le Cénacle passera au vote.

— Un signe, dit Fuller, vraiment ? Tu peux me dire ce que tu as dans la tête ?

Il y eut un pétillement dans l'œil de Beveridge.

— L'idéal, dit-il, ce serait une sorte de miracle.

Fuller resta silencieux quelques instants.

— Tu as raison, admit-il enfin, les miracles, c'est ce qui se fait de mieux. On a ça en stock ?

Le Président leva un index boudiné qu'il secoua comme un instituteur mécontent.

— John, dit-il avec un large sourire, tu parles comme un mécréant ! C'est très mauvais pour ta rédemption. Et la réponse est oui, j'ai ça en stock.

Il regarda sa montre.

— Il est 10 h 23. Bon, John, je vais revenir à 11 heures exactement ; tu seras seul à ce moment-là, d'accord ?

Les grands hommes, c'était comme les mêmes : parfois, il fallait renoncer à les comprendre.

— Rien que toi et moi, c'est juré. Qu'est-ce que tu vas faire, multiplier les bons du Trésor ?

Le président de l'UABS éclata de rire, heureux comme un gamin farceur.

— Tu verras bien ! Je vais te faire avaler ta cravate. N'oublie pas, John : 11 heures.

Après son départ, Fuller ne consacra guère de temps à se demander quel lapin Beveridge allait sortir de son chapeau. Il le saurait bien assez tôt.

En attendant le retour et les révélations du Président, il travailla sur le dossier « Archanges ». Fuller sélectionnait un groupe multidisciplinaire de haut niveau : ingénieurs, médecins, biotechnologistes, nanoprogrammeurs... Il s'agissait de constituer un corps d'agents mortels et furtifs capables de frapper les cibles les mieux protégées. Tuer au nom de Jésus-Christ, incarnation de l'amour et de la miséricorde. Il fallait vivre avec son temps.

Beveridge revint à l'heure prévue.

— Alors voilà... Nous sommes à Phoenix, John. J'officie au stade de l'université, il y a plus de soixante mille fidèles, c'est bourré à craquer. Je m'adresse à la foule, un prêche de première, il y a tellement de ferveur qu'ils devront la découper au chalumeau ! Je fais comme dans les autres villes : je demande à Dieu de nous envoyer un signe. Il y a cinquante caméras sur moi, la moitié des citoyens de l'Arizona sont devant leur poste.

Ayant fermé les yeux, Beveridge leva ses bras en croix.

— Seigneur, dit-il, nous t'implorons. Assiste-nous dans notre choix, Seigneur, envoie-nous un signe, pour que notre Union ait enfin sa capitale, sa ville sainte.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Le sang se mit à couler dans ses paumes.

6 août 2032

— La même chose, dit-il.

— Tout de suite.

Le barman lui servit un autre Christian Dawn et retourna à sa discussion avec deux autres hommes, à l'angle du bar. C'était le troisième bourbon qu'il commandait en une petite heure. De toute manière, avec l'inhibiteur qu'il avait avalé en début de soirée, l'alcool ne risquait pas de le soûler. Il en but une gorgée, puis reposa le verre sur le comptoir, près de la petite bible.

À la droite de Fuller, un type d'une trentaine d'années s'était assis quelques minutes plus tôt, laissant deux fauteuils vides entre eux. Un grand mec, assez costaud, nettement au-dessous du SAM, dans une veste de cuir noir un peu râpé. Il avait une moustache rousse et un bouc assorti.

Cinq secondes après son arrivée, Fuller avait compris que c'était parti.

Il continua à jouer son rôle, celui d'un Américain moyen bouffé d'inquiétude. Le regard dans le vague, quelques gestes brusques des mains, des mots articulés par ses lèvres comme s'il n'en était pas conscient, un quatrième verre commandé dans la foulée.

— Alors, l'ami, la vie est rude ?

Fuller fit pivoter son fauteuil, avec sur son visage le mélange approprié de détresse mal contenue et d'un bon début d'éthylisme. On entraînait dans le vif du sujet.

— Je crois que vous pouvez le dire, grogna-t-il.

L'homme au bouc se leva et vint prendre place sur le fauteuil à côté du sien.

— Ah oui, dit-il, il y a parfois des circonstances difficiles. Des échéances...

Il regardait la petite bible sur le comptoir. Une image pieuse en dépassait, en haut du livre. Une représentation de Marie, dont Fuller avait soigneusement replié un des coins supérieurs, selon le code que l'équipe de Morisson avait identifié.

— Ouais, dit-il. Des sacrées putains d'échéances...

Il vida d'un trait le reste de son verre.

— Vous savez, dit l'homme, toute personne peut avoir des doutes, même au sujet de sa foi. Il n'y a pas de honte.

— Ma foi, dit Fuller. Je crois qu'elle est morte avec ma femme, il y a six mois.

Le type posa une main amicale sur son épaule.

— Je suis désolé, dit-il. Et je vous comprends bien. Je pense que je ressentirais la même chose à votre place.

Fuller se demanda si l'homme allait lui dire qu'il ressemblait à quelqu'un de connu. Il en avait fait le moins possible avant de quitter Montgomery. Un spécialiste de ses services lui avait injecté, au niveau des arcades sourcilières et des maxillaires, un gel à microbulles qui se résorberait d'ici une vingtaine d'heures. Avec un petit postiche capillaire et des lentilles assombrissant ses pupilles, c'était plus que suffisant. Son meilleur déguisement, c'était que personne au monde n'aurait imaginé rencontrer dans ce bar de deuxième zone l'Apôtre John Fuller sirotant du bourbon dans un costume chiffonné.

Le type n'avait pas l'accent de Chicago. Fuller le situait plutôt du côté du Seattle. De toute manière, il le saurait. Les capteurs de son veston l'avaient déjà scanné.

— Vous avez souffert et vous souffrirez longtemps de la mort de votre épouse, dit l'homme. Mais ça ne leur suffit pas. Il faudrait qu'à cause de cette perte, à cause des doutes qu'elle entraîne, vous perdiez plus encore. Votre travail, vos amis... C'est bien ça que vous craignez, n'est-ce pas ?

Fuller hocha la tête.

— Oui, c'est vrai. J'ai ce putain d'examen dans quatre jours et...

— N'en dites pas plus. Je suis là pour vous aider.

— Ça ne sera pas de trop, soupira Fuller.

— Écoutez, avec ce que j'ai pour vous, vous passerez les doigts dans le nez. Le *Godriser*, c'est l'aboutissement, le summum des *fakers* ! Bien plus fiable que le *Bigot* ou le *Sky Line* ! Et pas d'effet secondaire. À cinq cents dollars la dose, c'est le meilleur investissement de votre vie !

Fuller sembla réfléchir, puis demanda :

— Et ça marche comment ? Je veux dire, pour le prendre ?

— Il suffit de l'avalier avec le triple de flotte, entre huit et dix heures environ avant l'examen. C'est presque insipide.

— Et vous êtes sûr que... que c'est efficace ?

— Efficace ? Filez ça au plus irrécupérable des athées et il se retrouvera avec une foi plus fervente que n'importe quel péquenot du Kentucky. Et le lendemain, plus rien ! Pas le moindre résidu de grâce accroché à vos semelles. Je vous le dis, c'est le vrai miracle !

Fuller, retournant dans ses doigts son verre encore vide, le fit attendre quelques instants.

— D'accord, dit-il enfin. Je le prends.

— Bonne décision, dit le type en lui donnant une tape amicale dans le dos.

— Je l'espère, répondit-il, avec l'air anxieux du loser qui vient de poser son dernier jeton sur un tapis de roulette.

— Aucun souci, dit le rouquin. Vous avez le blé ?

— Je l'ai avec moi, oui.

— Parfait. Le proprio ne veut pas de ça dans son bar, alors on va faire notre petite transaction dans ma voiture. Je vais partir le premier. Attendez cinq minutes avant de sortir, ensuite tournez à droite sur le trottoir. Je vous attends dans la Honda bleue juste devant la boutique du fleuriste. Montez du

côté passager.

— D'accord. Mais pendant que vous y êtes, préparez-m'en deux. J'ai un ami qui est très intéressé.

En quittant le bar, il pensa que deux choses imprévues pouvaient arriver. La première était que le type, au lieu de lui remettre les doses convenues, tente de le détrousser avant de l'abandonner mort ou vif dans un coin sombre. Avec l'armement que dissimulaient les vêtements de Fuller, l'homme mourrait idiot, mais il serait venu pour rien de l'Alabama.

Ou alors, l'hypothèse du pire : le type était un flic de la ville ou du BBI ; dans moins d'une minute, le chef des services de sécurité de l'UABS se retrouverait très provisoirement arrêté pour encouragement au trafic de drogue. Et pas n'importe laquelle. Bien sûr, il lui serait facile de faire admettre qu'il était descendu de la montagne pour mener sa propre enquête. Coquetterie d'un ancien de la CIA. Le problème, c'était que les enfoirés de *California Heroes* finiraient par le savoir.

27 juillet 2028

— Quoi, ce dingue de Greer ?

— Oui, notre vieux copain Nick !

Fuller avait l'impression que la tête lui tournait. Il demanda :

— Et tu penses vraiment faire ça ?

— Bien sûr, que je vais le faire. Imagine-toi l'effet que ça fera quand je déclencherai ce truc ! Un vrai miracle ! C'est Dieu qui s'est exprimé, il n'y a plus qu'à lui obéir ! C'est pas grand, ça ?

Fuller observa quelques instants la face énorme de Beveridge.

— Dis donc, demanda-t-il, ce n'est pas toi qui m'as dit tout à l'heure que je m'exprimais comme un mécréant ?

— Ça n'a rien à voir ! Dieu m'a vraiment envoyé un message, dans mon rêve, tu le sais bien ! Mais je ne peux pas le montrer aux autres... Tu connais les Américains, John ! Ils aiment le spectacle. Je vais leur donner un spectacle. Une illusion, oui, une tricherie. Mais ce ne sera qu'une manière de leur transmettre ce que le Seigneur m'a dit.

— Et ensuite, qu'est-ce qui se passera ? Tu vas encore saigner pour faire nommer des juges à la Cour suprême, ou quand on votera le budget ? Tu vas gouverner par hémorragies ?

Le Texan éclata de rire.

— Mais non, tu me prends pour un taré ? Il n'y a que les femmes qui saignent une fois par mois ! Une seule fois, et c'est fini. Je pensais garder ça pour autre chose, peut-être au sujet de ces cons de Californiens, ou des New-Yorkais, mais je respecte la volonté du Seigneur. Une seule fois, je te le jure, tu es content ?

— Non, je suis inquiet.

— Je le sais bien, je te connais assez. Ne t'en fais pas, John, tout ira comme sur des roulettes.

— Vraiment ? Qu'est-ce qui te dit que tu ne vas pas te mettre à pisser le sang au milieu d'une phrase, bien avant que tu aies les bras en croix ? Ou durant ton vol de retour ? Ou pendant que tu seras en train d'honorer la First Lady ? Tu crois qu'Edith aimerait ça ? Son président d'époux saignant comme Jésus pendant qu'il la tire ? Tu mettrais ça dans les nouveaux manuels d'histoire américaine ?

Beveridge eut un geste d'impatience.

— Arrête tes conneries, soupira-t-il. Je ne me lancerais pas sans un minimum de garanties, bordel ! On a fait plusieurs tests, avec Greer. Ça marche au quart de poil. Une impulsion avec la télécommande, et ça se met à couler dans les dix secondes. Fais-moi confiance, tout ira comme sur des roulettes.

Plusieurs tests et il n'en avait rien su ! Fuller eut des visions de retraite anticipée.

— Techniquement, peut-être, soupira-t-il, mais cette connerie va foutre un vrai merdier au Cénacle, et je ne parle pas de l'ensemble du pays...

— John, dit Beveridge, tu es probablement le type le plus intelligent que je connaisse, mais il y a des jours où je me demande si tu connais vraiment les Américains. Un miracle, ça va les faire jouir aussi fort que si on supprimait les impôts. Bien sûr qu'il y aura des vagues au Cénacle, mais ça ne durera pas, parce que avec tous les problèmes qu'on a sur les bras, ses membres n'auront ni le temps ni l'envie de se tirer dans les pattes – ou dans les miennes. Voilà ce que je pense.

Il prit son temps avant de répondre. Ce foutoir commençait à lui donner une sérieuse envie de suicide.

— J'espère que tu as raison, dit-il enfin, et que cette histoire ne va pas partir en couille. Mais j'aimerais que tu me promettes une chose, Thomas...

— Et c'est quoi ?

— J'aimerais, soupira-t-il, que tu me jures que tu n'as pas un vieux pote capable de te faire marcher sur les eaux.

Beveridge, croisant les bras, parut méditer quelques instants cette requête.

— Ce serait bien..., dit-il.

28 mars 2031

C'était une question de tempérament, de personnalité : certains cicatrisaient mieux, et plus vite que d'autres. Il avait souffert lui-même quand des femmes lui avaient dit qu'elles mettaient un terme à leur relation. Heureusement, il n'y en avait pas eu beaucoup. Maureen, par exemple ; mais c'était la première, il avait à peine seize ans. Et pourtant, il avait mieux surmonté sa douleur que Shawn.

Lors de ses rares conversations téléphoniques avec ses parents (avec sa mère, en fait), il n'avait rien dit d'explicite, mais Janice n'avait pas eu besoin de cela pour comprendre le désarroi de son fils, et son origine. Et Fuller avait les rapports de ses agents. Trois fois, Shawn avait sauté dans un avion dans

l'espoir de revoir Myriam Gerrard. Pathétique.

Au moins, le jeune homme reprenait le chemin de ses cours, presque entièrement négligés durant les premières semaines suivant la séparation. Ses études occuperaient assez son esprit pour être son port d'attache existentiel – puisque la foi lui faisait défaut. Fuller espérait que de l'épreuve, Shawn tirerait une solidité nouvelle, une cuirasse ou une distance qui le protégerait la prochaine fois.

Fils d'un membre du Cénacle, cela impliquait une sérieuse protection rapprochée. Des hommes en costume sombre gravitaient donc en permanence autour de Shawn qui était bien obligé de s'y faire. Mais la présence évidente de ces gardes avait, pour Fuller, une autre fonction : celle de rendre invisibles d'autres agents dont son fils ignorait l'existence. Bien sûr, ils auraient pu contrer une attaque qui aurait franchi la première barrière ; mais ils étaient surtout là pour garder constamment son fils sous sa loupe. À la connaissance de Fuller, jamais Shawn n'avait percé à jour un de ses espions. Dans les opérations de surveillance à long terme, les membres de l'équipe étaient souvent remplacés pour éviter d'être identifiés par le sujet.

Le retrait d'un agent pouvait avoir des effets secondaires, lorsque des liens personnels s'étaient créés. Myriam Gerrard, de son vrai nom Florence Bunce, dont le brusque départ avait fait si mal au jeune homme, en était le meilleur exemple.

20 août 2032

L'examen de Shawn commencerait à 10 h 30, heure de la côte Est.

« Pour qui est-ce que je fais ça ? », se demanda Fuller. « Pour lui ou pour moi ? »

Avec toute l'honnêteté dont il était capable, il ne se sentait pas en mesure de répondre. D'ailleurs, c'était une fausse question. Les intérêts de son fils et les siens propres étaient si étroitement liés dans cette histoire qu'il aurait été ridicule de les distinguer.

Le fils d'un Apôtre se ramassant au Bible and Faith, il y aurait de quoi faire jaser l'Amérique. Surtout si l'échec ne résultait pas d'une méconnaissance tout compte fait bénigne des textes bibliques, mais de l'absence de foi, débusquée par la science.

Pas question de tenter de bidouiller le résultat. Toutes les personnes dans le secret resteraient peut-être à jamais silencieuses, par fidélité, peur ou profit. Mais l'axiome de Fuller voulait que les informations les mieux confinées finissent inévitablement par filtrer, l'essentiel étant le temps que cela prenait. Et le prix politique d'une dissimulation serait écrasant. Alors plutôt que de cacher la merde au chat, il assumerait ouvertement cet échec, sans fard et sans délai. On tenterait de l'exploiter contre lui, et ceux qui le feraient avec le plus d'empressement siégeaient à ses côtés dans les réunions du Cénacle. Certains hurleraient à la démission.

Fuller résisterait à cela, déclarerait sereinement que son épouse et lui-

même avaient éduqué leur enfant comme ses sœurs, dans la tradition des pères fondateurs. Il affirmerait que les convictions de Shawn devaient être respectées comme le garantissait la nouvelle Constitution, et pour finir, demanderait aux Américains de l'inclure dans leurs prières. Tout ça pouvait même s'avérer positif, en fin de compte. Ce peuple avait une sympathie profonde pour ses dirigeants dans l'épreuve.

Mais pour cela, il faudrait la coopération du principal intéressé ; et ça, il était illusoire d'y penser. Son impiété mise à nu, Shawn ne pourrait être convaincu de garder un profil bas. Au contraire, on pouvait compter sur lui pour se vanter de son échec, d'en faire un symbole politique, et l'autocensure zélée des médias américains ne résisterait pas unanimement à l'aubaine. Shawn, bien sûr, serait emporté par le tourbillon, contesterait la légitimité du Bible and Faith, critiquerait sans nuances le système d'exclusion qu'il engendrait, et sans doute ensuite les fondements mêmes de la révolution biblique... Pour Fuller, les turbulences seraient encore plus fortes. Et pourtant, il pourrait survivre même à cela.

Mais au milieu de la bataille, il y aurait Shawn. Enjeu du *prime time*, instrumentalisé par tout un chacun, des athées les plus radicaux jusqu'à son propre père surfant sur les émotions collectives et pavloviennes des héritiers du *Mayflower*. Shawn exclu par l'intolérance de la plupart, et courtoisé par ceux qui l'utiliseraient comme gage médiatisé d'ouverture ou de marginalité. Shawn qu'un groupe de tarés laisserait peut-être pour mort sur un trottoir.

Et puis, même s'ils échappaient au pire, la tempête laisserait des marques terribles dans leur lien affectif, distendu mais réel. Ils finiraient probablement par se détester.

Alors, si Dieu permettait que Fuller ait une chance d'empêcher cela, il devait la saisir. Et s'il échouait, au moins, Sa volonté serait faite.

29 juillet 2028

Greer n'avait pas tellement changé durant ces trente années. À peine s'il avait pris soixante ans.

Mais ce n'était pas du vieillissement ordinaire, pas du genre qui vous déforme, qui vous tasse. Nick Greer avait vieilli comme certaines rock stars : plus vite que le citoyen de base, mais beaucoup mieux. Avec une sorte de distinction destroy.

— Le plus important, c'est que c'est strictement individuel. Il faut une analyse sanguine complète du sujet, parce que les canaux d'écoulement sont obstrués par des bouchons semi-organiques. Après, c'est juste une question de dosage. Je peux garantir un délai de dix à vingt secondes après l'impulsion !

— Impressionnant, dit Fuller.

L'improbable trajectoire de Greer l'avait amené dans des laboratoires douteux, une compagnie spécialisée dans les effets spéciaux pour le cinéma, des instituts scientifiques de réputation moyenne et divers monastères en

Roumanie, Éthiopie, Grèce et Corée.

— Notre président et ami semble décidé à recourir au... procédé que tu as mis au point. C'est une décision très importante.

— Oui, les stigmates. Ce n'est pas un procédé, c'est un miracle ! Il faut des miracles, John. L'UABS va avoir son premier miracle. Rien ne sera plus comme avant !

C'était précisément ce que craignait Fuller comme il observait l'homme assis en face de lui, les traits si burinés qu'on aurait pu les avoir faits à la charrue, le corps sec et noué comme celui d'un perpétuel routard, les cheveux longs juste un peu gras, et qui se mêlaient de fils gris.

— Je pense que tu as raison, Nick. Mais dis-moi, à part le Président, toi et moi, est-ce que quelqu'un est au courant de ce projet ?

— Oh, non ! s'exclama Greer, Thomas m'a bien demandé de garder le secret. Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Mais avant ? Avant de lui écrire, est-ce qu'il y a des gens à qui tu en as parlé, des amis, des femmes, des relations de travail ?

Greer haussa les épaules.

— À quoi bon ? De toute façon, les gens ne comprennent pas. J'ai parlé des miracles, souvent, mais seulement de l'aspect spirituel : le mystère, la transcendance, la symbolique. D'ailleurs, si tu parles de tes projets, on risque de te les voler.

— C'est tristement vrai, dit Fuller. Oh, j'y pense, est-ce que tu peins toujours ?

— Oh, oui ! s'exclama Greer. J'en ai fait des superbes, je te montrerai ! Là, j'ai un projet de fresque, un truc absolu, mais c'est une question de moyens. Il faudrait un très grand mur.

Fuller ne jugea pas utile de demander s'il avait changé de thématique.

— Nous pourrions te trouver ça, dit-il. Mais d'abord, nous allons nous concentrer sur ce projet...

De l'index, il montra le creux de sa paume.

— Bien sûr, répondit Greer, pas de problème. Ça va être glorieux, John, glorieux !

— J'en suis convaincu, Nick !

Six fois, bordel ! Entre le 26 avril et le 20 juillet, Beveridge s'était arrangé pour rencontrer six fois Greer sans qu'il se doute de ce qu'ils tramaient ! Thomas l'avait laissé croire qu'il revoyait leur vieux pote parce que sa folie relative et l'évocation du passé l'amusaient. Il savait très bien quelle aurait été la réaction de Fuller si celui-ci avait été au courant de leur projet. Maintenant, la machine était lancée comme un train et Fuller ne pouvait pas l'arrêter.

— Eh bien, s'exclama-t-il, posant les mains à plat sur son bureau, et s'appuyant sur elles pour soulever ses deux cent soixante-huit livres, je crois que les choses se présentent bien. J'aurais aimé parler avec toi du bon vieux temps, mais je suis malheureusement très pris. Mais je suis sûr que nous nous

reverrons bientôt.

Il fit le tour de son bureau et raccompagna Nick jusqu'à la porte où ils échangèrent une longue poignée de main.

— Que Dieu des miracles te bénisse, dit Greer.

— Dieu te bénisse, toi aussi, dit Fuller avant de refermer la porte.

Trois mots de lui, et Nick était mort.

Il revint à son fauteuil, s'y effondra comme si une balle venait de lui traverser le crâne.

C'était un de ces moments où il détestait Beveridge. La connerie de Beveridge. La foi de Beveridge.

Toutes les personnes concernées, amies ou ennemies, savaient que son influence sur le Président était grande. Certains le disaient moins conseiller que donneur d'ordres. Une belle connerie ! Oui, bien sûr, il avait l'oreille de Beveridge, et souvent son avis, exprimé hors de l'officialité du Cénacle, pesait lourd dans le choix des options présidentielles. Mais il y avait des limites à son influence.

La foi de Beveridge était d'une pureté cristalline, une certitude sans faille que ne relativisaient en rien ses facultés de manœuvrier, son instinct politique et ses contradictions rhétoriques. Mais les choix de l'homme pouvaient être aussi intangibles que sa conviction religieuse. Exactement comme avec cette imbécillité de stigmates à la demande. Même pour Fuller, il aurait été aussi facile d'empêcher Beveridge de se livrer à cette unimaginable pantalonnade que de griffer un diamant avec ses ongles. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que tout se passe bien à Phoenix. Et, bien sûr, à protéger le secret.

9 avril 2033

Le président Tobias Ridgever avait obtenu l'approbation de l'invasion de la République dès le troisième épisode de *California Heroes*. Pour ce faire, il s'était mis à saigner du nez devant les Apôtres tétanisés. De grosses gouttes de sang s'étaient écrasées sur sa cravate, quelques-unes tombant même sur le badge qu'il portait au revers et qui proclamait : « *Fat By Intelligent Design*. »

Aucun char de l'Union ne franchirait peut-être jamais la frontière californienne, mais la perspective de l'invasion biblique avait enrichi les producteurs de la série, ainsi que les architectes qui proposaient des bunkers allant de la boîte en béton au duplex de quinze pièces. Mais l'obsession de la guerre n'était pas le monopole des Californiens.

Chez Beveridge, c'était cyclique. Variations hormonales, peut-être, ou alors il s'agissait d'une stratégie politique ondulatoire. Deux ou trois fois par an, le Président revenait sur la nécessité stratégique et morale de rétablir l'intégrité territoriale américaine, victime provisoire d'un accident de l'histoire. Il ne prônait pas explicitement l'invasion, du moins à court terme ; on pouvait interpréter son discours comme un appel à des concentrations de troupes à la frontière, un accroissement de la fréquence des actions de brouillage

électromagnétique sur les secteurs frontaliers, voire un blocus maritime partiel. Jamais encore il n'avait formellement proposé au Cénacle, dont la majorité devait approuver toute opération militaire officielle selon la Constitution de 2028, de rentrer dans le lard des sécessionnistes. Mais Fuller craignait qu'un jour, Thomas ne franchisse le pas.

C'était un peu comme un type qui passerait souvent devant la vitrine d'un vendeur de voitures et qui, de temps en temps, éprouverait une forte envie de s'offrir le nouveau coupé. Régulièrement, il entrerait jeter un coup d'œil sur le modèle exposé, caresser le cuir et la carrosserie, s'asseoir au volant, s'enquérir de tarifs qu'il connaissait par cœur et repartir avec des rêves de grand tourisme en sachant qu'il avait à peine de quoi s'offrir les jantes. Mais certains jours, dans l'instant, dans l'ambiance étudiée du showroom, il passait à deux doigts de signer et de mettre sa famille dans la gêne pour assouvir son désir de gosse. La Californie, c'était un peu le coupé sport de Beveridge.

Restait le filtre du Cénacle. Comme si un comptable avait dû ratifier la décision d'achat du quidam. Fuller espérait que le comptable résisterait au boniment de celui-ci. Pas comme dans la série.

Dans l'épisode qu'il venait de voir, un commando californien avait lancé une attaque de nuit contre une garnison américaine. Les soldats de l'Union étaient d'immenses bébés plus débiles que méchants qui cherchaient parfois dans les versets bibliques comment manipuler leurs nouveaux lance-roquettes, d'où l'essentiel de leurs pertes. L'attaque surprise avait tourné court parce que chacun des assaillants parlait une autre langue. Les scénaristes ne reculaient pas devant la caricature au marteau-piqueur, mais ils savaient en jouer. Indépendamment du statut de culte de la série en Californie, les copies qui circulaient sous le manteau dans l'UABS malgré les dix ans de prison encourus par les revendeurs étaient regardées par vingt millions d'Américains aux dernières estimations. La prohibition restait un des meilleurs instruments promotionnels.

L'Archange avait bien travaillé. Se faisant passer pour un sympathisant venu de l'Idaho, il s'était fondu dans le groupe des inconditionnels de Bolton. Quelques nuits plus tard, il était allé jusqu'au bureau directorial. Deux membres de la garde rapprochée du connard avaient plongé dans un sommeil profond quand il les avait frôlés de ses ailes. Quant à Bolton, on l'avait retrouvé victime d'une embolie cérébrale. De plus, l'autopsie révélerait un usage prolongé d'hallucinogènes connus pour entraîner des psychoses ravageuses ; on en trouverait d'ailleurs quelques doses dans un tiroir de son pupitre, et la presse le saurait.

Ce problème, au moins, semblait réglé. Il pouvait donc passer au suivant.

En trois ans, le budget alloué au réseau d'églises californiennes qui, à des degrés divers, facilitaient le travail des agents de l'Union dans la République, avait été multiplié par seize. Les centaines de millions ainsi dépensés pour la

cause de la réunification n'étaient pas un problème en soi ; seulement, les rapports que Fuller venait de lire confirmaient qu'une part croissante de cette manne finissait dans les caisses de restaurants gastronomiques et de vendeurs de voitures de luxe. Il était temps de rappeler aux intéressés que la cinquième colonne de Dieu n'était pas un club d'épicuriens.

Enfin, il y avait la question du remplacement d'Alvin Adams, incapable d'exercer son mandat depuis qu'une crise cardiaque l'avait frappé une quinzaine plus tôt. De tous les candidats, Fuller avait une préférence pour Peter Morrow, l'épiscopalien de l'Arizona. Intelligent et pragmatique, avec une vision à long terme, ce qui ne gênait pas. Selon la Constitution, la décision finale revenait à Beveridge, mais le Président pourrait difficilement s'opposer à un vote de la majorité du Cénacle. Fort heureusement, la tendance, au sein de celui-ci, était assez équitablement partagée entre Morrow et deux autres candidats. Beveridge n'appréciait guère Morrow, mais Fuller savait déjà ce qu'il glisserait dans l'oreille de son ami Thomas : en désignant un Apôtre venu de l'Arizona, il compenserait un peu, aux yeux de Dieu, l'énorme gaffe commise avec les stigmates, à Montgomery.

9 août 2028

En levant les yeux, il voyait Beveridge qui prêchait dans son costume bleu. Il avait coupé le son et, tout en travaillant, jetait parfois un regard sur l'écran fixé au mur. C'était du direct.

« C'est bientôt fini », pensa-t-il.

Aujourd'hui, Montgomery, demain Little Rock, après-demain Phoenix. Fin de parcours. Ceux d'Atlanta, Des Moines et Cleveland n'accueilleraient pas le Président, parce que à Phoenix, il ferait son numéro de cabaret, et des millions d'Américains, le soir même, allumeraient des bougies dans des églises.

Et bon, Phoenix, ce n'était pas si mal. Assez bas sur la carte pour que les États du Sud s'y reconnaissent. Assez proche de la zone Asie-Pacifique. Et tout près de la Californie, ce qui pouvait contribuer à la faire revenir dans le giron national, la ramener comme un bateau guidé par un phare avant que Beveridge ne lui envoie ses tanks.

Les prix de l'immobilier tripleraient dans la nouvelle capitale. Les meilleurs architectes de l'Union travailleraient la nuit pour concevoir les bâtiments de la nouvelle administration. Les membres du Cénacle seraient contactés par des lobbystes suggérant sans le dire que leurs clients n'étaient pas des ingrats. La morale ne se décrétait pas.

Il détestait cette affaire. Ça marcherait, bien sûr. Thomas aurait la capitale de son rêve, il deviendrait incidemment l'homme politique le plus caricaturé de l'histoire, si ce n'était pas déjà le cas. Le monde entier hurlerait à la manipulation, mais le monde n'était pas l'UABS et son avis n'était donc pas de nature à troubler le grand homme, ni la majeure partie de ses compatriotes, persuadés depuis toujours que l'univers s'arrêtait aux plages de

Long Island et de Malibu. Quant aux Apôtres, ceux qui se douteraient de l'arnaque s'abstiendraient bien de contester publiquement l'intervention divine. D'ailleurs, l'Arizona, c'était très agréable.

Fuller se demanda jusqu'où tout cela irait : la révolution, le Président, le pays. Mais au moins, il n'aurait plus à emballer ses dossiers tous les quinze jours. Et d'ailleurs, le rêve de Beveridge était peut-être vraiment providentiel : lorsqu'il lui avait fait part de ses intentions, Thomas avait dit avoir d'abord pensé à utiliser cette combine délirante pour influencer la politique du Cénacle à l'égard de la Californie, voire du Canada. Le choix de Phoenix avait peut-être permis d'empêcher une décision d'une tout autre gravité...

Il rédigea un bref mémo sur la surveillance des diplomates accrédités dans l'Union et l'envoya à la section compétente. Puis il signa quelques lettres destinées à des agences fédérales supervisées par la CROSS.

Sur l'écran, Beveridge continuait à parler aux fidèles.

Difficile, à le voir ainsi, de croire qu'ils avaient échangé des cartes de stars du base-ball, ou des posters de femmes nues qu'ils planquaient respectivement, Thomas au fond d'une malle au sous-sol de la maison familiale et lui derrière une planche disjointe de la penderie de sa chambre, ce qui était quand même plus pratique.

Au moins, Greer ne semblait pas avoir fait de confidences dans son entourage. D'ailleurs, il n'en avait pas vraiment. Les individus comme Nick avaient des carnets d'adresses qui tenaient en général sur une page. Les rares personnes qu'il fréquentait plus de quelques semaines vivaient comme lui : en marge de la société, en termes économiques et surtout de relations sociales. Pas un journaliste, pas un étranger. C'était déjà ça.

Fuller relut le mémo d'un de ses adjoints sur la tendance à l'apparition, dans les grandes et moyennes villes, de quartiers regroupant la frange la moins religieuse de la population. Il était trop tôt pour parler de la constitution de ghettos athées, mais la situation méritait d'être observée.

D'autre part, divers témoignages démontraient que certains individus parlaient de créer des milices laïques avec pour objectif probable de s'en prendre aux symboles chrétiens. Les autorités avaient les moyens de tuer ces vellétés dans l'œuf, mais mieux valait ne rien brusquer. Faire donner la cavalerie trop vite, c'était se priver de pistes ultérieures potentiellement précieuses. Il était préférable de laisser le plus possible d'ennemis sortir de l'ombre.

Ouais. Il faudrait qu'il en discute avec ses collaborateurs. Il leva les yeux sur l'écran.

À Montgomery, Beveridge avait les bras en croix. Deux filets de sang coulaient dans ses mains ouvertes.

21 septembre 2032

Quatre jours qu'il attendait.

Une minute après la fin de l'examen, il avait été informé du résultat : croyant. Shawn avait obtenu de bonnes notes pour ses connaissances théoriques, comme à peu près chaque individu doté de facultés mémorielles normales. Évidemment, son absence permanente des services religieux, ainsi que son abstention de toute activité dans le cadre des associations liées aux églises de Boston ou d'ailleurs avaient été dûment notées, mais même de fervents chrétiens s'avéraient un brin sociopathes, et le fidèle pouvait prier dans la solitude.

Mais la foi. La foi de Shawn, attestée par la machine ! Bien sûr, Dieu pouvait avoir, tout récemment, touché le jeune homme de Son amour, l'avoir gratifié de Sa révélation. Mais plus probablement, cette putain de drogue était efficace.

Donc, il avait attendu quatre jours, et maintenant, il était 21 h 50, il venait de retrouver son foyer, et Janice lui disait que Shawn avait téléphoné, qu'il attendait qu'il le rappelle.

— Vraiment ? Je crois savoir ce qu'il veut nous annoncer... Je vais aller dans le bureau.

Janice ignorait tout de ce que Fuller avait fait au sujet de l'examen. Ils en avaient peu parlé, lui se limitant à répéter qu'il avait un raisonnable espoir, que l'athéisme de Shawn était plus provocateur que réel, elle approuvant silencieusement, convaincue sans doute qu'il avait donné des ordres aux examinateurs.

— Bonsoir, Shawn. Comment vas-tu ?

— Salut, papa. Comment je vais ? Je n'en sais rien. Tu as eu le résultat de mon B F, je suppose ?

— Bien sûr. Je suis très content pour toi.

— Arrête de te foutre de moi ! C'est toi qui as fait truquer ce putain d'examen ! Tu ne vas tout de même pas m'affirmer le contraire ? !

— Shawn, répondit-il, je te jure que je n'ai exercé aucune influence ni sur les examinateurs ni sur l'ensemble de la procédure. Mon seul abus de pouvoir a été de faire en sorte d'être informé du résultat immédiatement.

Techniquement, Fuller ne mentait pas : il n'avait pas tenté d'influencer les officiels chargés de l'examen.

— Bordel, tu sais que je n'ai pas ta foi ! S'il y a une pensée intelligente à l'origine de l'univers, elle se fout bien de tes églises, du gouvernement dont tu fais partie et de sa politique totalitaire ! Et cette connerie de système aurait trouvé la preuve du contraire entre mes oreilles ! Ça sent quand même un peu trop la manipulation, tu ne penses pas ?

— Écoute, Shawn, dit Fuller, tu me connais assez pour savoir que je ne vais pas te faire un prêche. Mais tu me permettras un mot de politique.

— Vas-y, tu m'intéresses...

— Eh bien, vois-tu, la politique est largement une question d'évaluation des conséquences. Ton échec, contrairement à ce que tu penses, n'aurait pas forcément constitué un danger pour ma position au Cénacle. Par contre, la

révélation d'une tentative de fraude aurait été désastreuse. D'ailleurs, certains seront tentés de m'en accuser. Mais je crois qu'ils hésiteront à m'attaquer avec les mains vides...

— Je n'en doute pas, dit Shawn.

— Cela dit, il est possible que les responsables aient embelli ton protocole à cause de la position paternelle. Mais ça, je n'y peux rien.

Paul Conner et Gilda Martinez, des membres de l'équipe occulte, avaient manœuvré comme des chefs. Elle fréquentait les mêmes cours que Shawn depuis le début du semestre ; Conner faisait partie du groupe de cyclistes amateurs avec lesquels il pédalait tous les dimanches sur les circuits aménagés en périphérie de la ville. Ils l'avaient persuadé de les accompagner dans une tournée des bars d'étudiants alors même que, rongé par la perspective de l'examen, il n'avait aucune envie de sortir la veille. Ensuite, ils s'étaient arrangés pour lui faire avaler le *Godriser* avec sa bière. Officiellement, ils pensaient lui faire prendre un médicament à son insu, pour une raison qu'ils n'avaient pas à connaître. Fuller ignorait s'ils avaient été dupes. Mais ils se tairaient ; assez longtemps, en tout cas, pour qu'il y ait prescription morale.

— C'est très possible, en effet. Mais il y a autre chose.

— Je t'écoute.

— Je ne sais pas ce que vaut cette saloperie de... détecteur de mensonge dont vous vous servez. Mais je n'avais pas l'intention de mentir. Je crois que je me réjouissais de leur dire que j'étais un enfoiré d'athée.

— Pourquoi, demanda Fuller, ne suis-je qu'à moitié surpris ?

— Parce que tu me connais. Mais ce qui s'est passé, là-bas...

Il sentit un frémissement le parcourir.

— Que veux-tu dire ?

— Finalement, je leur ai menti. Je leur ai dit que j'étais croyant, je leur ai parlé de ma foi en Dieu, j'ai...

Fuller eut un rire bref.

— Il y a des moments, dit-il, ou le... pragmatisme l'emporte. Ce n'est pas un politicien qui va...

— Mais je ne mentais pas ! s'exclama Shawn.

— Je ne...

— C'était la vérité ! La pure vérité ! J'avais la foi ! Je croyais en Dieu, en Jésus, aux Évangiles ! Tout ce que tu as voulu m'inculquer, j'en avais la certitude !

Shawn avait prononcé ce dernier mot d'une voix presque hystérique. Évoquant son expérience, il en était effrayé. Cette foi subite lui faisait peur.

Et cette même peur, Fuller eut l'impression de la sentir s'approcher comme un loup.

— Je ne saisis pas bien, Shawn. Si tu... Enfin, je comprends que tu sois surpris, mais... Tu sais, il y a de nombreux témoignages de gens qui...

— Non, protesta Shawn, ne me sors pas une histoire de grâce tombée du

ciel ! Ou alors Dieu a changé d'avis ! Parce que le lendemain, c'était fini !

D'abord gérer le trouble de Shawn : le sien propre pouvait attendre un peu. Toujours définir les priorités : c'était le B, A, BA du dirigeant.

— Tu veux dire que maintenant...

— Maintenant, je suis comme avant. Je ne crois pas à cette...

— Mythologie.

Shawn rit.

Combien de fois son père l'avait-il entendu dire ce mot, ces dix dernières années – depuis que ses doutes étaient devenus conviction. « La création du monde, le buisson ardent, l'Esprit Saint, la résurrection... Finalement, j'aime ces histoires. Comme le Minotaure, le vol d'Icare, Zeus et les Titans... »

— C'est ça !

Fuller soupira.

— Je ne prétends rien expliquer, dit-il, mais... Ce que je crois, en fait, c'est que la perspective de l'examen t'a préoccupé davantage que tu le pensais – ou que tu l'aurais voulu. Ce que tu as vécu peut être une forme de défense de l'inconscient, une... simulation protectrice, mais qui, pour être efficace, devait agir envers toi-même.

Le silence fut plus long, cette fois, assez pour que Fuller eût le temps d'imaginer un peu ce que signifiait toute cette histoire.

— Ouais... Peut-être bien. Enfin, c'était une drôle de sensation.

— La foi ? ironisa Fuller. Oui, je suppose qu'on peut dire ça.

6 juillet 2033

La porte de l'Amérique est ouverte. La preuve, c'est qu'on peut en sortir.

C'était une vieille blague du temps de la révolution biblique. Et c'était vrai, en plus. Des millions de résidents l'avaient prouvé.

Et maintenant Shawn.

Ça devait venir. Fuller se félicita que son fils ait choisi l'archéologie. C'était une des disciplines qui justifiaient que l'on quitte le pays pour préparer un doctorat, puis dans l'exercice de son travail, sans être mis au pilori. Les sites historiques ne se déplaçaient pas.

La question était de savoir quand il reviendrait. Shawn continuerait-il à fouiller le sol de nations étrangères jusqu'à la fin du régime dont son père était l'un des piliers ?

Au moins la question du Bible and Faith était-elle résolue.

Apparemment, la production du *Godriser* et des produits concurrents restait inférieure à la demande. Des services de Fuller aux shérifs des comtés, les agences de maintien de l'ordre démantelaient à l'occasion un réseau de distribution rapidement remplacé. Officiellement, les *faith fakers* étaient des drogues comme les autres, et provoquaient des effets analogues. En admettant leur fonction spécifique, le gouvernement de l'Union aurait reconnu que la foi des Américains pouvait d'une certaine manière se réduire à une expérience de laboratoire. C'était aussi pourquoi on ne pratiquait pas,

à l'occasion du Bible and Faith, l'analyse sanguine qui aurait permis de révéler l'imposture.

Et c'était pour la même raison que Fuller, parfois, aurait voulu voir l'inventeur du *Godriser* jeté dans une cellule infâme et traîné jusqu'au lieu de son exécution, non pas le fait de permettre à des milliers de gens de cacher leur impiété, mais bien cette blessure existentielle qu'il lui infligeait à lui, John Fuller : la démonstration, science à l'appui, que sa foi si précieuse ressemblait à la fornication de molécules de drogue avec des neurotransmetteurs.

Personne ne semblait connaître exactement le temps maximal de conservation du *Godriser*. Fuller avait entendu des estimations allant de six mois à huit ans, ce qui lui avait fait dire que les scientifiques étaient parfois moins précis que les philosophes.

Il avait toujours la deuxième dose qu'il avait achetée à Chicago, six mois plus tôt. Il avait fait ce choix sur une impulsion, dans le bar où il parlait avec le dealer, sans l'avoir prévu le moins du monde. Selon toute vraisemblance, son fils n'en aurait jamais l'usage. Mais tant de choses pouvaient se passer.

10 août 2028

— C'est ma faute, soupira Beveridge.

— Oui, c'est ta faute, dit Fuller.

Le président battit l'air de ses mains levées, comme s'il avait voulu palper deux culs voletant près de ses épaules.

— C'est à cause de cette connerie de télécommande, aussi, protesta-t-il. Ce con de Greer aurait pu la fabriquer autrement, bordel ! Y mettre une sécurité, avec un code ! Nous avons fait encore un essai avant le service, et il l'a laissée en partant. Je l'ai mise dans une poche intérieure de mon costard ; j'ai dû reprendre deux ou trois livres, ça me serrait un peu. Quand j'ai levé les bras, ça a dû appuyer sur ce bouton de merde ! Résultat, j'ai pissé le sang et toute l'Amérique m'a vu...

— Elle t'a vu recevoir de Dieu l'ordre d'installer l'administration fédérale dans le trou du cul du pays, termina Fuller.

— Mais bordel, s'écria Beveridge, Dieu m'a dit d'établir Sa capitale à Phoenix, pas à Montgomery ! Il faut qu'on...

— Rien du tout, coupa Fuller. Zéro ! Si Dieu revient une de ces nuits pour t'engueuler, tu gardes ça pour toi ! Même moi, je ne veux pas le savoir ! Ou alors je quitte ce job et je vais me dorser le cuir à la Barbade entre deux conférences pour payer ma Rolls et le salaire de mon jardinier. C'est toi qui décides...

Beveridge le regarda quelques instants, en hochant la tête.

— Quand tu es comme ça, John, je sais qu'il ne faut pas te contrarier. Alors, d'accord : ça restera entre Dieu et moi. C'est promis.

— Merci.

— De rien, dit Beveridge en se levant. Mais je n'aurais pas dû faire

confiance à ce con de Greer. Où est-ce qu'il est, d'abord, ce fils de pute ? Je n'arrive pas à le joindre. Je te jure qu'il va me payer ça ! Je vais m'occuper de lui.

— Je m'en suis occupé, dit Fuller.

Beveridge s'immobilisa un instant, la bouche ouverte.

— Tu as... Il est... ?

— Il est sous neuroleptiques, au sous-sol d'un asile, avec assez de toiles, de murs et de couleur pour peindre des rats jusqu'à la fin des temps. L'infirmier chef a le grade de sergent. C'était ça ou le tuer, pas pour le punir, parce que tu es le seul coupable, mais parce que cette histoire est un virus qu'il faut circonscrire à tout prix.

Debout près du fauteuil dont il venait de s'extraire, le Président resta silencieux quelques instants. Enfin, hochant la tête, il se dirigea vers la porte du bureau,

Près de la porte, il s'arrêta et, se retournant vers Fuller, il ajouta :

— Un simple code, merde, c'était quand même pas difficile !

17 novembre 2039

Adolescent, il avait eu de l'acné, qui l'avait d'ailleurs tenacement ennuyé, de façon récurrente, jusque après ses vingt ans. Un jour, son dermatologue lui avait dit que les éruptions de boutons disgracieux qui l'enlaidissaient périodiquement ne pouvaient être considérées comme un phénomène local et isolé, mais s'inscrivaient de manière systémique dans l'ensemble de réactions appelé métabolisme.

Fuller pensait avoir une compréhension aiguë du métabolisme de l'Union des États bibliques américains. « Il y a deux principes, deux énergies qui s'affrontent et devraient s'équilibrer », avait expliqué le praticien : « celui qui provoque les réactions, et celui, appelé vago, qui a pour fonction de les freiner. »

Dans des moments comme celui-ci, alors que Beveridge brandissait la liste des centaines de personnalités qu'il vouait au Glaive des Archanges, son programme d'élimination des ennemis de l'Union du Cap Horn au cercle polaire, ou qu'il tentait de persuader les membres du Cénacle que la frontière de l'UABS devrait un jour s'étendre jusqu'au nord du Canada, Fuller pensait qu'il était le vago. Il l'avait compris le 13 septembre 2014, à Richmond.

Bien sûr, il n'était pas le seul Apôtre à s'inquiéter des ardeurs guerrières du Président. Mais il était l'ami d'enfance, celui qui pouvait lui dire des choses que ses pairs rechignaient à exprimer comme, pensait-il parfois, les ministres d'un dictateur sanguinaire peu désireux de monter dans la prochaine charrette. Le problème était que la mort de Brian Mannering, le président de Haviland Corporation, avait stimulé les ardeurs offensives de Beveridge. Et surtout, que le succès de l'opération Ghost pouvait accroître suffisamment son emprise sur le Cénacle pour que les Apôtres approuvent l'irréparable. Et dire que c'était lui qui avait confié à ces types la mission d'activer leur

improbable Fantôme contre Mannering.

Fuller soupira. Il avait fait ce qu'il avait pu pour stopper le train. Il avait laissé parvenir à Clayborne les informations transmises par Peter Morrow. Cette trahison n'avait pas suffi.

Le vago. Cela supposait tracer toujours la ligne entre le nécessaire et l'excès, séparer les valeurs de leur perversion. Mettre la foi, la famille et la civilité au centre de cette nation sans transformer ses enfants en robots évangéliques. Interdire la boucherie de l'avortement mais regretter que chaque Américaine en âge de procréer doive subir un test de grossesse avant de quitter le territoire. Approuver l'élimination de certains individus, en espérant que les laboratoires qu'il supervisait ne rendraient pas la nouvelle génération d'Archanges invulnérable, ou le nombre de cibles croîtrait de manière exponentielle. Garder un amour profond pour cette révolution nécessaire dont il était un artisan, et se régaler de *California Heroes*. Vouloir que les enfants prient à l'école, et qu'ils apprennent que Dieu a créé le monde, en six jours de millions d'années.

Fuller eut envie de rire : qu'est-ce qu'il croyait être, le concessionnaire unique de l'intelligence dans le Cénacle et dans l'Union ?

Il connaissait bien cet état d'abstraction progressive, quand le discours des autres devient un bruit de fond qu'un esprit entraîné comme le sien sonde inconsciemment pour ne pas être pris en défaut d'attention.

De l'Ukraine au Chili, des experts tentaient d'estimer la durée de vie de la révolution biblique. Ils travaillaient sur des milliers d'indicateurs, du produit national brut au taux de fréquentation des grand-messes du pouvoir, en passant par les flux migratoires, la courbe des suicides, l'évolution de la création artistique américaine et la santé du marché immobilier des pays d'exil. Mais ils négligeaient un indicateur que Fuller surveillait de très près : le marché des *faith fakers*, en croissance constante. Le *Godriser* avait de nouveaux concurrents : on disait le plus grand bien du *Sin Slam* et de l'*Exquisition*.

La durée de vie de l'Union : un objet de calcul et de spéculation. L'existence de son Amérique, considérée comme une variable à deux chiffres. Honnêtes ou stratégiques, ces cogitations lamentables n'auraient pas dû troubler Fuller. La parole vivante de Jésus était son glaive et son armure. Mais il y avait, massif, obsessionnel, ce terrible précédent. Il y avait l'Iran.

Les mollahs aussi y avaient cru. Leur foi était aussi pure que celle de Fuller, non, c'était leur faire injure : celle de Beveridge. L'islam, irrésistible, allait conquérir le monde. L'immensité d'Allah justifiait toutes les rigueurs, ennoblissait les cruautés.

Cinquante ans après le retour de Khomeyni, on organisait au-dessus de Téhéran des compétitions de baise en chute libre, où des couples tentaient de s'accoupler entre cinq mille et huit cents mètres avant d'ouvrir leurs parachutes. Les préliminaires avaient lieu dans l'avion, tout de même...

Il n'avait pas fait tout ce chemin pour que ses petits-enfants fassent la

même chose dans le ciel américain. Mais il n'était pas convaincu de pouvoir l'exclure. L'histoire, disait-on, ne repasse pas les plats. Fuller n'en était pas sûr. D'une certaine manière, tout était cyclique. Il y aurait peut-être un demi-siècle des Valeurs, un autre de la débauche, et ainsi de suite, des années de ferveur et d'élévation suivies de périodes de décadence abjecte, comme se succèdent le jour et la nuit. Finalement, il ne savait rien. Sauf une chose, peut-être : on ne décidait pas d'être l'instrument de Dieu. C'était Lui qui choisissait ses outils dans sa trousse humaine.

— Il est urgent de normaliser nos relations avec nos principaux partenaires historiques, s'exclama Frank Nelson. Nous ne pouvons pas...

— Quels partenaires historiques ? coupa Vance Rogers. Les Anglais, qui ont gelé leurs relations diplomatiques avec nous, et qui ont trois cent mille renégats sur leur sol ? Les Canadiens ?

Fuller se demanda s'il avait raté quelque chose d'essentiel.

— Nous serons considérés comme toxiques aussi longtemps que nous enverrons les Archanges éliminer des dissidents aux quatre coins du monde, dit Peter Morrow.

Ah oui, peut-être, quand même...

— Le monde, pour moi, c'est l'Amérique, dit Beveridge, au bout de la table. D'ailleurs, Vance a raison, je crois que le moment est venu de donner une leçon à ces cons de Canadiens ! J'ai quelques noms...

Fuller réprima un soupir. Il devrait encore sortir les freins. Peu de choses étaient plus épuisantes que ce rôle. Il se demanda quand l'énergie lui manquerait.

À moins qu'un jour un Fantôme ne passe les murs de la résidence présidentielle.

Cette pensée le pétrifia.

Elle était passée comme un météore infernal, une chose hurlante, mauvaise, puant le soufre et le métal fondu. Elle disparaissait déjà dans la nuit, mais laissait derrière elle un sillage brûlant comme la trace fraîche d'un coup de rasoir.

Les autres parlaient, argumentaient avec fureur : de cela, il était conscient. Mais il était loin d'eux, prostré dans une hébétude angoissée dont il peinait à s'arracher.

— Qu'est-ce que tu en penses, John ? demanda le Président.

Il se racla la gorge.

— Eh bien, commença-t-il...

Ce soir, avec Janice, il prierait longtemps.

Mitchell

30 juin 2024

— Voyez ce qui se passe en Europe, dit Thomas Beveridge. Durant de nombreuses années, les peuples y ont vécu dans le mépris de la foi et le rejet de Dieu. Tout semble avoir été fait pour les mener sur le chemin pernicieux de l'athéisme. Plus de prières dans les écoles, pour ne rien dire des parlements. Une éducation dans la seule optique du matérialisme. La laïcité présentée comme la perspective ultime. Ce que nous avons vu, c'est une lente éradication des valeurs chrétiennes. Et cela tant pour le protestantisme que le catholicisme. Imaginez qu'à Rome, un courant voudrait que l'élection du pape ne soit plus le fait du conclave, de la réunion des cardinaux inspirés par l'Esprit Saint, mais du scrutin de tous les catholiques détenteurs d'une simple carte de cotisant, comme les membres d'un parti politique ou d'un club de pêche ! Et si comme on l'affirme, Clément XV réunit prochainement un concile, il se pourrait que son successeur soit élu comme le procureur d'une de nos villes ou le shérif d'un de nos comtés.

Le réalisateur alternait les plans, la journaliste Wilma Decker remplaçant parfois brièvement, à l'écran, le leader du Parti biblique américain.

Elle était gironde, la mère Decker. Elles l'étaient toujours, ces loutes de la télévision. D'ailleurs, elles se ressemblaient toutes. Blanches, noires, asiatiques, et tous les mélanges possibles, mais similaires. Un peintre remarquait ces choses-là. Mitchell se les serait bien faites, en tout cas. Elles étaient belles, classieuses ; en général, elles ne dépassaient pas les deux cents livres.

— Mais diriez-vous que les violences qui se généralisent dans les villes européennes – certains parlent même de guerres civiles – sont étroitement liées à la perte de la ferveur religieuse parmi les populations autochtones ?

— C'est une évidence ! s'exclama Beveridge. La perte du sentiment religieux chez les Européens a créé un vide immense, et détruit le lien le plus profond et le plus élevé qui les identifiait. Les immigrés musulmans, très nombreux en raison de la situation économique désastreuse de leurs pays d'origine – situation peu surprenante quand on connaît la nature de leur foi, qui incite plus à la passivité qu'au travail –, sont arrivés armés de leur dogme, et qu'ont-ils trouvé ? Un formidable désert spirituel, qui ne

demandait qu'à être investi. Pas étonnant dès lors qu'ils se soient comportés en conquérants.

Ensuite, ils diffusèrent des scènes filmées à Londres, Paris, Stockholm, Berlin... Des images terribles. Deux parlementaires anglais, pendus par une foule déchaînée pour avoir approuvé des lois entérinant la domination des immigrés musulmans et leurs tabous sur la population locale et ses libertés. Des politiciens, des journalistes retrouvés mutilés dans des impasses ou carbonisés dans les ruines de leurs demeures. Et puis, bien sûr, le résultat des affrontements directs, boutiques, écoles et voitures en feu, combattants courant dans les rues, groupes des deux camps exhibant leurs armes en criant leur haine et leur credo, corps sans vie sur des trottoirs.

Mitchell était troublé.

Il pensait depuis longtemps que les musulmans étaient capables de faire des choses monstrueuses au nom de leur foi. Depuis un certain 11-Septembre, toute l'Amérique le savait. Mais au moins, ceux qui vivaient aux États-Unis respectaient généralement les lois du pays, parce qu'on ne leur avait pas donné le sentiment d'un espace vide, d'une nation sans Dieu ni âme, comme ces idiots d'Européens.

L'interview se recentra sur la politique américaine. Beveridge mit en pièces l'administration Hathaway et les précédentes, même avant Clinton.

— Nous aussi, nous vivons une grande crise morale. Nous nous sommes coupés de Dieu, de Jésus, des Écritures. Ce pays doit retrouver ses valeurs chrétiennes. C'est à quoi se consacre le Parti biblique américain.

— Un parti auquel les sondages des derniers mois semblent prédire un bel avenir, dit Decker. Et pourtant, jamais un troisième joueur n'est parvenu à modifier le schéma traditionnel de l'affrontement des deux grands partis. Certains disent déjà que vous allez faire le jeu des Démocrates, puisque votre message politique est mieux reçu par l'électorat conservateur plutôt républicain. Est-ce que c'est un reproche qui vous gêne ?

Un sourire illumina le visage de Beveridge.

— Il ne risque pas, dit-il. L'électorat conservateur, comme vous dites, comprend de mieux en mieux que les politiciens de nos deux clubs sont exactement aussi éloignés de leurs préoccupations. Il y a longtemps que l'âne et l'éléphant enterrent ensemble les vraies valeurs américaines.

Mitchell éclata de rire. Qu'est-ce qu'il leur mettait, le révérend, aux politicards de tout bord, tous ces types et ces bonnes femmes qui se remplissaient les fouilles au Congrès ou ailleurs pendant que les gens comme lui trimaient pour payer leur loyer !

— Washington, continuait Beveridge, est le cimetière de nos valeurs. Alors, notre volonté n'est pas d'influencer les uns ou les autres, mais bien de prendre leur place !

La jeune femme sourit à son tour.

— C'est un programme ambitieux, dit-elle.

— Rien n'est trop ambitieux pour qui observe la volonté divine, prononça

Beveridge.

Bien dit ! Mitchell rit encore, imaginant l'âne démocrate et l'éléphant républicain, pelle et bêche en pattes et trompe, creusant le sol près du Capitole ou dans le parc de la Maison-Blanche tandis que la piété, la justice et l'amour du travail attendaient d'être inhumés dans de pauvres cercueil de bois brut.

Il aurait voulu dessiner ça, tout de suite, au crayon, dans le cahier qu'il utilisait pour ses esquisses. Mais il réalisa qu'il ne savait plus où il l'avait laissé, et après une brève hésitation, y renonça. Il aurait pu se lever pour le chercher, mais la seule pensée de s'arracher au sofa et retourner l'appartement l'épuisait.

12 août 2025

Peu avant 16 heures, Mitchell vérifia encore le statut de l'expédition, et sut que son envoi venait de tourner au coin de la rue, à deux milles de là. Le livreur sonna cinq minutes plus tard. C'était un jeune homme noir, athlétique et souriant, qui fut assez gentil pour déposer le pesant carton bleu dans l'entrée au lieu de le laisser sur le seuil. Du coup, Mitchell lui donna un pourboire.

Il avait encore deux bonnes heures avant que Margaret ne rentre. Il avait tout préparé à l'atelier les jours précédents, pour qu'elle n'en sache rien, et partit donc chercher tout cela avec sa voiture.

Il eut tout juste le temps de terminer la décoration, puis de recouvrir le gros paquet d'un papier qu'il avait peint lui-même, avec un motif bleu et jaune, couleurs préférées de son épouse.

— Bon anniversaire, ma chérie !

Il s'était juré qu'il maîtriserait son émotion, que sa voix ne tremblerait pas ; elle avait tremblé.

Margaret se tenait là, ronde et stupéfiée, au milieu du living. Sa bouche s'arrondissait de surprise, inscrivant un cercle humide et concentrique dans celui plus grand du visage.

Il avait collé ses banderoles au plafond, et sur deux des murs. *Happy Birthday, Darling, August 12, 2025*. Entre les lettres, il avait peint des fleurs et des oiseaux.

— Oh, Lyndon, c'est si gentil !

Ils s'enlacèrent, s'écrasèrent l'un contre l'autre, de toute leur graisse et leur tendresse. Margaret sentait un peu la sueur et la fleur d'oranger : elle aimait s'en mettre un peu dans le cou, ou derrière les oreilles. Il faut dire qu'elle n'avait pas le temps de chômer, à son travail au principal office postal de la ville. On imaginait mal le nombre de paquets qui passaient entre leurs mains. « Tu ne pensais pas que j'aurais oublié ? », aurait-il demandé si sa gorge l'avait laissé parler au lieu de lui bloquer la voix comme un verrou d'acier.

Il avait préparé une bouteille de vin mousseux californien. Ils s'assirent sur le sofa et burent un premier verre. Ça l'aida à recouvrer sa voix. Ce soir, ils

iraient dîner au Gilberto's, un bon restaurant italien dont les prix étaient encore corrects. Mais d'abord...

— Ça a l'air énorme ! Je me demande ce que c'est...

— Eh bien, vas-y, attaque ! Tu devrais aller chercher des ciseaux dans la cuisine. Prends-les gros, hein, c'est du carton balaise !

Il la suivit du regard quand elle partit vers la cuisine, ses fesses massives serrées dans son jean. Il entendit les raclements familiers du métal tandis qu'elle fouillait un tiroir plein d'ustensiles. Margaret revint, brandissant la plus grande paire de ciseaux de la maison. Elle reprit place sur le sofa qui gémit, et s'attaqua au colis.

Il y avait du boulot. Pendant qu'elle abattait les remparts de plastique et de carton, Mitchell pensait à ses anniversaires de gosse, aux paquets qu'il avait déballés. Fils unique, il avait été aussi gâté que possible étant donné les moyens, corrects mais limités, de ses parents.

— Oh, Lyndon, tu as fait des folies ! Tu n'aurais pas dû. C'est bien trop...

Le paquet ouvert, Margaret, émerveillée, contemplait son cadeau.

— Ne t'en fais pas, j'ai fait une affaire ! Je l'ai trouvé à moitié prix chez *Pure American Supplies* parce qu'ils viennent de sortir un nouveau modèle qui n'est sûrement pas meilleur, c'est seulement du marketing, on connaît le système.

Elle porta l'appareil à ses lèvres, posa sur le métal un baiser miauteur.

— Quand j'irai au boulot avec ça, ils vont faire une sacrée tête ! Et à l'église, dis donc !

Il s'abstint de relever qu'une bonne partie des paroissiens venaient avec leur youpala à l'office du dimanche.

C'était un Rowland Bodyglide W44. Il ne leur fallut que quelques minutes pour monter l'appareil, mais ils durent tâtonner longtemps, malgré les indications du mode d'emploi, pour trouver comment replier l'engin.

Margaret demanda si elle pourrait l'employer dès ce soir, pour aller au Gilberto's. Il avait su qu'elle demanderait ça, comme si elle craignait d'avoir trop l'air d'un enfant voulant s'amuser tout de suite avec son nouveau jouet.

— Bien sûr que oui, s'exclama-t-il. C'est fait pour être utilisé, pas pour rester dans l'entrée à côté des parapluies !

Elle avait pris une douche, mis sa robe violette pour le restaurant. Pendant le repas, elle avait dit :

— Ça me gêne un peu, tu sais... J'ai ce superbe appareil, et toi, tu marches à côté de moi ! Si tu veux, nous prendrons un taxi pour rentrer.

Il avait ri.

— Ne t'inquiète pas pour ça ! Je m'achèterai le mien un de ces quatre. Et puis, on n'est pas loin de la maison.

Ils étaient rentrés ensuite, vers les 22 heures, Margaret installée comme à l'aller dans son youpala tout neuf. Ils avaient croisé d'autres gens sur roulettes, dont un dans le Bodyglide W46, le modèle qui avait remplacé le 44. Le nouveau moteur était décidément plus silencieux. Mais bon, à ce prix,

on ne pouvait pas tout avoir. C'était quand même un bel engin, et l'important était que Margaret soit contente.

Ils avaient fait l'amour, éteint la lumière et prié.

Mitchell ne sentait plus ses jambes. Il n'y avait pas loin d'un mile entre le Gilberto's et leur appartement. Dans le noir, Mitchell entendait le souffle régulier de Margaret. C'était peut-être le bonheur. Et pourtant, plongé dans son épouse, l'image qu'il avait eue à l'esprit était celle d'une jeune femme vue la veille, sortant de l'ascenseur qu'il attendait au rez-de-chaussée de l'immeuble où il livrait un de ses tableaux. Elle portait un pantalon bleu et un pull de coton blanc sous un court manteau beige. Elle pouvait avoir le même âge que Margaret, et le tiers de son poids.

C'était affreux, il le savait. Faire l'amour à la femme qui était son épouse devant Dieu et les hommes, en imaginant qu'il étreignait une inconnue. Et le jour de son anniversaire, en plus... Mais chacun avait ses fantasmes. Le sien, c'était ces femmes si différentes de Margaret qu'elles semblaient appartenir à une autre espèce. Ça ne datait pas d'hier, en tout cas. Elles l'avaient attiré dès la puberté. Comme Carmen Williamson, au collège. Et Sally Beringer, bien sûr.

17 octobre 2029

On pouvait emprunter un truc pratique à la boutique du fleuriste. C'était une sorte de canne avec un crochet au bout ; en fait, ça ressemblait à ce qu'employaient les types chargés de ramasser les détritiques dans les espaces publics. Sauf que l'outil servait à déposer les bouquets sur les tombes sans avoir à se pencher, ni donc à se redresser. Certains visiteurs s'étaient retrouvés sur les genoux, ou carrément sur le ventre, incapables de se relever sans aide. Mitchell, durant ses premières visites, avait décliné la proposition du fleuriste, avant de partir dans l'allée en ruminant l'irritation qu'elle suscitait en lui. Le fait qu'on pût l'imaginer trop surchargé de graisse pour se redresser tout seul était tout à fait déplacé. Quand il était à l'atelier, il devait parfois chercher des cadres ou des objets qui se trouvaient à même le sol, sans compter le ménage qu'il faisait deux fois par mois, et avait donc maintes raisons de s'accroupir ou s'agenouiller.

Au début, il avait étendu un mouchoir sur l'herbe et s'était assis pour parler à Margaret et prier, tandis que les larmes roulaient sur ses joues. Il avait fallu une dizaine de visites hebdomadaires et pas mal de douleurs aux genoux et aux chevilles pour qu'il accepte de se servir de l'instrument.

Finalement, ce machin était vraiment pratique, et il aurait été stupide de ne pas se rendre la vie plus facile.

Il y avait eu des étapes : le choc, le chagrin, le désespoir, mais aussi la chaleur qu'irradiaient les autres : les policiers répondant à son appel, le médecin, le pasteur, les membres de la paroisse, le frère et la sœur de Margaret, arrivés de Port Hope et Duluth. Quelques jours sous anesthésie de sympathie, et de travail parce qu'il y avait tant de choses à faire, préparer

l'enterrement, envoyer les faire-part, régler les formalités administratives, louer un costume sombre.

Ensuite, il n'y avait eu que la blessure nue, l'amputation sans le confort de la chaleur humaine ni des obligations qui remplissent l'esprit. Les pires jours, les plus terribles semaines. La cicatrisation lente, avec des moments où des tissus que l'on croyait guéris se rouvraient soudain. Des milliers et des milliers de gens vivaient le même calvaire et cela n'y changeait rien ; il n'y avait pas de conscience collective de la perte, de lénifiante communion du veuvage.

La diminution de la douleur avait suivi, laborieuse, non linéaire, mais inexorablement obstinée. Bien sûr, le travail de Mitchell l'avait aidé, comme sa foi. La peinture et la prière. Les pinceaux déposant les couleurs et les mots qu'il disait à Dieu, à Jésus.

Il avait déménagé le plus vite possible. Il ne pouvait pas rester plus longtemps dans l'appartement où ils avaient vécu ensemble, et où, un jour d'octobre, il avait trouvé Margaret sur le parquet. Son nouvel appartement comptait deux chambres et un petit salon. Il y avait une épicerie en face, qui restait ouverte une partie de la nuit. Sa nouvelle adresse était plus proche de son atelier.

Pour qui l'aurait observé, les plus évidents symptômes de la reconstruction auraient été, sur le long terme, la raréfaction progressive de ses visites au cimetière et la reprise de son recours, longtemps suspendu, aux services de prostituées.

C'était un péché, bien sûr. Et alors ? Si vive que fût sa foi, il pensait qu'il y avait un espace entre les interprétations littérales et la réalité de la vie, qu'un chrétien pouvait faire des choses proscrites sans compromettre son salut. Et quand Jésus avait sauvé Marie-Madeleine, il n'avait pas dit de lapider ses clients.

7 novembre 2027

Les commentateurs disaient qu'un ouragan pourrait souffler sur l'Amérique. Mitchell se demandait si, par sa voix, il participerait à son déclenchement. Heureusement, il avait le temps de voir.

Électeur républicain de toujours, il était très tenté de faire le pas, mais celui-ci lui paraissait hasardeux. Il craignait que Beveridge, si convaincant lorsqu'il fustigeait la perte des valeurs et la corruption des politiciens, ne se montre plus emprunté quand il s'agirait de mener à bien des réformes aussi massives que celles qu'il promettait : c'était une révision fondamentale de la Constitution qu'il proposait, avec le remplacement du Congrès et du Sénat par une sorte de parlement unique que présiderait le nouveau président s'inspirant à la source sacrée de la parole divine. Même le nom du pays changerait ! Et puis, pour bien montrer que l'héritage infamant des magouilleurs et des lobbyistes était à jamais répudié, une capitale nouvelle serait créée dans la ville dont la désignation serait dictée par la volonté du

Très-Haut. Un satiriste new-yorkais avait dit que Dieu ratissait large en choisissant ses sous-traitants.

Tout ce programme, annoncé dès le début de la campagne, avait suscité de gigantesques remous dans l'opinion des Américains. Bien sûr, les idées du Parti biblique avaient été clairement affirmées durant les années précédant l'élection, mais peu d'analystes s'étaient risqués à dire qu'elles constitueraient son programme officiel, littéral, lorsque la course serait lancée. De l'avis général, des perspectives aussi révolutionnaires effaroucheraient la majorité des électeurs.

Il n'en avait rien été. Au cours des semaines, puis des mois, Beveridge avait gardé le cap, tandis que les sondages révélaient la progression continue du parti.

Et ce soir, il y avait un premier signe concret de cette progression : aux primaires de l'Iowa et du New Hampshire, traditionnellement considérées comme l'ouverture officielle de la campagne, le président Michael Hathaway, candidat à sa réélection, avait bien sûr écrasé un rival presque folklorique. Plus important, Emily Egenworth avait confirmé sa suprématie sur les autres candidats républicains. Mais le chiffre significatif dans ce contexte était celui de la participation. Or, le nombre de votants était nettement inférieur à celui des élections précédentes.

Voilà pourquoi les commentateurs parlaient d'un cyclone possible dans quelques mois. Ce que Mitchell ressentait ce soir, c'était peut-être une bouffée de vent. Légère, mais annonciatrice.

1^{er} janvier 2028

— Mais pour cela, mes frères et sœurs d'Amérique, je me refuse à emprunter les voies dépassées qui sont les nôtres aujourd'hui. Je me retire donc de la course à la présidence des États-Unis.

Mitchell douta de son audition.

Il avait suivi les développements de la campagne depuis son début, en novembre. Au fil des semaines, il s'était senti progressivement enclin à donner sa voix au fondateur et président du Parti biblique. Emily Eganworth, avec son élégance et son discours, était trop semblable à d'autres politiciennes, sénatrices ou membres du Congrès, qui semblaient sortir d'un moule unique ; d'ailleurs, leurs rivales démocrates différaient si peu d'elles qu'il les soupçonnait de provenir du même.

La perspective du changement, c'était bien John Beveridge qui la portait. De plus en plus d'Américains en étaient conscients, et s'étaient mis à fonder cet espoir sur sa candidature.

Et soudain, Beveridge les abandonnait au milieu du gué ! C'était à n'y plus rien comprendre... Ce que pensait Mitchell à cet instant, c'était que les grands partis, avec leurs moyens immenses et leurs relations troubles, avaient exercé sur ce dangereux adversaire les pressions appropriées pour l'amener à renoncer. Il n'osait imaginer quelles menaces avaient été

proférées.

Mais Beveridge parlait encore.

— Si deux Américains sur trois refusent de participer à ce scrutin sans espoir, tous les parasites de Washington devront rentrer chez eux et se faire oublier, pendant que nous construirons l'Amérique nouvelle, l'Amérique de la Rédemption. Chers frères et sœurs, je vous souhaite une bonne année, et Dieu fasse que 2028 soit l'année de notre salut !

Mitchell resta silencieux, la bouche ouverte, en ce premier jour d'une autre année de solitude.

Sur l'écran, les visages de plusieurs journalistes rassemblés autour d'une table succédèrent à Beveridge.

Mitchell se leva et marcha jusqu'à la fenêtre ; l'ayant ouverte, il sortit la tête et scruta sa rue, sans rien remarquer d'inhabituel.

Il haussa les épaules et referma la fenêtre. Il lui avait pourtant semblé entendre un bruit grave, une sorte de rumeur, ou était-ce un frémissement ?

2 février 2028

Dans les bars et les rues, les débats atteignaient une intensité qui se concrétisait souvent en rixes peu conformes à la tradition du pays.

À l'étranger aussi, la course était suivie avec une attention plus soutenue encore que lors des précédentes élections. Parce qu'en Italie, au Japon, en Allemagne, au Brésil, et dans la bonne vingtaine de pays que Mitchell pouvait énumérer, ils suivaient les élections américaines comme si leur vie en dépendait, ce qui prouvait bien que l'Amérique était le plus grand pays du monde, même si les Chinois ou les Indiens ouvraient tout le temps de nouvelles usines et devraient bientôt rehausser les plafonds de leurs banques pour y entasser leur pognon.

Pour ce qu'il en voyait, les événements américains inquiétaient salement les commentateurs étrangers, ceux du moins dont les chaînes américaines relayaient parfois des fragments d'émissions. À les entendre, le pays risquait la dictature, l'obscurité biblique allait s'abattre, la menace intégriste grandissait.

Certains commentaires laissaient l'impression choquante que leurs auteurs prenaient les Américains pour des cons. Ils auraient mieux fait de se mêler de leurs affaires. Surtout ces abrutis d'Européens, avec leurs guerres civiles dont ils sortaient à peine.

Mitchell regrettait presque que les musulmans aient perdu.

15 février 2028

Ce serait le *Super Tuesday* le plus important de l'histoire américaine.

La police avait dégagé l'accès au bureau de vote, installé dans l'école de son quartier. Il y avait des barrières de chaque côté de l'entrée du bâtiment. Elles délimitaient un corridor d'une dizaine de mètres de largeur. De chaque côté de la barrière, c'était le délire.

Du côté gauche, en arrivant, des centaines de militants du Parti biblique brandissaient des portraits de Thomas Beveridge, mais aussi des banderoles appelant à l'abstention « Refusez ! » criaient-ils. En face, les partisans des deux partis rivaux, partiellement mélangés, scandaient « Dé-mo-cra-tie ! » Les invectives appropriées volaient d'un côté à l'autre.

Quand Mitchell s'engagea dans le corridor, il eut le réflexe de mettre ses mains sur ses oreilles tant les vociférations contradictoires étaient assourdissantes.

On pouvait garder son youpala jusqu'à l'intérieur. Il s'en félicita, parce que la double muraille, hurlante et trépignante, au milieu de laquelle passait son chemin, était si terrifiante que ses jambes se seraient probablement dérobées sous lui. Il pensa un instant à Moïse entre les falaises d'eau de la mer entrouverte.

Il fallait franchir deux grandes portes pour accéder au local de vote. À l'intérieur, un calme relatif régnait donc, comme si la fraîcheur climatisée du lieu instillait un semblant de dignité plus propice à l'accomplissement essentiel de la démocratie. On entendait tout de même les clameurs que les militants, au-dehors, adressaient aux citoyens qui arrivaient à leur tour.

À cet instant, il avait encore un doute. Oui, il pensait que Beveridge et son parti indiquaient un chemin difficile mais juste. D'un autre côté, la perspective d'un complet chambardement des institutions américaines l'effrayait. Emily Eganworth, à la Maison-Blanche, n'aurait pas été mal... Ce n'était pas une athée, quand même !

Et puis, une phrase lui revint, entendue quelques jours plus tôt dans un spot du Parti biblique : « Comment ose-t-on encore parler de la Maison-Blanche alors que tant de scandales et de péchés ont souillé ses murs ? »

Mitchell était à égale distance des isolements et de la sortie. Il respira profondément, et faisant demi-tour, il donna sa voix à Thomas Beveridge en la gardant pour lui.

21 mars 2028

Il pleurait de joie, il pleurait de fierté. La joie de vivre cet instant : l'annonce d'une nouvelle Constitution américaine. Quoi qu'il advienne de lui, quelles que soient les épreuves qui pouvaient l'attendre, il aurait vécu cet instant.

Et la fierté, c'était d'y avoir participé. Avec son pauvre souffle, uni à des millions d'autres, il avait engendré l'ouragan.

Ce qui était bien, aussi, c'était que tous ces abrutis d'Européens, de Chinetoques, d'Africains qui avaient passé des mois à se foutre des Américains et à leur donner des leçons l'avaient dans le fion, et qu'ils allaient voir ce que c'était qu'une Amérique forte ! Et il y avait aussi tous ces libéraux, ces radicaux, ces enfoirés qui se croyaient plus intelligents que les gens comme lui parce qu'on voyait leurs gueules à la télévision ou que des universités les payaient pour penser ! Et tous ces fumiers de banquiers, de

lobbyistes, de corrompus dont on disait que la moitié avait déjà sorti son argent du pays et réservé des vols internationaux.

Il aurait voulu que Margaret soit là pour le voir. Et peut-être que, d'une certaine manière, elle le voyait. Pour autant qu'il sache, rien, dans les Écritures, ne disait que du Paradis, les âmes observaient les vivants, seulement que tous seraient réunis quand viendrait le royaume des cieux. Ce genre de truc, c'était peut-être une idée païenne. Comme si, là-haut, ils avaient eu des télévisions ou des longues-vues pour observer les êtres chers ! C'était un peu blasphématoire ; oui, mais c'était assez beau, comme idée. D'ailleurs des tas de parents chrétiens disaient à leurs enfants qu'ils les verraient du ciel quand ils seraient morts, ou que c'était le cas d'un grand-père qui venait de décéder. Alors, oui, il avait le droit de penser qu'elle le regardait en ce moment, et se réjouissait pour lui.

Il trépinait à l'idée de sortir dans la rue, de participer aux manifestations de liesse dont il entendait la rumeur depuis son salon. En même temps, il avait un peu peur. Il y avait eu tant de violence pendant cette campagne, des dizaines de morts...

Tant pis. Il ne pouvait rester calfeutré dans un moment pareil.

Avant de sortir, il enfila le tee-shirt qu'il avait acheté quelques jours plus tôt dans une boutique du centre-ville. Il était bleu, et sur la poitrine, on pouvait lire, en lettres blanches : « *Christians Are Better Lovers.* »

Il n'en avait jamais douté. Et qui sait, dans une telle ambiance de fête, il aurait peut-être l'occasion de le prouver.

11 août 2028

Il avait prié pour que ce soit sa ville. Ç'aurait été une supercapitale.

Pas comme Montgomery.

Et pourtant, quand ces cons avaient sorti la liste des vingt villes finalistes, en juillet, Oklahoma City n'y figurait pas, au contraire de la minable capitale de l'Alabama.

Mitchell avait passé des nuits blanches à ruminer sa fureur. Il y avait des tas de choses formidables à Oklahoma City : le musée américain du banjo, le parc à thème Frontier City, le musée Gaylord-Pickens... Et puis, la ville aurait grandi, des milliers, des dizaines de milliers d'habitants en plus, et pas des pauvres, au contraire, rien que des gens éduqués et bons chrétiens puisque liés à l'administration de l'Union. Ce qui voulait dire que les affaires se seraient foutrement développées dans tout l'État, que l'économie se serait mise au beau fixe, et que des tas de nouveaux amateurs auraient découvert ses toiles et auraient eu envie de les accrocher dans leur salon. Leurs prix se seraient envolés. Il aurait pu s'offrir une nouvelle voiture, avec un extracteur, à la place de sa Chevrolet pourrie, et même une maison dans un quartier résidentiel. Il y aurait fait venir des putes superbes, des call-girls sveltes et classieuses, au lieu des gagneuses bouffies qu'il rencontrait sous des réverbères.

Mais Dieu n'avait pas voulu.

— Tu sais, je me demande quand même, dit Rupert.

C'était un type super, Rupert. Il avait un petit resto à moins de dix minutes de marche de chez Mitchell, il y était entré le lendemain de son déménagement, et il avait trouvé la bouffe de première. Pas des trucs sophistiqués, bien sûr, mais de la vraie bonne nourriture traditionnelle et populaire de ville américaine, hamburgers, hot dogs, et le cheese-cake était grandiose. C'était propre et pas trop cher. En plus, le patron, un type costaud, velu, avec un ventre comme un ballon de basket sous le tee-shirt, qui lui donnait une allure de femme enceinte, était un gars jovial, qui avait presque toujours un moment pour tailler une bavette avec les habitués.

Un habitué, c'était exactement ce que Mitchell était devenu. En moyenne, il passait déjeuner une fois par semaine. Comme son boulot lui permettait d'organiser son temps à sa convenance, il évitait l'heure de pointe et débarquait plutôt vers les 14 heures, quand la plupart des clients étaient déjà retournés travailler. En général, il se mettait au bar, et il discutait un moment avec Rupert ou Bradley, son employé, un type tout maigre à qui l'on aurait donné vingt-deux ou vingt-trois ans alors qu'il avait le double au compteur.

Il y rencontrait aussi des gars qui travaillaient dans le quartier, et qu'il trouvait au bar, où ils déjeunaient ou buvaient une bière, selon l'heure. Des types sympas. Joe Manotti et Walter Dougan, par exemple, des mécaniciens d'une boîte de transports routiers qui avait un dépôt non loin du restaurant. Paul Gretch, un employé de maintenance du stade municipal, qui habitait à deux cents mètres.

— Tu te demandes quoi ? demanda Joe.

— Eh bien, ce qui s'est passé avant-hier à Montgomery, quoi !... Beveridge qui parlait, et tout à coup, le sang...

— Oui, les stigmates. Le sang qui a coulé de ses paumes, comme Jésus sur la croix. C'est un miracle, dit Mitchell.

— Un miracle, ouais, maugréa Rupert, croisant les bras sur son bide.

— Quoi, tu en doutes ? On l'a vu, intervint Joe. Et pas seulement à la télévision ; il y avait plein de monde dans la salle, ils ont vu ça en direct.

— Je sais, Lyndon, mais je me pose des questions, tout de même.

— Il y a eu des miracles dans le passé, non ? reprit Joe. La Bible nous l'enseigne. Ou alors, tu... Tu as perdu la foi, Rupert ?

— Bien sûr que non ! Mais ça n'a rien à voir ! La mer Rouge qui s'ouvre pour laisser passer les juifs, ça a un sens : c'est pour sauver le peuple menacé par le roi d'Égypte. La multiplication des pains et des poissons, c'est pour nourrir les gens. Le sens du miracle d'hier, moi, je le vois mal !

— Le sens ? Le choix de la nouvelle capitale, bien sûr ! s'exclama Joe. Le président avait dit que...

— Ouais, je sais, concéda Rupert, mais... Écoute, c'est bien que le Parti biblique ait viré tous ces escrocs qu'on avait assez vus. D'ailleurs, je regrette

pas d'avoir soutenu Beveridge, je t'assure. Mais là, je me demande si on ne se fout pas un peu de notre gueule...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Mitchell, que tout ça, c'est une magouille ? Qu'ils ont tout truqué pour que ce soit Montgomery ?

Rupert haussa les épaules.

— Ils auraient pu, dit-il. Ils ont assez de moyens pour ça, avec ce qu'on fait de nos jours.

Le regard dans leurs verres de bière, silencieux, ils méditèrent quelques instants cette sombre éventualité. Et puis Joe Minotti demanda :

— Franchement, tu connais quelqu'un qui monterait une combine de ce tonneau juste pour aller se planter à Montgomery ! ?

Le maître des lieux, soudain, eut l'air d'un joueur d'échecs désarçonné par le coup inattendu de son adversaire. Les frigos ronronnaient dans la cuisine.

— Là, concéda-t-il, je ne sais pas trop quoi dire...

Cette putain d'enseigne lumineuse qui brûlait tard dans la nuit, il y avait des fois où c'était foutrement chiant. La lumière rougeâtre filtrait entre les persiennes, elle éclairait le plafond d'une lueur qu'il renvoyait dans la pièce. On aurait dit qu'une partie de la ville était en flammes.

Bien sûr, c'était pratique d'avoir une épicerie en face, surtout une qui restait ouverte aussi tard. Mitchell ne pensait pas toujours à regarnir son frigo ou à racheter du détergent pour le lave-vaisselle. Margaret s'était occupée de ces trucs et depuis sa mort, il lui arrivait plus souvent qu'à son tour de dîner de thon en conserve sur du pain rassis ou de quelques œufs qui avaient un peu dépassé la date de péremption. Il lui arrivait aussi d'être à court de bières. Alors, de temps en temps, il traversait la rue pour faire quelques emplettes, mais c'était le moins souvent possible. Pas parce que Grabowsky était juif, il n'avait rien contre, même s'il s'en méfiait un peu. Mais les prix y étaient stratosphériques. « Le travail de nuit, il faut le payer plus cher », lui avait expliqué le patron le soir où il lui avait fait remarquer que les corn flakes Crispy Sun coûtaient deux fois moins cher au supermarché où il se rendait en général pour faire ses courses. Et puis, avec les achats en petites quantités, les distributeurs ne pouvaient pas offrir les mêmes conditions qu'aux grandes surfaces.

— Ce sont les économies d'échelle, monsieur Mitchell, avait expliqué Grabowsky, un type au visage rond, qui portait toujours blouse blanche et kippa. Les économies d'échelle, ça fait toute la différence !

Il avait envie de demander un soir à Grabowsky ou son épouse leur avis sur les événements politiques. Il ne connaissait pas beaucoup de juifs et aurait parfois voulu savoir ce qu'ils pensaient de la révolution biblique et tout ce qu'elle supposait. Dans les milieux chrétiens américains, la plupart des gens semblaient avoir à l'égard des israélites une sorte de sympathie lointaine, manifestée surtout par leur soutien obstiné à l'État hébreu. D'autres courants, en revanche, laissaient transparaître une hostilité diffuse

liée à la mort de Jésus dont le sang, à les entendre, devrait retomber à l'infini sur tous les youtres du monde. Dans son église, deux ou trois personnes seulement semblaient partager cet avis, mais Mitchell croyait deviner une progression de cette pensée dans le sillage de Thomas Beveridge, qui parlait parfois de « christicides » à leur sujet. Le Président s'en défendait. Mitchell, à la télévision, l'avait entendu dire : « Ce n'est pas de l'aversion, mais le constat d'un fait ; quand je parle de christicides au sujet des juifs, c'est en les plaignant, car je compatis avec un peuple historiquement chargé d'un tel fardeau. »

Donc, oui, il serait intéressant d'aborder le thème avec l'épicier. Tout en faisant quelques emplettes, bien sûr, histoire de ne pas donner l'impression d'être venu juste pour ça. Ça coûterait beaucoup plus cher que dans ses magasins habituels, mais on ne pouvait rien contre les économies d'échelle.

Il n'arrivait pas à s'endormir. La discussion de l'après-midi semblait résonner dans sa tête. L'administration de l'Union biblique prendrait le chemin de l'Alabama, et lui, il resterait à demi fauché.

Rupert devait avoir raison. Cette histoire sentait la magouille. Ce n'était pas Dieu qui avait choisi.

Et si c'était Lui quand même, Il faisait chier, Dieu.

21 mars 2029

— Je suis bien content d'avoir vu votre annonce, dit Mac Drury. Ces trucs-là coûtent une fortune quand ils sont neufs. Notre fille sera ravie.

— C'est vrai que ça nous arrange de trouver une occasion en si bon état, dit son épouse. Mon mari cherche du travail depuis presque une année, alors... Et c'est juste la taille qui convient !

— C'est très bien, dit Mitchell. Quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans, dit-elle ; nous allons le lui offrir pour la réussite de ses examens, au collègue !

Le visage de la femme, soudain, se rembrunit.

— Mais bien sûr, je... Nous sommes désolés que... Je veux dire, pour votre femme...

Madame Mac Drury était une Afro-Américaine en surpoids, mais sans plus. Quant à son mari, noir également, c'était un homme grand et plutôt bien bâti : il avait la morphologie d'un ancien joueur de basket-ball amateur, avec un peu de surcharge accumulée au cours des ans. Mais à dix-sept ans, leur gamine avait la stature de Margaret. En tant que peintre, ça l'interpellait. Dans dix ans, devrait-il mettre encore plus de rotondité dans les corps, sur ses toiles ?

— C'est la vie, soupira-t-il.

Il n'avait jamais pu se résoudre à utiliser le youpala de Margaret. Il avait attendu de pouvoir acheter le sien, en économisant un peu sur les bières et les putes.

Ils demandèrent le prénom de son épouse, dirent qu'elle serait dans leurs

prières. Puis ils échangèrent le youpala replié contre des billets tout neufs.

Quand ils furent partis, Mitchell alla s'asseoir dans la salle à manger où il pleura longtemps, retournant dans ses mains le morceau de papier qu'il venait de sortir de sa poche. C'était le mode d'emploi du youpala. Il avait un vertigineux sentiment de vide, comme si à cet instant seulement, sa femme venait vraiment de mourir. C'était ridicule, et pourtant, il s'y était attendu. Puis il alla dans le salon et se laissa tomber sur le sofa où ils avaient bu du vin mousseux le soir de son anniversaire. Il pleura encore, avec l'espoir que c'était la dernière fois.

2 juin 2033

Il aimait bien le Nazareth. Il y venait presque chaque semaine, pour boire deux ou trois bières et voir des gens. Et un peu dans l'espoir de trouver une femme à baiser, même s'il n'y croyait pas trop.

Il était arrivé vers 22 h 30, et repartit peu avant minuit. Il ne fallait pas qu'il se couche trop tard. Attention, hein, il n'avait pas peur. Sa foi valait celle de tous les Apôtres du Cénacle. Si elle avait survécu à la mort de Margaret, ce n'était pas leur examen à la con qui allait la mettre en question !...

Mais on ne savait jamais. Il pouvait y avoir un problème. Une défaillance technique, ou une erreur des examinateurs. On pouvait recourir, mais la chance que ça marche était infime, à ce qui se disait.

C'était le sort qui l'avait désigné : ils ne pouvaient procéder à plus de trois ou quatre mille examens par année. Était-ce Dieu qui avait choisi, ou le simple hasard, il ne savait qu'en penser.

Il rota un bon coup.

En cas d'échec, on n'allait pas en prison. Mais un artiste spécialisé dans les images religieuses et dont l'impiété est aussi crûment mise en lumière – les résultats étaient librement accessibles au public – risquait bien de rester avec ses tableaux sur les bras.

Et puis, cette histoire, à Baltimore, l'avait un peu troublé. Ce type, ce Bolton, qui s'était réfugié dans le collège qu'il dirigeait et dont il avait été renvoyé pour incompétence, et qui, refusant de partir, s'était barricadé dans la place avec des parents d'élèves et d'autres partisans. Tous armés, ils avaient soutenu une sorte de siège contre la police pendant deux ans. On voyait peu de mentions de cette affaire sur les principaux canaux de télévision, mais Mitchell, comme beaucoup d'autres, l'avait suivie de loin. Le pire, c'était que le type et ses alliés justifiaient leur combat par leur foi chrétienne, accusant les autorités d'hérésie, voire d'athéisme ! Comme si l'Amérique vivait encore sous le régime qui avait vu la mort de Koresh et ses Davidiens à Waco... Certains craignaient que l'épisode ne se répète. Heureusement, Dieu avait rappelé Bolton à lui avant qu'on en arrive là. Accident vasculaire cérébral : une définition que Mitchell ne connaissait que trop bien depuis la mort de Margaret. On avait trouvé dans son bureau des

substances qui semblaient expliquer son délire. La drogue était bien l'un des pires poisons que le Mal pouvait envoyer aux hommes.

On ne saurait jamais si Bolton aurait réussi son *Bible and Faith*, s'il avait été désigné. Sans doute, retranché dans ses murs et sa confusion, n'aurait-il pas jugé bon de répondre aux convocations d'autorités perverses par le Diable.

Bon, il fallait qu'il arrête de se morfondre. L'examen durait moins d'une heure. Demain, en fin d'après-midi, ce serait fini. Il passerait boire un coup chez Rupert pour fêter ça. Finalement, c'était un peu comme un rendez-vous chez le dentiste.

Et puis, il était mal placé pour se plaindre. Il avait voulu le président Beveridge et le Parti biblique, il les avait.

3 juin 2033

— Eh, Lyndon, ça boume ?

— Ça va pas mal, annonça-t-il en marchant jusqu'au bar, paraît que je suis encore chrétien !

Rupert, le regarda quelques secondes, ses épais sourcils froncés, comme s'il cherchait à comprendre ce que Mitchell venait de dire.

— Ah oui, merde, c'est aujourd'hui que tu avais ton B F ?

— Tout juste, dit Mitchell en se hissant sur un des tabourets du bar. C'est ma tournée, les gars !

Des acclamations viriles saluèrent cette annonce. Il y avait Joe, Paul et Walter, et aussi Nick Schafee, un électricien qui avait sa boutique à deux rues de là. Bradley, l'employé de Rupert, sortit de la cuisine avec un essuie-mains jeté sur l'épaule.

— Est-ce que j'ai bien entendu ?

— Je crois que Lyndon ne parlait que de nous, plaisanta Walter, tu devrais retourner préparer tes salades.

— D'accord, dit Bradley. Et moi, je mettrai des cafards dans ses hamburgers.

— Il y en a toujours, dans cette gargote, dit Nick.

Rupert, au-dessus du bar, l'empoigna par le col de sa combinaison de travail et fit mine de lui coller son gros poing velu dans la figure.

Ils choisirent leurs bières. Trois Preacher's, quatre Holy Cross.

C'était l'heure creuse, ils étaient seuls dans le restaurant. La conversation roula sur les sujets ordinaires, les salaires trop bas, la vie trop chère, le chien des Manotti qui avait mordu la cheville du voisin, les Wranglers qui se foutaient la honte match après match, et les blagues sur Beveridge et les Apôtres du Cénacle.

— Moi, si j'ai un B F, dit Walter, dès que je sais que j'ai réussi, je me paye une pute, et je la lui mets dans le cul. Thelma, elle aime pas trop ça, faut bien que je compense.

— T'es un gros vicelard, dit Mitchell. La foutre là-dedans, faut aimer la merde !

— T'as déjà essayé ? demanda Walter.

— Non, reconnut Mitchell, un peu gêné, et j'en ai aucune envie ! Une chatte, ça me va très bien !

— Faut dire, approuva Paul, j'ai rien contre un coup dans la crépine à l'occasion, mais c'est vrai qu'une chatte, c'est vachement agréable.

— Passer du Bible and Faith à l'enculage en trois secondes, c'est plutôt fortiche, les gars, remarqua Rupert.

— Ça prouve que l'Amérique est le meilleur pays du monde, s'esclaffa Joe.

— C'est très juste, approuva Rupert. Allez, c'est moi qui vous en offre une !

— N'empêche, dit Joe, c'est vrai qu'un vagin, c'est autre chose. C'est doux, c'est mouillé, ça te reçoit en douceur...

— C'est normal, dit Mitchell, c'est fait pour ça ! Pas comme un trou de balle !

— C'est mouillé, ça te reçoit en douceur, répéta Walter, prenant une voix de midinette. Quelle bande de mous-de-la-bite ! Moi je dis qu'un vrai mec, il bourre sa femme dans la boîte à chocolat !

Ils éclatèrent de rire.

— Si c'est pour prouver que t'es un homme, tu peux aller faire du catch, suggéra Nick. T'as qu'à monter sur le ring contre Typhoon ou Crusher Max !

— Ouais, ou du base jump, dit Rupert ; tu te vois sauter d'un gratte-ciel avec un parachute ?

Walter les traita de pauvres lopes, et d'autres propositions de démonstration de virilité furent évoquées : le grand rodéo d'Abilene, cinq miles à la nage dans des eaux grouillant de requins...

— Et puis les petites lèvres, c'est tellement chouette, s'extasia Paul. Un peu comme...

— Comme des rideaux, dit Mitchell. Des rideaux que tu peux écarter.

— Exactement, approuva Bradley. On voit que c'est toi l'expert, Lyndon !

— On applaudit l'expert ! s'exclama Rupert.

Ils s'exécutèrent avec zèle.

Mitchell sourit. Il ne le dirait jamais, mais leur hommage, même ironique, était usurpé. La métaphore des rideaux, il ne l'avait pas inventée. C'était Glen Prinsky qui avait employé cette expression, dans le hangar, à Deer Lake, en racontant, juste pour le faire souffrir, la manière dont il caressait le sexe de Sally. Et pour la première fois, il se demanda si ce salaud de Prinky lui avait aussi fait ça. Sally Beringer, l'ange de l'école, le plus cruel et le plus doux de ses rêves. Dans la boîte à chocolat.

Un éclat de rire, plus fort que les autres, le ramena chez Rupert, avec les potes, où la discussion sur les mérites comparés des orifices féminins se poursuivait.

— Tu dois bien l'admettre, dit Joe : Dieu savait ce qu'il faisait quand Il a créé la femme. Et franchement, avec la fougoune, Il s'est pas loupé. Tiens, rien que d'y penser, ça me fout la trique !

Walter soupira.

— Le vagin, je dis pas que c'est nul. Mais c'est du facile. Le gars qui n'entre jamais par la porte de derrière, c'est un bande-mou, dit-il. Une vraie lope !

Les autres rirent. Walter hochâ la tête, visiblement écoeuré de ne pas rencontrer plus d'adhésion.

— Le vagin, conclut-il, c'est pour les pédés !

9 juin 2034

Presque six ans que la capitale avait été choisie, quand ce miracle était survenu : le sang coulant des stigmates du Président, alors que devant l'Amérique, il implorait Dieu d'envoyer une réponse, un message.

Alors, d'une ville moyenne, il avait fallu faire la capitale du nouveau pays. Transférer des dizaines de milliers de fonctionnaires que l'on arrachait avec leurs structures à l'emprise maléfique de Washington D.C., capitale de la corruption, haut lieu des turpitudes.

— Je peux tout vous montrer, dit l'homme sur l'écran : depuis que les contrats ont été signés, mon entreprise a reçu neuf demandes de modification du projet, et je ne vous parle pas de la couleur des murs. Cela porte sur l'emplacement, le nombre d'étages, l'organisation globale des espaces ! Aucune compagnie de construction ne pourrait travailler dans ces conditions !

Mitchell était sidéré. Plus, il était humilié, parce que des étrangers verraient ça, et qu'ils penseraient que l'UABS était incapable de planifier la réalisation des infrastructures de sa propre capitale.

Plus de vingt mille gratte-papier travaillaient encore dans des conteneurs sommairement aménagés, certains dormaient dans des abris provisoires construits par la garde nationale, il y avait même un quartier de tentes où les plus modestes s'entassaient encore. La plupart de leurs familles devaient résider dans les villes avoisinantes pour trouver un logement.

Les nouveaux bâtiments avaient des maladies de jeunesse, et quelques-uns des défauts de conception et de réalisation qui les rendaient si mal utilisables qu'on parlait déjà de les raser pour reconstruire sur de meilleures bases.

Le maire de Montgomery fut le suivant à s'exprimer.

— Notre ville, dit-il, consent tous les efforts possibles pour être à la hauteur de l'honneur immense qui lui a été fait. Mais on mesure mal ce que représente l'arrivée de l'administration d'un des plus grands pays du monde.

Mitchell se pencha pour prendre un autre sandwich à la dinde. C'était vrai, tout ça. L'exigence divine, si c'était de cela qu'il s'agissait, posait un défi gigantesque, et il était bien normal que tout cela prenne beaucoup de temps et qu'il faille essuyer les plâtres. Il avait tout de même le sentiment que dans tout ce merdier, des paquets de millions disparaîtraient dans certaines poches – lesquelles, il ne se serait pas risqué à le dire.

Peu avant la fin de l'émission, il y eut une interview de l'Apôtre Chuck Brown, responsable de la supervision du transfert. Lui aussi souligna l'énormité de la tâche, révéla que le bâtiment du Cénacle lui-même avait

connu des défauts de jeunesse qu'on avait mis des mois à corriger.

— Il faudra encore du temps et des efforts, confirma-t-il. Parfois, la nuit, je pense à tout cela et je suis troublé. Alors je me réfugie dans la prière.

Mitchell rota.

La prière, oui. Lui qui avait des responsabilités infiniment moindres, il lui arrivait de se sentir perdu, dépassé. Parler à Dieu, lui adresser ses mots et ses requêtes d'homme simple, d'honnête Américain, était d'une grande aide. Et pourtant, il avait un sentiment dérangeant. Quand il commençait à travailler sur un tableau, il faisait des travaux préparatoires. Des dessins préliminaires, des esquisses. Il se demandait s'ils avaient fait ça, à Montgomery. Et si la prière, dans le cas présent, pouvait remplacer la préparation.

20 mai 2035

C'était la troisième fois qu'il le regardait. Pas juste un épisode : toute la quatrième saison.

Pas trop fort. On ne savait jamais. C'était Bradley qui lui avait prêté l'enregistrement, sous le manteau, comme on dit.

Il y avait au moins quatre ans qu'il n'avait pas vu *California Heroes*. C'était la première saison, à l'époque. Aucun canal de l'Union n'avait diffusé la série, bien sûr, mais les ondes ignoraient barbelés et frontières. Des millions de personnes, dans l'Union, regardaient les exploits délirants du président Ridgever et de ses Apôtres. La capitale, dans la série, était une ville sinistre grouillant d'apparatchiks bigots flanqués de familles imbéciles ; certains de leurs bureaux étaient des étables à peine transformées, ou d'anciens silos à grain. Ridgever et ses sbires illuminés ne cessaient de concevoir des plans de sabotage et d'invasion de la république californienne, inévitablement déjoués grâce à la vigilance et au courage des militaires et citoyens locaux, généralement bronzés et dont le crétinisme était parfois l'égal de celui des pires sympathisants du régime biblique.

Mais petit à petit, les autorités avaient resserré les mailles du filet médiatique. Les lois d'urgence visant à combattre la subversion antiaméricaine, et californienne en premier lieu, avaient permis brouillage, saisies d'antennes et emprisonnements. Difficile dès lors d'estimer le nombre des spectateurs clandestins de ce que le pouvoir définissait comme de la pornographie morale travestie en satire innocente. Mais on savait bien que les émissions prohibées continuaient à polluer les esprits de l'Arizona jusqu'au Maine.

Douze épisodes plus dingos les uns que les autres. Il avait étalé ça sur deux jours et deux nuits, mû par une curiosité de voyeur insatiable qui le faisait passer à l'épisode suivant à la fin du précédent, alors qu'il aurait dû dormir, mais aussi parce que ainsi, il pourrait plus vite se débarrasser de l'objet compromettant. Par instants, entre deux éclats de rire, il avait ressenti le vent froid de la peur, en se disant que pas loin de chez lui, peut-être dans sa rue, des agents de la CROSS, devant leurs écrans, relevaient son identité

avant de transmettre les instructions concernant son arrestation – pas avant le lendemain, ça ne pressait pas.

Et là, il s'était dit : « Prenez votre temps, les gars, je ne bouge pas d'ici ! Et pendant ce temps, c'est autant que j'enregistre, avec mes yeux et mes oreilles, ces images et ces conneries deviennent moi, et plus j'en aurai vu, plus j'aurai de souvenirs à me repasser en taule avec ce putain de lecteur qui est ma tête. Alors ne roulez pas trop vite, je m'enrichis ! »

De la rébellion.

Lui, Lyndon Mitchell, archétype de l'Américain travailleur, honnête, patriote et croyant, frissonnait en se disant qu'il passait du côté sombre, que le contribuable et paroissien modèle qu'il était s'imaginait défiant le pouvoir chrétien qu'il avait soutenu de son espoir et de son abstention.

C'était de la foutaise, bien sûr.

Il était 4 heures passées, parce que l'enseigne de l'épicerie ne brillait plus dans la rue ; il était ivre de sommeil et les images vues tournaient dans sa tête, obsédantes jusqu'à la nausée.

Ce serait peut-être bien qu'il y ait des espaces clandestins, des chambres secrètes dans lesquelles on lirait et regarderait des choses prohibées, comme *California Heroes*. Mitchell était soudain convaincu qu'il y avait, dans l'esprit de l'homme, une force qui le faisait désobéir, ouvrir le placard interdit, grimper le mur. Une force aussi puissante, incontournable, que la gravité.

Alors, puisqu'elle existait, il aurait mieux valu lui donner des espaces où s'exercer. Comme ça, les gens n'auraient pas fait des choses mauvaises dans les rues, et personne n'aurait souffert.

S'il rencontrait un jour le Président, il lui en parlerait.

22 mai 2035

Dans l'allée, il remarqua les volets fermés. C'était surprenant. Lorsqu'il avait payé l'acompte, monsieur Simons lui avait dit qu'il pourrait livrer le tableau à tout moment de la journée : si lui-même et son épouse étaient absents, la femme de ménage, qui était informée, lui donnerait son chèque.

C'était un beau tableau, qui représentait la Vierge et l'Enfant. Marie souriait ; lui seul savait qu'elle avait les traits de Margaret. Elle tenait contre son sein l'enfant joufflu, aux poignets boudinés, qu'elle avait porté car telle était la volonté divine.

Avant de sonner, il posa doucement, contre un pilier de la marquise, la toile soigneusement emballée. Il sonna trois fois, sans qu'on vienne répondre ou qu'il entende le moindre bruit dans la maison.

Il attendit encore un peu, tenta d'apercevoir quelque chose à travers les briques de verre, des deux côtés de la porte.

Finalement, il soupira et reprit la toile. Ils avaient peut-être dû partir quelques jours à l'improviste. Le contretemps l'embêtait un peu, parce que le reste de l'argent l'aurait arrangé, mais tant pis, il téléphonerait dans un jour ou deux.

Au moment où il arrivait sur le trottoir et refermait le portail, il vit s'avancer vers lui une femme d'âge moyen qui venait de sortir du jardin d'à côté.

— Vous êtes bien monsieur Mitchell ? demanda-t-elle.

— C'est cela, oui...

— Je suis la voisine des Simons. Ils ont dû partir il y a quelques jours, et madame Simons m'a dit que vous livreriez un tableau. Vous pouvez me le laisser ; ils m'ont donné ça pour vous.

Mitchell posa la toile sur le trottoir et prit l'enveloppe que la femme lui tendait. Le chèque, à l'intérieur, correspondait à la somme due.

— Vraiment ? Ah, bon d'accord... Est-ce que vous savez quand ils vont revenir ? J'aimerais bien savoir s'ils sont contents de mon travail...

La femme parut embarrassée.

— Je ne sais pas, soupira-t-elle. À vrai dire, je...

Elle parcourut un instant la rue du regard.

— En fait, je ne pense pas qu'ils reviendront. Il paraît que la maison va être vendue.

— Vous êtes sûre ? Monsieur Simons ne m'avait pas dit...

— Oui, coupa-t-elle, ça a été une décision assez brusque. Je crois qu'ils sont en Europe, maintenant. Bonne journée, monsieur Mitchell.

Il lui tendit le tableau, qu'elle prit avant de repartir vers la maison voisine.

L'après-midi, à l'atelier, il pensa à tout cela. Ces gens qui quittaient le pays, pour l'Europe ou le Canada, laissant tant de choses derrière eux. Ce n'était peut-être qu'un transfert professionnel, les entreprises déplaçaient leurs cadres comme des pions.

Où alors, est-ce qu'ils seraient partis pour des raisons... politiques ? Ils n'auraient pas été les premiers. Mitchell ne comprenait pas bien pourquoi tant d'Américains s'exilaient, comme si la révolution biblique était un événement terrible. Oui, bien sûr, il y avait eu des violences, certains Anges gardiens, à l'époque, étaient des brutes incontrôlables. Il valait mieux ne pas avoir une allure de pédé quand on les croisait, ni critiquer Beveridge ou salir Jésus. Un soir, il les avait vus massacrer un homosexuel, dans une impasse. Ça l'avait horrifié.

Mais ce genre de chose était passé. Ce que voulait le pouvoir, c'était rendre au pays sa force et ses valeurs. Et pourtant, il y avait des Américains qui ne pouvaient le supporter. Ça le dépassait.

Il aurait peut-être dû demander à la voisine si elle allait envoyer le tableau aux Simons, en Europe. Comme si c'était important.

Ben oui, un peu, quand même.

5 septembre 2036

Il n'avait pas pensé sortir ce soir, mais tout à coup, il avait envie d'aller au Nazareth. Il pouvait bien s'offrir quelques bières. Il avait fini cet après-midi même un tableau représentant Moïse devant le buisson ardent, qu'il estimait

particulièrement réussi.

Et puis, comment dire ? Il avait une drôle d'impression, le sentiment confus que cette soirée pourrait être importante. Comme si quelque chose, aujourd'hui, pouvait bousculer sa routine, lui faire quitter le chemin qu'il arpentait depuis la perte de Margaret, en marchant sans cesse dans ses propres traces.

Pourquoi ce soir ? Une sorte d'intuition. Autant se laisser guider par elle. Ce n'était pas en restant toute la soirée devant des téléfilms médiocres qu'il irait de l'avant.

Il sortirait dans une petite heure, déploierait son youpala et roulerait jusqu'au bar. Bien sûr, s'il se donnait la peine de penser, s'il était réaliste, il devait admettre qu'il n'y avait aucune raison d'espérer quoi que ce soit.

Mais pour l'instant, le réalisme, il n'en avait rien à foutre. Il irait au Nazareth comme si quelque chose l'y attendait pour changer sa vie.

Une femme, de préférence.

Ailleurs et demain : Quarante ans de science-fiction

La genèse

Ailleurs & Demain, la collection de science-fiction de référence, est née d'une rencontre fortuite avec Robert Laffont, en février ou mars 1969. Mais comme on sait, il n'y a pas de hasard et cette histoire avait commencé longtemps auparavant. Robert Laffont déjeunait, ce lundi-là – dont le chiffre exact est perdu, tant pis pour les historiens –, avec Jean-Pierre Mocky dans un restaurant du VI^e arrondissement où se réunit tous les lundis la fine fleur de la science-fiction de France. C'est ce qu'on appelle dans les milieux autorisés le Déjeuner du Lundi : il existe depuis près de cinquante ans, ce qui en fait une des plus anciennes institutions littéraires françaises vivantes.

Des années auparavant, en 1963, j'avais travaillé avec Mocky sur l'adaptation d'un roman de Jean Ray, *La Cité de l'indicible peur*, et nous étions devenus amis. Jean-Pierre Mocky, sachant que j'essayais depuis longtemps de créer une collection de science-fiction à la hauteur de mes exigences, littéraires s'entend, suggéra à Robert de me recevoir en lui assurant que j'étais un « type sérieux ».

La semaine suivante, j'allais voir Robert Laffont. En vingt minutes, la messe fut dite. Il me donnait carte blanche. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre-contrat d'une simplicité désarmante. Elle tient toujours. L'aventure d'Ailleurs & Demain commençait. Il y eut, comme il se doit dans toute aventure, des hauts et des bas, mais Robert Laffont m'accorda toujours sans réserve son soutien et ses encouragements. Il aimait la plupart des livres que je publie ; et s'il est arrivé (rarement) qu'il n'aime pas et qu'il me le dise, il n'est jamais intervenu dans le choix des titres. Je lui voue, pour ces quarante années d'édition et pour bien d'autres choses que nous avons réalisées ensemble, une reconnaissance au moins galactique.

Cette histoire, donc, avait commencé longtemps auparavant. Pendant les années 1950, la science-fiction avait connu en France une sorte de renaissance appuyée sur la création des revues, *Fiction* et *Galaxie*, et de collections prestigieuses, comme « Présence du futur » chez Denoël, « Le

Rayon Fantastique » chez Hachette et Gallimard et, sur un registre plus populaire, « Anticipation » au Fleuve Noir. J'ai publié pour ma part nouvelles et romans dans toutes ces revues et collections.

Mais durant les années 1960, patatras, la plupart de ces supports disparurent ou s'étiolèrent pour des raisons qui avaient peu à voir avec un marché en pleine expansion. Vers 1963, il ne restait presque rien. Je fis le tour de la place parisienne dans l'espoir d'intéresser un éditeur. En vain, jusqu'à cette rencontre... Je n'avais guère alors le désir de devenir éditeur, mais seulement celui de voir publiés des écrivains que j'admirais et de redonner aux meilleurs auteurs français un véritable débouché.

L'aventure avait en réalité débuté encore plus longtemps auparavant. Comment devient-on un amateur puis un auteur et finalement un éditeur de science-fiction ? (Cette dernière activité finissant par vous empêcher d'en lire et d'en écrire, – ce dont je suis, en ce qui me concerne, le premier et sans doute le seul à déplorer.) À dire vrai, j'ai commencé très tôt. Probablement vers six ou sept ans en lisant *Le Monde perdu* de sir Arthur Conan Doyle, qui a déclenché chez moi, de surcroît, un goût prononcé pour les reproductions de dinosaures. Puis en dévorant tout ce qui me tombait sous la main dans le domaine (sans négliger d'autres lectures, plus classiques), jusqu'à ce que naissent à partir de 1953 les revues et collections précitées.

La passion pour l'avenir est principalement masculine ; elle ne concerne, et c'est dommage, sans doute guère plus de 20 % de lectrices – mais celles-ci sont exigeantes et fidèles. Cette passion, précoce, s'accompagne d'une forte assuétude : il y a près de soixante ans qu'elle exerce sur moi ses ravages.

Mais qu'est-ce que cette littérature qui suscite tant de passions, du rejet méprisant à l'adhésion fanatique ? Je ne chercherai pas à définir ici la science-fiction, à supposer que cela soit possible. Je me contenterai de dire qu'elle a à voir avec la science, avec les images de la science, avec la magie de la science et de la technique, magie rationnelle, reproductible, compréhensible pour peu qu'on s'en donne la peine, et qui n'a pas cessé, depuis plus d'un siècle, et ne cessera pas, de transformer notre univers quotidien.

Science et fiction, les deux mots semblent incompatibles à certains. La science ne dresse-t-elle pas le catalogue de ce que l'on sait de façon définitive et irréfutable ? Et la fiction n'est-elle pas, à l'opposé, le domaine du désir fantasque où tout semble possible, y compris le moins vraisemblable ?

Ce n'est pas si simple. La science propose des vérités provisoires et lacunaires, des sortes de fictions pratiques, certes soumises à des contrôles rigoureux. La fiction peut se lancer à l'assaut de l'avenir avec des possibles qui lui suggère la science, en s'octroyant les libertés de l'imaginaire. Elle fait preuve parfois d'une étonnante pertinence prospective. Mais son objet essentiel, comme celui de tout art, est de distraire, de déranger, de faire

réfléchir, dans des proportions variables.

Mon goût personnel pour la science-fiction est enraciné dans une fascination, parfois enthousiaste, parfois inquiète pour les résultats et les effets de la science. Et quelle autre littérature accord à la science et à la technique la place que tout simplement elles occupent dans notre monde contemporain qu'elles bouleversent en permanence ?

Le projet et son destin

Mon propos, en créant Ailleurs & Demain, était de constituer une collection de science-fiction de haute qualité, de belle présentation, dont les auteurs et les traducteurs soient convenablement rémunérés.

Première incongruité donc, un format et un prix de vente qui s'éloignaient de la présentation poche et bon marché généralement adoptée, et rejoignaient celle d'un livre « normal ». Question de dignité, comme je l'ai souvent dit, mais aussi d'équilibre économique.

Deuxième incongruité, un titre bizarre que j'eus un peu de mal à faire accepter. Apparemment il est entré dans les mœurs, voire dans la légende, au point d'avoir été quelque peu cannibalisé par des collègues au vocabulaire limité.

Troisième incongruité, le choix d'une présentation métallisée dont on m'assura aussitôt qu'elle était techniquement impossible à réaliser : nous l'utilisons encore grâce à l'ingéniosité de chefs de fabrication qui résolurent avec brio les problèmes techniques.

Bref, toutes les conditions de l'échec étaient réunies. Ce fut un succès.

Quelques singularités de la science-fiction

La direction de cette collection puis, plus tard, une collaboration élargie avec les éditions Robert Laffont m'ont appris quelques petites choses. C'est qu'un éditeur ne doit être ni (trop) joueur, ni (trop) calculateur. Le joueur dilapide ses chances et le calculateur les laisse passer. *Dune* était un pari, *Hypérion* fut presque un coup de poker, *Rupture dans le réel*, et ses suites, demandèrent pour le moins une certaine audace. Je n'ai pas eu de raisons de les regretter, bien au contraire.

Une autre chose importante, c'est que la science-fiction ne fonctionne pas comme la littérature dite générale. Elle ne comporte pratiquement aucun *best-seller*, c'est-à-dire des ouvrages de vente massive et d'oubli rapide, mais elle compte nombre de « *long-sellers* » (la distinction est de John Brunner). Si vous étudiez les meilleures ventes sur la longue période ou même sur l'année dernière, toutes collections confondues, vous vous apercevez que nombre des titres qui marchent le mieux ont quarante ou cinquante ans. Ainsi, par exemple, les *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury, qui ont plus de cinquante ans, les *Fondations* d'Isaac Asimov de même ancienneté, et, bien

entendu, *Dune* de Frank Herbert, qui a près de quarante ans. Ces livres ont tous démarré petitement, puis ont vu leur audience s'élargir considérablement avec les années. Le même phénomène est patent pour les œuvres de Philip K. Dick, un auteur américain que j'ai été le premier à révéler en France bien avant la création d'Ailleurs & Demain, dès 1957.

Parlons de *Dune*, justement. Il nous a fallu sept ou huit ans pour atteindre chez Laffont les dix mille exemplaires. Aujourd'hui, toujours chez Laffont, les cent vingt mille exemplaires sont dépassés. Et toutes éditions confondues, le chef-d'œuvre de Frank Herbert doit friser le million d'exemplaires et avoir passionné plus de trois millions de lecteurs.

Bien entendu, tous les livres n'atteignent pas ces sommets. Il ne suffit pas d'attendre. Et il en est d'excellents qui sont demeurés dans une ombre relative. Mais le domaine de la science-fiction constitue progressivement ses classiques, et ceux-là sont assurés de la pérennité. Beaucoup d'autres titres aussi, du reste, se vendent lentement mais régulièrement. Cette longévité des bons titres est aussi attestée par leurs reparutions régulières en éditions de poche pendant des décennies. C'est donc dans le temps et avec le temps qu'il faut compter. Bref, il faut savoir être patient.

Les grandes étapes de la collection

Je suis évidemment le moins bien placé pour dire si mes ambitions premières ont été satisfaites. Mais je peux tout de même identifier les grandes étapes de l'histoire de la collection et signaler les principaux prix qu'elle a reçus, en tant que collection, ou au travers des ouvrages publiés. Tous les titres que je juge importants n'ont pas été recensés, et ceux qui ont obtenu des prix, s'ils sont toujours excellents, ne sont pas forcément ceux que je préfère, mais la liste publiée plus loin donnera au moins une idée du chemin parcouru.

La liste chronologique complète des titres publiés dans Ailleurs & Demain et des prix qui les couronnèrent apparaît à la fin des volumes récents. Il suffit de la parcourir pour s'apercevoir que tous les grands auteurs du domaine, ou presque, y figurent et que la plupart y restent.

Ayant reçu en 1987 le prix de la Société européenne de la science-fiction, Ailleurs & Demain a transformé profondément l'image du genre en France et le plus souvent fait l'événement dans ce domaine. Et continuera.

L'introduction, ces dernières années, de nouveaux écrivains comme, pour les Britanniques, Iain M. Banks, Greg Egan (à vrai dire australien), Stephen Baxter, Peter F. Hamilton, Charles Stross et pour les Nord-Américains, Dan Simmons, Greg Bear, Robert Reed, Vernor Vinge, Neal Stephenson et Robert J. Sawyer, entre autres, en est le garant. Le seul regret de son directeur est de ne pas avoir encore retrouvé du côté français la grande veine des Michel Jeury, Philippe Curval et autres... Mais il s'y attelle dans la coulisse et l'on

espère des surprises.

La collection manifeste-t-elle des tendances fortes dans une littérature infiniment variée ? Ce n'est pas certain, mais elle a accompagné et soutenu la renaissance du grand *space opera*, avec Dan Simmons, Iain Banks, Vernor Vinge, Stephen Baxter, et maintenant Peter F. Hamilton, tout en maintenant sa tradition d'exploration de l'avenir proche avec Greg Bear, voire intimiste avec Robert Reed, et résolument scientifique avec Greg Egan.

Une des caractéristiques de cette collection est le nombre de séries prestigieuses qui y ont été publiées. Ce n'était pas du reste mon intention car je redoute les cycles qui finissent par se répéter, lassent l'attention du lecteur et subissent l'attrition. Mais c'est d'eux-mêmes que certains cycles se sont imposés, quelques-uns se trouvant composés de romans indépendants situés dans le même univers.

Notes sur les prix littéraires propres à la science

Les principaux prix américains sont le **Hugo** (ainsi nommé en l'honneur d'Hugo Gernsback, éditeur fondateur de la tradition américaine), qui est décerné depuis 1953 par le public assistant à des Conventions nationales ; le **Nebula**, décerné depuis 1965 par l'Association des écrivains américains de science-fiction ; et le **Locus**, décerné depuis 1971 par les lecteurs de la revue *Locus*, publication professionnelle qui donne des informations sur l'état de l'édition spécialisée. En marge du Nebula, le **Damon Knight Memorial Grand Master Award** consacre depuis 1974 l'ensemble de l'œuvre d'un auteur. On remarquera que ces prix sont décernés par des publics et non par des jurys fermés. Le principal prix britannique est celui de la **British Science-Fiction Association**, créé en 1966, et qui est à peu près l'équivalent du **Nebula** américain.

Les principaux prix français ont été ou sont le prix **Apollo** (créé par Jacques Sadoul avec un jury de spécialistes en 1972 et disparu en 1990), le grand prix de **l'Imaginaire** (décerné depuis 1974 par jury de spécialistes, rattaché depuis 2010 au festival Etonnants Voyageurs) et le prix **Rosny-Aîné** (décerné depuis 1980 à des ouvrages francophones par les assistants à la Convention nationale, sur le modèle du **Hugo**). Le prix **Julia Verlander** a été créé en 1986 en souvenir d'un des auteurs français les plus attachants.

Les principaux cycles

Le cycle de *Dune*, de Frank Herbert

Le cycle de *Hain*, d'Ursula Le Guin (avec notamment *La Main gauche de la nuit*)

Le cycle *Prospectif*, de John Brunner (avec notamment *Tous à Zanzibar*)

Le cycle de la *Chronolyse*, de Michel Jeury (s'ouvrant avec *Le Temps Incertain*)

Le cycle du *Monde du Fleuve* de Philip José Farmer
 Le cycle de *Majipoor*, de Robert Silverberg, (introduit par *Le Château de Lord Valentin*)
 Le cycle du *Programme Conscience*, de Frank Herbert (débutant avec *Destination : vide*) et poursuivi avec Bill Ransom
 Le cycle du *Bureau des Saboteurs*, de Frank Herbert (L'étoile et le fouet, Dosadi)
 Le cycle d'*Helliconia*, de Brian Aldiss
 Le cycle du *Chant de la Terre*, de Michael Coney (dont le prélude est *La Grande course de chars à voile*)
 Le cycle de *Centre galactique* de Gregory Benford
 Le cycle de *l'Hexamone*, de Greg Bear (commençant avec *Héritage*)
 Le cycle de *Terremer*, d'Ursula Le Guin
 Le cycle d'*Hypérion* et *Endymion*, de Dan Simmons
 Le cycle de la *Culture*, de Iain M. Banks
 Le cycle *Galactique* de Vernor Vinge (commençant avec *Un feu sur l'abîme*)
 Le cycle de *L'Aube de la nuit*, de Peter F. Hamilton
 Le cycle *WWW*, de Robert J. Sawyer
 Le cycle des *Princes marchands*, de Charles Stross

Chronologie

1969

Création avec la parution de *Le Vagabond*, de Fritz Leiber (Hugo 1965).

1970

Parution de *Dune* (Hugo 1966, Nebula 1965), de Frank Herbert ; d'*Ubik* de Philip K. Dick ; de *En terre étrangère* (Hugo 1962), de Robert A. Heinlein.

Apparition de la série « Classiques » avec les *Œuvres* de Stefan Wul.

1971

Ursula K. Le Guin (*La Main gauche de la nuit*, Hugo 1970, Nebula 1969) ; Norman Spinrad (*Jack Barron et l'Éternité*).

1972

John Brunner (*Tous à Zanzibar*, Hugo 1969, Apollo 1973, British Science Fiction Association 1970).

1973

Michel Jeury (*Le Temps incertain*, grand prix de la Science-Fiction française 1974).

1974

Robert Silverberg (*Les Monades urbaines*) ; Philippe Curval (*L'Homme à rebours*, grand prix de la Science-Fiction française 1975).

1975

Arthur C. Clarke (*Rendez-vous avec Rama*, Hugo 1974, British Science-Fiction Association 1974, John W. Campbell Memorial 1974, Locus 1974, Nebula 1973) ; Ursula K. Le Guin (*Les Dépossédés*, Hugo 1975, Locus 1975,

Nebula 1974).

1976

Philippe Curval (*Cette chère humanité*, Apollo 1977).

1977

Franz Werfel (*L'Étoile de ceux qui ne sont pas nés*).

1978

Yves et Ada Rémy (*La Maison du cygne*, grand prix de la Science-Fiction française 1979).

1979

Philip José Farmer (*Le Fleuve de l'éternité*), début du cycle du *Fleuve* (Hugo 1972) ; Ursula K. Le Guin (*Le nom du monde est forêt*, Hugo 1973) ; Vonda N. McIntyre (*Le Serpent du rêve*, Hugo 1979, Locus, 1979, Nebula 1978) ; Michel Jeury (*Le Territoire humain*, Rosny-Aîné 1980).

1980

Michel Jeury (*Les Yeux géants*, Rosny-Aîné 1981) ; Robert Silverberg (*Le Château de lord Valentin*, Locus 1981).

1981

Robert Silverberg (*Shadrak dans la fournaise*, prix Cosmos 2000 1982).

1982

Suzy McKee Charnas (*Un vampire ordinaire*) ; Michel Jeury (*L'Orbe et la Roue*, Apollo 1983, Cosmos 2000 1983).

1983

A.A. Attanasio (*Radix*, Cosmos 2000 1984) ; Emmanuel Jouanne (*Nuage*, Galaxie 1988) ; Gene Wolfe (*L'Île du docteur mort et autres histoires*, Locus 1974, Nebula 1973).

1984

Brian W. Aldiss (*Le Printemps d'Helliconia*), début du cycle *d'Helliconia* (British Science Fiction Association 1983, John W. Campbell Memorial 1983) ; Jacques Sadoul (*Histoire de la Science-Fiction moderne*) (troisième titre de la série « Essais »).

1985

Philip K. Dick (*Coulez mes larmes, dit le policier*, John W. Campbell Memorial 1975) ; Frank Herbert (*Les Hérétiques de Dune*, Cosmos 2000-1986) ; Michel Jeury (*Le Jeu du monde*, prix Julia-Verlanger 1986).

1986

Frank Herbert (*La Maison des mères*). Mort de Frank Herbert.

1987

Gregory Benford et David Brin (*Au cœur de la comète*) ; Michael G. Coney (*La Grande Course de chars à voiles*) prélude au cycle du *Chant de la Terre*, prix européen de Science-Fiction 1987 pour l'ensemble de la collection.

1988

Lucius Shepard (*La Vie en temps de guerre*, Locus 1987, Nebula 1986).

1989

Greg Bear (*Éon, Éternité*) parties du cycle de l'*Hexamone* ; Ian McDonald

(*Desolation road*, Locus 1989).

1991

Dan Simmons (*Hypérion*), début du cycle d'*Hypérion*, Hugo 1990, Locus 1990, Cosmos 2000 1992).

1992

Iain M. Banks (*L'Usage des armes*), début du cycle de *la Culture* ; Dan Simmons (*La Chute d'Hypérion*, Locus 1991).

1993

Orson Scott Card (*Xénocide*, Cosmos 2000 1994).

1994

Harry Harrison et Marvin Minsky (*Le Problème de Turing*) ; Vernor Vinge (*Un feu sur l'abîme*, Hugo 1993, Cosmos 2000 1995) ; Robert Reed (*La Voie terrestre*, grand prix de l'Imaginaire 1995).

1995

Greg Bear (*L'Envol de Mars*, Nebula 1995).

1996

Neal Stephenson (*Le Samouraï virtuel*, grand prix de l'Imaginaire 1997, Ozone 1997) ; Greg Egan (*La Cité des permutants*).

1997

William Gibson et Bruce Sterling (*La Machine à différences*).

1998

Stephen Baxter (Les Vaisseaux du temps).

1999

Peter F. Hamilton (*Rupture dans le réel*), début du cycle de *L'Aube de la nuit*

2000

Brian Herbert et Kevin J. Anderson (*Avant Dune : La Maison des Atréides*), début du cycle *Autour de Dune*.

2001

Vernor Vinge (*Au tréfonds du ciel*, Hugo 2000) ; Greg Bear (*L'Échelle de Darwin*, Nebula 2000).

2002

Peter F. Hamilton (Le Dieu nu, 1. Résistance ; *Le Dieu nu*, 2. Révélation, sixième et dernier tome de *L'Aube de la nuit*).

2003

Lancement de la collection fille, Ailleurs & Demain : La Bibliothèque.

Brian Herbert et Kevin J. Anderson (*Dune, la genèse : La Guerre des machines*), suite du cycle *Autour de Dune*.

2004

Dan Simmons (*Ilium*) ; Charles Stross (*Le Bureau des atrocités*) ; prix Hugo 2005 pour la nouvelle *La Jungle de béton*.

2005

Georges Panchard (*Forteresse*) ; Edward Whitemore (*Le Codex du Sinai*), début du Quatuor de Jérusalem.

2006

Dan Simmons (*Olympos*).

2007

Vernor Vinge (*Rainbows End*, prix Hugo 2007).

2008

Edward Whitemore (*Les Murailles de Jéricho*), fin du Quatuor de Jérusalem ; Philippe Curval (*Lothar Blues*) ; Brian Herbert et Kevin J. Anderson (*Le Triomphe de Dune*) fin du cycle *Autour de Dune*.

2009

Charles Stross (*Une affaire de famille*), début du cycle des *Princes marchands*.

2010

Robert J. Sawyer (*Eveil*), début du cycle *WWW* ; Michel Jeury (*May le monde*, grand prix de l'Imaginaire 2011)

2011

Iain M. Banks (*Les Enfers virtuels, tome I*), suite du cycle de *la Culture*.

2012

Georges Panchard (*Heptagone*) ; Dan Simmons (*Flashback*).